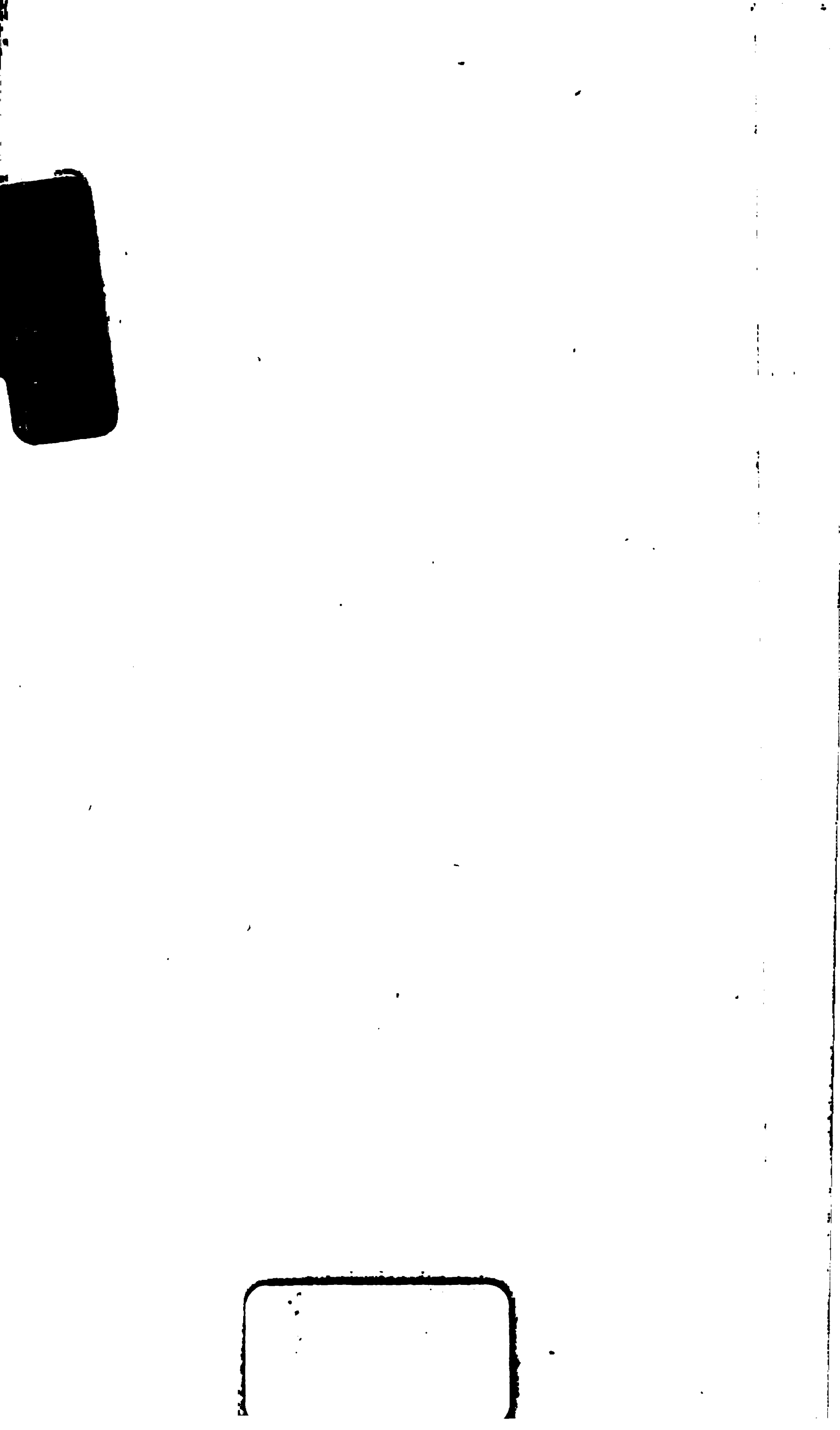


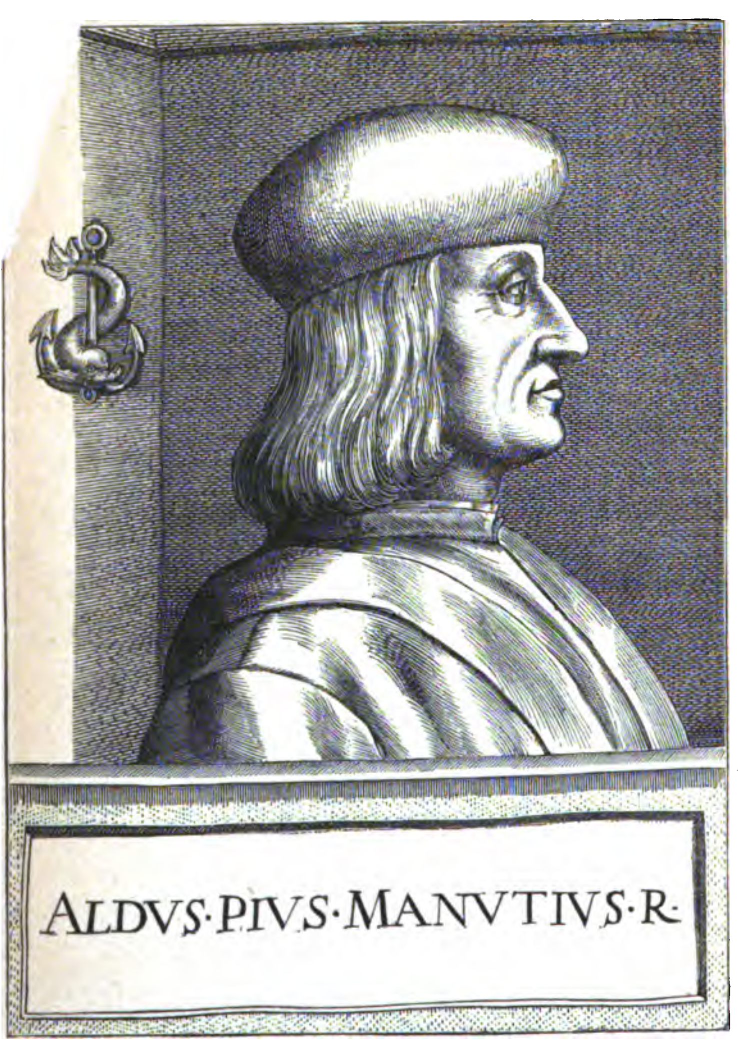




ALDE MANUCE

ET

L'HELLÉNISME A VENISE



ALDE MANUCE
d'après une estampe du temps.

ALDE MANUCE

ET

L'HELLÉNISME A VENISE

PAR

AMBROISE FIRMIN-DIDOT

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Orné de quatre portraits et d'un fac-simile

HELLÉNISME DANS L'OCCIDENT

ISABELLE D'ESTE, MARQUISE DE MANTOUE

CORRESPONDANCE INÉDITE DES RÉFUGIÉS GRECS EN ITALIE

ZACHARIAS CALLIERGI ET LES CALLIGRAPHES CRÉTOIS

PREMIÈRES IMPRESSIONS GRECQUES, ETC.

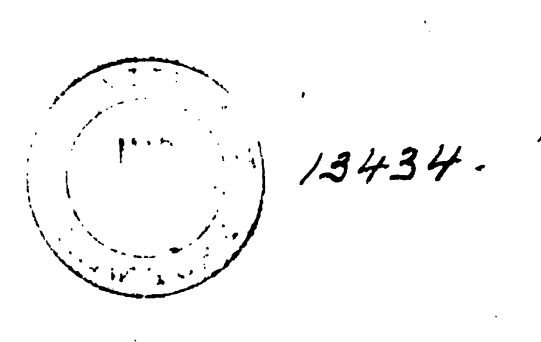
PARIS

TYPOGRAPHIE D'AMBROISE FIRMIN-DIDOT

56, RUE JACOB, 56

1875




13434.

INTRODUCTION.

I.

L'étude de la vie intellectuelle des nations dans ses phases successives est toujours plus consolante que le récit de leurs destinées politiques. On jouit d'un spectacle émouvant, si l'on fait revivre dans sa pensée ces grandes fêtes de l'esprit humain, où surgissent les créations qui marquent une époque et élèvent le niveau de l'intelligence. Les hommes passionnés pour le beau se groupent alors autour de ceux dont le génie a su imprimer à leurs œuvres un éclat qui rayonne de proche en proche et pénètre au-delà des bornes d'une contrée. Les masses, d'abord indolentes, prêtent bientôt une oreille attentive, car elles sentent le contact d'un courant régénérateur qui électrise leur être et secoue leur torpeur. Plus tard, la reconnaissance publique entoure ces génies surhumains d'une auréole poétique, et l'on reconnaît en eux une émanation de la divinité qui nous rapproche successivement des sommets de la civilisation. Mais ce soleil radieux a eu des éclipses; ce char ailé des Muses a éprouvé des heurts et des chutes terribles; et

quand on voit toujours le bonheur espéré s'éloigner de nous, on se laisse entraîner à une douce rêverie qui nous fait apparaître et admirer ces phalanges glorieuses de poëtes, littérateurs, savants, artistes, marchant par des efforts successifs aux conquêtes de l'esprit humain pour établir sur cette terre le règne de la paix, le culte du beau et du juste.

En effet, si la vie intellectuelle avait toujours suivi une marche ascendante; si aucun obstacle n'était venu endiguer ou barrer ce fleuve limpide de la civilisation qui vivifiait tout sur son parcours; si l'humanité isolée et souvent ignorante même de son passé, au lieu de se voir quelquefois contrainte de remplacer par les créations de son cerveau les modèles perdus; si l'humanité, dis-je, n'avait eu qu'à accroître les richesses accumulées de l'esprit et de l'imagination, ne serait-il pas enfin réalisé ce rêve enchanteur, cet âge d'or de la civilisation, auquel l'âme humaine aspire depuis tant de siècles?

Mais ce bonheur rêvé avait deux ennemis intraitables, deux barrières qui divisent les peuples bien plus que les océans et les chaînes des montagnes : d'un côté, les passions et les luttes politiques; de l'autre, les haines religieuses et le fanatisme. Que de ruines accumulées depuis tant de siècles dans tout l'univers! Que de fleurs de la civilisation prêtes à s'épanouir, écrasées sous le talon du soldat ou fauchées impitoyablement par la main des fanatiques! Que d'intelligences usées dans des préoccupations stériles ou destructives! Que de cœurs desséchés par le souffle dévastateur de l'ambition!

Et lorsque, après avoir parcouru les âges, notre vue s'arrête sur le présent, le cœur se serre à voir que tant de siècles de lutte, tant de sang et de larmes n'aient pas encore suffi pour éteindre le foyer toujours brûlant

des passions politiques et religieuses, et que notre vie se consume dans une course fiévreuse, souvent pour des chimères, tandis qu'elle pourrait s'écouler paisible, dans la concorde, à l'ombre de cet arbre aux mille rameaux bienfaisants : la civilisation.

Mais puisque cette consolation nous est refusée, arrachons-nous un moment à la tourmente terrestre qui trouble aussi notre siècle, pour reposer notre esprit dans les sphères sereines des conquêtes de l'esprit humain.

II.

Les deux grands moteurs de la culture intellectuelle en Occident, dans les temps modernes, furent, on le sait, la Renaissance des lettres et des arts avec l'invention de l'Imprimerie, dont le concours inespéré vint sauver et propager les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Dans cette brillante renaissance, la meilleure part revient peut-être à l'influence des trésors littéraires de la Hellade et à leur propagateur enthousiaste : Alde-Manuce. Pour mieux faire apprécier l'importance de ce grand fait de l'histoire littéraire, il ne sera pas sans intérêt de jeter un regard rétrospectif sur les destinées de la littérature grecque, cette fille de l'esprit humain, sinon l'aînée, du moins la plus illustre de toutes celles qui se perdent dans la nuit des temps. Je ne ferai qu'esquisser rapidement ce qu'était la littérature grecque à l'époque de sa splendeur et ce qu'elle devint à sa décadence ; je m'attacherai plus spécialement à suivre les vicissitudes de l'hellénisme depuis le moment où l'ancien monde politique et même littéraire s'écroula pour faire place à la société nouvelle.

La Providence, en départant à la race hellénique

des dons privilégiés, a voulu offrir au monde un phare lumineux pour le guider et le faire sortir des ténèbres de la barbarie.

Par une sorte de prodige, après avoir éprouvé tant de vicissitudes, la langue grecque, seule entre toutes les langues, s'est conservée vivante pendant trois mille ans. De nos jours elle se rapproche de plus en plus de ce qu'elle fut autrefois, et qui sait si elle n'est pas destinée à servir de base à une langue universelle?

Douze cents ans avant notre ère, c'est aux confins de l'Europe et de l'Asie qu'apparut Homère comme un astre dont l'éclat conserve encore toute sa splendeur primitive. En lui se résume le génie grec, qui, après s'être concentré dans Athènes, a rayonné sur l'Europe, l'Asie et même sur l'Afrique, où Alexandre fonda la ville qui porte son nom, et où les Ptolémées instituèrent le Musée, création unique au monde, dont l'Institut de France est une heureuse imitation, à quelque égard incomplète.

« Tout l'Orient reconnut la Grèce et en apprit la « langue (1). »

Nous pouvons dire à notre tour : ce que nous sommes, c'est aux Grecs que nous le devons.

Quel est le peuple qui dans le cours de toute sa vie ait produit de tels génies que la Grèce dans l'espace de trois siècles où nous voyons briller : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Eschine, Démosthène, enfin Platon et Aristote, sans compter tant d'autres qui seuls suffiraient encore à la gloire d'une nation? L'époque de ces génies initiateurs est celle de la grandeur majestueuse de

(1) Bossuet, *Hist. univ.*, neuvième époque, sous les successeurs d'Alexandre.

leur patrie. Depuis sa conquête par les Macédoniens, la Grèce enfante de grands savants, mais non plus des hommes à l'esprit sublime.

Par la création en tout genre des chefs-d'œuvre les plus parfaits qu'il soit donné à l'homme de produire, et dont un grand nombre ont péri dans les siècles de barbarie, la Grèce nous rapprochait du plus haut point où la perfection humaine puisse prétendre, et remplissait sa mission d'éclairer le monde. Vaincue par la supériorité du génie politique et militaire de Rome, elle succomba dans cette double étreinte, et, en perdant sa périlleuse liberté, elle perdit aussi ses nobles inspirations. Mais elle conserva le premier rang dans les lettres et les arts, et ce goût si pur et si passionné pour le beau, inhérent à sa nature, à ses institutions, à son climat. On vit alors cette puissance intellectuelle et civilisatrice que la Grèce avait étendue dans tout l'Orient, exercer le même empire sur Rome, encore presque barbare, et sur les peuples soumis à sa domination. Sous cette influence, Rome, qui dès longtemps avait emprunté à la Grèce ses institutions politiques, se fit grecque.

D'ailleurs, la connaissance de la langue et de la littérature helléniques était déjà assez fréquente à Rome. Bien avant la première guerre punique, beaucoup de Romains comprenaient et parlaient le grec. La plus ancienne histoire de Rome est due à Quintus Fabius Pictor, qui l'écrivit vers l'an 215 avant notre ère en langue grecque, au dire de Denys d'Halicarnasse. En 164, Tiberius Gracchus, le père des deux tribuns, envoyé en ambassade dans l'Asie Mineure, s'arrêta à Rhodes, et y prononça en grec une harangue, qui existait encore du temps de Cicéron. Au second siècle

avant notre ère, la connaissance du grec était le complément obligé de toute bonne éducation.

Athènes devint l'école des Romains, et bientôt le siècle d'Auguste, illustré par Cicéron, Virgile, Horace, admirateurs enthousiastes d'Homère, d'Hésiode, de Théocrite, de Démosthène dont ils furent les imitateurs, renouvela dans l'empire romain le siècle de Périclès.

Sous le règne d'Auguste, les femmes même affectaient de ne parler qu'en grec (1).

L'enthousiasme fut tel qu'Horace et autres auteurs prêtent à cet empereur, élevé dans Athènes, le projet de transporter le siége de l'empire aux rivages troyens.

Cicéron dit : « Les ouvrages grecs sont lus chez presque toutes les nations, et les livres latins sont renfermés dans les limites, assurément fort étroites, de l'Italie (2). »

Cet éclatant hommage rendu par Rome au génie de la Grèce contribua puissamment à la propagation de la littérature grecque dans tous les pays du monde civilisé, et c'est alors qu'on vit partout, après la ruine de l'indépendance hellénique, tant de Romains, d'Africains, d'Asiatiques, publier d'importants ouvrages écrits dans la langue grecque, et continuer ainsi cette glorieuse filiation.

La connaissance de la langue grecque et de ses chefs-d'œuvre avait pénétré en Arménie et jusque chez les Parthes. A la fin du premier siècle avant

(1) Omnia græce,
Quum si turpe magis nostris nescire latine.
Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta.
(JUVÉNAL, *Sat.* VI.)

(2) ..... Græca leguntur in omnibus fere gentibus, latina suis finibus, exiguis sane, continentur. (*Pro Archia*, X.)

J.-C., Crassus reçut deux Grecs qui, au nom du général parthe Suréna, l'invitèrent *en langue grecque* à une entrevue. Dans le récit si dramatique que nous fait Plutarque des noces de la sœur d'Artabaze, roi d'Arménie, avec Pacorus, fils d'Orodès l'Arsacide, roi des Parthes, noces célébrées à la cour d'Arménie, on voit la langue grecque y jouer un grand rôle (1).

On remarquera que chaque fois que la littérature grecque perd de son originalité, sa sœur cadette, la littérature latine, vient soutenir l'éclat de la famille commune. Ainsi le siècle d'Auguste à Rome présente une période de décadence pour la Grèce. L'affaissement de la société païenne et la venue du Christ

(1) « Les deux rois s'y donnèrent réciproquement des festins où l'on récitait ordinairement des poésies grecques, car Orodès n'était étranger ni à la langue ni à la littérature grecque, et Artabaze avait composé en cette langue des tragédies, des harangues et des histoires, dont une partie existe encore aujourd'hui. Lorsque ceux qui portaient la tête de Crassus se présentèrent à la porte de la salle du festin, un acteur tragique de la ville de Tralles, nommé Jason, récitait la scène d'Agavé dans les *Bacchantes* d'Euripide. Tous les assistants étaient ravis de l'entendre lorsque Scyllace entra dans la salle, et, après avoir adoré le roi, jeta à ses pieds la tête de Crassus : à l'instant, la salle retentit des applaudissements et des témoignages de joie de tous les convives, et Jason, donnant à un personnage du chœur les habits de Penthée, dont il était revêtu, prend la tête de Crassus, et, plein des fureurs des Bacchantes, chanta avec enthousiasme ces vers d'Agavé :

Nous apportons ici du haut de nos montagnes
Ce jeune lionceau, fléau de nos campagnes.
De cette chasse heureuse honorons le vainqueur.

Cette application charma tout le monde, et l'on chanta la suite, où le chœur demande :

Quelle main l'a frappé ?

et Agavé répond :

Mon bras en eut l'honneur.

Aussitôt Pomaxartrès se lève de table, et, prenant la tête de Crassus, dit que c'est à lui plutôt qu'à Jason à chanter ce morceau. »

(Plutarque, *Vie de Crassus*, XLIII.)

marquent un retour du goût pour les lettres grecques. Le paganisme, battu en brèche par l'Évangile, cherche à s'épurer dans la philosophie de Platon. La magie du style et l'élévation des idées de ce génie exercent une puissance séductrice sur les esprits, au point que le platonisme absorbe le monde romain pendant tout le deuxième siècle, pour continuer encore son règne dans le siècle suivant. Toutes les branches de la littérature grecque se relèvent, et, tandis que les lettres latines tombent dans la médiocrité, le génie grec produit de nouveau des œuvres remarquables (1).

(1) Voici du reste, par ordre chronologique, et en suivant l'ordre alphabétique dans chaque siècle, un tableau, à peu près complet, des principaux écrivains grecs, tant sacrés que profanes, dans toutes les parties de l'ancien monde, depuis le premier siècle avant J.-C. jusqu'à la chute de Constantinople :

Ier siècle avant J.-C.

Alexandre Polyhistor, né en *Phrygie;* Denys, d'*Halicarnasse;* Diodore, de *Sicile;* Juba II, *roi de Mauritanie;* Lesbonax, de *Mitylène ;* Méléagre, de *Gadara* (*Judée*); Nicolas, de *Damas;* Parthénius, de *Nicée;* Philodème, de *Gadara ;* Strabon, d'*Amasie* (*Cappadoce*).

Ier siècle après J.-C.

Apollonius, de *Tyane* (*Cappadoce*); Arétée, de *Cappadoce;* Denys l'Aréopagite, d'*Athènes ;* Didyme, d'*Alexandrie ;* Dion Chrysostome, *de Pruse* (*Bithynie*); Dioscoride, d'*Anazarbe* (*Cilicie*); Épictète, d'*Hiéropolis* (*Phrygie*); Fl. Josèphe, de *Jérusalem;* Onosandre (?); Philon, de *Byblos;* Philon le Juif, d'*Alexandrie;* Plutarque, de *Chéronée.*

IIe siècle après J.-C.

Alcynoüs (?); Alciphron (?); Alexandre, d'*Aphrodisie* (*Carie*); Apollonius Dyscole et Appien, d'*Alexandrie ;* Ælius Aristide, d'*Hadrianopolis* (*Bithynie*); saint Aristide, d'*Athènes;* Quintilien Aristide (?) ; Arrien, de *Nicomédie* (*Bithynie*); Athénagore (?); Babrius, de *Syrie;* Fronton, de *Cirta* (*Numidie*); Galien, de *Pergame ;* Hermogène (?); saint Irénée, de *Smyrne;* Lucien, de *Samosate* (*Comagène*) ; Marc-Aurèle, à *Rome;* Maxime, de *Tyr;* Memnon, d'*Héraclée;* Pausanias, de *Lydie ;* Phylostrate, de *Lemnos;* Phlégon, de *Tralles* (*Lydie*); Pol-

L'influence toute-puissante de la littérature et de la philosophie grecques dans les classes élevées s'accrut encore sous le règne des Antonins, quand sur le

lux, de *Naucratis* (*Égypte*); Ptolémée, d'*Égypte;* Straton (le poëte), de *Sardes;* Théon, de *Smyrne;* Xénophon, d'*Éphèse*.

IIIe siècle après J.-C.

Achille Tatius, d'*Alexandrie;* Aphthonius, d'*Antioche;* Athénée, de *Naucratis*, saint Clément d'*Alexandrie;* Denys Périégète, d'*Afrique;* Diogène Laërce, de *Laërte* (*Cilicie*); Dion Cassius, de *Nicée* (*Bithynie*); Élien, de *Préneste* (*Italie*); Hérodien, d'*Alexandrie;* saint Hippolyte, d'*Arabie* (?); Jules l'*Africain*, de la *Palestine;* Longin (?); Oppien, de *Cilicie;* Origène, d'*Alexandrie;* Plotin, de *Lycopolis* (*Égypte*); Porphyre, de *Balanea* (*Syrie*); Sextus Empiricus, de *Mitylène*.

IVe siècle après J.-C.

Chalcidius (?); Aristénète, de *Nicée;* saint Athanase, d'*Alexandrie;* saint Basile, de *Césarée* (*Cappadoce*); Cassianus Bassus, de *Martonyme* (*Bithynie*); Chariton, d'*Aphrodisie*; saint Cyrille, de *Jérusalem;* saint Épiphane, de *Judée;* Eunape, de *Sardes;* Eusèbe, de *Césarée;* saint Eustathe, de *Side* (*Pamphylie*); saint Grégoire, de *Nazianze* (*Cappadoce*); saint Grégoire de Nysse, de *Sébaste* (*Cappadoce*); Héliodore, d'*Émèse* (*Syrie*); Hésychius, le grammairien (?); Himérius, de *Pruse;* Horus Apollo, de *Phanæbetys* (*Égypte*); Hypatie, d'*Alexandrie;* Jamblique, de *Chalcis;* saint Jean Chrysostome, d'*Antioche;* Julien, de *Constantinople;* Libanius, d'*Antioche sur l'Oronte;* Manéthon, d'*Égypte;* Némésius (?); Pappus d'*Alexandrie;* Quintus, de *Smyrne*; Stobée, de *Stobi* (*Macédoine*); Synésius, de *Cyrène* (*Afrique*); Thémistius, de *Paphlagonie*.

Ve siècle après J.-C.

Ammonius Hermiæ, d'*Alexandrie;* Athénaïs, l'*Athénienne*, plus tard impératrice Eudocie; Coluthus, de *Lycopolis* (*Égypte*); saint Cyrille, d'*Alexandrie;* Diophante, d'*Alexandrie;* Énée, de *Gaza;* Hésychius, de *Jérusalem;* Hiéroclès, le philosophe (?); saint Isidore, d'*Alexandrie;* Longus (?); Nonnus, de *Panopolis* (*Égypte*); Olympiodore, de *Thèbes* (*Égypte*); Oribase, de *Pergame* (*Mysie*); Philostorge, de *Borissus* (*Cappadoce*); Priscien, de *Césarée;* Proclus, de *Lycie;* Sozomène, de *Béthulie* (*Palestine*); Tryphiodore, d'*Égypte;* Zosime, d'*Épire* (?).

VIe siècle après J.-C.

Aétius, d'*Amida* (*Mésopotamie*); Agathias, de *Myrine* (*Mésopota-*

trône de l'empire on vit le *philosophe-roi* Marc-Aurèle écrire en grec ses *Maximes*, si bien inspirées du génie de Zénon et de Platon, et, deux siècles après Marc-

mie); Alexandre, de *Tralles*; Étienne, de *Byzance*; Eustate, d'*Épiphanie*; Évagre, d'*Épiphanie*; Hésychius, de *Milet*; Hiéroclès, le géographe (?); Jean Malala, d'*Antioche*; Olympiodore, le philosophe (?); Paul le Silentiaire (?); Procope, de *Césarée*.

VII[e] siècle après J.-C.

Georges Pisidès, de *Psidie* (*Cilicie*); Jean Moschus (?); Paul, d'*Égine*; Jean Philoponus (?); Théophylacte Simocatta, de *Locres*.

VIII[e] siècle après J.-C.

Saint Jean Damascène, de *Damas*; saint Nicéphore, de *Constantinople*; Georges le Syncelle (?); Théodore Studite et saint Théophane, de *Constantinople*.

IX[e] siècle après J.-C.

Léon le Philosophe, de *Thessalonique*; David Nicétas, le *Paphlagonien*; Photius, de *Constantinople*; Michel Psellus l'Ancien, d'*Andros*.

X[e] siècle après J.-C.

Léon le Diacre, de *Caloé* (*Asie Mineure*); Léon le Sage et son fils Constantin VII Porphyrogénète, empereurs; Joseph Génésius, dit Joseph de *Byzance*.

XI[e] siècle après J.-C.

Georges Cédrénus (?); Eudocie Macrembolitsa, impératrice; Eustathe Romanus (?); Jean Italus (?); Léon, le grammairien (?); Michel Psellus, le jeune, de *Constantinople*; Jean Scylitzès, d'*Asie Mineure*; Suidas (?); Jean et Georges Xiphilin, de *Trébizonde*.

XII[e] siècle après J.-C.

Anne Comnène, de *Constantinople*; Eumathe (?); Eustathe, de *Constantinople*; Eustrate (?); Euthyme Zigabène (?); Manassès (?); Nicéphore Bryenne, d'*Orestia* (*Macédoine*); Michel et Nicétas Acominates, de *Chonès* (*Phrygie*); Théodore Prodrome (?); Tzetzès, de *Constantinople*; Zonaras (?).

XIII[e] siècle après J.-C.

Georges Acropolite, de *Constantinople*; Nicéphore Blemmidas (?); Georges le Chypriote; Georges Pachymère, de *Nicée*.

XIV[e] siècle après J.-C.

Harménopule, de *Constantinople*; Jean Cantacuzène (?); Nicéphore Calliste (?); Nicéphore Grégoras, d'*Héraclée* (*Asie Mineure*); Théo-

Aurèle, l'empereur Julien préférer au latin la langue grecque pour la défense du polythéisme et pour ses autres écrits.

Mais déjà sur l'horizon politique et littéraire avaient apparu les premières lueurs d'un astre nouveau. La jeune société chrétienne, dédaignant les lettres profanes, à l'exception de la philosophie, dont elle eut mission de combattre les erreurs, posait les premiers monuments de la littérature sacrée, qui deviendra pendant des siècles la seule nourriture intellectuelle du genre humain. La lutte passionnée du nouveau dogme avec les idées païennes va concentrer d'abord presque tout le mouvement littéraire sur le terrain de la polémique. Les œuvres profanes trouveront moins d'échos, mais c'est toujours le génie grec et sa philosophie qui planent sur le champ de bataille. Le platonisme était devenu tellement puissant au troisième siècle, qu'il séduisit plus d'un Père de l'Église naissante.

L'antiquité est encore de force à résister à l'assaut du christianisme, mais, à mesure que l'empire romain se désagrége, la littérature païenne rentre dans l'ombre pour céder sa place à la littérature sacrée, et

dore Métochite (?); Manuel Philé, d'*Éphèse;* Philothée, de *Constantinople;* Maxime Planude, de *Nicomédie.*

XVe siècle après J.-C.

Michel Apostolios, de *Constantinople;* Bessarion, de *Trébizonde;* Laonicos et Démétrius Chalcondyle, d'*Athènes*; Manuel Chrysoloras, de *Constantinople;* Michel Ducas (?); Théodore Gaza, de *Thessalonique;* Georges Gémiste Pléthon, de *Constantinople;* Gennadios Scholarios, de *Constantinople;* Georges de Trébizonde (né en *Crète*); Georges Phrantzès, de *Constantinople.*

l'heure du triomphe de la Croix sera le signal de son anéantissement rapide.

Tant qu'il fallut combattre le paganisme avec ses propres armes, les écrivains ecclésiastiques étaient obligés d'étudier les écrits de leurs adversaires; mais, une fois l'Olympe terrassé, on se préoccupa d'en proscrire même le souvenir, afin d'ôter aux néophytes, encore chancelants dans la foi, toute velléité d'un retour en arrière, et de supprimer toute pente où la conscience humaine pût glisser.

Et qu'est-ce qui rappelait les temps du polythéisme d'une manière plus grandiose que les monuments religieux élevés en l'honneur des divinités par le génie grec et le génie romain, ou d'une façon plus séduisante que les monuments littéraires de l'antiquité? On s'acharna donc à démolir les temples, à renverser les statues, dont les débris, modèles d'une beauté sans rivale, font aujourd'hui notre admiration. Quant à l'anéantissement des monuments littéraires, la tâche des chefs de la nouvelle religion était facilitée par l'abaissement du niveau intellectuel de la société et la décadence du goût. Dans cette croisade farouche disparurent plus particulièrement les trésors de la littérature grecque. Les flambeaux de l'esprit s'éteignirent; le monde va dès lors marcher dans les ténèbres, n'ayant pour guide que la foi aveugle.

Et cependant le fanatisme religieux n'était qu'à son début, car des prêtres et même des prélats lisaient volontiers les écrits profanes, ce qui afflige saint Jérôme, et ce qui fit prononcer par le concile de Carthage l'interdiction aux évêques de se livrer à la lecture des auteurs païens, leur exemple pouvant avoir de funestes résultats.

Les lettres grecques disparaissent progressivement en Occident, et la translation du siége de l'empire romain à Constantinople hâte leur agonie qui s'achève après la division de ce colosse en deux tronçons également vermoulus.

Le commerce intellectuel cesse de plus en plus entre les Grecs et les Latins, et la langue hellénique qui avait trouvé dans Rome une seconde patrie y devient étrangère. Enfin arrive le coup fatal pour la littérature classique : l'établissement des barbares sur les décombres de l'empire d'Occident. Le savoir grec trouve encore un refuge momentané dans l'Italie soumise par le Goth Théodoric. Cassiodore nous atteste qu'il a possédé les manuscrits des œuvres de Dioscoride, d'Hippocrate, de Galien et de Celse, et il nous apprend que Boèce, *le dernier des Romains,* comme on l'appelle, avait traduit Pythagore le musicien, Ptolémée, l'Arithmétique de Nicomaque, la Géométrie d'Euclide et quelques œuvres de Platon et d'Aristote. Après la mort tragique de Boèce, par ordre de Théodoric (526), les ténèbres s'épaississent. Au contact avec les barbares, les langues mêmes s'altèrent.

Si quelques papes se montrèrent favorables aux lettres, la plupart, dans ces temps de troubles, cherchèrent à calmer la fureur de controverses qui mettait souvent les armes aux mains des chrétiens, et, pour introduire la paix dans l'Église, n'hésitèrent pas à condamner tout ce qui pouvait soulever les esprits. Le pape Grégoire le Grand est même accusé d'avoir contribué à la destruction de plusieurs ouvrages de littérature ancienne, et ses subordonnés se montrèrent dociles à ses recommandations.

Quelques évêques et abbés fondèrent au sixième siècle les premières écoles pour remplacer celles des Romains, mais l'éducation littéraire en était proscrite. L'usage de la langue latine, quoique de plus en plus altérée, empêchait la disparition complète de la culture des lettres latines anciennes, iandis que la littérature grecque était devenue pour le monde ecclésiastique un objet d'aversion en raison des hérésies fréquentes dont l'Orient grec était le siège.

III.

Pendant que la connaissance de la langue grecque disparaît presque complétement en Occident, que devient la littérature hellénique dans sa propre patrie, dans l'empire grec?

Depuis sa séparation définitive de l'empire d'Occident (395), Constantinople devint le siége des querelles religieuses et des hérésies qui envahirent tout le champ intellectuel pendant plusieurs siècles. La littérature grecque ancienne trouva peu d'admirateurs et n'eut plus d'influence, car ses grands modèles n'ont inspiré aucun écrivain supérieur.

Bien mieux, les Grecs eux-mêmes détruisaient leurs trésors littéraires, dans l'intérêt de la religion. Alcyonio, sur la foi de Démétrius Chalcondyle, signalant la désastreuse influence des prêtres de Constantinople, dit qu'elle fut cause de la destruction en partie ou en totalité des œuvres de Ménandre, Diphile, Apollodore, Philémon, Alexis, Sapho, Corinne, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcman et Alcée.

Dans l'espace de plus de dix siècles que se prolonge l'empire d'Orient, on ne voit pas un seul auteur grec

qui puisse être comparé aux gloires littéraires de l'antiquité. On ne rencontre que des lexicographes, des commentateurs, des géographes, des médecins, des philosophes compilateurs, et des poëtes et des romanciers qui ne dépassent que de peu le niveau général. L'histoire seule a quelques écrivains de talent.

La décadence littéraire de la Grèce coïncide avec la diminution successive de son importance politique. Au septième siècle surgit soudain une nouvelle puissance qui, comme une avalanche, envahit le vieux monde : ce sont les Arabes. En peu de temps, ils dépouillent les Grecs de leurs possessions en Asie et en Afrique. Alexandrie, ce grand foyer du savoir grec, tombe en leur pouvoir (640). On leur attribue la destruction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, fondée par les Ptolémées, ce qui est inexact, car la moitié en avait disparu dans les flammes lors de la prise de cette ville par César, et le reste (*Serapeum*) avait été dispersé ou détruit sous l'empereur Théodose, en 390, avec le temple de Sérapis, à l'instigation du patriarche d'Alexandrie, Théophile. Dans son prosélytisme farouche, il voulut imposer le culte chrétien par le fer et le feu aux Alexandrins idolâtres. Certes, à l'époque de leurs conquêtes, les Arabes, enflammés par leur fanatisme religieux, qui n'admettait qu'un seul livre, le Coran, durent se montrer peu favorables à la littérature chrétienne, mais ils devinrent amis de la science grecque. Il suffit de citer le calife Haroun-al-Raschid, qui fit traduire plusieurs œuvres de la littérature grecque; l'impulsion qu'il donna permit aux Arabes d'occuper un jour le premier rang dans la science. Nous ne devons pas oublier que c'est grâce à eux que l'Occident, au moyen âge, put connaître, quoique in-

directement, les travaux d'Aristote et des médecins grecs, à l'époque où les relations littéraires avec la Grèce étaient interrompues. Mais l'invasion musulmane dans les pays grecs entraîna la suppression successive de la langue des Héllènes, qui ne se maintint que dans la Grèce proprement dite.

La conquête de Constantinople par les Francs en 1204 et la domination française qui s'étendit sur toute la Grèce jusqu'en 1261, auraient pu faire prédominer la langue française en Grèce; la similitude des mœurs et des caractères entre les deux nations avait produit un tel rapprochement que, selon le pape Honorius, la Morée devint bientôt *une nouvelle France*, et le guerrier historien Ramon Muntaner, rappelant les nombreux mariages entre les princes et chevaliers grecs et français, disait que : « *la plus noble chevalerie était la chevalerie de Morée, et qu'on y parlait aussi bien français qu'à Paris.* » Mais les troubles de l'Europe firent cesser notre domination, et ne laissèrent subsister chez les Grecs que le sentiment de leur supériorité littéraire et de leur instruction, comparées à celles de leurs vainqueurs. Ce même sentiment se maintenait chez eux lorsque le dernier des Paléologues expirait sur les remparts de Constantinople, qu'il défendit avec courage.

A partir du quatorzième siècle, de nouveaux malheurs fondent sur la Grèce. Les Turcs Ottomans, déjà vainqueurs des Arabes en Asie, s'avancent vers l'Europe et enlèvent successivement des lambeaux du patrimoine grec. Tout ce qui est du domaine de l'intelligence disparaît là où passe la horde asiatique. La langue grecque est menacée dans son existence même. Le christianisme, si funeste aux œuvres profanes de

l'antiquité, mais qui avait donné à la littérature grecque une nouvelle période de gloire, grace aux écrits des Pères de l'Église, sauvera la langue grecque, déjà fort altérée, d'un complet anéantissement. Le monde connut l'Évangile par la langue grecque; elle se maintint comme langue liturgique dans l'Église orientale, et elle put ainsi être transportée dans l'Occident au moment où toute la Grèce tomba sous le joug musulman.

IV.

L'hellénisme banni du continent Occidental alla se réfugier plus loin dans cette île qui avait échappé à la conquête romaine : l'Irlande.

L'état des lettres y était alors florissant depuis des siècles, grâce au zèle intelligent des Druides qui avaient importé leurs lumières des Gaules. Convertis au christianisme, ils n'en continuaient pas moins à cultiver la littérature ancienne dont l'alliance leur paraissait même indissoluble avec le prosélytisme sacré (1). Le mysticisme qui constituait le fond du caractère irlandais, les rendit enclins aux rêveries philosophiques, ce qui explique leur ardeur pour les doctrines de Platon. L'étude de la langue grecque formait donc l'une des bases de leur enseignement. Ces tendances, peu compatibles avec l'orthodoxie sévère du continent, étaient favorisées par la position géographique de l'Irlande qui l'avait préservée d'abord des invasions des barbares et la rendait ensuite moins soumise à la vigilance de la cour de Rome.

(1) Beda, *Hist. eccles.*

Tout en professant sa prédilection pour la littérature païenne, le clergé irlandais était animé d'un grand zèle apostolique, et c'est dans ses rangs que se sont recrutés les plus ardents propagateurs de la foi chrétienne en Occident.

Dans les dernières années du sixième siècle, un moine austère, Columban, accompagné de douze autres religieux, vint de l'Irlande en France, et y fonda, avec la permission du roi bourguignon Gontran, plusieurs monastères, parmi lesquels l'abbaye de Luxeuil devint plus tard si célèbre. Il alla ensuite porter l'Évangile aux bords du Rhin, en Helvétie et chez les Lombards. L'Église reconnaissante pour son apostolat le rangea au nombre des saints; la littérature s'honore de posséder en lui le plus grand poëte latin de son temps, et cette gloire, saint Colomban la doit à sa forte éducation littéraire, sur les grands modèles de l'antiquité, grecque surtout, dont les souvenirs se rencontrent tant de fois sous sa plume (1).

Tous les moines qui participèrent à la fondation de l'abbaye de Luxeuil devaient savoir le grec; cette science s'effaça graduellement en France au contact du purisme romain, mais encore au onzième siècle on en aperçoit les vestiges dans quelques mots grecs qu'offrent les manuscrits exécutés dans cette abbaye, comme le témoigne un précieux évangéliaire de cette même époque, œuvre de son abbé Gérard, et qui fait partie de ma collection (2).

(1) Ozanam, *Études germaniques*. — Hauréau, *Singularités histor. et littér.*: Écoles d'Irlande.

(2) Dans ce beau manuscrit sur vélin, de format in-folio, peint et écrit en partie sur pourpre en lettres d'or, on voit une peinture repré-

Un des compagnons irlandais de saint Colomban, canonisé sous le nom de saint Gall, fonda une autre abbaye également célèbre et qui porte encore aujourd'hui son nom. La langue grecque y était aussi cultivée, mais ses échos s'arrêtaient aux murs du cloître.

Les lettres grecques pénétrèrent de l'Irlande dans la grande île voisine chez les Anglo-Saxons et leur éclat s'augmenta après la venue de Théodore, Grec asiatique, natif de Tarse et élevé à Athènes, envoyé par le pape en 668 en qualité d'archevêque à Canterbury.

Parmi les écoles épiscopales de cette contrée, écoles où l'on enseignait les sciences sacrées et profanes, et dont les élèves, au témoignage de Bède (1), parlaient le grec aussi facilement que leur langue maternelle, les plus célèbres étaient : celle de Canterbury et celle d'York. Cette dernière possédait une bibliothèque riche en manuscrits des œuvres de l'antiquité. Alcuin, auquel la garde en fut confiée après 766, énumère ainsi, dans un poème latin, les trésors littéraires qui s'y trouvaient :

« *Tout ce que la brillante Grèce a transmis aux Latins*,
« toutes les pluies divines qui apaisent la soif du peuple

sentant l'abbé Gérard, mentionné plusieurs fois comme *auctor codicis hujus*. Dans les pièces en vers latins, qui se trouvent dans ce volume, il se dit aussi *Luxorii pastor Gerardus lucis amator* (ce mot *lucis* me semble faire allusion à *Luxeuil*, en latin *Luxorium* et plus anciennement *Luciliorium*). Il y est représenté offrant son livre à saint Pierre. Des peintures de la grandeur des pages ornent chaque évangile qu'accompagnent des pièces de vers latins écrits en or sur fond pourpre. Dans celle qui accompagne la représentation du lion de saint Marc, on lit ce vers :

Fit leo terribilis de terra sôma (σῶμα) *levando*.

(1) Beda, *Hist. eccles.*, l. IV, c. II.

« hébreu, toutes ces lumières resplendissantes dont l'A-
« frique a recouvert ses ouvrages, les traités de Jérôme,
« d'Augustin, d'Athanase, le livre d'Orose, les enseigne-
« ments de Grégoire le Grand, de Léon, la parole écla-
« tante de Basile et de Fulgence, Cassiodore, Jean Chry-
« sostome, puis les doctrines d'Althelme, de maître Bède,
« de Victorin et de Boèce, les anciens historiens, Pompée,
« Pline, le pénétrant *Aristote*, et Cicéron, le grand ora-
« teur; enfin les chants de Sédulius, de Juvencus, d'Al-
« cime, de Clément, de Prosper, de Paulin, d'Arator, de
« Fortunat, Lactance, Virgile, Stace, Lucain, Probus,
« Phocas, Donat, Priscien, Servius, Euticius, Commi-
« nien (1). »

On voit que Platon n'y figure point, car les tendances du clergé anglo-saxon étaient différentes de celles du clergé irlandais.

Poussé par la noble ambition de répandre les lumières dans son empire, c'est à l'Irlande et à l'Angleterre que Charlemagne emprunta des professeurs pour son école palatine, destinée à devenir une pépinière d'hommes instruits dans les sciences et les lettres. Parmi ces professeurs, les plus illustres étaient : l'Anglo-Saxon Alcuin, et le moine irlandais Clément. Familiarisés tous deux avec les littératures de l'antiquité, ils représentaient à la cour impériale deux doctrines diamétralement opposées. Alcuin, orthodoxe autoritaire, s'appuyait sur Aristote ; Clément d'Irlande, son successeur, un peu libre penseur, comme ses compatriotes d'alors, appartenait à l'école néoplatoni-

(1) *Poema de Pontif. Ecclesiæ Eboracensis.*

cienne. Cet antagonisme devait profiter à leurs élèves qui acquéraient ainsi une connaissance plus étendue des grands écrivains de la Grèce. Les professeurs irlandais jouissaient même d'une autorité plus grande que leurs compétiteurs auprès de Charlemagne et aussi auprès de ses successeurs. Plus instruits dans la langue grecque que leurs voisins insulaires, c'est à eux qu'on était redevable du peu de culture hellénique qu'il y eut alors en France. On a affirmé que Charlemagne parlait le grec couramment, ce qui paraît douteux. Au dire d'Alcuin, Éginhard était *très-instruit dans les chants d'Homère.*

Le plus fort helléniste de cette époque est Jean Scot Érigène, homme d'un génie surprenant, qui cherchait à concilier la théologie chrétienne avec le néoplatonisme d'Alexandrie. Il vint de l'Irlande prendre la direction de l'école palatine à la cour de Charles le Chauve. La hardiesse de ses doctrines philosophiques finit par soulever contre lui l'Église latine : il dut se retirer et l'hellénisme irlandais ne trouva plus faveur à la cour.

La consolidation et l'extension de l'autorité pontificale amenèrent l'abaissement graduel des études purement littéraires, et, au neuvième siècle, la séparation des Églises de l'Orient et de l'Occident eut une influence décisive sur les destinées des études grecques. A partir de cette époque, durant plusieurs siècles, malgré les progrès presque constants de la civilisation, il est rare de rencontrer en Europe quelque homme un peu au courant de la littérature grecque, ou ayant même une faible notion de cette langue. Mais, bien

que l'étude du grec fût tombée dans l'oubli, son influence n'en subsistait pas moins; il semble même qu'on se fît gloire au temps où elle était le plus négligée de paraître savoir ce qu'on ignorait. Ainsi je trouve, dans les manuscrits latins que je possède de Cicéron et autres, des mots grecs tracés en lettres latines, et le mot τέλος se lit souvent écrit à la fin des manuscrits latins (1).

(1) Dans un Évangéliaire du douzième siècle, que je possède, provenant, ce me semble, des bords du Rhin, à en juger par le style des miniatures, la première peinture offre cette disposition :

CXA MAPIA

AD ΠΡΩ	Ici	ΠΡΥVΜ
NATŪ	la figure	ΦΕΡ
NPM̄	de la	UΥΡΓΩ
ΠΡΕ	Vierge.	XATŪ

(*ad proprium natum fer nostrum virgo precatum*)

Et au bas le nom de l'abbesse et de la sainte :

SVENHHILD ABB — BRIGITA

au-dessus de deux femmes agenouillées et prosternées aux pieds de la Vierge.

Dans un beau manuscrit des Psaumes de David, faisant partie de ma collection, daté de 1105 et écrit sur vélin (gr. in-fol. à 4 col.), par ordre du célèbre Odon, moine et premier abbé du monastère de Saint-Martin de Tournai, et plus tard évêque de Cambrai, figure :

1° Version latine : *gallicum;*

2° Version latine : *romanum;*

3° Version latine : *hebraicum;*

4° Texte *grec* écrit en *caractères latins*, mais conformément à la prononciation d'alors (c'est encore celle d'aujourd'hui chez les Grecs), en sorte qu'il suffisait de connaître les caractères latins pour pouvoir

L'hellénisme disparaît en Irlande comme dans le reste de l'Occident. Toutefois Aristote y règne en maître, mais ses œuvres n'y sont connues que dans les traductions latines, qui avaient été faites en partie sur l'original par Boèce, et plus particulièrement par les versions arabes exécutées sur des traductions syriaques sous le règne et par les ordres de Haroun-Al-Raschid, contemporain et émule de Charlemagne. Tout le savoir passe dans le domaine exclusif du clergé qui proscrit soigneusement les auteurs profanes, s'il ne les détruit pas. Heureusement, une autre portion du clergé atténuait, sans s'en douter, cet absurde ostracisme. Les moines bénédictins, conformément à la prescription de leur fondateur, employaient leurs loisirs à copier les manuscrits; et comme saint Benoît, vivant au sixième siècle, époque où la culture de l'antiquité littéraire était encore en faveur, ne s'était pas prononcé sur son exclusion, ses disciples reproduisirent indifféremment les auteurs profanes et les auteurs sacrés. Il se forma ainsi dans les couvents des collections précieuses d'auteurs grecs et latins, grâce auxquelles il y aura des instruments de travail lorsque sonnera l'heure du réveil.

lire le texte, sans y rien comprendre, et être cependant entendu des Grecs.

Notre Bibliothèque de France possède un Psautier *trilingue* du neuvième siècle, en hébreu, en latin et en grec; la version grecque, qui reproduit le texte des Septante, est écrite en lettres latines, et conformément à la prononciation, qui est la moderne.

C'est ainsi que je vois figuré d'une manière bizarre, mais presque conforme à la prononciation, ces deux mots : XEPE TUXI (χαῖρε τύχη), *Salut Fortune!* que je lis sur mon exemplaire imprimé par notre Ulrich Gering à la fin des *Elegantiæ* de Valla, Paris, 1495, et dans quelques autres anciennes impressions.

V.

L'Hellénisme en Italie avant Alde Manuce.

Ce signal du réveil, quel est le pays qui aura la gloire de le donner? Ce sera la terre classique où le passage de deux grandes civilisations a laissé des traces si profondes. Le spectacle des souvenirs vivants de l'antiquité avait frappé de bonne heure l'imagination si vive des Italiens et développé chez eux le sentiment du beau. Leur génie s'inspira dans cette contemplation des monuments des siècles reculés, et la Renaissance commença en Italie par des œuvres d'architecture et de sculpture dès la disparition de la barbarie. Dès lors, elle se mit, avec une ardeur juvénile, à la tête du mouvement intellectuel. Le retour vers la latinité littéraire antique se fit chez elle rapidement, à cause de l'étroite parenté qui l'unissait à la langue italienne.

Moins soumise à l'influence oppressive du scolasticisme, l'Italie parcourra plus vite que toute autre nation la route qui conduit à l'affranchissement des esprits. Plus en contact avec l'Orient, elle arrivera la première à secouer le joug des préjugés et des haines religieuses, pour remettre chez elle l'hellénisme en honneur.

Il serait aussi intéressant qu'instructif de retracer en détail la marche progressive des études grecques en Italie depuis la chute de l'Empire romain. Mais on a lieu d'espérer qu'un helléniste zélé nous donnera le pendant du bel ouvrage de mon savant con-

frère M. Egger, sur l'*Hellénisme en France* (1). Je mentionnerai donc sommairement ce qui a été fait sur ce terrain en Italie avant Alde Manuce, afin de faire apprécier les difficultés de ses travaux, l'éclat de son succès, et de dégager, au milieu du mouvement littéraire du seizième siècle, cette personnalité sympathique et grandiose dans sa simplicité.

Les érudits démontrent que la langue grecque n'a pas cessé d'être connue en Italie pendant toute la durée du moyen âge, grâce aux relations commerciales, politiques et religieuses avec la Grèce, et à la possession de quelques-unes de ses provinces; on trouvera à ce sujet quelques détails plus loin (p. 16 et suivantes). Seulement, il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici plus souvent de la langue parlée, langue vulgaire de Byzance. Quant à l'ancienne langue littéraire, quant à certaines notions de la littérature hellénique, on en citera peu d'exemples pendant le cours du moyen âge, aussi bien en Italie que dans le reste del'Europe.

Il y avait encore en Italie beaucoup de manuscrits grecs échappés à l'œuvre dévastatrice des invasions, mais bien peu d'hommes en état de les déchiffrer et de les comprendre. Au huitième siècle, le Pape Paul Ier envoya à Pépin le Bref plusieurs manuscrits grecs, entre autres la Dialectique d'Aristote. Au dixième siècle, le pape Sylvestre II parle de l'abondance des manuscrits anciens en Italie. Didier, abbé du Mont-Cassin (plus tard pape sous le nom de Victor III), enrichit, au onzième siècle, la bibliothèque de ce monastère de manuscrits apportés de Constantinople.

(1) L'Académie de Turin a mis au concours le sujet de l'*Hellénisme en Italie*. Cet appel n'a pas eu de résultat.

Mais qui trouve-t-on en fait de savants italiens plus plus ou moins instruits dans la langue et la littérature hellénique? Après *Boèce* et *Cassiodore* (sixième siècle) on ne voit guère que *Pierre de Pise* et *Paul Diacre*, collaborateurs de Charlemagne dans l'œuvre de l'instruction publique.

Avec eux finit à peu près la connaissance des lettres grecques en Occident. La théologie, la jurisprudence et la médecine l'emportent sur les œuvres de l'imagination. Les hellénistes que l'on rencontre en Italie à partir du neuvième siècle sont ceux qui vont apprendre le grec à Constantinople, dans le but, on peut dire unique, de servir aux papes d'ambassadeurs pour ramener les schismatiques dans le sein de l'Église romaine, ou pour traduire en latin les ouvrages ecclésiastiques. Tels sont : *Anastase le Bibliothécaire* (neuvième siècle), *Jean de Naples* (dixième siècle), *Domenico Marengo* (onzième siècle), *Pierre Grossolano*, *Mosè di Bergamo*, *Leone Eteriano* et *Burgondio da Pisa* (douzième siècle), *Bonaccorso da Bologna* et *Nicolas di Otrante* (treizième siècle) et beaucoup d'autres sur lesquels on trouve des mentions insignifiantes éparses dans divers ouvrages (1).

A peine trouve-t-on dans le nombre quelques littérateurs, tels que : *Papias*, un lexicographe lombard du onzième siècle, qui cite des passages grecs dans son Dictionnaire, entre autres des vers d'Hésiode ; — *Jacobus Clericus*, ou *Jacobo da Vene-*

(1) Voir les détails dans Gradenigo, *Raggionamento istorico-critico intorno alla letteratura greco-italiana* (Brescia, 1759, in-4°); Schœll, *Histoire de la littérature grecque profane*, t. VII ; et un résumé chronologique dans G. Faure, *Mélanges d'histoire littéraire* (Genève, 1856, 2 vol. in-8°), t. I, p. 147 et suiv.

zia, Vénitien, qui aurait traduit vers 1128 quelques livres d'Aristote ; — *Barthélemy de Messine* qui traduisit les Morales d'Aristote par ordre de Manfred, roi de Naples, lequel envoya cette traduction à l'université de Paris ; — *Jean d'Otrante*, qui célébra en vers grecs le siége de Parme par l'empereur Frédéric II ; — *Guido dalla Colonna,* juge de Messine, qui composa, en 1270, un ouvrage sur la guerre de Troie pour lequel il dut se servir d'Homère, de Darès et de Dictys de Crète.

On a rangé aussi parmi les hellénistes italiens du moyen âge *Constantin l'Africain*, né à Carthage, réputé, à tort, le fondateur de l'École de Salerne. Il fit de longs voyages en Asie Mineure et dans l'Inde. Accusé de magie, il s'enfuit en 1060 à Salerne, où il fut accueilli par le duc normand Robert Guiscard, et mourut au Mont-Cassin sous l'habit religieux. Il traduisit un grand nombre d'ouvrages de médecine. Tiraboschi assure que, parmi ses versions, il y en a qui ont été faites sur les originaux grecs (1). M. Daremberg a démontré que Constantin, qui n'était souvent qu'un plagiaire, fit lui-même très-adroitement accréditer cette conviction, bien que ses traductions ne fussent exécutées que sur des versions arabes.

(1) « *Ma che* COSTANTINO AFRICANO *recasse in latino molti de' libri arabici e greci di medicina, e che più opere scrivesse sulla stessa materia, ce ne fan fede e le traduzioni medesime, delle quali alcune ancor ci rimangono, e le stesse opere che abbiam manoscritte.* » T. III, p. 349.

En outre, Constantin est cité pour ses versions du grec dans la *Bibl græca* de Fabricius, t. XIII, p. 123 et suiv.

Voici le titre complet du premier de ses deux recueils imprimés : CONSTANTINI AFRICANI, *post Hippocratem et Galenum quorum, græcæ linguæ doctus, sedulus fuit lector, medicarum nulli prorsùs, multis doctissimis testibus, posthabendi, Opera conquisita;* Bâle, 1536, in-fol.

(Introduction, en tête de l'*École de Salerne*, trad. franç. ; Paris, 1861, in-8°.)

La véritable Renaissance de l'hellénisme ne commence en Italie qu'avec le quatorzième siècle. Le problème de la conciliation des deux Églises est plus agité que jamais ; les empereurs de Constantinople, de plus en plus menacés par les Turcs, tournent leurs yeux du côté de l'Occident, dans l'espoir d'y trouver leur salut. L'Église latine est sensible à ces avances, et, sentant le besoin qu'on avait de négociateurs versés dans la connaissance du grec, le concile de Vienne, tenu en 1311, ordonne que cette langue soit enseignée dans plusieurs villes d'Italie. Ce fut, il est vrai, la langue vulgaire, mais elle préparait à la connaissance de la langue littéraire.

Le goût littéraire de la cour de Provence pénétra dans le midi de l'Italie avec la maison d'Anjou. Le roi Robert ne négligea rien pour propager dans ses États la connaissance des ouvrages grecs ; il fit acheter des manuscrits en tout genre, et en confia la traduction à des savants auxquels on doit des translations latines de quelques légistes et médecins grecs. C'est par ses ordres que Nicolo Ruberto, évêque de Reggio, traduisit les œuvres philosophiques d'Aristote dont le manuscrit est conservé à notre Bibliothèque de France (1).

(1) Il est plus que probable que la célèbre *édition d'Homère*, citée souvent à la fin du douzième siècle dans les scolies vénitiennes par l'archevêque de Thessalonique, Eustathe, et connue sous le titre de ἡ Μασσαλιωτική, n'existait pas alors à Marseille ; le roi Robert, dans son amour pour les lettres, en eût fait mention. Il est probable qu'elle se trouvait alors à Constantinople, où Eustathe put la consulter.

Le bibliothécaire de ce souverain éclairé fut Barlaam, le précurseur de la restauration de l'hellénisme en Italie, et le premier maître de Pétrarque.

J'ai esquissé plus loin dans le cours de l'ouvrage (p. 18-20) les services rendus aux études grecques par Barlaam, et surtout par son élève Léonce Pilate, le protégé de Pétrarque et de Boccace, et qui, dans tout l'Occident, fut le premier professeur public de grec et aussi le premier traducteur d'Homère.

A côté d'eux, on trouve quelques médecins familiarisés avec le grec, tels que Pierre d'Abano, le célèbre alchimiste, mort vers 1320, qui étudia à Constantinople et traduisit *Expositio problematum* d'Aristote (Mantoue, 1475), *De medicorum astrologia* d'Hippocrate (Venise, 1485) et *Tractatus varii* de Galien (manuscrit à Saint-Marc à Venise).

Les érudits nous ont conservé les noms de deux contemporains de Léonce Pilate qui auraient pénétré plus avant dans le cœur de la littérature grecque : Rinaldo Persichelli, de Crémone, mort en 1370, aurait traduit Pindare en vers latins (1); et le célèbre canoniste Pierre di Bracco, de Plaisance, traduisit en latin deux harangues de Démosthène et quelques dialogues de Lucien, versions aujourd'hui perdues (2).

Le principal centre du mouvement littéraire en faveur de l'hellénisme en Italie fut, à la fin du quatorzième siècle, la ville de Florence. L'âme de cette rénovation fut Palla Strozzi (1372-1462).

(1) Arisi, *Cremona literata*.
(2) Oudin, *Commentarius de script. ecclesiæ*, t. III, p. 1220.

Peu porté à briguer des honneurs publics, ne cherchant d'autre satisfaction que les jouissances intellectuelles, n'ayant qu'une ambition, celle d'illustrer sa ville natale par l'éclat des lumières, Strozzi employa ses grandes richesses à propager les lettres. C'est grâce à lui que le célèbre Emmanuel Chrysoloras vint relever à Florence (1396) la chaire de grec délaissée par Léonce Pilate en 1363. Je ne rappellerai pas ici tout ce que l'hellénisme doit à Chrysoloras, son véritable fondateur dans tout l'Occident; je suis entré dans quelques développements à ce sujet au chapitre v, p. 20.

Palla Strozzi ne borna pas à cette intervention son ardeur pour les lettres grecques; il fit venir de Constantinople un grand nombre de manuscrits grecs: Platon, Plutarque, la *Politique* d'Aristote, la *Cosmographie* de Ptolémée, etc., et en fit transcrire d'autres. L'université de Florence, qui le plaça à sa tête, lui doit toute la gloire dont elle jouissait à cette époque. Ces triomphes modestes empêchaient de dormir Cosme de Médicis qui aspirait aussi au titre de Mécène, et, dès qu'il arriva au pouvoir, il s'empressa d'exiler son rival. Strozzi se rendit alors à Padoue; avec l'aide d'Argyropoulos, il y traduisit plusieurs ouvrages grecs.

De l'école de Chrysoloras sortit tout un essaim de jeunes hellénistes qui firent honneur à leur maître et à leur patrie. Ils comprirent que, pour étendre avec succès l'enseignement du grec, il fallait d'abord éveiller la curiosité et former le goût du public à la littérature hellénique, et que la voie de la translation était la plus prompte; ils se mirent donc avec ardeur à traduire en latin les auteurs grecs.

Guarini de Vérone, un des meilleurs élèves de Chrysoloras (1) et son successeur dans la chaire de grec à Florence après avoir professé à Venise et à Vérone, traduisit Strabon sur la demande de Nicolas V. Sa mort, en 1460, l'arrêta, dit-on, au xe livre. Grégoire Tiphernas l'a continué (Rome, vers 1470; Venise, 1472, in-fol.) (2). Guarini traduisit aussi de Plutarque, *De l'Éducation des enfants*, imprimé s. l. n. d. (vers 1470), et les Vies des hommes illustres (Brescia, 1488).

(1) On trouve dans Bayle ce passage de Naudé sur Guarini de Vérone :

« Boccace, travaillant au rétablissement des bonnes lettres, avança « tellement le progrès d'icelles, que venant à mourir en 1375, il eut « pour successeur à cette entreprise un Jean de Ravenne, qui com- « mença le premier à ouvrir et rétablir les écoles à Venise, desquelles « sortirent Gasperinus, qui fit de même à Milan, et Guarinus Vero- « nensis,

Qui nisi prostratas relevasset funditus artes,
Priscorum vanus staret labor.

(Janus Pannonius, in ejus *Paneg.*)

« Car ce fut lui, Guérin, à proprement parler, qui commença de « faire valoir l'éloquence et la philosophie, tant par ses voyages à « Constantinople, où il apprit la langue grecque, que par ses préceptes « de rhétorique, versions et autres livres, mais encore plus par le « grand nombre de ses disciples, qui s'épandirent de Ferrare, où il en- « seignait, par toute l'Italie.

« Quiconque avait été à Constantinople pour apprendre le grec en « revenait comme en triomphe et passait pour quelque nouveau pro- « dige, témoin ce que dit Joannes Pannonius, évêque de Cinq-Églises, « du retour en Europe de ce Guarinus Veronensis :

, Vagus omnia rumor
Gymnasia Italiæ centeno murmure complet,
Affulsisse virum gemina qui Pallade solus
Polleat, et duplicem præstet sitientibus haustum.

(Naudé, addit. à l'Hist. de Louis XI, p. 179.)

(2) J'en possède un très-beau manuscrit ; on lit à la fin la souscription suivante : *Strabonis liber decimus septimus et ultimus à* Guarino Veronensi *in latinam conversus linguam absolutum est anno Christi* MCCCCLVI (1456) *tertio idus Julias Ferrarie.*

Léonard Bruni, dit l'Arétin, autre élève de Chrysoloras, traduisit Aristote, les *Ethica* (Strasbourg, vers 1470; Rome, 1473, etc.), quelques harangues d'Eschine, et *De la Première guerre punique* de Polybe (Brescia, 1498).

Un homme auquel l'hellénisme à Florence dut beaucoup, ce fut Niccolo Niccoli (1363-1437), savant disciple de Chrysoloras. Ardent chercheur de manuscrits, il les copiait lui-même; et, bien qu'il n'ait rien écrit ni rien traduit du grec, on peut le considérer comme le précurseur de la critique philologique. La sagacité qu'il déploya à corriger les mauvaises leçons des manuscrits est vraiment merveilleuse.

Dans ses recherches il fut secondé par son ancien condisciple, Ambroise Traversari, dit le Camaldule (voir p. 22), théologien éminent, très-versé dans la langue grecque, traducteur de Diogène Laërce (Venise, 1475). C'est à Niccoli qu'on est redevable d'un changement radical dans l'éducation de la jeunesse, et le legs qu'il fit de sa collection de huit cents manuscrits fut le point de départ de la fondation à Florence de la bibliothèque Marcienne.

Ognibuono da Lonigo (Omnibono Leoniceno), autre élève de Chrysoloras, et ensuite professeur de belles-lettres à Venise, traduisit quelques fables d'Ésope et le traité de Xénophon *sur la Chasse;* ces versions sont inédites. Son parent et disciple, Nicolas Leoniceno (1428-1524), médecin d'une grande autorité et dont il est plusieurs fois question dans cet ouvrage, ne se borna pas à la traduction d'ouvrages de sa spécialité, tels qu'une partie de Galien, les *Animaux* d'Aristote;

il traduisit aussi l'*Histoire* de Dion Cassius et les *Dialogues* de Lucien ; rien de tout cela ne fut publié.

JACQUES D'ANGELO, aussi élève de Chrysoloras, traduisit plusieurs biographies de Plutarque, demeurées inédites, et la *Cosmographie* de Ptolémée (Bologne, 1472?; Vicence, 1475; Rome, 1478; Ulm, 1482).

Une place considérable dans l'histoire de la Renaissance des lettres appartient au Florentin GIANNOZZO MANETTI (1396-1459), qui dans sa jeunesse suivit probablement le cours de grec de Chrysoloras. Ardent pour l'étude, opiniâtre dans le travail, il devint un des plus forts hellénistes de son temps, et l'un des plus savants dans l'acception générale du mot, au point que Tiraboschi n'hésite pas à affirmer qu'on trouverait peu d'égaux à Manetti dans l'histoire de tous les siècles. Persécuté dans sa patrie, il se réfugia à Rome, où le pape Nicolas V, cet illustre collectionneur de manuscrits, le fit son secrétaire. Il ne pouvait choisir mieux, car Manetti était aussi un bibliophile infatigable, qui parvint à réunir une bibliothèque fort remarquable dans l'intention de la rendre publique, mais elle fut dispersée après sa mort. On ne connaît de lui aucune traduction personnelle d'un auteur grec, bien qu'il ait dû prêter l'appui de son grand savoir aux traducteurs employés par Alphonse le Grand, roi de Naples.

Un autre bibliothécaire de Nicolas V, JEAN TORTELLI d'Arezzo, ami de L. Valla, a traduit quelques vies de Plutarque (dans l'édition de Rome, 1470, in-fol.).

Il n'est pas permis d'omettre PIERRE-PAUL VERGERIO, l'ancien, né vers 1339, mort en 1420. Il avait commencé à apprendre le grec dans un âge avancé, à Florence,

probablement sous Chrysoloras, et il eut l'honneur d'être le premier traducteur d'un livre grec au temps de la Renaissance. Attaché au service de l'empereur Sigismond, il fit, par son ordre, après 1410, une version d'Arrien, dans un latin pur et élégant. Elle ne fut jamais imprimée, et les manuscrits en sont rares au point que Hallam dit qu'il en existe « un, *dit-on*, dans la bibliothèque du Vatican, » mais, ajoute-t-il, « elle est fort peu connue. » J'éprouve un certain plaisir à faire savoir que j'en possède un superbe manuscrit sur vélin exécuté en Italie au quinzième siècle.

Un des plus grands hellénistes italiens est aussi Carlo Marsuppini, dit l'Arétin, né à Arezzo (vers 1399-1453). On lui doit une traduction en vers hexamètres de la *Batrachomyomachie* (s. l. n. d., in-4; Parme, 1492; Modène, 1498, etc.), et la version du Dialogue de Lucien *De la Vertu* (s. l. n. d.).

Je ne parlerai pas ici de François Philelphe, qui eut un rôle considérable dans les lettres; je renvoie le lecteur à la p. 23 de cet ouvrage.

Son antagoniste Poggio, qui se consacra plus spécialement à la littérature latine, laissa une traduction de Diodore de Sicile (Bologne, 1472; Venise, 1476 et 1481, etc.).

Jean Aurispa, Sicilien, enseigna aussi le grec à Florence (voyez p. 22 de cet ouvrage).

L'avénement des Médicis au gouvernement de la république florentine donna aux lettres un nouvel éclat. Cosme de Médicis (1434-1464), émule de Palla Strozzi, cet ardent protecteur de l'hellénisme, suivit son exemple généreux. On l'a surnommé le Péri-

clès de Florence. Il accueillit avec faveur JEAN ARGYROPULOS, qui vint de Constantinople en 1434, et le donna pour professeur de grec à son fils et à son neveu. Argyropulos fit une traduction fidèle de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote, qui ne fut publiée qu'après sa mort (1473), à Florence en 1487, avec des commentaires de l'un de ses élèves, DONATO ACCIAJUOLI (1428-1478), ancien gonfalonier de la République, traducteur lui-même de plusieurs vies de Plutarque publiées à Florence en 1478. Argyropulos professa le grec à Florence et passa en 1470 à Rome, où il fit un cours de littérature grecque.

Un autre élève d'Argyropulos, ALAMANNO RINUCCINI, Florentin (1420-1504), publia une traduction de Plutarque, *Des Vertus des femmes* (Brescia, 1485), et traduisit, de Philostrate, la *Vie d'Apollonius de Tyane* (s. l. n. d.).

Dans les premières années du règne de Cosme de Médicis, le célèbre néo-platonicien Gémiste Pléthon vint, à l'occasion du prochain concile, séjourner à Florence où il expliqua Platon en 1438. Le grand poëte italien Leopardi, qui fut en même temps un helléniste remarquable, appelle Pléthon « un des génies les plus vastes et les plus distingués de son temps ». Par ses travaux et par ceux que provoquèrent ses doctrines, il eut en effet une influence puissante sur le progrès de l'hellénisme dans l'Italie, qui commença à mieux connaître les œuvres de deux grands philosophes de l'antiquité : celles de Platon et celles d'Aristote. Cosme s'enthousiasma pour les théories platoniques sur la théologie naturelle, et résolut de fonder une Académie spéciale à l'effet de

propager ces doctrines. Un jeune homme, doué d'une vive intelligence, fut choisi pour devenir un jour le chef de cette propagande : ce fut MARSILE FICIN. A l'âge de vingt-trois ans (1456), il commença à apprendre le grec, à ce qu'on prétend, de Barthélemy de' Sacchi, dit Platina. Il débuta par une traduction de Mercure Trismégiste, *De la Puissance et de la sagesse de Dieu* (Trévise, 1471; Ferrare, 1472; Venise, 1481, 1483, 1491, 1493), qui, on le voit, eut un grand succès. Dès 1453, il traduisit en latin les œuvres de Platon, qui ne furent publiées qu'en 1483-84 à Florence; les œuvres de Plotin parurent ensuite (Florence, 1494).

Simultanément avec Florence, un autre foyer d'activité littéraire surgit en Italie : ce fut Naples. Depuis 1416, le royaume de Naples vivait heureux sous le gouvernement sage et éclairé d'Alphonse V d'Aragon. Ce prince, très-instruit, attira à sa cour un grand nombre de savants; souverain magnanime, il fut le bienfaiteur de ses sujets : aussi la postérité s'empressa-t-elle de consacrer son mérite en lui attribuant le nom de Grand. Il fit d'immenses sacrifices pour la culture des lettres, et, en prenant l'illustre Manetti pour son secrétaire, il l'assura qu'il partagerait son dernier morceau de pain avec lui. Une partie de sa belle bibliothèque fut transportée à Paris après la conquête de Naples par Charles VIII; on trouve encore à notre Bibliothèque de France de beaux manuscrits de cette provenance, avec les armes de Naples ou autres sur les plats de la reliure. Le roi Alphonse avait pris pour emblème un livre ouvert.

LAURENT VALLA, Romain de naissance (1406-1457),

helléniste habile, qui apprenait encore le grec à l'âge de trente-sept ans du Sicilien *Jean Aurispa*, alla, après 1443, offrir ses services au roi Alphonse de Naples, qui le nomma son secrétaire, avec mission de traduire des auteurs grecs. Valla ouvrit alors une école d'éloquence grecque et latine, qui n'eut qu'une courte durée; car, en 1447, il se rendit à Rome pour offrir au pape Nicolas V la première traduction latine d'Homère après celle de Léonce Pilate, qui n'était guère connue. Il fit aussi pour lui une version de Thucydide, qui fut récompensée par 500 écus d'or et d'autres avantages. Il revint néanmoins à Naples, et y mourut. Ses versions de l'*Iliade* d'Homère, en prose, d'Hérodote et d'Ésope ne furent publiées qu'après sa mort : Homère, à Brescia, le 8 décembre 1474; Hérodote, à Venise en 1474, à Rome en 1475, et à Venise, 1494; Ésope, s. l. n. d. (1488).

Niccolò della Valle (v. 1451 — v. 1473), mort à vingt deux ans, traduisit en vers latins les livres 3, 4, 5, 13, 18, 20, 22, 23 et 24 de l'*Iliade* d'Homère (Rome, 1er février 1474), et d'Hésiode les *Opera et dies* (s. l. n. d.).

Barthélemy Fazio, mort à la cour de Naples en 1457, traduisit d'Arrien *les Conquêtes d'Alexandre* (*de Rebus gestis Alexandri*) (Pise, 1508).

Pierre Candido dédia à Alphonse le Grand sa traduction d'une partie d'Appien (Venise, 1472, 1477, 1492; Reggio, 1494, et Scandiano, 1495).

Lelio Castellano fit une version de Lucien, sous ce titre : *de Veris Narrationibus* (Naples, 1475).

Grégoire Tifernas compte parmi les professeurs de grec à Naples (voy. p. 23 de cet ouvrage).

Venise ne fut pas la dernière à introduire chez elle les études grecques. Dès le commencement du quatorzième siècle, elle sut attirer Chrysoloras, qui y professa pendant quatre ans. A Philelphe succéda *Georges de Trébizonde*, qu'un patricien de Venise fit venir de la Grèce (voy. p. 24 de cet ouvrage). A mesure que les armes victorieuses des Turcs subjuguaient la Grèce, nombre de savants grecs venaient solliciter l'hospitalité de l'Italie, et c'est surtout à Venise qu'ils s'arrêtaient de préférence.

Un petit État suivit de très-près ce mouvement général vers les études de l'antiquité : ce fut le marquisat, plus tard duché de Ferrare. L'université y fut rouverte en 1402, par les soins du marquis Nicolas III d'Este, qui en fonda une autre à Parme. Malgré la tourmente de la guerre, les lettres anciennes y prenaient racine, grâce au savant helléniste Jean Aurispa et ensuite au célèbre Guarini de Vérone, qui professaient à Ferrare. Le concile qui eut lieu en 1438 à Ferrare, sous le gouvernement de ce même Nicolas, où l'on vit de grands personnages et d'illustres savants de l'Orient grec, ne resta pas sans influence sur le progrès de l'hellénisme. Le marquis lui-même assistait et prenait part, dans des réunions privées, aux discussions philosophiques entre les Grecs et les Latins.

Lionel d'Este, fils naturel et successeur de Nicolas III, continua l'œuvre civilisatrice de son père, avec plus de bonheur encore, dans des temps plus

tranquilles. Brillant élève de Guarini, Lionel voua aux lettres toute son ardeur, et « il contribua, dit Sis« mondi, plus qu'aucun autre prince à donner à la lit« térature ancienne cette impulsion qui a distingué le « quinzième siècle d'une manière si brillante ».

Borso d'Este, premier duc de Ferrare, de Modène et de Reggio, autre fils naturel de Nicolas III, et successeur de Lionel, fut un protecteur des lettres non moins dévoué. Les contemporains ne tarissent pas d'éloges sur sa libéralité envers les savants. Peu de temps avant sa mort, il introduisit à Ferrare l'imprimerie naissante, qu'André Beaufort, dit *Andreas Gallicus* ou *de Francia*, y établit le premier. Depuis ce moment, la gloire de Ferrare est liée à celle des lettres. Hercule Ier d'Este (1433-1505), fils légitime de Nicolas III et successeur de Borso, continua les traditions de sa famille et attira à sa cour les poëtes et les littérateurs les plus renommés. Arioste fut son commensal, et c'est à Ferrare que fut imprimée en 1516 la première édition de son célèbre poëme l'*Orlando furioso*.

Le fils aîné d'Hercule Ier fut Alphonse Ier, mari de Lucrèce Borgia. Alphonse eut pour sœur Isabelle d'Este, cette nature d'élite, d'un esprit cultivé et passionné pour les arts et les lettres, dont j'ai souvent l'occasion de parler. La cour de Ferrare devint un centre de lumière dont les malheurs du Tasse accrurent plus tard la célébrité.

A la suite de Ferrare vient Mantoue, dont le premier marquis, Jean-François Ier de Gonzague, eut la sagesse et le bonheur de s'attacher un savant tel que le célèbre Victorin Rambaldoni, dit Victorin de Fel-

TRO (1379-1447). Victorin était un homme rare. A une vaste instruction, il joignait les qualités les plus précieuses du cœur. « On est surpris, dit Ginguené, de « trouver dans un siècle où il y avait encore de la « grossièreté dans les mœurs, un modèle aussi parfait « d'éducation littéraire et civile. » Le marquis de Mantoue l'appela de Venise, où Victorin dirigeait avec succès une école publique, afin de lui confier l'éducation de ses enfants. Dans ses nouvelles fonctions, Victorin ne se borna pas non plus au rôle de professeur privé, mais, avec l'autorisation du marquis, il admettait d'autres élèves à ses leçons. Sa célébrité fut telle, qu'on accourait chez lui des pays éloignés, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce, et l'école de Mantoue égala en renommée les universités les plus illustres.

Tous ses élèves firent honneur à leur maître (1). Le fils aîné du marquis, LOUIS III de Gonzague, joignit à ses grands talents militaires le goût pour les lettres et les arts. Mais, entre tous, il faut distinguer la sœur du précédent, CÉCILE de Gonzague, qu'on met au nombre des plus vertueuses et des plus savantes personnes du XVe siècle. Ambroise le Camaldule rapporte qu'à l'âge de huit ans elle savait le grec, et qu'elle parvint même à l'écrire avec une grande pureté. Sa nièce, BARBE de Gonzague, fille de Louis III, occupe

(1) Pour plus amples détails, consulter la Vie de Victorin de Feltre, par Fr. Prendilacqua de Mantoue, son élève, publiée par Natale delle Laste (*De Vita Victorini Feltrensis Dialogus*); Padoue, 1774, in-8; — *Museum Mazzuchellianum*, t. I; — C. Rosmini, *Idea dell'ottimo precettore*, etc.; Bassano, 1801, in-8; — Racheli, *Intorno a Vittorino da Feltro*; Milan, 1832, in-8; — Mlle Benoît, *Victorin de Feltro*; Paris, 1853, 2 vol. in-8.

aussi une belle place dans l'histoire des lettres. Mariée au duc de Würtemberg, c'est elle qui fut la promotrice de la fondation de l'université de Tubingue (1477). Elle prodigua des encouragements aux savants, entre autres au célèbre Jean Reuchlin, le fondateur des études grecques en Allemagne.

La résurrection des lettres ne date réellement, pour Rome, que de l'avénement du pape Nicolas V (1447). On trouvera dans le corps de l'ouvrage (p. 24-26) l'article consacré à cet homme éminent. Cependant l'enseignement de la langue grecque fut négligé à Rome, car je n'y trouve que deux professeurs de passage, Chrysoloras et Grégoire Tiphernas, et enfin, depuis 1470, Argyropulos.

Parmi les Mécènes de l'hellénisme, on ne doit pas oublier Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbino (né vers 1410, mort en 1482), élève du célèbre Victorin de Feltro. Beaucoup de traductions du grec furent exécutées pour lui; un des plus grands capitaines de son temps, il mêlait des préoccupations littéraires à son activité guerrière. Aussi, au sac de Volterre, pendant le pillage général, n'emporta-t-il, pour sa part du butin, qu'une magnifique Bible en hébreu. Même après sa mort, sa passion de bibliophile rendit un signalé service aux lettres grecques, car c'est dans sa magnifique bibliothèque qu'on découvrit en 1515 deux nouvelles comédies d'Aristophane : Lysistrata et les Thesmophoriazusæ.

La ruine définitive de l'indépendance de la Grèce (1453) eut pour effet de faire de l'Italie le siége de

l'hellénisme, et dès lors les études grecques firent de rapides progrès.

Je citerai encore quelques hellénistes italiens antérieurs à Alde, tels que : PIERRE BALBO, de Pise, mort en 1479, traducteur de *Alcynoi Epitome in disciplinam Platonis* (Rome, 1469), et de quelques Pères grecs; — LAPO BIRAGO, Florentin, élève de Philelphe, et plus tard professeur à Bologne, traducteur de plusieurs *Vies* de Plutarque (Venise, Janson, 1478), et de Denys d'Halicarnasse (Trévise, 1480); — BONINO MOMBRIZIO, Milanais (1424-v. 1482), traducteur de la *Theogonie* d'Hésiode en vers latins hexamètres (Ferrare, 1474); — NICOLAS PEROTTI (1430-1484), traducteur des cinq premiers livres de Polybe (Rome, 1473) (1); — PHILIPPE VENETUS, traducteur de la Physique et Métaphysique d'Aristote (Venise, 1482); — ÉTIENNE DE MESSINE (*Messanensis*), traducteur de *Hermetis Trismegisti Centiloquium* (Venise, 1492); — RAPHAEL DE VOLTERRE, traducteur de l'*Odyssée* d'Homère (Brescia, 1497); — FRANÇOIS RINUCCI, d'Arezzo, traducteur de six Dialogues de Lucien (Rome, vers 1470), de *Plutarchi Apophthegmata* (Venise, 147), et de *Phalaridis Epistolæ* (s. l. n. d., mais Rome, vers 1470, et autres nombreuses éditions jusqu'en 1510).

Ainsi qu'on a pu le voir, plusieurs villes de l'Italie possédaient des chaires de langue et de littérature grecques avant la fin du quinzième siècle : *Florence*, où

(1) Je possède deux très-beaux manuscrits in-folio sur vélin de cette traduction de Nicolas Perotti.

enseignèrent successivement Chrysoloras (1396-1402), Guarini (jusqu'en 1415), Aurispa et enfin Philelphe (1429); — *Venise*, où professèrent : Chrysoloras (1402-1406), Omnibono Leoniceno, Guarini (1415-22), Philelphe (1428-29), Georges de Trébizonde, jusqu'en 1450, Tiphernas (1460-1466); — *Vérone*, où professa Guarini (1422-1436); — *Ferrare*, qui eut pour professeurs : Aurispa (après 1433); Guarini (1436-60); et Théodore Gaza, qui enseignait le grec au gymnase de cette ville (1441-1450) (voyez, sur ce savant, p. 24 de cet ouvrage). Les autres villes, telles que *Milan*, *Pavie*, *Rome*, *Naples*, n'eurent de professeurs de grec que par intervalles, et leur histoire est encore à faire. *Bologne*, siége des études juridiques, fit un accueil plus que froid à l'établissement d'un cours de grec par Aurispa.

Tel était l'état des études grecques en Italie avant l'entrée d'Alde sur la scène. Quatre auteurs grecs profanes seulement étaient imprimés en original : Ésope, Théocrite, Homère, Isocrate; et voici ceux dont les œuvres n'étaient connues que par des traductions latines plus ou moins fidèles, dans l'ordre de leur publication (sauf omission) :

Alcynoüs, *Epitome* (1469).
Plutarque, *Vitæ* (v. 1470).
Phalaris, *Epistolæ* (v. 1470).
Strabon, *Geographia* (v. 1470).
Lucien, *Six Dialogues* (v. 1470).
Plutarque, *Apophthegmata* (1471).
Mercure Trismégiste, *De Potestate et sapientia Dei* (1471).

Ptolémée, *Cosmographia* (1472?).
Appien (1472).
Diodore de Sicile (1472).
Aristote, *de Anima* (1472).
Id. *Metaphysica* (1473).
Id. *de Physico auditu* (1473).
Id. *de Cœlo et mundo* (1473).
Id. *Lapidarius*, etc. (1473).
Polybe (1473).
Homère, *Iliade* (1474).
Hiéroclès (1474).
Hérodote (1474).
Hésiode, *Théogonie* (1474).
Aristote, *de Meteoris* (1474).
Id, *de Generatione et corruptione* (1474).
Id. *Problemata* (1475).
Id. *de Moribus* (1475).
Diogène Laërce (1475).
Lucien, *Veræ narrationes* (1475).
Aristote, *de Animalibus* (1476).
Id. *Rhetorica* (1478).
Id. la *Logique* et la *Physique* (1479).
Denys d'Halicarnasse (1480).
Aristote, *Rhetorica*, traduit de l'arabe (1481).
Platon, *de Animarum immortalitate* (1482).
Lucien, *de Præcedentia* (1482).
Aristote, la *Physique* et la *Métaphysique* (1482).
Id. *Opera* (1483).
Platon, *Opera* (1483).
Plutarque, *de Liberis educandis* (avant 1485).
Id. *de Virtutibus mulierum* (1485).
Hippocrate, *de Medicorum astrologia* (1485).
Ésope (1488).

Plotin (1492).
Mercure Trismégiste, *Centiloquium* (1492).
Homère, *Batrachomyomachia* (vers 1492).

C'était déjà un beau résultat pour une période de vingt-cinq ans. Initié par ce moyen aux trésors de la grécité classique, qui était toute une révélation, le public se prit d'une ardeur immense pour l'hellénisme. Il ne lui suffisait plus de connaître les auteurs grecs par les yeux des traducteurs; il désirait, en dehors de la connaissance du sujet, sous une forme toujours affaiblie, sinon dénaturée, soulever le voile qui lui cachait les beautés de la forme originale ; il voulut se donner la jouissance que procure la contemplation directe d'un chef-d'œuvre. *Donnez-nous des textes grecs!* Tel était le cri général. Ces textes grecs imprimés faisaient défaut, comme on l'a vu plus haut. D'ailleurs, même les traductions latines, qui ne consistaient principalement qu'en ouvrages de philosophie, de morale et d'histoire, n'avaient encore offert qu'une portion restreinte de la littérature hellénique; les grands auteurs dramatiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, demeuraient inconnus, et ce sont ceux-là principalement qui témoignent de la sublimité incomparable du génie grec.

VI.

Alde Manuce.

Il fallait un homme supérieurement doué pour satisfaire à ce vœu du public : cet homme fut Alde Manuce. La tâche était grande, on pourrait même dire

surhumaine. Alde ne recula pas devant un pareil devoir. Il réunissait en lui toutes les qualités nécessaires pour l'accomplir : une instruction solide, l'élévation des idées et la largeur des vues, une ardeur à l'abri des découragements, une volonté de fer, un désintéressement complet, une probité parfaite.

Animé d'un zèle extraordinaire pour faciliter le développement de la culture de l'hellénisme, il prend, à la face du siècle, l'engagement solennel de *consacrer sa vie à l'utilité publique.* Il n'y faillira pas, et, récompense digne d'un tel homme! il aura la consolation de voir son œuvre prospérer et grandir.

Pour se faire une idée de l'énormité de la tâche qu'Alde s'imposa, il suffit de se rappeler quelle était la situation politique quand il débuta. A la fin du quinzième siècle, l'Europe était tout entière en ébullition ; c'était, comme on l'a dit, l'époque de l'enfantement de la société moderne : batailles politiques, querelles religieuses, une dialectique qui comprimait le libre essor de la pensée que l'antiquité sortant de son tombeau venait affranchir; voilà l'état de la société d'alors.

Alde dit lui-même que son entreprise commence à l'époque où *les armes sont plus maniées que les livres,* mais il ne s'en décourage pas. Il eut le bonheur rare de trouver des protecteurs dévoués et des collaborateurs désintéressés, zélés, pénétrés de l'importance de leur mission. En effet, malgré le labeur constant d'Alde, il fallait une activité collective pour mettre en mouvement tous les rouages nécessaires à la publication d'un livre grec. Les manuscrits grecs étaient alors fort rares et souvent d'un mérite bien différent; un seul ne suffisait pas tou-

jours pour établir un texte à peu près correct. Alde dut entretenir des relations suivies avec bon nombre de savants et de collectionneurs de tous les pays. La critique philologique était encore dans l'enfance, et la sagacité la plus pénétrante pouvait être facilement mise en défaut. L'Académie de philhellènes fondée par Alde eut donc un rôle considérable. Il n'était pas dans le caractère de Manuce de méconnaître l'importance de cette coopération à ses travaux. Plus que personne, il était soucieux de ne jamais oublier le précepte : *Suum cuique tribuere.* « Notre coutume, « dit-il, n'est pas de ravir l'éloge à qui l'a mérité. « Bien plus, nous avons résolu de faire connaître aux « érudits tous ceux qui nous sont venus en aide, soit « par leurs propres ouvrages, soit en découvrant de « nouveaux manuscrits, soit en nous en procurant « de très-rares, soit en les corrigeant, afin que les « érudits, s'ils ont de la reconnaissance pour moi, « en aient aussi pour eux. » Il se réjouissait de la gloire des autres, et les épîtres dédicatoires dont il accompagna ses publications ne sont qu'un hommage incessant à tous les vaillants champions de la croisade littéraire.

L'exécution matérielle des impressions grecques offrait de très-grandes difficultés dans un autre genre. Les essais antérieurs à Alde ne réalisaient même pas une perfection relative. Il fallait inventer des types, faire graver des caractères en tous genres en les combinant et les multipliant au moyen des *ligatures* de manière à imiter complétement les plus beaux manuscrits des calligraphes grecs ; surveiller avec un soin jaloux la composition typographique, veiller à sa correction, se débattre contre les importuns et les

curieux, s'imposer la privation d'un repos légitime, et souvent subir l'assaut des mauvaises passions de ses ouvriers. Mais rien ne put fléchir son courage; aussi, après sept ans d'une lutte pareille, il eut le droit de dire à ses contemporains avec fierté : « Depuis que je me « suis imposé le devoir d'imprimer correctement les « livres latins et grecs (voici déjà la septième année), « je puis affirmer sous la foi du serment n'avoir pas « joui pendant tant d'années d'une heure de paisible « repos. »

Mais Alde ne fut pas seulement éditeur. Il ne se désintéressait d'aucune des questions qui agitaient son siècle. En même temps qu'il sollicitait les papes d'armer l'Europe contre les Turcs et de sauver la Grèce, il s'affligeait de la décadence morale de son pays, et il saisissait toutes les occasions pour montrer du doigt la plaie et sonner l'alarme. L'intérêt général de la société lui donnait le courage de ne ménager ni les grands ni les petits. Voyez avec quelle indignation et quelle force il stigmatise les vices de ses contemporains : » Aujourd'hui l'homme, livré à l'appétit des brutes, n'a « plus de l'homme que la forme : il est aussi insensible « aux sentiments d'honneur et de religion que des « statues de pierre. Le mal est si profond que Dieu « seul peut y porter remède! » Ne dirait-on pas un Juvénal de la Renaissance?

Alde comprit quel était le remède à la situation; la réforme de la société dépendait de l'éducation des générations à venir. Aussi insistait-il sur le soin à apporter dans le choix des maîtres auxquels on confie les enfants, et conseillait-il de préférer la supériorité des mœurs à celle du savoir. Quelles paroles empreintes de la grande noblesse de son âme que cette apos-

trophe adressée aux précepteurs : « Vous n'êtes pas « seulement des maîtres, mais vous êtes les pères des « enfants, et puisque vous avez voulu vous mettre, « vous précepteurs, aux lieu et place des parents, « c'est de vos qualités bonnes ou mauvaises que dé- « pend le sort du monde entier en bien et en mal. »

Alde était aussi un pédagogue consommé, et ses règles d'enseignement pourraient être encore méditées de nos jours. Ses grammaires grecque et latine sont les meilleures de son temps. Il a beaucoup écrit ; mais il en fut pour lui comme pour les plus grands érudits qui se servaient de la langue latine : ils sont tombés dans l'oubli, et leur gloire se trouva circonscrite. Ils ne se doutaient pas que les nations émancipées, après avoir puisé leurs forces dans les éléments anciens, voudraient vivre non-seulement d'une vie politique indépendante du passé, mais aussi de leur langue nationale.

Il est inutile d'énumérer ici les services immenses qu'Alde rendit aux lettres grecques et latines; mon ouvrage a pour but de les faire connaître en détail. Pourtant on est obligé d'avouer qu'à l'inverse de la règle générale, Alde était mieux apprécié de ses contemporains qu'il ne l'est aujourd'hui. La célébrité restreinte dont il jouit maintenant n'est pas en rapport avec la grandeur de ses mérites. Un Érostrate destructeur est mieux connu de nos jours que celui qui ressuscita tout un monde de génies. Les contemporains d'Alde avaient pour lui un véritable culte. Nicolas Leoniceno, dans son admiration pour les merveilleux travaux du grand imprimeur, lui prédit l'immortalité, devançant en cela le jugement de la postérité. « N'est-il pas digne de l'immortalité, s'é-

« crie-t-il, celui qui rend éternels tant de grands « génies? »

Alde néanmoins n'échappa pas à la destinée commune : il eut des envieux et des critiques, mais il les supporta avec dignité en disant que la philosophie doit nous armer d'un courage imperturbable dans les traverses de la vie. Il se montra même en cela supérieur à Érasme dans les relations littéraires qu'ils eurent ensemble. Mais, malgré cette résignation, il ne peut s'empêcher de laisser échapper cette plainte amère d'une âme injustement blessée : « Toujours le « monde fut ingrat pour ses bienfaiteurs ! »

Il m'a semblé utile de tracer rapidement ce portrait intime d'Alde Manuce. Tous les historiographes ne l'ont envisagé que comme imprimeur et comme savant; aucun ne l'avait dépeint comme homme. Et pourtant c'est une des plus belles et des plus nobles personnalités du seizième siècle. Toute sa vie intime se retrouve dans ses écrits, et cette synthèse était nécessaire en présence du caractère analytique de mon ouvrage. Ce nouveau travail se distinguera de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur Alde par son côté plus particulièrement littéraire. L'analyse bibliographique des impressions d'Alde n'est plus à faire après l'ouvrage si remarquable d'Antoine-Augustin Renouard, mais on n'avait pas fait assez d'attention aux épîtres dédicatoires qu'Alde a placées en tête de presque toutes ses publications : c'est cette lacune que je viens combler. Ces épîtres, soit d'Alde, soit de ses collaborateurs, apporteront un contingent de renseignements nouveaux et précieux sur le mouvement littéraire en Italie à l'époque de la Renaissance.

Je les ai traduites tantôt en entier, tantôt par extraits, et quelquefois je me suis borné à une analyse sommaire. On m'en saura gré, d'autant mieux que certaines de ces publications, précédées de préfaces très-intéressantes, sont devenues presque introuvables. Le cadre de mon livre exigeait forcément l'adoption de l'ordre chronologique des éditions aldines. L'Index analytique ajouté à la fin permettra de le consulter avec fruit. Je me suis affranchi de l'obligation d'ajouter des détails purement bibliographiques, tels que le nombre des feuillets de chaque édition, l'indication des exemplaires imprimés sur différents papiers ou sur vélin, etc. : cela est fait par Renouard, qui s'est attaché plus spécialement aux côtés extérieurs du livre, tandis que j'en examine le fond, de sorte que le beau travail de Renouard servira de complément au mien.

Il ne me reste plus qu'à faire ressortir le mérite d'Alde comme imprimeur et comme éditeur.

Si l'on compare les impressions exécutées antérieurement à l'année 1494 avec les travaux typographiques d'Alde, la distance qui les sépare est immense. Alde quitte les sentiers où ses devanciers et ses contemporains se sont péniblement engagés, pour devenir l'initiateur du progrès, et c'est aux plus habiles graveurs qu'il recourt pour le seconder dans son œuvre. Il invente le caractère dit italique ou *aldino,* qui depuis n'a jamais cessé d'être employé, et les charmants caractères grecs qu'il fit graver laissent bien loin derrière eux tous les essais antérieurs. L'impression porte toujours un grand cachet de netteté : elle montre un soin jaloux de la perfection.

Alde réalisa encore un autre progrès d'une grande portée : c'est l'introduction du petit format, ce qui amena la diminution des frais, et par là la baisse du prix des livres. Ce progrès répondait au besoin immense d'instruction, qui tourmentait alors les esprits. Par cette seule innovation, Alde fit plus pour l'avancement des lettres que les plus savants professeurs. Ce qui en prouve d'ailleurs l'importance, c'est la fréquente contrefaçon de ses éditions petit in-8°; honneur auquel les in-folio et les in-quarto ne sont jamais parvenus.

Si nous laissons maintenant le côté extérieur des publications d'Alde pour nous arrêter à l'examen de leur mérite intrinsèque, nous n'éprouverons aucune déception. Ceux qui ont trop insisté sur l'insuffisante correction des textes grecs de certaines de ses éditions, n'ont pas réfléchi si leur reproche était légitime et équitable. Alde n'avait pas la prétention de donner des éditions irréprochables; il sentait, il avouait même qu'elles n'étaient pas à l'abri de la critique. Son esprit sérieux et consciencieux nous est un sûr garant que les défauts typographiques de ses publications résultaient de l'impossibilité d'obtenir de meilleurs résultats avec des ouvriers et des correcteurs en quelque sorte improvisés.

Son premier souci était de faire connaître au monde les œuvres du plus grand nombre d'auteurs de l'antiquité grecque; cette tâche, Alde l'accomplit, on peut le dire, dans la mesure extrême de l'activité humaine, quand on pense à la quantité surprenante de ses impressions. Et, si l'on se rend compte de toutes les difficultés qu'il fallait surmonter, de tous les efforts

qu'il devait faire pour atteindre ce résultat, on ne s'étonnera point de certaines imperfections inhérentes même à la nature exceptionnelle de l'œuvre. Je ne rappellerai pas ici tout ce qui milite en faveur d'Alde dans cette question : on trouvera ce plaidoyer à la fin de mon ouvrage. J'insisterai néanmoins sur ce qu'il est essentiel de ne point oublier qu'Alde s'engagea *le premier* dans la publication d'un grand nombre d'ouvrages grecs, ce qui rendait sa tâche autrement difficile que celle des successeurs qui ont réussi à faire mieux.

On peut affirmer que, comme imprimeur, Alde n'eut pas de supérieur ni même d'égal avant lui dans le monde entier; le titre du plus grand imprimeur de l'Italie lui appartient. Il semblerait néanmoins, je le dis avec une émotion pénible, que la patrie d'Alde ne s'en doutât point. Jusqu'à ce jour, l'Italie n'a rien fait pour honorer la mémoire de l'homme à qui elle est redevable de tant de gloire dans les siècles écoulés. Elle a cru même devoir donner la préséance à l'imprimeur piémontais Bodoni. Déjà en 1817, au retour de mon voyage en Grèce, j'avais été frappé de l'insigne honneur décerné à Bodoni, dont le buste en marbre figurait au Panthéon d'Agrippa. Aujourd'hui Bodoni a déjà sa statue à Saluces, grâce à la généreuse initiative de l'imprimeur Pomba, l'un des plus célèbres éditeurs de Turin (1); Alde attend encore la sienne.

(1) L'inauguration de cette statue, élevée par souscription, eut lieu, avec une grande cérémonie, le 27 octobre 1872. On y vit le représentant du roi d'Italie, les princes réunis aux typographes des divers pays, même de l'Amérique; un grand nombre de savants et d'artistes au milieu de l'affluence des populations d'Italie et de Trieste. Plusieurs éloges

Le rapprochement de ces deux noms m'oblige à un parallèle. Loin de moi la pensée de chercher à diminuer le mérite de Bodoni. Il fut, en effet, un très-habile typographe. Les yeux s'arrêteront toujours avec plaisir devant la beauté des types gravés et fondus par lui, et devant la perfection de l'impression (1). Il méritait, certes, d'une nation si sensible au beau dans les arts, l'admiration de son vivant et la haute distinction qu'il reçut après sa mort. Cependant un juge impartial est obligé d'avouer que la place de Bodoni n'est marquée que dans les fastes des progrès de l'art typographique. Ce qui prédomine dans ses impressions, c'est le mérite extérieur : ses éditions sont belles, mais elles ne sont pas savantes.

Tout autre est la place que doit tenir Alde dans l'histoire de l'humanité. Il n'est inférieur à Bodoni que sur un seul point : il n'était pas graveur en carac-

de Bodoni furent prononcées, mais, chose étonnante! on y trouvera à peine la mention du nom d'Alde, ce véritable père de l'imprimerie italienne. Le promoteur de cette solennité, le doyen des imprimeurs, M. Giuseppe Pomba, a constaté dans son discours l'empressement des imprimeurs du monde entier à contribuer à l'érection de la statue de Bodoni. En parlant « del concorso dei tipografi di Francia, Germania, Inghilterra e persino della rimota America ad onorare la memoria del grande tipografo Italiano, » il ajouta cette phrase flatteuse pour notre nom : « ed è tanto più lodevole questo concorso di tipografi stranieri, in quanto che fra essi avvi pure il francese Didot, Ambroise Firmin, i cui maggiori, come è noto, furono rivali dèl nostro Bodoni. »

A l'occasion de cette solennité, la typographie Lobetti-Bodoni a imprimé, avec luxe, une *Vita di Giambattista Bodoni*, due à la plume de l'abbé Jacopo Bernardi.

(Voir les détails dans le journal de Turin : *Il Bazetti*, 31 octobre et 7 novembre 1872, et la *Gazetta del Popolo*, 29 et 30 octobre 1872.)

(1) En 1817 j'allai visiter l'imprimerie de Bodoni, mort quatre ans auparavant, en 1813. Sa veuve et le Ch. Giuseppe de Lama voulurent bien m'offrir les deux volumes in-4° composés sur la vie de Bodoni par M. Lama.

tères ; mais il en fut l'initiateur et en quelque sorte l'inventeur. A considérer la différence des temps et des circonstances, Alde fut aussi grand imprimeur pour son temps que Bodoni pour le sien, de même que Giotto a peut-être autant de mérite que Raphaël.

Dès que nous sortons des limites de l'exécution matérielle, le parallèle d'Alde et de Bodoni ne saurait être continué. Bodoni ne fit que *réimprimer* les textes déjà établis : Alde exhuma pour la première fois un monceau de trésors littéraires. Il fut critique, philologue[1], grammairien, historien de la littérature, moraliste, et il contribua pour une très-large part, par son initiative et ses travaux multiples, à la renaissance des lettres.

Notre siècle a la prétention, peut-être légitime, d'être le siècle de la justice distributive pour les gloires du passé. Le nom d'Alde est déjà immortel : il ne lui manque que la consécration matérielle et publique : une STATUE en son honneur. On apprend chaque jour que l'Italie en élève à ses grands hommes avec une ardeur qui honore ce beau pays : j'aime à croire qu'elle ne saurait oublier trop longtemps Alde. Mais d'ailleurs ce pieux devoir n'incombe pas à l'Italie seule : tous ceux qui vivent dans les sphères intellectuelles, tous ceux qui connaissent quelle influence ont exercé sur la culture moderne et sur la marche de la civilisation les œuvres de l'antiquité, s'empresseront, je n'en doute point, de s'associer à l'idée de rappeler d'une manière évidente aux générations à venir le nom du savant imprimeur vénitien qui, le premier, fit connaître à la société moderne tant de produits du génie hellénique. C'est un devoir international : qu'il soit

donc permis à l'historien d'Alde de prendre l'initiative d'une souscription publique dont le but est d'élever une statue à Alde Manuce dans la ville de Venise, sa patrie. Le public lettré ne saurait refuser son concours à cette œuvre de justice et de reconnaissance.

Sur le monument, on pourrait graver, à la suite de l'épitaphe composée en grec en l'honneur d'Alde par Henri Estienne, ce passage éloquent écrit par le savant Gessner en tête du livre XI de ses *Pandectæ universales* (1) :

Ad clarissimum,
felicis memoriæ Virum ALDUM MANUTIUM,

Qui primus orbi terrarum, optimos quosque in utraque lingua libros, et unus plurimos, eosque castigatissime, et solus omnium pulcherrime, typis suis, excudit. Immortalis hæc ejus industria, immortale beneficium, cum tota studiorum ætate florebit nec prius quam ipsa studia (quod ut unquam fiat Deus avertat), aboleri poterit. Hamadryadas, cum arboribus suis, si libet poetis credere, nascuntur ac pereunt : sic Manutianæ familiæ decus, cum renascentibus studiis ortum, quamdiu philosophia stabit, nunquam vivere desinet.

(1) C'est un index raisonné de toutes les branches des connaissances humaines.

BIBLIOGRAPHIE.

APOSTOLO ZENO. *Notizie leterarie intorno a i Manuzj stampatori, e alla loro famiglia,* en tête des *Epistole familiari di* Cicerone; Venezia, 1736, 2 vol. in-8° (LXXI pp.).

CHR.-TH. UNGER. *De Aldi Pii Manutii Romani Vita meritisque in rem literatam liber* UNGERI *singularis auctus cura et studio* Samuelis Lutheri GERET; Vitembergæ, 1753, in-4°, 2 ff., 18 pp., 3 ff., CCLII pp. et 1 f.

D.-M. MANNI. *Vita di Aldo Pio Manuzio, insigne restauratore delle lettere greche e latine in Venezia;* Venezia, 1759, in-8°, 8 ff., 72 pp., portr. gravé par A. Baratti.

(Cte CH. LOMÉNIE DE BRIENNE et FR.-XAV. LAIRE.) *Serie dell' edizioni Aldine per ordine cronologico ed alfabetico;* Pisa, 1790, in-8°, ou Padova, 1790, in-12; — 2e édit.: Venezia, 1791, in-8°; — 3e édit. : Firenze (Pisa), 1803, in-8°, VI-84 et 195 pp., avec un tableau généalogique. — *Appendice*; Padova, 1803, gr. in-12, VIII-112 pp.

A.-A. RENOUARD. *Annales de l'imprimerie des Alde,* 1re édition (voir plus bas). — Extrait : *Notice sur la vie et les ouvrages des trois Manuce;* Paris, 1803, in-8°.

A. AMORETTI. *Lettera sull' anno natalizio d'Aldo Pio Manuzio ed alcune stampe Manuziane, diretta al sig. abate* Gaetano Marini; Roma, 1804, in-8, 15 pp.

J. MORELLI, *Aldi Pii Manutii scripta tria longe rarissima a* Jacobo Morellio *denuo edita et illustrata;* Bassani, 1806, in-16, XIX-65 pp.

A.-A. RENOUARD. *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions;* Paris, 1803, 2 vol. in-8°, et Supplément (1812); — seconde édition : *ibid.,* 1825-26, 3 vol. in-8, fig.; — troisième édition : *ibid.,* 1834, in-8°,

2 ff., XVI-582 pp. et 1 f., avec 2 portr., 10 pl. des fac-similés et vign., plus une *Notice sur la famille des Junte* (LXVIII pp. et 1 fac-sim.).

AMBR. FIRMIN-DIDOT. *Les Alde Manuce* (Extrait de la *Nouvelle Biographie générale*, t. XXXIII); Paris, 1860, in-8°, 16 pp. à 2 col.

JULIUS SCHÜCK. *Aldus Manutius und seine Zeitgenossen in Italien und Deutschland* (Alde Manuce et ses contemporains en Italie et en Allemagne); Berlin, 1862, in-8°, x-151 pp. (1).

ARMAND BASCHET. *Aldo Manuzio. Lettres et documents.* 1495-1515. Armand Baschet *collexit et adnotavit*; Venetiis, 1867, in-8°, 2 ff., VIII-104 pp. (Tiré à 160 exemplaires et non mis dans le commerce.)

— *Voir aussi* TIRABOSCHI, MAITTAIRE.

(1) Excellente monographie contenant beaucoup de renseignements littéraires. On y trouve seize lettres, soigneusement annotées, qui avaient été adressées, soit par Alde, soit à lui par ses amis. Dans un Avant-propos, M. Schück passe en revue les biographes d'Alde, et il fait ce singulier éloge de l'ouvrage de Renouard :

« Le livre de Renouard, sur la vie et les impressions des trois Alde Manuce « a été écrit avec tant de sagacité, de solidité et de consciencieuse exactitude, « qu'on pourrait croire qu'il a été fait par un Allemand. »

Qu'en pensez-vous, lecteurs français ?

PORTRAIT D'ALDE MANUCE.

Le portrait d'Alde Manuce nous a été conservé par les soins pieux de son petit-fils, qui en a décoré plusieurs de ses éditions, et particulièrement celle de Cicéron qu'il donna en 1583, en 10 volumes in-fol., où sont réunis les trois portraits des Alde : celui d'Alde l'Ancien, celui de Paul Manuce et celui d'Alde le jeune ; les deux différentes marques de l'*ancre* et du *dauphin* y sont aussi reproduites. Dans l'épître en tête de l'édition des *Lettres de Paul Manuce*, imprimée à Venise en 1571, Alde le jeune, fils de Paul, annonce son intention d'imprimer le portrait de son aïeul sur toutes les éditions qu'il publiera, pour mieux les distinguer des autres. Mais il ne tint pas exactement cette promesse qui aurait pu détourner les contrefacteurs mieux que des priviléges faciles à reproduire.

Le plus parfait de tous ceux que l'on connaît est celui dont je donne ici une reproduction réduite d'après une gravure italienne en *taille-douce*, d'une extrême rareté, qui fait partie de ma collection de portraits. Sa ressemblance est parfaitement conforme aux portraits que nous avons de lui, gravés en bois ou sur cuivre, qu'on voit en tête de quelques-uns des livres de l'imprimerie aldine. Sa supériorité sur tous les autres peut faire supposer qu'il fut exécuté par Giulio Campagnola, qu'Alde estimait beaucoup, puisqu'il lui recommanda, dans son testament, de perfectionner la gravure de celui de ses caractères qu'il affectionnait le plus.





ISABELLE D'ESTE, MARQUISE DE MANTOUE

d'après la gravure de Vorsterman,
faite sur un tableau de Rubens, copie du Titien.

ISABELLE D'ESTE

MARQUISE DE MANTOUE

Isabelle d'Este naquit le 18 mai 1474, d'Hercule Ier, deuxième duc de Ferrare, et de Léonore de Naples, fille du roi Ferdinand Ier. Dès son enfance, elle avait sous les yeux, à la brillante cour de Ferrare, le spectacle du culte qu'on rendait aux lettres et aux arts, goût élevé qui, depuis la Renaissance, s'était transmis traditionnellement dans cette illustre famille. J'ai signalé rapidement (p. XXXVIII-XXXIX) les titres de Nicolas III, de Lionel et de Borso d'Este, à la reconnaissance de la postérité pour la protection qu'ils accordaient aux littérateurs et aux artistes. Le duc Hercule, père d'Isabelle, n'exerça pas moins d'influence sur le mouvement intellectuel et artistique de l'Italie, et son règne dura trente-cinq ans. On peut dire que tout ce que l'Italie possédait d'illustrations dans le domaine des lettres vint se réfugier à la cour de Ferrare. Nous y rencontrons Boïardo, l'auteur de *Roland amoureux*, en qualité de ministre du duc; les deux Strozzi, François Bello, dit *Cieco da Ferrara*, enfin Arioste, qui y commença sa carrière. Hercule prodigua des encouragements aux traducteurs des œuvres de l'antiquité; il fit plus encore, en faisant représenter sur le théâtre de la cour les comédies de Plaute et de Térence en traductions italiennes. Plus grande encore était sa passion pour les beaux-arts. Des architectes, des peintres, des sculpteurs, construisaient et décoraient pour lui de magnifiques palais; une troupe de chanteurs, composée en majorité de Français, charmait les loisirs de la famille ducale.

C'est dans cette atmosphère imprégnée de sensations délicates que grandit Isabelle. Son âme s'ouvrait à toutes les aspirations généreuses qui sont le privilége des créatures favorisées du Ciel.

Une princesse jeune, belle, instruite, affable, ne pouvait pas rester longtemps sous le toit paternel. Avant l'âge de quinze ans, elle fut donnée en mariage, ayant été fiancée à six ans. Les noces furent célébrées le 15 février 1490. Son époux était digne d'elle. Il sortait de cette vieille maison de Gonzague, dont les hommes étaient braves, dont les femmes étaient vertueuses et instruites : c'était Jean-François II, quatrième marquis de Mantoue, arrière-petit-fils de Jean-François Ier, dont j'ai signalé plus haut les mérites (p. XXXIX-XL).

Le marquis avait près de huit ans de plus que sa jeune épouse. Il cultiva lui-même les lettres et aima les arts, de sorte qu'Isabelle trouva en lui un précieux encouragement pour ses goûts. « Jamais, en aucune famille souve« raine, s'écrie avec enthousiasme M. Armand Bas« chet (1), il n'est né une créature mieux douée pour l'en« tendement du beau, plus apte au bon goût, d'un esprit « mieux fait pour se laisser charmer par la contemplation « et la possession des chefs-d'œuvre. » Malheureusement, aucune biographie sérieuse de cette femme illustre n'a encore été tentée; bien que les documents, dont une faible partie seulement a été publiée (2), abondent dans les archives de Mantoue. Néanmoins, il résulte de tous les renseignements rendus publics qu'Isabelle d'Este était une perle au milieu de ses contemporains, par les qualités de son esprit, et surtout par ses hautes vertus.

Isabelle débuta par collectionner des instruments de musique (dès 1494), qu'elle faisait fabriquer pour elle, et

(1) *Aldo Manuzio, Lettres et Documents*, p. 67.

(2) Par le comte Charles d'Arco : *Notizie di Isabella Estense*, etc., dans l'*Archivio storico* (Appendice), t. II, p. 206-326.

avec grand luxe d'ornement. Peu à peu le terrain de ses prédilections s'étend. Dès lors, tout ce qui tient à l'art à un titre quelconque, tableaux, camées, pierres gravées, objets damasquinés, miroirs de cristal et de métal, objets d'ambre, reliures d'art, etc., tout cela s'entasse dans le cabinet des curiosités de la marquise de Mantoue. Pour y arriver, elle avait des agents spéciaux dans toutes les grandes villes de l'Italie, et elle était en rapports avec les plus grands artistes du siècle (1).

Le comte Charles Malatesta, oncle maternel de Jean-François I[er], marquis de Mantoue, et régent pendant la minorité de son neveu (depuis 1407), avait fait jeter dans le Mincio la statue de Virgile, élevée à Mantoue, jaloux qu'il était de la gloire du poëte et scandalisé des hommages publics qu'on rendait à la statue. Isabelle d'Este, ayant appris ce fait remontant à près d'un siècle, désira réparer cette extravagance stupide en faisant élever une nouvelle statue à l'immortel poëte. Le dessin en fut confié à l'illustre Mantegna, attaché à la cour de Mantoue. Ce fait, important pour l'histoire de l'art, nous a été révélé par l'infatigable M. Baschet (2), d'après une lettre adressée à Isabelle d'Este par Jacopo d'Hatri, comte de Pianella, envoyé du marquis de Mantoue à Naples. Elle est datée du 17 mars 1499, alors que la marquise n'avait que vingt-cinq ans. Le comte de Pianella y informe sa souveraine qu'il a fait part de son projet au célèbre poëte Pontano.

« Aussitôt, dit-il, que le Pontano m'eut entendu, il « appela deux gentilshommes des plus lettrés qui se trou- « vaient alors dans sa maison, et il leur dit ces paroles « formelles : « Je crois que si Paulo Vergerio, qui a écrit

(1) Bettinelli, *Delle Lettere e delle Arti Mantovane;* Mantova, 1774, in-4; — Ch. d'Arco, *Delle Arti e degli Artifici di Mantova;* Mantova, 1857-58, 2 vol. in-4, fig.

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, t. XX (année 1866), p. 486.

« *De educandis liberis*, était ici, il prendrait plus de plaisir « encore à connaître le généreux esprit de cette illustris- « sime Madonna qu'il ne ressentit de tristesse lorsque le « comte Carolo Malatesta persuada de jeter dans le fleuve « la statue de Virgile » ; puis, appuyant sur ces mots, il « dit : « Regardez, Messieurs ; voyez la magnanimité de « cette jeune femme qui, sans être une femme de lettres, « décide de relever la statue d'un tel homme et de faire « honneur et gloire à cette ville, sa patrie, d'où le même « comte Carolo, qui pourtant, lui, était un lettré et un « homme d'expérience, avait cherché de l'enlever (1) et « avait voulu outrager le poëte et cette terre si noble. « Cette femme est véritablement digne de régner, digne « de louanges, digne de tous respects. Assurément, si « j'eusse appris plutôt à la connaître, elle eût eu sa page « dans mon livre *de Magnanimitate*. »

La base de la statue devait porter, d'après l'avis de Pontano, cette inscription : *Publius Virgilius Mantuanus*, puis *Isabella Marchionissa Mantuæ restituit*. Mais tout ce projet ne fut pas mis à exécution, et il ne nous en reste que le beau dessin de Mantegna, appartenant à M. His de la Salle (2).

On a conservé l'inventaire, écrit vers le milieu du seizième siècle, d'objets trouvés dans le cabinet de travail d'Isabelle d'Este, cabinet situé dans la vieille cour près la Grotte (*in corte vecchia appresso la Grotta*). Nous y trouvons (3) la description de quatre tableaux de Mantegna, de deux toiles de Lorenzo Costa, de deux autres du Corrége et d'une toile de Pérugin. Notre Musée du Louvre possède aujourd'hui deux de ces Mantegna (n[os] 1106, 1107),

(1) Malgré ces paroles évasives de Pontano, le fait est réel.

(2) Ce dessin a été donné en fac-simile par la *Gazette des Beaux-Arts*.

(3) Voir cet inventaire en italien, accompagné d'une traduction française et de notes, dans le *Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*, dirigé par M. Eug. Piot, t. IV (1846), p. 375-380.

un Lorenzo Costa (n° 957), les deux Corrége (n°s 171, 172), et le Pérugin (n° 1164). Le même inventaire signale : l'*Amour endormi sur une peau de lion*, de Praxitèle ; un autre Amour, marbre de Michel-Ange ; enfin, un assez grand nombre d'autres marbres et bronzes, dont une partie se trouve aujourd'hui au musée de l'Académie de Mantoue. Mais nous sommes loin de connaître la totalité des choses précieuses possédées par la marquise Isabelle.

Elle étendait sa passion aux beaux livres et aux reliures d'art. Dans le cours de cet ouvrage, je ferai connaître ses rapports avec Alde Manuce, qui était chargé de tirer spécialement pour elle des exemplaires sur peau de vélin ou sur grand papier, de certains livres imprimés par lui.

La marquise avait un frère, plus jeune qu'elle de cinq ans : ce fut le cardinal Hippolyte d'Este, qui eut l'honneur d'être le premier protecteur de l'Arioste. En 1507, le cardinal envoie le poëte auprès de sa sœur pour la féliciter de l'heureuse issue de ses couches. La marquise, charmée par la distinction du jeune homme et sa conversation intéressante, le garde deux jours à la cour. La conversation roulait principalement sur le poëme immortel que l'Arioste venait de commencer, et qui ne devait paraître que dix ans plus tard. La marquise s'empressa de faire part à son frère du plaisir que cette mission lui fit éprouver, et dans cette réponse, datée du 3 février 1507, elle s'exprime ainsi à l'égard de l'envoyé du cardinal, par la plume de son secrétaire Capilupi (1) : « *La ringrazio de la visitazione, et particolarmente di havermi mandato il dicto Ms. Lodovico* [ARIOSTO], *perchè ultra che mi sia stato acetto, representando la persona de la S. V. reverendiss. lui, anche per conto suo, mi ha addutta gran satisfazione* HAVENDOMI CUM LA NARRAZIONE DELL' OPERA CHE COMPONE FACTO

(1) Benedetto Capilupi, né à Mantoue en 1462, mort en 1518, père et aïeul de plusieurs littérateurs célèbres.

PASSAR QUESTI DUE GIORNI NON SOLUM SENZA FASTIDIO, MA CUM PIACER GRANDISSIMO (1). »

Isabelle sut mieux apprécier le poëme de l'Arioste que son frère le cardinal, qui, après l'avoir lu, complimenta son auteur en ces termes : « Messire Lodovico, où avez-« vous donc pris tant de niaiseries? »

Le mari d'Isabelle mourut le 29 mars 1519. Ce fut un grand capitaine ; il avait été vice-roi de Naples pour le compte de Louis XII, roi de France.

Devenue veuve, Isabelle partagea son temps entre l'éducation de ses enfants et ses collections. En 1522, elle chargea Balthasar Castiglione, littérateur bien connu, de lui trouver un précepteur pour son fils Hercule, alors âgé de dix-sept ans, le futur cardinal et président du concile de Trente. Plusieurs lettres furent échangées à cet égard (2).

De 1524 à 1526, la marquise douairière fit un long séjour à Rome. Elle assista au sac de cette ville par les troupes du connétable de Bourbon. Un grand nombre d'objets d'art furent sauvés par elle de la destruction, mais le navire chargé de les conduire en lieu sûr tomba entre les mains des pirates.

Après 1527, elle retourna à Mantoue, où elle s'éteignit le 13 février 1539, à l'âge de soixante-cinq ans environ. Son corps fut enseveli dans le monastère des religieuses de Sainte-Paule, mais ses cendres furent dispersées en 1796.

Isabelle d'Este eut de son mariage huit enfants, trois fils et cinq filles. L'aîné des fils, Frédéric II, fut le premier duc de Mantoue ; le second, Hercule, devint cardinal ; le troisième, Ferdinand de Gonzague, guerrier renommé, fut le premier comte de Guastalle.

(1) Voir cette lettre dans Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, édit. de Milan, 1824, in-8, t. VII, 3ᵉ part., p. 1815.

(2) Voir *Lettere di* Baldesare Castiglione; Padoue, 1769, 2 vol. in-4.

Les collections de médailles, de camées et d'antiques, formées avec un goût parfait par la marquise Isabelle, et pieusement conservées par ses descendants, furent pillées par les troupes autrichiennes en 1630, après la prise de Mantoue. Il ne reste maintenant dans le vieux palais ducal que les appartements d'Isabelle d'Este, à peu près dans leur état primitif.

Les traits de cette princesse, illustre à tant d'égards, nous ont été conservés par plusieurs artistes Une médaille avec son portrait est attribuée à Benvenuto Cellini, qui était en effet en rapports avec le cardinal Hippolyte d'Este dès 1507. Une autre médaille, appartenant à M. Maystre, a figuré à l'exposition de l'Union centrale des beaux-arts en 1865.

Dans une lettre de Lorenzo de Pavie, agent d'Isabelle d'Este à Venise, lettre datée du 13 mars 1500, M. Baschet a trouvé cette phrase : « *Le a Venecia* LIONARDO VINCI *el « quale ma mostrato uno retracto de la Signoria Vostra che « è molto naturale a quela, sta tanto benefacto non e possi- « bile.* » On ignore ce qu'est devenu ce portrait.

Heureusement, nous en possédons un parfait, dont je donne ici une reproduction. Ce magnifique portrait, où l'âme sereine d'Isabelle se reflète en entier, est du pinceau du Titien. Ce célèbre artiste séjourna en 1514 à la cour d'Alphonse I[er], duc de Ferrare, frère d'Isabelle, et fit les portraits de toute sa famille. Je suppose que c'est à cette époque que fut fait celui de la marquise de Mantoue, qui pouvait se trouver alors à Ferrare, plutôt que lors du séjour du Titien à la cour de Mantoue, vers 1530, époque où Isabelle d'Este avait cinquante-quatre ans, tandis que son portrait la représente à l'âge de trente à quarante ans.

Le prince de l'école vénitienne fit deux portraits d'Isabelle : l'un, celui dont je donne ici la gravure, l'autre, qui la représente vêtue de noir. Au diré de Nagler (*All-*

gemeiner Künstler Lexicon), un de ces portraits se trouve dans la galerie de Vienne. Ces deux toiles furent copiées par Rubens et figurent aux nos 56 et 57 de son catalogue mortuaire. J'ignore ce qu'elles sont devenues. La première copie fut gravée au burin par Lucas Vorsterman, élève de Rubens, et c'est de cette belle gravure que je donne une reproduction réduite. Cette estampe peu commune, et dont je possède deux exemplaires dans ma collection de portraits, a 408 millimètres de hauteur sur 316 de largeur. Au bas du portrait, on lit, au milieu : ISABELLA ESTENSIS FRANCISCI GONZAGÆ MARCH. MANTOVÆ VXOR ; — à gauche : *E Titiani prototypo P. P. Rubens exc.*; — à droite : *Cum Priuilegijs.* — Le nom du graveur est absent.

ALDE MANUCE.

I.

ALDO MANUZIO (1) (plus connu sous le nom de ALDE L'ANCIEN) naquit dans les États Romains en 1449 ou 1450 (2), à Sermonetta, près de Velletri, dans le Bassian; il mourut à Venise le 6 février 1514,

(1) Ce nom se trouve écrit de diverses manières, soit par Alde lui-même, soit par ses descendants : Manuzio ou Manucio, Mannucio, Mannuzio et Mannucci. En tête du *Thesaurus Cornucopiæ* de 1496 et dans le premier et le second volume d'Aristote, 1495-1497, Alde écrit ainsi son nom : *Aldus Manutius Bassianas*. En grec, tantôt Μανούκιος et tantôt Μανούτιος.

(2) Cette dernière date me semble la plus certaine; elle s'accorde, à quelques mois près, avec l'indication donnée par Alde le Jeune dans sa préface datée du 13 février 1597 en tête d'un opuscule intitulé : *De morte; Dialogus Ægidii Perrini Parisini;* Rome, 1597, in 4°, où on lit : *Centesimus autem quadragesimus septimus ab Aldi avi natali agitur annus*. Or, en ôtant 147 ans de 1597, resterait 1450. Cependant Érasme dit, dans sa lettre du 15 octobre 1519, qu'Alde avait environ 20 ans (*plus minus*) de plus que lui. Érasme serait né en 1467, si l'on en croit la date fixée par les magistrats de Rotterdam et inscrite sur la statue qu'ils lui ont érigée. La naissance d'Alde serait donc en 1447; mais Sandræus, Possevin et autres soutiennent qu'Érasme est né en 1469, de sorte que, la date de la naissance d'Érasme n'étant pas encore très-fixée, elle ne peut pas nous servir de point de départ pour établir celle d'Alde.

style vénitien qui correspond au 6 février 1515 de notre style (1), vingt et un jours après avoir dicté son testament daté du 16 janvier 1514 (1515 n. s.). Alde serait donc mort à l'âge de soixante-cinq ans selon l'indication donnée par son petit-fils, ou à soixante huit ans selon l'opinion commune. L'usage en Italie étant alors de se servir des noms de baptême plutôt que des noms de famille, l'a fait connaître plus généralement sous le nom de *Messer Aldo,* ou *Aldo* (abrégé de son nom de baptême *Teobaldo*), et il prit le titre de *Romanus* et quelquefois celui de *Latinus* parce que ses parents étaient depuis longtemps originaires de Rome. Il y ajouta même quelquefois le titre de *Bassianas,* en grec Βασσιανᾶς, du nom de son pays natal, et c'est sous le nom de *Aldus Manuccius Bassianas Latinus* qu'Alde adresse à Catherine Pia, sœur du célèbre Pic de la Mirandole, ses conseils sur l'éducation de ses enfants.

Quant au nom de *Manutius*, le petit-fils d'Alde a

(1) Pour éviter toute confusion, je rappellerai que l'année vénitienne commençait au 1er mars. Cet usage s'est conservé jusqu'à la chute de la république de Venise (1797).

C'est ainsi que le premier livre daté publié par Alde, la *Grammaire* de *Lascaris*, nous offre ces deux dates : la *grammaire* porte à la fin la date du 28 février 1494, et l'*alphabet* qui y est joint celle du 8 mars 1495. Il en résulte que le 28 février 1494, date de la *grammaire*, correspond au 28 février 1495 de notre style, et la date du 8 mars 1495 est exactement conforme à celle de notre calendrier.

De même la date de la Grammaire de *Théodore Gaza*, du 8 janvier 1495, et celle du *Théocrite*, de février 1495, correspondent toutes deux à l'année 1496 de notre style, puisque c'est par ces deux mois de janvier et février que se terminait alors l'année vénitienne.

déclaré que leur famille descendait des Mannucci, famille noble de Florence; mais ni Alde Manuce ni son fils Paul Manuce n'ont jamais rien dit qui fît supposer une communauté d'origine avec cette ancienne famille, qui peut-être voulut d'elle-même s'honorer de cette similitude de nom, quand celui des Alde Manuce fut devenu célèbre, et que l'empereur Maximilien eut accordé à Paul Manuce le droit d'ajouter à la marque de l'*ancre* et du *dauphin* les armes impériales.

Ces deux noms de Manucius et de Romanus se trouvent inscrits par Alde sur le premier livre imprimé par lui avec date (1494), la *Grammaire* de Constantin Lascaris : *impressum Venetiis summo studio litteris ac impensis* ALDI MANUTII ROMANI. Dans la préface du Psautier, le Grec Decadyos le désigne ainsi : Ἄλδος τοὐπίκλην Μανούτιος ἐκ τῆς παλαιᾶς Ῥώμης ἕλκων τὸ γένος. C'est sous le titre de *Manutius* que les jeunes princes lui écrivent; une lettre de Pic de la Mirandole, adressée à Alde, le 11 février 1490, porte en tête : *Joannes Picus Mirandola* Aldo Manutio S.

Enfin, un des descendants de la noble famille des Manucci de Florence, le prêtre Giuseppe di Scipione Manucci de' Poppi, déclare que les Manucci de Rome descendaient des Manucci de Toscane, et que Alde l'Ancien appartenait à cette famille (1); c'est ce

(1) X° Discours ou Oratio dans *le Glorie del Clusentino nella*

qui a été confirmé à Unger par le célèbre historien et poëte Apostolio Zeno. Ainsi se trouve justifiée l'affirmation d'Alde le Jeune (1).

Ces dénominations de *Romanus*, de *Latinus* et de *Bassianas*, ajoutées par Alde à son nom de baptême, ont servi de prétexte à un certain Marc-Antoine Maioraggio pour se défendre en justice contre une accusation d'usurpation de titre (2), et elles ont donné sujet à Baillet d'inculper fort injustement Alde (3); mais on sait combien Baillet a commis d'erreurs.

Giunta. P. I, p. 37. P. II, p. 165, 204. — Voy. p. IIII de l'ouvrage intitulé : *de Aldi Pii Manutii Romani vita meritisque in rem litteratam liber Ungeri singularis. Auctus cura et studio Samuelis Lutheri Gerel*. Vittemberg, 1753, in-4°,

(1) Voyez dans l'ouvrage cité ci-dessus, p. V et VI et CXXIII et CXXIIII. — Maittaire, t. III, p. 528, et t. I, p. 241, 245.

(2) Unger, *de Aldi Pii Manutii Romani vita*, etc., p. VI et CCXXVII.

(3) Voici ce que dit Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, chap. VI, p. 149-150 :

« Mais rien ne me paroît plus propre à faire regarder cette fantaisie des Sçavans (de cacher la bassesse de leur naissance) dans tout son iour, que l'exemple d'*Alde Manuce* l'ancien. Cet homme ne se rendoit pas moins recommandable par son érudition particulière et par ses livres que par les services signalez que sa belle imprimerie rendoit à la République des Lettres. La première démarche qu'il fit pour cacher la bassesse et l'obscurité de sa naissance fut de quitter le surnom de sa famille qui par ce moyen nous est inconnu, pour prendre celuy du lieu de sa naissance. Il se fit donc appeler d'abord Aldus de Bassano (alias Bassiano) qui est le nom d'une petite ville de la seigneurie de Venise, assez près de *Padoue*. Ce lieu ne luy paroissant pas assez illustre, dans la suite il en quitta le nom, lorsqu'il se fut transporté à Rome, et, voulant faire croire au public qu'il étoit véritablement né dans cette dernière ville, qu'il adoptoit pour sa Patrie, il se fit nommer simplement *Aldus Romanus*, et il ne signoit point ses lettres autrement, iusqu'à ce que la fantaisie luy vint de se faire de famille. Il n'en trouva point de plus facile à prendre ny de plus propre à le rehausser que celle des *Manucci*, dont il se donna le nom, qu'il retint touiours depuis en se qualifiant

Alde, ayant plus tard soigné l'éducation d'Alberto Pio, fils aîné des princes de Carpi, obtint de cette famille, qui le protégea en tout temps, la permission d'ajouter le nom de *Pio* au sien, et, dès l'année 1503, il se désigna presque toujours ainsi : *Aldo Pio Manutio Romano,* et en latin : *Aldus Pius Manutius Romanus.*

Parmi les documents inédits écrits en grec, que Renouard a recueillis à Venise, plusieurs contiennent des renseignements intéressants sur Alde et sur son imprimerie. L'un d'eux, dont l'écriture est contemporaine, donne le commencement d'une biographie des hommes remarquables, où, après quelques considérations sur la nécessité d'instruire la jeunesse des grandes et belles actions, et de lui montrer souvent des choses qui sembleraient incroyables, on lit : « qu'Alde Manuce, qui faisait remonter sa « famille à des parents romains nobles et célèbres, « ne semblait pas dans sa première jeunesse avoir été « d'une grande intelligence, et qu'il était gauche dans « ses manières... » (Le reste manque.)

Aldus Manutius Romanus. Enfin s'étant insinué dans la connoissance, puis dans l'amitié d'*Albert Pio*, Prince de Carpi, il voulut s'incorporer à sa famille, et dans cette vue il prit la liberté de se nommer *Aldus Pius Manutius Romanus*, sans que ce Prince ou aucun autre s'y opposât. Mais ses enfants et ses petits-fils se sont contentés du nom de *Manuce* dont les vrays Mannucci ne leur ont iamais fait un Procès. »

Sur les erreurs commises par Baillet, voy. l'*Anti-Baillet*.

II.

En commençant ses études, Alde fut astreint, par un pédagogue inintelligent, à apprendre par cœur la Grammaire latine rhythmique d'Alexandre de Ville-Dieu (1), la seule alors en usage, et il la prit en tel dégoût que plus tard il crut devoir la remplacer par une grammaire plus méthodique, qu'il composa lui-même, et qui eut un grand succès en Italie et dans les pays étrangers.

Après avoir terminé ses études latines à Rome sous les habiles professeurs Gaspar de Vérone et Domizio Calderino, il vint suivre à Ferrare les leçons du célèbre professeur de grec Baptiste Guarini, de Vérone, à qui Alde a témoigné sa reconnaissance dans sa préface de Théocrite, qu'il lui dédia en 1495.

Alde, voulant propager le goût des lettres et faire apprécier son savoir, entreprit, à Ferrare, de lire et d'expliquer publiquement les meilleurs écrivains grecs et latins; il continua plusieurs années ce cours, qu'il faisait pour une nombreuse réunion de jeunes gens, parmi lesquels était Hercule Strozzi, dont plus tard il imprima les poésies et composa l'épitaphe en vers latins.

Lors de la guerre entre Hercule d'Este, duc de Fer-

(1) Il le dit lui-même dans la préface de ses *Rudimenta Grammatices linguæ latinæ*: 1501 (1502 n. st.).

rare, et Venise, Alde quitta Ferrare à l'approche de l'armée vénitienne, en 1482, et se retira à la Mirandole, chez l'illustre Jean Pic, son condisciple à Ferrare, *principem ætatis nostræ doctissimum, quod amaret literatos viros et faveret ingeniis*, ainsi que l'écrit Alde à Ange Politien en 1485. Il y reçut pendant deux années cette hospitalité généreuse qu'offraient alors les grandes familles italiennes à quiconque se distinguait dans les lettres et les sciences.

C'est chez Pic de la Mirandole qu'Alde se lia d'une amitié sincère avec Emmanuel Adramyttenos de Crète (1), et son intimité avec ce savant se fortifia dans l'étude et la connaissance approfondie de la langue grecque et de ses antiques monuments littéraires. En déplorant avec lui les malheurs de sa patrie subjuguée par les Turcs, Alde s'éprit d'une telle passion pour elle qu'il crut devoir s'honorer du titre de *philhellène* que l'on voit imprimé sur ses premiers livres (2).

(1) Lettre d'Alde à Politien, le 5 novembre 1485 (*Omnia Opera Ang. Politiani;* Venetiis, Aldus, 1498, in-fol., liv. VII, sign. I ii), où il déplore la mort d'Emmanuel : « Erat enim homo et moribus apprime ornatus et græcis litteris saneque doctus, meique amantissimus. Non possum igitur non mœrere, tali amico orbatus..... » Adramyttenos se rendit avec Pic de la Mirandole à Pavie au commencement de l'année 1485, et il y mourut bientôt après.

(2) Sur le tome II d'Aristote, de 1497, on lit ἐγράφη ἐν Ἑνετίαις, ἐν οἰκίᾳ Ἄλδου τοῦ Μανουτίου, Ῥωμαίου καὶ φιλέλληνος. Le poëme de Musée, publié antérieurement et comme précurseur de l'imprimerie d'Alde, porte également le nom de φιλέλλην. S'il ne se trouve point au Psautier sans date, qu'on a rangé parmi les autres précurseurs de son imprimerie, c'est sans doute qu'Alde aura craint d'apposer ce nom de « philhellène » à un livre *catholique*.

La correspondance qu'Alde eut alors avec Politien nous fait connaître sa modestie et son ardent désir de se mettre en rapport avec tous ceux qu'enflammait l'amour des lettres à cette grande et belle époque de leur renaissance en Europe (1). Rien de plus touchant et de plus glorieux pour les lettres que les sentiments de sympathie qu'elles faisaient naître et entretenaient alors dans toutes les classes de la société, en constituant ainsi la véritable République des lettres.

III.

C'est un honneur pour Alde d'avoir été choisi par Pic de la Mirandole pour diriger l'éducation du fils de sa sœur, le jeune prince de Carpi, Alberto Pio, et de son frère puîné, Leonello; ce choix, après deux ans passés dans l'intimité, constate les rares et solides qualités, et aussi le grand savoir que Pic de la Mirandole avait reconnus en Alde.

(1) Il lui écrivait (lettre citée ci-dessus) : « Hisce tuis impulsus laudibus, non potui ad te non aliquid litterarum dare, ut facerem te certiorem, me ita esse tuum, ut posses de me constantissime polliceri. Incredibilis enim erga doctissimum quemque meus est amor, qui memet coegit, ut ad te scriberem, peteremque, ut me pro tua erga studiosos viros humanitate inter tuos, mi Angele, connumerares. »

Voici l'aimable réponse d'Ange Politien :

« Cupio præsens te præsente frui aliquando, siquidem absens ita delectas. Accipio vero jam nunc inter amicos, et quidem primi ordinis. Nec non explorandus ultra quem Picus noster receperit; ille inquam Picus, cujus nunquam nec cessavit ingenium, nec erravit judicium. »

On ignore l'époque précise où Alde commença cette éducation ; mais on peut croire que ce fut vers 1485.

Dans la lettre sur l'éducation de ces jeunes princes, adressée en latin par Alde à leur mère (1), la princesse Catherine Pia, qui, à en juger par cette lettre, non-seulement savait le latin, mais même le grec, il lui donne les préceptes les plus sages pour les instruire et leur inspirer l'amour des lettres. Il lui annonce aussi qu'il compose de petits écrits pour leur rendre l'étude de la grammaire plus facile. Et, au sujet de l'importance qu'on doit attacher à la bonne prononciation, il offre à Catherine, dont il vante le grand mérite, un écrit qu'il composa sur cette matière. Dans les conseils qu'il donne, il insiste sur la nécessité de faire marcher de front le grec et le latin, et, pour démontrer la supériorité de l'étude du grec, il s'appuie de l'autorité de Quintilien, qui veut que ce soit par cette langue que commence l'instruction (2). Comme preuve de l'importance qu'attachait à Rome tout homme distingué à savoir le grec aussi bien que le latin, il lui en cite de nombreux exemples, particulièrement la recommandation que faisait Cicéron à son fils : *Tamen ipse ad meam utilitatem semper cum Græcis Latina conjunxi;*

(1) Elle a été réimprimée dans cet écrit : *Aldi Pii Manutii scripta tria longe rarissima a Jac. Morellio denuo edita ;* Bassani, typis Remondianis, 1806, p. 8. Elle a été écrite vers 1488.

(2) C'est aussi l'opinion de Robert Estienne, qui fit commencer par le grec les études de son fils Henri.

neque id in philosophia solum, sed etiam in dicendi exercitatione feci : idem tibi censeo faciendum ut par sis in utriusque orationis facultate. Rappelant l'obligation où sont les princes de justifier leur position élevée par un savoir qui constate leur supériorité réelle aux yeux des hommes, il cite les exemples pris dans l'antiquité, et celui de leur oncle, Pic de la Mirandole, comme le plus beau qu'il puisse leur offrir. A cette occasion, il témoigne ses regrets de la perte du duc d'Urbin (Frédéric de Montefeltro, mort en 1482), aussi distingué par ses talents militaires et sa vaste instruction que par son goût pour les lettres (1). Alde finit en assurant la mère des jeunes princes qu'ils ne lui seront pas moins chers qu'à leur père lui-même, et qu'il se consacrera tout entier à les diriger par ses avis tout en les instruisant par sa doctrine.

A cette lettre est jointe une pièce de vers adressée au jeune prince Alberto de Carpi ; elle est intitulée *Musarum Panagyris* (2), car les Muses y viennent tour à tour lui donner des éloges et des conseils. Une autre pièce de vers, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, réimprimée en entier par Renouard, est

(1) Sa bibliothèque, nous dit Alde, pour laquelle il avait dépensé déjà quarante mille écus d'or, allait s'accroître quand la mort, inexorable pour les hommes illustres, brisa ses projets. Elle ne contenait que des manuscrits richement reliés, car il aurait eu honte, disait-il, de posséder un livre imprimé. César Borgia l'a transportée à Rome.

(2) Imprimée avant 1489, et réimprimée par Morelli et par Renouard.

adressée au plus jeune des princes dont Alde dirigeait aussi l'éducation ; elle est intitulée : « *Aldi Manuccii* « *Bassianatis Latini, ad Leonellum Pium Magnifi-* « *cum præstantique ingenio puerum, atque ad eos qui* « *boni esse cupiunt sibique aditum et ad virtutem et* « *ad Cœlum patere expeditissimum, Parænesis.* »

Ce sont de sages maximes en grec et en latin, où sont mêlés des préceptes tirés en grande partie d'Hésiode ; voici le commencement :

Virtuti et magno callem qui affectat Olympo
Hæc legat et servet quæ mea scripta sonant,
Atque viri pariter servent juvenesque senesque
Et tu præcipue cui damus ista puer....

et les deux vers de la fin :

Tu quoque si vitia effugies, Christumque sequere
Virtutemque coles, ibis ad astra puer.

Il paraît que, pour mieux entretenir l'émulation des jeunes princes et leur rendre l'étude plus agréable, Alde admettait quelques jeunes élèves distingués par leur mérite à prendre part aux leçons qu'il leur donnait ; c'est ce que rappelle un professeur de Bologne, dans la dédicace de l'un de ses ouvrages au prince Albert de Carpi, où il lui parle des fortes et brillantes études faites en commun sous leur bien-aimé précepteur Aldus Manutius Romanus (1).

(1) « Nulla oblivio delere potuit quam plurima et honestissima, quæ tecum, in mansuetiorum rudimentis, sub felici memoria Aldi Manutii

Les marques d'affection et de reconnaissance que ne cessaient de lui manifester les deux princes de Carpi nous ont été conservées dans leurs lettres, et se résument même par la souscription affectueuse qui les terminent ; celles d'Albert sont ainsi signées : ALBERTUS *Pius*, et suivies de cette indication : *Excellentissimo præceptori amantissimo meo domino Aldo Manutio Pio* (quelquefois de *Piis*) ; d'autres fois il signe : *Discipulus* Alb. CARPI, et l'adresse porte : *Nobili ac doctissimo viro D. Aldo Manutio Pio præceptori amantissimo.*

Son frère Leonello appelle Alde son père : *che vi tengo come padre*, et signe ses lettres : *Filius Leonellus Pius ;* puis à la suite on lit : *al Mag*co *M. Aldo Pio Manuci, come padre honorando.*

Ces sentiments de vénération et d'amitié survécurent même à la mort de leur précepteur.

Plus tard, c'est au prince Albert de Carpi, son élève et son protecteur, qu'Alde a dédié la plupart des ouvrages importants qu'il a publiés, et particulièrement le plus grand monument dont les lettres grecques fussent encore redevables à l'imprimerie : le texte d'ARISTOTE. Chacun des cinq volumes in-folio qui en composent l'ensemble est précédé d'une préface en forme d'hommage au prince de Carpi, qui lui en témoigna sa reconnaissance par des

Romani, præceptoris nostri, conferebam. » (Dédicace de Jacques Béranger de Carpi en tête de son traité *Isagoges Anatomes suæ*.)

marques d'affection et par le don d'importantes propriétés (1).

IV.

Loin du bruit des armes et des disputes théologiques, Alde, tout en donnant ses tendres soins à l'éducation des princes de Carpi, put se livrer à ses études favorites. Mais les grands littérateurs de l'antiquité grecque ne suffisaient plus à sa curiosité. C'était précisément l'époque de la rénovation des doctrines de Platon et des luttes passionnées entre ses partisans et ceux d'Aristote : les académiciens et les péripatéticiens. La discussion des plus grands problèmes qui puissent intéresser le genre humain devait forcément entraîner un esprit généreux et éminent comme celui d'Alde : il se mit à étudier la philosophie, ce qui résulte de la lettre suivante que Pic de la Mirandole lui adressa de Florence, le 11 février 1490 (1491 nouv. st.) :

« Je t'envoie, plus tard que je ne l'aurais voulu, l'Homère que tu m'as demandé; mais, mon cher Alde, je suis tellement absorbé par mes occupations que j'ai à peine le temps de respirer; dès longtemps, comme tu le sais, je me suis adonné tout entier aux lettres, et elles m'imposent l'obligation de lire et de

(1) *Fertilissimos et amplissimos agros dono promisit*. Préface adressée par Alde au prince Alberto Pio, en tête du t. II d'Aristote, *de Physico auditu*.

dicter, avec tant d'attention que ma santé s'en ressent. Tu me mandes vouloir t'appliquer à la philosophie; mais rappelle-toi que c'est à cette condition : jamais la philosophie ne doit nous éloigner de la vérité des mystères. La philosophie cherche la vérité, la théologie la trouve, la religion la possède (1). Adieu. »

Les dernières phrases de cette lettre nous rappellent que Pic de la Mirandole, qui fut ami de Marsile Ficin, ce grand admirateur et premier traducteur de Platon, tenta de rapprocher les doctrines de ce philosophe de celles d'Aristote, et de concilier les déductions de la philosophie avec les révélations de la religion, tentative hardie qui, sans l'élévation de son rang, l'eût exposé à la persécution. Croyant trouver dans les écrivains orientaux la source de la sagesse humaine, il tomba dans les rêveries du mysticisme et de la Cabale (2).

Alde sut préserver son intelligence de cette aberration et des croyances à l'astrologie, alors si communes. On

(1) « Tu, quod te scribis facturum, accinge ad philosophiam, sed ac lege, ut memineris, nullam esse philosophiam quæ a mysteriorum veritate nos avocet; philosophia veritatem quærit, theologia invenit, religio possidet. » (*Joannis Pici Mirandulæ liber epistolarum illustratus a Cellario;* Cizæ [Zeitz en Prusse], 1682.)

Jean Pic de la Mirandole mourut à trente-deux ans, le 17 novembre 1494.

(2) Un des censeurs de la cour de Rome, qui porta contre Pic de la Mirandole l'accusation d'hérésie, prenait *Cabale* pour un nom d'homme et le présentait comme un grand criminel qui a fait des écrits contre les doctrines de Jésus-Christ.

voit cependant, par la lettre au duc d'Urbin, Gui de Montefeltro (1), qu'il croyait à l'influence des étoiles sur la destinée humaine.

Le sentiment religieux fut pourtant si dominant chez Alde qu'il lui fit contracter pour quelque temps le vœu d'être prêtre; ce sentiment s'alliait chez lui à la philosophie, dont l'étude était alors la grande passion des esprits les plus distingués. Les souvenirs de l'antiquité grecque et latine, transmis par la littérature, et qui dès l'enfance s'emparaient de l'esprit, donnaient à ces sentiments une forme légèrement mythologique, et il ne faut pas s'en étonner, puisque même les chefs de l'Église et les prélats, tels que le pape Léon X et le cardinal Pierre Bembo, ne craignaient pas de recourir aux *Dieux immortels* au lieu de *Dieu* tout court (2), tant l'amour passionné et tendre pour l'antiquité les rendait en quelque sorte païens extérieurement.

Tandis que les souvenirs des coutumes païennes qui se conservaient chez les paysans (les *pagani*) s'y transformaient en pratiques grossières et superstitieuses, les souvenirs de l'antiquité littéraire entraînaient par leur charme séducteur les esprits d'élite, même à leur insu, dans le domaine des lettres et des beaux-arts.

(1) *Guidus Pheretrius Urbini dux* (Préface des *Astronomica* 1499). Je ne trouve pas indiqué dans les Dictionnaires de géographie ancienne le mot Feretrius, ou Pheretrius, qui me paraît être la dénomination latine de *Montefeltro*.

(2) Voyez l'excellent ouvrage de M. Désiré Nisard : *Études sur la Renaissance;* Vie d'Érasme, p. 55.

V.

Alde, après s'être montré zélé promoteur des études grecques dans les limites de l'enseignement privé et public, va devenir le plus ardent propagateur de l'hellénisme en Italie et dans le reste de l'Europe civilisée.

Mais, avant d'aborder ce sujet, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'origine et les progrès de la rénovation des études grecques en Italie.

Lorsque, par un concours de circonstances, des contrées différentes d'origine et de civilisation se trouvent soumises aux mêmes destinées, la civilisation supérieure s'impose à celle qui lui est inférieure. C'est ainsi que la Grèce, vaincue sur les champs de bataille, domina son conquérant par la supériorité de son art si parfait, de sa langue si riche et si perfectionnée, et de sa littérature si variée, si originale et si attrayante. La civilisation grecque a laissé des traces tellement profondes au cœur de l'empire romain que, même après sa chute, malgré toutes les vicissitudes dans ses destinées politiques et même l'envahissement des barbares, l'Italie conserva un souvenir traditionnel et une vague admiration pour les trésors littéraires de la Grèce. Tandis que sur le reste de l'Europe s'appesantissait le joug du latinisme barbare et des subtilités de la scolastique, l'Italie n'avait

pas complétement rompu la chaîne qui l'unissait à la Grèce, même *schismatique*, et préparait ainsi la voie à une résurrection d'un passé fécond en résultats pour l'avenir.

Les colonies grecques des villes maritimes de la Grande Grèce conservèrent longtemps l'usage de leur langage originaire.

Jusqu'aux dixième et onzième siècles, les chartes et documents officiels écrits en grec, et qu'on voit aux archives de Naples et en Sicile, attestent que l'emploi de la langue grecque se maintenait encore à cette époque dans l'Italie méridionale.

Les Italiens, et principalement les républiques de Gênes et de Venise, possédaient en Grèce des établissements de commerce qui remontaient au temps de l'empire romain, et les rapports constants de ces colonies avec la métropole font présumer que la connaissance du grec n'était pas étrangère aux commerçants d'Italie.

Au dixième siècle, il est fait mention d'une discussion grammaticale entre un clerc de Novare, nommé Gunzo, qui citait le texte de l'Iliade, et les moines de Saint-Gall.

Les moines de l'ordre de Saint-Basile, assez nombreux en Italie, surtout en Calabre, se servaient du grec comme langue liturgique depuis le onzième siècle. C'est de leurs rangs que sont sortis les plus ardents promoteurs de la réconciliation de l'Église

grecque avec l'Église latine, et cette initiative ne contribua pas peu à la propagation du grec en Italie.

Dans la première moitié du quatorzième siècle, le moine Bernard *Barlaam*, de Seminara, en Calabre, homme fort instruit, alla étudier le grec à Constantinople et sut gagner la confiance de l'empereur Andronic le Jeune, qui le chargea de la haute mission de travailler à la réunion des deux Églises. L'ambassadeur, malgré sa grande habileté, n'obtint aucun succès à cause de certaines exigences de ses mandants, auxquels il se rendit même suspect au point d'être obligé d'abandonner la Grèce et de regagner sa patrie. Nommé, à son retour, évêque de Geraci, transféré ensuite à Locri, il se livra exclusivement aux travaux de l'esprit. Lors de sa mission auprès du pape à Avignon, il connut Pétrarque, auquel il enseigna les premiers éléments de la langue grecque.

Barlaam est le précurseur de la restauration des études grecques en Italie; mais son activité, bornée aux travaux de cabinet, eut peu d'influence. Étant à la cour de l'empereur de Constantinople, il écrivit en grec un traité contre la suprématie du pape, traité qui ne fut imprimé qu'en 1592, à Oxford; il laissa encore un ouvrage de mathématiques (Λογιστικῆς), imprimé à Strasbourg, en 1572, des harangues, des lettres de controverse, etc.

Mais sa plus grande gloire est d'avoir été maître

de son compatriote et confrère *Léonce Pilate*, qu'on peut regarder comme le premier initiateur des études grecques en Occident.

Léonce Pilate a longtemps vécu en Grèce et y apprit à fond la langue ancienne. Pétrarque fit sa connaissance à Padoue et lui exprima le désir d'avoir une traduction d'Homère. Boccace, instruit de ce fait, en fut enthousiasmé, et, sur ses instances, le sénat de Florence créa pour son protégé une chaire de grec (1360); ce fut la première non-seulement en Italie, mais dans tout l'Occident. Boccace, dans l'excès de son zèle, logea le nouveau professeur dans sa propre maison, et fit venir pour lui à grands frais un Homère et un nombre considérable d'autres manuscrits grecs. Si ces leçons publiques, qui ne durèrent que trois années, ne produisirent pas de résultats sérieux, la cause en doit être attribuée au manque d'instruments d'étude; mais Léonce Pilate, par la traduction latine qu'il fit de l'Iliade et de l'Odyssée, et de seize dialogues de Platon, donna accès à ces sources pures du beau à deux hommes tels que Pétrarque et Boccace, dont le génie prépara la renaissance des lettres. Pétrarque put se familiariser un peu plus avec le grec, et Boccace, plus ardent, parvint même à lire Homère en original en s'aidant de la traduction latine.

Le niveau des études littéraires était alors peu élevé, car Pétrarque assure que de son temps il y

avait à peine dix hommes en Italie qui comprissent Homère, non pas l'Homère en grec, mais qui eussent assez de connaissances de l'antiquité pour pouvoir le comprendre en latin.

Après la mort de ces deux zélés protecteurs de l'hellénisme, sa propagation s'arrêta, faute de professeurs, pendant une vingtaine d'années, jusqu'à l'arrivée en Italie du célèbre érudit grec *Manuel Chrysoloras,* élève du grand platonicien Gémiste Pléthon. Venu en 1393 en ambassade solliciter des secours en faveur de l'empire grec contre le flot envahissant des Turcs, Chrysoloras eut l'occasion de nouer des rapports avec les hommes les plus éminents de l'Italie, et, sur leurs instances, il promit de revenir pour y enseigner la langue et la littérature grecques, après avoir rendu compte de sa mission. Il était en effet de retour en 1396, et reprit la chaire créée à Florence pour Léonce Pilate, qui avait été abandonnée depuis 1363. Dans cette nouvelle carrière, Chrysoloras déploya une activité merveilleuse. Il se déplaçait de temps à autre pour aller enseigner le grec, tantôt à Milan, tantôt à Venise, à Pavie ou à Rome. Bien que Chrysoloras eût quitté spontanément sa patrie, il n'en conserva pas moins pour elle un attachement profond, et il exprimait ce sentiment à son frère Jean Chrysoloras, dans une lettre datée de Rome, où il était alors professeur de belles-lettres :

« Pour moi, chaque jour que je parcours Rome,

à la vue de tel ou tel endroit, je me crois transporté dans notre ville et je m'oublie moi-même, m'en sentant si éloigné; et si, du haut de quelqu'une des sommités qui par leur nombre me rappellent nos sept collines, je porte mes regards sur leur ensemble, je ne me crois plus être en Italie ou dans le Latium, mais dans ma terre nourricière, et j'y cherche notre maison là où elle était dans notre ville, et son jardin suspendu, et d'autres ressemblances, et aussi nos beaux cyprès (1). »

Les savants et les littérateurs les plus distingués se pressaient autour de sa chaire, car, à l'attrait d'une langue et d'une littérature à peine connue, il ajoutait celui d'une éloquence entraînante. Il composa une grammaire grecque (Ἐρωτήματα), la première qui ait été faite en Occident; elle fut imprimée à Venise, en 1484, et bien des fois depuis. Chrysoloras, député au concile de Constance, y mourut en 1415, après avoir eu la gloire d'être en quelque sorte le véritable fondateur de la renaissance de l'hellénisme en Italie et aussi dans tout l'Occident.

(1) Ἐγώ γέ τοι ταύτην (τὴν Ῥώμην) ὁσημέραι περιιὼν, καὶ νῦν μὲν τοῦτο ὁρῶν αὐτῆς, νῦν δὲ ἐκεῖνο, νομίζω ἐπὶ τῆς ἡμετέρας εἶναι, καί ποτε λανθάνω ἐμαυτὸν, τοσοῦτον αὐτῆς πόῤῥω διατρίβων· ὅταν γε μὴν ἐπὶ τινὸς ὑψηλοῦ γενόμενος, ἀκούεις δὲ τοὺς ἐν αὐτῇ λόφους, ὅθεν καὶ τῇ ἡμετέρᾳ κατὰ μίμησιν ἑπτάλοφον καλεῖσθαι συμβέβηκε, πρὸς ὅλην αὐτὴν ἀπίδω, οὐκέτι οἴομαι ἐν Ἰταλίᾳ καὶ Λατίῳ, ἀλλ' ἐπὶ τῆς ἐνεγκαμένης αὐτῆς εἶναι· καὶ ζητῶ τὴν ἡμετέραν οἰκείαν ἐν ᾧ μέρει τῆς πόλεως ἕστηκε, καὶ τὸν ἐν αὐτῇ κρεμαστὸν κῆπον, καὶ εἴ τι ἕτερον ἐκείνης γνώρισμα, καὶ τὰς ἡμετέρας κυπαρέττους.

La connaissance du grec se propageait rapidement. *Ambroise Traversari*, dit le Camaldule, rapporte qu'au commencement du quinzième siècle, il trouvait à Mantoue même des enfants qui connaissaient le grec, et il cite dans le nombre une fille du marquis de Mantoue, âgée de huit ans. Ambroise le Camaldule (mort en 1439) avait appris le grec à Venise sous Chrysoloras, et ne fut pas sans exercer une certaine influence sur le progrès de l'hellénisme, bien qu'il n'enseignât point. Théologien éminent, il représenta le pape au concile de Florence, où il harangua les prélats grecs et l'empereur Paléologue dans la langue de leur pays. C'est lui qui rédigea en grec et en latin le pacte de réunion des deux Églises. Il traduisit un grand nombre d'ouvrages de théologie, de saint Éphrem, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, etc.

Chrysoloras a trouvé un digne continuateur de son œuvre en la personne de son élève, le célèbre *Guarini,* dit de Vérone, qui le remplaça à Florence dans la chaire de grec. En 1415 Guarini alla enseigner à Venise, en 1422 à Vérone, et en 1436 à Ferrare, où il resta jusqu'à sa mort (1460). Par ses nombreuses traductions, telles que celles de Plutarque, de Strabon, etc., il donna une grande impulsion à l'étude de l'antiquité grecque. Ce fut son fils, Baptiste Guarini, qui enseigna le grec à Alde Manuce.

Jean *Aurispa,* Sicilien (mort en 1459), rapporta

d'un voyage en Orient deux cent trente-deux manuscrits grecs. Il enseigna le grec à Florence et à Ferrare, après 1433, et traduisit le traité de Hiéroclès sur les Vers dorés de Pythagore, ainsi qu'un fragment de Dion Cassius.

Grégoire *Tifernas* ou *de Tiferno,* autre élève de Chrysoloras, se perfectionna par un séjour de plusieurs années en Grèce, et enseigna à Naples, à Milan et à Rome. Ce fut lui qui obtint, en 1455, la première chaire de grec à l'université de Paris; mais, au bout de quatre ans, il revint dans sa patrie et professa à Venise jusqu'à sa mort (vers 1466). Tifernas a traduit sept livres de Strabon et un traité de Dion Chrysostome.

Le fameux François *Philelphe* occupe une grande place dans l'histoire de l'hellénisme en Italie. Il séjourna sept ans à Constantinople (1420-27), où il apprit le grec de Jean Chysoloras, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques biographes l'ont fait, avec son frère Manuel. Marié avec la fille de son maître, Philelphe revint en Italie enseigner le grec à Venise en 1428, et en 1429 occupa la chaire de littérature grecque et latine à Florence, sans doute en remplacement d'Aurispa. Doué d'une intelligence brillante et d'une ardeur infatigable pour l'étude, il conquit rapidement la réputation d'être le plus grand connaisseur de la langue grecque qu'il y eût en Occident. Les honneurs et les flatteries qu'on lui prodi-

guait étaient tellement exagérés que les dames du plus haut rang, lorsqu'elles le rencontraient dans la rue, se rangeaient avec déférence. Obligé de quitter Florence en 1434, il n'y revint pour enseigner le grec qu'en 1481 ; mais il mourut quinze jours après son arrivée. Il traduisit divers ouvrages d'Aristote, de Xénophon, d'Hippocrate, de Plutarque, etc.

Georges de Trébizonde, célèbre philologue, vint en Italie vers 1428, à la sollicitation du noble vénitien François Barbaro, pour remplacer Philelphe dans la chaire de langue grecque à Venise; mais il n'y resta que quelques années, et se rendit à Rome. Il cessa d'enseigner à partir de 1450, et dès lors se livra à la traduction d'un nombre considérable d'auteurs grecs, mais de la manière la plus négligée. Il mourut en 1486.

Son rival, ayant d'ailleurs plus de talent et de mérite, fut *Théodore Gaza,* de Thessalonique, qui se réfugia en Italie après la prise de cette ville par les Turcs en 1430. Jeune encore à cette époque, il étudia la langue latine sous d'habiles maîtres et parvint à la manier avec une facilité surprenante. De 1441 à 1450, il enseigna le grec au gymnase de Ferrare et alla ensuite à Rome, en compagnie de Georges de Trébizonde et de plusieurs compatriotes, mettre ses connaissances au service du pape *Nicolas V.*

C'est une personnalité grandiose, dans l'histoire de la renaissance des lettres et des arts, que celle de

ce souverain pontife. Jamais les savants et les artistes n'ont peut-être rencontré un protecteur plus zélé, plus actif et plus intelligent. Depuis son avénement au trône pontifical, en 1447, il vivait plutôt dans le domaine des lettres que dans celui de la politique; et, à cette époque où l'Italie était si tourmentée par des divisions intestines, il sut ménager pour ses États une situation neutre et paisible, afin de pouvoir consacrer toutes ses ressources financières à l'embellissement de Rome, à l'achat des manuscrits et aux largesses à distribuer aux savants et aux littérateurs de mérite. Épris des beautés des chefs-d'œuvre de la Grèce, Nicolas V chercha à en rendre l'accès facile aux personnes instruites, en les faisant traduire en latin. Sous ses auspices, des hellénistes distingués, tels qu'Aurispa, Manetti, Tiphernas, et plus particulièrement Georges de Trébizonde et Théodore Gaza, traduisirent Thucydide, Diodore de Sicile, Appien, Polybe, Strabon, Plutarque, et une partie d'Aristote et de Platon. En présence de tant d'efforts généreux pour ouvrir des voies nouvelles au monde intellectuel, on n'a qu'un regret : celui d'apprendre que cet homme supérieur, qui sut si bien mettre à profit sa haute position, s'est éteint prématurément, après huit ans de pontificat (1455). A son lit de mort, il parlait encore de son désir de faire traduire Homère en vers hexamètres. Sa précieuse collection de manuscrits, couverts de splendides reliures exécutées sur ses or-

dres, évaluée au chiffre de cinq mille, devint le noyau de la bibliothèque du Vatican.

Un autre grand promoteur de la littérature grecque à la même époque, fut le cardinal *Bessarion,* d'origine grecque, mais fixé en Italie dès 1439. Il recherchait avec passion les beaux manuscrits, au point de porter ombrage au pape Nicolas V, qui le traitait avec une froideur et une jalousie mal dissimulées. Bessarion ne disposait pas d'autant de ressources que son rival, mais il n'était pas moins animé du désir de propager activement la connaissance des études grecques, et il s'employa lui-même à traduire Xénophon, Aristote, Théophraste et autres. Il vécut jusqu'en 1472. Un point de contact, sinon personnel, du moins par l'entremise de ses manuscrits, s'établit entre Alde et ce cardinal, puisque ce furent les manuscrits recueillis par Bessarion et légués au sénat de Venise (aujourd'hui bibliothèque Saint-Marc), qui servirent à Alde pour publier un certain nombre de ses éditions.

C'est ainsi que, dès la fin du quinzième siècle, l'hellénisme se réveilla en Italie et prit de nouvelles forces, tout entravé qu'il était, d'un côté, par l'insuffisance des professeurs, l'absence de méthodes d'enseignement et le manque de manuscrits, et, de l'autre, par l'animosité de l'Église catholique contre l'Église *orthodoxe*. Bien que cette animosité fût moins accentuée en Italie que dans les autres contrées de l'Europe, elle n'en

rejaillissait pas moins sur la langue et les monuments littéraires de la Grèce, et plus d'un manuscrit grec a dû être immolé à la plus grande gloire de Dieu. De leur côté, les orthodoxes, animés de sentiments non moins hostiles, avaient une même répulsion pour tout monument en langue latine.

La chute de l'empire grec (1453) eut en Occident une grande influence sur les esprits et calma un moment cette antipathie séculaire pour tout ce qui était grec. Cette transformation soudaine, et en quelque sorte providentielle, est exprimée avec éloquence dans les lignes suivantes, que j'extrais de l'excellent ouvrage de mon savant collègue M. Egger (*l'Hellénisme en France*, t. I, p. 107) :

« La prise de Constantinople devait brusquement changer cette disposition des esprits. Elle dompta par l'humiliation et la misère l'orgueil des Hellènes, et, d'un autre côté, elle fléchit par la compassion l'orgueil non moins intraitable des clercs de l'Occident. Toute prévue qu'elle était, cette catastrophe de la ville impériale produisit dans l'Europe un retentissement immense. Les Grecs une fois opprimés, à ce qu'il semblait, sans retour, on oublia qu'ils étaient schismatiques pour se souvenir qu'ils étaient chrétiens. Une grande émotion de piété souleva toute l'Europe en leur faveur, et les pauvres exilés qui arrivèrent d'Orient, si humble que fût leur condition, si maigre que fût leur science, se virent accueillis avec une sorte

de respect par l'Europe inquiète et attristée. Ils étaient, après tout, bien peu nombreux (l'histoire n'en connaît guère qu'une dizaine) ; mais ils arrivaient les mains pleines de livres, l'esprit plus ou moins orné d'une littérature dont l'Europe commençait à devenir curieuse, surtout grâce aux vives excitations de quelques hommes de cœur et de génie tels que Pétrarque ; enfin ils étaient comme consacrés par le malheur, et cette petite bande de pauvres exilés se trouva ainsi assez forte pour contribuer largement à l'un des plus féconds progrès de l'esprit humain, à l'inauguration d'une ère nouvelle dans les travaux de la pensée. »

Ainsi ces Grecs infortunés, qui, fuyant le joug de l'islamisme, transportaient dans l'Occident, avec leurs *pénates,* les trésors de l'antiquité littéraire de la Grèce renfermés dans leurs manuscrits, devinrent tout d'abord les instruments inconscients de ce grand mouvement qui allait s'opérer dans les esprits et qui signala la Renaissance des lettres. Ils apportaient le sentiment du beau classique, dont Constantinople avait conservé les dernières lueurs en Orient, et leur présence suffisait pour faire éclore les germes de la rénovation de l'*humanisme.* Ce mouvement partit de l'Italie, et plus particulièrement de Venise. C'est en effet dans cette dernière ville, plus éclairée et plus tolérante que toute autre en Italie, qu'affluaient les Grecs les plus instruits.

L'élan une fois donné, l'ardeur pour l'hellénisme

devint une passion. Les professeurs capables étaient nombreux; toute la portion intelligente de la société se mit à apprendre le grec. « On vit alors, nous dit Alde, jusqu'aux vieillards, à l'exemple de Caton, s'appliquer à l'étude du grec, que la jeunesse et l'enfance cultivèrent à l'égal du latin. » L'avidité de se procurer des livres grecs et leur rareté furent telles qu'Alde prit l'engagement de dévouer sa vie à leur publication (1). Cette passion pour l'étude du grec, dit-il ailleurs, se propagea d'Italie en Allemagne, en France et jusqu'en Pannonie, en Angleterre et en Espagne (2).

VI.

Les études grecques en Italie durent en grande partie leur développement rapide à l'accueil bienveillant et à la protection que trouvèrent auprès de quelques grandes familles italiennes les savants réfugiés de Byzance.

(1) « Nostris vero temporibus multos licet videre *Catones*, hoc est, senes in senectute græce discere. Nam adolescentulorum et juvenum, græcis incumbentium, jam tantus fere est numerus, quantus eorum est latinis. Propterea græci libri vehementer ab omnibus inquiruntur, quorum, quia mira paucitas est, ego, adjuvante Christo Jesu, spero me brevi effecturum, ut consulam tantæ inopiæ...» (Préface de l'*Organon* d'Aristote, 1495.)

(2) « Nam non in Italia solum, sed etiam in Germania, Gallia, Pannonia, Britannia, Hispania, et ubique fere, ubi romana lingua legitur, non modo adolescentibus juvenibusque sed senibus quoque summa aviditate studetur litteris græcis. » (Préface de l'édition de *Stephanus de Urbibus*, 1502.)

La correspondance inédite des Grecs accueillis par les princes de Carpi, amis des lettres, nous donne des détails précieux sur l'intimité des relations entre les protecteurs et les protégés, et nous fait aimer davantage cette savante et généreuse maison. Malheureusement, je n'ai pu recueillir toutes les lettres que Renouard avait découvertes à Venise. Voici, du moins, la traduction d'une de celles que je possède; elle est écrite par Musurus, ce savant grec qui avait trouvé un refuge dans le palais des princes de Carpi; quoique non datée, elle est un peu antérieure à l'établissement de l'imprimerie d'Alde.

Dans cette lettre, remarquable par l'élégance un peu recherchée du style qui rappelle celui des grands rhéteurs de la Grèce, Musurus s'est plu à nous reproduire, par la facilité du jeu de sa plume ou plutôt de son roseau, ces élégantes ligatures qui charment la vue par leur infinie variété.

Elle est adressée à son beau-frère Jean Gregoropulo :

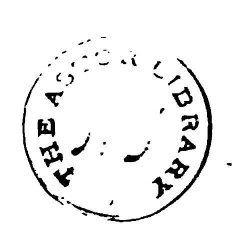
Marc Musurus à son ami Jean.

« Ne crois pas, mon ami, que ce soit par oubli de mes promesses, ni par crainte des soldats et de leurs menaces, que je ne suis pas revenu à Venise ; mais par l'impossibilité complète de partir d'ici contre la volonté du prince. Tu dois te souvenir que je ne t'ai promis de revenir que si j'obtenais son assentiment. Mais, puisqu'il tient à moi plus que jamais et ne veut pas me lâcher, je pense avoir



MARC MUSUROS

d'après la gravure de Tobias Stimmer,
tirée de l'ouvrage de Paul Jove : *Elogia Virorum illustrium* (1575).


THE ASTOR LIBRARY

bien fait de ne pas partir. Car tel est le caractère de celui près de qui nous sommes ; il regarde en pitié ses subordonnés s'ils lui résistent, et les récompense de leur obéissance s'ils sont sages. Je t'en donnerai la preuve par moi-même. En effet, tant que je fatiguais ses oreilles en lui demandant chaque jour cette permission, recourant tantôt aux prières, tantôt à des raisons dignes d'un homme libre, outre que je n'aboutissais à rien, je l'irritais chaque fois contre moi. Voyant donc que je n'obtenais rien de la sorte, je m'avisai d'un autre moyen, puisqu'il fallait rester bon gré mal gré, et, me rappelant la sagesse du proverbe que « revenir sur ses pas vaut mieux que courir dans une voie périlleuse », je me livrai à sa discrétion, lui promettant de le servir fidèlement et avec affection. Comme il est humain et généreux, pour m'assurer un avenir stable qui me laissât toute tranquilité d'esprit, il me fit don d'une petite propriété ecclésiastique, bienfait accordé du consentement unanime des vicaires du souverain pontife à Bologne. Le présent n'est tel qu'il puisse faire de moi un homme riche, mais c'est un soulagement pour un homme de lettres pauvre. Ce petit bien suffit, en effet, à tout ce qui m'est le plus nécessaire, en blé, en vin, en huile, en fromage, et, par sa belle position, m'offre une tranquillité parfaite. Situé à une distance de plus de douze stades de la ville, c'est là que je trouve du repos et de la distraction loin du tumulte de la cour ; et couché sous les futaies, ou sur les smilaces (σμίλακες), le thym, ou le gazon odorant, mes yeux et mon attention se fixent sur un livre. J'omets de dire que le paysan qui cultive ce champ et en partage par moitié les produits tâche de m'être agréable de toute manière, aussi bien lui que sa femme et ses petits enfants, qui m'offrent tantôt de très-grandes asperges, tantôt du lait caillé ou des œufs frais. Ce n'est pas peu de chose aux yeux de bien des gens, mais ce qui est pour moi plus important dans ce champêtre séjour, c'est qu'il n'oblige pas le possesseur à se soumettre au joug

ecclésiastique, étant un de ces bénéfices exempts de toute obligation, et qui sont accordés d'ordinaire à ceux qui sont dans les ordres comme à ceux qui n'y sont pas entrés. Il convient, cependant, d'assister presque chaque jour aux prières, d'honorer Dieu par des hymnes et des chants, ce qui n'est pas seulement pieux mais encore très-salutaire à l'âme, car la méditation des saintes Écritures est la meilleure voie pour s'exercer à la vertu et au sérieux de la vie, d'autant que les actes des bienheureux, en nous y apparaissant comme des images animées, purifient notre conduite en la rendant agréable à Dieu. Tout cela, cependant, n'est pas exempt de fatigue et d'ennuis pour des catéchumènes comme moi, car dans ces livres les prières ne se succèdent pas dans le même ordre et « *le vent qui nous emporte d'Ilion nous rapproche des Ciconiens* (1) » ; il me faut donc aller chercher ces prières tantôt au commencement, tantôt à la fin ou au milieu, et celles qui sont utiles aujourd'hui, demain seront inutiles, d'où résulte une perte de temps et beaucoup de fatigue pour apprendre quelles sont celles qu'il faut pour tel jour ou pour tel autre. Nous ne nous décourageons pas pourtant, et, Dieu nous tendant la main, nous persisterons jusqu'à la fin.

Mais on pourrait me dire : « Pourquoi donc, Musurus, es-tu venu en Italie y apporter des connaissances qui pouvaient te rendre utile à ta patrie, et, dans ce commerce, pourquoi as-tu quitté à la fois des parents déjà vieux et de très-aimables et chers compagnons d'âge, sans te laisser attendrir par les larmes des uns, et sans tenir aucun compte des autres qui s'efforçaient de te retenir ; puis, oubliant le motif qui te conduisait ici, ou plutôt t'étant en quelque sorte condamné à un exil perpétuel, sans avoir rien à te reprocher, pourquoi t'es-tu enfermé dans une petite ville inaccessible, comme celui qui « *dévorant son*

(1) Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.
Homère, *Od.*, I, 39.

cœur, évite le chemin des hommes » (1), te trouvant avec des gens personnels dont la vie et la conduite n'ont rien que d'ordinaire, mais qui toujours en discussion entre eux font une guerre sourde et irréconciliable à l'étranger qui vient dans leur pays ; un homme seul n'est rien, et « *une seule hirondelle ne fait pas le printemps* » (2). Ne rougis-tu pas d'avoir vendu la liberté qui t'a nourri, en sacrifiant la chose la plus précieuse, le temps, puisqu'il te faut être un jour à Carpi, puis courir à Lusaria, et de là passer à Mantoue, pour être le plus près possible du prince, qui, soit sur les routes, soit dans les hôtelleries, s'applique à écouter des leçons grecques ? Où est cette noblesse d'âme que tu avais jusqu'alors, Marc ? Où sont ces chimères de ta présomption ? Où est ce désir de faire des progrès dans la vertu ? Tout cela a disparu, tout cela s'est évanoui, et tu désapprends tout ce que tu savais dès ton enfance. Déçu dans l'espoir que tu fondais sur les lettres, te voilà donc comme un ilote ou une torche, serviteur volontaire sans gloire et sans renom, mettant ton plus grand bonheur à devenir en pays étranger maître d'un champ d'un arpent, produisant un peu de blé et de vin, et préférant manquer du nécessaire dans les grandes villes, plutôt que de jouir de tes vignes et des champs paternels. D'autres, quand on ne pouvait plus sauver la patrie, l'ont abandonnée, et, ne pensant qu'à leur propre salut, ont émigré dans la capitale de l'Italie, où les écoles littéraires qu'ils ont ouvertes leur font gagner, quoique, grands dieux ! ils savent à peine la langue indigène des Italiens, tant d'or, qu'ils peuvent nourrir et leurs bonnes vieilles et leurs marmots, et bien plus, payer grassement des soldats ayant mission de menacer des plus grands maux les Grecs dispersés en Italie, s'ils mettaient les pieds à Venise. Mais toi,

(1) Ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων, dit Homère parlant de Bellérophon. Il., Z, 202.

(2) Μία γὰρ χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ οὐδὲ μία ἡμέρα. Aristote, Moral. Nicom., VIII, 14.

inutile fardeau de la terre (pour parler comme Homère), tu te traînes çà et là comme un petit mouton enchaîné dans un collier d'or, inutile aux autres et à toi-même, sans songer que tu violes cette loi commune des Grecs et même des barbares, qui prescrit aux enfants de payer de reconnaissance leurs parents, comme l'exigent la nature et les lois. La position de tes parents, qui ont besoin de ton secours et réclament de toi l'accomplissement de tes devoirs envers eux, ne t'humilie donc pas? Il est temps, Marc, d'y penser, de peur qu'on n'en vienne à te rendre responsable envers les lois sur les parents, et aussi un vil esclave, pour avoir préféré rester à l'étranger jusqu'à la vieillesse, négligeant ce qu'on a de plus cher au monde, et cela, non, par Dieu! pour jouir grandement d'une brillante fortune, mais pour une solde humiliante pouvant, il est vrai, « *mouiller les lèvres, mais non atteindre le fond du palais* », comme dit Hésiode (1). Voilà donc ce que l'on dirait de toi plus ou moins.

« Pour moi, parmi tant d'occupations, sans me défendre sur le tout, quoique à chaque accusation je pourrais répondre pertinemment, je me bornerai à dire : Ce n'est pas être esclave que d'être auprès d'un prince pieux, humain, doux et incapable d'aucune méchanceté; d'être admis à sa table et honoré presque à son égal, aimé et respecté de tous, et en quelque sorte adoré de quelques-uns, qui se tiennent devant moi la tête découverte, comme devant le maître chéri du prince lui-même; lui faisant une lecture une fois par jour; le reste du temps, tantôt écoutant les philosophes et m'entretenant paisiblement avec mes condisciples, tantôt seul, dans une

(1) Χεῖλεα μὲν ἴσως διῆναι δυναμένῳ ὑπερῴην δ' οὔτι διῆναι, καθ' Ἡσιόδου. La mémoire a fait défaut à Musurus : c'est le célèbre vers de l'Iliade, X, 495, des adieux d'Hector et d'Andromaque, auquel il fait allusion :

Χείλεα μὲν τ' ἐδίην', ὑπερῴην δ' οὐκ ἐδίηνε.

A cette occasion, je ferai remarquer la similitude de l'expression figurée du mot *palais* en grec, en latin et en français.

chambre où je jouis de toute sorte de livres traitant du pour et du contre, et ne les quittant que pour me rassasier d'autres plus nombreux encore, et cela en abondance de toute chose, dans ces temps de trouble où nous vivons. Ainsi donc prétendre qu'ayant trafiqué de ma compagne d'enfance, la liberté, je ne pourrais aller à Padoue pour mieux philosopher, ou m'en retourner chez moi pour payer la dette que tout homme sage doit à ses parents, c'est une dérision! Quel obstacle s'y opposerait, soit cette année, soit l'année prochaine? Qui m'en empêcherait? Le prince? Mais, si, pendant six mois entiers, il s'applique avec ardeur, comme il le fait à présent, aux lettres grecques, pourquoi sa conduite envers les philosophes qui furent ses précepteurs ne serait-elle pas la même à mon égard? A ceux sur qui il avait remporté une belle victoire dans la dialectique et la philosophie, il accorda en entier la pension convenue, et, de plus, leur fit donner une voiture avec des serviteurs pour les conduire, et il leur permit de retourner chez eux. Que personne donc ne m'accuse ni d'impiété envers mes parents, ni d'ingratitude envers ma patrie; car je ne suis pas encore vieux: je pourrai donc passer mon temps en Italie, et, bien qu'il n'en doive résulter aucune gloire pour mon pays, du moins j'observerai la loi d'Homère, autant que suffiront mes forces et mon désir, ce qui se résume en ceci: *ne pas déshonorer la race de ses pères* (1). Finalement c'est avec l'aide de Dieu que je dis: Mon projet est de revenir à la maison nourrir mes parents dans leur vieillesse, en achevant ma vie sur une terre si chère, et déposer mon corps au sol qui m'a vu naître et qui m'a nourri, de peur qu'après mon trépas je ne sois condamné chez les morts pour avoir séjourné en pays étranger. Les larmes m'empêchent d'écrire davantage. Porte-toi bien, salue de ma part notre frère et concitoyen Jean Évespère. Adieu.

(1) Homère · μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν. Il., Z, 209.

Cette lettre, signée de Carpi, si remarquable sous tant de rapports, semble nous transporter aux beaux temps de l'éloquence grecque, où les rhéteurs d'Athènes prenaient plaisir à composer des discours d'apparat. Les détails familiers qu'elle contient y ajoutent un charme particulier.

VII.

Le plus grand obstacle au progrès des études grecques, comme Alde le constate lui-même, ce fut la pénurie des livres grecs imprimés jusqu'alors, car les manuscrits ne pouvaient pas être à la portée de tous. Quels étaient en effet les livres en cette langue propagés par la typographie vers 1490, époque à laquelle Alde allait mettre à exécution son projet grandiose? Voici le résultat de mes recherches à cet égard.

C'est à l'Italie que revient l'honneur d'avoir précédé tous les autres pays. Quatre villes avaient déjà imprimé des livres grecs, avant qu'Alde, en 1495, devançât tous les autres imprimeurs de l'Europe. Ces villes sont : d'abord MILAN ; puis, dans l'ordre suivant : VENISE, VICENCE, FLORENCE.

C'est en janvier 1476 que parut à MILAN *le premier livre imprimé en grec*, la Grammaire de Lascaris, chez Paravisini (*impressum per magistrum Dio-*

nysium Paravisinum). Bien que ce livre soit sorti de la presse de Paravisini, son exécution, en ce qui concerne la partie la plus importante, c'est-à-dire la gravure et la fonte des caractères, doit être attribuée à Démétrius le Crétois (1).

Dans ses deux préfaces, l'une en grec, l'autre en latin, adressées aux « jeunes gens qui désirent s'instruire », Démétrius expose que, pour subvenir au manque de livres grecs si nécessaires à leurs études, et dans l'espoir de satisfaire à leurs vœux, « il tenta de faire quelque chose digne de mémoire, en s'efforçant, avec une grande application d'intelligence et avec plus d'expérience encore, *à trouver le moyen de pouvoir imprimer des livres grecs* (2), chose difficile, en raison de la composition si variée et si nombreuse des lettres employées en grec et de l'attention

(1) Dans cet ouvrage le caractère est presque sans ligatures, les accents ne sont pas séparés, mais fondus avec la lettre. La fonte n'est pas très-régulière, et les lettres initiales, quoique imitées de quelque manuscrit, sont bizarres.

(2) Ἐμοὶ δὲ περισπούδαστόν τε καὶ πλείονος ἄξιον λόγου, εἴ τι τοιοῦτον ὑμῶν τε καὶ ἐμαυτοῦ χάριν ἀσφαλῶς κατορθῶσαι δυναίμην, διόπερ πολλὰ μὲν τῷ λογισμῷ πλεῖστα δὲ τῇ πείρᾳ διαπονήσας, μόλις εὗρον ὥστ' ἔχειν καὶ βίβλους Ἑλληνικὰς ἐντυπῶσαι· κατά τε τὴν τῶν γραμμάτων συνθήκην πολλὴν καὶ ποικίλην παρ' Ἕλλησιν οὖσαν καὶ τοὺς τῶν προσῳδιῶν τύπους περιττόν τι καὶ οὐκ ὀλίγης δεόμενον σκέψεως ἔχοντα.

Quo et ad discendum alacriores essetis mihi vero optatissimum memoratuque dignum si quid tale vestra meaque causa recte efficere possem. Quapropter cum multum mente plurimum vero experientia laboravimus, vix tandem inveni quonam modo libri quoque græci imprimerentur : tum litterarum compositione quæ varia et multiplex penes litteras græcas existit, tum maxime locis accentuum servatis, quod profecto arduum erat, et haud parvæ indigebat considerationis.

toute particulière qu'il faut apporter aux caractères portant les accents ».

Cet exposé manque de précision, mais il confirme le sens que je crois devoir donner à la *dextérité* (δεξιότης) de Démétrius le Crétois, dont il est fait deux fois mention dans l'édition de l'Homère de Florence de 1488.

Vers 1480, c'est aussi à Milan que parurent sans nom d'imprimeur Ésope et Théocrite, et, en 1481, un Psautier grec publié par les soins de Jean Craston de Plaisance. En 1486, deux Crétois, Alexandre (de Candace) et Laonicenus, y publièrent, le premier un Psautier, le second la Batrachomyomachie d'Homère. En 1493, Isocrate préparé par Démétrius Chalcondylas y fut imprimé par Henri Germanus ou l'*Allemand* et Séb. de Pontremulo.

La troisième ville d'Italie qui ait donné des livres grecs avant le début d'Alde est Vicence. Léonard Achates, de Bâle, y réimprima d'abord, le 18 juillet 1488, la grammaire de Lascaris, puis, en 1490 et 1491, les *Erotemata* de Chrysoloras, imprimés pour la première fois à Venise, en 1484.

C'est à Florence, en 1488, que les deux frères, fils de Nerlius, firent les frais de la première édition d'Homère, qu'ils dédièrent à Léon X. Quelques rares exemplaires de ce beau monument littéraire et typo-

graphique, conservés jusqu'à ce jour, sont le plus précieux ornement d'une bibliothèque, et c'est à l'aide du superbe exemplaire que je possède, et par sa comparaison avec la grammaire de Lascaris, imprimée à Milan en 1476, que j'ai pu porter quelque lumière sur ce qui jusqu'à ce jour était confus et inexact.

Dans la préface latine datée de Florence, janvier 1488 (1489 n. st.), et dédiée à Pierre de Médicis, Bernardus Nerlius dit que la rareté des livres grecs lui imposait le devoir d'entreprendre avant tout autre ouvrage l'impression d'Homère; que c'est lui et son frère Nerius Tanaïs qui l'ont faite *à leurs frais,* avec le *secours* (auxilio) de Jean Acciajuolo, et avec l'*industrie* (dexteritate) de Démétrius *le Crétois* (pour la la *partie typographique*), et que, pour la *partie littéraire,* c'est à l'*Athénien* Chalcondyle, dont Nerlius se dit le disciple, qu'on en est redevable.

Cette dédicace occupe la première page.

La préface grecque de Démétrius Chalcondylas, adressée aux lecteurs, occupe trois pages et répète ce que Nerlius a dit. La souscription grecque ou colophon qui termine le volume est sans doute de l'Athénien Chalcondyle, puisqu'ayant cité ceux qui ont concouru à l'exécution de l'œuvre, il omet de parler de sa coopération. En voici l'exacte traduction :

« L'impression de toutes les œuvres d'Homère a « été achevée, à la grâce de Dieu, aux frais des « deux nobles et excellents et dévoués aux belles-

« lettres grecques, Bernard et Nérius Tanaïs, fils « tous deux de Nérilius, tous deux Florentins, et « par le labeur et l'industrie de Démétrius *de Milan* le « Crétois, πόνῳ καὶ δεξιότητι Μεδιολανέως τοῦ Κρητός, « pour le charme et l'utilité des amis de la littéra- « ture grecque, l'an 1488, le 9 décembre. »

L'épithète de *Milanais*, ajoutée à celle de Démétrius *le Crétois* dans ce colophon typographique, ne peut s'expliquer que par le désir de mieux désigner le mérite d'artiste de Démétrius, à qui l'on était déjà redevable, du moins en grande partie, de l'exécution du *premier livre grec*, la grammaire de Lascaris, faite à *Milan*. Il fallait, pour se rendre compte de cette désignation de *Milanais*, avoir reconnu par la comparaison avec l'Homère de Florence l'identité des caractères grecs de ces deux ouvrages.

Ainsi donc, c'est à Démétrius le Crétois (*Milanais*), celui-là même qui, pour l'exécution de la grammaire de Lascaris à Milan en 1476, a gravé ou fait *graver* et *fondre* les caractères, qu'on doit attribuer toute la partie typographique de l'Homère de Florence.

Il est fâcheux que nous n'ayons pas plus de détails sur la part typographique attribuée à Démétrius le Crétois, et qu'il n'en soit pas à son égard de même que pour Zacharias Calliergi le Crétois, cet autre graveur et fondeur des caractères de l'Ετυμολογικὸν μέγα, imprimé par lui à Venise en 1499, et où tous les détails concernant les *poinçons*, les *matrices* et la

fonte des caractères ont été décrits en vers grecs par Musurus.

Cependant, d'un examen attentif, il résulte pour moi que :

1° Paravisini, tout en étant l'imprimeur à Milan de la Grammaire de Lascaris, ne l'exécuta qu'avec le concours *inventif* de Démétrius de Crète ; — dans l'Homère, il n'est parlé d'aucun imprimeur, ni dans les préfaces, ni dans le colophon où le mérite et les services de chacun sont mentionnés ; mais partout on y trouve l'éloge de l'*industrieuse* habileté de Démétrius de Crète, avec rappel de ce dont on lui est redevable pour l'exécution du premier livre imprimé en grec, ce qui est manifesté de la manière la plus honorable par le titre de *Milanais* ajouté à son nom ;

2° On ne saurait limiter à la réunion des lettres (*la composition*) la part qu'on pourrait à la rigueur attribuer à Démétrius, car, outre qu'un mérite d'une si faible importance serait peu digne d'être mentionné aussi honorablement, ce travail *matériel* confié à un homme seul eût exigé un temps considérable, surtout pour les poésies d'Homère et ses annexes qui forment un volume in-fol. de 876 pages.

3° Si Démétrius le Crétois n'avait été qu'un simple ouvrier, dont tout le mérite se serait borné à ranger les lettres les unes à côté des autres, Paravisini et les fils de Nerlius en auraient-ils fait un si grand éloge au préjudice de l'artiste, créateur de la

partie la plus importante ? Alde crut devoir mentionner François de Bologne et Julio Campagnola pour avoir gravé les poinçons de son imprimerie, alors que, depuis si longtemps, Nicolas Jenson et autres graveurs s'étaient distingués dans cet art et dans la fonte des caractères; à plus forte raison celui qui le premier grava les *types* grecs et ajusta aux poinçons les *accents* pour être enfoncés ensemble dans les *matrices*, et qui fondit les caractères, méritait bien plus cet honneur qu'un simple ouvrier *compositeur;*

4° La participation de Démétrius le Crétois à l'exécution de la grammaire de Lascaris de Milan et de l'Homère de Florence se trouve indiquée d'une manière analogue dans les deux ouvrages, et le mot *dextérité* (δεξιότης,), employé dans le colophon du second, ne peut signifier que la gravure des caractères et l'impression du volume. Et, en effet, c'est dans ce dernier sens qu'il a été employé plus tard par Alde dans le premier livre sorti de ses presses, le poëme de Musée, où on lit, à la suite de la préface, cette phrase en grec :

Imprimé aux frais et par la dextérité (δεξιότητι) *d'Alde.*

Ce mot *dextérité, habileté de main,* employé dans l'Homère de Florence pour qualifier la nature de la coopération de Démétrius, désigne donc clairement que cet ouvrage a été *imprimé* par lui; tandis que l'expression dont il se sert lui-même dans la gram-

maire de Lascaris : « J'ai eu de la peine à trouver le moyen de pouvoir imprimer des livres grecs, » doit s'appliquer plus particulièrement à la *gravure* et à la *fonte des caractères*, puisque ce livre a été imprimé par Paravisini. Mais, au surplus, les caractères, de part et d'autre, sont identiques, sauf quelques modifications apportées dans certaines lettres et dans la fonte des caractères de l'Homère de Florence. C'est pourquoi on s'expliquerait difficilement comment les caractères employés par Paravisini à Milan se retrouvent à Florence, si ce même Démétrius n'en eût pas été le possesseur. Les améliorations de détail qu'on reconnaît dans certaines parties des caractères du bas de casse, entre autres la substitution de la lettre ξ, et surtout dans l'ensemble de la fonte où les lettres sont moins *serrées d'approche*, ce qui donne à l'Homère de Florence une véritable supériorité sur l'impression milanaise, me semblent prouver que les poinçons primitifs et les matrices appartenaient, non à Paravisini, mais à Démétrius le Crétois, et que celui-ci, ayant acquis plus d'expérience dans son art, fit ces améliorations, et exécuta la fonte des caractères de l'Homère avec une plus grande habileté.

Pour toutes ces raisons, je ne saurais attribuer l'exécution des caractères et l'impression de l'Homère de Florence à aucun autre qu'à Démétrius le Crétois (1).

(1) Ce *Démétrius de Crète* paraît être le même que *Démétrius*

C'est aussi à Florence que Laurent-François de Alopa imprima, le 10 août 1494, l'*Anthologie* de Planude, en lettres capitales grecques, dont la forme imite celle des caractères des inscriptions lapidaires, et aussi quatre autres volumes publiés postérieurement avec ces mêmes caractères *lapidaires* : *Callimaque, Gnomæ monostichæ, Euripide* et *Apollonius de Rhodes*.

En ce qui concerne VENISE, le premier livre qui y fut imprimé est l'édition originale des *Erotemata* de Chrysoloras en grec et en latin : *Impressum Venetiis per Peregrinum bononiensem* MCCCCLXXXIIII, *die quinta februarii*, c'est-à-dire le 5 février 1484, d'après le calendrier vénitien, ce qui correspond à notre 5 février 1485, date antérieure de *dix ans* à l'apparition du premier livre d'Alde, daté. Chose

Doucas de Crète à qui son compatriote Musurus a écrit en grec la lettre placée en tête des *Oratores Attici* (Alde, 1508), et dont la présence en Espagne en 1514, comme coopérateur à la Polyglotte de Ximénès, est démontrée par les deux vers que je lis en tête du *Novum Testamentum*, *in Academia Complutense*, où ce même Démétrius Doucas de Crète fait l'éloge du cardinal et le compare aux dieux de l'Olympe. Dans la préface, également en grec, qui n'est point signée, mais que je crois de lui, il traite la question des accents, qui, bien qu'ils soient omis dans les anciennes inscriptions et même dans quelques impressions, telles que Callimaque et les Sibylles, ont été jugés nécessaires pour indiquer la prononciation.

A.-G. Gomez, dans son livre *de Gestis a Francisco Ximenio*, etc., 1569, in-fol., mentionne seulement le nom de ce Démétrius comme *coopérateur* à cette œuvre grandiose pour laquelle Léon X mit les manuscrits de la Vaticane à la disposition de Ximénès, qu'il prit en grande affection en raison de la magnificence de l'œuvre, dont la dépense excéda cinquante mille ducats d'or.

étonnante! dans cet intervalle de dix ans on ne trouve aucun livre grec imprimé à Venise. Le caractère de ces *Erotemata* est de forme archaïque, sans aucune ligature (excepté σθ et ϛ); il n'est point penché et n'offre aucune ressemblance avec la beauté et la richesse des types d'Alde.

Comme on vient de le voir, le nombre de livres grecs imprimés avant 1495 se réduit à une dizaine pour toute l'Italie (1). Deux grammaires, deux psautiers, Ésope, Théocrite, Homère, et un orateur, Isocrate, voilà tout l'actif des imprimeries grecques antérieures à Alde.

VIII.

Alde résolut de remédier à un état de choses si préjudiciable à l'hellénisme.

C'est dans le palais des princes de Carpi et de Pic de la Mirandole que l'amour pour l'étude, les doctes entretiens de tant d'esprits distingués, la passion pour le beau et le bien, firent concevoir le projet de fonder la célèbre imprimerie destinée à la reproduction des chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce et de Rome. Les bases en furent définitivement arrêtées en

(1) Voir à l'Appendice le chapitre *sur les premiers livres grecs imprimés hors de l'Italie.*

1489 ou 1490, ainsi qu'Alde nous en a informés (1). Venise fut choisie comme le lieu le plus favorable, par ses rapports littéraires avec la Grèce, par le développement de l'imprimerie dès sa naissance et par la liberté de pensée qui, dans le reste de l'Italie, était plus restreinte que dans la république vénitienne.

L'honorable famille des princes de Carpi, après avoir fourni à Alde les moyens de créer son imprimerie, voulait même qu'elle fût établie chez eux. On voit, en effet, le jeune prince Leonello écrire à Alde, en 1498, au nom du prince Alberto Pio, son frère aîné, pour le solliciter, de la manière la plus pressante et la plus aimable, de venir s'établir avec son imprimerie dans leur château à Novi, lui offrant même de mettre à sa disposition la moitié des appartements (2).

Douze ans plus tard, une autre lettre du même prince, 12 mars 1510, datée également de Novi, réitérait cette proposition, et pressait Alde d'envoyer sans retard le matériel de son imprimerie et tout son

(1) Cette date résulte de sa préface en tête du *Thesaurus Cornucopiæ*, qui parut en août 1496 : « Postquam suscepi hanc duram provinciam, *annus enim agitur jam septimus*, possem jurejurando affirmare me tot annos ne horam quidem solidæ habuisse quietis. » L'historien de la vie d'Alde l'ancien, Maria Manni, dit que c'est dans l'*Organon* d'Aristote, imprimé par Alde en 1495, que se trouve ce passage; il s'est trompé, il est dans le *Thesaurus Cornucopiæ* imprimé en 1496.

(2) « Perchè non è homo che desidera più de me que Ms. Aldo fusse et stantiasse a Novi, intendo e voglio, essendo qui Ms. Aldo, che sia patrone e signore, et allora ge farò tale demostratione, chel cognoscerà, chio l'amo, et forsi più che non si crede. » Lettre du 23 septembre 1498.

mobilier, lui répétant que la plus grande partie du château était à sa disposition, qu'il y serait le maître, et il pense qu'Andrea d'Asola, beau-père d'Alde, ne s'y refusera pas, parce qu'il sait « *combien nous vous aimons tous* (1) ».

Le refus qu'Alde a dû opposer à toutes ces sollicitations affectueuses s'explique aisément. A cette époque tourmentée par des guerres incessantes, Alde devait chercher pour son imprimerie un refuge moins exposé que la ville de Novi, qui se trouvait souvent sur le passage des armées. Cette sécurité relative, il pensait la trouver plus sûrement à Venise, grâce à sa position topographique. D'ailleurs, pour l'exécution de ces grands projets, il avait besoin de se trouver au centre des lumières, dans une ville opulente, dont les relations commerciales s'étendaient au loin, surtout dans la Grèce, et d'être en contact facile avec les sommités de l'intelligence.

(1) Me dispiazeria bene, et attristaria, se altro loco che questo vi elegessi per habitare, ... recercaremo tuto il Castello, nel quale aciò siati accommodato, sel serà bisogno, io dividerò per metà le camere ne el qualle io habito ... et de tute quelle stanze uvi ne sereste patron, ma interim non doveti restare de inviare li instrumenti, et altre vostre robe necessarie. et così mi conforto et prego a fare, nè il parere di vostro socero falla in questo, sichè satisfati, et a lui, et a nui altri che vi amamo. » Lettre du 12 mars 1510. (Voir Renouard. p. 422 et 423.)

IX.

C'est donc à Venise, près de l'église Saint-Augustin (*apresso Sant' Agostino*), qu'Alde fonda son imprimerie avec le puissant appui du prince de Carpi et l'encouragement des patriciens, amis des lettres.

De même qu'à Rome les premiers imprimeurs avaient déjà reproduit la plupart des chefs-d'œuvre de la langue latine, de même Alde l'Ancien voulut reproduire tous ceux de la littérature grecque, et il fut secondé dans ses travaux par un grand nombre de ces illustres savants échappés aux désastres de la Grèce, qui trouvèrent dans l'imprimerie d'Alde une autre patrie.

Le grand nombre de préfaces écrites en grec soit par eux, soit par Alde lui-même, donne lieu de croire que dans son imprimerie on parlait aussi fréquemment en grec qu'on parlait en latin dans la maison des Estienne.

On voit même par les instructions données en grec aux ouvriers, soit pour les impositions et l'assemblage des feuilles, soit pour la *brochure à la grecque* (1), que c'était en majeure partie des Grecs qu'il occupait comme ouvriers à ce genre de travail, surtout aux

(1) Voir plus loin, p. 99.

premiers temps de son imprimerie, où les *signatures* sont indiquées en *grec* au bas des pages.

Quant aux ouvriers *compositeurs*, comme on n'avait encore imprimé à Venise que deux ouvrages en grec, et que la langue grecque n'était connue que d'un petit nombre de personnes dans les classes élevées, il dut être bien difficile de pouvoir instruire et former des ouvriers capables de lire des manuscrits grecs, souvent si difficiles à déchiffrer, et à se reconnaître au milieu de cette foule de lettres accentuées et du grand nombre de ligatures qu'Alde semble s'être fait un plaisir de multiplier à l'infini pour mieux imiter les manuscrits; car, aussi bien pour les livres grecs que pour les latins, ce fut là le premier but de l'imprimerie dès son origine. Il est donc naturel de croire que ce furent tout d'abord des savants grecs qui se dévouèrent à cette tâche difficile, et qu'Alde les choisit particulièrement parmi les calligraphes crétois réfugiés à Venise, au milieu desquels s'est distingué l'un des premiers Jean Grégoropoulos dont je parlerai souvent dans cet ouvrage.

Une fois la première installation faite, Alde dut se préoccuper de la recherche des manuscrits grecs. Déjà Jean Lascaris, envoyé deux fois par Laurent de Médicis auprès de Bajazet II, ce sultan initié à la philosophie par les écrits d'Averroës, avait rapporté à Florence deux cents manuscrits, sauvés de la destruction, lors de la prise de Constantinople, et d'au-

tres qu'il avait recueillis en parcourant la Grèce. Alde, de son côté, s'en procurait par ses correspondances ou dans les bibliothèques de ses nombreux et savants amis.

On ne se rend pas assez compte des services immenses rendus à la civilisation par les bibliophiles éclairés, dont la passion, incomprise du vulgaire, a sauvé et sauve encore tant de travaux littéraires et artistiques du passé.

Chaque découverte d'une œuvre nouvelle, conservée miraculeusement dans quelque monastère, était alors accueillie avec enthousiasme, et l'on put croire un moment que tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité allaient successivement être sauvés du néant. Cet enthousiasme redoublait à mesure qu'on voyait sortir des presses d'Alde, dans leur primitive beauté, et multipliés par l'art typographique, tant d'écrits poétiques, philosophiques, scientifiques dont on ne connaissait plus les auteurs que de nom. On ne doit donc pas s'étonner des efforts surhumains que fit Alde pour accomplir une telle mission, encouragé dans ses travaux par une admiration qui fut aussi grande durant sa vie que les regrets furent universels quand sa mort vint les interrompre.

X.

La vie d'Alde Manuce se trouve tellement mêlée aux ouvrages qu'il a imprimés, que j'ai cru devoir indiquer année par année ses principales publications. C'est d'ailleurs dans ses préfaces qu'on trouve le plus de renseignements sur sa vie et sur le mouvement littéraire concentré dans son imprimerie.

Par l'époque où il est né, Alde se rattache aux origines de l'imprimerie, et aussi par son mariage avec la fille d'André Torresano d'Asola, acquéreur en 1479 de l'imprimerie de Nicolas Jenson, notre célèbre graveur de la monnaie de Tours, envoyé par Louis XI à Mayence, le 3 octobre 1458, pour pénétrer les secrets de l'art naissant de l'imprimerie, et qui vint s'établir à Venise dès 1470 (1). On est d'ailleurs redevable à Alde de plusieurs progrès, particulièrement de nouveaux types grecs et du caractère *cursif* dit *chancelleresque,* dont il enrichit l'imprimerie et qu'il fit exécuter sous sa direction par les plus habiles graveurs.

Aussi, en dédiant à Paul Manuce le XIe livre de ses Pandectes, le savant Gesner lui dit : « Avant ton

(1) Jenson y avait été précédé en 1469 par Jean de Spire, ainsi que le constate le document découvert par Morelli, où, dans le *Notatorio Collegio*, il est dit, à la date du 18 septembre 1469, que l'imprimerie à Venise *in dies magis celebrior et frequentior fiet per operam. studium et ingenium magistri* Joannis de Spira.

« père, on n'avait imprimé, si je ne me trompe, au-
« cun livre grec, ou du moins très-peu, et, en tout
« cas, très-imparfaitement. C'est à l'Allemagne qu'on
« attribue l'origine de l'imprimerie; mais il n'y a pas
« moins de mérite à perfectionner une invention,
« comme l'a fait Alde, qu'à en être l'auteur (1). »

En effet, on peut dire qu'excepté Florence où Démétrius de Crète rapporta, pour l'impression de la première édition d'Homère, les caractères qui lui avaient servi pour imprimer à Milan en 1476 le premier livre grec, *la Grammaire de Lascaris*, il n'existait nulle part dans les imprimeries de types grecs, et c'est pour la première fois qu'on les vit apparaître à Venise chez Alde avec ce luxe de ligatures imitant les jeux de la plume, et, comme il dit lui-même, *manum mentientes*.

PREMIÈRES IMPRESSIONS SANS DATE.

Trois opuscules en grec, sortis de l'imprimerie d'Alde *sans date* ni *nom d'imprimeur*, sont annon-

(1) « Exemplaria Græca ante patrem tuum, aut nulla, ni fallor, aut pauca, nec ex industria, typis publicata sunt. Prima hujus inventio Germaniæ nostræ adscribitur; sed non minor virtus est, tueri et perficere rem inventam, quod Aldo debemus, quam invenire. »

Ainsi s'exprime Conrad Gesner dans sa *Bibliotheca universalis, sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimus, in tribus linguis latina, græca et hebraica*, ouvrage d'une science bibliographique telle qu'Ebert, dans son admiration, s'écrie : *O bibliographorum quidquid est, assurgite huic tam colendo nomini!*

cés par lui comme autant de *précurseurs* ou spécimens des grands ouvrages qui allaient sortir de ses presses. Ce sont : 1° le poëme de MUSÉE; 2° la GALEOMYOMACHIA; 3° un petit PSAUTIER.

Les caractères sont ceux qui servirent ensuite à ses autres éditions; mais, dans ces trois opuscules, on ne voit point encore ce luxe de ligatures qu'Alde s'est plu ensuite à prodiguer, particulièrement dans les cinq volumes in-folio de son édition d'Aristote. Ayant sans cesse sous les yeux la calligraphie des manuscrits grecs et la belle écriture de Musurus, il voulut que l'impression pût lutter avec ces modèles (1).

Ce n'est pas sans regret, lorsque j'admire les belles impressions grecques des Alde et surtout les beaux types grecs de Garamond dans les chefs-d'œuvre d'impression de Robert Estienne, que j'ai vu mon père, d'accord avec mon respectable maître et vénérable ami, le docteur Adamantios Korais, renoncer à l'emploi des ligatures, quand il grava pour l'impression de l'Élien, qui est le premier volume ou Πρόδρομος τῆς Ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης de ce célèbre hel-

(1) Je possède plusieurs lettres de Jean Musurus, l'ami d'Alde et son collaborateur le plus érudit, où l'on peut admirer sa belle écriture, qui se complaît à ces jeux calligraphiques, difficiles à lire aujourd'hui, mais qui réjouissent la vue de ceux qui en ont contracté l'habitude. Ayant eu occasion de les montrer à l'un de ses descendants, M. Constantin Musurus, ambassadeur de Turquie en Angleterre, il m'engageait à donner une petite édition d'Homère à l'imitation des plus beaux manuscrits, et me remit, écrites de sa main, les ligatures les plus élégantes que, selon lui, l'on devrait adopter.

léniste, le beau caractère grec qui est resté jusqu'à ce jour le type consacré pour les impressions grecques en France et qui a été adopté par la Grèce régénérée. Mais je crois que la typographie a renoncé pour jamais à l'emploi des ligatures, et en effet cette quantité de types de formes diverses, où les signes abréviatifs sont multipliés à l'infini, exigeait des frais considérables en gravure et en fonte, et rendait leur emploi difficile aux compositeurs. Pour en contenir l'assortiment, il fallait une *casse* d'énorme dimension, ou les répartir en plusieurs casses, ce qui était un inconvénient non moindre.

Le poëme de Musée, même format que la *Galéomyomachie*, est accompagné d'une traduction latine par Musurus. Les caractères latins de cette traduction paraissent très-fatigués, et je ne crois pas les avoir vus reparaître ailleurs. Quant aux caractères grecs, sauf l'absence du luxe des ligatures, ils forment la base principale de ceux qu'Alde employa depuis. Les lettres initiales sont fleuronnées dans le style byzantin. Deux petites gravures sur bois représentent le voyage périlleux de Léandre.

Ce petit volume in-4° composé de 22 feuillets, dont dix feuillets pour le grec, doit être considéré comme le premier livre sorti des presses d'Alde, ce que prouve incontestablement la préface grecque d'Alde Manuce, réimprimée aussi dans l'édition de 1517, in-8°.

En effet, Alde y dit : Μουσαῖον τὸν παλαιότατον ποιητὴν ἠθέλησα προοιμιάζειν τῷ τε Ἀριστοτέλει καὶ τῶν σοφῶν τοῖς ἑτέροις αὐτίκα δι' ἐμοῦ ἐντυπησομένοις. « J'ai voulu que le poëme de Musée ouvrît la marche à l'Aristote et aux autres philosophes que je compte bientôt imprimer. »

Cependant sur le premier catalogue d'Alde, daté du 1er *octobre* 1498, le poëme de Musée n'est rangé qu'après le Théocrite et même l'Aristophane qui venait de paraître cette même année *idibus quintilis*. D'après la description qu'en donne Dibdin, l'exemplaire de lord Spencer diffère de celui que nous possédons à la bibliothèque Mazarine.

Voici la traduction de la préface grecque d'Alde, qui se trouve en tête du poëme de Musée (1) :

Alde le Romain aux studieux salut.

« J'ai voulu que le plus ancien poëte, Musée, fût le précurseur d'Aristote et des autres grands génies que je vais bientôt imprimer, et cela parce que ce petit poëme est à la fois le plus aimable et le plus éloquent, et surtout parce que vous verrez combien Ovide l'a heureusement imité dans les lettres écrites par Héro et Léandre.

« Acceptez donc ce livret, mais non gratis. Il faut qu'on me donne de l'argent, afin que je puisse vous gratifier de tous les plus excellents livres de la Grèce ; ainsi donc

(1) Cette préface, ainsi que toutes celles des éditions *originales* d'Alde et autres, sont reproduites dans le recueil de Botfield : *Præfationes et Epistolæ*, etc.; Cantabrigiæ, 1861, in-4.

donnant donnant : car je ne saurais imprimer sans argent, et même beaucoup d'argent ; fiez-vous à ceux qui l'ont appris à leurs risques et périls, et surtout à Démosthène s'exprimant ainsi : « Il faut de l'argent, sans lui tout est stérile. » Ce n'est pas que j'en sois avide, et, si j'en parle ainsi, c'est bien malgré ma répugnance. Pourtant, sans argent pourrais-je jamais combler vos plus ardents désirs? Pour moi, je m'efforcerai d'accomplir ma tâche sans épargner ni labeur ni dépense. Ἔῤῥωσθε. »

A la fin de ce poëme, on lit en lettres capitales :

Imprimé à Venise aux frais et par la dextérité (δαπάνῃ καὶ δεξιότητι) *d'Alde le Philhellène et le Romain.*

La Galeomyomachia, petit in-4° de dix feuilles, est d'une extrême rareté. On n'en connaît qu'une dizaine d'exemplaires, dont six en Angleterre, un à la bibliothèque publique de Vienne, un autre dans celle de Florence, un autre dans celle de Trivulzio à Milan, et celui de la bibliothèque Mazarine, qui était relié avec deux anciennes éditions, l'une d'Ésope, l'autre de Phalaris (1).

(1) Renouard a raconté le commencement des péripéties que cet exemplaire a éprouvées et sa disparition de la bibliothèque Mazarine. Dans le catalogue d'une vente de livres (la vente Libri, en 1847), se trouvait un exemplaire de *Galeomyomachia*, accompagné d'*Ésope* et de *Phalaris*. Cette apparition éveilla l'attention des administrateurs de cette bibliothèque ; le volume fut donc réclamé et réintégré en son lieu et place avec ses deux *annexes*. Mais, depuis, tous deux ont disparu de la bibliothèque Mazarine, et l'on soupçonne fort que la *Galeomyomachia*, remise en place après avoir été coupée et détachée,

Brunet signale encore un exemplaire acheté 1,105 fr. en 1846 à la vente Delasize, de Rouen, par M. Yemeniz; mais il n'a pas reparu à la vente de la collection de ce bibliophile.

La *Galeomyomachia* est précédée d'une préface en grec, adressée *aux Lecteurs* par Aristobulos Apostolios (1), où il leur dit que, de même qu'Homère n'avait pas dédaigné de composer le petit poëme de la *Batrachomyomachia* (Combat des rats et des grenouilles), pour amuser les enfants, et, en leur inspirant le goût des lettres, les inviter à s'instruire; de même un poëte, dont il ne cite pas le nom, composa une *Galeomyomachia* (combat des chats et des rats). Le hasard lui ayant fait tomber dans les mains ce petit poëme, il crut devoir le publier comme un héraut, κήρυκα, *précurseur* des œuvres de la Grèce « qui vont être imprimées, et dont on pourra jouir sans aucune peine, de même que les abeilles vont en se jouant recueillir le miel des fleurs ».

Dans cette préface, Aristobulos annonce l'intention

ne soit qu'un fac-simile de l'original, admirablement exécuté, ce qu'un examen attentif me porte à croire. Mais il faudrait avoir sous les yeux une autre édition pour la confrontation de ce mystérieux exemplaire.

(1) Aristobulos Apostolios fut un des principaux correcteurs et collaborateurs d'Alde. Si l'on en croit le catalogue de notre Bibliothèque de France (rue Richelieu), il serait l'auteur du poëme de la *Galeomyomachia* (*Catal. de la Bibl. royale*, p. 561 et 624). Mais c'est une erreur évidente du rédacteur du catalogue, qui a pris l'éditeur pour l'auteur. Villoison, dans ses *Anecdota græca*, attribue cet opuscule à Théodore Prodrome.

d'imprimer l'*Ionia* (1) de son père, Michel Apostolios (2).

Le PSAUTIER en grec est aussi l'un des trois précurseurs de l'Académie d'Alde. S.-L. Geret, dans son commentaire sur la dissertation d'Unger, *de Aldi*

(1) Cette Ἰωνιά (*Violier*), recueil de préceptes moraux, de proverbes et d'apophthegmes, était restée inédite jusqu'en 1832 où Ch. Walz l'a publiée à Stuttgart d'après les manuscrits.

Celui que nous possédons à notre Bibliothèque de France, contient cette indication : « Extat Apostolii opus inscriptum Ἰωνιὰ seu Viola-« rium, complectens tum parœmias, ordine alphabetico dispositas, tum « sententias, historias et apophthegmata, partim ex veterum, partim ex « recentiorum scriptorum monumentis collecta. » — « Codex est Arsenii « Monembasiæ archiepiscopi, qui opus a patre inchoatum absolvit et « Leoni X, P. M., nuncupavit., manu exaratus et Ægidio Columnæ, Car-« dinali, oblatus. »

La partie des Proverbes contenue dans ce manuscrit a été publiée sous le nom d'Apostolios (Michel) à Bâle, chez Hervag, en 1538 ; réimprimée, avec des additions et une traduction latine, chez les Elzévirs en 1619, in-4°, et plus tard par eux en 1653, revue par Heinsius.

(2) Ce Michel Apostolios, accueilli favorablement par Bessarion dès son arrivée à Venise, après la prise de Constantinople par les Turcs, paraît avoir été d'un caractère bienveillant, ainsi qu'on en peut juger par sa réfutation de l'écrit fort acerbe de Théodore Gaza. Cependant, par suite d'une disgrâce, abandonné par Bessarion, il tomba dans une misère telle qu'il ne se désignait pas autrement que comme βασιλεὺς τῶν τῇδε Πενήτων, le roi des Pauvres d'alors. De retour en Crète, il employa son talent comme calligraphe à copier des manuscrits dont on possède plusieurs qui portent cette inscription :

Μιχαῆλος Ἀποστόλης Βυζάντιος, μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς πατρίδος, πενίᾳ συζῶν, καὶ τήνδε βίβλον μισθῷ ἐν Κρήτῃ ἐξέγραψε. — « Michel Apostolios de Byzance, devenu pauvre après la captivité de sa patrie, a « écrit ce livre en Crète, dont il a été payé. »

Lambecius dit qu'il y a dans la bibliothèque de Vienne un manuscrit contenant quarante-cinq lettres de Michel Apostolios écrites à Chrysoloras, Gémiste Pléthon, Chalcondylas, Bessarion, Argyropulos, Marc Musurus, Calliergi et autres. — Elles mériteraient d'être publiées.

Pii Romani vita, meritisque, etc., Vittemberg, 1753, in-4°, p. CXXXXII et CXXXXIII, croit l'impression du Psautier antérieure au *Musée,* et même à la *Grammaire de Lascaris,* publiée par Alde en 1494.

Ce Psautier, petit in-4, publié sans date, ni nom d'imprimeur, et annoncé, de même que la *Galéomyomachie* et le *Musée,* comme l'un des *précurseurs*, est aussi rangé par Maittaire au nombre des trois premiers livres qui devaient servir de *spécimens* de l'imprimerie d'Alde. Mais Renouard, ayant vu que le petit caractère grec de la préface de Decadyos qui se retrouve employé dans la Grammaire grecque de Bolzanus en 1497, et aussi dans le Dictionnaire grec de 1497, *était neuf* dans ces deux ouvrages, tandis que dans le Psautier il lui paraissait déjà usé, l'a regardé comme imprimé postérieurement à cette grammaire et à ce dictionnaire, c'est-à-dire de 1497 à 1498; date qui du reste ne saurait être postérieure, puisque ce Psautier figure au catalogue d'Alde daté de 1498. Cette opinion me paraissait même fortifiée en ce que l'examen de la préface de Decadyos m'avait fait découvrir que cette publication n'y était pas précisément annoncée comme un *précurseur de l'imprimerie* d'Alde, mais comme *précurseur des livres sacrés* qu'Alde avait alors la ferme volonté de publier en hébreu, en grec et en latin, et dont il aurait donné les Psaumes de David comme modèle et *précurseur*. J'avais donc cru devoir me ranger à l'avis

de Renouard; mais, après plus mûr examen, ayant reconnu que dans l'exemplaire que je possède le petit caractère servant pour la préface du Psautier n'est nullement usé, tandis que dans la grammaire d'Urbain de Bellune, que je possède également, il se montre plus fatigué, je pense que l'opinion de Maittaire est préférable.

Dans cette préface, adressée par le diacre Justin Decadyos aux Grecs de la Grèce, τοῖς ἐν Ἑλλάδι Γραικοῖς, il fait le plus grand éloge d'Alde Manuce, et s'exprime ainsi :

« Alde, dont la vie et la littérature sont si honorables ainsi que son zèle et sa sollicitude en faveur de la Grèce, a créé par son esprit ingénieux cette harmonie et cette industrieuse combinaison des lettres, qu'aucun des calligraphes les plus habiles ne saurait égaler...

« Dans mes conversations avec Alde, ajoute-t-il, sur ce qu'il y avait à faire en faveur des lettres, j'ai trouvé en lui non-seulement des conseils et des encouragements, mais la volonté d'y concourir, et il m'a donné à ce sujet les meilleures espérances, en m'annonçant l'heureuse nouvelle que bientôt, avec l'aide de Dieu, il imprimerait en hébreu, en grec et en latin le Pentateuque de Moïse, l'Ancien Testament et les écrits inspirés par l'Esprit saint. Je me suis senti transporté de joie en pensant à la résurrection de ces monuments menacés par le temps et par les vicissitudes humaines, et j'ai béni cette belle et bonne intention, car ce n'est pas l'amour de l'argent qui l'anime (nous connaissons tous sa générosité), mais un saint zèle. Ayant donc trouvé en lui un coopérateur pour ces honorables publications, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que

de commencer par imprimer le premier livre des Psaumes divins du Prophète-Roi, comme précurseur des écrits inspirés de Dieu.

« Rien, en effet, n'égale leur divine beauté dont saint Jean Chrysostome disait « qu'il vaudrait mieux pour le monde que le soleil s'éteignît que si les Psaumes de David cessaient d'être chantés dans les églises ».

« En recevant ce livre, célébrez donc avec moi Alde, le Philhellène, l'*inventeur*, selon l'expression qui convient, du *caractère* de ces lettres (1), et qui m'a secondé avec tant d'ardeur. »

Ce Psautier est imprimé en rouge et en noir, ce qui a nécessité deux tirages. La retombée des initiales en rouge au milieu du texte est très-régulièrement exécutée (2).

En tête et à la fin sont deux pièces de vers grecs en l'honneur de David dont l'image gravée sur bois est figurée assez bizarrement dans l'encadrement du titre.

(1) Ἐφευρέτῃ τούτων γραμμάτων γεγενημένῳ χαρακτῆρος (ὡς εἴρηται). C'est probablement pour la première fois que le mot *caractère* fut pris dans cette acception pour être employé comme un terme d'imprimerie. Ainsi ce mot conserve ses deux sens aussi bien en grec qu'en français. Δεινὸς χαρακτήρ, « c'est un grand et noble caractère, » dit Euripide en parlant de Polyxène (*Hécube*, 379).

(2) Une ligne a été omise au feuillet *i* (iota); on y a remédié, quand on s'en est aperçu à la fin du tirage, et, afin d'y obvier, on a recomposé (pour un certain nombre d'exemplaires) en plus petit caractère cette ligne omise et les deux suivantes. Dans mon exemplaire, la place de la ligne omise et restée en blanc a été écrite à la main, d'où résultent trois sortes d'exemplaires.

1494 (1495 n. st.) (1).

C'est le dernier jour de février 1494 (1495 n. s.) qu'Alde Manuce fit paraître, dans le format in-4°, la GRAMMAIRE GRECQUE DE LASCARIS. Le caractère qu'il y employa laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la forme et de la fonte; il est très-inférieur à celui qui a servi aux opuscules sans dates appelés les *précurseurs*, à la Grammaire de Théodore Gaza et au Théocrite, publiés en janvier et en février de l'année suivante, et à l'Aristote, dont le premier volume parut en novembre 1495. On y remarque cependant quelques lettres qui s'y retrouvent les mêmes (2). Quant au caractère romain placé en regard du texte grec de la Grammaire de Lascaris, on ne l'a point vu reparaître dans les livres imprimés par Alde. Il est beau et même supérieur à celui de la traduction latine du poëme de Musée, mais inférieur à celui qu'on voit au recto de la première page du Théocrite (3).

(1) Dans l'indication chronologique des livres sortis des presses d'Alde, je ne suivrai pas, comme a fait Renouard, l'ordre des dates de leurs souscriptions exprimées d'après le calendrier vénitien, qui peut offrir une année de différence avec notre manière de compter, mais l'ordre réel des publications, en ramenant toutes les dates à notre calendrier actuel.

(2) Les capitales grecques sont identiques dans toutes ces impressions.

(3) Mon père a signalé la beauté de ce caractère romain, qui parut pour la première fois dans le Théocrite d'Alde. Voy. la *Note bibliogra-*

Alde a joint à cette édition de la grammaire de Lascaris deux préfaces adressées aux Studieux. Dans la première, il déclare son édition préférable à celles que Lascaris avait données précédemment, et informe le lecteur qu'il publie cette édition sur un exemplaire corrigé par Lascaris lui-même en plus de cent cinquante endroits, exemplaire que deux jeunes patriciens, Pierre Bembo et Angelo Gabrielli, lui ont rapporté de Sicile, où ils s'étaient rendus pour étudier sous Lascaris. Alde y ajouta plusieurs traités utiles, entre autres l'explication des ligatures ou signes abréviatifs employés par les calligraphes pour faire briller leur habileté, et dont la parfaite imitation embellit l'impression de ce volume.

Pour faciliter à la jeunesse l'étude de cette grammaire, Alde a placé en regard une traduction latine (1), et, conformément aux sages conseils qu'il a toujours donnés, « d'élever l'âme en instruisant l'esprit », il y a ajouté des préceptes religieux et moraux. Ce sont des Prières en grec, l'Évangile de saint Jean, les Vers dorés de Pythagore, les poésies gnomiques de Phocylide, avec la traduction faite par Alde *de verbo ad verbum;* il annonce qu'il espère pouvoir plus tard leur donner plus d'extension.

phique et typographique sur le Théocrite d'Alde, à la suite de sa traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile (volume gravé, fondu et imprimé par le traducteur) ; Paris, 1806, in-8°, p. 248.

(1) Faite par Johannes Monachus Placentinus (Craston de Plaisance).

Ces additions forment la seconde partie de l'ouvrage avec des signatures distinctes.

A la fin de la première partie, on lit cette souscription : *Impressum est Venetiis summo studio, litteris ac impensis Aldi Manutii Romani, anno* 1494, ULTIMO FEBRUARII; et au vingt-quatrième feuillet de la seconde : *Venetiis,* 1495, OCTAVO MARTII. Cette différence, choquante au premier abord, prouve précisément qu'Alde suivait le calendrier vénitien qui commençait l'année le 1er mars, car il n'aurait certes pas mis un an à imprimer une cinquantaine de pages de cette seconde partie, dont le contenu était d'ailleurs annoncé sur le titre de la première. Or le dernier jour de février 1494, *more veneto,* était le dernier jour de l'année vénitienne 1494, et correspond à notre dernier jour de février 1495; par conséquent la seconde partie, datée du 8 mars 1495, a été imprimée non pas un an, comme on pourrait le croire, mais seulement huit jours après.

Avant la souscription de cette seconde partie, se trouve cet avis adressé par Alde à l'Aimable jeunesse amie des Belles-Lettres :

« Je vous ai donné tout ce que promettait le titre de ce « livre; sachez-nous en gré et témoignez-le par votre em- « pressement à l'acquérir. Deux avantages en résulteront « pour vous : d'abord celui de vous instruire, puis celui « de me donner le moyen de vous fournir sans retard « d'autres livres encore plus importants. »

Dans la seconde préface, où il fait le plus grand éloge de la Grammaire de Lascaris, il nous dit que c'est sur des instances réitérées, et pour venir en aide aux études de la langue grecque, qu'il s'est décidé à publier cet ouvrage dans des temps aussi malheureux, où la guerre qui envahit toute l'Italie menace le monde d'une commotion générale. « Mais j'ai fait « vœu, ajoute-t-il, de consumer ma vie à l'utilité pu- « blique; et Dieu m'est témoin que tel est mon plus « ardent désir. A une vie paisible j'ai préféré une vie « laborieuse et agitée : l'homme n'est pas né pour « des plaisirs indignes d'une âme généreuse, mais « pour des travaux qui l'honorent. Laissons aux vils « troupeaux l'existence des brutes. Caton nous l'a dit, « la vie de l'homme est comparable au fer; faites-en « un emploi constant, il brille; n'en usez point, il se « rouille (1). »

Tels sont les sentiments qui animaient ces hommes de fer, les Alde et les Estienne! Ils avaient le droit de parler ainsi, puisque leurs œuvres ont égalé leurs engagements.

1495 (1495-1496 n. st.)

Huit mois plus tard, le 1er novembre 1495 parut le premier volume de la première édition grecque

(1) Ces deux préfaces ont été reproduites par Renouard.

d'ARISTOTE, *l'Organon*, c'est-à-dire les livres de logique et de dialectique.

« Pour se faire une idée des difficultés et de la har-
« diesse d'une pareille entreprise, dit avec raison
« A.-A. Renouard (p. 377), qu'on se représente les
« nombreux traités formant les cinq volumes in-folio
« des œuvres d'Aristote, alors tous inédits, et dont
« les divers manuscrits étaient ou presque illisibles ou
« défigurés par l'ignorance des copistes, souvent mu-
« tilés et oblitérés en partie, et presque tous présen-
« tant des leçons différentes. Tout ce monceau d'é-
« crits entre les mains d'un éditeur que nulle publica-
« tion antérieure ne pouvait aider ni diriger en
« rien, et qui se trouvait à tout moment arrêté par
« des doutes pour la solution desquels il ne pouvait
« le plus souvent attendre de secours que de sa pro-
« pre sagacité et de sa critique. Qu'on veuille bien
« considérer ensuite que, non-seulement pour la vo-
« lumineuse et difficile édition d'Aristote, Alde a été
« contraint à ce travail; mais que pour la multitude
« innombrable de ces éditions grecques, il a presque
« toujours eu semblable tâche à remplir, et on sentira
« combien il serait injuste de lui reprocher quelques
« erreurs typographiques qu'il aura laissé échapper
« en petit nombre, ou quelques leçons un peu dou-
« teuses depuis rectifiées, soit à l'aide de meilleurs
« manuscrits, soit par les ingénieuses conjectures
« d'autres savants, venus après lui, et dont quel-

« ques-uns ont consumé leur vie entière à la révision « d'un seul ouvrage. »

Dans la dédicace à son généreux protecteur Alberto Pio, Alde annonce qu'il a été secondé dans ses grands travaux sur Aristote par plusieurs savants, et particulièrement par Alexandre Bondini (Agathemeros), dont une préface en grec, insérée à la suite de l'épître d'Alde, est adressée à l'*ami de l'ontologie*, τῷ τῶν ὄντων ἐραστῇ (le prince de Carpi).

Alexandre Bondini, plus connu sous le nom d'*Agathemeros* (Ἀγαθήμερος, *la bonne journée*, traduction faite par lui-même de son nom en grec) (1), y proclame la supériorité de la philosophie péripatéticienne, sans laquelle on ne peut qu'errer, dit-il, et jamais atteindre au bonheur de posséder la vérité.

« Longtemps, dit-il, je m'étais uniquement adonné à la poésie et à la rhétorique, pensant que c'était le suprême bien de l'ontologie (τὴν τῶν ὄντων εἶναι τὸ ἀκρόν); mais maintenant, ô mes amis, étudiez Aristote, lisez-le, relisez-le sans cesse si vous voulez être heureux! Gardez une reconnaissance infinie pour Alde le philhellène, à qui vous devez un tel labeur, si soigneusement exécuté, si parfaitement imprimé et corrigé, et aussi

(1) Dans une lettre inédite que je possède, écrite par Zacharias Calliergi à Marc Musurus, datée de 1499, il traduit le nom de Bondini par Εὐήμερος. Dans la préface du tome Ier, Alde signale ainsi Bondini : *artium et medicinæ doctor egregius*. Il est remarquable pour l'histoire de la médecine que ce soit aussi un médecin célèbre qui a puissamment contribué à la traduction *latine des œuvres complètes d'Aristote*, que publia en 1483 le beau-père d'Alde, en 3 vol. in-fol., douze ans avant l'édition grecque.

un faible souvenir de mes efforts à lui venir en aide pour la correction. »

A la suite de cette préface est un avis en grec de Cartéromachos, pour encourager à l'étude de la philosophie.

Alde, dans sa dédicace en latin au prince de Carpi, insiste de nouveau sur la nécessité de l'étude du grec, à laquelle il voit avec plaisir s'adonner la jeunesse :

« Si jadis, dit-il, on vit à Rome Caton, déjà vieux, donner l'exemple d'apprendre le grec, chez nous aussi maintenant les vieillards, malgré leur grand âge, en font autant; et parmi la jeunesse le grec est appris à l'égal du latin. Aussi les manuscrits grecs sont avidement recherches, mais ils sont si rares, que c'est avec l'aide de Dieu que j'espère pouvoir remédier à cette misère, en consacrant toute mon activité, toutes mes ressources pour venir en aide aux amis des lettres; et dans quels temps! lorsque les *armes* sont bien plus maniées que les *livres;* je n'aurai, cependant, de cesse que quand j'en aurai fait une ample récolte. Nous te dédions donc ces ouvrages, car tu es de nos jours pour les lettres un autre Mécène, et je pourrais dire de toi avec Horace :

O et præsidium et dulce decus meum!

« Dans cette dure carrière où je m'engage, c'est toi qui m'as soutenu et protégé, et si les amis des lettres grecques me sont redevables, ils ne le sont pas moins envers toi, dont la passion pour les livres grecs est telle que tu n'épargnes aucune dépense pour les acquérir; imitant en cela ton oncle, Pic de la Mirandole, cet homme d'un admirable génie et d'un très-grand savoir, que la mort vient de nous enlever, avec Hermolaüs Barbaro et Ange Politien, ces

hommes supérieurs de notre siècle, et dont le triumvirat littéraire pouvait rivaliser avec ce que l'antiquité eût pu lui opposer en ce genre. Tu seras leur émule, jeune homme, rien ne te manque pour cela, ni le génie naturel, ni l'éloquence, ni les livres, ni le savoir en grec, en latin, et aussi en hébreu auquel tu te livres avec ardeur, ni même les précepteurs, puisque les plus habiles sont les préférés. »

Les livres qu'il annonce au prince de Carpi devoir suivre l'Aristote, sont les grammairiens, les poëtes, les rhéteurs, les historiens, et tout ce qui peut aider à l'instruction et sauver de leur ruine les monuments littéraires. Ces conseils, ces encouragements publiquement annoncés, honorent à la fois et le précepteur et l'élève.

En tête du volume, sont trois épigrammes en vers grecs sur l'*Organon* d'Aristote. La première (1), qui est ancienne, est d'un *anonyme*. Elle dit que : « ce livre est celui de l'esprit et de la raison humaine; « comparable au feu, il illumine la vérité et consume « l'erreur ».

Dans la seconde, qui est de *Scipion Cartéromachos* (nom grécisé que s'était donné Fortiguerra), Alde, faisant allusion à la découverte des manuscrits d'Aristote enfouis aux temps anciens dans un caveau, à Scepsis, d'où on les retira endommagés par l'humi-

(1) Ἦδ' ἡ βίβλος Ἀριστοτέλους λογικῆς παιδείης,
Ὄργανον ἣν ἐκάλεσαν σοφίης εἰδήμονες ἄνδρες.
Ἀλλά μιν αἰθομένῳ πυρὶ λαμπετόοντι ἔϊσκω.
Φῶς γὰρ ἀληθείης παρέχει, ψεῦδος πιμπρᾷ δέ.

dité, annonce que maintenant, grâce à lui, ils reparaissent dans tout l'éclat d'une beauté divine (1).

Dans la troisième, *Alde* s'exprime ainsi :
« O vous, amis des Muses! amis de la vertu! et vous
« aussi, les amis d'Alde! réjouissez-vous, voici le di-

(1) Γαίης ἐκ μυχάτων, τὸν πρίν ποτε κόσμον ἀπολλύς,
Καὶ μικροῦ δὲ φθαρεὶς, ἦλθεν Ἀριστοτέλης.
Τὸν δ' αὖ τοσσούτου μετὰ κάλλεος Ἄλδος ἔφηνες
Ὡς βασίλειον νῦν δαιμόνιόν τε δοκεῖν.

« Un des anciens habitants de la ville de Scepsis, Nélée, disciple d'Aristote et de Théophraste, y avait transporté les œuvres d'Aristote, dont il avait hérité de Théophraste à qui Aristote les avait données en le désignant comme chef de son école. Les héritiers de Nélée, gens ignares, les tinrent enfermées sous clé sans plus y songer; mais plus tard, ayant appris avec quel empressement les Attales, ces rois dans la dépendance desquels était Scepsis, faisaient rechercher les livres pour former la bibliothèque de Pergame, ils cachèrent les œuvres d'Aristote dans un caveau sous terre. Ce fut longtemps après que les héritiers de ces indignes possesseurs les retirèrent pour les vendre, ainsi que les écrits de Théophraste, à un très-haut prix, à Apellicon de Téos; mais les manuscrits d'Aristote avaient été endommagés par les mites et par l'humidité. Cet Apellicon, qui était plutôt un bibliophile qu'un savant, tâcha de réparer de son mieux le dommage et fit une copie de ces manuscrits en remplissant fort mal les lacunes; ce qui rendit ces livres très-fautifs..... Après la mort d'Apellicon, Sylla, lorsqu'il prit Athènes, s'empara de la bibliothèque qu'il transporta à Rome, où Tyrannion, grand admirateur d'Aristote, obtint du bibliothécaire la communication de ses manuscrits, que des libraires firent transcrire par de mauvais copistes et sans prendre soin de collationner les copies avec l'original. Ce qui malheureusement n'est que trop commun pour les livres vendus à Rome et à Alexandrie. »

Ce récit de Strabon, qui nous donne des renseignements précieux sur le sort auquel les livres étaient exposés dans l'antiquité, rappelait tellement à ma mémoire la ville de Scepsis, qui doit aux manuscrits d'Aristote le peu de célébrité dont elle jouit, que j'eus un vif désir de l'aller visiter lors de mon second voyage dans la Troade; ce que je fis avec, quelques-uns de mes amis, jeunes alors, et depuis amiraux de France,

[.... τοὺς δ' ἤδη κάτεχεν φυσίζοος αἶα].

(*Notes d'un Voyage dans le Levant en* 1816 *et* 1817, p. 120.)

« vin Aristote; bientôt viendra Alexandros suivi du « célèbre Ammonios, et de bien d'autres non moins « illustres, si toutefois la Parque veut bien ne pas « trancher trop tôt le fil d'or de ma vie (1). »

L'Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote est ainsi terminée : Ἔπαινος, τιμὴ καὶ δόξα Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ λυτρωτῇ ἡμῶν. Et le volume finit par cet autre hommage à la divinité : Τῷ Θεῷ δόξα τε καὶ χάρις. Ἀμήν.

Le 8 janvier 1495, style vénitien, et par conséquent le 8 janvier 1496, Alde publia la GRAMMAIRE GRECQUE DE THÉODORE GAZA, suivie de divers traités de grammairiens grecs, d'Apollonius, surnommé Δύσκολος (le difficile) (2), et d'Hérodien, *de Numeris*.

(1) Μουσάων φίλοι ἠδ' ἀρετῆς, καὶ ἐμεῖο φίλ' Ἄλδου,
Χαίρετ'· ἰδοὺ ὑμῖν δῖος Ἀριστοτέλης.
Αὐτίκ' Ἀλέξανδρος, κ' Ἀμμώνιος εἱς *sic* (εἶσ') ἄρα κεῖνος.
Καί τοι Ἰωάννης ἔσσετ' ὁ γραμματικός.
Ἐνδόξους τ' ἄλλους δώσω, φίλοι, εἴ ῥα φυλάσσει
Χρυσοῦν τ'ἠδὲ πολύν μοι μίτον ἡ Λάχεσις.

(2) Le *bourru*, selon A.-A. Renouard; *difficile*, me semble rendre plus exactement δύσκολος, surtout lorsque je me rappelle la peine que j'avais à comprendre le texte de ce grammairien, et à paraphraser en grec sa syntaxe, exercice que m'avait donné mon respectable maître le Dr Koray, mais pour lequel il était grand besoin qu'il me vînt souvent en aide, car, malgré l'éloge qu'en fait Alde : « Apollonio, si eum tibi legendo feceris familiarem, magnopere delectaberis et proficies. Est nam doctus, elegans, varius ac peracutus, » etc., je le trouvais fort difficile, et cette étude m'agréait beaucoup moins que celle d'Homère ou de Dé-

Dans sa préface dédiée au lecteur, Alde, tout en signalant le mérite de cette utile publication, avoue que l'étude de cette grammaire pourra effrayer les lecteurs par sa difficulté et son aridité. « *Non sum nescius, studiose Lector, hanc Apollonii Theodorique grammaticen visum iri tibi primo duriusculam atque insuavem, deinde cum eam accurate relegeris et facilem et jocundam,....... memineris illius pertriti proverbii* : NIHIL ESSE VOLENTI ARDUUM (1). »

Alde nous dit avoir revu la grammaire d'Apollonius sur plusieurs manuscrits, mais que, déçu dans son espoir d'en avoir des meilleurs, il l'a publiée sans y rien ajouter, sans y rien retrancher, et il termine

mosthène. Cette traduction ou paraphrase, restée inachevée, a dû se retrouver dans les papiers de Koray, transportés, après sa mort, ainsi que sa bibliothèque, à Chios, sa patrie.

Sylburge a donné en 1590 une seconde et très-bonne édition d'Apollonius. Quelques autres de ses traités ont été publiés dans ces derniers temps. On doit savoir grand gré à M. Egger, à qui les lettres grecques sont si redevables des services qu'il leur a rendus, de nous en avoir donnée une analyse et des extraits en français, dans son mémoire sur Apollonius Dyscolos, en 1854, 1 vol. in-8.

(1) Voici le jugement qu'en porte M. Egger : « Apollonius, le seul « d'entre les grammairiens fondateurs de la grammaire philosophique, « dont il soit resté de longs écrits, est, au jugement des anciens, le plus « habile des philologues qui ayent traité de l'analyse du langage; la cri- « tique littéraire ne tient pas la plus petite place dans ses livres. Chez « lui, pas un jugement qui dépasse les questions de logique et d'exac- « titude grammaticales, même s'il parle d'Homère ou de Pindare, pas « le moindre mouvement de style qui témoigne des plaisirs d'une lec- « ture passionnée : tout est froid et subtil; c'est la grammaire dans « son extrême sécheresse avec un savoir immense et souvent une vé- « ritable profondeur. » *Apollonius Dyscolus. Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité*, par Egger, membre de l'Institut; Paris, 1854, in-8.

l'avis au lecteur par le dicton d'Isocrate : Ἐὰν ᾖς φιλομαθὴς, ἔσῃ πολυμαθής (sois ami du savoir, et tu auras grand savoir) (1).

Alde n'avait point encore de petits caractères grecs ; dans cette préface, le mot μέσα est grossièrement figuré, et dans mon exemplaire, le mot πάθη est écrit à la main, la place ayant été laissée *en blanc*.

Cette grammaire, qui fut souvent réimprimée, a joui longtemps d'une grande renommée. C'est chez Alde qu'elle parut pour la première fois. Théodore Gaza, né à Thessalonique, professa avec éclat en Italie où il mourut ; c'est sans doute à Ferrare qu'il connut Alde. Parmi les papiers et correspondances en grec que je possède, provenant de l'imprimerie d'Alde, je trouve cette épitaphe composée, peut-être par Alde lui-même, en l'honneur de Théodore Gaza :

Κεῖτ' ὁ μέγας ποτ' ἀγὼν Γαζῆ Θεοδώροιο ἀμφὶ
Μούσαις τ' Αὐσονίαις ἠδ' Ἑλικωνιάσι.
Ταῖς μέν γε γενεὴν, ταῖς δ' αὖ θρεπτήρι' ὄφειλεν.
Ἑλλὰς γὰρ τέκε τόν γ', Αὐσονίη δ' ἔτραφεν.
Ἶσον δ' ἀμφοτέρων σοφίῃ γλώττῃ τ' ἐκέκαστο.
Τὸν δ' οὔτ' αὐτὸς ζῶν οὔτ' ἄρ' ἔκρινε θανὼν,
Ἀλλὰ καὶ Ἰταλίης Μεγάλῃ ἐπὶ Ἑλλάδι κεῖσθαι
Εἵλετο, ὄφρα κλέος ξυνὸν ᾖ ἀμφοτέραις.

« Théodore Gaza, né en Grèce et nourri en Ausonie, « n'est pas moins redevable aux Muses de la Grèce qu'à

(1) C'est la réponse que fit devant moi mon ancien et savant ami Letronne à quelqu'un qui lui demandait comment il avait pu savoir tant de choses. — « C'est bien simple, je suis né curieux. »

« celles de l'Italie. La Grèce l'a enfanté, l'Ausonie a « nourri, en lui sont réunis le génie et la langue de tou- « tes les deux; aussi, en mourant sur le sol italien de la « Grande Grèce, il voulut faire même honneur à l'une « et à l'autre. »

C'est au mois de février 1495 (1496 n. st.) qu'Alde fit paraître sa première édition de Théocrite, suivie de Bion et de Moschus, d'Hésiode, de Théognis et de divers poëtes gnomiques, en un vol. in-f°. Dans sa préface, adressée à son précepteur, Baptiste Guarini, dont il vante les vertus et le mérite (1), Alde semble aller au-devant des reproches de ceux qui ignorent les difficultés qu'il eut à vaincre pour publier le premier un aussi grand nombre de textes grecs inédits.

« Veuillez, dit-il, ne pas m'imputer à moi, mais « aux manuscrits, les fautes que vous pourrez remar- « quer tant dans ce livre que dans d'autres que je pu- « blie dans l'intérêt des études et des amis des lettres; « car je ne prétends nullement à l'honneur de restituer « ce que les OEdipes même auraient peine à deviner « (*non enim recipio me emendaturum libros*). Les tex- « tes manuscrits sont souvent mutilés et intervertis à tel « point, que les auteurs eux-mêmes, s'ils revoyaient le « jour, ne pourraient s'y reconnaître ou corriger les

(1) Baptiste Guarini fut aussi le précepteur de Josse Bade; on lui doit la première édition du commentaire de Servius sur Virgile. Son père, Guarini de Vérone, est l'auteur de la traduction latine de Strabon, qu'il exécuta en 1466, ainsi que le constate le manuscrit que je possède. C'est à lui qu'on a attribué la découverte du manuscrit de Catulle.

« fautes; je me borne donc à donner ces textes un peu « plus corrects qu'ils ne le sont dans les manuscrits. « C'est ce que j'ai pu faire pour l'Apollonios (Dyscolos). « Dans cette circonstance j'ai cru qu'il valait mieux « donner ces textes tels quels plutôt que rien du tout, « et pour peu que, dans un passage incorrect, la resti- « tution parût douteuse, c'est très-rarement, pour ne « pas dire jamais, que je me suis permis d'y rien « changer; plus tard, il ne manquera pas de person- « nes qui à loisir proposeront des corrections. Mais ils « seraient aussi ingrats qu'injustes, ceux qui m'accu- « seraient de négligence, et je ne leur souhaite, pour « toute punition, que de prendre ma place et d'avoir « le souci d'imprimer des textes grecs; bientôt ils « changeraient de langage (1). »

Les éditions d'Alde ont le grand avantage de nous donner souvent le texte de manuscrits qu'on ne possède plus aujourd'hui; aussi sont-elles toujours consultées des savants éditeurs qui veulent établir un texte d'après les sources originales. Ces avantages rachètent, et au

(1) On est désarmé par cet aveu et cette modestie; aussi mon père, dans une discussion un peu vive qu'il eut avec A.-A. Renouard au sujet du mérite comparé des Alde et des Estienne, tout en signalant les nombreuses erreurs commises par Alde dans la première édition de Théocrite, reconnaît qu'il en a rectifié une partie au moyen d'un second tirage fait la même année, ce qui constitue en quelque sorte deux éditions. Les détails littéraires, typographiques et bibliographiques, donnés par mon père dans la *Note bibliographique et typographique* qui termine sa traduction en vers des Bucoliques de Virgile, publiée en 1806, sont indispensables pour distinguer la première de la seconde édition et se reconnaître au milieu du désordre des signatures.

delà, les fautes typographiques et les erreurs qui ont pu lui échapper.

En ajoutant à Théocrite et Hésiode une série de poésies gnomiques, Alde rappelle que les Sentences de Théognis sont citées par Platon dans son *Traité des Lois*, et par Isocrate dans ses discours. A celles de Phocylide, cet ancien gnomique qu'Isocrate, dans ses *Conseils à Démonique*, range parmi les éthographes, Alde crut devoir joindre une traduction, faite par Planude en vers grecs élégants, d'un écrit commençant par : « *Cum ego animadverterem* », attribué à Caton (on ignore lequel) ; mais, quel qu'en soit l'auteur, Alde le déclare excellent. C'est par l'entremise d'un aimable et savant jeune homme, François Roscius, qu'il apprit l'existence du manuscrit de cette traduction écrite sur vélin depuis plus de trois siècles, et dont les caractères étaient très-effacés par la vétusté (1). Il se trouvait à Vérone, « cette mère et « nourrice de tant d'hommes excellents en mérites « divers, » ce qui donne occasion à Alde de rappeler ce dont il est redevable à cette ville, patrie de son maître vénéré Guarini, et il lui dit : « C'est sous Gas« par de Vérone, cet excellent grammairien, que j'ai « appris à Rome les lettres latines, et c'est sous toi, « Guarini, que je me suis perfectionné dans les lan-

(1) C'est par erreur qu'Alde attribue trois cents ans et plus à cette traduction faite, dit-il, par Planude, car ce savant grec vivait dans la première moitié du quatorzième siècle, et par conséquent cent cinquante ans seulement avant l'édition de Théocrite d'Alde.

« gues grecque et latine à Ferrare. A qui pourrais-je « mieux dédier ce livre, qui contient tant d'œuvres « morales, qu'à toi qui, pour notre époque, es un « autre Socrate ? Tu ne saurais le nier, puisque c'est « la vérité même. Pardonne-moi donc si je me suis « permis de mentionner tes vertus, qui nous sont « connues, mais que j'ai voulu faire connaître à « tous. »

Le livre de l'ÆTNA, par Pierre BEMBO, parut aussi au mois de février de la même année. C'est une des plus belles impressions d'Alde, et le premier ouvrage tout latin sorti de ses presses. Le caractère romain, gravé par François de Bologne, qui a servi à cette édition, est le même que celui dont on voit un spécimen sur le titre de l'édition de Théocrite publiée le même mois. Ce caractère, qui reproduit les belles formes des types de Nicolas Jenson, fut employé par Alde pour l'impression des *Diaria de bello Carolino*, 1496, et du livre de Pic de la Mirandole : *De imaginatione*, en avril 1501. Le sujet du dialogue intitulé l'*Ætna* est le voyage fait en Sicile par Pierre Bembo, avec un ami, pour assister à une éruption de ce volcan. Bembo y rappelle le souvenir des heureux moments qu'il a passés à Messine, près de Constantin Lascaris, dont il admire le goût passionné pour les arts, l'éloquence et la philosophie sublime, et il dit de lui : *Nihil illo sene humanius, nihil sanctius.*

1496.

Cette année 1496 (style vénitien) fut consacrée en majeure partie à préparer l'exécution des tomes II, III et IV d'Aristote et autres grands ouvrages qui parurent l'année suivante.

Mais Alde, préoccupé de la crainte de voir des contrefacteurs compromettre cette publication et celles qui allaient la suivre, crut devoir adresser cette supplique à la seigneurie de Venise (1) :

« Alde Romain, habitant dans cette noble ville, expose humblement et révérencieusement :

« Attendu qu'ayant fait graver (*intagliare*) dans ce pays des lettres grecques de toute beauté et de toute sorte, pour lesquelles il a dépensé en grande partie sa fortune dans l'espoir d'en retirer quelque avantage, et que, durant plusieurs années qu'il a consacrées à l'exécution desdites lettres, il a trouvé, par la grâce de Dieu, de nouveaux moyens pour pouvoir imprimer très-bien et beaucoup mieux en grec que ne le pouvait faire la plume, ce qui sera un grand honneur, utilité et commodité pour Venise, cette *felicissima città* : le suppliant, craignant que par envie on ne lui fasse une concurrence et que d'autres recueillent le fruit de ses secrets et fatigues, d'où résulterait pour lui un grand dommage, supplie Votre Seigneurie de daigner lui con-

(1) C'est à M. Armand Baschet qu'on est redevable de cette pièce italienne, dont je donne la traduction, et qu'il a découverte, ainsi que plusieurs autres, dans les archives de Venise. Voir la lettre originale dans : *Aldo Manuzio. Lettres et Documents.* 1495-1515. *Armand Baschet collegit et adnotavit;* Venetiis, 1867, in-8. (Tiré à 160 ex.)

céder la grâce que pour tous les livres grecs, aussi bien avec que sans commentaires en latin, et aussi pour les livres latins traduits du grec, etc., nul autre que le suppliant puisse les réimprimer, faire réimprimer et en porter les exemplaires dans tout le domaine et autres lieux de Votre Illustre Seigneurie durant vingt années, et qu'on ne puisse faire usage du secret dudit suppliant ni introduire pour être vendus les livres qui seraient imprimés avec ses procédés secrets dans ledit domaine pendant ledit temps sous peine de perte de ces exemplaires, et de dix ducats par chacun d'eux, laquelle amende sera appliquée par moitié à l'hôpital de Saint-Antoine et l'autre moitié à la délivrance du mont-de-piété (*affrancation del monte nuovo*). Telle est la demande adressée comme grâce à Votre Seigneurie, à laquelle le suppliant se recommande (1).

« Le 25 février 1495 (*more veneto*, date qui correspond au 25 février 1496). »

C'est pendant cette année 1496 (2) que parut, au mois d'août, le THESAURUS CORNUCOPIÆ ET HORTI ADONIDIS, in-f°, recueil de grammairiens grecs, tous inédits, où les règles de la grammaire sont rangées en ordre alphabétique par Guarino Favorino, en latin Guarinus ou Varinus, Favorinus ou Camers (3). A ce

(1) Au bas on lit : *Quod supplicanti concedatur ut petitur.*

(2) A.-A. Renouard range à la date de 1496 cet ouvrage, dont il donne ainsi la date : M III D, ce qui indiquerait 1497. Mais c'est par suite d'une erreur, ou d'un chiffre I tombé à son exemplaire, qu'il a mis la date M III D; mon exemplaire porte M IIII D. Cette manière de dater en chiffres romains a été blâmée par Paul Manuce dans une de ses lettres à son fils : « IIX in luogo di VIII è sforzato; non si fa : e « a questa raggione si scriveria IIIX per VII, ne credo che si possa « abbreviar più che uno, come IX, IV, e simili ». *Lettere inedite*, XXIV.

(3) Cet érudit, né à Favora, était élève de Politien et de Jean Las-

titre poétique de Θησαυρὸς, Κέρας Ἀμαλθείας, Alde ajouta celui de : καὶ κῆποι Ἀδώνιδος, *les Jardins d'Adonis*.

C'est sous l'impression des troubles et des malheurs dont menaçait l'Italie l'invasion de Charles VIII, qu'Alde, *Aldus Manucius Bassianas*, écrivit sa préface en latin, adressée à tous les Studieux :

« C'est une rude tâche que d'imprimer correctement les livres latins, et plus dure encore les livres grecs ; mais rien de plus pénible que d'y apporter tous les soins qu'ils exigent dans ces temps malheureux. Depuis que je me suis imposé ce devoir (voici déjà la septième année), je puis affirmer, sous la foi du serment, n'avoir pas joui pendant tant d'années, même d'une heure de paisible repos.

« Chacun vante mon industrie, son utilité, sa beauté, son honorabilité ; cela est vrai, mais pour vous donner de bons livres, c'est une vie de labeur qu'il faut y consacrer ; pourtant, j'y suis résigné et je m'en console quand je vois ma peine profiter à tous de plus en plus, et les livres sortir des prisons où les enfermaient ces *enterreurs de livres*, βιϐλιοτάφοι, et être mis en vente, puisque je ne pouvais obtenir des possesseurs de me les confier même pour une heure. Mais mon vœu s'accomplit ; de temps à autre on vient m'en offrir de gré à gré, on en met en vente chez les libraires, et on m'en adresse un grand nombre. Ainsi donc, si quelqu'un avait le goût assez dépravé pour s'en affliger, il crèvera de dépit et d'envie et il ira se pendre, quand bientôt il verra sortir de mes presses des volumes d'Aristote, accompagnés de ses commentaires que j'ai tous réunis.

caris : il fut choisi par Laurent de Médicis pour être le maître de son fils Jean, depuis Léon X.

« Courage donc, et redoublez d'efforts et de dévouement pour les belles-lettres; quant à moi, avec l'aide de Dieu, dont la puissance est infinie, je ne cesserai de vous venir en aide en vous fournissant toute sorte de beaux et bons livres. En voici un de toute utilité : c'est la *Corne d'Amalthée,* ce sont les *Jardins d'Adonis,* qu'on peut appeler à juste titre un *Trésor,* puisqu'on y trouve tout ce qu'on peut désirer pour se perfectionner dans la connaissance des lettres grecques..... Il a été revu par Guarinus (ou Varinus) et Charles Antenoreus, Florentin, et aussi par Politien et par Frère Urbain (de Bellune). »

Ce titre de *Jardin d'Adonis* rappelle celui que MM. de Port-Royal ont donné au *Jardin des Racines grecques,* dont la première édition parut en 1657, avec un prologue en vers qui a disparu dans les éditions suivantes (1). Souvent, quand j'apprenais les Racines grecques, Ambroise Didot, mon aïeul, m'en récitait ce passage qui est une imitation de ce que dit Alde des *Jardins d'Adonis* (2) :

Entre en ce JARDIN, non de fleurs
Qui n'ont que de vaines couleurs,
Mais de RACINES nourrissantes
Qui rendent les âmes savantes.

Après une dissertation sur les *enclitiques,* les *verbes irréguliers,* les *contractions* et la tendance à abréger les mots, Alde ajoute :

(1) C'est à Lancelot de Port-Royal qu'on est redevable des premières éditions du Jardin des Racines grecques.

(2) « *Propter summam, quæ in eo est, rerum bonarum.* »

« La Prononciation n'est pas la même à Rome qu'à Milan, en Calabre ou en Sicile. Elle diffère aussi à Florence, à Gênes, à Venise; elle y varie même beaucoup et aussi à Brescia et à Bergame. Le mot latin *caput* est prononcé à Rome *capo*, et chez les Vénitiens, en retranchant le *p*, *cao*, dont les Padouans ont fait *co*, par une crase. De même de *cenanto* on fait *cenao*, puis *cenò*, et ainsi d'une foule d'autres. Pareillement les Grecs disent communément τοῦ κέρατος, d'où les Ioniens, par la suppression du τ, κέραος, et les Doriens κέρως, par une crase. Plût à Dieu que les Latins pussent en faire autant que les Grecs! »

Et, comme exemple des *métamorphoses* que peuvent subir les mots, il cite celui qui est formé de ἅμα et ἴσος, d'où ἅμισος, changé en ἥμισος, et au comparatif ἡμισύτερος, qui, par une seconde forme, devient ἡμισίων, par une troisième ἥσσων, et attiquement ἥττων; d'où il résulte que dans ἥττων il ne reste plus une seule des lettres primitives.

A la suite de cette préface d'Alde, Politien en adresse une autre à Varinus, où il l'engage à ne pas retarder la publication de ce livre qui sera aussi profitable aux Grecs qu'aux Latins, et il lui envoie une épigramme en quatre vers grecs qu'il pourrait, lui dit-il, placer en tête du *Cornucopia* :

Ἑλλάδι τοῖς ἰδίοις πεπλανημένῃ ἐν λαβυρίνθοις
Οὐ μίτον ἀλλὰ βίβλον προὔθετο δαιδάλεον
Οὐχ Ἕλλην, Ἰταλὸς δὲ Βαρῖνος· κοὔτι γε θαῦμα
Εἴγε νέος τὴν γραῦν ἀντιπελαργέομεν.

« Ce n'est pas avec un fil [d'Ariadne], mais à l'aide d'un livre ingénieux que Varinus, Italien et non Grec, est

venu en aide à la Grèce égarée dans son propre labyrinthe; on ne saurait s'étonner si, à l'exemple des cigognes, la jeunesse aujourd'hui vient secourir la vieille Grèce. »

Aristobulos, fils d'Apostolios, l'un des membres de l'Académie aldine, y a joint cet autre quatrain :

'Αριστοβούλου τοῦ 'Αποστολίδου.

Σπουδαίων ἕνεκεν Γωάρινος ἤλυθε κῆπον,
Εὐσταθίου κ' ἄλλων ἄνθεα δρεψάμενος.
Λείρια δ' ἱμερόεντα πονήσας εἵλετο ταῦτα,
Ἃ προτιθείς γε λέγει πᾶσιν· 'Οδμὴν λάβετε !

« C'est en faveur des hommes d'étude que Guarino est venu dans ce Jardin, où il a cueilli les fleurs d'Eustathe (1) et d'autres auteurs. Il a pris la peine d'y réunir ces lis aux aimables couleurs, et, vous les présentant à tous, il vous dit : Jouissez de leur parfum. »

Cartéromachos en fait autant et loue le savoir de Varinus en dix vers grecs; enfin la page se termine par ces quatre vers d'Alde :

Λῇς γνῶν' Ἡσίοδον, καὶ Σιμιχίδαν καὶ Ὅμηρον,
Ποιητάς τ' ἄλλως; τὰν λάβε πραξομέναν·
Κεῖς γὰρ Λατοΐδα γλυκερὸν δῶ κεῖς τε πορευσεῖ
Μεστά ῥ' ἀηδονέων ἄλσεα Πιερίδων.

« Veux-tu connaître Hésiode, Simichide (Théocrite), Homère et les autres poëtes, prends ce livre, il te conduira au paisible séjour d'Apollon, et dans les bois des Piérides, hantés des rossignols. »

(1) Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, figure aussi dans ce recueil pour son traité sur les dialectes d'Homère.

Il est fait mention de ces *Jardins d'Adonis* et de la *Corne d'Amalthée* dans une lettre de Musurus que je possède, et dans l'édition si remarquable de l''Ετυμολογικὸν μέγα (*Etymologicon magnum*), que Musurus a donnée chez Zacharias Calliergi en 1499.

A la suite de la préface d'Alde, de celle d'Ange Politien à Varinus et de ces épigrammes grecques, vient une préface en grec de Scipion Cartéromachos (*Fortiguerra*) de Pistoie à Varinus Camers. Elle commence ainsi :

« S'il est beau de se distinguer quand on écrit dans « sa propre langue, il est encore plus remarquable « d'écrire dans une langue étrangère, surtout dans la « langue grecque; et, quand on vient apporter un « secours inespéré à la Grèce expirante, qui ne sau- « rait se sauver par elle-même, elle doit voir sans « déshonneur que c'est l'Italie qui lui vient en aide « dans un si grand naufrage, puisque l'Italie elle- « même est une colonie grecque. »

Ces prolégomènes poétiques se terminent par une longue épître en grec de Varinus à Pierre de Médicis le Magnifique.

Au mois de septembre de cette même année, parut à Venise un volume devenu très-rare, les Diaria de bello Carolino. Il est imprimé avec le *même caractère* que l'*Ætna* de Bembo, mais il paraît moins neuf et moins interligné; le papier est aussi moins

favorable à l'impression. Quoique le nom d'Alde n'y figure pas, on ne saurait douter qu'il n'ait imprimé cette pièce historique. Cette relation de l'expédition de Charles VIII en Italie, faite par un contemporain, Alexandre Benedetti (Benedictus) de Vérone, docteur en médecine, qui a assisté à la bataille de Fornoue (1495), dont il nous donne un récit très-circonstancié, est fort intéressante. Je citerai seulement un détail de la description affreuse qu'il fait des morts, des blessés, des mourants, du pillage, de la violation des droits de l'humanité et des débris ensanglantés sur les champs de bataille. Il raconte que, parmi ces débris, il remarqua, « au milieu « des livres sacrés, des tableaux ornés de pierres pré- « cieuses, et des anneaux enrichis de pierreries, un beau « manuscrit où étaient peintes au naturel les diverses « courtisanes de tout âge dans leurs différents costu- « mes, selon les villes où un amour effréné avait con- « duit le possesseur de ce livre, qui voulut ainsi en « conserver la mémoire ».

L'auteur, dans son épître adressée au chevalier Sébastien Badoer et à Jérôme Bernardo, conseillers tous deux du sénat de Venise, a soin de dire que, tout en écrivant la vérité, il l'a cependant quelquefois adoucie, se souvenant que la vérité engendre les haines et souvent hâte la mort (1); et que c'est à la pos-

(1) Nos tamen intentionem non occultamus, quum strabonem quem-

térité exempte de ces craintes à la rétablir, alors que les os et la cendre sont à l'abri de la rage des méchants.

L'épître finale porte cette date : *Venetiis* M. IIII. D. *Sexto Cal. Septembris.*

1497 (1497-98 n. st.)

C'est sous la date de 1497 (*more veneto*) que parurent les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ volumes d'ARISTOTE. A ce propos, il est essentiel de remarquer qu'Alde n'a point indiqué de tomaison ni à son Aristote ni à la plupart des autres ouvrages sortis de ses presses et composés de plusieurs volumes. Les chiffres d'ordre n'ont été attribués aux volumes de cette édition d'Aristote que par les bibliographes, et cet ordre ne correspond pas du tout à celui de leur publication par Alde, détail assez important qui n'a été constaté par personne. C'est ainsi que le volume désigné comme tome IV, qui est daté de *juin* 1497, a paru sept mois avant le tome III, daté de *janvier* 1497, *à la manière vénitienne,* qui correspond au janvier 1498, selon le calendrier actuel, et ce tome III a précédé d'un mois l'apparition du tome II, daté de *février* 1497, soit de février 1498. Ainsi donc, selon l'ordre de la tomaison attribuée aujourd'hui aux œuvres d'A-

piam, pætum : vel claudum alium infirmum talis parcius appellamus. *Voy. la postface* d'Alexandre Benedictus.

ristote, l'ordre de publication des volumes a été le suivant : tome Ier, tome IV, tome III, tome II et tome V. C'est pourquoi dans mon analyse je suivrai l'ordre réel d'apparition de ces volumes, comme plus important pour l'exposition du développement de l'imprimerie aldine.

Après une interruption d'environ dix mois depuis la dernière publication d'Alde, parut un second volume d'Aristote (t. IV). Ce volume, très-épais, composé de deux parties, peut être relié séparément. La première partie contient l'Histoire des plantes de THÉOPHRASTE ; la seconde, les problèmes, la mécanique et la métaphysique. Dans la dédicace au prince son élève, Alde fait un magnifique éloge de la philosophie et une sortie contre les faux philosophes, ignorants, pervers, irréligieux, et qui, plus rapprochés de la bête que de l'homme, n'ont rien de commun avec la vertu, puisque, comme l'a dit Platon : Μὴ καθαρῷ γὰρ καθαροῦ ἐφάπτεσθαι οὐχὶ θεμιτόν. Il dédie ce volume d'Aristote à son élève le prince de Carpi, parce qu'il le voit se livrer avec passion à l'étude de la philosophie, et il l'assure qu'il peut compter sur son ardeur à conduire à bonne fin cette grande entreprise à laquelle il se consacre tout entier. « *Es nam tu mihi optimus testis, an potiores Her-* « *culis ærumnas credam, sævosque labores, et Ve-* « *nere, et cœnis et plumis Sardanapali. Natus nam*

« *homo est ad laborem, et ad agendum semper*
« *aliquid viro dignum, non ad voluptatem, quæ*
« *belluarum est ac pecudum.* »

Un petit ouvrage, devenu très-rare, parut aussi en juin de cette année. Il est intitulé : LIBELLUS DE EPIDEMIA *quam Itali morbum gallicum, Galli vero napolitanum vocant,* in-4°, par Nicolas Leoniceno Vincentino (1). C'est le premier livre qui ait été publié sur la maladie récemment introduite en Europe, à laquelle, dit Leonicenus, les médecins n'ont point encore donné de nom, mais qui est connue sous le nom de maladie française, parce qu'elle fut introduite en Italie par les Français lors de leur récente invasion (2).

Dans sa préface, qu'il adresse à Jean-François de la Mirandole (3), comte de Concordia, son protecteur, Leoniceno nous fait savoir que cet ouvrage est la reproduction développée d'une thèse qu'il avait soutenue à Ferrare. Les circonstances n'ayant pas permis à Jean-François de la Mirandole d'y assister, malgré le désir qu'il en avait manifesté, l'auteur crut lui être agréable en lui dédiant ce volume.

(1) Nicolas Leonicenus, Vincentinus, du lieu de sa naissance Lonigo (*Leonicum*), dans le Vicentin, mort en 1524, était philologue, philosophe et médecin des plus distingués.

(2) Il a été réimprimé le mois suivant à Milan, in-4, et assez souvent depuis.

(3) Jean-François Pic de la Mirandole, mort en 1533, était le neveu du célèbre Jean Pic de la Mirandole, dont il a écrit la vie, et, comme lui, il s'occupa de philosophie religieuse.

Témoin des grands travaux entrepris par Alde et de son zèle infatigable, Leoniceno nous transmet l'admiration qu'il en éprouve et que le temps a confirmée. « Je ne saurais, dit-il, assez louer Alde Ma-« nuce le Romain, dont le génie est non moins re-« marquable que le savoir, et qui, par ses labeurs et le « secours de son art, s'occupe de nous imprimer, par « milliers de volumes, toute la science des Grecs : « grammaire, poésie, art oratoire, philosophie, mé-« decine même, et fait revivre, en les améliorant, « les écrits de tous les hommes les plus éminents de « l'antiquité, en sorte que désormais ils sont à l'abri « des ravages du temps qui les aurait anéantis. N'est-« il pas digne de l'immortalité, celui qui rend éter-« nels tant de grands génies (1) ? »

Alde imprima vers la même époque un opuscule du même auteur : DE TIRO SEU VIPERA, adressé à Alexandre Agathimeros ou Bondini, médecin de Venise et collaborateur d'Alde à son Aristote. Il ne porte ni le lieu ni l'année de l'impression, mais il sort sûrement des presses d'Alde.

(1) « Quocirca nunquam satis laudari posset Aldus Manutius Romanus, vir non minore ingenio, quam doctrina, qui sua industria atque labore, omnem Græcorum sapientiam, grammaticam, poeticam, oratoriam, philosophiam, et medicinam etiam, innumerosis voluminibus curat imprimenda, qui tot doctissimorum hominum lucubrationes, quæ non multis post annis erant interituræ, ita reficit atque restaurat, ut nulla unquam possint temporum vetustate aboleri, dignus profecto immortalitate, qui tam multis viris præstantibus dat æternitatem. » *Feuillet* 11, *verso*.

Quatre petits ouvrages en latin, aujourd'hui extrêmement rares, mais de peu d'intérêt littéraire, parurent cette année, format in-4°.

Dans le premier, publié sous le titre bizarre d'ÉPIPHYLLIDES (1), mot grec qui signifie les *grappillons* (*botryunculi*), Laurent MAIOLI, professeur public de philosophie à Ferrare, a réuni une série de syllogismes que le duc Hercule d'Este envoya à Alde pour qu'il en exécutât l'impression. Alde s'y refusa d'abord, prétextant que le livre n'était pas assez bien écrit, mais, sur les instances du prince, il s'y décida, en le dédiant à la jeunesse studieuse et l'engageant à étudier ces élucubrations pour en profiter, *si c'est possible*. Après cette épître d'Alde à la jeunesse et celle de Maioli à Alde, vient une épître dédicatoire de l'auteur au jeune cardinal Hippolyte d'Este, alors âgé de dix-huit ans, fils du duc Hercule d'Este. Elle contient un renseignement nouveau, constatant que ce jeune cardinal d'Este avait fait un premier voyage en Hongrie avant 1497 (*Cum tuas ex Pannonia iucundissimas mihi litteras accepi,* lui dit Maioli), tandis que les biographes ne parlent que d'un seul voyage dans ce pays, exécuté par lui en 1518.

Le second, qui traite de la *Conversion des propo-*

(1) J'ignore où Renouard a puisé l'indication du titre de ce volume, titre qu'il annonce ainsi : *Epiphyllides, i.* BOTRYUNCULI ET RACEMULI *in dialecticis*, tandis que mon exemplaire porte simplement *Epiphyllides in dialecticis*. Le volume n'a que 53 ff. imprimés; le 54e doit être blanc.

sitions selon les péripatéticiens, est précédé d'une épître de L. Maioli adressée au juge Hybletus de Flisco.

Le troisième est une traduction latine d'un fragment d'AVERROÈS. De ces trois opuscules, imprimés avec le même caractère, le second seul est daté (Venise, Alde, juillet 1497), mais, à la fin du troisième, se trouve un registre de réclames pour tous les trois, ce qui prouve qu'ils ont été imprimés à la même époque, pour ne former qu'un volume en trois parties.

Le quatrième opuscule, daté aussi de 1497, est de Laurent MAIOLI, sur les GRADES *de la médecine*. Il ne porte pas le nom d'Alde, mais, comme il est imprimé avec les mêmes caractères que les précédents, on doit lui en attribuer l'impression. Ce Laurent Maioli était probablement frère de Th. Maioli, le célèbre bibliophile, cet heureux rival de Grolier, et qui à son exemple mettait sur ses admirables reliures : *Th. Maioli et amicorum*. A l'exemple des Grolier, des De Thou, des Letellier et des grands seigneurs amis des lettres, Maioli acquérait chez Alde plusieurs exemplaires de la même édition pour lui venir en aide, comme doit faire tout généreux protecteur, et il les distribuait à ses amis.

En tête de ce dernier ouvrage est une préface de Maioli à Louis-Marie Sfortia.

La même année, au mois de septembre, Alde

donna, en un volume in-folio, IAMBLIQUE, PROCLUS, PORPHYRE, SYNÉSIUS et autres philosophes néo-platoniciens. En tête est une préface adressée par Marsile Ficin au cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X.

Le 5 décembre suivant, parut un petit LIVRE D'HEURES de la Vierge, en grec, format in-16, fort bien imprimé en rouge et en noir. Il est devenu extrêmement rare.

Alde imprima aussi, en décembre 1497, le DICTIONARIUM *græcum copiosissimum secundum ordinem alphabeti, cum interpretatione latina,* dont la première partie est la reproduction du Lexique grec-latin de *Craston,* où il ajouta une nomenclature alphabétique des mots latins correspondant aux mots grecs, ce qui est en quelque sorte le premier essai d'un Dictionnaire *latin-grec* et *grec-latin;* mais son usage est fort incommode puisqu'il faut aller chercher à la fin du volume l'équivalent en latin des mots du texte grec; et ce qui rend cette recherche presque impossible, c'est que, comme dans tous les ouvrages jusqu'alors publiés par Alde, aucune page n'est chiffrée. Cet inconvénient, dont il fut frappé, lui fit recommander, dans un avis à la fin de son Lexique *latin,* de numéroter *à la plume* chacune des pages du Lexique grec, pour pouvoir s'y reconnaître :

c'est ce qui a été fait dans l'exemplaire que je possède (1).

Dans sa préface, adressée aux Studieux, Alde nous dit avoir rassemblé des matériaux pour publier un Lexique plus complet que celui qu'il imprime, mais que, pour bien exécuter un pareil travail, il faudrait un loisir que ses multiples occupations lui interdisent, et aussi le concours de savants spéciaux, afin de traiter convenablement, et κατὰ κυριότητα, chaque expression. « Comment, en effet, avoir les connaissances nécessai« res dans les arts libéraux, en médecine, en jurispru« dence, et, quant à la botanique, ne serait-il pas « honteux d'en parler, quand on n'en connaît que « les laitues et les choux? Suffire à cette tâche serait « impossible; il faut donc attendre la publication du « Grand Étymologique, de Suidas, de Pollux, de « Pausanias, de Stephanus Byzantinus, que je vais « bientôt mettre sous presse, ainsi qu'une foule d'au« teurs et les meilleurs en tous genres. En ce mo« ment même, dit-il, mes types impriment dix des « comédies d'Aristophane (2), accompagnées d'excel« lents commentaires; sous peu, Suidas sera im« primé, et je réunirai en un seul volume toutes

(1) C'est au tome II d'Aristote, qui parut trois mois après ce dictionnaire grec, qu'Alde a introduit la pagination régulière au haut des pages, mais seulement après les soixante-quatre premières pages qui, étant déjà imprimées, n'ont pu être chiffrées.

(2) Il espérait alors pouvoir compléter la *Lysistrata* dont il avait recueilli un fragment, qu'il jugea trop incomplet pour être adjoint aux neuf comédies dont se compose son édition d'Aristophane.

« les Lettres les plus célèbres; j'attaquerai ensuite « la Rhétorique d'Hermogène, les Progymnasmata « d'Aphthonius et leurs commentateurs, et ceux « d'Aristote, et aussi tout ce qui nous reste de Ga- « lien.... enfin je donnerai bien plus que je ne pro- « mets, mais aussi, par un juste retour, venez- « moi en aide, et, *si cupitis Aldum vestrum opem* « *vobis et pereunti doctrinæ impressorio ære faci-* « *lius allaturum, ære vestro emere libros nostros,* « *ne parcite impensæ,* alors vous pourrez bientôt « posséder l'antiquité tout entière. N'oubliez donc « pas ce que prescrit Hésiode :

Καὶ δόμεν ὅς κεν δῷ, καὶ μὴ δόμεν ὅς κεν μὴ δῷ·
Δώτῃ μέν τις ἔδωκεν, ἀδώτῃ δ'οὔτις ἔδωκεν. »

A la fin de cette préface sont deux quatrains en grec, l'un de Cartéromachos, l'autre de Marc Musurus, en l'honneur d'Alde.

Voici celui de Musurus :

Τῆσδ' ἐπεριδμαίνεσκε τιθηνήτειρα Πελασγῶν
Γλῶσσα, καὶ ἁ θυγατὴρ Αὐσονὶς ἀμφὶ βίβλου,
Τῇσι ταλαντεύων τρυτάνην ὅτ' ἰσόῤῥοπον εἶδε,
Ξυνὸν εἴην ἀμφοῖν τὸ κτέαρ Ἄλδος ἔφη.

« La langue nourricière des Pélasges et sa fille la « langue ausonienne se disputaient ce livre; mais « Alde, les pesant dans la balance, vit ses plateaux « rester en équilibre, et déclara que ce livre était « un bien commun à toutes deux. »

Ce volume contient aussi un recueil des mots ayant des significations toutes différentes, par CYRILLE, et le traité d'AMMONIOS : *De differentia dictionum per literarum ordinem*.

C'est vers le commencement de l'année 1498, selon notre style, qu'Alde fut atteint de la maladie pestilentielle qui causa de si grands ravages et acquit toute sa force à l'époque de l'Ascension, au point que cette fête ne put être célébrée. Alde, se voyant en danger de mort, fit le vœu de se faire prêtre s'il parvenait à guérison. Heureusement il recouvra la santé et fut relevé de son vœu quelque temps après, mais les travaux de son imprimerie se ressentirent des conséquences de ce fléau et de la maladie d'Alde.

Le traité des *Institutions de la* GRAMMAIRE GRECQUE, daté de *janvier* 1497, c'est-à-dire 1498 de notre style, et qui fut entrepris par Urbain BOLZANI, dit de Bellune, à la demande d'Alde, offre pour la première fois les règles de la grammaire de la langue grecque données en latin (1) ; il est dédié à Jean-François Pic de la Mirandole, digne, par son amour pour les let-

(1) C'est dans ce volume in-4° que parut pour la première fois, avec date, un petit caractère grec dont j'ai retrouvé l'emploi dans les premières impressions d'Alde : le *Dictionnaire grec* in-f°, daté de décembre 1497, et dans deux ouvrages sans date : le Musée et le Psautier.

tres, de son oncle, le célèbre Jean Pic de la Mirandole, universellement nommé le *Phénix* de la science; désignation que lui donne Alde, et qui lui a été maintenue. Une médaille commémorative a été frappée en l'honneur de Bolzani, après la publication de ce livre de toute utilité à l'époque où il parut, et qui a été souvent réimprimé.

Le troisième volume d'ARISTOTE, qui parut le même mois que l'ouvrage précédent, se compose de vingt-quatre traités sur des sujets divers, et contient l'*Histoire des animaux*. Il est précédé d'une préface, adressée à Albert Pio, où Alde rend compte de l'ordre dans lequel il a cru devoir ranger les écrits d'Aristote et de Théophraste, d'après les conseils de François Caballus de Venise (1), aussi savant en philosophie qu'en médecine. Il engage le prince à étudier surtout l'*Histoire des animaux*, placée en tête de ce volume, et d'en comparer le texte grec avec la traduction latine faite, quelque temps auparavant, par Théodore Gaza qui, « bien que Grec de nation, excelle dans la connais- « sance des deux langues ». « Cette étude, dit-il au « prince, vous sera non moins profitable qu'elle le fut « pour bien apprendre le grec à Hermolaüs Barbaro « et à Pic de la Mirandole, votre oncle, à Jérôme « Donat, à Ange Politien, ces hommes si distingués « par leur profond savoir. »

(1) François Caballo professa la médecine à Padoue et mourut en 1540.

Dans sa préface au prince de Carpi, en tête du SECOND volume, daté de *février* 1497 (1498 n. st.), Alde rend compte de ses efforts pour réunir les meilleurs manuscrits d'Aristote, qu'il a comparés avec soin afin d'adopter les meilleures leçons. Quant aux manuscrits de THÉOPHRASTE, ils sont, dit-il, tellement rares qu'il n'a pu s'en procurer qu'un seul dans toute l'Italie. Alde déplore dans cette lettre la mort prématurée, à l'âge de trente-deux ans, de Jean Pic de la Mirandole « *dont l'immense savoir n'aurait point eu de bornes s'il eût prolongé sa carrière* », et il témoigne sa reconnaissance et son affection pour son élève le prince Albert Pio, neveu de Pic de la Mirandole. Il veut que tous les amis des lettres sachent que c'est encore plus à Alberto Pio qu'à Alde lui-même qu'ils sont redevables de la publication de tant d'ouvrages grecs et latins (1). Aussi est-ce à lui qu'il dédiera tous les volumes concernant les écrits d'Aristote et de Théophraste.

(1) « Nam non modo assidue adjuvas provinciam nostram opibus tuis, sed agros quoque fertilissimos amplissimosque te mihi donaturum palam dicis. Immo oppidum amœnum ex tuis ita meum futurum polliceris, ut in eo æque ac tu jubere possim. Quod facis ut bonorum librorum et latine et græce commodius faciliusque a me ibi fiat omnibus copia, constituatur etiam Academia in qua, relicta barbarie, bonis litteris, bonisque artibus studeatur..... Non sperno, princeps liberalissime, ingentia munera tua. Veniam equidem non invitus quocunque jusseris ac tecum quem a teneris (ut aiunt) unguiculis educavi instituique, incumbam studio sapientiæ, quam philosophiam græco vocabulo appellamus..... Utinam viveret ille Johannes Picus, avunculus tuus, quem immatura morte raptum semper deflebimus! Nam sua, quamvis magna, tamen adhuc crescenti doctrina, superaret omnium fortunam. »

Parmi les savants les plus distingués qui se sont intéressés à cette publication, il cite avec éloge l'Anglais Thomas Linacer, Gabriel Braccio (*Brasichellensis*), Justin (Décadyos ?) de Corcyre, Nicolas Leoniceno, qui, à la demande d'Alde, a collationné les textes sur les manuscrits qu'il possède, et Laurent Maioli, de Gênes, aussi célèbre comme médecin que comme philosophe (1). Alde termine sa longue épître au prince de Carpi en annonçant qu'il va donner bientôt tous les commentateurs d'Aristote, les œuvres complètes de Platon, et tous les écrits d'Hippocrate, de Galien et des autres médecins, puis tous les mathématiciens; et qu'il s'efforcera, si Dieu lui prête vie, « de ne le laisser jamais manquer de bons « livres de littérature et de science ». Mais Alde ne put, de son vivant, mettre à exécution son projet de publier les œuvres complètes de Galien, dont il s'occupa seulement à rassembler les matériaux. L'édition complète ne parut qu'en 1525, en 5 volumes in-fol., par les soins de son-beau père André d'Asola (2).

Sur le dernier feuillet du second volume d'Aristote, se trouve l'indication, en *grec* et en latin, du *registre* des cahiers qui composent ce volume. Pour que ces renseignements fussent donnés en grec, il fallait qu'Alde employât des Grecs dans ses

(1) *Philosophorum ætatis nostræ medicorumque facile princeps.*
(2) *In ædibus Aldi et Andreæ soceri.*

ateliers, même pour l'assemblage des feuilles et la reliure ou brochure des volumes. A.-A. Renouard, dont je ne saurais trop louer l'exactitude scrupuleuse et si persévérante dans le cours de ses longs travaux sur les Alde et les Estienne, ne parle point de ces indications placées par Alde au feuillet 268 du volume, non plus que d'un autre avis au relieur, également en grec, qui se trouve entre les pages 15 et 16 des *Rhetores Attici*, 1513, 2 vol. in-fol.

L'expression de *broché à la grecque*, connue en librairie et dans tous les ateliers de brochure, se rattache probablement à ce mode d'opérer venu de Constantinople. Dans une lettre inédite de J. Arigon adressée à Zacharias Calliergi, il lui demande de lui envoyer les Géorgiques (d'Hésiode) pour qu'il les fasse relier à la grecque, ἵνα ἑλληνιστὶ συνδεθήσεται.

Alde nous dit que ce volume a été « *excriptum* (sic) *Venetiis, manu* stamnea (sic), *in domo Aldi Manutii Romani et græcorum studiosi, mense februario M. III. D.* » (1). Cet avis, répété en grec, également avec l'expression singulière d'*imprimé avec une main d'étain* (καττιτερίνῃ χειρὶ), me donne tout lieu de croire que les premiers caractères fondus par Alde furent exécutés en étain, ou du moins que l'étain

(1) La date est aussi marquée en lettres grecques majuscules et aussi en minuscules :
en majuscules, X.HHHH.ΠΔΔΔΔ:ΙΙΙΙ, soit 1497;
en minuscules, ͵α, υ', ϛ, ζ, soit 1497.

y prédominait sur le plomb ; car je ne pense pas qu'on employât alors le mélange du plomb avec l'antimoine, métal récemment découvert, dont l'alliage donna une bien plus grande solidité aux caractères d'imprimerie (1).

A.-A. Renouard remarque en effet que le caractère grec, qui n'avait servi qu'à l'impression des deux opuscules, le poëme de Musée et la Galéomyomachie, paraît déjà usé dès l'impression de la grammaire de Théodore Gaza, imprimée en janvier 1495 (1496, n. st.), ce qui fait présumer, dit-il (p. 405), qu'alors on employait pour la fonte des caractères une matière très-peu forte, qui n'était presque que du plomb. Ces fontes d'ailleurs étaient peu considérables.

On voit par une lettre de Paul Manuce, du 20 mai 1570, publiée pour la première fois par Renouard,

(1) Si l'ingénieux Schæffer, l'associé de Fust et de Gutenberg, eut l'idée de cet alliage du régule d'antimoine qui augmente considérablement la dureté des caractères, et si quelques-uns des ouvriers de leur atelier connurent ce procédé, il dut être tenu secret par eux, car alors, plus que jamais, les nouveaux procédés étaient cachés, surtout en ce qui concernait l'imprimerie.

Mon père, pour son procédé de *stéréotypage*, composa un alliage de quarante parties d'étain et de cinquante parties de régule d'antimoine, alliage auquel il ajouta une dixième partie de cuivre afin de rendre la fonte des caractères plus dure, ce qui permettait d'enfoncer, à l'aide d'un balancier, une page tout entière dans une plaque de *plomb vierge*, d'où on retirait par le clichage la reproduction en relief de cette page, en sorte que l'impression s'opérait, comme dans l'origine de l'imprimerie, sur des planches *immobiles* (l'impression tabellaire).

Ces caractères *en matière dure* (étain, antimoine et cuivre) avaient l'avantage de durer trois fois plus que les caractères ordinaires. Maintenant on remplace le cuivre par le fer.

que, même à cette époque, les caractères d'imprimerie duraient peu, puisqu'il recommande qu'ils soient tout neufs : « Voglio che la lettera sia nuova *fiammante* » (1), et qu'on s'assure s'ils le sont réellement, qu'autrement ils seront déjà vieux quand on arrivera à la moitié du volume, c'est-à-dire dans quatre mois.

En examinant le Théocrite, qui parut en février de cette même année 1495 (1496, n. st.), avec le premier volume d'Aristote, en novembre, je ne doute pas que les premiers caractères d'Alde furent fondus en étain, plus ou moins mélangé de plomb, et que probablement la fonte en fut faite dans ses ateliers et sous ses yeux; car alors toutes les parties qui constituent l'art typographique s'exécutaient par les soins de l'imprimeur qui très-souvent gravait lui-même ses caractères et faisait faire les fontes chez lui, fabriquait son encre et s'occupait de tous les détails techniques. J'ajouterai que ces poinçons furent gravés, contrairement à ceux de Jenson, avec un talus très-obtus, ce qui en rendait la fonte bien plus facile, mais aussi l'impression moins nette : les contours indécis s'empâtant plus ou moins sous l'inégalité de l'encrage et du foulage de la presse (2). L'encre d'Alde, si noire et qui

(1) Éclatante, flambante, et, comme disent les Anglais, *sylver type* (caractère d'argent), c'est-à-dire brillant comme de l'argent, expression figurée qui a fait croire que quelques livres avaient été imprimés avec des *caractères d'argent*.

(2) Je me rappelle que mon père me conduisit, bien jeune encore, à

s'est si bien conservée jusqu'à nos jours, est bien supérieure à celle des Junte (1).

Le papier employé par les Alde était fabriqué à Fabriano, petite ville de tout temps renommée par l'excellente qualité de ses papiers (2); il réunissait toutes les conditions désirables : finesse, blancheur, solidité, et il était très-bien collé, ce qui permettait d'y ajouter des notes et additions que les savants se plaisaient à inscrire sur les marges. Parmi le grand nombre d'exemplaires ainsi annotés, il en est plusieurs qui

l'Imprimerie (alors nationale) pour me montrer les poinçons d'un grand caractère persan, provenant de l'imprimerie de la *Propagande;* leurs talus taillés à pic devaient produire une netteté dont les caractères d'Alde sont dépourvus, surtout dans ses premières impressions grecques; aussi la fonte devait en être bien plus difficile. J'ai vu souvent mon docte père, pour montrer à ses ouvriers fondeurs comment il fallait s'y prendre afin de mieux *faire venir* tel ou tel délié d'une lettre, qu'il avait gravée avec très-peu de *talus*, pour qu'elle donnât une impression plus pure, saisir le moule des mains mêmes des ouvriers, et, par son expérience et sa dextérité, obtenir facilement le résultat auquel ils n'avaient pu atteindre.

(1) Je conserve encore la recette de mon aïeul Ambroise Didot pour faire l'encre; on en a modifié les bases de mille manières sans cependant qu'elle soit devenue plus noire et plus brillante que celle des Alde et des Estienne, et je me rappelle mon oncle Pierre Didot et mon père faisant cuire sur les bords de la Seine l'encre destinée à l'impression du Racine et du Virgile in-f°, exécutés au *Palais national du Louvre*, et, plus tard, mon jeune frère consommant des centaines de paquets de bougies allumées au-dessous de plaques de cuivre pour y recueillir un noir le plus pur destiné à l'impression de l'édition de la Henriade, dont les types gravés par mon père étaient fondus sous sa direction.

(2) Colle et Fabriano sont les deux localités où les premières papeteries s'établirent en Italie, et j'ai constaté avec plaisir à la première des expositions universelles (celle de Londres, 1851) que les papiers fabriqués par M. Miliani à Fabriano soutenaient leur antique réputation. (Rapport du Jury par Amb. Firmin Didot, p. 84.)

contiennent des variantes de manuscrits et des notes précieuses sous le rapport littéraire, mais la plupart des bibliophiles préfèrent les marges exemptes de toute écriture.

On pourra juger par la correspondance vénitienne de Lorenzo da Pavia avec la charmante Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, du soin apporté par Alde au choix qu'il faisait de son papier pour des exemplaires destinés à cette princesse, qui doit être placée au premier rang des bibliophiles.

1498.

En juin 1498 parut le cinquième volume de l'ARISTOTE, contenant les *Éthiques* qui terminent la publication des œuvres de ce philosophe.

Dans la préface adressée à son protecteur, le prince Alberto Pio, il lui dit qu'il aurait voulu pouvoir réunir dans cette édition tous les textes grecs dont on a la traduction latine de Léonard l'Arétin. « Pour les « retrouver, dit-il, j'ai eu recours à Rome, à Flo« rence, à Milan, à la Grèce et jusqu'à la Bretagne, « enfin où n'ai-je pas envoyé ! C'est surtout à Venise « que j'ai puisé. Après l'achèvement de ce volume, « j'ai attendu six mois vainement ce qui manquait en« core. Ces efforts convaincront, je l'espère, l'ingra« titude, l'envie, la malveillance de la difficulté de « publier correctement les œuvres d'Aristote ; mais,

« ajoute Alde avec amertume et tristesse, toujours le « monde fut ingrat pour ses bienfaiteurs (1). »

C'est seulement dix ans après, en 1508, que la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote, dont Alde n'a-

(1) Voici la liste des ouvrages d'Aristote qui composent l'ensemble de la grande publication d'Alde.

1er *vol.* l''Οργανον (novembre 1495).

Πορφυρίου εἰσαγωγή. — Κατηγορίαι. — Περὶ ἑρμηνείας. — Ἀναλυτικῶν προτέρων πρῶτον, — Δεύτερον. — Ἀναλυτικῶν δευτέρων πρῶτον, — Δεύτερον. — Τοπικῶν πρῶτον, — Δεύτερον, — Τρίτον, — Τέταρτον, — Πέμπτον, — Ἕκτον, — Ἕβδομον, — Ὄγδοον. — Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων.

2e *vol.* (février 1497).

Ἀριστοτέλους βίος ἐκ τῶν Λαερτίου. — Κατὰ Φιλόπονον. — Θεοφράστου βίος. — Γαληνοῦ περὶ φιλοσόφου ἱστορίας. — Ἀριστοτέλους φυσικῆς ἀκροάσεως βιβλία ὀκτώ. — Περὶ οὐρανοῦ, βιβλία τέσσαρα. — Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς βιβλία δύο. — Μετεωρολογικῶν βιβλία τέσσαρα. — Περὶ κόσμου. — Φίλωνος Ἰουδαίου περὶ κόσμου. — Θεοφράστου περὶ πυρὸς καὶ περὶ ἀνέμων. — Περὶ σημείων ὑδάτων καὶ πνευμάτων ἀνωνύμου. — Θεοφράστου περὶ λίθων.

3e *vol.* (janvier 1497).

Ἀριστοτέλους περὶ ζώων ἱστορίας. — Περὶ ζώων μορίων. — Περὶ ζώων πορείας. — Περὶ ψυχῆς. — Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητοῦ. — Περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν. — Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως. — Περὶ ἐνυπνίων. — Περὶ τῆς κατ' ὕπνον μαντικῆς. — Περὶ ζώων κινήσεως. — Περὶ ζώων γενέσεως. — Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος. — Περὶ νεότητος καὶ γήρως, καὶ ἀναπνοῆς ζωῆς καὶ θανάτου. — Περὶ πνεύματος. — Περὶ χρωμάτων. — Φυσιογνωμικῶν. — Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων. — Περὶ Ξενοφάνους καὶ Ζήνωνος καὶ Γοργίου δογμάτων. — Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. — Θεοφράστου περὶ ἰχθύων. — Περὶ λίθων. — Περὶ κόπων. — Περὶ ὀσμῶν. — Περὶ ἱδρώτων.

Ce volume se compose de 457 feuillets.

Le 4e *vol.* (juin 1497); il se divise en deux parties :

Première partie : Θεοφράστου περὶ φυτῶν ἱστορίας (20 livres). — Περὶ φυτῶν αἰτιῶν (6 livres); en tout (226 feuillets).

Seconde partie : Ἀριστοτέλους προβλημάτων (38 livres formant 116 feuillets). — Ἀλεξάνδρου ἀφροδισιέως προβλημάτων (2 livres forment 42

vait pu se procurer de manuscrit, furent publiées par lui en tête des *Rhetores græci*.

L'édition *princeps* d'ARISTOPHANE, in-folio, qui parut au mois de juillet de cette année, est un monument littéraire et typographique non moins remarquable. Alde, malgré tous ses efforts, n'avait pu recueillir que neuf comédies : le *Plutus*, les *Nuées*, les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acharnes*, les *Guêpes*, les *Oiseaux*, la *Paix*, les *Ecclesiazousæ*. Les scolies qui accompagnent ces neuf comédies ont été recueillies par Marc Musurus dans divers manuscrits ; à ces scolies d'autres de moindre valeur ont été ajoutées dans les éditions postérieures, mais Brunck dit qu'on ne doit pas les confondre avec celles de l'édition d'Alde (*Sincera habentur sola in editione Aldina*). En tête du volume est une épître dédicatoire adressée par Alde à Daniel Clary de Parme, alors professeur en grec et en latin dans l'*opulente* ville de Raguse; Alde y démontre « combien sont dans l'erreur ceux « qui, s'occupant de philosophie, de médecine et de

feuillets). — 'Αριστοτέλους μηχανικά. — Τῶν μετὰ φυσικά (13 livres). — Θεοφράστου τὰ μεταφυσικά. Ces trois parties forment 121 feuillets.

5e *vol.* (juin 1498).

'Αριστοτέλους ἠθικῶν νικομαχείων, — Πολιτικῶν, — Οἰκονομικῶν, — 'Ηθικῶν μεγάλων, — 'Ηθικῶν εὐδαιμίων.

La *Rhétorique* ne parut qu'en 1505 et la Poétique d'Aristote qu'en 1536, *in ædibus heredum Aldi*, in-8°; cependant il y est fait indirectement allusion dans la préface d'Aristophane.

« science, se croient habiles sans savoir le grec, et se « contentent de lire Aristote, Thémistius, Simplicius, « Hippocrate, Galien, dans des traductions latines, « bien qu'on sache qu'elles sont inexactes et incom- « plètes..... J'espère que bientôt, « *explosa barbarie,* « *rejectisque ineptiis,* » je vais faire briller dans tout « son jour ce qui n'était accessible qu'à bien peu de « gens. Aristote n'a pas écrit seulement sur ce qui « concerne la dialectique, la philosophie naturelle, « surnaturelle et morale, mais encore sur la rhétori- « que et la poétique. Je t'adresse donc, mon cher « Clary, toi qui professes à Raguse avec un grand « succès aussi bien le grec que le latin, conformé- « ment aux préceptes de Quintilien, les neuf co- « médies d'Aristophane que tu liras avec plaisir et qui « rendra ta tâche plus facile en intéressant la jeunesse « à cette lecture. Je n'y joins pas la dixième, la « *Lysistrata*, n'en ayant retrouvé qu'à peine la « moitié. A ces neuf pièces sont joints d'excellents « commentaires très-anciens.

« Rien, à mon avis, ne saurait être plus utile pour « bien savoir la langue grecque que l'étude d'Aris- « tophane, et telle était aussi l'opinion de Théodore « Gaza, ce savant si accompli, qui, interrogé sur l'au- « teur que devrait lire assidûment quiconque voudrait « bien savoir le grec : — « Aristophane suffit, sous « tous les rapports, répondit-il ; c'est l'*attique* par « excellence. Saint Jean Chrysostome lui-même en

« faisait tant de cas, qu'on prétend qu'il ne cessait « de lire et relire les vingt-huit comédies d'Aristo- « phane (qu'on possédait alors), s'en servant comme « d'un oreiller, et c'est de cette façon qu'il acquit, « dit-on, cette éloquence et cette sévérité de style « qu'on admire en lui. On doit donc, selon moi, les « lire avec autant de plaisir que celles de Térence « dont Cicéron faisait sa lecture habituelle, et qu'il « appelait son *familier*, l'ayant toujours avec lui. »

L'enthousiasme que fit naître cette apparition d'Aristophane, sortant simultanément des presses d'Alde avec les œuvres d'Aristote, est signalé par Musurus dans sa préface, qu'il écrivit en grec à la suite de celle d'Alde. Ce morceau est très-travaillé et à la manière des anciens rhéteurs, dont il a l'élégance, comme tout ce que Musurus a écrit en grec. Mais la traduction que j'en donne ne saurait offrir qu'une faible idée de ce style coloré où la valeur des mots et leur agencement, s'écartant à dessein de l'usage ordinaire, exigent une certaine tension d'esprit, qui, malgré la décevance du style, fait éprouver au lecteur quelque fatigue.

Voici cette préface :

Marc Musurus de Crète, salut aux Lecteurs.

« Philhellènes !

« En ce moment nous sommes redevables à Alde de livres grecs qui nous font connaître la nature des êtres,

distinguer les vices des vertus, et parvenir par le raisonnement à la vérité. Pour nous donner ce qui nous est resté des écrits d'Aristote, il n'a été épargné aucune dépense; et maintenant, pour gratifier de son mieux les amis de la véritable instruction, il a cru convenable de donner quelque délassement à ceux qui s'appliquent à la philosophie quand leur esprit est fatigué par la lecture des subtilités de la psychologie et de la métaphysique. A cet effet, il vous invite à assister à la représentation des comédies d'Aristophane, sans vous obliger de vous transporter pendant les fêtes de Bacchus à Athènes, et il vous les rend accessibles en tous lieux et à jamais, tant Alde, remplissant ses fonctions de chorége, y a déployé de largesse ! Mais comment trouver des expressions qui puissent atteindre à la hauteur de ce grand poëte qui, par les grâces de ses paroles et ses plaisanteries pleines de charme, entraîne à soi quiconque veut s'instruire! Ceux qui aspirent à la vertu, il les encourage par des éloges, et ceux qui, mal éduqués et dévoyés du chemin de la vertu, ne sont plus des hommes sérieux, il les combat par des allusions pleines d'âcreté, ou bien tout à découvert et, comme il le dit lui-même, en Hercule, recourant aux grandes paroles et à une fine raillerie. Accusateur intrépide, il s'attaque même aux généraux coupables, et c'est en captivant l'esprit de ceux qui se livrent à lui qu'il insinue dans leur cœur le sentiment de ce qu'on doit préférer, de ce qu'on doit éviter.

« Sans s'attacher à certains endroits où il fait figurer le surnaturel, il suffira de savoir que ce surnaturel n'effraye que le bas peuple. Quant à ceux qui se sont familiarisés avec Aristophane, la variété d'expressions appropriées à toutes les nuances de la pensée reste tellement empreinte dans leur mémoire, que, si quelqu'un d'entre eux, dans la conversation, voulait imiter Aristophane, cette réminiscence, imprégnée encore de la senteur du thym attique, le ferait croire né et nourri au sein même de la

Grèce. Cette supériorité d'Aristophane est telle qu'il y aurait folie à moi de ne pas reconnaître combien il m'est impossible de parvenir à faire son éloge (1); Aristophane lui-même n'y pourrait suffire.

« Quant aux commentaires, il faudrait y consacrer beaucoup de temps et de peine pour leur donner une meilleure forme. Ils étaient, vous le savez, fort en désordre. J'ai pris soin seulement de corriger les épreuves. Quant aux fautes commises par le compositeur, elles étaient plus compliquées que les têtes de l'hydre de Lerne, et il m'eût fallu le secours d'Iolas; pour une retranchée, d'autres renaissaient : tantôt c'était un caractère à substituer, tantôt à supprimer ou à changer; mais, si nous avons ainsi *tant roulé le tonneau,* sera-ce pour l'utilité des Grecs? je ne saurais le dire. Bien peu d'entre eux ont conservé quelque étincelle de la félicité passée. Quant aux autres, en vain on agirait sur eux, enchaînés qu'ils sont aux nécessités de la vie et à suffire au tribut exigé par nos barbares ennemis ! Quant aux Italiens qui s'appliquent à se rendre attiques en leur langue, nous serons, je le sais, les bienvenus de ceux-là seulement qui siégent dans l'illustre sénat de l'aristocratique Venise, et aussi des patriciens nobles par leur caractère, car, on le sait, les comédies d'Aristophane sont les images du gouvernement d'Athènes dont Venise offre la ressemblance.

« C'est à vous, lecteurs, d'apprécier nos peines et d'excuser ce qui a pu dans le cours de ce labeur nous échapper : il ne faut pas scruter ces détails avec la minutie d'un changeur d'argent (ἀργυραμοιβικῶς). Heureux possesseurs de tant d'ouvrages déjà publiés, c'est en excitant le zèle

(1) Musurus ajoute : « Il est inutile que ce poëte *soit soutenu en apportant la pierre à la corde tendue.* » Proverbe grec faisant allusion à l'usage des cordiers qui pour mieux tendre la corde ajoutaient l'épaisseur plus ou moins grande d'une pierre; ce qui pourrait être rendu par le proverbe : « *Ce serait porter de l'eau à la rivière.* »

de ceux qui dirigent cet art bienfaiteur de la vie (*l'imprimerie*, τῆς βιωφελοῦς ταυτησὶ μηχανῆς), qu'on verra les livres sortir en foule de l'atelier d'Alde, et, comme l'a dit le proverbe :

« C'est à la louange que les arts doivent leurs progrès ».

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'opinion qu'on se faisait d'Aristophane alors qu'à Constantinople et dans quelques parties de la Grèce les lettres étaient encore florissantes. On s'étonne toutefois de voir Alde engager Clary, professeur dans l'*opulente* Raguse, à faire lire par ses élèves Aristophane, et à leur faire apprendre par cœur ce modèle de la perfection, lui rappelant que saint Jean Chrysostome portait toujours avec lui les vingt-huit comédies d'Aristophane qu'on connaissait alors, et que, pour les lire sans cesse, il les plaçait sous son oreiller (1). De ces vingt-huit comédies nous n'en possédons plus que onze. Deux

(1) Nous ne retrouvons aucune trace de ce fait avancé par Alde; il doit pourtant avoir sa source, soit dans la tradition conservée encore aux quinzième et seizième siècles et perdue depuis, soit dans quelque document qui nous échappe. Or on sait que, dans sa jeunesse, saint Jean Chrysostome s'était adonné aux plaisirs mondains, aux lectures profanes, et même qu'il fréquentait le théâtre, lorsque saint Basile vint le soustraire à ces séductions. Quelques biographes, quelques littérateurs, auront pu consigner ce fait, et, par cela même qu'il blessait les idées reçues et contrastait avec la vie de saint Jean Chrysostome, les scribes auront pris soin de l'effacer dans leurs copies.

Un de mes amis, savant helléniste, a remarqué dans plusieurs ouvrages des soustractions dans un même but. L'indication de ces supressions faites dans le corps de l'ouvrage se trouvait dévollée par la table, où on avait négligé d'en effacer la trace.

manquent à l'édition d'Alde, *Lysistrate* et les *Thesmophoriazousæ*, qui toutes deux n'ont paru qu'en février 1515 chez Philippe Junte.

Lorsqu'on vit pour la première fois apparaître chez Alde ces neuf comédies d'Aristophane, et deux autres dix-sept ans après, on pouvait espérer que la totalité se retrouverait, ou du moins les dix-sept autres que connaissait saint Jean Chrysostome, et qu'il en serait de même pour le théâtre de Ménandre. Malheureusement, depuis 1515, rien n'a pu être découvert, sauf quelques fragments, et cependant ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain doivent exister, sinon sur la terre, du moins enfouis très-probablement sous les laves d'Herculanum (1).

(1) En voyant à Naples, en 1817, au retour de mon premier voyage de Grèce, dérouler et reproduire avec un art et une patience admirables, parcelle par parcelle, un de ces *volumina* calcinés, j'espérais qu'on rencontrerait, parmi le grand nombre de ceux qui composaient la seule bibliothèque d'Herculanum qui ait été retrouvée jusqu'à ce jour, mais qui malheureusement est presque entièrement consacrée à la philosophie épicurienne, quelqu'un des chefs-d'œuvre littéraires dont la perte est si regrettable. Peut-être un heureux hasard fera-t-il découvrir un jour une bibliothèque autrement composée. Depuis longtemps la transcription de plusieurs de ces *volumina* était prête à être gravée par la taille-douce; mais la dépense en arrêtait la publication. Ne pourrait-on pas recourir à la photographie, qui suppléerait parfaitement, ce me semble, le procédé long et dispendieux de la gravure? Néanmoins la publication de ces *Herculanensia Volumina* se continue, bien que lentement. La première série, formant onze volumes, parut à Naples de 1793 à 1856. Le texte grec y est accompagné d'une traduction latine et de commentaires. Cette série n'a été tirée qu'à cent exemplaires. En 1861, on a commencé une seconde série qui ne donne que le texte des papyrus. Il en a déjà paru sept volumes et deux fascicules du huitième.

Le recueil des OEUVRES COMPLÈTES DE POLITIEN, qui parut en juillet, est un des livres qu'Alde a le mieux imprimés, et il y a joint une préface à Marino Sanuto, où les regrets que lui cause la mort de Politien sont si bien sentis, si bien exprimés, qu'au dire de Maittaire, qui l'a insérée en entier dans ses Annales de la typographie, « cette préface d'Alde pro« longera l'existence des œuvres de Politien, enlevé « aux Muses par une mort prématurée » (1). Cette édition, quoique plus ample que celle de Florence, 1499, est moins complète que celle de Bâle, *apud Episcopium*, 1553, in-fol., et qui est la seule où, selon Renouard, se trouve l'histoire de la conjuration des Pazzi (*Pactianæ conjurationis*), « omise sans « doute à dessein par Alde, qui devait cependant la « connaître, nous dit Renouard, puisque, dès 1478, « ce récit, dont Politien est l'auteur, avait été imprimé « in-4° sans nom de lieu ni d'imprimeur. » « Mais, « ajoute Renouard, Alde aura craint de se compro« mettre auprès de la cour de Rome, en réimprimant un « récit historique qui enveloppait un souverain pontife « dans la complicité d'un assassinat prémédité (2). »

C'est le 11 août 1498, que, par sa lettre au patriarche de Venise, le pape Alexandre VI releva Alde

(1) « *Politiani* non multò antè præmatura morte erepti, operibus omnibus vitam reddidit longiorem, his præmissâ ad *Marinum Sannutum Leonardi* filium, patritium *Venetum*, epistolâ. »

(2) Renouard, *Annales des Alde*, p. 17.

du vœu qu'il avait fait *in articulo mortis* (1), pendant la peste qui a sévi au commencement de cette année.

« Vénérable frère,

« Notre aimé fils Alde Manuce, citoyen de Rome, nous a exposé qu'il y a quelque temps, lorsque sévissait la peste, se trouvant en danger de mort, il fit vœu, s'il en réchappait, d'entrer dans les ordres sacrés de la prêtrise. Ayant recouvré sa santé, comme il ne persiste plus dans son vœu et que, vu son état de pauvreté et l'impossibilité de subsister autrement que par son labeur et par ses travaux manuels qui le faisaient vivre, il désire rester séculier, nous avons accueilli ses supplications. Nous commettons donc et commandons à ta Fraternité que tu absolves en notre nom ledit Alde du vœu prononcé, s'il t'en adresse humblement la requête et s'il en est comme il le dit, en exigeant en retour d'autres actes de piété qu'il semblera bon à ta conscience d'imposer, et cela tout obstacle cessant.

« Donné à Rome, le 11 août 1498, au 6e de notre pontificat (2). »

(1) C'est au commandeur Gar, directeur des Archives de Venise, qu'on en doit la découverte parmi les lettres adressées *ai Capi dei Dieci* (archives de Venise). Une copie de cette pièce si intéressante m'a été communiquée en 1868 par M. Armand Baschet.

(2) « Venerabili fratri, etc. — Venerabilis frater, salutem; etc. Exponi nobis fecit dilectus filius *Aldus Manutius* civis *romanus*, quod ipse alias pestifero morbo correptus vovit, si ab eo evaderet, se sacros etiam presbiteratus ordines suscepturum. Cum vero liberatus dicto morbo fuit, et dicto voto non perstiterit, considerans se valde esse pauperem, nec aliunde se sustentare posse, nisi mediantibus laboribus suis et operibus manualibus quibus sibi victum quærit, desiderat in sæculo remanere. Nos igitur, ejus in hac parte supplicationibus inclinati, Fraternitati tuæ committimus et mandamus, ut eundem Aldum, si ita sit et id a te hu-

Une pièce de douze feuillets, petit in-4°, très-élégamment imprimée avec les caractères de l'*Ætna*, parut en septembre chez Alde; elle contient un DISCOURS prononcé le mois précédent par REUCHLIN de Pfortzheim devant le pape Alexandre VI, en faveur de Philippe, duc de Bavière.

Dans le *Catalogue des éditions d'Alde*, daté du 1[er] octobre 1498, qui consiste en un placard in-folio, les livres sont rangés sous quatre divisions : la *Grammaire*, la *Logique*, la *Philosophie* et l'*Écriture sainte* (1). C'est le premier catalogue qui ait été publié en librairie.

Sur l'exemplaire, peut-être unique, que possède notre Bibliothèque de France, on lit, écrit de la main du neveu d'Alde, François d'Asola : *Il primo indice de la bona anima di M. Aldo.*

En annonçant ses livres imprimés dans les *Thermes,* Alde a voulu peut-être désigner ainsi ses ate-

militer petierit, ab observatione voti præmissi, auctoritate nostra absolvas, illudque in aliæ pietatis opera sibi commutes, prout conscientiæ tuæ, quam desuper oneramus, videbitur experiri. In contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque.

« Data Romæ, etc., die 11 augusti, 1498 anno 6°. »

(1) En voici l'intitulé :

« Hæc sunt græcorum voluminum nomina, quæ in Thermis Aldi Romani Venetiis impressa sunt ad hunc usque diem, seu primum octobris M. IID. Nam cum quotidie aliquis peteret quinam græci libri formis excusi sint, ac quanti veneant ad minimum, quod vel ipse scire cuperet, vel ad amicos id cupide efflagitantes mitteret, pertædebat toties idem scribere occupatissimum hominem. »

liers, échauffés en hiver par des poêles pour faire sécher le papier et rendre l'encre plus maniable aux ouvriers pressiers, à moins que ce ne soit par métaphore comme s'il eût voulu faire entendre que dans ses ateliers *fervet opus, prælaque sudant*.

L'impossibilité, nous dit Alde, de suffire aux demandes qu'on lui adressait soit de vive voix, soit par lettres, lui suggéra d'imprimer ce catalogue où les prix sont marqués à chaque livre. Ainsi la Grammaire de Lascaris (1494, in-4°) est cotée 4 *marcelli* (1); la Grammaire de frère Urbain (1497, in-4°), le même prix; le *Thesaurus Cornucopiæ*, in-fol., un ducat

(1) Le *marcello*, monnaie vénitienne en argent frappée sous le doge Nic. Marcello, en 1473, était, à la fin du quinzième siècle, du poids de 64 grains et valait dix sous courants ou la moitié d'une livre de Venise, « ce qui, dit A.-A. Renouard, équivaudrait, pour la représentation effective de la matière d'argent, à 68 centimes de notre monnaie actuelle ».

« Le *nummus aureus* ou ducat, qui, vers 1526, commença à être « nommé *zecchino*, était en 1474 du poids de 69 grains $\frac{2}{11}$, et valait « 12 marcelli $\frac{2}{3}$, ou 6 livres 4 sous de Venise : l'or et l'argent étant « alors dans la proportion d'environ 11 $\frac{1}{3}$ à 1, tandis qu'ils sont actuelle- « ment, pour la monnaie, dans celle de 15 et demie à 1.

« Pour le livre qu'Alde vendait 3 marcelli, il recevait donc 192 grains « d'argent monnoyé ou l'équivalent de 2 fr. 4 cent. de notre monnaie. « L'*Aristote* complet, qui était marqué dans le 1er catalogue 11 ducats « ou 136 marcelli et $\frac{2}{3}$, se payait en argent un prix égal à 92 francs « 75 cent. (*) et en or un prix correspondant à 128 fr., différence occa- « sionnée par les rapports alors moins éloignés entre la valeur relative « de l'or et de l'argent. »

« Quelle était la chèreté relative de ces volumes par rapport aux autres « objets de dépense de ces temps-là? L'examen de cette question exi- « gerait des détails qui sont hors de mon sujet (Renouard). »

Nous avons une base pour connaître le prix de *revient* des livres im-

(*) D'après le compte établi ci-contre.

d'or et demi ; le Théocrite, in-fol., 3 *marcelli;* le *Musée,* dont un bel exemplaire vaudrait aujourd'hui

primés par Alde : c'est le *mémoire* ou *facture* des livres que cinquante ans plus tard Paul Manuce et deux autres imprimeurs exécutèrent pour l'Académie *della Fama.*

Une lettre de Paul Manuce à cette académie nous apprend que le papier fabriqué à Fabriano coûtait sept livres de Venise la rame ; soit, en adoptant le calcul de A.-A. Renouard, 9 fr. 53 c. en argent actuel (la livre de Venise étant alors de 1 fr. 36 c.).

Le nombre du tirage pour les impressions de l'Académie était de 1,125 exemplaires, soit deux rames et un quart par chaque feuille de 16 pages in-8°.

L'imprimeur Cornelio faisait payer la feuille y compris le papier 10 ducats seulement, et Paul Manuce 12. Cette différence de prix fut cause que, par le même principe d'économie qui fait quitter aujourd'hui un habile imprimeur dès qu'on trouve ailleurs un prix inférieur, l'Académie *della Fama* s'adressa à deux autres imprimeurs travaillant au rabais.

Le prix de 10 ducats ou 62 livres de Venise mettait la feuille à	84 f. 32 c.
Sur lesquels déduisant le prix des deux rames et quart à 9 fr. 52 c. soit	21 42
Restait pour la composition et l'impression	62 90

Ce qui serait un prix élevé comparativement à ceux d'aujourd'hui.

Paul Manuce faisait payer la feuille 12 ducats, soit 74 livres de Venise et en francs	100 f. 64 c.
Sur lesquels il faut déduire pour le papier	21 42
Restait pour la composition et l'impression	79 22

La feuille in-8°, payée à Paul Manuce 100 fr., était, il est vrai, d'une plus grande dimension, et le caractère romain employé pour les impressions de l'Académie *della Fama* était plus petit que celui de l'Aristote in-f° ; mais, si l'on tient compte de la différence du prix de la composition des caractères grecs, où Alde prodiguait à dessein les ligatures et multipliait les formes des lettres simples, afin de rendre ses impressions entièrement conformes aux manuscrits ; si l'on tient compte aussi de la différence du tirage, moindre de moitié pour l'Aristote, ce qui proportionnellement augmente le prix de revient de chaque feuille, les frais de composition restent les mêmes dans l'un et l'autre cas ; on voit que le prix de revient de l'Aristote devait être encore plus élevé. Alde l'Ancien avait donc fixé un très-bas prix à la vente des volumes de l'Aristote.

de 7 à 800 francs, se vendait un *marcello* (68 centimes). Je reproduis ce catalogue rarissime à l'APPENDICE.

M. Baschet a trouvé aux archives de Venise (1) une copie non achevée d'une supplique adressée à la fin de cette année à la Seigneurie de Venise. Alde y annonce vouloir publier un grand nombre d'ouvrages grecs inédits, Suidas, Démosthène, Dioscoride et autres.

C'est à cette époque qu'Alde, dans sa lettre du

Tome 1er (l'Organon)		formant 468 pages ou 117 feuilles d'impression à quatre pages, 1 ducat et demi, soit.	12 f.	40 c.
Tome 2	—	formant 536 pages ou 134 feuilles, 2 ducats *ad minimum*, soit	16	52
Tome 3	—	formant 914 pages on 229 feuilles, 2 ducats et demi, soit. . . .	20	65
Tome 4	—	formant 1034 pages ou 259 feuilles, 3 ducats et demi, soit. . . .	24	80
Tome 5	—	formant 632 pages ou 158 feuilles, 2 ducats *ad minimum*. . .	16	52

Ce qui établit le prix de la feuille à près de 8 centimes. Mais Alde reconnut bientôt que le prix rémunérateur était insuffisant pour compenser ses dépenses de collation de manuscrits, révision des textes, et frais de tout genre désignés sous le nom de *frais généraux* : comptabilité, correspondances, pertes commerciales, changes, etc., etc.; aussi voit-on dès 1503 dans son second catalogue le 5e volume d'Aristote porté à 4 ducats, soit. . . . . 33 f. 04 c.

C'est probablement au sujet de cette élévation de prix qu'Urceus Codrus dans sa lettre à Baptiste Palmarius se plaint d'avoir payé le livre d'Aristote, *de Animalibus*, quatre basilicates et 8 livres. La livre de Venise étant de 1 fr. 36 cent., 8 livres feraient 10 fr. 35 cent. : la basilicate vaudrait donc 5 fr. 56 cent. ½; ce qui équivaudrait en tout au prix de 36 fr.

(1) Voir son *Aldo Manuzio*.

3 octobre 1498 (1), dit à Conrad Celtès que, pour faciliter l'étude de la langue grecque, il a imprimé une *Introduction* dont il lui envoie un exemplaire :

Alde Manuce Romain à son très-docte et très-respectable ami Conrad, poëte lauréat.

« J'ai reçu avec grand plaisir, savant Conrad, ta lettre qui m'a comblé de joie, puisqu'elle m'apprend que tu te livres aux études grecques, et que tu prends en grande estime nos travaux; je me déclare donc ton débiteur pour tout ce que tu voudras me demander. Quant à ce que tu me dis au sujet de manuscrits grecs et latins dignes d'être consultés que tu as l'intention de m'apporter au carême prochain, je désire fort les voir et surtout ta personne; mais il ne faudrait pas que ce fût le seul motif de ta visite. Nous ne sommes pas d'assez grands personnages pour mériter un tel honneur. Si ton intention était cependant de venir voir l'Italie, non-seulement je sollicite ta venue, mais je la réclame instamment. J'ai pris soin de satisfaire à ce que tu me demandais en fait de livres pour inviter la jeunesse à l'étude de la langue grecque. Le libraire à qui tu as donné ta lettre pour moi les emporte et en a fait l'acquisition. Mais, comme je connais ton zèle pour cette étude, je t'adresse certaines *Introductions*, très-utiles pour la langue grecque, *que je viens d'imprimer,* et que je te prie d'accepter; elles pourront, si bon te semble, te servir à en propager la connaissance.

« Adieu, 3 octobre 1498. »

(1) Publié par Renouard dans : *Lettres diverses et opuscules poétiques d'Alde l'Ancien*, p. 515.

Quelles sont ces *Introductiones utilissimæ in græcam linguam* qu'Alde venait d'imprimer en 1498 ? Je suppose que ce sont celles dont Renouard possédait un exemplaire unique, mais d'une réimpression faite en 1526 dans le format in-16.

La Bibliothèque impériale de Vienne possède un manuscrit intitulé *Institutio Grammaticæ græcæ a Chunrado Protucio Celte Viennæ tradita,* écrit de la main de Celtès, qui a mis en tête la recommandation d'y joindre la courte lettre d'Alde, son ami, adressée à la jeunesse studieuse qui veut apprendre la langue grecque (1).

1499.

L'année 1499 n'est pas moins importante et féconde en grands ouvrages.

Au mois de mai, Alde fit paraître, en un volume in-4°, composé de deux parties, un recueil de lettres grecques, EPISTOLARUM GRÆCARUM COLLECTIO. En tête de ce recueil sont sept vers grecs avec la traduction latine en regard. Tel en est le sens :

« Voici un recueil de lettres des meilleurs écrivains « que le temps a produits, comme il fait naître les ro- « ses ; quand leurs fleurs tombent à terre, la douceur « de leur parfum n'en subsiste pas moins et flatte l'o-

(1) « Fiat ut proponatur per Aldum meum brevis Epistola ad adolescentes studiosos linguæ græcæ per Europam, et erit libellus speciosus et multis utilissimus. »

« dorat; il en est de même des bons écrivains : leur « printemps dure peu, mais le charme de leur parole « laisse après eux un souvenir éternel. »

A la fin de la première partie, Musurus, éditeur de ce recueil, annonce, dans une épître grecque, qu'il est parvenu à réunir, non dans l'ordre qu'il aurait voulu, mais comme on avait pu se les procurer, les lettres manuscrites de vingt-six épistolographes, souvent en mauvais état, particulièrement celles d'Alciphron, auxquels il s'est abstenu de rien vouloir corriger. Cette première partie porte la souscription de mars 1499.

La seconde partie, munie d'un titre particulier, commence par une épître latine (1) adressée par Alde à Urceus Codrus, où il lui dédie ce recueil de lettres grecques comme gage de son amitié, et pour qu'elles puissent servir à l'instruction de ses élèves dans le célèbre gymnase de Bologne. Il l'informe qu'il a pu successivement recueillir trente-cinq épistolographes, et même réserver un grand nombre de lettres de saint Basile, de saint Grégoire et de Libanius, qu'il imprimera à la première occasion (2).

(1) Cette épître porte la date du 15 mai 1499; le volume entier n'a donc dû paraître que postérieurement à cette date.

(2) On a lieu de s'étonner que 350 années se soient écoulées avant qu aucune édition complète des épistolographes grecs ait été publiée depuis l'édition *princeps* d'Alde, réimprimée avec une traduction latine dans l'édition dite de Cujas; *Aureliæ Allobrogum* (Genève), 1606, in-fol. En 1815, Orelli en fit paraître un premier essai qui fut abandonné. Le travail littéraire d'une collection complète de ces épistolo-

Au mois de juillet 1499, parut le CORNUCOPIA de PEROTTI, professeur à l'Université de Padoue et archevêque de Siponto (mort en 1480). Ce volume in-fol. contient un ample commentaire sur la langue latine, et Alde l'a réimprimé en 1513, en 1517 et en 1527. Dans sa préface au lecteur, Alde rappelle combien les lettres sont redevables à l'imprimerie, puisque de jour en jour les écrits des anciens, altérés de plus en plus par les copistes, disparaissent successivement. Pénétré des devoirs qu'il s'est imposés de sauver par elle ces monuments de l'esprit humain, c'est avec un zèle enthousiaste qu'il se dévoue à leur publication sans perdre un seul jour. Mais il est fort à craindre, dit-il, que par le peu de soin des éditeurs, qui se permettent de corriger et de mutiler les textes, on ne finisse par perdre les avantages qu'on espérait de l'imprimerie, si on laisse à chacun cette liberté.

Je vois ces mêmes craintes manifestées par Érasme dans son article sur la devise d'Alde : *Festina lente*.

« ..... Jadis, dit-il, on apportait autant de soin à « l'exactitude des manuscrits qu'à la rédaction des « actes notariés ; ce soin, on peut le dire, était un « devoir sacré ; plus tard, il fut confié à des moines « ignorants, puis à des femmes : mais combien plus

graphes fut commencé, depuis plus de quinze ans, pour ma Bibliothèque grecque, par MM. Westermann et Boissonade. Grâce aux soins de M. Hercher, cette difficile publication, pour laquelle la presque-totalité des manuscrits des diverses bibliothèques de l'Europe a été consultée, est enfin achevée et vient de paraître.

« grand est le mal que peut causer un typographe ! Les « lois se taisent à ce sujet ; on punit celui qui vend « du drap teint en Angleterre au lieu d'un drap teint « à Venise, mais celui qui, au lieu de bons textes, vend « de *vraies croix* et de *vrais supplices* au lecteur, il « reste impuni... De là l'innombrable quantité de li- « vres défigurés, surtout en Allemagne. Tandis qu'il y « a des interdictions pour la boulangerie, il n'y en « a aucune pour la typographie, et cependant quel est « le coin de la terre où ne s'envolent pas comme des « essaims les feuilles imprimées (1) ? »

Alde finit son épître au lecteur en lui demandant son indulgence pour les erreurs qui ont pu lui échapper et pour celles que l'auteur du *Cornucopia*, Perotti, aurait pu commettre, puisque la mort l'a empêché de revoir *has suas perdoctas et laboriosas lucubrationes*.

Sur le titre très-détaillé de tout ce que contient ce Recueil philologique, Alde dit qu'il a laissé de grandes marges pour qu'on puisse y inscrire des observations et additions, « *margine expedito et va-*

(1) « Ubi terrarum non volitant novorum libellorum examina? »

Ce passage ne se trouve ni dans la première ni dans la seconde édition des *Adages* d'Érasme, données par Alde, et je n'ai pas pu dédécouvrir quelle est celle où Érasme l'a ajouté. Je l'ai trouvé dans l'édition de ses Adages donnée par Henri Estienne en 1558, *Oliva Roberti Stephani*, p. 347 : « Adagiorum Chiliades quatuor cum sesquicenturia Des. Erasmi Roterdami. Hæc editio multis græcorum latinorumque authorum locos emendatiores quam in aliis editionibus, indicem item longe locupletiorem habet. Henrici Stephani animadversiones in Erasmicas quorumdam adagiorum expositiones. »

cuo, ut possit, si quid libuerit, in margine, ut fieri a doctis assolet, annotari ». C'était répondre publiquement aux observations que Urceus Codrus lui faisait tenir en secret par l'entremise de Baptiste Palmarius, dans une lettre confidentielle d'avril 1498, qui ne devait être communiquée qu'à Alde seul (1), et où il lui reprochait de laisser trop de papier blanc aux marges de ses livres : « *multum papyri in chartis fere vacuis scriptura consumentes* », en sorte que la cherté de ses livres l'empêchait ainsi que d'autres d'en faire l'acquisition, « *propter caritatem rei parvæ quam ipse et socii magnam faciunt* ». Dans cette lettre, tout en s'estimant très-heureux de posséder l'Aristote d'Alde, il aurait pu, dit-il, avec le prix qu'il lui a coûté, se procurer dix manuscrits latins, « *optimos et magnos* ».

Le commentaire de Perotti sur *Martial* forme une sorte de lexique raisonné de la langue latine qui est très-estimé, et l'index rédigé par Alde, et pour lequel il annonce avoir obtenu un privilége (2), est fort remarquable.

Le volume in-folio, qui contient les traités de médecine de DIOSCORIDE et de NICANDRE, imprimés pour

(1) « Si vis, hæc omnia quæ tibi familiarissime scripsi te ferre Aldo per me licet; sed ne litteras ipsas in manus alicujus sinas pervenire. »

(2) « Hoc inveniendorum vocabulorum ordine, a nobis nuper invento, non licet cuique in Domino. Ill. S. V. hos linguæ Latinæ commentarios impune imprimere. »

la première fois, est aussi une importante publication qui parut le même mois. Dans la préface adressée à Jérôme Donato, patricien de Venise, Alde paraît en quelque sorte effrayé des grands travaux qu'il entreprend simultanément, mais qu'il espère, grâce à Dieu et avec de la persévérance, mener à bonne fin, en y sacrifiant ses intérêts (1). Dans cette épître à Donato il se plaint du mauvais vouloir qu'il rencontre, de l'ingratitude des hommes et du malheur des temps, « à « moins, dit-il, d'attribuer à l'infortune qui s'atta- « che aux Grecs tous les chagrins qu'éprouvent ceux « des nôtres qui viennent en aide à l'hellénisme ; et, « bien qu'on pourrait croire cela dit en plaisantant, « de nombreux exemples prouveraient qu'il en est « ainsi ».

C'est dans cette édition qu'on voit pour la première fois le petit caractère grec qui a servi ensuite à ses autres impressions.

En novembre parut le recueil des ASTRONOMIQUES,

(1) « Quod vero majore in dies animo perstiterim in proposito, et nunc maxime perstem, illud sæpe commemorans : — Tu ne cede malis sed contra audentior ito, — mecum ipse demiror, atque eo magis, cum excrucier, ac pene opprimar laboribus, et juvet opprimi, juvet esse miserum. — Video meliora proboque, deteriora sequor, — nam tempus, rem quam carissimam, perdens mihi obsum, ut aliis prosim. Sed feram æquo animo mea damna dum prosim ; nec, si vixero, ab incœptis unquam desistam, donec quod semel statutum mihi est, perfecero. Et quanquam majora viribus agressi sumus, cum domi nostræ ea ad latinam, græcamque, et hebraïcam linguam formis publicandam summo studio, assiduoque labore cudantur, quæ admirationi omnibus futura speremus, tamen (faveat Deus) bene ac pulchre omnia perficientur. »

in-folio, publication considérable d'écrits jusqu'alors inédits, contenant JULIUS FIRMICUS MATERNUS, MANILIUS, ARATUS, THÉON, PROCLUS.

Le premier traité, celui de Julius Firmicus Maternus, dont le manuscrit était parvenu à Alde « *scythicis ab oris* », porte ce privilége : « *Ne quis impune integros hos ac emendatos Materni libros, hinc ad annos decem, formis iterum queat excudere, cautum est.* » Il est précédé de l'épître suivante adressée en latin à Guido Feretrio, duc d'Urbin (1).

« *Alde Manuce le Romain à Gui de Montefeltro, duc d'Urbin. Salut.*

« J'ai toujours eu soin de mettre sous la protection des noms les plus recommandables les livres que j'imprime; ils acquièrent par là plus d'autorité en raison même du savoir et du mérite de ceux auxquels je les dédie. En agissant ainsi, qu'on ne croie pas que ce soit arrogance de ma part; car, lorsque j'imprime un manuscrit qui n'est pas à moi, il m'est permis de le dédier à qui bon me semble, puisque, s'il est rappelé à la lumière, c'est par l'empressement que j'ai mis à le faire sortir des ténèbres où il était depuis longtemps perdu. Or, si l'on a vu des lois promulguées par les uns, reparaître ensuite sous le nom d'autres législateurs dans la partie consacrée par le temps, quand le respect séculaire qu'on leur portait s'était successivement effacé, ce qui arriva jadis à la loi des Dix

(1) Ce surnom Pheretrius en latin, Feretrio en italien, donné par Alde à ce Guido, duc d'Urbin, ne saurait appartenir à d'autres qu'à Gui Ubald I de *Montefeltro*, né en 1472, mort en 1508.

Tables, pourquoi ne me serait-il pas permis aussi de publier sous le nom de quelque personnage illustre et souverain ces livres jetés au rebut, sales et mutilés? S'ils revivent, c'est à mes soins et à mes travaux qu'on le doit; j'use donc de mon droit, ce me semble, et c'est sous ton nom propice que j'ai voulu publier *Maternus* et te l'offrir en présent, dans l'idée que rien ne pourrait t'être plus agréable que de le voir revenir du pays des Gètes et rentrer sain et sauf, en Italie, sa patrie, au milieu des siens, après avoir été réduit à un état misérable, et mutilé au point qu'il ne restait plus guère que la moitié de lui-même.

« Mais, comme il en est qui prétendent que Firmicus *Maternus* ne saurait être lu par un vrai chrétien, parce qu'il affirme que toute chose est l'effet du destin et que tout ce qui arrive provient d'une cause naturelle, j'ai cru devoir rapporter ses propres paroles par lesquelles il enseigne que chacun peut résister au pouvoir des étoiles s'il agit avec prudence. Invoquons donc les Dieux en les suppliant d'accomplir les vœux que nous avons faits à leur toute-puissance, pour que, raffermis et confiants en la divinité de notre âme, nous résistions à la puissance des décrets des étoiles. C'est ce que nous enseigne ce personnage d'une sagesse divine, Socrate, par sa réponse à quelqu'un qui lui parlait de ses habitudes et de ses passions, semblables chez tous deux : « Elles le sont, en effet, comme tu le dis, je l'avoue. » Et alors ce grand sage dévoila sans aucune réticence tous les vices de sa nature : « Mais tous, » ajouta-t-il, « je les ai surmontés par la prudence, et ce qui restait en moi de vicieux par la matérialité du corps a été maîtrisé par la divinité de mon âme et sa conscience en elle-même. » Par là, nous devons comprendre que c'est des étoiles que dérivent nos passions et que, contre leurs ardeurs enflammées, c'est en la divinité de nos âmes qu'est notre force. Mais Maternus te dira cela

et d'autres choses bien mieux que je ne pourrais le faire.

Adieu.

Venise, le 17 novembre 1499. »

Vient ensuite une très-longue préface de Pescennius Franciscus Niger, adressée au prince et cardinal Hippolyte d'Este, contenant une sorte de traité d'astronomie astrologique et de philosophie naturelle; je me bornerai à en citer la fin :

« ..... C'est par là, ô prince heureusement né, que ton astre resplendissant s'élève par l'horoscope oriental. De même que l'étoile de Vénus (*Lucifer*) conduisit Énée aux bords de l'Hespérie ; que Mercure (*Cyllenius*) guida Persée aux rivages de la Gorgone et que Phébus amena Cadmus aux champs Hémoniens, de même ton étoile m'a conduit à l'extrême bourbier des Scythes pour enlever à ces barbares Firmicus, infirme et livré dans les cachots aux grossiers outrages des Gètes. — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu : et de retour dans ma patrie, protégé par tes rayons, j'ai ramené dans son pays natal cet illustre compagnon. Le voilà donc, ce Firmicus qui seul nous a fait connaître la science des astres ; voilà celui par qui toute erreur de la tourbe des scolastiques a disparu ! Voilà celui qui désormais instruira et rendra véridique la tourbe philosophique ! Voilà celui qui mettra un frein aux langues médisantes des peuples ! Voilà celui qui rendra à l'astronomie sa renommée ! Voilà donc Firmicus qui ajoutera une troisième couronne aux deux que tu possèdes, heureux Hippolyte ! issu de deux côtés de parents les plus illustres..... Que la postérité sache donc que la science délaissée des astres a été rétablie par ta bienveillance et nous a été conservée par ta grande libéralité....., que son salut soit

donc célébré par l'immolation sur un autel littéraire d'un agneau blanc, d'une génisse, d'un taureau, et par une hécatombe à Uranie.

« Salut, heureux Hippolyte. — Du municipe de Ferrare au couchant germanique d'Érigone (*Ex ferarriano municipio, germanico Erigones occasu. Calvas Neronias* (1) *quai to Calē. A conciliata divinitate volumine.* M. CCCC XCVII). »

Le traité de Firmicus, qui, à l'origine, devait sans doute former une publication à part, est terminé par la souscription datée de Venise, *juin* 1499.

Parmi les gravures sur bois qui accompagnent le fragment des Phénomènes d'Aratus, traduits en latin par Germanicus, un groupe de femmes représentant les sept planètes (*sign.* H vj) offre un rapport remarquable avec les compositions de l'*Hypnérotomachie*, publiée par Alde deux mois plus tard. Quoique à un degré un peu inférieur, le style est semblable, et la gravure paraît être de la même main. Les autres gravures sur bois de ce traité d'*Aratus*, tout en ayant un certain caractère, sont grossièrement exécutées.

Le volume est terminé par la version latine de Proclus, et daté d'*octobre* 1499 (2).

Dans l'épître dédicatoire au prince de Carpi, Al-

(1) Je n'ai pu découvrir quelle est cette localité désignée par *Calvæ Neroniæ*. Cette souscription d'ailleurs est obscure tout entière et l'indication du mois est omise à la date.

(2) Quoique l'impression fût terminée en *octobre*, l'ouvrage ne dut paraître que postérieurement au 17 *novembre*, date de la dédicace au duc d'Urbin, placée en tête.

berto Pio, placée en tête de cette version, Alde dit que c'est de l'Angleterre, ce pays jadis barbare, que rayonnent maintenant les lumières, et que, grâce au docte Linacer, il a pu donner dans ce recueil la *Sphère de Proclus*, dont ce savant lui avait envoyé récemment la traduction.

Voici cette épître dédicatoire :

Alde Manuce au prince Alberto de Carpi.

« Bien que je sache qu'on me reproche souvent de trop tarder à remplir les promesses que j'ai faites aux Studieux, ces reproches ne sauraient m'émouvoir, soutenu que je suis par le sentiment des services que je rends, et de ce que je puis attester n'avoir jamais cessé d'avoir pour compagnons le Dauphin et l'Ancre, en unissant à la célérité de l'exécution la solidité de la réflexion. Or, ces derniers jours, en m'occupant de l'impression des Phénomènes d'Aratus, avec les explications de Théon, je voulus y joindre la Sphère de Proclus, d'autant plus qu'un savant anglais, Thomas Linacer, qui en a fait récemment une excellente traduction, me l'avait envoyée pour être imprimée. Cet opuscule est en effet très-utile à quiconque veut porter loin ses études en astronomie : et de même que Linacer, cet homme d'un esprit si judicieux, quand il eut mis la dernière main à la traduction latine de cet ouvrage, le dédia au prince Arthur (Arcturus), son élève, à cause du penchant que ce jeune homme, déjà versé dans les bonnes lettres, montrait pour l'étude des astres, de même, à mon tour, je t'adresse ce même opuscule que nous venons d'imprimer, parce que déjà, en bon disciple d'Aristote, tu commences à t'appliquer aux études mathématiques.

Tu le liras d'autant plus volontiers, que c'est l'œuvre de Linacer, ton ami très-cher. Plût à Dieu qu'il eût pu m'envoyer les traductions dont il s'occupe maintenant, de Simplicius sur les traités de physique d'Aristote, et de ceux d'Alexandre sur les Météoriques d'Aristote, afin de pouvoir te les adresser réunies à Proclus. J'espère cependant qu'il nous donnera bien d'autres ouvrages parmi les plus utiles en philosophie et en médecine, en sorte que, de cette même Bretagne d'où, autrefois, des études barbares et grossières sont venues envahir l'Italie (1) et nous asservissent encore (*et adhuc arces tenent*), nous allons recevoir de bonnes sciences sous une forme correcte et dans un latin élégant. C'est ainsi qu'avec le secours des Bretons, après avoir repoussé l'ignorance, nous reconquerrons notre liberté (*arces nostras recipiamus*), et la même lance qui fit la blessure viendra la guérir.

« Plein d'admiration pour la beauté du style latin et l'éloquence de ces étrangers, j'ai cru devoir joindre la lettre de Linacer à celle que m'a écrite l'illustre Guillaume Grocinus, cet homme si savant et si profondément versé dans les langues grecque et latine et en toute chose. Si j'agis ainsi, c'est pour faire rougir nos philosophes dont le style est aussi barbare qu'inepte, et exciter, non pas les vieillards, γερόντιον γὰρ ψιττακὸς ἀμελεῖ σκυτάλην (2), mais tous les autres à rivaliser avec les Bretons (les Anglais), à écrire savamment et en bon latin. Si dans cette lettre (de Grocinus) il se trouve de grandes louanges en

(1) Alde fait allusion aux études scolastiques qu'il croit, à tort, avoir été importées en Italie de l'Angleterre.

(2) Proverbe grec que je n'ai trouvé dans aucun recueil de proverbes; mais cette manière d'instruire les perroquets est rapportée par Apulée, qui l'a empruntée à Pline l'Ancien : « Quum sermonem nostrum cogitur æmulari, ferrea clavicula (τῇ σκυτάλῃ) caput tunditur, imperium magistri ut persentiscat; hæc ferula discenti est. » (Apul., *Florides*, XII.) Je crois qu'il signifie ici : *Un pédagogue* (un perroquet), *quand il est vieux, n'a plus souci de la férule.*

ma faveur, c'est à son amitié et non pas à mon mérite que je les dois (1).

14 octobre 1499. »

A la suite viennent deux lettres qui contiennent des détails intéressants sur les rapports d'Alde avec ces deux savants anglais, Thomas Linacer et Guillaume Grocinus, qui l'ont, malgré leur éloignement, secondé dans ses publications et auxquels il donne en plusieurs endroits des témoignages d'amitié et de reconnaissance.

La première de ces lettres, écrite à Alde par Grocinus (Londres, 6 octobre 1499), en fort beau latin cicéronien, ne contient guère que des compliments, dont j'omets la traduction. Elle mentionne la promesse faite par Alde à Linacer, de mettre bientôt à exécution la plus grande des entreprises qu'il prépare, l'Ancien Testament, publié en trois langues, l'hébraïque, la grecque, la latine, entreprise aussi difficile que digne d'un chrétien. Une œuvre aussi divine ne saurait, dit-il, manquer de réussir, et Alde peut compter sur le concours de tous les deux.

La seconde lettre est adressée par Linacer à Arthur, prince de Galles et de Cornouailles.

(1) « Ut pudeat philosophos nostros barbare et inepte scribere, æmulatique Britannos, non dico grandævi, sed cæteri omnes latine et docte philosophentur. Sed qui in ea me laudat, facit amice.

« Venetiis, pridie Idus octobri M ID. »

En décembre 1499, parut un autre ouvrage, d'une grande importance sous le rapport de l'art du dessin et de la typographie : c'est l'HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI, roman allégorique, écrit en italien macaronique, où l'auteur, François Colonna, frère dominicain, a mystérieusement déguisé son nom et le but de l'ouvrage qui est son *amour pour* Polia (*Hippolita*), qu'on croit être une religieuse. Pour reconnaître leurs deux noms, il suffit de réunir la première des lettres de chacun des trente-huit chapitres de l'ouvrage, dont l'ensemble forme ces mots :

POLIAM FRATER FRANCISCUS COLUMNA PERAMAVIT.

1er chap. : P hœbo in quel hora manando, etc.
2e chap. : O ffuscare già principiato avendo, etc.
3e chap. : L a spaventevole Sylva, etc.
4e chap. : I ustissimamente se potrebbe, etc., etc.
5e chap. : A lla nobile turba, etc.
6e chap. : M agna e nobile causa, etc.

et ainsi de suite pour les autres trente-deux chapitres.

Cette énigme est dévoilée dans le manuscrit de la bibliothèque des Dominicains, où on lit : « *Nomen verum est Franciscus Columna, Venetus, qui fuit ordinis prædicatorum, et dum amore ardentissimo cujusdam Hippolyte teneretur Tarvisii, mutato nomine, Poliam eam autumat, cui opus dedicat ut patet. Librorum capita hoc ostendunt, ut pro uno-*

quoque libro prima littera ita simul juncta dicunt. »

La crainte des censures de l'Église avait fait ainsi déguiser leurs noms dans cet ouvrage, où les effets d'une passion plus ou moins platonique sont décrits avec un sentiment plein de charme, témoin le passage cité par M. Baschet, quand Polia, fière de sa noble et antique origine, raconte comment, sans qu'elle y songeât, Polyphile, son bien-aimé, s'était épris pour elle d'une invincible passion.

« Je me tenais, selon la coutume des belles adoles-
« centes, à la fenêtre ou plutôt au balcon de mon
« palais. Mes cheveux blonds, délices des jeunes filles,
« flottaient épars sur mes candides épaules. Tout bai-
« gnés d'une ambroisie à les rendre aussi rayonnants
« que des fils d'or, ils séchaient aux rayons de l'ar-
« dent Phébus (1). Glorieuse de me servir, une femme

(1) Le charmant écrit, *les Femmes blondes selon les peintres de l'École de Venise*, rédigé par deux Vénitiens (MM. Armand Baschet et Feuillet de Conches), Paris, 1865, in-8, offre la description des divers procédés employés par les dames vénitiennes pour parvenir à métamorphoser la couleur noire de leurs belles chevelures en un jaune d'or, par l'emploi de diverses substances chimiques, dont elles les enduisaient à plusieurs reprises, les exposant chaque fois aux rayons d'un soleil ardent. On voit dans Vecellio et dans un autre livre de costumes que je possède, et qui a échappé aux minutieuses recherches de M. Baschet, la représentation des divers moyens employés par les belles Vénitiennes pour garantir leur teint contre les ardeurs du soleil, tout en lui abandonnant leurs chevelures flottantes pendant des journées entières qu'elles restent sur leurs terrasses ou leurs balcons, baignant et rebaignant sans cesse leurs cheveux à mesure que le soleil les sèche et les ressèche. C'est ainsi qu'elles obtiennent le résultat désiré. (*Les Femmes blondes*, p. 57 et suivantes.)

« y passait un peigne avec des soins infinis. Non, je « l'ose dire, ni ceux d'Andromède n'apparurent aussi « beaux à Persée, ni ceux de Photis à Lucius (1). « Tout à coup Polyphile, m'ayant aperçue, ne put « détacher de moi ses ardents et dévorants regards, « et de ce moment un rayon du soleil de l'amour « s'alluma dans son sein (2). »

Dans ce roman philosophique, sorte de poëme en prose, composé en 1467, et probablement à l'imitation des amours poétiques de Pétrarque et de Dante, l'amant voit en songe sa maîtresse comme dans le Roman de la Rose ; mais, en faisant le récit d'un voyage à Cythère, l'auteur se plaît à décrire les fêtes, les monuments et les usages de l'antiquité; il n'est pas jusqu'aux tombeaux dont il n'explique les épitaphes pour faire montre de savoir. Les nombreuses gravures au trait, d'un très-beau dessin et exécutées sur bois avec beaucoup d'art, ont été d'abord attribuées à Mantegna, puis à Bellini; on voit en effet un *b* à la gravure du dixième feuillet (verso), initiale qui pourrait aussi indiquer Benedetto Montagna. Ce monument, l'un des plus anciens, et sans contredit le plus remarquable de la gravure italienne sur bois (3),

(1) Dans l'*Ane d'or* d'Apulée.

(2) Voir sur le moine Colonna : *Il Mistero dell' amor platonico del medio evo derivato da misteri antichi*, par Gabriele Rosetti; Londres, 1840, 5 vol. in-8 (vol. III p. 740 et suiv.).

(3) L'édition d'Alde de l'*Hypnerotomachia* a fourni à M. Albert Ilg

fut exécuté aux frais de Leonardo Crasso de Vérone. Le sujet de ces mêmes compositions a servi pour une imitation qui en fut faite à Paris, aussi sur bois, dans les trois éditions de la traduction de ce roman imprimées par Jacques Kerver en 1546, en 1554 et en 1561. L'exécution en est très-belle, et le dessin des gravures, quoique d'un style très-différent de l'original, qui est souvent modifié, offre un tel mérite que je crois devoir les attribuer à Jean Cousin. Le frontispice est en effet entièrement dans son style (1).

En 1753, Luther Garet, dans ses dissertations sur le traité d'Unger, *de Aldi Pii Manutii vita*, etc., et en 1759, M. Manni, dans sa *Vita di Aldo Pio Manuzio*, ont élevé des doutes au sujet de la belle publication de l'*Hypnerotomachia*, que le Père Orlandi, d'après l'opinion émise avant lui, supposerait avoir été imprimée à Trévise.

Voici les raisons qu'ils donnent à l'appui :

1° L'ouvrage se termine ainsi : *Tarvisii cum decorissimis Polii amore lorulis distineretur misellus Poliphilus. MCCCCLXVII Kalendas Martii.*

2° Le nom d'Alde et la date 1499 ne se trouvent que sur la seule page du dernier feuillet contenant

le sujet d'une intéressante thèse pour le doctorat en philosophie : *Ueber den kunsthistorischen Werth der Hypnerotomachia.* Wien, 1872, in-8.

(1) Voy. mon *Étude sur Jean Cousin*, et *Recueil des œuvres choisies de Jean Cousin*, que je viens de publier.

l'*errata;* il commence ainsi : *Li errori del libro, facti stampando, li quali corrige cosi,* et au bas de cette page, on lit : *Venetiis, mense decembri M.I.D. in ædibus Aldi Manutii accuratissime.*

3° L'impression de cette dernière page est faite en un caractère que l'on ne rencontre dans aucune des autres impressions d'Alde.

4° Le papier n'est pas le même.

5° Alde, qui se plaît à décorer ses ouvrages de préfaces, pièces de vers et autres renseignements, s'en est abstenu dans ce chef-d'œuvre.

6° Dans la préface écrite par Leonardo Crasso de Vérone, il n'est pas dit que ce livre soit imprimé par Alde; mais au contraire qu'il est publié par les soins et aux frais de Leonardo Crasso.

Ces observations ne sont pas sans valeur et m'ont conduit à un examen attentif.

La question des caractères, la plus importante de toutes, est précisément celle qui résout le problème, puisqu'il résulte de mon examen que l'ouvrage est imprimé avec les caractères d'Alde aussi bien latins que grecs, sauf la page de l'*errata* à la fin du volume, dont le caractère (dit *cicéro*) ne me paraît pas, non plus qu'à Renouard, se rencontrer dans d'autres livres imprimés par Alde; mais, du moment qu'Alde lui-même a inscrit son nom au bas de ces Errata, cela prouve qu'il en est l'imprimeur. Toutefois Renouard a commis une erreur en ce qui concerne la similitude

du caractère employé dans l'*Hypnerotomachia* avec celui des œuvres de Politien, imprimées par Alde en 1498. Les beaux caractères de l'*Hypnerotomachia* sont les mêmes que ceux qui ont servi à l'*Ætna* de Bembo et aux *Diaria de Bello Carolino* (1495-1496), tous deux pour le *bas de casse* seulement, et dans le livre de Pic de la Mirandole, *de Imaginatione* (1501), pour le *bas de casse* et les *capitales*.

Quant aux caractères grecs, je n'en trouve l'emploi dans l'*Hypnerotomachia* qu'en deux endroits, signature *t*, folio 7, verso, où sont ces deux seuls mots ποῦ ποῦ, et au dernier feuillet τηρεὺς τηρεὺς, ἐμὲ ἐβιάσατο. Mais cela suffit pour pouvoir affirmer que ce sont identiquement les mêmes caractères grecs employés par Alde dans le livre *de Epidemia*, 1497, dans les *Institutiones græcæ Grammatices* d'Urbain Bolzani, de 1497 (1498 n. st.), et dans le volume in-4° des Épistolographes grecs de 1499 (1).

(1) La richesse et la variété de forme dans les caractères grecs employés par Alde rendent assez difficile la confrontation sur un aussi petit nombre de mots; on peut cependant y parvenir et les retrouver dans les Épistolographes publiés par Alde en 1499 : ainsi, dans les deux mots που που qui se trouvent dans l'*Hypnérotomachie*, *signature* T, f° 7, la ligature πο a deux formes différentes dans chacun de ces mots, et je les revois avec ces mêmes différences dans les *Épistolographes*, au feuillet iij de la *signature* η, ligne 12, au mot πολίτας, et à la ligne 24 au mot ποιεῖσθαι.

A cette même page, ligne 14, la ligature τη du mot τηρεύς se retrouve au mot σωτηρίας, et la ligature ευ de ce mot τηρεύς se retrouve aux lignes 3, 10, 11, 19, 20;

En outre, toujours à cette même page :

à la ligne 1, ἐνθυμοῦμεν, la forme μ est la même que dans ἐμέ;

Art. 1. Cette indication de la date, mars 1467, est évidemment celle de la composition de l'ouvrage et non de son impression. Aucun livre n'avait été imprimé à Trévise à cette époque : Colonna dit seulement que Polia, par lui célébrée, était née à Trévise.

Art. 2. La réponse à cette objection se trouve plus bas à la conclusion ; d'ailleurs le mot *accuratissime* ne saurait indiquer autre chose que le *soin* et la *perfection* apportés à l'exécution typographique de l'ensemble de l'ouvrage, et non pas à l'impression d'une seule page d'*errata*.

Art. 3. J'ai démontré plus haut que tout l'ouvrage a été imprimé avec les caractères d'Alde. De ce que le seul caractère de la page d'*errata* ne se rencontre pas, à ce que l'on croit, dans d'autres ouvrages imprimés par lui, on n'en saurait rien conclure, puisqu'on lit au bas la mention de l'imprimerie aldine. Comment d'ailleurs Alde, s'il n'avait pas imprimé l'ouvrage, aurait-il mis un errata au livre d'un autre imprimeur, et pris pour son compte les fautes d'autrui ?

Art. 4. Je ne puis voir de différence dans le papier. Il est bien de la même fabrique qui se distingue par la finesse des *verjures* et des *pontuseaux*, autant qu'on en peut juger par le peu d'apparence de ces

à la ligne 2, συμϐούλους, la forme ϐ est la même que dans ἐϐίασατο;
à la ligne 3, ὀρθώσεις, la forme ρ est la même que dans τηρεύς;
à la ligne 21, κινήσασθαι, la ligature σα est la même que dans ἐϐιάσατο, etc.

marques sur mon exemplaire, et il en est de même dans le superbe exemplaire aux armes de François I[er], l'un des plus beaux ornements de notre Bibliothèque de France; la distance entre les pontuseaux, la finesse des verjures et la qualité de la pâte sont identiques.

Art. 5. Je ferai remarquer que ce n'est pas le seul ouvrage où Alde n'ait pas mis de préface. Ceux qui se trouvent dans le même cas sont précisément ceux qu'il a imprimés avec le plus grand soin et avec le plus beau de ses caractères romains, dans le désir de complaire soit aux auteurs, soit aux éditeurs qui lui firent imprimer très-probablement ces ouvrages pour *leur compte personnel*. Leur rareté fait présumer qu'ils furent tirés à petit nombre; c'est ainsi que parurent l'*Etna* par Pierre Bembo, le traité *de Imaginatione* par Pic de la Mirandole, les *Diaria de Bello Carolino* par Benedetti, et l'*Hypnerotomachia* aux frais de Leonardo Crasso. Le volume *de Imaginatione* fut publié après la mort de l'auteur; aussi Alde y a mis une courte préface.

L'*Hypnerotomachia* est précédée d'une dédicace adressée à l'illustrissime Gui, duc d'Urbin, par Leonardo Crasso, où, après avoir remercié Gui de l'honneur qui résulte pour la famille des Crasso d'une récompense accordée à son frère qui s'était distingué, sous les ordres du prince, au siége de la Bibiena, il lui dit qu'ayant découvert un livre admirable (l'*Hypnerotomachia*) resté longtemps caché,

il tient à bonne fortune de pouvoir le dédier et le mettre sous sa protection : « *Ne liber iste parente orbatus velut pupillus sine tutela, aut patrocinio aliquo esse videretur, te patronum præsentem delegimus in cujus nomen* AUDACULUS *prodiret.* » Attendu, ajoute-il, qu'une fois lu par Gui, personne ne craindra plus de le lire, et qu'ainsi l'ouvrage se trouvera protégé contre toute *censure*. Pour décharger en quelque sorte Alde de toute responsabilité, Crasso déclare avoir pris soin de faire imprimer l'*Hypnérotomachie* à ses frais : « *Sumptibus meis imprimendum et publicandum curavi.* »

Voilà, je crois, les véritables raisons pour lesquelles le nom d'Alde n'apparut ostensiblement ni sur le titre, ni dans une préface ; ce ne fut que lorsque, grâce à la protection du duc d'Urbin, ce roman d'*amour*, composé par un moine, vivant encore à cette époque, ne pouvait être une cause d'embarras, qu'Alde le déclara imprimé par lui et *accuratissime*.

L'identité des *caractères*, la belle impression, la qualité même du papier, et aussi la similitude du style et de la gravure des planches de l'*Hypnérotomachie* avec celle qui représente les sept planètes dans les *Astronomica* publiés par Alde un mois auparavant, dénoncent Alde, quand même son nom ne s'y verrait nulle part. Une pareille œuvre d'art n'aurait pu être exécutée que par Marcolini, mais il n'a commencé à imprimer que vers 1537.

Art. 6. Ce que je viens d'exposer est la réponse à la sixième observation et termine le débat.

Dans une pièce de vers adressée par Baptiste Scytha « *ad clarissimum Leonardum Crassum, artium ac juris pontificii consultum* », placée à la suite de la dédicace, on voit que Leonardo Crasso avait dans ses attributions le Droit canonique et la Direction des affaires *des arts,* ce qui explique les rapports qu'il dut avoir avec les artistes. Il est donc naturel que ce soit au meilleur dessinateur et au meilleur graveur sur bois jugés par lui les plus capables d'enrichir au gré de ses désirs l'*admirandum Polyphili opus,* dont il fait un éloge pompeux (1), qu'il ait eu recours, et aussi au plus célèbre imprimeur pour l'exécution de cet ouvrage, objet de ses affections. Mais on regrette que dans cette pièce de vers, où sont décrites les merveilles représentées par tant de belles gravures, le nom des artistes soit omis.

Une autre pièce en prose donne le résumé de tout ce que contient le récit bizarre des amours de Polyphile. Le triomphe par trop libre de Vertumne et de Pomone et le sacrifice à Priape y sont mentionnés, et les gravures les représentent dans toute leur nudité. On trouve même dans une autre pièce ayant quatre-

(1) « Tanta enim est in eo non modo scientia, sed copia, ut cum hunc videris, non magis omnes veterum libros quam naturæ ipsius occultas res vidisse videaris..... figurisque et imaginibus oculis subjectæ patent et referuntur. »

vingt-un vers les mêmes mentions encore plus *accentuées;* ces licences avaient besoin d'être mises sous la protection de l'illustrissime duc d'Urbin (1).

C'est cette année 1499 que dut être célébré le mariage d'Alde Manuce avec Marie (2), la fille de André d'Asola Torresano, un an après qu'Alde eut été relevé de ses vœux par le pape Alexandre VI.

1500.

Après une année aussi laborieuse, Alde consacra en grande partie l'année 1500 à la préparation d'une série considérable d'ouvrages qui parurent en 1501. Il ne publia, cette année 1500, que deux volumes :

Le premier, d'une fort belle exécution, contient les ÉPÎTRES *de sainte* CATHERINE DE SIENNE (*Epistole devotissime de sancta Catharina da Siena*). La sainte y est représentée sur une gravure en bois très-bien dessinée.

Ce volume d'épîtres recueillies pour la plupart par le frère Barthélemy da Alzano, de Bergame, de l'ordre des frères prêcheurs, est le premier ouvrage en italien qu'Alde ait imprimé.

(1) Qui cum Vertumno Pomona zoiosa
Triunfa, e de Priapo el sacrificio
Cum l'asinello, e mentula monstrosa.

(2) Son prénom nous est connu par le testament d'Alde.

Dans la préface écrite en italien, adressée au cardinal diacre François Piccolomini, de Sienne, Alde fait un tableau effrayant de la société à cette époque, où les crimes et les vices sont devenus tels, qu'ils offriraient ample matière à la satire et à la tragédie... « Hélas! dit-il, comment y porter remède quand les « médecins eux-mêmes ne sont pas moins malades « que les autres infirmes! Aujourd'hui l'homme, livré « à l'appétit des brutes, n'a plus de l'homme que la « forme : il est aussi insensible aux sentiments d'hon- « neur et de religion que des statues de pierre. Le « mal est si profond que Dieu seul peut y porter re- « mède, et c'est lui qui a inspiré à quelques-uns de « ses serviteurs de répandre, au moyen de l'impri- « merie, les lettres de *Catherine de Sienne*, si plei- « nes de piété, et dont les plus saints conseils sont « inspirés par l'Esprit saint. Je suis donc heureux d'a- « voir pu y contribuer, et je crois que c'est par la « volonté de Dieu que ces lettres si salutaires, res- « tées jusqu'à présent cachées et oubliées, vont repa- « raître au moment même où les infidèles (les Turcs) « avec des flottes et des armées formidables menacent « d'envahir la chrétienté pour la détruire .... Ces let- « tres semblent, en effet, s'adresser plutôt à nos « pontifes actuels qu'aux temps où sainte Catherine, « canonisée par votre oncle (1), les écrivait aux papes

(1) Le célèbre pape Pie II (Æneas Silvius Piccolomini).

« Grégoire XI et Urbain. Présentez-les donc à Sa « Sainteté le Pape et recommandez-les aux cardinaux. « Il faut se hâter de s'opposer aux armes des païens, « car nous sommes en grand péril de devenir les es- « claves des infidèles. »

Dans le privilége qu'Alde avait sollicité pour ce Recueil des lettres de Catherine de Sienne, il dit les avoir recueillies dans toute l'Italie à l'aide de savants et zélés religieux. Ce privilége lui fut concédé le 23 juillet 1500 (1) et figure sur le titre de ce livre imprimé avec le plus grand soin, en septembre 1500 (2).

Le second volume publié dans la même année est une édition de LUCRÈCE, petit in-4°, dont le texte fut

(1) M. Armand Baschet a retrouvé cette demande de privilége dans les archives de Venise (Voir son *Aldo Manuzio. Lettres et Documents*).

« Serenissimo principe et Illustrissima Signoria. Se expone per el vostro fidelissimo servitore Aldo Romano che havendo congregato insieme, per mezo de devotissimi religiosi, le *Epistole de Sancta Katerina de Siena*, cum gran fadiga et spesa per esser sparse in diverse parte de Italia : Le quali serano volume de circa cinquanta quaterni, opera admirabile, e piena de Spirito Sancto, e utilissimi amaestramenti, e stampando al presente ditta utilissima et santissima opera cum summa diligentia, et de bellissima lettera, et temendo che poi stampato il libro da lui cum tanta cura adunato, altri trovando la cosa fatta senza alcuna loro fadiga li facia concorrentia : Supplica humilmente alla Illustrissima Signoria Vostra che a niuno altro sia licito stampare, o, fare stampare, o, daltrove portare, o, far portare a vendere le ditte Epistole in questa inclyta Cità, et altre terre, et luogi de la Vostra Illustrissima Signoria da questo dì fino X anni, sotto pena de perdere li libri, et ducati uno per chadauna opera..... »

(2) La souscription finale de ce volume est datée du 15 septembre 1500; mais, comme l'épître d'Alde au cardinal Piccolomini porte une date postérieure, celle du 19 septembre 1501, il est évident que le volume n'a paru qu'après cette dernière date.

revu par Jérôme Avanzio. Ce savant avait si bien étudié Lucrèce qu'il le savait par cœur (1), mais il paraît n'avoir pas consulté de nouveaux manuscrits. Trois éditions de *Lucrèce* avaient précédé celle-ci : une imprimée sans date à Brescia vers 1472, une à Vérone en 1486, une à Venise en 1495, ce qui semble indiquer que la philosophie de Lucrèce ne rencontrait pas encore une grande répulsion, du moins au nord de l'Italie. La dédicace à Alberto Pio nous apprend que ce prince avait déjà formé une sorte d'académie, puisqu'Alde lui dit : « *Tu itaque debes, Alberte humanissime, librum hunc benigna fronte in doctissimam academiam tuam admittere* (2). »

Mais, tout en faisant un grand éloge de Lucrèce comme poëte et philosophe, Alde recommande de rejeter ce qui s'y trouve de faux et de contraire aux doctrines des Académiciens, des péripatéticiens, et surtout de nos théologiens, en sachant gré toutefois à Lucrèce d'avoir dans sa belle poésie exposé les dogmes d'Épicure, imitant en cela Empédocle, qui, le premier chez les Grecs, a mis en vers les préceptes de la sa-

(1) Dans cette édition très-rare le texte a été modifié d'après les conjectures d'Avanzio. En 1515, Alde en a donné une édition préférable dont le texte fut revu par Navagero.

(2) L'édition de Lucrèce, imprimée cinq ans auparavant à Venise en 1495, par Théodore *de Ragazonibus d'Asola*, petit in-4° (et non in-f° comme l'indique M. Renouard), porte cette indication : *Ex felicissima tua Murani academia, virtuti et posteritati datum*, qu'on lit à la suite d'une pièce de vers en l'honneur de Nicolas Prioli. Ces réunions académiques prouvent combien l'amour des lettres était répandu parmi les familles nobles de Venise.

fut rédigé en grec. A ce moment les chefs-d'œuvre de la Grèce donnaient à Venise une nouvelle vie littéraire, et il semble que dans un premier mouvement d'enthousiasme on ait voulu y voir aussi dominer la langue grecque. Si les Académiciens n'exécutèrent pas dans sa rigueur la loi qu'elle imposait de n'y parler que grec, du moins la tendance de cette académie se montrait plus grecque que latine.

Plusieurs de ces membres sont désignés avec leurs attributions spéciales en tête du règlement ; d'autres furent successivement admis : tels sont en première ligne et parmi les membres les plus actifs, Marc Musuros, son frère Gregoropoulos, Cartéromachos (*Fortiguerra*), Pierre Bembo, Andrea Navagero, Bondini, etc.

Voici, d'après la liste donnée par Renouard (1), les noms de ceux qui la composaient ou qui par leurs rapports scientifiques avec Alde ont concouru au but

(1) J'ai marqué d'une étoile les noms signalés plus particulièrement par Domenico Maria Manni, professeur au séminaire de Florence et bibliothécaire de la célèbre bibliothèque de Strozzi, à Florence, dans sa *Vita di Aldo Pio Romano insigne restauratore delle lettere greche e latine. In Venezia*, 1759, in-4°. Ces mêmes noms se trouvaient déjà dans un écrit antérieur de vingt années, intitulé : *Notizie leterarie intorno a i Manuzj stampatori, e alla loro famiglia*. Cette notice de LXXII pages in-8° a été extraite d'une traduction en italien des Lettres familières de Cicéron, in-8°, que je ne vois citée nulle part et qui peut-être aura disparu comme bien d'autres. Je la possède isolée; elle provient des documents recueillis à Venise par Renouard. Le privilége pour la licence d'imprimer est daté du 17 juillet 1736.

Dans sa vie des Alde, Manni cite l'abbé Quadrio et le comte Mazzuchelli comme donnant des renseignements sur cette Académie.

de cette institution, appelée l'*Academia d'Aldo*. C'est ainsi que sont désignées du nom de leurs fondateurs les académies formées à Florence par Laurent de Médicis, à Naples par Pontanus, à Rome par Pomponius, etc. Alde nomme quelquefois la sienne *Neaccademia nostra*.

* Alberto Pio;

Alde, *président;*

* Andrea Navagero, *sénateur vénitien;*

* Pierre Bembo (*depuis cardinal*);

* Daniel Rinieri, *sénateur vénitien et procurateur de Saint-Marc, très-savant en grec, en latin et en hébreu;*

* Angelo Gabrielli, *sénateur vénitien;*

* Marino di Lionardo Sannudo, Sanudo, ou Sanuto, *sénateur et historien de Venise;*

Nicolas Giudeco, *Vénitien;*

* Scipion Fortiguerra, *dit* Carteromaco, *de Pistoie, et* Michel Fortiguerra, *son frère ou son parent;*

Urbain Bolzani, *de Bellune, dit* frère Urbain, *religieux;*

* Didier Érasme, *de Rotterdam;*

* Benedetto Ramberti, *Vénitien;*

Pierre Alcionio, *Vénitien* (1);

* J.-B. Egnazio, *Vénitien*, *professeur d'éloquence à Venise;*

Aless. Bondini, *de Venise, dit* Agathéméros;

* Marc Musuros, *de Candie, depuis archevêque de Monembasie;*

Marc Antonio Coccio Sabellico, *de Vicovaro, près de Rome;*

(1) Alde le dit être « *mordax et maledicus, nec pudens magis quam prudens* ».

Jean Gregoropoulos, *de Candie, beau-frère de Marc Musurus;* il est désigné aussi sous le nom de *Giovanni Cretese;*

* Benedetto Tirreno ;

Paul Canale, *noble vénitien ;*

Jean Giocondo, *de Vérone, en latin* Jucundus, *philologue et architecte ;*

François Rosetto, *médecin de Vérone ;*

Jérôme Aleander, *depuis cardinal ;*

Jérôme Menocchio, *de Lucques, médecin ;*

Marc Molino ou Molini ;

Jean de Lucques, *médecin ;*

* Andrea Torresano, *beau-père d'Alde ;*

* François Torresano, } *neveux d'Alde Manuce.*
* Frédéric Torresano, }

Savants qui ont pu faire partie de cette Académie et qui furent les collaborateurs d'Alde :

Justin Decadyos, *de Corfou ;* Aristobulos Apostolios, *de Candie ;* Arsenios Apostolios, *frère du précédent, depuis archevêque de Monembasie ;* Thomas Linacer, *Anglais, grammairien et philosophe ;* Gabriel Braccio ; Girolamo Avanzio, *de Vérone ;* Démétrius Chalcondylas, *Athénien.*

On peut aussi ranger parmi les collaborateurs d'Alde : Jean Lascaris Rhyndacenus, *Grec ;* Jean-Baptiste Ramusio, *de Venise, auteur du célèbre recueil des voyages ;* Démétrius Doucas, *de Candie,* en Crète ; et plusieurs autres.

Le *scribe* de l'Académie était le célèbre *calligraphe* Jean Rosos, *le Crétois* (1).

(1) Morelli, *Aldi Manutii Scripta tria* : Bassano, 1806, p. 50.
C'est ce même calligraphe qui fut principalement employé par Bessarion pour lui copier des manuscrits. Il exerça cet emploi pendant quarante ans à Rome, au monastère de Cripta ferrata, situé sur l'emplacement de *Tusculum*, et aussi à Florence, à Bologne et à Venise. Voy. Montfaucon, *Palæographia græca*, l. 1, ch. 7, p. 81.

Alde, en composant son académie de savants les plus distingués de l'Europe avec lesquels il fut en relation, et dont plusieurs faisaient partie du sénat de Venise, l'avait divisée en sections ou tribus, qui devaient chacune avoir un président. Ainsi on voit par son règlement constitutif, rédigé en grec (Νόμος), que Scipion Cartéromachos (Fortiguerra) en était l'instigateur (l'εἰσηγητής), et aussi le chef de la tribu des lecteurs (φυλῆς ἀναγνωστίδος); qu'Alde était le président (ἀρχηγέτης), et que Jean de Crète (Jean Gregoropoulos, beau-frère de Musuros) était le chef des correcteurs (φυλῆς διορθωτίδος). Ces trois chefs ou présidents avaient été nommés à l'unanimité des membres, parmi lesquels Baptiste (Egnazio) le doyen (πρεσβύτερος) était le chef de la tribu des ecclésiastiques (φυλῆς ἱεροπρεπίδος); Paul (Canale) Vénitien, de la tribu des nobles (φυλῆς εὐγενετίδος); Jérôme de Lucques (Girolamo Menocchio), de la tribu des médecins (φυλῆς θεραπευτίδος); François Rosetto de Vérone, de la tribu des professeurs (φυλῆς διδασκαλίδος), *et beaucoup d'autres qui, ayant le désir de s'instruire, ont manifesté leur intention de faire partie de la nouvelle académie,* en y donnant seulement leur nom, c'est-à-dire voulant être *académiciens libres* (1).

On voit que le plan de l'Académie d'Alde était celui d'une véritable académie des lettres et des sciences,

(1) Leurs noms ne se trouvent pas inscrits à la suite de la Loi. Voyez le texte de la Loi, Νόμος, à l'APPENDICE.

et qu'elle aurait eu un plein et durable succès si la sanction qu'Alde sollicita si vivement, mais en vain, de l'empereur Maximilien lui eût été accordée. Pour quel motif les instances d'Alde restèrent-elles sans réponse ? On l'ignore. L'empereur était cependant bienveillant pour Alde, qu'il appelait *Aldo nostro* dans sa lettre où il le recommande à la duchesse de Mantoue, Isabelle d'Este (1). Peut-être ce prince ami des lettres, des sciences et des beaux-arts, voulait-il en créer une semblable en Allemagne à laquelle l'Académie d'Alde eût porté ombrage.

Secondé par quelques-uns des membres de cette académie, Alde faisait paraître chaque mois un volume imprimé à mille exemplaires (2).

On trouvera à l'appendice quelques notices sur les membres de l'Académie d'Alde et sur les savants qui l'ont secondé dans le cours de ses travaux.

C'est par un travail assidu, une constance énergique et une vie frugale qu'Alde put suffire à ces immenses travaux, accrus par la célébrité même attachée à son nom, ce qui le forçait de répondre aux lettres dont il était accablé, d'écouter les lectures qu'on lui venait faire, et de recevoir les curieux qui

(1) Voir *Aldo Manuzio. Lettres et Documents*, publiés par M. A. Baschet.

(2) « Mille et amplius alicujus boni autoris volumina singulo quoque mense emittimus ex academia nostra, » dit-il dans sa préface de l'*Euripide*, 1503.

le questionnaient sur ses entreprises littéraires. C'était souvent en vers latins qu'on le consultait et qu'on lui conseillait d'imprimer tels ou tels ouvrages. Bien plus, des libraires, comme Bologni de Trévise, lui écrivaient en vers latins pour lui demander des livres à crédit. Tantôt c'étaient des visiteurs de distinction, qui sollicitaient de lui la faveur de voir son imprimerie, ou des oisifs qui, pour distraire leur ennui, se disaient : « Allons donc chez Alde. » Afin de les éloigner, il dut placer cette inscription latine sur sa porte (1) :

(1) « Mihi duo sunt, præter sexcenta alia, quibus studia nostra assidua interpellatione impediuntur : crebræ scilicet literæ virorum doctorum quæ undique ad me mittuntur, quibus si respondendum sit, dies totos ac noctes consumam scribendis epistolis : et ii qui ad nos veniunt partim salutandi gratia, partim perscrutaturi si quid novi agatur, partim, quæ longe major est turba, negotii inopia. *Tunc enim, eamus, aiunt, ad Aldum.* Veniunt igitur frequentes, et sedent oscitabundi,

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

« Mitto qui veniunt recitaturi, alii carmen, alii prosa oratione aliquid, quod etiam excusum typis nostris publicari cupiant, idque rude et incastigatum plerumque.....

« A quibus me cœpi tandem permolestis interpellatoribus vindicare. Nam iis qui ad me scribunt, vel nihil respondeo, cum quod scribitur non magni intersit, vel, si intersit, laconice. Quam quidem rem, quoniam nulla id a me fit superbia, nullo contemptu, sed ut quicquid est otii, consumam edendis bonis libris, rogo ne quis gravius ferat, neve aliorsum, atque ego facio, accipiat. Eos autem qui vel salutandi, aut quacumque alia causa ad nos veniunt, ne posthac molesti esse pergant, neve importuni interpellent labores ac lucubrationes nostras, curavimus admonendos epigrammate, quod quasi aliquod edictum videre licet supra januas cubiculi nostri, his verbis : QUISQUIS ES, ROGAT TE ALDUS ETIAM ATQUE ETIAM : UT SI QUID EST QUOD A SE VELIS, PERPAUCIS AGAS, DEINDE ACTUTUM ABEAS : NISI TANQUAM HERCULES DEFESSO ATLANTE, VENERIS SUPPO-

« Qui que tu sois, si tu veux parler à Alde, sois bref, et, cela fait, laisse-le à ses travaux ; à moins que tu ne veuilles lui prêter l'épaule, à l'exemple d'Hercule venant en aide à Atlas épuisé de fatigue. Sache que quiconque met ici le pied y trouvera du travail. »

Toute renommée a ses inconvénients : Érasme avait écrit à Alde qu'il voulait faire imprimer chez lui ses Adages : arrivé à Venise, il s'empresse de se rendre chez Alde et se fait annoncer ; mais son nom, inconnu des serviteurs ou mal prononcé, le fit rester longtemps à attendre à la porte d'Alde, qui, informé enfin de cette méprise, s'empressa d'accourir pour s'excuser auprès d'un homme d'un tel mérite, et pour lequel il avait la plus haute estime.

On remarque à cette époque un redoublement d'activité dans les publications d'Alde.

Cette activité, ce désir de livrer au public des livres que le temps et les circonstances pouvaient faire disparaître à jamais, justifient jusqu'à un certain point le reproche au sujet de quelques erreurs de détails, que lui adressa, mais d'une manière détournée, Urceus Codrus, dont l'amitié pour Alde et la haute estime pour son mérite sont connues.

SITURUS HUMEROS. SEMPER ENIM ERIT, QUOD ET TU AGAS, ET QUOTQUOT HUC ATTULERINT PEDES. »

(Préface à André Navagero, en tête de : *Ciceronis Rhetorica et Libri oratorii*, 1514, in-4°.)

1501 [1501-1502 n. st.]

Au mois de mars 1501, Alde imprima le texte grec de la Vie d'Apollonius de Tyane, par PHILOSTRATE; mais cet ouvrage ne parut qu'en 1504 (voir à cette date).

Le petit volume in-4°, DE IMAGINATIONE, de François PIC DE LA MIRANDOLE, publié en avril 1501 et dédié par Alde à Albert Pio de Carpi, est une des plus belles impressions sorties des presses d'Alde. Elle n'est en rien inférieure à l'*Ætna* de Pierre Bembo : ce sont les mêmes caractères, le même nombre de lignes à la page. Le papier, *choisi feuille à feuille*, a toutes les qualités exigées pour les exemplaires de choix destinés aux amateurs de beaux livres, tels que la marquise Isabelle d'Este, ainsi qu'il en est parlé plus loin. On voit dans ces opuscules qu'Alde leur a donné des soins particuliers pour être agréable à ses deux amis et protecteurs, Pierre Bembo et Pic de la Mirandole. Dans sa lettre, il rappelle les hommes illustres de la famille de Pic de la Mirandole, et se félicite d'offrir à Alberto Pio, qui en est le digne représentant, l'hommage de ce livre.

L'édition de VIRGILE petit in-8°, qui parut aussi en avril 1501, commence la série des chefs-d'œuvre littéraires grecs, latins et italiens imprimés par Alde

en ce format. Dans un court avis aux Studieux, Alde les informe ainsi de la composition du volume :

Pub. Virg. Maronis Bucolica, Georgica, Æneida quam emendata et qua forma damus videtis : cætera, quæ Poeta exercendi sui gratia composuit, et obscœna, quæ eidem adscribuntur, non censuimus digna enchiridio.

Il annonce ensuite qu'il publiera successivement les autres principaux auteurs dans le même format : *Posthac est animus dare iisdem formulis optimos quosque authores.*

Dans sa postface *aux Studieux,* Alde expose les motifs qui lui ont fait préférer pour les anciens auteurs latins, surtout les poëtes, tels que Plaute, Lucrèce, Catulle et quelques autres, la forme *eis* par une diphthongue au lieu de *is* dans les datifs et ablatifs et à l'accusatif dans les mots exceptionnels indiqués par Priscien (1); il a voulu se conformer en cela aux anciens manuscrits qui écrivent *vieis, officieis, captiveis* au lieu de *viis, officiis, captivis.* En outre, pour se conformer aux prescriptions des grammairiens, il a marqué d'un accent, dans les mots grecs, les lettres dont la prononciation l'exige. Ainsi : *Simóis,*

(1) Ainsi dans les deux premières églogues de Virgile :

Non insueta graveis tentabunt pabula fœtas...
Et nos hinc alii sitienteis ibimus Afros...
..... Atque humileis habitare casas...
Sic positæ quoniam suaveis miscetis odores...
Et Sol crescenteis decedens duplicat umbras.

Corydon, Amaryllída, Eurystéa, Dáreta, A'donis, Æthéra, Didó, Mantús, et de même il pense qu'on doit écrire *Aristotéles, Penelópe, Pentecosté*, ce dont il traitera plus tard.

Alde indique une série de mots où il a cru devoir marquer par l'accent la différence qui existe entre eux, ce qui ne sera pas inutile, dit-il, à ceux qui apprennent le latin; tels sont :

Mécum unà in sylvis, et *O'ccidit úna domus*, et *Stoicus occídit Baream. — Virósque valentes contúdit crudelis hiems*, et *Cóntudit herbas. — Ergò age, care pater*, et *I'llius ergó vénimus*, et *Nunc venímus. — Curro in círcum*, et *Maria omnia circúm. — Coràm quem quæritis adsum*, et *Vidi Córam* et *A'lias vicinas urbes*, et *Non aliás cœlo ceciderunt plura sereno fulgura. Penè interiit formidine pœ́næ. — Ferè omnes* et *Morsu féræ. — Venére subulci*, et *Abstinuit Vénere et Baccho. — Adversùm te gratum*, et *Ei loco ex ádversum tonstrina erat. — Multos vérsus* et *Romám versus. — Dúntaxat* et *Dum táxat lætatur. — Dic aliquando* et *Aliquandò quis desinat. — Legére fraga* et *Quia légere placuit. — Póne Tigillinum* et *Ponè subit conjunx. — Curribus Automédon*, et *Quid facis Autómedon? — Iò triumphe*, et *Spectabat ad Ió. — Mos est gestare pharétram*, et *Succinctam pháretram. — Ac veluti lentis Cyclópes fulmina massis*, et *Infandi Cýclopes et altis montibus errant. — A'r-*

cades legimus cantores fuisse et *Soli cantare periti Arcádes.* — *Palàm omnibus* et *Pálam tulit.* — *Amici A'myci casum gemit.*

Unius ob iram, et *U'nius ob noxam.* — *Hominésne feréne.* — *Cave né titubes*, et *Nè pete connubiis.* — *Indoctúsve pilæ, discive, trochive quiescit,* et *Si sensero, vde tibi causidice.* — *Sic fatur lacrymans,* et *Sìc tua cirnæas fugiant examina taxos. U'nde venis* et *genus undè latinum.*

Quándo erit ut condas instar Carthaginis urbem?
Quandò eram parvulus loquebar ut parvulus.

U'bi quæram Pamphilum? et *Sævus ubì Æacidæ telo jacet Hector.* — *Contrà Dalmatas* et *Stat cóntra. Tu quoque littoribus*, et *Quóque magis faveas.* — Etc.

On connaît six exemplaires du *Virgile* d'Alde, 1501, imprimés sur vélin; aucun d'eux ne se trouve en France.

C'est dans ce Virgile qu'Alde introduisit l'usage du caractère appelé italique ou *aldino*, dont le modèle lui fut donné par l'écriture même de Pétrarque, et qu'il annonce destiner aux autres auteurs qu'il publiera dans ce format; il en commanda l'exécution à l'habile graveur François de Bologne, et, d'après l'affirmation de Soncino, ce serait aussi ce même artiste qui aurait dessiné et gravé les autres caractères de l'imprimerie d'Alde. Le talent et le nom

du graveur ont été consacrés par Alde lui-même dans ces vers élogieux, qu'il a placés sur le titre même du *Virgile* où ces types *penchés* parurent pour la première fois :

IN GRAMMATOGLYPTÆ LAUDEM.

Qui Graiis dedit Aldus, en Latinis
Dat nunc grammata scalpta dædaleis
Francisci manibus Bononiensis.

On voit qu'Alde, conformément à son habitude *de ne priver personne de ce qui lui est dû*, a été le premier à signaler le mérite de François de Bologne. Si, plus tard, cet artiste, malgré le privilége accordé à Alde pour le caractère penché, se crut le droit de graver pour Girolamo Soncino un autre caractère italique, identique quant à la forme, mais un peu plus gros que celui qu'Alde lui avait fait exécuter (et c'est avec ce nouveau caractère que Soncino imprima à Fano un Virgile et un Pétrarque dans un format pareil), ce fait, qu'on ne saurait approuver, rend encore plus inconvenantes les expressions dont Soncino s'est servi dans la préface de son édition de Pétrarque dédiée à l'*illustre et excellent* prince César Borgia, datée de 1503 (1) :

(1) « M. Francesco da Bologna... ha excogitato una nuova forma de littera dicta cursiva overo cancellaresca de la quale non Aldo Romano, ne altri che astutamente hanno tentato de le altrui penne adornarse, ma esso M. Francesco è stato primo inventore et designatore. El qual e tutte

« C'est François de Bologne qui a imaginé une « nouvelle forme de lettres dites cursives ou chance- « lières, dont ni Alde ni d'autres qui ont voulu astu- « cieusement se parer des plumes du paon ne sont « les auteurs, mais bien ce François qui en est le « premier inventeur et dessinateur; c'est lui qui est le « graveur de *toutes les formes de lettres* que de « tout temps a imprimées ledit Alde, de même que « celles-ci, dont on peut juger la grâce et la grande « beauté. »

La lettre de François de Bologne à Thomas Sclaricinus, placée à la suite de celle de Soncino, ne parle point de ces *autres caractères* qu'il aurait gravés pour Alde, mais seulement du petit caractère cursif, et c'est celui-là dont François de Bologne se plaint de ne pouvoir se servir, attendu que le privilége exclusif conféré à Alde par le sénat de Venise pour tout le territoire de la République en assurait l'honneur et le profit à Alde seul et non à François de Bologne qui en avait exécuté la gravure. Mais François de Bologne aurait dû ajouter que c'était pour le compte d'Alde, et conformément aux instructions qu'il lui avait données, que ces caractères avaient été gravés pour le service spécial de son imprimerie.

le forme de lettere che mai abbia stampato dicto Aldo ha intagliato, et la presente forma, con tanta gratia e venustate quanta in esse se comprende. »

Cette prétention du graveur ne paraît fondée ni en droit ni en équité. Jusqu'alors on ne s'était servi dans l'imprimerie que de caractères *romains*. La charmante écriture de Pétrarque donna l'idée à Alde de la faire reproduire typographiquement en caractères cursifs. Cette idée constituait une *véritable invention*. Le privilége de dix ans que le sénat de Venise et les papes lui accordèrent était donc un véritable *brevet d'invention*. Quel que fût le mérite de François de Bologne, il n'était que l'*exécuteur* salarié. Ses poinçons lui furent payés par Alde; François n'avait donc droit qu'à l'honorable citation qu'Alde a faite de son talent d'exécution, *dædaleis manibus Francisci Bononiensis*.

Ces caractères sont connus sous le nom d'*aldini* en Italie, et Geoffroy Tory, notre savant typographe, et graveur lui-même de ses caractères, en parle ainsi dans son *Champfleury* : « *Lettre ditte Aldine pour* « *ce que* ALDE *le noble imprimeur n'agueres en Ve-* « *nise l'a mise en usage. Elle est gracieuse, pour ce* « *quelle est meisgre, comme est la lettre grecque* « *courant et non majuscule* (1). »

Selon Chevillier (2), p. 114 : « Ce caractère fut « d'abord bien reçu parce qu'il occupe peu de place et

(1) Je possède un charmant manuscrit de Virgile, même format que celui de cette édition d'Alde; sa belle écriture italique aurait pu servir de modèle à Alde, aussi bien que celle de Pétrarque, dont elle est similaire et contemporaine.

(2) *Origine de l'imprimerie de Paris.*

« approche fort de l'écriture à la main... Cependant « ce caractère italique n'est point bon pour les gros « ouvrages d'imprimerie. Que l'on compare l'édition « du *Cornucopiæ* de Gering en lettres rondes avec « celle-ci de Manuce en italique, l'édition de Gering « est plus belle et fatigue bien moins la vue.

« L'avantage que l'imprimerie tire du caractère « italique, c'est qu'il est propre à faire distinguer dans « les imprimés les titres des Chapitres, les Citations, « les Passages et les petites Pièces qu'on y rapporte. « On les détache par ce moyen de la lettre courante « de l'ouvrage : aussi ne l'emploie-t-on guère pré- « sentement que pour cet effet, et on ne voit plus « d'éditions considérables faites purement en lettre « italique. »

Pour rendre ce gracieux caractère cursif encore plus conforme aux beaux manuscrits de cette époque, Alde fit graver un grand nombre de lettres doubles imitant le jeu de la plume. Quoique ces lettres liées, *manum mentientes* (1), donnent un charme particulier à ce genre d'impressions, cependant Paul Manuce crut devoir plus tard les supprimer. En effet ces lettres doubles, dont l'emploi semblerait devoir épargner une perte de temps considérable au *compositeur*, puisqu'au lieu de *prendre* une lettre

(1) Alde les désigne ainsi dans son Monitoire du 16 mars 1503, contre les contrefacteurs, et les signale comme un moyen de distinguer ses éditions de celles de Lyon, où chaque lettre est distincte.

isolée il peut *lever* un groupe, offrent plus d'inconvénients que d'avantages (1).

M. A. Panizzi, dans un petit écrit intitulé : *Chi era Francesco da Bologna* (Londres, 1858, in-12)? établit avec toute probabilité que Fr. de Bologne n'est autre que le célèbre orfévre Francesco Raibolini dit *Francia* ou *Franza*. Les premiers graveurs de caractères furent, en effet, ou orfévres ou graveurs de médaille et monnaie. Tels furent Fust et Dunne à Mayence, Orsini de Foligno associé de Numeister, Bernardo Cencini à Florence, Nicolas Jenson et Duvet en France (2).

Doni et quelques autres prétendent que ce fut Alde qui dessina et fondit ce caractère qui porte son nom. Mais dans sa lettre *agli Lettori*, placée à la fin de l'édition de PÉTRARQUE, Alde dit seulement « avoir examiné le texte du manuscrit original qui a servi de modèle, qu'il était écrit avec une grande perfection par Pétrarque lui-même, et qu'on avait suivi la forme

(1) 1° Par l'augmentation d'autant de nouveaux casiers plus éloignés de la main du compositeur;

2° Par l'extension des mouvements du bras pour *lever* d'abord et pour *distribuer* ensuite les lettres dans chaque cassetin;

3° Par l'accroissement des frais de gravure et de fonte;

4° Par la perte d'un groupe entier lorsqu'un accident a endommagé le groupe en quelque endroit.

Ces considérations ont fait abandonner tous les essais en ce genre tentés à plusieurs reprises pour l'impression des textes français et latins; nous-mêmes nous avons dû y renoncer.

(2) Dans le privilége accordé à Lyon en 1561 pour l'Apocalypse de Duvet, on lit : « Duvet, maistre orfévre, a portraict et figuré en table de cuyvre et caractères pour imprimer ce volume. » *A. Panizzi.*

des lettres d'après l'écriture de Pétrarque en imitant les contours de chacune d'elles trait pour trait » (1).

Les soins qu'Alde ne cessait d'apporter à la gravure de ses caractères étaient tels que, dans l'une des dernières clauses de son testament, il prescrit à son beau-père André d'Asola de ne faire compléter l'un de ses caractères *cursifs* que par le célèbre graveur de l'époque, Giulio Campagnola. Le choix fait par Alde de Raibolini, dit François de Bologne, et aussi du non moins habile graveur et peintre Giulio Campagnola, prouve qu'Alde s'adressait aussi bien aux meilleurs artistes qu'aux plus grands savants pour le seconder dans ses travaux littéraires et typographiques (2).

(1) « Petrarcha.... di sua mano cosi a lasciato alle genti, che doppo lui havevano a venire, in testo diligentissimamente da esso scritto in buona charta, il quale io appo il sopradettovi M. Piero Bembo ho veduto, che altri libri ha di man pure del nostro poeta; e dal quale questa forma a lettra per lettra è levata. »

(2) Passavant, *le Peintre-Graveur*, t. V, p. 164, après avoir signalé le mérite de Giulio Campagnola comme graveur *en creux*, nous dit que le célèbre imprimeur Alde le Vieux avait enjoint dans son testament « de ne faire *tailler les matrices*, pour un nouveau caractère italique, « à personne autre qu'à Giulio Campagnola, *genio a niuno secundo e* « *incisore insigne.* » Ma profession de typographe et de graveur de poinçons de notre fonderie de caractères m'oblige de relever l'erreur commise par Passavant. C'est en *relief* et non en *creux* que sont *taillés* les *poinçons d'acier* qui, après avoir été *trempés*, sont frappés dans des *matrices* en cuivre, et c'est dans le creux de ces matrices, provenant de l'empreinte de ces poinçons d'acier, que sont fondus les caractères en plomb pour l'impression des livres. Les *matrices* n'ont donc pas été taillées par Campagnola, mais bien les *poinçons* gravés en relief par son burin.

Dans ma collection d'estampes, je possède plusieurs des belles gravures en taille-douce de Giulio Campagnola; les rapports de cet artiste

Le public accueillit avec empressement et reconnaissance un format portatif et économique, réunissant presque autant de matière qu'un in-4° ou un in-fol. Ces charmants volumes, que l'on pouvait emporter dans sa poche, à la promenade et en voyage, ne coûtaient que deux francs et demi, valeur actuelle, et remplaçaient avantageusement les in-folio, qui coûtaient dix fois plus et qu'on ne pouvait lire que sur un pupitre.

Ce fut avec un même empressement et je dirai même un semblable sentiment de reconnaissance de la part du public que fut accueillie, en 1806, à la première des expositions faites au Louvre, l'édition de Virgile, exécutée par le procédé dit stéréotypage, inventé par mon père, et avec les caractères gravés par lui et fondus sous ses yeux. Cette charmante édition, imprimée chez mon oncle Pierre Didot dans le même format que celui d'Alde Manuce, fut relue avec le plus grand soin par mon père et par mon oncle qui la déclarèrent *exempte de fautes* (Voir la préface). Elle était ornée de vignettes, exécutées en relief sur acier par Andrieux, habile graveur de la Monnaie. C'est par Virgile qu'il voulut, comme Alde, commencer sa collection des éditions stéréotypes qui eurent un si grand succès. Dans le but de pro-

avec l'imprimerie d'Alde, constatés par Alde lui-même, ajoutent pour moi encore plus de prix à ces gravures. Je possède aussi quelques gravures exécutées par lui sur bois.

pager le goût des lettres, le prix de chaque volume de la collection stéréotype fut fixé à *soixante-quinze centimes* pour les libraires et *un franc* pour le public : ce bas prix fut une révolution dans la librairie au profit des *Studieux* (1).

Un nouveau privilége de dix ans fut accordé à Alde, le 13 novembre 1502, par le sénat de Venise, pour lui garantir l'emploi exclusif de ce caractère italique : il se trouve à la fin des *Métamorphoses* d'Ovide de 1502. Il est encore plus explicite que le précédent daté du 23 juillet 1500. Les peines infligées aux contrefacteurs sont plus sévères, puisque, outre les amendes, il y avait pour l'imprimeur perte de son matériel.

Ce privilége, renouvelé le 17 décembre de la même année par le pape Alexandre VI, le fut de nouveau pour quinze ans par Jules II en janvier 1513 (Voir les *Commentaires* de César), et confirmé l'année suivante par Léon X. On trouve ces priviléges en tête de l'édition du *Cornucopia*, de Perotti, 1513, in-folio.

Mais ces priviléges n'empêchaient pas ces char-

(1) Mon père et mon oncle obtinrent chacun l'une des douze médailles d'or décernées à cette exposition, qui fut la première de toutes les expositions de l'*Industrie ;* et ce nom de *stéréotype*, donné par mon père à cette édition, fut alors adopté et généralisé depuis ; il est maintenant acquis à la langue usuelle.

Quelques exemplaires des deux premiers volumes, le *Virgile* et l'*Horace*, ont été tirés sur papier vélin et sont aujourd'hui fort recherchés des amateurs bibliophiles.

mantes éditions d'Alde d'être contrefaites à Fano, par Soncino, et à Florence, par les Juntes. Les Lyonnais contrefaisaient aussi, mais avec un caractère plus lourd, les in-8° d'Alde dès qu'ils paraissaient. Tout, jusqu'à ses préfaces, y était copié, sauf la date et la marque d'Alde. L'incorrection de ces premiers volumes était tellement révoltante qu'Alde dut en avertir le public dans un avis en forme de placard, daté du 16 mars 1503, où il exprime le chagrin que lui causent ces éditions frauduleuses, qu'on cherche à faire passer pour *aldines*, et qui, très-mal exécutées et remplies de fautes, peuvent nuire à sa réputation, outre qu'elles nuisent à ses intérêts. Pour indiquer le moyen de les reconnaître, il signala les fautes typographiques qu'elles contenaient : mais ce qui est piquant, c'est que les contrefacteurs, alertes à veiller aussi à leurs intérêts, tournèrent à leur profit cet avis qui flétrissait leurs éditions et avait pour but d'en entraver le débit. Ainsi, lorsqu'Alde indiquait telle ou telle faute dans le Juvénal ou quelque autre ouvrage, aussitôt ils réimprimaient les feuillets fautifs, en y faisant les corrections signalées, et trompaient encore l'acheteur, en lui prouvant par ce nouveau faux que leur édition n'était pas la contrefaçon qu'Alde avait dénoncée au public.

La même année, 1501, parut en mai, dans ce petit format in-8°, l'HORACE, devenu aussi rare que le *Vir-*

gile. On en connaît dix exemplaires imprimés sur vélin ; notre Bibliothèque de France en possède un. C'est au sénateur *Marino Sanuto* qu'il le dédia pour que dans cette forme exiguë, dit-il, il pût trouver place dans sa bibliothèque déjà si riche en livres qui l'encombrent, et que par sa petitesse même, il fût invité à le lire, comme délassement au labeur des affaires publiques et à l'histoire qu'il compose. « J'ai « voulu, ajoute Alde dans cette courte dédicace pla- « cée derrière le titre, que, de même qu'Horace oc- « cupe le second rang après Virgile, ce fût aussi « Horace qui sortît le second de mon imprimerie, et « dans le même format d'*enchiridion*. »

Au dernier feuillet, le 143, est un extrait du privilége donné à Alde par le sénat de Venise pour la jouissance exclusive pendant dix années du caractère italique avec lequel cet Horace est imprimé ; la peine stipulée est la confiscation et une amende répartie entre la justice, la maison des orphelins et le délateur.

Voici cet extrait, curieux dans sa forme :

« Jussu mandatove Ill. P. S. Q. V. Nobilis, literator, « plebeie, Impressor, Mercator, Mercenarie, quisquis es, « id genus characteres decennium ne attingito. Libros « hujusce modi literulis excusos neu impressito, neve « vendito. Si quis hujusce jussionis ergô adversus ierit, « feceritve, pœnas statutas pendito ; eæque Magistratus, « Orphanotrophii, Delatoris sunto.

« Aldus M. R. »

Les *Cose volgari di* PETRARCA parurent dans le même format en juillet. Le texte fut revu par Pierre Bembo; c'est le premier livre en langue italienne imprimé avec ce caractère *italique* d'Alde, dont les formes furent copiées sur le manuscrit même autographe de Pétrarque. A la fin on lit : « Impresso in « Vinegia nelle case d'Aldo Romano, nel anno « M.D.I. del mese di Luglio, et tolto con sommis- « sima diligenza dallo scritto di mano medesima del « Poeta, havuto da M. Piero Bembo nobile venetiano « et dallui, dove bisogno è stato, riveduto e racconos- « ciuto; con la concessione della illustrissima Signoria « nostra, che per X anni nessuno possa stampare il « Petrarcha sotto le pene che in lei si contingono. »

On en connaît dix-sept exemplaires imprimés sur vélin.

Parmi les documents sur Alde Manuce en partie inédits, l'un des plus intéressants concerne la publication de ces charmants volumes en petit format, auxquels s'intéressait tout particulièrement la marquise de Mantoue, Isabelle d'Este et de Gonzague, aussi célèbre par son amour passionné pour les arts que par son instruction. Un ami éclairé des beaux-arts et grand ami d'Alde, messer Lorenzo de Pavie, était le messager fidèle d'Isabelle auprès des peintres, des graveurs, des antiquaires, pour lui procurer ce qu'il pourrait trouver de plus beau en fait d'art.

Voici une lettre que Lorenzo adresse à la princesse : « Très-illustre dame, dans une de vos lettres « vous avez manifesté le désir d'avoir un bel exemplaire sur papier fin du *Virgile*, du *Pétrarque*, de « l'*Ovide;* je me suis donc empressé de me rendre « chez le maître Alde qui imprime ces livres (1)...... « En ce moment, le Virgile est le seul qu'on puisse « avoir sur beau papier, et je m'empresse de vous « l'envoyer; le Pétrarque n'est pas encore terminé, « mais il le sera dans dix jours; si on n'en a tiré « qu'une quinzaine en beau papier qu'on a déjà « fait relier (*li quali avevano alegati*), la cause en « est au manque de beau papier. C'est même avec « difficulté qu'on a pu se procurer le peu qui a été « employé pour le Virgile et aussi pour le Pétrar- « que. Votre Seigneurie aura néanmoins l'un de ces « Pétrarque, en dehors de ces quinze, et on m'a pro- « mis que votre exemplaire sera choisi feuille à feuille, « afin que Votre Seigneurie ait le plus beau de tous; « ce qui convient d'autant mieux que cette publica- « tion est faite par messer Alde en société avec Pierre « Bembo qui est tout dévoué à Votre Seigneurie, « et c'est lui qui a pu se procurer le manuscrit même « que Pétrarque a écrit de sa propre main, pour

(1) « ..... et io subito andai a casa de Mastro Aldo quel che stampa i « dicti libri cum forma picola e in letera *canzelarescha* la più bela vedese « mai et è quelo che fu ancora inventore de la prima stampa greca, « molto mio caro amicho. »

« servir de modèle à son impression. Ce manuscrit, « moi aussi, je l'ai eu dans mes mains! Il appartient à « un Padouan, qui en fait un si grand cas qu'on a dû « le copier lettre à lettre avec le plus grand soin pour « que l'impression fût entièrement pareille au ma- « nuscrit même. Aussitôt imprimé, je l'enverrai à « Votre Seigneurie. Ils veulent que le premier exem- « plaire soit le vôtre; c'est pour eux, disent-ils, le « meilleur des augures.

« Immédiatement après le *Pétrarque*, on impri- « mera le *Dante*, et aussi l'*Ovide*, qui sera commencé, « je crois, vers la fin de septembre; mais le *Dante* « le sera dans vingt jours; j'ai donc prié de faire « chercher de bon papier de chanvre (*de canereto*) « qui soit bien pur et bien blanc, fin et égal « (*gualido*), non trop épais dans un endroit et trop « mince en un autre. Autrefois, à Mantoue, vous n'en « aviez pas de bonne qualité. La difficulté est de « trouver de ce beau papier pour le Dante et l'Ovide. « La grandeur est la même que celle du Pétrarque, et « la feuille est entière. Pour ce qui est de ces soins, « que Votre Seigneurie s'en rapporte à moi, j'agirai « de manière que nul n'aura rien de comparable à ce « que possédera Votre Seigneurie, et rien au monde « ne me sera plus cher que de recevoir vos ordres « et de conserver le souvenir de tous vos bien- « faits.

« On me dit que le prix du Virgile et du Pétrar-

« que ne saurait être moindre de 5 ducats pour « chaque.

« Votre serviteur Lorenzo da Pavia, à Venise.

« 26 juillet M. D. I. »

C'est à M. Armand Baschet qu'on est redevable de ces détails si intéressants pour l'histoire d'Alde et pour les beaux-arts, et l'on doit lui savoir gré de nous avoir fait connaître une bibliophile aussi aimable et aussi passionnée pour les livres et leurs belles reliures. Qu'on est heureux en parcourant l'histoire de rencontrer beaucoup de ces douces et nobles figures de femmes illustres par leurs grâces et leur savoir!

Outre cette lettre, M. Baschet a trouvé, dans les archives de Mantoue, deux autres lettres adressées par la marquise Isabelle à Alde, et dictées par elle à Capilupi, célèbre littérateur, son secrétaire.

Elles sont datées du mois de mai 1505, et ont pour objet de recommander à Alde de lui réserver deux exemplaires imprimés sur beau papier et aussi de tous les exemplaires imprimés sur vélin de ses divers ouvrages, *como non dal Petrarcha infuora che altra*, ce qui signifie, je crois, que les exemplaires qu'on devra lui envoyer ne devront pas être moins soignés que le Pétrarque précédent (1).

(1) Tel est, ce me semble, le sens de cette phrase qui paraît fort insolite à M. Baschet. On voit dans la lettre de Lorenzo da Pavia que le Pétrarque avait été choisi feuille à feuille.

Le bel exemplaire du Pétrarque d'Alde 1501 que je possède, imprimé sur peau de vélin, est dans son ancienne reliure, dont le style ressemble, mais avec plus de simplicité, à celui des reliures de Grolier. J'aime à croire qu'il est sorti de l'atelier qu'Alde avait établi chez lui (1).

Puisque j'ai parlé de Lorenzo de Pavie, je ne puis me défendre d'extraire ce qui suit du chapitre que M. Armand Baschet a consacré à cet homme remarquable :

« Comment et où la marquise avait rencontré Messer Lorenzo da Pavia, je ne le sais. Peut-être lors de son premier voyage à Venise, en 1494, peut-être aussi par l'intermédiaire de Madonna Beatrice, sa sœur, seconde fille de Ferrare, et femme de Ludovic le More, pour l'agrément de laquelle ce Messer Lorenzo avait conçu et fabriqué un jeu d'orgue regardé alors comme un chef-d'œuvre. Ses premiers services pour la souveraine de Mantoue sont en date de 1494 ou 95. Il lui fit d'abord des luths, des clavicordes et autres instruments à la mode à cette époque. La marquise aimait et cultivait la musique, et comme tout ce qu'elle avait se ressentait de son goût inné pour la forme élégante, belle, heureuse, douce à l'œil, Messer Lorenzo eut fort à faire pour contenter cette âme ambitieuse du beau. Il était, du reste, un artiste dans toute la

(1) « On sait qu'Alde Manuce avait établi dans sa maison un atelier « de reliure. Les amateurs distinguent aujourd'hui les reliures Aldines « par le nom d'*officinales*. Le marquis Girolamo d'Adda en possède « plusieurs notables échantillons parmi les belles curiosités bibliogra- « phiques de la charmante collection à la formation de laquelle on « peut dire qu'il a présidé avec le plus grand goût. » — Note de M. Armand Baschet, p. 26.

force du mot et de la chose; ce qu'il faisait, il le voulait bien fait. Il faut voir la peine qu'il prend pour ne rencontrer qu'excellentes les matières premières indispensables à la fabrication de ses jolis instruments! C'était surtout dans l'ébène qu'il travaillait, aussi dans l'ivoire, dans la corne; de son métier il était *intarsaiatore*. Peu à peu, ses rapports avec la marquise devinrent très-fréquents, et dès l'année 1497, la marquise ayant vingt-trois ans, la correspondance se retrouve abondante et fournie. Messer Lorenzo est son agent à Venise : tableaux, livres, pierres gravées, objets damasquinés, tout cela pour le cabinet de curiosités de l'Isabelle, passe par ses mains soigneuses. Il informe, il approuve ou désapprouve, il conseille, il achète et il envoie : telle est sa mission officieuse à Venise pour l'agrément de Madame d'Este et de Gonzague.

« J'ai dit qu'il était un artiste par excellence, et dans une sienne lettre, je trouve ces mots : « *perche ne la forma sta el tuto.* » Cette profession de foi dans la bouche d'un ouvrier était certes faite pour plaire à sa belle patronne.

. . . .

« Le 3 août 1501, il envoie le *Pétrarque* à la souveraine, et s'il ne l'a point fait relier, c'est qu'il a pensé qu'elle le voudra faire couvrir de quelque belle chose et l'orner de fermoirs d'argent. Si cependant elle en décidait autrement, il se chargerait de s'adresser à Venise au meilleur maître relieur. Du reste, récemment il a vu aux mains d'un marchand venu des Flandres la plus belle reliure à fermoir d'argent qu'il ait jamais vue, et il est convenu avec lui que s'il lui remettait un *Virgile* ou un *Pétrarque*, il l'enverrait aux Flandres pour être apprêté de la sorte, et on l'aurait de retour pour les fêtes de Noël. La marquise approuva ce beau projet; deux exemplaires de *Pétrarque* furent envoyés aux mains d'un relieur flamand. Ils ne revinrent point pour la Noël de la même année, mais pour la Pentecôte de l'année suivante, et en les envoyant à l'impatiente souveraine, Messer Lorenzo lui dit :

« *J'ai envoyé à Votre Seigneurie les deux Pétrarques reliés en Flandre ; j'ai trouvé qu'ils auraient pu être mieux apprêtés, car à moi il me semble qu'une chose pour Votre Seigneurie n'est jamais si parfaite qu'elle ne puisse l'être plus encore.* » Avec de tels sentiments dans le cœur de son chargé d'affaires, en matières et acquisitions d'art, je laisse à penser si la marquise de Mantoue était bien servie dans Venise par cet honnête Messer Lorenzo da Pavia.

« Quel serviteur elle a perdu quand il vint à mourir ! Je n'ai point retrouvé la date de l'événement; mais comme depuis l'année 1516 environ, je ne rencontre plus de lettres de Messer Lorenzo, je conclus à sa mort par son silence. »

En août, parurent dans le même volume JUVÉNAL et PERSE; cette édition est très-rare. Alde, en la dédiant à Cartéromachos (Scipion Fortiguerra), lui dit qu'il a publié ces deux poëtes satiriques, Juvénal et Perse, en petit format pour en rendre l'usage plus facile à tous, et, dans ce moment où les vices égalent ceux du temps qu'ils ont dépeints, les vivants y reconnaîtront la similitude des mœurs. « Je te les « adresse donc, mon cher Scipion, pour que, dans « leur forme exiguë, elles te restent aussi familières « qu'elles te l'étaient dans ta jeunesse quand à Rome « tu les savais par cœur (1). »

(1) Une réimpression porte cette indication : *Venetiis in ædibus Aldi et Andreæ soceri mense augusto* 1501, mais cette date est évidemment fausse; l'édition dut être publiée en 1521. Je la possède même reliée avec un exemplaire du Térence imprimé cette même année 1521 : *In ædibus Aldi et Andreæ Asulani soceri, mense junio.* D'ailleurs on y voit la marque de l'Ancre et du Dauphin qui ne parut sur les impressions d'Alde que depuis 1502.

En décembre, parut MARTIAL. On y lit à la fin, en lettres capitales : « Quisquis es qui quoquomodo « hujusce excusionis ergo adversus ieris, damnatus « esto et reus Ill. S. V. Ne dicas tibi non prædic- « tum : Cave. »

Un des plus beaux livres sous le rapport typographique qu'Alde ait publiés, est le grand ouvrage de GEORGE VALLA (qu'il ne faut pas confondre avec Laurent Valla, son parent) ; il forme deux grands volumes in-folio et est intitulé : *De expetendis et fugiendis rebus opus*. C'est un recueil de divers traités en tout genre : arithmétique, géométrie, musique, astrologie, physiologie, métaphysique, grammaire, poétique, rhétorique, philosophie, morale, architecture, jurisprudence, médecine, art militaire et une foule d'autres choses *qu'il est bon*, dit-il, *de connaître*.

Il est daté de décembre 1501 et fut imprimé par les soins pieux et aux frais de Jean-Pierre Valla, fils de l'auteur; il le dédia au général J. J. Trivulce.

Cette publication dispendieuse eut peu de succès ; cependant elle contient beaucoup de choses utiles, surtout pour le temps où elle parut, et son auteur était fort savant. Ménage, qui dit l'avoir lue avec attention, en porte un jugement peu favorable, exprimé dans ce sixain, écrit sur son exemplaire :

Quem de expetendis atque fugiendis librum,
Valla, edidisti rebus, ingentem librum.

Non otiosa pervolutavi manu;
Quid ergo posthac expetiturus siem,
Quidve fugiturus? si rogas, verbo accipe :
Libros ego bonos expetam, fugiam tuum.

C'est aussi en décembre 1501 qu'Alde publia une harangue latine de Jérôme DONATO, l'orateur très-accompli de la république de Venise (*consumatiss. Venetorum orator*), adressée à l'invictissime et christianissime roi de France (Louis XII), pour le féliciter de la conquête du royaume de Naples et du mariage projeté entre Claude de France, fille aînée du roi, avec l'archiduc Charles de Luxembourg, qui fut depuis Charles-Quint. Cette harangue est datée de Blois, le 2 décembre 1501 (*Acta Blesis postridie cal. Decemb.*).

C'est ce même patricien Donato qui répondit au pape Jules II, lorsque celui-ci lui demandait de lui montrer les titres de la République sur le golfe Adriatique : « Votre Sainteté les trouvera écrits au « dos de la donation, faite par Constantin au pape « Sylvestre de la ville de Rome et des terres de « l'État ecclésiastique ».

C'est aussi dans le courant de cette année 1501 que doit être placé le commencement d'exécution du Pentateuque en trois langues dont Decadyus annonçait avec tant de joie la future apparition, dans sa préface du Psautier. Je lis, en effet, dans la correspondance

très-intéressante d'Alde avec Conrad Celtès Protucius, poëte lauréat et bibliothécaire de l'empereur Maximilien, ce passage : « *Vetus et novum Testamentum græce, latine et hebraice nondum impressi, sed parturio.* » De cette œuvre si considérable, le premier feuillet s'est conservé dans notre Bibliothèque de France, et ce spécimen est d'autant plus précieux qu'il est unique (1).

On ignore et on regrette les motifs qui ont empêché la continuation de cette grande entreprise

Voici la traduction de cette lettre d'Alde adressée collectivement à Conrad Celtès et à Vincent Longinus (2) :

« Un an s'est écoulé depuis que j'ai reçu vos lettres si gracieuses et si aimables, et il m'a fallu de bien grandes

(1) Renouard en a donné un *fac-simile* dans ses Annales des Alde et aussi dans son recueil des *Lettres diverses et Opuscules poétiques d'Alde l'Ancien*. Il contient : 1° quatre lettres d'Alde l'Ancien, dont trois étaient inédites; 2° une lettre d'Alde à Paul Bombasius de Bologne, avec son *fac-simile*; 3° un *fac-simile* d'une lettre grecque de Musurus, avec la traduction; 4° deux *fac-simile* de Paul Manuce et de son fils Alde; 5° onze lettres inédites de Paul Manuce et du cardinal Seripando, ami et protecteur de Paul.— Les opuscules poétiques se composent de la réimpression du poëme d'Alde intitulé *Musarum Panagyris*, et d'une pièce réimprimée pour la première fois, intitulée : *Ad Leonellum Panagyris.*

Toutes ces pièces figurent dans la 2e et la 3e édition des *Annales des Alde*, et ce recueil imprimé en format grand-8° avec un grand soin par Paul Renouard (avec les caractères gravés et fondus par Didot) n'en est qu'un tirage à part à trente exemplaires seulement, ainsi que l'annonce Antoine Renouard. Un seul exemplaire fut tiré pour lui sur très-beau vélin; c'est celui que je possède.

(2) Vincent Longinus Eleutherius Silesius, (de *Freistadt*, en Silésie, nom qui signifie *Ville libre*), disciple de Celtès et poëte lauréat de Maximilien.

occupations et de pénibles travaux consacrés à la République des Lettres pour avoir différé si longtemps à y répondre. Si je ne savais par vos lettres combien votre bienveillance est grande, je serais honteux d'un tel retard, surtout n'étant pas connu personnellement de vous et n'ayant rien fait qui pût me mériter les sentiments d'amitié que vous me prodiguez et dont je ne saurais sans ingratitude ne pas vous témoigner ma reconnaissance; croyez-moi votre tout dévoué et constamment à vos ordres.

[*A Conrad Celtès.*]

« C'est avec un grand plaisir que j'ai lu tes vers, mon cher Conrad; ils sont aussi beaux qu'élégants, et d'une latinité si savante que, loin d'être nés en pays barbare, comme tu le dis, c'est à Rome même qu'ils ont pris naissance. La joie que me fait éprouver l'espoir de ton voyage ici est encore doublée par l'annonce des manuscrits grecs et latins que tu dois apporter. Je pourrai donc à la fois jouir de la vue d'un ami si cher et si savant, et le féliciter d'avoir pu, comme un autre Hercule, délivrer tant de livres de leur longue prison. Je me borne à te prier et à te supplier de combler nos désirs en venant au plus tôt, avec tes livres; ce sera pour moi le plus grand des bonheurs.

[*A Vincent Longinus.*]

« Et toi, cher Vincent, c'est avec un vif plaisir que nous avons lu et ta lettre et les vers à ma louange qui l'accompagnent, non que je me croie tel que tu me dis être, mais un suffrage tel que le tien ne saurait m'être indifférent. En recevant la lettre et le distique que tu avais

remis pour moi au libraire Léonard (1), j'ai reconnu aussi ta bienveillance.

« On me dit que Jean-Baptiste Mantuan n'est plus, mais je n'en ai pas la certitude.

« *Je n'ai pas encore imprimé l'Ancien et le Nouveau Testament en hébreu, grec et latin, mais j'en accoucherai bientôt.*

« Comme ma lettre s'adresse à vous d'eux, c'est aussi deux exemplaires de Virgile et deux d'Horace que je vous prie d'agréer, comme un souvenir et gage d'amitié. J'y joins aussi deux exemplaires de Rudiments de la Grammaire latine que j'ai composés. Si vous pensez qu'on puisse en trouver le débit chez vous, veuillez m'en informer : j'en enverrai le nombre que vous m'indiquerez.

« Adieu, aimez-moi, continuez-moi votre amitié et recommandez-moi à tous vos savants amis.

« Venise, 9 juillet 1501. »

On voit qu'Alde est le premier imprimeur qui ait eu l'idée d'une Bible polyglotte, dont le cardinal Ximénès réalisa l'exécution à Alcala en 1514-17, avec le concours du Crétois Démétrius Doucas (2), d'Antoine Nebrija et autres. La plus célèbre Polyglotte fut celle que publia Walton en 1657.

Mais, depuis cette dernière, de grandes améliorations ont été apportées aux textes des saintes Écritures. La découverte de nouveaux manuscrits et les

(1) Léonard et Lucas Allantsee étaient libraires à Vienne et ils avaient le principal dépôt des livres d'Alde. C'est aux frais de ces deux frères qu'un grand nombre de livres furent imprimés à Bâle chez A. Petri, à Strasbourg chez Schurer et Morhard, à Hagenau chez Thomas Anshelm, à Nuremberg chez Fr. Peypus, et à Venise chez P. Lichtenstein, J. Pencius de Lucques et chez L.-Ant. Junte.

(2) Voir plus haut, p. 44, la note.

travaux des érudits de toutes les parties du monde permettent, par le nombre des textes nouveaux et l'exactitude plus grande obtenue postérieurement, de publier une Polyglotte très-supérieure aux précédentes.

Le désir, que partageait mon frère, d'élever un monument semblable qui eût honoré notre siècle, m'engagea à rédiger un projet dont l'exécution n'offrait pas de difficultés insurmontables; mais, avant de s'engager dans une pareille entreprise, la sanction du pape était indispensable.

Je me rendis donc à Rome en 1838, auprès de Sa Sainteté, le vénérable pape Grégoire XVI, ami des sciences et des lettres, pour lui exposer la nécessité d'une œuvre aussi importante qui aurait honoré son pontificat.

Après en avoir préalablement soumis le projet au cardinal Lambruschini, au savant Angelo Mai, au célèbre polyglotte Mezzofanti et à d'autres savants clercs et laïques de la Ville Éternelle, qui m'encouragèrent de leur approbation, Sa Sainteté daigna m'accorder une audience particulière. Dans une longue conversation, Elle parut approuver la grandeur et l'utilité de ce projet, qui eût remplacé avec tant d'avantage la Polyglotte de Ximénès, dédiée au pape Léon X (1), celle d'Arias Montanus publiée sous la

(1) Curis Demetrii *Cretensis*, Antonii Nebrissensis, etc., en 1514-17; Complutum (Alcala de Henares), 6 vol. in-f°.

protection de Philippe II (1), celle du président Le Jay imprimée en France avec un si grand luxe (2), celle de Walton en Angleterre (3), celle de Reineccius en Allemagne (4) et enfin celle de Sam. Lee (5). J'offris même à Sa Sainteté, pour donner plus de solennité à cette grande entreprise, d'y faire concourir pour une partie l'imprimerie de la Propagande avec les caractères orientaux qu'elle possède. Mais cette publication devrait-elle être faite à Rome ou à Paris? cette question resta longtemps indécise. Enfin, par des motifs que j'ignore, et peut-être contrairement à l'intérêt que Sa Sainteté avait témoignée pour ce grand projet, l'exécution en fut indéfiniment ajournée. Il n'en restera donc que le plan raisonné qu'en rédigea le savant érudit en langues orientales, Joseph Brunatius, d'après lequel cette Bible polyglotte aurait offert la réunion de quarante-quatre versions, tant textes originaux que traductions (6).

Qu'il me soit permis de rappeler ici un souvenir qui me sera toujours aussi précieux qu'il est honorable pour la typographie. Dans cet entretien, Sa Sain-

(1) En 1569-73, à Anvers par Plantin, 8 vol. in-f°.

(2) En 1628-45, 10 vol. très-grand in-f°, imprimés à Paris par Vitré, entièrement aux frais du président Le Jay.

(3) En 1657, 6 vol. in-f°, Londres.

(4) En 1747-51, Leipzig, 3 vol. in-fol.

(5) En 1819-28 et 1835, Londres, 1 vol. in-fol.

(6) Dans la crainte que cet écrit, qu'il m'a dédié et qui fut tiré à petit nombre à Rome, ne se perde, j'ai cru devoir le reproduire dans l'Appendice.

teté, qui avait daigné accepter l'hommage des premiers volumes alors publiés du *Thesaurus Græcæ Linguæ*, tout en me témoignant l'intérêt qu'Elle prenait à cette grande et savante entreprise, se plut à me rappeler les premières impressions exécutées à Rome dans le palais des Massimi, le Lactance de Subiaco, les belles éditions de Bodoni, et, après m'avoir fait un grand éloge d'une très-savante et magnifique édition de Vitruve tout récemment imprimée à Rome, Elle voulut bien me dire : « Il faut que je vous la montre. » Et, se levant, Grégoire XVI me fit monter par un petit escalier dans une chambre au-dessus du cabinet où il m'avait reçu, et me fit voir, avec une véritable complaisance, cette très-belle édition, dont il tira successivement chaque volume de sa bibliothèque particulière, qui était peu nombreuse.

Cette édition de Vitruve, en quatre volumes in-folio, méritait en effet les éloges du pape : le texte original a été revu sur un grand nombre de manuscrits, et accompagné d'amples commentaires et de très-belles gravures par l'éditeur Aloysius Marini. Elle a été imprimée dans une typographie établie par Marini, spécialement pour cette publication, dans le théâtre de Pompée à Rome (1).

(1) Vitruvii de Architectura libri decem, apparatu præmuniti, emendationibus et illustrationibus refecti, thesauro variarum lectionum ex codicibus undique quæsitis et editionibus universis locupletati, tabulis centum quadraginta declarati, ab Aloysio Marinio : accedunt vetus com-

Sa Sainteté, en daignant m'honorer du don d'une superbe médaille en or, m'a laissé de sa bienveillance et de cet entretien un souvenir à jamais durable, et un témoignage de l'intérêt qu'Elle portait à la typographie.

Alde, deux mois après ce qu'il avait écrit à Conrad Celtès (1), en lui annonçant la mise à exécution de sa Bible en trois langues, l'informe, par sa lettre du 3 septembre 1501, qu'il s'empresse de lui adresser la première feuille de la Bible (polyglotte) en trois langues : « Folium tribus excusum linguis mittimus perquam libenter, » et lui demande de lui indiquer quels sont les manuscrits qu'il a pu trouver dans quelques monastères : « Illud rogo te, humanissime « Celtis, ut librorum græcorum, quos apud *Druidas* « esse scribis, des ad me nomina (2). »

pendium architecturæ emendatum et indices tres. *Romæ, ex typis ejusdem Marinii ad opus comparatis in Pompei theatro*, 1836.

Marini a suivi l'exemple du célèbre archéologue Inghirami, qui avait établi dans l'ancienne abbaye de Fiesole, pour l'impression de ses *Monumenti etruschi*, une imprimerie et un atelier de gravure.

Le prix du grand papier vélin était de 1,000 francs. Les deux premiers volumes contiennent l'*apparatus* et le *texte;* le troisième, les variantes; le quatrième, les planches.

(1) On est redevable à Celtès de l'ancienne Table géographique connue sous le nom de Peutinger, parce que Celtès lui en avait légué le manuscrit par son testament; c'est Celtès qui a aussi découvert les œuvres de Hroswitha; quant à des manuscrits grecs *inédits*, on ignore si effectivement il en a trouvé. On lui attribue aussi le *Ligurinus*, poëme reconnu aujourd'hui pour être du moyen âge.

(2) Voir Renouard, *Annales*, p. 517.

Il lui recommande aussi, dans le cas où il posséderait les derniers livres des Fastes d'Ovide, de l'en informer, car il a des doutes à cet égard et n'a pas confiance dans les deux petits vers concernant le mois de juillet (1).

Il est fâcheux qu'Alde ne nous cite pas ces deux vers *vrais* ou *faux*. Ils prouvent toutefois qu'on avait alors l'espoir de retrouver les derniers mois des *Fastes* d'Ovide.

Dans cette même lettre, Alde lui témoigne le regret de ne pouvoir adhérer à son désir d'imprimer son poëme où la jeunesse est invitée à s'exercer sur l'éloge de l'empereur (Maximilien), ce qu'il eût fait avec grand plaisir, « sed timendi sunt reges, non immemor sum Ovidiani illius :

« An nescis longas regibus esse manus ? »

Ce poëme lyrico-dramatique célébrait la victoire remportée par l'empereur Maximilien sur le roi de Bohême et de Hongrie. Alde crut devoir s'abstenir de l'imprimer, de crainte sans doute de déplaire aux Hongrois et aux Bohémiens, parmi lesquels il avait de savants amis et des protecteurs qui lui fournissaient des manuscrits. Il a été récité dans un

(1) « Cures præterea accuratissime ut habeas ultimos illos Fastorum libros, quamquam ita sum videndi ipsorum cupidus, ut adduci non possim ut extare eos credam ; nam versiculis illis duobus de mense Julii non habeo fidem. »

spectacle public à Vienne en 1504 et imprimé à Augsbourg l'année suivante (1).

Dès le mois de janvier 1501 (1502 n. st.), Alde fit paraître le 1er vol. petit in-4° des POETÆ CHRISTIANI VETERES, contenant *Prudence*, *Prosper*, les poésies grecques de *saint Jean Damascène* et autres, avec la traduction latine. En tête de ce recueil est une vie de Prudence par Alde. Le 2e volume, qui parut en 1502, commence par *Sedulius;* il est suivi d'un grand nombre de poésies diverses : c'est dans ce volume que l'*ancre* d'Alde se voit pour la première fois ; le 3e, publié en 1504, se compose des poésies de *Grégoire de Nazianze;* le 4e, qui contient le texte seul de *Nonnos* (*Paraphrasis Evangelii secundum Johannem*), parut sans date. Ce volume, qui n'a été complété ni par la traduction latine qu'Alde avait annoncée ni par quelques poésies qu'il se proposait d'y joindre, est devenu très-rare (2). Excepté deux

(1) En voici le titre : « In hoc libello continentur Divo Maximiliano « Augusto Chunradi Celtis ῥαψωδία, Laudes et Victoria de Boemannis per « septem electores et regem Phœbum, Mercurium et Bacchum et novem « Musas personatas publico spectaculo acta Viennæ anno MDIIII. Au- « gustæ Vindelicorum per M. Joannem Otmar, anno MDV, in-4°. »

Je ne le trouve pas mentionné par les bibliographes, mais je le possède à la suite des poésies de Celtès, précieuse collection ornée de plusieurs gravures d'Albert Dürer.

(2) A la fin de l'avertissement du troisième volume (Poésies de Gré-

ou trois pièces, toutes ces poésies étaient publiées pour la première fois par Alde.

Dans sa préface du 1er volume adressée à Daniel Clary (1) de Parme, professeur des lettres et sciences à Raguse, Alde se plaint de voir toujours les bons en butte aux méchants. « Ainsi, nous dit-il, dès que j'eus « voulu publier les poëtes chrétiens pour les substituer « aux mensonges et aux livres des anciens chez la « jeunesse, et lui faire distinguer le vrai du faux ; « m'étant, à cet effet, mis en rapport avec les ortho- « doxes et les vertueux, et non avec les méchants, « comme il y en a tant aujourd'hui, aussitôt ont surgi « des pervers (des contrefacteurs) et, même la dé- « sertion de mes ouvriers (2), obstacles qui m'ont « presque accablé ; mais enfin, à l'aide de Jésus- « Christ, le Dieu suprême, ayant pu mettre sous

goire de Nazianze), il est dit que le texte était imprimé depuis trois ans.

(1) C'est à Daniel Clary de Parme qu'Alde avait dédié en 1498 son édition d'Aristophane ; il lui dédia encore en 1504 son édition d'Homère. Ces preuves d'amitié et d'estime font regretter de n'avoir pas de détails plus précis sur les rapports si intimes qui ont pu exister entre eux. M. A. Baschet donne quelques renseignements sur cette famille à qui l'empereur Charles IV avait accordé l'indigénat et qui perdit ses biens pour avoir servi Charles-Quint en 1534. Georges Clary, neveu de Daniel, était l'ancêtre du prince Clary et Aldringen, résidant à Venise dans l'ancien palais Priuli.

(2) *Tot illico oborta sunt impedimenta malorumque invidia et domesticorum*, καὶ ταῖς τῶν καταράτων καὶ δραπετευόντων δούλων ἐπιβουλαῖς, *ut pene opprimerer*. Dans son *Monitum*, il nous dit aussi que ces troubles *domestici* provenaient de ses ouvriers et d'une augmentation de salaire. Ceci, jusqu'à présent, n'avait pas été remarqué. Voy. plus loin son *Monitum* daté du 16 mars 1509.

« presse *Prudence* dont le manuscrit m'est parvenu de « la Grande-Bretagne, où depuis onze cents ans il « restait caché, je pense qu'il sera favorablement ac- « cueilli des Chrétiens et aussi de l'illustre ville de « Raguse, puisqu'il sera recommandé par la faveur « méritée dont tu jouis, Clary, dans les écoles de cette « ville opulente. »

Au tome second, dans la préface adressée par Alde au même Daniel, il lui dit : « Si, malgré tout mon « désir, je n'ai pu t'envoyer plus tôt les poëtes chré- « tiens imprimés dans mes *thermes* depuis un an, la « cause en est aux obstacles sans nombre qui s'y sont « opposés, et qui souvent m'ont fait croire que je « devrais m'en prendre aux mauvais démons de m'a- « voir suggéré l'idée de substituer nos poëtes chré- « tiens aux livres des poëtes trop séduisants des gen- « tils; mon but était cependant de voir dans nos « écoles où les âmes tendres de la jeunesse sont ins- « truites, ces ouvrages mis en rapport avec les hom- « mes pieux,

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu.

« Mais enfin, ces obstacles ayant été surmontés, je « remercie Dieu d'être parvenu à publier les livres « saints, cachés depuis mille ans ; ils pourront donc « désormais être lus et aimés dans les écoles, ce qui « empêchera les fables dont se nourrissent les enfants

« dès l'âge le plus tendre, d'être à l'avenir, comme « auparavant, prises par eux pour des événements « réels, et c'est là, dans mon opinion, que se trouve « la principale cause qui rend la plupart d'entre les « doctes des vicieux et des impies. Il faut, au contraire, « que ce qui est faux soit reconnu faux, et vrai ce qui « est vrai. Si donc ces livres peuvent être profitables, « c'est surtout à Raguse, où la probité des citoyens « se transmet de père en fils depuis des siècles comme « un héritage, et aussi grâce à ta présence, Clary, et à « ton enseignement. »

Un privilége de dix ans fut accordé à Alde, le 23 mars 1501, pour l'impression de ces poésies chrétiennes. Renouard indique l'existence de ce privilége. M. Armand Baschet a retrouvé l'original aux archives de Venise. Il y est parlé pour la première fois des lettres *cursives et chancelières*.

«.....Serenissimo Principe et Excelsa Signoria. Perchè Aldo Romano habitatore za molti anni in questa nostra Cità ha facto intagliare una *lettera corsiva* et *cancellaresca* de summa belleza non mai più facta. Supplica che per diexe anni a niuno altro sia lecito *stampare in lettera corsiva* de niuna sorta nel Dominio di Vostra Serenità, ne portare, et vender libri stampati da terre aliene in loco alcuno de esso nostro Dominio *cum dicta lettera corsiva*, sotto pena a chi contrafarà de perder i libri et duxento ducati per cadauna volta che contrafacesse, qual pena sia per uno terzo de quello officio dove serà facta la conscientia, per l'altro terzo de la Pietà, per l'altro del accusador..... Et perche al presente stampa *Sedulio*, *Juvenco*,

Aratore, Prudentio, poeti latini et antiqui, et similiter in greco in versi *Nonno*, san *Gregorio Nazanzeno* et san *Joanne Damasceno* li quali *lui traduce in latino*, Supplica a Vostra Signoria se degni conciedergli gratia che poy compito de stampare dicti libri per fina diese anni a niuno altro sia licito restamparli nel dicto Dominio..... et prega che dicti libri facti per lui in lettera corsiva niuno possa restampar de niuna sorta lettere in forma minor de quarto de foglio comun, sotto pena ut supra. »

Cette concession est signée par les conseillers Dominique Marini, Pierre Duodo, André Venerio, Marc Sanuto, et par Jacques Mauro, *vice-conseiller*.

Alde, se rappelant les ennuis que lui avait causés la grammaire d'Alexandre de Villa Dei que, conformément aux méthodes d'alors, on l'avait forcé d'apprendre par cœur, voulut que ses RUDIMENTA *Grammatices latinæ linguæ*, qu'il avait dès longtemps composés, facilitassent l'étude du latin aussi bien aux Latins qu'aux Grecs.

Ce volume parut en février 1501 (1502 n. st.).

Pour accroître l'utilité de cette grammaire, Alde voulut combiner l'impression du texte grec et de la traduction latine de manière que, tout en étant en regard, chaque partie pût en être détachée, soit le grec, soit le latin, et qu'on pût acquérir séparément la grammaire grecque seule, ou la grammaire latine seule, mais il en est résulté une assez grande difficulté pour s'assurer si un exemplaire n'offre pas

de lacunes. Aussi cette édition bien complète est-elle d'une excessive rareté.

L'opinion d'Alde sur la manière d'enseigner le latin aux enfants me paraît devoir être reproduite. Voici les sages avis qu'il donne dans son épître aux maîtres d'école, *literarii ludi magistris*, datée du mois de février :

« ..... Je veux aussi vous rappeler de n'obliger les enfants à étudier que les meilleurs auteurs, et surtout de ne leur faire apprendre, en fait de règles de grammaire, que des abrégés ; les plus courts seront les meilleurs, et parmi eux ceux qui peuvent le mieux se graver dans leur mémoire ; mais aussi, qu'ils les lisent assidûment et avec grande attention, et qu'ils sachent parfaitement décliner les noms et les verbes. Quand nous les forçons d'apprendre par cœur nos compositions en prose ou en vers, il me semble que c'est une grande erreur de notre part : puisque ce qu'ils ont appris avec grande peine, ils l'auront désappris en peu de jours. C'est ce que je sais par expérience, aussi bien dans mon enfance que dans ma jeunesse, et même pour des règles que je m'étais faites moi-même, car ce que j'avais fixé dans ma mémoire avec tant de peine, bientôt je l'avais oublié, et je crois qu'il en est de même pour tous. Aussi, rebutés par tant de difficultés et du sujet et du style, ils en viennent à un tel désespoir qu'ils fuient les écoles, les lettres et les études, qu'ils ne peuvent plus aimer, et les prennent en haine (1). Combien plus agréablement, plus facilement et plus utilement n'emploieraient-ils le temps qu'il leur faut consacrer à nos élucubrations, s'ils

(1) « Præterea difficultate tum materiæ, tum styli, eo desperationis veniunt, ut et scholas et literas fugiant, et studia, quæ amare nondum possunt, maxime oderint. »

étudiaient les beautés de Virgile, de Cicéron et des autres illustres auteurs! Quel regret pour moi qu'il n'en ait pas été ainsi lorsque, par la contrainte que m'imposait mon précepteur, je devais apprendre par cœur les règles de la grammaire mises en vers latins par Alexandre (de Villa dei)! Ajoutez qu'en étudiant les auteurs ignorants et barbares, nous le devenons nous-mêmes de plus en plus (1) : car, d'ordinaire, on devient pires que ne le sont ceux qu'on imite. Parmi les modèles, ce sont les plus parfaits que Quintilien recommande de lire et de relire. »

C'est absolument de la même manière que s'exprime Henri Estienne, qui, comme Alde, a joint l'exemple au précepte.

En tête de sa Grammaire, Alde a mis ce quatrain :

Non mihi per scopulos aut devia parvus Iulus
Ducitur Aonias ebibiturus aquas.
Est via per placidos colles, per florea rura :
Hoc iter ad Musas perbreve carpe, puer.

Érasme, dans son *Éloge de la Folie,* se montre comme Alde peu favorable à l'étude de la grammaire, à en juger par le portrait qu'il fait d'un homme entiché de la grammaire :

« .....Je connais un homme versé dans toutes les sciences, sachant le grec, le latin, les mathématiques, la philosophie, la médecine et tout cela à fond. Eh bien, il a tout laissé pour se casser la tête dans l'étude de la grammaire.

(1) « Addite quod cum incultos et barbaros discimus, tales et ipsi evadimus. »

Tout son bonheur serait de pouvoir vivre assez longtemps pour établir au juste la distinction des trois parties du discours, chose que jusqu'à présent personne, ni chez les Grecs, ni chez les Latins, n'a su faire parfaitement. Comme si c'était un cas de guerre que de prendre une conjonction pour un adverbe ! Dans ce dessein, comme il y a autant de grammaires que de grammairiens (et même davantage, car mon ami Alde en a donné à lui seul *plus de cinq*), il n'en est aucune, si barbare et si ennuyeuse qu'elle soit, que notre homme ne lise et ne relise.... »

Ce dégoût pour la grammaire et ses abstractions que les enfants ne peuvent comprendre et qu'on les force d'apprendre, « *ce qui leur fait fuir les écoles, et, dans leur désespoir, haïr les lettres et les études qu'on leur rend impossible d'aimer*, » voilà ce que Alde déplore énergiquement et avec juste raison. Mais quelle ne serait l'amertume de ses regrets et de sa critique, s'il eût eu à nous dépeindre les dégoûts que fait éprouver à l'enfance, et même aux hommes de tous les âges, notre or*th*ogra*ph*e (ce mot si barbarement défiguré, tandis qu'il est si correctement et si simplement écrit en italien *ortografia*) (1) !

(1) Dans un article très-remarquable inséré au *Journal des Débats* le 8 septembre 1872, sur un nouveau système d'éducation des enfants par les instituteurs primaires dans les campagnes, pour développer leur intelligence et leur rendre intéressante et aimable l'instruction, M. Paul Leroy-Beaulieu s'exprime ainsi : « On s'attache aux minuties de l'or-
« thographe que l'on veut graver dans l'esprit des jeunes paysans ; on
« ne réussit ainsi qu'à stupéfier l'intelligence de l'enfance, qu'à leur
« enlever pour toujours le goût de l'étude. » C'est ce que ne cessent de

Qu'il me soit permis de faire une digression.

A l'époque de la Renaissance, alors que prédominait l'influence grecque et latine, et que Robert Estienne dans ses grammaires et dictionnaires, méconnaissant notre ancienne ortografie française, revêtait de *th* et *ph* certain nombre de mots qu'on écrivait auparavant plus simplemènt, Alde, sous une même influence de la langue latine, dont il mêlait souvent des mots à l'italien lorsqu'il écrivait dans la langue usuelle, rapprocha de l'ortografie latine des mots qui antérieurement, et en remontant à un siècle et demi, s'écrivaient conformément à la prononciation et sans tenir compte des lettres étymologiques.

On en peut juger par la comparaison que j'ai faite des vingt premiers feuillets de l'édition de Dante, donnée par Alde en 1501, avec deux très-anciens manuscrits (petit in-fol.) de la *Divina Comedia* que je possède : l'un daté de 1357, et l'autre daté du dernier jour de septembre 1378. Dante étant mort

répéter depuis trois siècles les hommes les plus éminents dans les lettres et les sciences, à commencer par Descartes.

A l'un des examens que je présidais à l'Hôtel de ville, j'ai vu refuser une aspirante pour avoir eu le malheur, après qu'elle eut fort bien répondu en histoire, mathématiques, grammaire, etc., d'écrire dans sa *composition écrite* le mot *diapason* par un z. En vain j'objectais qu'au lieu de la punir on devrait la féliciter puisqu'on écrit ainsi *gazon*, *horizon*, etc., on ne voulut pas même admettre « la demi-faute » que je proposais en désespoir de cause. L'élève fut refusée. Nous étions sept juges : comme président j'avais deux voix. Le professeur de mathématiques fut le seul qui vota comme moi. Pour avoir été logique, l'avenir de cette jeune fille fut peut-être brisé.

en 1321, le premier de ces manuscrits n'est donc postérieur à sa mort que de trente-six ans et l'autre de cinquante-sept ans (1).

Ms. de 1357.	Ms. de 1378.	Édit. d'Alde 1501.
e aspra e forte.	et aspra et forte.	et aspra et forte.
silencio.	silentio	silentio.
huomo	homo	huomo.
sapiencia. . . .	sapiença	sapientia.
nacion	nation	nation.
alor	allor	allhor.
elettione	electione	elettione.
salvacione . . .	salvacione . . .	salvatione.
anno potencia .	anno potencia. .	hanno potentia.
or va.	or va	hor va.
in ebbe l'anno .	in ebbe l'anno .	in hebbe l'hanno.
giusticia	giusticia	giustitia.
scuola	scola	schola.
philosofica . . .	filosofica	philosophica.
tema	tema	thema.

(1) Ce dernier manuscrit, admirablement écrit sur très-beau vélin, et qui a appartenu au cardinal impérial Jos. René (ex bibl. Jos. Ren. card. imperialis), porte à la fin cette souscription de la même main que le texte : « Ego Franciscus M. Ture. olim de Cesena et nunc *hītor* (*habitator*) Pens. (*sic*) hunc librum comedie Dantis Alagherii de Florencia scripsi.

« Quem complevi in annis Domini nostri Jesu Christi MCCCLXXVIII die ultima mensis septembris tempore Domini Urbani papæ VI. Indictione prima inter quem papam et cardinales erat quæstio et sisma quia cardinales asserebant ipsum non esse papam ex eo quod eum elegerunt timpre Romanorum, et non eorum propria volontate. »

L'autre manuscrit, sur papier, daté de 1357, porte cette indication : « Iste liber est Domini magistri Georgii de Calderariis quem Deus ipsum benedicat in corpore et in anima. Amen. »

Et en gros caractères peints :

« Dantis Aligherii de Florentia comedia. ꝏ CCCLVII (1357). »

hospicio	hospicio.	hospitio.
giudicio	giudicio.	giuditio.
hofficio.	officio.	offitio.
gracioso	gracioso	gratioso.
tristicia.	tristicia.	tristitia.
profani.	prophani	prophani.
tencione	tencione	tentione.
perfection . . .	perfecion. . . .	perfettione.
avaricia	avariçia.	avaritia.
ignoranza . . .	ignorantia . . .	ignorantia.
permutacion. .	permutation . .	permutation.
Flegias.	Flegias	phlegias.
sacio	saçio	satio.
stracio	stracio	stratio.
ringracio. . . .	ringracio. . . .	ringratio.
intenciona . . .	intençona. . . .	intentiona.
Thesiphone . .	Tesiphone. . . .	Thesiphone.
condicion. . . .	condicion. . . .	condition.
sepulcri	sepolcri.	sepolchri.
o Toscho. . . .	o Toscho	o Thosco.
malacia.	malacia.	malatia.
disposicion. . .	disposicion . . .	disposition.
hetica	etica	ethica.
fisica.	fisica	phisica.

Antérieurement à Alde, l'imprimerie, au lieu de se conformer à la simplicité de l'ortografie des manuscrits, s'était rapprochée, plus que ne le fit Alde lui-même, de celle de la latinité. A la première page de la préface de la grande et belle édition du Dante, in-folio, imprimée à Florence chez Nicolo de la Magna en 1481, je trouve ces mots ainsi écrits :

Spetie, *gratie*, *generatione*, *lucubratione*, *an-*

chora, sobto, doctrina, adolescentia, auctorità, nationi, sanza (1), *eloquentia, facto, chose, licteratura, ad chome, alchuni, haro, conducto, tracto, vincto, truova, peregrinatione, proficto, corropto.*

L'habitude pour toute personne instruite d'écrire en latin devait nécessairement influer sur l'ortografie des mots italiens dérivés du latin; on en peut juger par les lettres qu'adressait Alde à la marquise de Mantoue, Isabelle d'Este, dont je donne des spécimens pages 255 et 256 (année 1503).

Crescimbeni, dans son histoire de la *Volgare Poesia,* l. III, p. 109, dit qu'Alde, dans ses éditions en langue italienne (2), « fut le premier qui aporta, avec « l'aide de Bembo, la régularité dans l'ortografie, « *ortografia*. Bien des mots s'écrivaient auparavant « de diverses manières. L'emploi du *point* et des *deux* « *points* était à peine en usage et d'une manière « arbitraire (3). » A ce sujet Crescimbeni nous dit :

(1) On trouve chez Alde *senza* plus souvent que *sanza*. La prononciation vénitienne *senza* aura prévalu sur la prononciation florentine *sanza*, conservée dans notre mot *sans*.

(2) Je me suis permis d'écrire selon l'*ortografie* que je désirerais voir adoptée, la *traduction* des passages *italiens cités ici*. C'est à ce système mitigé que je crois que l'on devrait s'arrêter, ainsi que je l'ai exposé dans mes *Remarques sur la réforme de l'orthographie française, adressées à M. Raoux, président du comité central de la Société néografique suisse et étrangère;* Paris, 1872, in-8.

(3) L'emploi de la virgule avait été adopté dans la grammaire grecque de Lascaris imprimée à Milan en 1476, dans l'édition d'Homère de 1488, à Florence, et ailleurs. Ce système de ponctuation, attribué à Alde par Bembo, se borne donc à une régularisation négligée jusqu'alors des autres imprimeurs.

« Au seizième siècle, à l'occasion de l'étude sérieuse « de la langue latine des anciens, de savants littéra- « teurs, en écrivant dans cette même langue, s'apli- « quèrent à introduire l'uniformité dans la ponctua- « cion, et l'introduisirent dans la langue moderne, « pour régulariser l'*ortografie*. Parmi ces littéra- « teurs, c'est surtout Bembo, et parmi les impri- « meurs, c'est Alde Manuce le vieux, qui par leurs « soins la portèrent à sa perfeccion. Les uns afirment « que Bembo invanta le point-virgule (;) *punto coma*, « mais qu'Alde mit en usage la virgule (,) ou *coma*, « dont Bembo profita pour en faire l'apostrofe ('). » (*Commentari intorno all' Istoria della Volgare Poesia*, t. I, lib. VII, p. 377.)

En 1524, Trissino, le célèbre poëte qui avait étudié le grec à Milan sous Démétrius Chalcondyle (1), tenta d'introduire deux lettres grecques, l'ε et l'ω, pour marquer la différence du son long et du son bref (les Grecs ayant l'e *psilon* et l'o *méga*); mais l'emploi qu'il en fit, étant mal appliqué, ne put être accepté, non plus que quelques autres changements qu'il avait proposés. On en peut juger par son essai dans sa *Sophonisba*, Rome, 1524, in-4°, et dans son recueil de poésies, *le Rime di Trissino*, Vicence, 1529.

(1) Il lui éleva un tombeau dans l'église de Sainte-Marie, où il fit graver sur le marbre une inscription en l'honneur de Chalcondylas, son maître.

L'ortografie d'Alde fut généralement suivie avec une tendance à se rapprocher quelque peu de la simplicité primitive, ainsi qu'on le voit dans la première édition de Machiavel de 1515, et même dans les impressions de Paul Manuce.

C'est en 1584, que Salviati, dans ses *Avvertimenti della Lingua sopra il Decamerone,* 2 vol. in-4°, imprimés à Venise, réimprimés à Florence en 1586, chez les Junte, et à Naples en 1712, demanda « que l'ortografie fût indiquée conformémant à la « prononciacion, atendu que l'USAGE *étant un* ABUS, « ce n'est plus à un pouvoir légitime, mais à une « tiranie qu'on est contraint d'obéir (non come a « diritto Signore, ma come a Tiranno gli si ubbi- « disce) ; pourquoi, dit-il, écrire *huomo, hai, ha,* « puisqu'en écrivant *uomo, ai, a,* aucune distinccion « n'est sensible à l'oreille (1) » ?

Ce fut en 1612 que parut à Venise le *Vocabolario degli Academici della Crusca* (G. Alberti), en un volume in-folio à deux colonnes de plus de mille pages. Il précédait de quatre-vingt-deux ans le premier Dictionnaire de l'Académie française, qui parut en 1694.

Dans la préface, les académiciens de la Crusca disent : « Quant à l'ortografie (2), nous avons suivi

(1) T. I. p. 143, édition de Naples, 1712, in-4°, 2 vol., et aussi p. 169 et 240.

(2) Par un singulier hasard, dans ce vaste Dictionnaire le mot *ortografia* a été omis.

« presque en totalité celle qui est indiquée par Sal-« viati. Persone, ce nous semble, n'a mieux traité « que lui cette question. »

Et, d'accord avec ce système, tous les mots de la langue italienne furent écrits *conformément à la prononciation*.

L'édition suivante du *Vocabolario della Crusca*, imprimée aussi à Venise, en 1623, 2 vol. in-fol., fut augmentée d'un certain nombre de mots approuvés par ladite Académie. Dans la grande et belle édition imprimée à Florence, *Stamperia della Crusca*, 1691, 4 vol. in-fol., je remarque que *huomo* n'y figure que pour être renvoyé à *uomo* (1).

Dans l'édition suivante, plus magnifique encore et dédiée au duc de Toscane par l'Académie de la Crusca, 4 vol. gr. in-fol., Florence, 1729, *Stamperia di Domenico Maria Manni*, elle annonce avoir fait peu de changements à sa précédente édition, si ce n'est pour l'amélioration de l'ortografie, où, tout en suivant le même système de simplification qu'elle avait adopté, elle a retranché certaines lettres superflues que ses prédécesseurs, pour ne pas trop blesser les habitudes des lecteurs, avaient cru devoir conserver ; ainsi, au lieu d'écrire *huomo* avec un *h*

(1) Dans une nouvelle édition qui s'imprime en ce moment à Florence sous le patronage d'*illustres personnes*, les mots *uomo*, *nuovo* sont inscrits : *omo*, *novo*, conformément à la prononciation florentine qui doit, à leur avis, servir de règle à toute l'Italie.

elle a retranché l'*h* qui n'était qu'un vestige de la latinité. Enfin elle annonce qu'elle s'est conformée à figurer exactement la prononciation (1).

En voyant cette simplicité de l'écriture italienne que les académiciens de la Crusca n'ont pas hésité d'introduire radicalement dans leur Dictionnaire, changement qui fut immédiatement adopté comme un bienfait, je ne saurais trop regretter que l'Académie française, dans son Dictionnaire qui s'imprime maintenant, n'ait pas cru devoir s'avancer plus résolûment dans la voie où ses prédécesseurs entrèrent hardiment lorsqu'en 1730 l'ortografie de près d'un quart des mots de notre langue fut simplifiée dans la troisième

(1) « L'ortografia dell' ultima stampa del vocabolario è quasi l'istessa che l'Infarinato (Salviati) nostro propone ne' suoi Avertimenti sopra il Decamerone, e seguita ne' suoi libri, come protestarono i nostri maggiori, i quali solo da essa si dipartirono in alcune cosette, che tenevano troppo del Latino, a cui erano gli uomini di quella stagione soverchiamente attacati. Noi abbiamo seguitate le vestigia medesime, toltone solamente dalla Scrittura alcune superfluità che non ardirono di abbandonare affatto i nostri antichi, per non offendere tanto gli occhi de' leggitori, che ád esse erano de troppo gran lunga ausati. Essi scrissero sempre *huomo* coll' *h* dove noi abbiamo sempre scritto *uomo* senz' essa, stimando la prima guisa un residuo di latinismo, poichè nel nostro idioma l'uso del *h* in principio delle voci è superfluo per quello che risguarda la pronunzia, e solamente l'ammettiamo per una distinzione di una voce a un' altra, come in *anno* nome de' dodici mesi, e *hanno* dal verbo *avere;* nè perciò neghiam che altro contrassegno non si potesse usare, ma a noi è piaciuto questo, che già in uso. Ma per recare le molte regole in una, abbiamo proccurato ognora, che la scrittura segua la pronunzia e da essa non s'allontani un minimo che; etc. (*quant aux accents*) per questo motivo abbiamo scritto *è* coll' accento quando egli è verbo, per distinguerlo dal *e* copula, ed *ho* e *ha* verbo coll' *h* per differenziarlo dal *o* disgiuntivo e dall' *a* preposizione. »

édition de son Dictionnaire (1). L'italien, qui pourtant est plus près que nous du latin, sa langue maternelle, écrit *ortografia* et non orthographia, *filotecnia* et non philotechnia, *ipocondria* et non hypochondria, *ippofagia* et non hippophagia, *ritmo* et non rhithmo (2), *ipocrito* et non hypocrito, *inno* et non hymno, *apoftegma* et non apophthegma, *filosofia* et non philosophia. C'est ainsi que le mot filosofie devrait s'écrire, de même que nous écrivons fantôme, frénésie, fantaisie, flegme, faisan, etc. Voltaire, qui voulait qu'on écrivît ainsi le mot *filosofie*,

(1) A présent surtout qu'il nous faut consacrer cinq années à *porter armes*, *présenter armes* et autres exercices militaires, le besoin de simplifier l'*ortografie* me semble de plus en plus indispensable. Ce n'est point exagérer que de dire qu'il faut consacrer au moins un an à apprendre les irrégularités, les anomalies et contradictions de l'ortografie française, qui dégoûtent les paysans et les étrangers d'apprendre notre langue. Il suffit d'entendre à ce sujet les instituteurs primaires dans l'*intimité*, et nos professeurs de langue française dans les *pays étrangers*. C'est ce que nous disait M. Dechamps, interprète des ambassadeurs chinois venus en France, et aussi M. l'officier Louro, envoyé de la Cochinchine pour étudier les moyens de faciliter nos rapports avec les Annamites, au sujet de la répugnance que les indigènes, si bienveillants à notre égard, témoignaient, pour apprendre à lire, en raison de ces difficultés illogiques.

Un de mes amis, professeur de l'Université, me disait qu'ayant fait apprendre en même temps l'allemand et l'italien à l'un de ses fils, il avait été frappé de le voir immédiatement lire et écrire en italien et en allemand, ce qui coûtait tant de temps et de peine pour le français.

(2) Cinq lettres seulement au lieu de sept.

Ce mot est modifié dans la nouvelle édition, maintenant sous presse, par une décision de l'Académie qui a décidé que dans tous les mots contenant deux marques étymologiques, une d'elles serait supprimée : elle écrira donc *rithme*, *diphtongue*, et non *rythme*, *diphthongue*.

J'aime à croire que le mot *orthographe* sera réduit à *ortographe*, ainsi que l'écrivait Corneille et tant d'autres anciens auteurs classiques.

a renvoyé, dans son Dictionnaire philosophique, ce mot à la lettre *F*, d'accord avec son ordre logique.

Puisqu'en 1835 l'Académie française, dans son Dictionnaire, se décida à écrire, conformément au vœu de Voltaire, *français* et non françois; *écrivaient* et non écrivoient; j'*avais* et non j'avois; qu'il *paraisse* et non qu'il paroisse; pourquoi n'en pas faire autant en écrivant *filosofie* au lieu de *philosophie*, *antropofagie* au lieu de *anthropophagie*, et même *ortografie* au lieu de *orthographe* (ad libitum), conformément à l'ortografie des langues néo-latines, l'italien, l'espagnol, le portugais, et à cet *amour du progrès* et à cet *esprit logique* dont se vantent les Français?

Savoir si l'on doit mettre deux *p* ou deux *t* ou deux *n* dans tels ou tels mots dont la prononciation est identique, un *i* ou un *y* dans tel autre, embarrasse souvent à tel point même un académicien qu'il n'en est pas qui ne s'avoue quelquefois obligé de recourir au Dictionnaire pour ne pas s'exposer à être accusé d'*ignorance;* car les grammairiens sont sans pitié! l'orthographe est pour eux l'arche sainte à laquelle on doit se garder de porter une main *profane!*

Alde, pressentant l'utilité de la *Grammaire comparée*, voulut que sa Grammaire latine pût faciliter aussi l'étude de la langue grecque, et c'est dans cette vue qu'il mit une traduction latine interlinéaire sous

chaque mot de divers textes grecs que les enfants doivent apprendre; et, afin que les préceptes de morale se gravassent surtout dans leur mémoire et dans leur cœur, il compléta sa grammaire par les sentences de Phocylide (les Vers dorés), « car, comme il le dit « dans sa préface, puisqu'il est indispensable que les « hommes s'instruisent, il faut surtout leur inspirer « le goût du beau et du bien pour éviter qu'ils ne « deviennent des démons, δαίμονες »; « rien de pire, dit-il, qu'un *savant perverti* », c'est ce que signifie en grec le mot démon (1).

Alde insiste fortement sur le soin que doivent apporter les parents dans le choix des maîtres auxquels ils confient leurs enfants, et il préfère la supériorité des mœurs à celles du grand savoir. S'adressant aux précepteurs, il leur dit : « Vous n'êtes pas seu- « lement des maîtres, mais vous êtes les pères des « enfants, et puisque vous avez voulu vous mettre, « vous, précepteurs, au lieu et place des parents, c'est « de vos qualités bonnes ou mauvaises que dépend « le sort du monde entier en bien et en mal (2). »

(1) Ὅτι φρόνιμοι καὶ δαήμονες ἦσαν, δαίμονας ὠνόμασε. Plat. Cratylus, ch. XVI, l. 54, *édit. Didot.*

(2) « Nec solum rectores magistrosque vos esse adolescentium, sed « et parentes putetis. Scitis enim illud :

Qui praeceptorem sancti voluere parentis
Esse loco.....

« Equidem bonos malosve tantùm referre existimo, ut ausim dicere « bonorum malorumve omnium quae ubique terrarum fiunt, vos esse « potissimam causam. »

La grammaire d'Alde eut un grand succès et fut souvent réimprimée. Ses petits-fils et neveux en donnèrent six éditions de 1553 à 1575. Les Junte en firent à Florence deux contrefaçons (en 1516 et 1519), à l'une desquelles ils osèrent même apposer l'ancre aldine, procédé déloyal qui leur fut reproché par le neveu d'Alde, François d'Asola. Elle fut aussi imprimée à Lyon; et, à Paris, Josse Bade et Poncet-Lépreux en donnèrent chacun une édition en 1513.

Dans cette Grammaire, le caractère latin est inférieur à celui de la Grammaire de Lascaris; le grec s'en rapproche pour la forme, mais il est plus petit et diffère de celui qu'Alde a employé pour ses éditions petit in-8°. L'explication et l'exemple qu'il y donne des ligatures très-nombreuses qu'on rencontre dans l'écriture grecque est très-utile et même indispensable pour la lecture des manuscrits et des impressions grecques des Alde et des Estienne; l'usage s'en est maintenu jusqu'au commencement de ce siècle. A la suite de cette Grammaire se trouve une instruction pour lire l'hébreu; les caractères sont en partie les mêmes que ceux qu'Alde avait déjà employés, mais alors entièrement neufs, dans une *Introductio utilissima hebraice discere cupientibus*, dont il n'existe qu'un seul exemplaire dans la bibliothèque de lord Spencer.

1502 (1502-1503 n. st.).

En avril 1502, parut l'édition originale du Vocabularium ou Onomasticon de Pollux. Comme on le trouve souvent relié avec le traité de Stephanus *de Urbibus,* auquel il se rattache par la nature du sujet, j'en donne une description collective à l'année 1503. (Voir plus loin, p. 238.)

Épîtres familières de Cicéron. Cette édition, format in-8, publiée en avril 1502, est tellement rare que Maittaire n'en a pas eu connaissance. Elle a été réimprimée par Alde en 1512, et cette édition est devenue non moins rare. Treize autres éditions de ces lettres ont été successivement imprimées par les Alde. On ne peut s'expliquer la rareté de ces *Épîtres familières* que parce qu'elles étaient alors le modèle du style épistolaire et par le grand usage qu'on en faisait journellement.

Voici ce qu'Alde écrit en tête de cette édition dans une épître dédicatoire au savant Sigismond Thurzo, alors ambassadeur à Venise et plus tard gouverneur de Carlsbourg ou Weissenbourg (Alba), en Transylvanie, et archevêque de Grosswardein, en Hongrie :

Aldus M. Ro. Sigismundo Thurzo Pannonio Alben. præposito ac Viro regio S. P. D.

Acer, et ad palmæ per se cursurus honores,
Si tamen horteris fortius ibit equus.

« Vois par cet exemple ce que peuvent les exhortations, puisqu'elles rendent les chevaux et les autres ἄλογα plus ardents encore que les hommes. J'étais certes bien disposé à imprimer toutes les œuvres de Cicéron en petit format, pour en rendre l'usage plus commode aux studieux, mais aussitôt que je reçus la lettre si belle par laquelle, en ton nom et au nom de Georges, évêque de Varadin, tu m'exhortes à imprimer ces mêmes œuvres, afin qu'absorbés comme vous l'êtes par vos affaires personnelles et celles du Roi, qui vous empêchent de vous livrer dans les bibliothèques aux études sédentaires des chefs-d'œuvre, vous puissiez, en recevant de nous ces petits livres, les porter avec vous et les lire à votre loisir, je me suis hâté pour satisfaire à ce désir de vous donner ces *Lettres familières* de Marc Cicéron. Bientôt elles seront suivies des *Lettres à Atticus* et successivement des autres œuvres de Cicéron. La publication d'une Bibliothèque portative, grecque et romaine, profitable aux amis des lettres, sera l'objet de mes soins, et j'espère y parvenir avec l'aide de Jésus-Christ. Cette édition des Lettres familières, ainsi que tu le reconnaîtras aisément, a été revue et corrigée avec une grande attention. Je ne saurais oublier de dire combien sont profitables les écrits de Cicéron si on les lit assidûment, surtout les épîtres. Mais, diras-tu, il en est à qui Cicéron ne plait pas; à cela Fabius répond ainsi : « Ille se proficisse sciat, cui Cicero valde placebit. »

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

« Mais c'est ici le cas de dire γλαῦκα εἰς Ἀθήνας (1).
« Salut donc à toi et à notre (Georges) de Varadin, et aimez votre

ALDE LE ROMAIN. »

Renouard possédait un exemplaire sur vélin de ce livre si rare; il ne croit pas à l'existence d'une réimpression qu'on prétend avoir été faite en 1503.

On va voir successivement s'accroître chaque année cette collection des meilleurs auteurs dans le format portatif petit in-8°, dont on est redevable à Alde. Dans cette seule année, 1502, il parut onze volumes.

A cette occasion je ferai remarquer combien, dans les impressions des Alde, les publications littéraires l'emportent sur celles qui concernent l'histoire : ainsi, dans la longue durée de l'imprimerie des Alde, de 1495 jusqu'en 1598, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle, sur plus de mille éditions sorties de leurs presses, je remarque plus de cent éditions de Cicéron et une seule de Tacite, et encore ne parut-elle qu'en 1534 chez Paul Manuce; cependant Tacite avait été imprimé à Venise par Vindelin de Spire dès 1470.

Ce même mois d'avril parut LUCAIN (2), dédié à Antoine Maurocenô, *equiti clarissimo*. Alde dit s'être

(1) *Des chouettes à Athènes*. Proverbe grec répondant à : *Porter de l'eau à la rivière*.

(2) De nombreuses éditions de cet auteur ont précédé celle d'Alde. L'édition originale est de Rome, 1469, in-fol.

servi pour cette édition d'un manuscrit ancien et correct que lui avait communiqué ce chevalier, parent du sénateur, autre ami des lettres et protecteur d'Alde. Conformément à son habitude de faire précéder tous les livres qu'il publie d'une préface, comme un hommage rendu à l'amitié et à la science, c'est à lui qu'il dédie cette édition, avec ses remercîments. « C'est à toi d'ailleurs, lui dit-il, que ce livre devait « être dédié, puisque Lucain, en décrivant les combats « des Romains sur mer et sur terre, est à la fois « orateur et poëte, et que toi, Mauroceno, dans tes « discours au sénat de Venise, ne lui es en rien infé- « rieur. »

Au mois de mai parut l'édition originale de THUCYDIDE, in-folio, précédée de deux vies de cet historien, et des extraits de Denys d'Halicarnasse et de Suidas. Dans l'épître dédicatoire en latin, adressée à Dan. Rinieri, membre de l'Académie Aldine et sénateur vénitien, à la date du 13 mai 1502, Alde s'exprime ainsi :

« Lorsque je parviens à publier ou plutôt à délivrer des cachots ténébreux où ils étaient emprisonnés quelques bons manuscrits, il n'est personne qui en éprouve une plus vive joie que toi, docte Daniel Rinieri, et j'en suis le meilleur témoin ; chaque fois, en effet, que je te rencontre, tu ne manques jamais de m'exhorter à continuer courageusement mes efforts, et bien souvent tu viens à l'imprimerie examiner toi-même ce qui s'y imprime soit

en grec, soit en latin, soit en hébreu. Ces trois langues te sont familières. Mais je ne saurais taire les services que tu m'as rendus en me confiant tes manuscrits grecs et latins, et en m'encourageant à me hâter d'imprimer ceux surtout qui sont le plus profitables à la jeunesse studieuse, sans que jamais j'aie pu soupçonner en toi le moindre sentiment de déplaisir de me voir rendre publics ces chefs-d'œuvre littéraires : sentiments jaloux que j'ai observés chez des esprits pusillanimes, vrais *enfouisseurs de livres*, βιβλιοτάφοι. Mais passons là-dessus, car je ne doute pas que bientôt ils crèveront de jalousie, quand j'aurai publié, si Dieu me prête vie, tout ce qui est digne d'être lu. »

Trois ouvrages : DANTE, SOPHOCLE et STACE, tous dans le format in-8, portent la date du mois d'août.

C'est à partir du Dante que toutes les impressions d'Alde dans ce petit format portent la marque typographique de l'Ancre et du Dauphin. Elle est d'une dimension moins grande que celle qui apparut pour la première fois dans les poésies de *Sedulius*. Comme cet emblème ne se trouve qu'à quelques exemplaires seulement de l'édition du Dante, Renouard pense « qu'Alde ne l'avait pas encore à sa disposition au « commencement du tirage de ce volume ».

Cet emblème, *le dauphin s'enroulant autour d'un ancre,* se trouve sur des médailles impériales. On le voit sur le revers d'une médaille de Vespasien, en argent, et aussi sur une médaille de Domitien. Bembo avait fait présent d'une d'elles à Alde, qui y ajouta les deux mots latins, *Festina lente*, adage adopté par

Auguste ; en effet, le dauphin désignant la vitesse, par la rapidité avec laquelle il fend les ondes, et l'ancre étant une marque de solidité et de constance, ces deux emblèmes expriment avec justesse que, pour travailler solidement, il faut un labeur sans relâche, accompagné d'une lente réflexion. C'est ce que rappelle Alde dès 1499, lorsqu'il écrit au prince de Carpi, à la fin du recueil des *Anciens Astronomes :* « Sum ipse mihi optimus testis me semper habere « comites, ut oportere aiunt, delphinum et ancho- « ram. Nam et dedimus multa cunctando, et damus « assidue (1). »

Parmi les nombreuses gravures qui décorent le beau livre de l'*Hypnérotomachie,* imprimée par Alde cette même année 1499, il en est une où l'on voit figurer l'ancre et le dauphin réunis. En 1571, l'empereur Maximilien II, par un diplôme de noblesse du 28 avril, accorda à Paul Manuce le droit d'ajouter à ce blason de famille l'aigle impériale. Mais la mort de Paul Manuce, survenue peu après, ne lui permit d'imprimer ces armes sur aucun de ses livres ; elles ne parurent que sur ceux d'Alde le jeune, son fils.

Cette édition de Dante est la première qui ait été publiée dans le format petit in-8 ; toutes les précédentes étaient in-folio, et presque toutes ornées de

(1) « Nul mieux que moi ne saurait attester que j'eus toujours pour compagnons assidus l'*ancre* et le *dauphin;* car c'est en retardant que je donne, et je donne sans relâche. »

gravures sur bois. Une seule, la grande et belle édition de Florence de 1481, contient deux planches gravées sur métal par Baccio Baldini, dit-on, d'après le dessin de Sandro Botticello. Elles sont rangées parmi les pièces rares et précieuses de l'origine de la gravure en creux.

L'édition de SOPHOCLE donnée par Alde est la première de ce poëte tragique ; elle a été faite avec grand soin d'après de bons manuscrits. Brunck, qui en a fait l'éloge, l'a suivie en grande partie pour son texte (1786). C'est le premier livre portant cette souscription : *Venetiis in Aldi Romani Academia*.

Voici l'épître adressée par Alde au célèbre Jean Lascaris:

« Durant ces froids brumeux où nous étions assis autour du feu dans l'hémicycle (de Padoue) (1) avec les membres de notre *nouvelle académie,* parmi lesquels se trouvait Marc Musurus, il fut question de toi dans notre conversation, et alors Marc, ton disciple tout dévoué, et que tu chéris autant pour ses mœurs que pour sa science, s'étendit longuement sur tes mérites, et nous dit t'avoir rencontré dernièrement, en juillet et août, à Milan et à Pavie, où, après s'être entretenus longtemps des études grecques dans le but de l'utilité commune, sujet qui te convenait à merveille, on fit grand éloge de nos travaux. Et, comme en ce même moment j'imprimais

(1) Alde se trouvait alors à Padoue, où Musurus était professeur de belles-lettres.

sept tragédies de Sophocle, j'ai voulu qu'elles sortissent de notre *nouvelle académie* sous la protection de ton nom, en te les adressant εἰς μνημόσυνον de la très-grande amitié que j'ai pour toi. Mais je n'ai pu encore imprimer les scolies; elles le seront sous peu, s'il plaît à Dieu. Bientôt après viendra l'explication des mètres. Plût à Dieu que j'eusse pu les avoir plus tôt et avant l'impression achevée des tragédies, car, malgré tous les soins apportés à un travail aussi pénible, il est des vers, particulièrement dans les chœurs, qui laissent à désirer, et auxquels j'aurais pu remédier, ce que chacun fera de son mieux. Quant à toi, mon cher Lascaris, je souhaite que tu m'aimes autant que je t'aime. »

Les commentaires de Sophocle, rédigés par ce Jean Lascaris et qui manquent dans cette édition, malgré l'annonce du titre, n'ont paru qu'en 1518, à Rome.

L'édition de STACE est composée de deux parties. La première, de 72 pages à deux colonnes, contient une table analytique (1) faite par Alde, et dont il parle dans son épître à Marc Musurus, placée en tête. Voici la traduction de cette épître :

« J'ai pensé qu'il serait utile de faire connaître l'orthographe de tous les mots grecs qui se trouvent dans les œuvres de Stace, ainsi que les cas auxquels ils sont employés et les accents dont ils sont marqués dans leur langue. Ce travail considérable, accompagné de la traduction

(1) *Orthographia et flexus dictionum græcarum omnium apud Statium, cum accentibus et generibus ex variis utriusque linguæ autoribus.*

latine des mots grecs rangés par ordre alphabétique, doit paraître sous ton nom, très-érudit Musurus, puisque tu y as pris part avec moi lorsque tu vins dans notre Académie, en compagnie de notre prince Albert de Carpi, la gloire des philosophes d'aujourd'hui; tu lui enseignais alors les lettres grecques, dans les heures où il se reposait de la lecture des livres théologiques. Notre coutume, en effet, n'est pas de ravir l'éloge à qui l'a mérité (1). Bien plus, nous avons résolu de faire connaître aux érudits tous ceux qui nous sont venus en aide, soit par leurs propres ouvrages, soit en découvrant de nouveaux manuscrits, soit en nous en procurant de très-rares, soit en les corrigeant, afin que les érudits, s'ils ont de la reconnaissance pour moi, en aient aussi pour eux. Plût à Dieu que nous eussions un grand nombre de ces bienfaiteurs de la république des lettres ! Mais nous espérons qu'il s'en trouve encore plus qu'on ne le pense, aussi bien en Italie, qu'en Allemagne et en France, et chez *les Bretons séparés de tout l'univers*. C'est parmi ces derniers que nous possédons le prêtre Grocyn et Thomas Linacer, hommes d'une érudition accomplie, qui autrefois à Florence s'appliquèrent à l'étude des lettres grecques, sous Démétrius Chalcondylas, l'illustre restaurateur de l'éloquence grecque. C'est donc avec un vif désir que nous attendons d'Allemagne certaines parties de Valère Maxime qui ne se trouvent pas en Italie; j'attends aussi de France douze livres des *Élégances* d'Asconius Pedianus; dès mon enfance, lorsque je suivais à Rome les leçons de Domizio (Calderino), j'ai cru comprendre qu'ils existaient, empruntés à Quintilien, et qu'ils avaient fourni à Laurent Valla une bonne partie de ses *Élégances* (2). Que les amis

(1) « Non est moris nostri fraudare quenquam sua laude. »

(2) Ce passage est peu intelligible : « Ex Gallia vero duodecim Asconii Pediani Elegantiarum libros percupidi expectamus, quos extare esseque M. Fabii Quin. ac inde bonam partem Elegantiarum suarum

des bonnes lettres se réjouissent donc; car, si Dieu le permet, par nos travaux assidus, et avec l'aide des membres de notre Académie, et aussi d'autres hommes de bien et de science qui désirent voir se propager de notre temps les belles-lettres et les arts, nous leur fournirons tous les moyens de se familiariser avec les génies supérieurs. Adieu. »

La seconde partie contient les œuvres de Stace.

Dans un avis au lecteur, Alde nous apprend ce qui suit :

« L'an dernier, lorsque Valère Maxime, Papinius
« Stace et Ovide étaient sous presse, j'ai été empêché
« de les corriger moi-même par un procès et diverses
« autres causes, et j'ai dû confier ce soin à plusieurs per-
« sonnes. Mais, tout accablé que je sois des affaires de la
« république des lettres, j'ai revisé avec tout le soin
« possible Stace qui sort de mes presses et j'y ai fait des
« annotations qu'on verra plus bas. On devra donc lire
« et écrire ainsi les passages suivants. »

Suivent ces passages, au nombre de dix.

Cette seconde partie est précédée d'une épître dédicatoire adressée par Alde à Jean Pontano; elle est courte, mais l'éloge est grand et semble, surtout à présent, bien exagéré; l'amitié seule excuse ces excès.

« J'ai reçu, il y a quelque temps, la visite de Soardinus Soardus de Bergame, homme d'une vie pure et sans tache, appliqué à l'étude des belles-lettres, et qui t'aime passionnément. Il m'apportait ce divin ouvrage que tu as

accepisse Laurentium Vallam vel puer Romæ cum audirem Domitium intelligebam. »

Il paraît avoir échappé aux historiens de la littérature latine.

écrit sur les signes célestes, et auquel tu as donné le titre d'*Urania* (1), parce qu'il traite des choses du ciel (τὰ κατ' οὐρανόν); il m'apportait de toi en outre, avec un dialogue en prose, tes livres des *Météores* et des *Jardins des Hespérides*, en vers héroïques. Dans tous ces ouvrages, à mon sens, tu soutiens la lutte avec les anciens auteurs. Aussi, mon cher Pontanus, je me pris immédiatement pour toi d'une vive amitié : c'est ce que j'éprouve pour tous les hommes d'une érudition supérieure. Auparavant, j'avouerai que bien des gens m'avaient dit que tu étais un grand homme, mais, comme on le raconte d'Isée, je te trouvai soit en vers, soit en prose, plus grand que ta réputation. Or, exceller avec un égal bonheur dans l'un et l'autre mode d'écrire, en vers et en prose, c'est une gloire aussi rare chez nos écrivains que chez les Grecs. Je résolus de publier sous ton nom les Poésies de Stace, dès qu'elles sortiraient de nos presses, pour te prouver, autant qu'il est en moi, mes sentiments à ton égard, et prendre l'engagement d'imprimer tous ceux de tes ouvrages que tu voudras me confier, glorieux de montrer que nous possédons de notre temps un écrivain qu'on peut opposer à ceux de l'antiquité. »

La première partie de Stace porte la date d'*août* 1502, et la seconde, celle de *novembre* suivant.

Quatre mois après la publication de l'édition *princeps* de Thucydide, Alde donna en septembre celle d'HÉRODOTE, aussi dans le format in-folio. Cette apparition presque simultanée de ces deux chefs-d'œuvre historiques de la Grèce est un fait à signaler dans l'histoire littéraire.

(1) Alde imprima ce poëme en 1505, avec les deux suivants.

Dans sa préface, il réfute les accusations contre la véracité d'Hérodote, et cela avant qu'une connaissance plus exacte des faits nous eût montré combien sont vrais ceux mêmes d'entre eux qui semblaient fabuleux. Cette préface fort étendue est adressée par Alde à Jean Calpurnio, de Brescia, célèbre professeur de belles-lettres au gymnase de Padoue; en voici le début :

« Je n'oublierai jamais, cher et savant Calpurnius, le proverbe grec χεὶρ χεῖρα νίπτει (une main lave l'autre); je désirais donc vivement t'envoyer une preuve qui attestât à tous les studieux mes sentiments de reconnaissance, et qui fît connaître publiquement quelle est ta générosité et ton caractère serviable. En effet, je ne t'ai jamais demandé quoi que ce fût que tu ne te sois empressé de me l'accorder, et tu m'en donnas une grande preuve, lorsque ces jours derniers, dans ta bibliothèque, je te fis la demande des *Lettres de Cicéron à Atticus* et d'un *Pausanias* en grec dont tu vantais le mérite et la correction; aussitôt tu les mis à ma disposition, comme tous ceux que, sur ton invitation, j'ai imprimés en vue de l'utilité publique. Ainsi donc, puisque tu m'as toujours accordé ce que je te demandais en ce genre, je veux à mon tour t'offrir et te dédier les *Neuf Muses d'Hérodote* qui sortent de mon imprimerie; elles te seront d'autant plus agréables, que c'est après avoir été corrigées dans notre nouvelle académie, qu'elles vont toutes s'offrir à la fois aux hommes studieux (1). Le livre de Clio y est plus complet que dans les autres manus-

(1) Alde aurait pu même y adjoindre l'Imprimerie, cette *Sœur des Muses*, et *dixième d'elles*, selon la jolie expression de Du Bellay, rappelée par M. Egger dans son bel ouvrage, l'*Hellénisme en France*.

crits qui ont une lacune d'environ dix feuillets, lacune qui se trouve aussi dans la traduction de Valla. Je ne doute pas qu'auprès de toi qui es l'équité même, les Muses d'Hérodote ne perdront rien de leur autorité, bien que nos modernes les aient accusées d'être mensongères, et qu'au sujet d'Hérodote, on n'ait quelquefois nommé menteuse cette Grèce, la mère de toutes les vertus et l'école du savoir; mais cette erreur est facilement reconnue, puisque, si on lit attentivement dans l'histoire d'Hérodote quelque fait peu croyable, presque toujours il s'en excuse en disant : οὕτω λέγουσι ou bien ὡς ἀκήκοα ou ὅπερ ἐμοὶ οὐ πιστὸν, ou ἅγ' ἐμοὶ ἄπιστα, ou autre semblable expression (1). »

Alde, après avoir fait l'apologie d'Hérodote, termine sa préface en disant à Calpurnius : « Je ne « doute pas que toi, qui es aussi juste que vrai, tu ne « sois de mon avis, et que le présent que je t'adresse « ne soit favorablement accueilli, ne fût-ce que « comme une preuve de ma reconnaissance. »

Wesseling, dans l'avertissement en tête de sa grande édition d'Hérodote, fait l'éloge du texte donné par Alde et lui sait gré d'y avoir soigneusement conservé les ionismes. Henri Estienne a suivi ce même texte et, comme Alde, il a fait aussi l'Apologie d'Héro-

(1) Dans une longue dissertation appuyée de preuves, Alde réfute le proverbe ancien : *Tous les Crétois sont menteurs*, et s'amuse ici à recourir à ce syllogisme : Qui a dit cela? — C'est Épiménide. — Qu'était Épiménide? — Réponse : un Crétois. — Donc : *Tous les Crétois sont véridiques*.

Ses rapports fréquents avec un grand nombre de savants de cette île, dévoués à son imprimerie, excusent ce hors-d'œuvre.

dote, d'abord dans une préface latine, puis en français dans un ouvrage qui est devenu un véritable pamphlet sur l'histoire de son temps (1).

L'édition de VALÈRE-MAXIME, qui parut en octobre, offre une particularité singulière qui a fait croire à deux éditions publiées la même année. Quelques mois après l'apparition de son édition, Alde reçut d'un savant allemand, Cuspinianus (2), la transcription, d'après un très-ancien manuscrit de Vienne, de vingt-quatre *exempla* inédits de Valère-Maxime (3), ce qui lui fit réimprimer les 8 premiers feuillets qu'il remplaça par 12 autres contenant en plus ces 24 nouveaux *exemples*, un second titre et une lettre à Cuspinianus. Il n'y eut donc, sauf cette modification aux premiers feuillets, qu'une seule édition. Dans la dédicace, datée d'octobre 1502, qu'il adressa à Jean Ludbrancius (Lubranski), savant jurisconsulte polonais et évêque de Posen, Alde se félicite de voir sortir de sa nouvelle Académie, dans un format aussi commode, ce précieux recueil d'exemples et de pré-

(1) Begler, *Act. erud.*, ann. 1716, p. 378, met cette première édition au rang des meilleures productions d'Alde, et dit que le texte en est préférable à celui du manuscrit de la Médicéenne si vanté par Gronovius.

(2) Nom latinisé de Jean Spiesshammer, conseiller intime et garde de la bibliothèque de l'empereur Maximilien Ier (et non Robert Spiesshammer comme le dit Renouard qui a lu cet intitulé de l'épître dédicatoire : Aldus Ro. Cuspiniano, non pas *Aldus* ROMANUS, mais *Aldus* ROBERTO).

(3) Ces fragments avaient paru l'année précédente (10 novembre 1501), à Leipzig, chez Martin Herbipolensis, dans le format in-fol.

ceptes tellement utiles aux hommes « qu'ils devraient en faire la lecture et de nuit et de jour ». En effet, plus de vingt éditions de Valère-Maxime avaient précédé celle d'Alde, mais toutes dans le format in-folio ou grand in-4°, ce qui les rendait d'un usage peu commode. Alde rappelle à Lubranski que, dans leurs conversations littéraires à l'*hémycicle* de Padoue, avec Raphaël Regio (1) et autres savants de leurs amis, il leur avait promis d'envoyer à la recherche d'anciens manuscrits jusqu'en Dacie où, disait-on, une tour en était remplie (2), et que dans son zèle Lubranski offrait, en cas de besoin, de partir lui-même à leur recherche. « Plût à Dieu, s'écrie Alde, « que nous eussions grand nombre de chefs pareils « pour le bonheur de l'humanisme (3) ! »

Alde, qui partage cet enthousiasme, termine plus loin son épître à Cuspinianus, datée du premier avril 1503, par ces mots où il exprime son indignation contre ceux qui, par un sentiment de jalousie et la passion de posséder des trésors littéraires, les enfouissent et les gardent pour eux seuls : « Vive autem « tu diu vel hoc solo beneficio, Cuspiniane! Vivant

(1) Raphaël Regio, professeur de rhétorique à Padoue avant 1486 et de 1503 à 1508, a donné des éditions de Quintilien et d'Ovide, avec commentaires. C'est lui qui prononça l'éloge funèbre d'Alde à Venise.

(2) D'après la tradition populaire, les Goths, après le pillage de l'Italie, auraient transporté en Dacie des manuscrits précieux, et les auraient enfermés dans des tours isolées (Manni, p. 35).

(3) « Utinam tui simillimos plurimos haberemus antistites, optime enim ageretur in humanis. »

« et cæteri tales, et rumpantur si qui sunt βιβλιοτάφοι « et invidi! » Cette épître, comme je l'ai dit, ne se trouve qu'aux exemplaires enrichis de l'addition que Cuspinianus avait procurée à Alde.

A l'exemple d'Alde s'indignant contre ceux qui lui refusaient la communication de leurs manuscrits, Musurus s'élève avec non moins d'énergie contre les *bibliotaphes* qui, possédant des livres imprimés, ne veulent pas les prêter, et voici le reproche qu'il leur fait dans sa lettre en grec à Nicolaos (Blastos), lettre inédite que je possède :

« Le manque de livres, mon très-cher Nicolas, est un grand malheur pour chacun et surtout pour ceux qui, brûlant du désir de s'instruire, ne sauraient s'en procurer vû leur pauvreté, et cela par la faute des *bibliotaphes*, τοῖς βιβλοτάφοις, qui s'en applaudissent et même s'en font gloire, afin de pouvoir, en gardant le tout pour eux, priver autrui de tout éloge, de toute renommée. Et en effet, quand, à l'aide des livres qui leur en fournissent les moyens, ils ont pu éclaircir quelque point obscur, ils se croient des dieux, et dignes de l'admiration universelle ; ils croient mériter d'être montrés au doigt et de s'entendre dire : — C'est lui! le voilà celui à qui nous devons l'explication de cet exposé de Platon, de ce fait historique dans Homère, enfin de tout ce qui était incompréhensible, impénétrable, et qui ne laisse rien, pour peu que ce soit, à découvrir aux autres! et cela, au moyen d'un livre! Enfin, pour citer le proverbe, il en est d'eux comme de la chienne qui, couchée sur une bonne litière de paille, ne permet pas au cheval d'y venir goûter. »

C'est aussi au mois d'octobre que parut un petit écrit latin où Baptiste EGNAZIO fait l'*éloge de Benoît Prunuli* (Brugnolo). Cet éloge est précédé d'une préface à Marco Sanuto.

Ce Brugnolo de Vérone professa quarante ans à Venise, et fut éditeur de Diogène Laerce, de Priscien et de divers ouvrages de Cicéron. Politien le dit « l'homme de son temps le plus savant dans les lettres grecques et latines ». Le Père Filice le nomme *ævi nostri ornator ac decus, fama et gloria Academiæ Venetæ*. Egnazio suivit ses leçons. Ce petit écrit, qui est d'une rareté excessive, porte : *ex Academia Aldi Ro. MDII. pri. kal. octobr.*

Un petit ouvrage qui ne forme que huit feuillets est aussi devenu d'une extrême rareté (1). Il est intitulé : *la Vita et Sito de' Zichi, chiamati Circassi; historia notabile*. C'est, sinon le premier, au moins un des plus anciens écrits sur le Caucase. L'auteur de cet écrit est Georges Interiano de Gênes. En tête est une

(1) Cet opuscule est devenu tellement rare, que je n'ai pu me le procurer dans aucune bibliothèque. Grâce à l'obligeance de Mgr le cardinal Pitra, qui avait bien voulu m'informer qu'il venait de faire terminer le catalogue des éditions d'Alde que possède la Vaticane, j'ai eu l'idée de recourir à la bienveillance dont il m'honore pour le prier d'examiner si cet opuscule s'y trouverait, et il voulut bien m'envoyer une copie de la préface. Mais, me dit-il dans sa lettre : « Cette recherche eût été inutile, si une note du catalogue de la bibliothèque Capponi « ne m'avait pas aidé à le repêcher au milieu d'autres œuvres d'Alde, « où, selon l'expression familière de Champollion-Figeac, il était « noyé. »

lettre d'Alde en latin qu'il adresse à Sannazar (1), datée du 20 octobre 1502. En voici la traduction :

Alde Manuce le Romain à Jacques Sannazar, chevalier et patricien de Naples.

« Georges Interianus de Gènes, cet homme si honorable, vint à Venise il y a un an, et, bien qu'il ne m'eût jamais vu et que nous n'eussions jamais eu aucun rapport, il m'aborda affectueusement, autant par bienveillance et civilité, que parce que Daniel Clary de Parme, qui professe avec tant de distinction à Raguse les lettres grecques et latines, lui avait enjoint de venir me saluer en son nom. L'intimité s'établit entre nous comme si nous étions de vieilles connaissances. Tu sais qu'il est en effet d'une humeur agréable, d'une intègre vertu, et tout dévoué aux hommes studieux. Il m'apparut donc comme un autre Ulysse qui, ainsi que nous le dit Homère :

Μάλα πολλὰ πλάγχθη...
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω,
Πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν.

« Aussi ne suis-je pas surpris que sa société te plaise fort et aussi au savant Pontanus, cet autre Virgile de no-

(1) Ce poëte aimable, né en juillet 1458, à Naples, avait fait de bonnes études grecques et latines sous le professeur Maggio. Il fut, pour son savoir, nommé par Pontanus membre de l'Académie Pontanienne, et reçu sous le nom de *Actius Sincerus*. Sannazar avait rapporté de France la copie d'un très-bon manuscrit de Gratius Nemesianus et autres poëtes, qu'il donna à Paul Manuce pour l'édition publiée en 1534 par ce dernier. Il mourut en 1530, et fut enterré dans l'église de sa campagne, située près du tombeau de Virgile. Pierre Bembo, dont il était l'ami, lui fit cette épitaphe :

Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
Sincerus Musa proximus et tumulo.

tre siècle, et à Politien dès longtemps célèbre par son savoir et son génie, et qui s'est plu dans ses *Miscellanées* à mentionner ce Georges (Interiano) qui a composé en langage vulgaire un écrit sur la vie et mœurs des Sarmates, appelés Zigi par Strabon, Pline et Étienne (de Byzance), et qui habitent l'Orient-au-delà du fleuve Tanaïs et les Palus Mæotides. Mais, en me l'envoyant à imprimer, il y mit pour condition que j'y changerais ce que je jugerais convenable. Je n'y ai modifié que ce qui pouvait concerner l'ortografie. Quant au reste, et en ce qui concerne l''histoire, je l'ai laissé naturellement tel qu'il l'a composé. Je t'envoie donc cet opuscule, tant en raison du mérite de cette histoire, que de la grande amitié que tu portes à l'auteur, et aussi pour te demander par cette lettre de m'envoyer ce que tu as écrit de si parfait en latin ancien et en latin moderne (en italien), après l'avoir revu, afin de pouvoir mettre à la portée des hommes studieux ce que Sannazar a composé de plus parfait. En effet, ce qui en a paru jusqu'à présent a été bien défiguré par les imprimeurs.

« Adieu, homme aussi docte que chéri ; garde-moi une amitié aussi réelle que celle que j'ai su que tu me portes, si j'en crois le récit de Marc Musurus le Crétois, ce jeune homme aussi savant en grec qu'en latin et qui nous est si cher à tous deux. »

Venise, XX octobre 1502 (1).

Le volume des *Métamorphoses* d'Ovide parut en novembre 1502 (2), *in ædibus Aldi*, et fut suivi

(1) La rareté des exemplaires m'engage à reproduire cette lettre en latin à l'Appendice.

(2) Ce volume se compose de deux parties : la première, contenant le texte, porte à la fin la date d'*octobre* 1502 ; la seconde, qui renferme les pièces préliminaires consistant en une épître dédicatoire, le privi-

de deux autres volumes contenant l'ensemble très-complet de diverses poésies d'Ovide recueillies par Alde.

Cette édition est très-estimée. Alde lui consacra des soins particuliers et l'enrichit d'une vie d'Ovide qu'il composa en empruntant aux diverses œuvres de ce poëte tout ce qui pouvait lui servir de documents positifs. Henri Estienne déclare le texte d'Alde préférable à celui des éditions postérieures et même supérieur à celui de tous les autres poëtes publiés par Alde (1). Dans la préface qui accompagne le volume des *Métamorphoses*, Alde écrit à Marino Sanuto : « Nous regrettons beaucoup de ne pou-« voir jouir de votre présence dans notre aca-« démie autant que nous le désirons : vos grandes « occupations politiques vous en empêchent ; mais « notre académie a résolu de placer sous le patro-« nage de votre nom, si cher aux lettres, cette édi-« tion d'Ovide, afin qu'elle prenne place parmi les « cinq cents volumes de choix dont se compose « votre magnifique bibliothèque. » Il lui adresse ses remercîments pour le privilége que le sénat lui a accordé. Les termes de ce privilége, imprimé à la

lége, un index gréco-latin, la vie d'Ovide et un index de noms propres, est daté du 14 *novembre* 1502, et par conséquent le volume ne put paraître antérieurement à cette date.

(1) *Pseudo-Cicero*, p. 71.—*Epistola de suo Thesauro Græco*, p. 52 et 50-51.

suite, sont si honorables que je crois devoir le reproduire à l'Appendice.

Ce privilége accordé par le sénat de Venise protégeait pendant dix ans contre toute contrefaçon tous les ouvrages qu'Alde publierait avec son caractère cursif; cette faveur s'étendait même aux livres en langue grecque. On a trouvé dernièrement dans les registres du sénat de Venise (Terra, Reg. XIV, p. 112), la supplique d'Alde datée du 11 octobre 1502, et adressée au sénat en vue de l'obtention de ce privilége.

Alde Manuce y expose avec un certain orgueil « le grand nombre et la correction de ses livres, ses *caractères grecs avec ligatures qui semblent tracés avec la plume,* ses lettres *cancellaresche* si belles qu'elles paraissent *écrites à la main,* et la dépense de son imprimerie qui s'élève chaque mois à *deux cents ducats,* circonstances qui fomentent l'envie et la jalousie des autres typographes et causent de grands dommages à Alde par les contrefaçons dont il se plaint. » Il y est même parlé de la contrefaçon faite à Brescia, d'un de ses ouvrages où l'on a mis la date fictive de Florence; Alde ne le désigne pas. Il se plaint aussi des contrefaçons lyonnaises, et exprime la crainte que l'abus des impressions, si l'on n'y prend garde, ne finisse par *ruiner les bons livres* (1).

(1) L'original de cette supplique, découvert depuis la publication des *Documents* sur Alde, recueillis par M. Baschet, a été inséré par M. R. Fulin;

Le second volume, qui parut en décembre 1502, *in ædibus Aldi*, commence par les *Héroïdes* et est

dans l'*Archivio Veneto* (Venise, 1871), t. Ier, p. 157. Sa nouveauté et son intérêt m'engagent à le reproduire.

« 1502, Ottobre. — Serenissimo Principe et excellentissimo Senato : cum sit che Aldo Romano se sia posto in questa cita za molti anni et cum laiuto de Dio habia stampato de molti libri in greco et in latino cum grande spesa et fatiga et stampa tutavia : ita che spende al mese da circa ducati ducento et usa summa diligentia et correctione più che niuno altro che mai habia stampato et perche ha facte lettere greche cum ligature che pareno cum calamo, et ha ritrovato invention et inzegni che ciascuno se ne maraveglia, et più di novo ha excogitato lettere cancellaresche sive corsive latine bellissime che pareno scripte a mano, et cum esse ha stampato et stampa de molti libri cum maraveliosa diligentia et correctione, cosa che è laudata da cascaduno che è grande utile et honore de questa inclita cita, et perche li vengono tolte le sue fatiche et guasto quello che lui conza, come e stato facto in Bressa che hano stampato una de sue opere et falsato, dicendo impressum Florentiæ. Et al presente li sono state contrafacte le sue lettere et mandate a Lione et cum esse controfacto i suoi libri et più messoli el nome de esso Aldo e la sua epistola et scripto stampato in Venetia in caxa de Aldo Romano et li sono molte incorrectione che e vergogna de questa terra et de esso supplicante. Per tanto azio possa proseguire el suo degno incepto et utile a tuto el mondo supplica a questo gravissimo Senato che lettere grece et cancellaresche latine a niuno altro sia licito fare o contrafare ne stampare o contrafare li libri facti et che fara esso supplicante ne portar stampati o contrafacti da terre aliene nel vostro dominio damo ad anni diece sotto pena de perder el lavoro o libri et ducento ducati per cadauna volta che se contrafara : quale pena sia per uno terzo del hospitale de la pieta, per laltro deli signori dove sera facta la conscientia, per laltro del accusatore : et benche esso supplicante habia havuto più gratie dalla Illma Signoria Vostra de lettere grece et cancellaresche latine et de li libri havesse stampati cum esse, tamen per mazor sua fermeza supplica che la supradicta gratia et petitione li sia facta per questo gravissimo Senato a benefitio de tuti li letterati perche spiera cum laiuto de Dio mettere in breve bono assetto ne le stampe, le quali se non se li rimedia sono per ruinare li boni libri. Recorre adunque al soccorso di Vostra Serenità et di questo consiglio sapientissimo il qual Dio salve et mantegna in eternum.

« Consiliarii die XVII Octobris. Quod auctoritate hujus Consilii attenta honestate petitionis et studentium commoditate concedatur suprascripto Aldo Romano sicut humiliter supplicat ex supplicatione superius anno-

suivi des *Élégies* (ou des Amours), de l'*Art d'aimer*, du *Remède d'amour*, de l'*Ibis*, de la *Consolation à Livie sur la mort de Drusus*, de *la Noix*, et autres petits poëmes, parmi lesquels celui qui est intitulé : *de Medicamine faciei elegia*. En tête du volume est une préface adressée à Marino Sanuto, *ordinum sapienti*, fils de Léonard. Alde le félicite de la nouvelle magistrature (la questure) qui lui a été conférée à son retour à Vérone, et, en lui témoignant le regret de ne pouvoir être toujours auprès de lui, il lui envoie ces Épîtres pour que l'exiguïté du format, le mettant sans cesse dans ses mains, le rappelle souvent à sa mémoire.

Alde y a ajouté la vie de Sapho extraite de Suidas et quelques poésies concernant Sapho, et aussi trois Épîtres de Sabinus, bien qu'il ne les regarde pas comme étant d'Ovide, et il en donne les raisons.

A la fin, Alde s'adresse aux studieux sur la non-authenticité des Épîtres de Sabinus.

Le troisième volume des œuvres d'Ovide est divisé en deux parties.

La première, composée des *Fastes*, est aussi imprimée *in ædibus Aldi* au mois de janvier 1502 (*more veneto*), c'est-à-dire 1503 de notre style. En

tata ita quod infra decennium nullus allius possit imprimere seu imprimi facere sub pena superius contenta in omnibus. — De parte 103, de non 16, non sinc. 3. »

tête est une préface au même Marino Sanuto, où Alde lui dit :

« Voici ce qui nous est resté de cet ingénieux poëte : « les six premiers livres des Fastes ; le temps nous a « privés de la suite, car il avait composé les six autres « qui complétaient l'ouvrage, ainsi qu'il l'annonce dans « ces vers :

Sex ego Fastorum scripsi : totidemque libellos :
Cumque suo finem mense libellus habet.

« Mais je sais que tu seras charmé d'apprendre qu'au « sixième livre des Fastes, sont six vers qui ne se trou- « vent imprimés dans aucune édition ; les voici :

Ipsa volubilitas subjectum sustinet orbem (1)
Quique premat partis angulus omnis habet,
Cunque sit in media rerum regione locata,
Et tangat nullum plusve minusve latus,
Ni convexa foret parti vicinior esset
Nec medium terræ mundus haberet onus.

« Ces vers sont à la suite de ceux-ci :

Terra pilæ similis nullo fulcimine nixa,
Aere suspenso tam grave pendet onus.

« Ils m'ont été communiqués par François Roscius de « Vérone, aussi savant en grec qu'en latin, et diligent « rechercheur des livres des anciens. C'est dans un très- « ancien manuscrit qu'il les a trouvés, et il me les a don- « nés pour être imprimés. »

C'est en effet dans l'édition d'Alde que ces vers sont insérés pour la première fois, et quoique

(1) Fastes, VI, sign. kkk iiii.

les critiques les croient *interpolés*, ils ont été reproduits dans toutes les éditions avec cette variante : *nec medium terram*, au lieu de *terræ*, et *aere subjecto*, au lieu de *suspenso*.

Quant à la croyance (erronée) qu'avait Alde de l'existence des six derniers livres des Fastes, cette croyance était alors partagée par d'autres et particulièrement par Conrad Celtès. J. Fréd. Gronovius annonçait à Heinsius avoir vu à Nuremberg un ancien exemplaire d'Ovide, où Celtès avait écrit que les six autres livres des Fastes existaient dans l'abbaye d'une bourgade, près d'Ulm, et il citait même les deux premiers vers de ce 7e livre :

Tu quoque mutati causas et nomina mensis,
A te qui sequitur, maxime Cæsar, habes (1);

et c'est d'après cette idée qu'on expliquait ainsi le vers d'Ovide :

Sex ego Fastorum scripsi totidemque libellos.

« J'ai composé ces six livres des Fastes et un pareil nombre de livrets (chants). »

Mais on voit, à la fin de chaque chant, que par *libelli* on doit entendre le petit livret, le petit chant consacré à chaque Faste, le sens est donc : « J'ai

(1) *Notitia litteraria*. — Alberti Fabricii *Bibliotheca latina*, t. I, cap. 15.

écrit six fastes formant *tout autant de livrets.* »
Ovide au 6e chant en s'exprimant ainsi :

Jam sex et totidem luces de mense supersunt.
Huic unum numero tu tamen adde diem,
Sol abit e Geminis (1);

nous annonce qu'il finit avec ce mois les Fastes du mois de juin; et c'est, en effet, par une sorte de prosopopée lyrique qui forme une différence caractéristique avec la fin des précédents *libelli* (chants) consacrés à chaque Faste, qu'Ovide termine ce chant.

La seconde partie de ce volume contient le *de Tristibus* et *de Ponto;* elle est annoncée comme imprimée in *Academia Aldi* en février 1503 (st. vén.), c'est-à-dire 1504 de notre style, ce qui retarderait sa publication d'une année entière. Au-dessous de cette date on lit cet avis aux contrefacteurs :

Cavimus; at si quis nobis non credet avarus,
Incidet in casses præda petita meos.

Dans les fastes de l'imprimerie aldine, l'année 1502 peut compter parmi les plus fécondes, mais aussi parmi les plus laborieuses pour son chef. Il a fallu

(1) « Déjà il ne reste plus pour achever le mois que deux fois « six jours; à ce nombre ajoutez encore un jour, ce sera le moment « où le Soleil quitte les Gémeaux. »

de la part d'Alde une activité merveilleuse pour mettre à la lumière dans l'espace d'une année trois volumes in-folio, trois volumes in-quarto et onze volumes in-octavo, sans compter ceux qui, achevés en partie ou totalement, ne parurent que plus tard. Son rôle, en effet, ne se bornait pas, comme celui de la plupart des éditeurs de nos jours, à surveiller ou à faire surveiller l'exécution matérielle des livres; il centralisait tout en lui et était successivement initiateur, réviseur et annotateur des textes, prote d'imprimerie, correcteur des épreuves, rédacteur des préfaces, et enfin commerçant-libraire.

Les savants de cette époque, lorsqu'ils avaient besoin de quelque volume publié par Alde, préféraient s'adresser à lui-même, pour rendre en même temps hommage à son mérite et l'encourager dans ses travaux. Alde n'eut garde de se soustraire à ces *commissions* qui lui procuraient l'occasion, soit de resserrer les liens d'ancienne amitié, soit de nouer des relations nouvelles, afin de s'entourer de toutes les influences et de faire concourir tous les esprits zélés et cultivés à la réussite de ses entreprises littéraires.

Nous possédons trois lettres d'Alde relatives à des demandes de livres; l'une adressée à Marcel-Virgile Adriani, d'abord professeur des belles-lettres à Florence, instituteur du célèbre Machiavel, et, depuis 1498, secrétaire de la république florentine.

En voici la traduction (1) :

Alde Manuce à son ami Marcello.

« Alexandre Accaiolus (Acciajuoli), cet homme extrêmement bienveillant et d'un savoir remarquable, m'a acheté en votre nom tout ce qui est sorti de mes presses. Je saisis donc cette occasion, mon cher Marcello, pour vous offrir un don littéraire comme témoignage de la haute estime pour le mérite éminent que chacun se plaît à reconnaître en vous. Vous y verrez la preuve de mon désir d'être au rang de vos amis et de pouvoir vous rendre les services que votre amitié voudrait bien réclamer de moi; soyez assuré de mon zèle en toute circonstance. Mais, comme on n'a pu vendre à Acciajuolo à prix réduit les livres qu'il a achetés pour vous, *car ils m'appartiennent en commun avec plusieurs personnes* (2), je viens, pour réaliser mes promesses, vous prier d'accepter comme souvenir, ἐς μνημόσυνον, de notre amitié, parmi les livres qui sont ma proprieté exclusive (*meos solius*), DIOSCORIDE et NICANDRE avec leurs commentaires, et aussi mes petites *Heures grecques à la Vierge*.

« Adieu et aimez-moi.

« Venise, 28 octobre 1499. »

Cette lettre, qui était restée inconnue à Renouard, contient un renseignement nouveau et important.

(1) Elle a été insérée par Baldini dans sa *Collectio veterum aliquot monumentorum ad historiam præcipue litterariam pertinentium;* Arretii (Arezzo), 1752.

(2) « *Quod cum aliis quibusdam mihi communes erant.* »

Alde n'avait pas de fortune; il n'a donc pu fonder son imprimerie que grâce aux libéralités du prince de Carpi, et dès son début nous le voyons réclamer avec instance de ses lecteurs de lui venir en aide en achetant ses livres (voir plus haut, p. 55). L'extension progressive de ses opérations exigeait des capitaux plus considérables. Alde, n'étant pas encore marié, ne pouvait avoir alors, comme cela eut lieu plus tard, l'appui de la fortune de son futur beau-père André d'Asola.

Il n'aura sans doute pas voulu recourir toujours à son bienfaiteur le prince de Carpi, et, forcé de se procurer des fonds, il aura préféré intéresser à son entreprise quelques capitalistes. Le fait d'une sorte d'association en commandite résulte clairement de cette phrase de la lettre ci-dessus : « car ils (certains livres) m'appartiennent *en commun avec plusieurs personnes* », et les clauses de cette société devaient être assez sévères pour qu'Alde n'eût même pas le droit de faire sur un livre une diminution en faveur d'un ami.

Le renseignement qu'Alde nous fournit dans la même lettre au sujet d'autres livres publiés à ses propres frais, semble prouver, soit que cette association n'eut lieu que pour certaines publications trop coûteuses, soit qu'Alde, devenu plus à son aise, put marcher avec ses propres ressources à partir de cette date.

Les deux autres lettres qui suivent (1) sont adressées au célèbre Reuchlin, premier initiateur des études grecques en Allemagne. Alde était déjà en rapports avec lui depuis plusieurs années, car il avait imprimé en septembre 1498 (voir plus haut, p. 114), le discours prononcé par Reuchlin, le 7 août précédent, devant le pape Alexandre VI, pour défendre le droit d'investiture de Philippe, duc de Bavière et électeur palatin, droit que le pape avait enlevé à ce prince sur une plainte des moines.

Voici la première lettre :

Alde Manuce le Romain à Jean Reuchlin de Pfortzheim Salut.

« Je sais, et cela depuis longtemps, mon cher Jean, combien tu m'aimes, et cela non que j'aie jamais pu te rendre quelque service, mais par ta seule bienveillance pour moi. Je serais donc bien ingrat si je ne mettais pas à un haut prix cette marque d'estime; aussi j'y suis très-sensible, et je ne t'en aime que plus.

« Voici, conformément à ta demande, les livres que je puis t'envoyer : JULIUS POLLUX, ÉTIENNE *de Urbibus*, THUCYDIDE, l'*Etymologicon magnum* (2), PRUDENCE le poëte chrétien, avec quelques autres écrits en grec, et aussi SEDULIUS avec JUVENCUS et ARATOR, et les *Homerocen-*

(1) Elles se trouvent dans : *Clarorum virorum epistolæ ad Joannem Reuchlinum;* Tubingæ, 1514.

(2) Il est à remarquer que ce livre n'a pas été imprimé par Alde, mais par Zacharias Calliergi, en 1499, aussi à Venise. Alde avait en effet un dépôt de livres grecs de ses confrères, dont plusieurs sont annoncés dans son Catalogue de 1503.

tra que j'ai imprimés à la suite (1). Je n'avais pas SUIDAS (2), et ton commissionnaire nous déclara qu'il n'avait plus d'argent, mais que, sous peu, il reviendrait à Venise et se conformerait à tes ordres. En fait de livres grecs, on a imprimé depuis notre édition des œuvres d'ARISTOTE que tu as déjà, les neuf comédies d'ARISTOPHANE [1498], avec commentaires, les *Épistolographes grecs* [1499], au nombre de trente-six, DIOSCORIDE [1499], ARATUS avec les commentaires de Théon, ensemble avec JULIUS FIRMICUS [1499]; SIMPLICIUS sur les catégories d'Aristote (3), AMMONIUS *in quinque voces* [*Porphyrii commentarius*] (4), environ huit mille vers de GRÉGOIRE DE NAZIANZE, le poëme de NONNUS en vers héroïques, sur l'Évangile de saint Jean (5), le poëte APOLLONIUS avec les commentaires (6). Maintenant sont sous presse et presque achevés d'imprimer les sept tragédies de SOPHOCLE avec les commentaires, et aussi HÉRODOTE (7). Jusqu'à présent je n'ai rien d'imprimé en hébreu.

(1) Voir plus haut, p. 186.

(2) Il s'agit de la première édition de ce lexique, dédiée au prince Albert de Carpi, et imprimée à Milan en 1499, *impensa et dexteritate D. Demetrii Chalcondyli, Joannis Bissoli et Benedicti Mangii Carpensium.* Chalcondyle, dans une préface écrite en grec, signale le mérite de ces deux typographes, tous deux de Carpi, qui ont exécuté cette édition, l'un comme imprimeur, l'autre comme graveur des types dont la complication des ligatures augmente la difficulté. Ce caractère est fort beau et a une grande similitude avec le petit grec d'Alde. Ce livre est annoncé dans le Catalogue d'Alde, de 1503, au prix de 3 ducats et demi.

(3) Première édition : Venise, Calliergi, 1499, in-fol.

(4) Première édition : Venise, Calliergi, 1500, in-fol.

(5) Ces deux auteurs, qui font partie des *Poetæ christiani*, ne furent publiés par Alde qu'en 1504.

(6) Première édition : Florence, Alopa, 1496, in-4.

(7) Cette déclaration constate que la date de la souscription d'une édition d'Alde n'est pas toujours celle de la mise en vente : ainsi *Sophocle* est daté du mois d'*août*, et *Hérodote* du mois de *septembre* 1502, tandis que, dans cette lettre de la fin du mois d'*octobre*, Alde les annonce comme étant encore sous presse.

« Je me réjouis de savoir ce dont tu t'occupes ; courage, continue à te rendre utile aux studieux.

« J'ai imprimé aussi en latin, et en petits caractères, VIRGILE, HORACE, JUVÉNAL, PERSE, MARTIAL [tous en 1501], LUCAIN [1502], CATULLE, TIBULLE, PROPERCE (1), les *Lettres familières de* CICÉRON [1502], et aussi en ce moment j'ai sous presse, avec les mêmes caractères, les œuvres d'OVIDE, STACE, VALÈRE MAXIME (2). Si tu désires quelques-uns d'entre eux, fais-le moi savoir, et en attendant aime-moi toujours de même.

« Venise, 28 octobre 1502. »

La seconde lettre à Reuchlin est ainsi conçue :

Alde le Romain à Jean Reuchlin, salut.

« Je ne saurais te dire combien je suis heureux de savoir que tu prends en affection mes lettres et mes travaux ; et de même que « ce n'est pas petite gloire que d'a-« voir pu plaire aux grands », ce mérite, quand il m'est accordé par un homme aussi éminent que toi, me fait croire que j'ai aussi quelque valeur. Mais je prie Dieu que nous puissions chaque jour nous réjouir de nos œuvres réciproques, ce qui ne saurait manquer si tous deux nous pouvons vivre aussi longtemps que durera une vie dévouée à l'utilité générale.

« Tous les livres que tu désires ont été remis à ton agent, excepté Nonnus et Grégoire dont l'impression n'est pas encore terminée (3). Je m'étonne que tu croies possible d'acquérir nos publications là-bas meilleur marché qu'ici, car il est de fait qu'elles ne se vendent pas à Venise

(1) Voir plus loin, p. 239.

(2) *Ovide* porte les dates d'*octobre* et de *décembre* 1502 ; *Stace*, celles d'*août* et de *novembre*, et *Valère Maxime*, celle d'*octobre*.

(3) Voir plus haut, p. 186.

à un prix moindre, et je dirais même plus cher. J'en attribue la cause à ce que le marchand dont tu parles, lorsqu'il les achète à Venise *en gros* à *notre société* (Académie aldine), les obtient à des conditions meilleures selon l'usage, afin, comme de raison, qu'il puisse y trouver son bénéfice; et en outre, parce qu'il ne les solde pas au comptant (nous lui accordons du temps pour payer), il se figure peut-être qu'elles ne lui coûtent rien. Adieu.

« Venise, 23 décembre 1502. »

Les deux ouvrages in-folio : JULIUS POLLUX (*Vocabularium*) et STEPHANUS (*de Urbibus*), publiés, le premier en avril 1502, et le second en janvier 1502 (1503 n. st.), peuvent être réunis en un par la nature même des sujets qu'ils traitent et par la même dimension de format. Alde, en dédiant le premier à Hélias Capréolus de Brescia (1), et l'autre à Jean Tabérius, professeur de langue grecque et latine dans cette même ville, a voulu, dit-il dans sa préface, attester leur commune amitié, que leur rappellera la vue dans leur bibliothèque de ces deux ouvrages portant leurs deux noms, gage de l'estime qu'Alde a su faire de leur mérite, bien qu'il n'ait jamais vu ni l'un ni l'autre, et c'est ce qu'il désire pouvoir bientôt réaliser.

(1) Élie Capreolo ou Cavriolo, natif de Brescia, mort en 1519, était jurisconsulte et historien.

Voici ce qu'Alde écrit à Jean Taberio, de Brescia, en tête du volume d'Étienne de Byzance *Sur les villes*, etc., ouvrage publié pour la première fois :

« Je ne saurais te dire quelle joie j'ai éprouvée quand j'ai appris que dans la grande ville de Brescia les hommes les plus distingués s'adonnaient passionnément aux études grecques sous ta direction ; je vois en effet surpassé le résultat que j'espérais, quand j'entrepris la publication des manuscrits grecs, et souvent je m'étonne avec mes amis que depuis tant d'années que les chrétiens et les infidèles se combattent avec fureur (c'est en effet avec la première année où ces guerres ont envahi l'Italie que j'ai commencé, dans l'intérêt des lettres, à me consacrer à l'imprimerie), je m'étonne, dis-je, de voir qu'avec non moins d'ardeur on se livre à l'étude des belles-lettres, passion qui s'accroît de jour en jour, en sorte que c'est au milieu des armes que surgissent les livres, enfouis depuis tant de siècles. Et ce n'est pas seulement en Italie, c'est en Allemagne, en France, en Pannonie, en Angleterre, en Espagne, et partout où la langue latine est connue, que jeunes et vieux se livrent avec amour aux lettres grecques. La joie que j'en ressens me fait oublier mes fatigues, et redouble mon ardeur à venir de plus en plus en aide à tous les studieux, et surtout à la jeunesse née en ce temps de la renaissance des lettres. »

CATULLE, TIBULLE et PROPERCE parurent aussi en janvier 1502 (*more veneto*) réunis en un volume. Alde annonce dans la préface adressée à Marino Sanuto que Jérôme Avanzio l'a secondé dans la révision du texte, et que, par les corrections, les vers ajoutés et restitués, Catulle est devenu tout autre

comparé à ce qu'il était. Quoiqu'il annonce que ces trois auteurs ont été tirés à trois mille exemplaires, on doit entendre par ces mots que chacun d'eux a été tiré à mille, ce qui pour les trois ferait trois mille, puisqu'Alde dit précédemment que ces éditions *exigua forma*, in-8°, étaient tirées à mille exemplaires. A la suite de Catulle vient une autre épître adressée par Jérôme Avanzio au même Marino Sanuto, *Veronæ quæstori litterarum litteratorumque patrono.*

1503 (1503-1504 n. st.).

Le 16 mars de cette année, Alde publia son MONITUM contre les contrefacteurs. « Lorsque, dit-il, j'ai entre-« pris de fournir aux amis des lettres de bons livres, « je croyais que je n'aurais d'autre préoccupation que « de veiller à ce que les livres grecs et latins sortis-« sent de notre Académie le plus corrects qu'il serait « possible, en y apportant tous mes soins. Mais il de-« vait en être autrement : « Tant la fondation de la « langue latine devait coûter de peine (1). » Car, sans « compter la guerre qui commença, je ne sais par « quelle fatalité, en même temps que ma pénible « entreprise, guerre qui continue toujours, au point « que, depuis sept ans, il semble que les livres luttent

(1) « *Tantæ molis erat Romanam condere linguam.* » C'est l'imitation de ce vers de Virgile :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.

« contre les armes, *j'ai dû encore subir quatre fois* « *dans mon imprimerie la conspiration de mes ou-* « *vriers et manœuvres agissant sous l'influence de la* « *cupidité*, mère de tous les maux (1). Mais avec « l'aide de Dieu j'ai pu vaincre ces obstacles et « punir la perfidie. Il ne me restait plus que de voir « dans la ville de Lyon mes livres frauduleusement « imprimés et publiés sous mon nom. Ils ne portent « ni celui de l'imprimeur ni le lieu de l'impression, « omis tous deux à dessein pour tromper les ache- « teurs par l'aspect des caractères et du format, et « leur faire croire qu'ils ont été imprimés par nous « à Venise. C'est donc afin qu'un tel état de choses « ne tourne pas au préjudice des amis des lettres et « aussi à mon propre malheur et déshonneur, que « j'ai voulu prévenir le public par cette lettre, où « l'on trouvera les indications nécessaires. Déjà ont « été imprimés, que je sache, à Lyon, en caractères « très-semblables aux miens : Virgile, Horace, Ju- « vénal et Perse, Martial, Lucain, Catulle, Tibulle « et Properce, Térence ; tous sans nom d'imprimeur, « ni de lieu, ni date, tandis que tous les miens « portent ; *Venetiis*, *in ædibus Aldi Ro.*, avec in- « dication de telle ou telle date. Dans les leurs, pas

(1) « Ita ut literæ jam septennium cum armis quodammodo strenue pugnare videantur, quater jam in ædibus nostris ab operis et stipendiariis in me conspiratum est, duce malorum omnium matre : Avaritia. Quos, Deo adjuvante, sic fregi, ut valde omnes pœniteat suæ perfidiæ. »

« de marques : aux miens l'Ancre entourée du Dau-
« phin, comme on le voit à la fin de cet avertisse-
« ment. Le papier de leurs livres est inférieur et
« même il a mauvaise odeur. Les caractères ne dé-
« plaisent pas à l'œil (*intuenti sapiunt*) et ont un
« certain aspect français; mais les capitales sont
« d'une forme défectueuse (*grandiusculæ item sunt*
« *perquam deformes*). Ajoutez que les consonnes ne
« sont pas liées aux voyelles; chez nous, elles le sont
« à l'imitation de l'écriture. C'est surtout par leurs
« incorrections qu'il est facile de les distinguer. »

(Suit l'énumération des fautes des diverses éditions.)

« C'est à ces marques, dit Alde, qu'on reconnaît
« facilement si ces livres ont été imprimés par nous
« dans notre imprimerie de Venise, ou si c'est à
« Lyon. »

Nulle part Alde n'avait encore parlé de cette sorte de révolte des ouvriers de son imprimerie, et c'est ce qui m'explique un passage qui m'avait frappé dans sa préface à Daniel Clary, en tête de l'édition des *Poetæ Christiani*, donnée par Alde, passage que j'ai cité plus haut, p. 187. Ce *monitum*, imprimé sur un feuillet in-folio, est daté du 16 mars 1503 (1).

En tête du second catalogue de ses livres, qui parut cette année (le 22 juin 1503), Alde annonce en la-

(1) Il a été réimprimé en entier par Renouard, p. 321

tin qu'il l'a imprimé pour s'épargner de répondre par correspondance aux demandes qui lui étaient adressées par ceux qui désiraient savoir quels étaient les livres qu'il avait publiés, ses occupations ne lui permettant pas de suffire à ces demandes (1).

Alde a publié un troisième catalogue en 1513 (2).

Au mois de juin 1503, Alde imprima l'édition grecque, in-folio, de Lucien (3), suivi de divers écrits de Philostrate, mais sans la Vie d'Apollonius de Tyane, imprimée précédemment en 1501. Alde n'a

(1) On lit à la fin : « Hos ad hunc usque diem excudendos libros curavimus. Mox vero daturi sumus Demosthenis orationes cum argumentis Libanii et commentariis in 3 (orationes). Item Hermogenis Rhetorica cum commentariis. Commentarios etiam in Opera Aristotelis, tum Platonis opera : Pausaniam. Omnia Plutarchi : et cætera quæ desiderantur : etiam in Medicina et mathematicis, quemadmodum a principio polliciti sumus; vivam modo et licet misera hæc tempora adversentur; tamen quia non cedimus malis, sed imus contra audentiores : ferendo vincemus. Quandoquidem labor omnia vincit improbus. Quod si quid jamdiu parturimus, aliquando pariemus, maximis omnes beneficiis afficiemini. Nec pœnitebit hisce natos esse temporibus. Valete, meque de hac re, ut puto facitis : amate. Debetis enim, quoniam suppeditando vobis optimos quosque libros assidua et incredibili cura ac summis laboribus pro ministro sum vobis a manu. Equidem in hac re fungor vice cotis acutum reddere quæ ferrum valet exors ipsa secandi. Facile enim vos mea opera evadetis in summos viros, ipse vero tantum suscipiam vos ut indoctus pater exultans doctrina et excellentia filiorum. Sit ita sane. Unum pro cunctis dabitur caput. Venetiis, XXII junii MDIII. »

(2) Tous les catalogues publiés tant par Alde que par ses successeurs ont été réimprimés textuellement par Renouard, dans ses *Annales*, p. 329-345.

(3) C'est la seconde édition de cet auteur. La première avait été publiée à Florence, en 1496.

pas mis de préface en tête de cette édition, qui paraît être la reproduction, sans travail critique, d'un manuscrit inférieur à celui de l'édition de Florence de 1496.

L'inscription grecque que je reproduis, et qui est placée en tête de Lucien, montre la diversité des opinions sur les écrits des hommes.

Λουκιανοῦ εἰς τὴν ἑαυτοῦ βίβλον.

Λουκιανὸς τάδ' ἔγραψε, παλαιά τε, μωρά τε εἰδώς.
Μωρὰ γὰρ ἀνθρώποις καὶ τὰ δοκοῦντα σοφά·
Οὐδὲν ἐν ἀνθρώποισι διακριδὸν ἔστι νόημα,
Ἀλλ' ὃ σὺ θαυμάζοις, τοῦθ' ἑτέροισι γέλως.

« Voici l'œuvre de Lucien ; il sait que la folie est de tout « temps, et que ce qui est sage pour les uns est ridicule « pour les autres ; ce que l'un admire, l'autre s'en mo« que : tel est le jugement contradictoire des hommes. »

Certains exemplaires, où les traités *de Morte Peregrini* et le dialogue *Philopatris* ont été arrachés (1), tandis que les deux dialogues très-licencieux *Amores* et *Lucius seu Asinus* ont été respectés, semblent confirmer cette réflexion qu'Érasme a si bien développée dans son *Éloge de la Folie* où il se montre souvent le rival de Lucien.

Les *Commentaires* d'Ammonios Hermeios et de Magentinos, métropolitain de Mytilène, sur l' Ἑρμη-

(1) Au commencement des deux morceaux arrachés on a écrit *prohibitus*, ce que Renouard attribue à la censure ecclésiastique.

νεία d'Aristote, sont imprimés dans le plus petit des caractères d'Alde, format in-fol. Quelques autres traités philosophiques, non mentionnés sur le titre, y sont ajoutés.

Voici la préface d'Alde, adressée au prince Alberto Pio (1) :

« Si l'on doit, d'après le proverbe, *donner ce qu'on a promis*, c'est, je l'avoue, aux commentaires qui sortent de notre *Neacademia* que le proverbe s'adresse, pour les avoir si tardivement remis aux mains du public et aux tiennes. En effet, si le temps se mesure au nombre des années, je m'avoue coupable; mais, si tu songes quelles furent ces années et de combien de maux de tout genre elles ont été remplies, tu verras qu'il n'y a pas eu de retard; on s'étonnera plutôt de ce qu'ils aient pu paraître, et de ma persistance pour atteindre ce but au milieu des malheurs publics et privés dont j'ai tant souffert et dont je souffre encore chez moi et au dehors, en Italie et autres contrées, depuis que je me suis chargé d'un aussi lourd fardeau. Mais, bien qu'il en est qui par avidité s'étudient à tirer profit des embarras d'autrui, en mettant partout le trouble, et par tous les moyens me découragent maintenant et se plaisent à en trouver l'occasion (2), ils me verront toujours d'autant plus constant à leur résister, qu'ils in-

(1) Cette préface est datée du 16 *novembre* 1503; il est donc évident que le volume n'a pu paraître qu'après cette date, bien que la souscription finale porte celle de *juin* de la même année.

(2) « Dum quidam qui ex aliis incommodis student ut sua comparent commoda interturbant avari omnia, meque manibus pedibusque a proposito conentur et conentur quandiu placet. »

J'ai traduit aussi fidèlement que possible ce passage sur lequel Alde ne s'explique pas davantage, non plus qu'en d'autres endroits où il se plaint des traverses qu'il a éprouvées. Voyez ci-dessus le *Monitum* et plus loin la préface de Démosthène (année 1504).

sisteront davantage, et cela avec l'aide de Jésus notre Dieu suprême : *Si pro nobis, quis contra?*

« Nous donnons donc aujourd'hui les commentaires d'Ammonios en dix leçons et le livre *de Interpretatione Aristotelis*, avec les additions très-utiles de Magentinus, archevêque de Mytilène, et la paraphrase de Psellus. Enfin, en te dédiant ce livre, je me félicite de pouvoir annoncer publiquement que, comblés par toi de bienfaits, nous nous honorons de porter aussi le nom de famille dont la tienne s'honore. »

C'est en effet dans cette préface que pour la première fois Alde ajoute à son nom celui de Pio.

En juillet 1503 parut le traité de BESSARION (1) contre le calomniateur de Platon (Georges de Trébizonde). Il est précédé d'une préface adressée par Alde à Accurse Mainer, jurisconsulte avignonnais et

(1) Bessarion, né à Trébizonde, ville du Pont, fut un zélé protecteur des lettres, et recueillit dans son palais les Grecs réfugiés à Venise, parmi lesquels Georges de Trébizonde, Théodore Gaza, Jean Argyropulos, Constant Lascaris, Michel Apostolios, Andronicos, Jean Lascaris et autres qui sont mentionnés dans les éloges de Paul Jove; il leur vint en aide et les encouragea à propager l'étude des belles-lettres, en venant prendre part à leurs conférences dans une maison qu'il avait mise à leur disposition.

Son amour pour les livres lui fit consacrer trente mille écus d'or à sa bibliothèque, et c'est à la bibliothèque de Saint-Marc qu'il la légua en mourant.

Il seconda le pape Pie II (Æneas Sylvius) et, par un éloquent discours, il engagea les princes chrétiens à se liguer contre les Turcs.

Sur la vie de ce savant cardinal et zélé protecteur des lettres, consultez : Hodius, *Dissertationes de Græcis illustribus*, et Platina, *Panegyricus;* dans Bœrner, *De doctis hominibus græcis*. — Voyez aussi plus haut, p. 26.

ambassadeur du roi de France à Venise, comme un gage d'ancienne affection. Les hautes pensées de Platon renfermées dans ce volume sont, de l'avis d'Alde, tellement profitables dans toutes les circonstances de la vie, qu'on ne saurait trop les lire et les relire.

A la suite des quatre livres qui composent cette réfutation, se trouvent les corrections faites par Bessarion au traité des Lois de Platon, traduit par Georges de Trébizonde, et un traité de Bessarion sur la nature et l'art, écrit aussi savant que passionné contre le même Georges de Trébizonde.

L'édition *princeps* avait été imprimée à Rome dès l'année 1469 par Sweynheym et Pannartz; celle d'Alde contient des additions et corrections faites sur un exemplaire annoté par Bessarion et qui fut remis à Alde, lorsqu'il imprimait le troisième livre du traité *Contre le calomniateur de Platon*.

En octobre parut la première édition des commentaires d'Ulpien sur les Olynthiaques et les Philippiques de Démosthène, suivis du *Lexicon decem Rhetorum* d'Harpocration.

La première édition de l'Histoire grecque de Xénophon, accompagnée des extraits par Gémiste Pléthon et Hérodien, 1 vol. in-fol., imprimée *in Aldi Neacademia*, aussi en octobre, contient tout ce qu'Alde

avait pu découvrir jusque-là des œuvres de Xénophon.

Cette édition des **Helléniques** de **Xénophon** est, comme le dit Alde, la suite immédiate et en quelque sorte faite d'après les documents laissés inachevés par Thucydide, Παραλειπόμενα (1).

Il paraît que plus tard François d'Asola sépara cette partie pour qu'elle pût être jointe soit à l'édition de Thucydide, soit aux autres œuvres de Xénophon. C'est seulement en 1525 que parut dans l'imprimerie *Aldine* la collection plus complète de Xénophon et surtout plus correcte que celle qu'en avaient donnée les Junte en 1516.

Dans la longue préface écrite en grec et adressée à Guido Pheretrio, duc d'Urbin, à la date du 14 novembre 1503 (2), Alde, à l'exemple des Conseils adressés par Isocrate à Démonique, donne à Guido, qui alors pouvait être âgé de vingt et un ans, des conseils, pour lui rappeler qu'il ne suffit pas d'avoir reçu les meilleurs préceptes et les meilleurs exemples dès son enfance. Il lui dit donc :

« O fils d'un *excellent* père !

« C'est ainsi que Jules Pollux qualifiait Commode encore enfant, du vivant de son père Marc-Aurèle, homme de bien et vrai philosophe, en lui dédiant son ouvrage (3).

(1) Voy. mes préliminaires sur Thucydide, sec. édit., t. I, p. XVIII.
(2) Cette préface doit être ajoutée à la liste donnée par M. Baschet.
(3) Jules Pollux, auteur de l'*Onomasticon*, était l'un des précep-

Mais, pourquoi ne lui écrit-il pas plutôt : ô *excellent* fils? C'est, je crois, parce que trois choses s'opposent à pouvoir reconnaître la bonté de caractère d'un enfant : le jeune âge, la timidité et le maître. Pourtant, s'il y eut jamais un bon enfant, c'était Commode, non-seulement du vivant de son père, mais même après sa mort, et au premier début de son règne, quand on le croyait très-digne de son père et de l'instruction qu'il en avait reçue dans l'art de gouverner. Mais presque aussitôt il devint si pervers que, selon l'historien Hérodien, il fut l'homme le plus scélérat de son temps et de l'antiquité. Donc, puisque, dans l'aveuglement que cause la liberté, on devient d'ordinaire plus pervers et un esclave du vice, je crois devoir t'adresser ces paroles :

« O *bon* fils d'un excellent père !

« Ton héritage paternel ne consiste pas seulement dans le pouvoir souverain, mais dans la sagesse et la vertu, qualités qu'on a vues briller en toi, enfant, garçon, adolescent et maintenant dans l'âge viril, réalisant la vérité de ces vers de la tragédie :

« Grand et noble caractère qu'imprime aux mortels
« une illustre naissance et dont le renom de noblesse
« grandit encore chez ceux qui s'en montrent dignes (1) ! »

« Je me permets de dire de nouveau :

« O bon fils d'un excellent père !

« Puissé-je, ô Zeus ! père des dieux, Athéné et Apol-
« lon, avoir dix rois et princes semblables (2) ! »

teurs de Commode. Alde, précepteur du jeune prince de Carpi, fut plus heureux dans son élève.

(1) Δεινὸς χαρακτὴρ κἀπίσημος ἐν βροτοῖς
Ἐσθλῶν γενέσθαι, κἀπὶ μεῖζον ἔρχεται
Τῆς εὐγενείας ὄνομα τοῖσιν ἀξίοις.
Euripide, Hécube, v. 319 et suiv.

(2) Homère, *Iliade*, B, 370.

«Ah! dans ces temps malheureux, quel ne serait pas notre bonheur si nos États étaient gouvernés par des rois philosophes, selon les préceptes du divin Platon, qui, interrogé sur la manière dont les États seraient le mieux gouvernés, répondit : Quand les philosophes seront rois, ou les rois philosophes ! Maintenant tu nous es un souverain semblable, ne désirant rien que faire du bien aux hommes et à l'État : aussi les peuples qui en sont convaincus t'ont ramené, non sans danger, deux fois dans ton royaume, vaincu par les forces de l'ennemi, mais rentré aux acclamations et aux félicitations de tous. Vois donc comme il est beau, comme il est utile, même pour un roi, d'être philosophe ! Mais ce serait peu si la philosophie ne nous procurait pas d'autres bienfaits plus grands encore : tels, entre autres, que le courage imperturbable dans les traverses de la vie. « Que « la fortune et le sort bouleversent au gré de leurs capri« ces toutes choses humaines, soit en bien, soit en mal : « Hippoclide ne s'en soucie guère (1). » Oui : dans le bonheur comme dans le malheur, le philosophe restera toujours le même, l'histoire nous en offre des exemples. Quant à toi, nous savons comme tu as été admirable dans les diverses phases de la fortune. Car, dans la prospérité, outre que tu es juste et toujours d'une bonté et d'une douceur accompagnées d'une bienveillance incessante et gracieuse, si la fortune ne te sourit pas comme tu le mériterais par tes vertus, ta conduite est toujours telle qu'on croirait que tu ne souffres en rien de l'adversité. Pour n'en citer qu'un exemple, je me bornerai à signaler ta bravoure et ta sagesse, et toutes les souffrances que tu as éprouvées, et comment Dieu t'est venu en aide pour ton salut, lorsque tu as dû fuir tes ennemis pour éviter la captivité. Et nous ne sommes pas les seuls témoins de ton énergie contre la fortune adverse : tous à Venise l'avons

(1) « C'est le dernier des soucis d'Hippoclide. » Proverbe grec.

connue et admirée. Voilà un des bienfaits de la philosophie.

« C'est comme un témoignage de la haute idée que j'ai de ta valeur, que je t'offre les *Helléniques de Xénophon*, appelées les Paralipomènes de l'histoire de Thucydide, ouvrage plein d'intérêt dont je viens d'achever l'impression. L'auteur en est si éloquent et si inspiré de l'esprit attique, que les Grecs l'ont appelé l'Abeille attique, et c'est aussi en cela qu'il te ressemble, surtout dans le commandement. Comme toi, il fut chef d'armée, et, comme toi, savant, bien élevé et distingué par ses mœurs. Voilà de part et d'autre de grandes qualités. Mais c'est assez t'entretenir de ce sujet.

« En même temps que cette Histoire de Xénophon, j'ai fait imprimer celle de « l'Empire après Marc-Aurèle », par Hérodien, et aussi ce qui nous reste de Pléthon et quelques scolies utiles sur Thucydide, sans lesquelles cet historien serait presque inintelligible. En te faisant ce présent, j'ai pensé qu'il t'agréerait et que tu le conserverais comme un souvenir de ma considération et de mon dévouement pour toi et pour ton gouvernement.

« Salut !

« Venise, ce 14 du mois Anthestérion (février) 1503. »

Dans le format petit in-8°, il ne parut cette année (novembre) qu'un seul ouvrage grec : l'Anthologie ou *Florilegium diversorum Epigrammatum*. Alde y a suivi le texte de la première édition donnée par J. Lascaris, et imprimée à Florence par Alopa en 1494 ; mais il y a joint dix-neuf épigrammes inédites, des variantes d'après d'autres manuscrits, plusieurs pièces inédites et un petit poëme de Paul Silentiaire qu'il imprima sur deux colonnes, ce qui a été cause

d'une erreur singulière commise par Junte dans la réimpression ou plutôt la contrefaçon qu'il fit en 1519 de l'Anthologie d'Alde, dans le même format (1).

Voici la traduction d'une aimable lettre inédite que je possède, adressée en grec à Alde, pour le féliciter de cette publication :

Scipion Cartéromachos, salut à Alde le Romain.

« Aux yeux du public, plus les choses sont mignonnes, plus elles sont précieuses. « C'est dans les petites propor« tions que réside la grâce, » nous dit cette épigramme du

(1) La pièce de vers de Paul Silentiaire est en demi-ïambes, vers de sept syllabes seulement. Alde crut devoir les mettre sur deux colonnes, et dans toutes ses éditions ils sont ainsi disposés; mais Ph. Junte, en les imprimant sur une seule colonne, au lieu de placer le premier vers de la seconde colonne après le premier vers de la première, et ainsi de suite, plaça toute la seconde colonne à la suite de la première, et ainsi de suite pour les autres pages. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on fut longtemps à s'apercevoir de cette erreur commise par Ph. Junte, et reproduite par Josse Bade et par Henri Estienne à Paris, par Froben à Bâle, dans les éditions données par Brodæus et Gelenius, et par Wechel à Francfort. C'est le savant Huet, évêque d'Avranches, qui signala le premier cette erreur. Il est regrettable que Henri Estienne, qui, dans son commentaire sur l'édition de l'Anthologie qu'il a donnée, cite souvent le texte d'Alde, ait négligé de le confronter pour cette pièce, et s'en soit rapporté aux éditions de Junte, de Josse Bade et de Froben. Il est vrai que le Commentaire de Henri Estienne s'arrête dans son édition à la page 486, et que le petit poëme de *Silentiarius* ne commence que deux pages plus loin. Si Henri Estienne eût continué son Commentaire, il est certain qu'il se serait aperçu de cette méprise; mais il est probable que quelqu'un de ses fréquents voyages aura forcément fait cesser sa coopération en cet endroit. Au reste, il faut reconnaître que, par un singulier hasard, le sens ne se trouve pas sensiblement troublé par cette interversion.

recueil des dix livres (de l'Anthologie), qui renferment la fleur et le choix de toutes les plus gracieuses poésies, et c'est à toi qu'on doit de les avoir concentrées de la manière la plus charmante, et avec une telle perfection qu'il n'est personne qui ne soit passionné pour ce bijou. Nul livre en effet, dans un ensemble plus ou moins volumineux, ne saurait offrir autant d'attrait que ce recueil portatif, dont tu rends l'acquisition facile à tous les amis du beau. Tu as prévu combien l'utilité en serait grande, aussi bien pour eux que pour ceux qui, chargés du poids des affaires publiques, trouveront dans sa lecture le repos à leurs soucis. Adieu. »

Une nouvelle édition de l'Anthologie parut en 1521, *in ædibus Aldi,* et une autre en 1551, *apud Aldi filios,* chacune d'elles avec des améliorations.

Je possède un très-bel exemplaire de l'édition de 1503, sur papier fort, exemplaire ayant appartenu à Grolier, protecteur et bienfaiteur d'Alde. Au bas de la première page sont deux médaillons, très-bien exécutés en peinture : sur l'un sont les armes de Grolier avec cette devise : M. JEHAN GLORIER (*sic*) (1) CONSEILLER DU ROY TRÉSORIER GÉNÉRAL DE MILAN; sur l'autre, un emblème représentant une main tenant un fer et entamant une des montagnes (des Alpes) pour la diviser. La devise porte : ÆQUE DIFICULTER (*sic*).

(1) Quant à cette variété d'écriture, *Grollier* ou *Grollierus* et *Glorier* ou *Glorerius*, qu'on remarque souvent, j'en attribue la différence à la prononciation italienne : *Grollerius*, et par euphonie *Glorerius*.

Van Praet (1), dans la description qu'il a faite du magnifique exemplaire de LUCRÈCE d'Alde 1515, revêtu de la belle reliure de Grolier, et où se trouvent aussi les deux médaillons entièrement semblables à ceux de mon exemplaire de l'Anthologie, explique ainsi cet emblème : « Il devait, dit-il, représenter « une main sortant d'un nuage et enveloppée d'une « banderole sur laquelle on lit : ÆQUE DIFFICULTER ; « elle essaye d'arracher avec effort un fer en forme « de coin et fixé sur la cime de plusieurs monti- « cules en forme de cônes. On aperçoit au loin une « chaîne de montagnes qui paraissent être les Alpes. »

Je crois cependant que par cet emblème Grolier, trésorier de François Ier à Milan, aura voulu représenter les efforts de la France pour *aplanir* les obstacles qui nous séparent de l'Italie, et, de même qu'au dire de Juvénal, Annibal *montem rupit aceto*, c'est par le fer que Grolier crut possible d'attaquer les Alpes à leur sommet, et non en les calcinant par le feu et le vinaigre. Entreprises aussi vaines l'une que l'autre!

C'est cette année, 1503, qu'Alde se trouve de nouveau en relation avec la charmante marquise de Mantoue, Isabelle d'Este.

Voici à quelle occasion :

Alde fut sollicité par la mère de Frédéric Ceresara

(1) *Catalogue des livres sur vélin de la Bibl. du Roi.*

d'intervenir auprès du duc de Mantoue pour obtenir la grâce de son fils, retenu en prison depuis deux ans, pour avoir tué son frère à la suite d'une discussion. Sa mère, *ipsa infelix mater,* n'ayant plus d'autre fils, demandait qu'on lui pardonnât, afin qu'elle pût vivre et mourir en paix.

Alde écrivit donc à Isabelle d'Este la lettre suivante :

Illustrissima et excellentissima Madama,

« Due cose maxime me fano ardire dimandare gratia a V. E. : zoe la observatione mia verso di quella : et la summa clementia et benignità. La una poveretta per nome Joanna de Ceresara. La quale havendo doi figliuoli maschi, in la divisione dei loro beni venerno alle mani : et uno dessi amazo laltro secundo diffusamente se narra in la supplicatione porgera *ipsa infelix mater* a V. ILL. S. dove li dimanda misericordia : accio habiando infelicemente perso uno de li figliuoli za sono doi anni : non sia ancora privata del vivo : per esser bandito del Dominio di V. E. ma che li sia perdonato tale delicto accio possa viver et morire *cum ipsa matre* sotto la ILL. S. V. qual cosa io uno *cum ipsis* li dimandemo di gratia, et *supplices* ne recomandemo a quella. Io lhavero si accepto *ac si in me ipsum duntaxat conlatum hoc fuerit beneficium*, il quale son servitore benche humile di V. Excellentia.

Ser. Aldus Romanus.

« Venetiis, 12 sept. 1503. »

Après une seconde lettre écrite à Isabelle d'Este, le 3 janvier 1503 (1504 n. st.), Alde, ayant appris

que Frederico de Ceresara restait en prison sous prétexte que la grâce accordée par la marquise Isabelle, n'ayant pas été sanctionnée par le marquis son seigneur, n'était point valable, supplie Isabelle d'aviser à ce que rien de fâcheux n'arrive à ce jeune homme, attendu qu'après s'être entremis dans cette affaire, il serait à jamais malheureux si, après avoir obtenu cette grâce, son ami était mis à mort.

Voici cette lettre :

Illustrissima et excellentissima Domina,

« Ho inteso che quello Federico da Ceresara, in favore del quale io *scripsi* a V. Ill. S. et quella per benignitate et humanitate, *ut solet*, concesse quanto io li richiedeva, e stato messo in presone, dicendose che la gratia li fo facta, non vale, per esser facta senza saputa del S. Marchese, *quod si ita est demiror*. Et so certo che V. S. non ne sapia cosa alcuna : perchè non comporterebbe tale inconveniente. Si per la benignità sua, come per il dovere, per laqual cosa ho subito mandato il presente : accio V. S. intenda la cosa, et facia avere loco alla gratia li e stata facta. Como me rendo certo quella fara. *Certe vitam mihi esse acerbam putarem*, si le potesse dire che io sia stato cagione de la morte de uno mio amico sotto fede de la gratia facta a lui a mia istantia perche me sarebbe perpetua infamia. *Quod ne eveniat:* ne *supplico etiam atque etiam* alla ILL. S. V. et a lei sempre me recommando (1).

S. ALDUS R.

« Venetiis, 14 Julii 1504 (2). »

(1) Dans ces lettres, ce qui est marqué en caractères italiques ne l'est pas dans les originaux, où tout le texte est uniforme.

(2) Ces trois lettres se trouvent aux Archives de Mantoue.

Ce Ceresara, reconnaissant du service qu'Alde lui avait rendu, lui resta très-attaché durant toute sa vie et il l'accompagnait dans ses voyages.

L'édition d'EURIPIDE, donnée par Alde en *février* 1503 (1504 n. st.), en deux volumes in-8, peut être considérée comme la première de ce poëte ; elle contient dix-huit tragédies. J. Lascaris n'en connaissait que quatre qu'il publia à Florence chez Alopa, vers 1496 : la Médée, l'Hippolyte, l'Alceste et l'Andromaque. Le titre du premier volume n'en annonçait que dix-sept ; la dernière, l'*Hercule furieux,* qui est la dix-huitième, ne fut connue d'Alde que pendant l'impression du second volume qui commence par *Rhésus*. L'*Électre* fut découverte plus tard. Quelles espérances ces rencontres successives ne devaient-elles pas faire concevoir ! Ce n'est pas seulement la perte de tant de manuscrits grecs qui ont péri avec la Grèce elle-même qu'Alde déplore dans l'épître latine à Démétrius Chalcondylas auquel il dédia cette édition (1), mais d'en voir chaque jour

(1) Demétrius Chalcondylas occupe le premier rang parmi les Grecs instruits qui vinrent en Italie; il professa le grec à Pérouse vers 1450, à Florence et à Milan; à Florence, il eut Ange Politien pour rival dans l'enseignement public. Deux Anglais, Thomas Linacer et Guillaume Grocyn, furent ses élèves, et l'un d'eux fonda la première chaire de grec à l'université d'Oxford.

Alde, dans l'épître qu'il lui adresse en tête de l'édition d'Euripide, le

disparaître en Italie, soit par les guerres, soit par l'incurie, soit par les mites auxquelles ils sont abandonnés. Alde remercie Dieu que l'invention de l'imprimerie lui permette de mettre au jour chaque mois mille volumes des meilleurs auteurs publiés par son Académie.

Diverses homélies d'ORIGÈNE, traduites en latin et précédées d'une préface d'Alde adressée à Ægidius Viterbensis (Gilles de Viterbe) (1), parurent aussi en février 1503 (1504 n. st.), in-folio, *in ædibus Aldi*. Un avertissement *anonyme* semble annoncer sinon l'association qui eut lieu cinq ans plus tard (en 1508) entre André d'Asola et Alde, du moins la coopération du beau-père et du gendre pour cet ouvrage dont l'impression fut faite chez Alde, aux frais d'André d'Asola et sous sa direction typographique. A en juger par un passage de l'avertissement, Alde se serait occupé plus spécialement de la

homme *Græcorum ætatis suæ facile princeps*, et le seul qui nous représente par sa doctrine l'antique Athènes. Paul Jove fait l'éloge de ses mœurs et de sa sagesse.

Sa Grammaire grecque est le seul ouvrage qu'on ait de lui. Mais il a apporté des soins tout particuliers (et c'est son plus grand honneur) à la *première édition d'Homère*, à Florence en 1488, et aussi à Isocrate, en 1493, et à Suidas, dont il constitua le texte à l'aide de plusieurs manuscrits.

(1) Egidio Antonini, surnommé *de Viterbe*, du lieu de sa naissance, fut un des prédicateurs les plus éloquents de son époque, et c'est à ce titre qu'Alde lui dédia les Homélies d'Origène. Il devint patriarche de Constantinople, évêque de Viterbe et cardinal. Il savait le grec, le latin, l'hébreu et le chaldéen.

partie littéraire, en y apportant les plus grands soins, discutant non pas seulement les mots, mais le sens des phrases et jusqu'aux syllabes mêmes. Je présume que, vu le malheur des temps, et probablement par suite de quelques embarras financiers, André d'Asola, voyant l'imprimerie de son gendre *chômer*, lui sera venu en aide en y faisant exécuter cet ouvrage pour en occuper les ouvriers.

Voici ce passage :

« Omnium ejusce artis (*typographicæ*) eximio Andreæ Asulano : necnon etiam clarissimo et celebri digno memoria viro Aldo Manutio Romano illius socio; nec latinæ solum verum græcæ quoque linguæ castigatori eruditissimo, simul omnes plurimum debemus. Quorum quidem alterius impensis (*Andreæ*), doctrina alterius ac studio (*Aldi*). Nihil hac tempestate tam nitidum atque elimatum in lucem exit. Quippe qui Manutius non verba solum atque sententias, verum singulas quoque syllabas ita discutit, purgat, elucidat, ut nullum vereantur censorem. »

1504.

La première édition des *Commentaires sur Aristote* de *Jean* PHILOPONUS, dit le Grammairien, en grec, parut en mars 1504, in-folio; c'est pour la première fois que les feuilles sont chiffrées par Alde des deux côtés.

Cet ouvrage fut suivi de la traduction latine de divers traités d'ARISTOTE, in-folio : *De natura ani-*

malium, de partibus animalium, de generatione animalium; THEOPHRASTI, *de historia plantarum et de causis plantarum;* d'ARISTOTELIS *Problemata*, et de ceux d'Alexandre d'APHRODISIAS imprimés pour la première fois. Ces ouvrages, traduits en latin par Théodore Gaza, sont recommandés par Alde à ceux qui veulent se perfectionner dans l'étude de la langue grecque par la comparaison. Hermolaüs Barbarus, en déplorant la mort de Théodore Gaza, en fait le plus grand éloge au pape Sixte IV. Ce volume est dédié par Alde à Matheus Longius (1), secrétaire d'État de l'empereur Maximilien. L'épître dédicatoire porte la date du 6 *avril* 1504; la date de *mai* 1503 se trouve à la fin des ouvrages d'Aristote, ce qui prouve que cette partie avait été imprimée en 1503, tandis qu'à la fin du volume on lit *mars* 1504. Cependant l'ouvrage n'a pu être mis dans le commerce qu'après le 6 avril 1504, date de l'épître dédicatoire.

L'écrit intitulé SCIPIONIS CARTEROMACHI *Pistoriensis Oratio de laudibus litterarum græcarum*, prononcée à Venise par Fortiguerra, contient l'éloge de Venise plus riche en livres que ne le furent Athènes et Rome au temps de leur splendeur, et cela grâce à

(1) Mathieu Lang de Wellenbourg, d'abord secrétaire intime de Maximilien, devint plus tard évêque de Gurck, puis de Carthagène, cardinal et archevêque de Salzbourg. Il publia une curieuse relation de ses voyages en Autriche, en Hongrie et dans le Tyrol : *Odeporicon D. Matthei cardinalis;* Vienne, 1515, in-4, ouvrage devenu fort rare.

cette nouvelle invention par laquelle les livres se multiplient dans toute leur beauté et leur correction, « surtout, dit l'auteur, par les soins de notre Alde qu'on est en droit de proclamer », à l'exemple de ce que Simplicius disait de Porphyre : « Omnium bonorum nobis auctor ALDUS ».

Ce petit opuscule, daté de mai 1504, est dédié par l'auteur à Daniel Rinieri.

C'est seulement en mai 1504 qu'Alde mit au jour la *Vie d'Apollonius de Tyane* par PHILOSTRATE, dont l'impression avait été commencée en 1501. En effet le texte grec porte en souscription la date de mars 1501 ; la traduction latine celle de février 1502 (1503 n. st.), et la préface en tète de cette dernière, adressée à Zenobio Acciolo de Florence (1), celle de mai 1504. Alde nous y explique ce retard en exprimant le regret de s'être occupé de cet ouvrage : « lorsque je vis, dit-il, que ce n'était qu'un tissu « de mensonges, bien que saint Jérôme, tout en ap« pelant Apollonius de Tyane un *magicien*, semble « ajouter foi aux faits rapportés par Philostrate dans « les huit livres consacrés à cette vie. Aussi, ajoute« t-il, j'ai voulu y joindre un contre-poison en insé-

(1) Zanobio Acciajuoli, né en 1461, mort en 1519, helléniste distingué, nommé en 1518 conservateur de la bibliothèque du Vatican, et chargé par le pape Léon X de dresser le catalogue des archives papales du château de Saint-Ange.

« rant à la fin votre traduction latine du traité d'Eu-
« sèbe de Césarée contre Hiéroclès, qui, d'après cette
« histoire de Philostrate, avait comparé Apollonius
« de Tyane à N.-S. Jésus-Christ. »

Dans le format in-4, Alde donna au mois de juin la première édition des poésies grecques de Grégoire de Nazianze, avec traduction latine.

Il est fait mention de cette édition dans une aimable lettre écrite par Alde en latin à la marquise de Mantoue Isabelle d'Este, datée du 17 juillet 1504, découverte par M. Baschet aux archives de Mantoue.

Alde à Isabelle, princesse de Mantoue, salut.

« Ces jours derniers, j'ai reçu la visite du jeune J.-Bapt. Ascalon, si distingué par son savoir. Dans le cours de la conversation, nous avons parlé de votre personne, et naturellement de la faveur que vous accordez si généreusement à tout homme savant et vertueux, Vous qui leur êtes le modèle et du vrai savoir et de la *sainte vertu*. Mon respect pour vous s'en est encore accru, et mon plus grand désir est de pouvoir, dans une dédicace, en rendre un public témoignage. En attendant, permettez-moi de vous faire hommage de la Vie d'*Apollonius de Tyane* (1), avec le traité d'*Eusèbe contre Hiéroclès* en grec et en latin, et aussi des poésies de *Grégoire de Nazianze*, ouvrages que je viens de faire paraître, avec traduction latine ; ils meritent d'être lus par Vous, et je suis sûr qu'ils plai-

(1) Dans son édition de Philostrate.

ront à Votre Excellence. Bien que je les sache peu dignes dans leur accoutrement (1) d'être tenus dans d'aussi divines mains, cependant, sur l'avis de notre cher Ascalon, et dans la confiance que j'ai en votre indulgence, je m'y suis décidé, d'autant que, comme vous le savez, ceux qui n'ont point d'encens à offrir sur l'autel peuvent se contenter de présenter le lait et la farine salée. Ce sera de ma part un témoignage de ma vénération pour Votre Majesté. »

En voici le texte latin :

« Aldus Isabellæ, principi Mantuanæ, S. Fuit apud me superioribus diebus Jo. Bapt. Ascalonius juvenis sane eruditus qui cum de multis, ut assolet colloquendo, in tui incidimus sermonem. Quantum videlicet doctis omnibus et virtutum præditis faveas, ipsa non minus bonis literis, quam *sanctis exornata moribus*. Quapropter mirum in modum observantia in te mea adaucta est. Id quod nuncupatione aliqua, ut potero, cupio aliquando publice profiteri. Interea *Tyanensis vitam* cum libello *Eusebii contra Hieroclem* et græce et latine tum *Gregorii Nazianzeni carmina* non indigna lectu cum latina interpretatione, quæ nuper excudenda curavimus, muneri mittimus rati non displicitura Majestati tuæ. Et quanquam non me fugit minus esse condigna, ut sic inornata venient in divorum manus, tamen hortatu Ascalonii nostri nec non tua benignitate confisi id fecimus, præsertim cum scias lactem (*sic*) et salsa mola solere litare qui thure deficiunt. Sint igitur velim apud majestatem tuam summæ meæ in eam observantiæ monimentum. »

(1) Probablement ils n'étaient pas reliés, ou leur reliure ne paraissait pas à Alde digne du goût délicat d'Isabelle.

Sans vouloir rien préjuger de la comparaison qui résulte des expressions dont Alde s'est servi pour signaler la vertu *sainte* d'Isabelle d'Este avec l'éloge qu'il fait ailleurs, ainsi que Bembo, de la *divine* Lucrèce Borgia, je crois devoir insister sur les sentiments d'admiration pour les hautes qualités d'Isabelle qu'Alde signale aux hommes savants et vertueux comme le modèle du vrai savoir et de la *sainte vertu*.

Les poésies de Grégoire de Nazianze forment le troisième volume des *Poetæ christiani veteres*, dont les deux premiers ont paru en 1502. Pour placer en regard du texte grec la traduction latine de ces poésies (1), Alde eut l'idée, de même que dans les deux premiers volumes de cette publication, d'imprimer d'une manière distincte le latin et le grec, afin de pouvoir les séparer l'un de l'autre. C'est ce qu'il fit aussi pour l'Ésope qu'il publia en 1505 et pour la Grammaire de Lascaris en 1512. Voici ce que dit Chevillier à ce sujet d'après l'indication donnée par Alde :

« Alde fit aussi quelques impressions d'une manière
« toute particulière et que je n'ai vue pratiquée que
« par lui. Elles étoient faites de telle sorte, que chacun,
« selon son inclination, pouvoit faire relier une im-

(1) Il s'excuse de n'avoir pu soigner cette traduction autant qu'il l'aurait voulu : « *Nam mihi tantum assidue negotium est, ut vix resistam laboribus.* »

« pression ou toute grecque ou toute latine ensemble,
« le grec étant dans une partie du volume, le latin dans
« l'autre, ou le grec et le latin mêlés, si on en vouloit
« en cette façon. Le livre commençoit par le premier
« feuillet grec, suivoit le premier feuillet latin, le troi-
« sième grec; ainsi alternativement, avec cette précau-
« tion que le grec du premier feuillet étoit imprimé sur
« la seconde page, et la version de tout ce grec étoit
« vis-à-vis qui remplissoit la première page du pre-
« mier feuillet latin. Toute l'édition étoit faite de cette
« manière... Bernard Junta à Venise, Jean Valet à
« Paris, en 1525, et Théodore Martin à Louvain
« réimprimèrent cette grammaire, mais ils n'usèrent
« pas de ce bel artifice dont Alde s'étoit servi (1). »

En août parut la première édition de cinq petits poëmes de CIMBRIACUS (Æmilianus), de Vicence, poëte peu connu, mort vers la fin du quinzième siècle; ce sont des éloges en vers latins en l'honneur de Maximilien et de son père. Ce volume in-8, intitulé : *Encomiastica*, est fort rare. Il a été imprimé par les soins de Giovanni da Camerino, professeur de théologie à Vienne, qui, dans son épître dédicatoire à l'empereur Maximilien, annonce l'impression prochaine des autres poëmes du même auteur, projet qui demeura sans effet. Mais, pour multiplier ces

(1) Chevillier, *Origine de l'imprimerie de Paris.*

éloges, il ne crut pouvoir mieux faire que de recourir à Alde et à son Académie, sachant que rien ne pouvait être plus agréable à Alde que de propager partout le souvenir des grandes actions et du grand mérite de l'empereur pour lequel son dévouement et son admiration sont extrêmes.

Alde publia aussi à la fin de cette année, dans le petit format in-8°, HOMÈRE, 2 vol., d'après le texte de l'édition *princeps* donnée en 1488 par Chalcondyle aux frais de Nerlius à Florence.

Par un heureux hasard, j'ai pu enrichir ma bibliothèque de l'exemplaire grand papier qui a appartenu à François Ier (1).

En tête de l'*Iliade* de cette édition d'Homère, on lit cette dédicace d'Alde à Jérôme Aléander :

« Si quelqu'un m'accuse de dédier à qui bon me semble des livres dont je ne suis pas l'auteur, ce que je me re-

(1) Je l'ai acquis, ainsi que le Bion et Moschus, exemplaire de Longepierre, et d'autres très-rares ouvrages, à la vente faite en Angleterre à Nottingham, en décembre 1868, après le décès du marquis d'Hastings. Malheureusement l'Iliade et l'Odyssée, tout en étant parfaitement conservées dans leur reliure ancienne et originale, ont été, sauf un des *plats* du volume de l'Odyssée, presque entièrement dépouillées de la peau supérieure. Mais on voyait parfaitement tracé sur le bois le dessin des fers qui en faisaient l'ornement et qui y étaient profondément incrustés. Il a donc été facile de reconstituer la reliure pour l'Iliade et pour ce qui n'était pas conservé dans la reliure de l'Odyssée, en faisant graver les fers parfaitement identiques et les appliquant aux creux profondément marqués dans les ais du bois. Ce qui restait intact de la reliure primitive du volume de l'Odyssée a été précieusement conservé et constate l'authenticité de ce superbe exemplaire qui avait appartenu

connais le droit de faire, ainsi que je l'ai déjà écrit dans une lettre à ce sujet où j'en explique le motif (1), je pense qu'en lisant ce que je dis ici, on ne saurait m'en blâmer. En ce moment où les livres renaissent, et sortent de mon imprimerie exécutés avec grand soin et grand labeur, il me semble que j'ai bien le droit, vu cette résurrection διὰ τοιαύτην παλιγγενεσίαν, de les dédier à qui je veux. Ainsi donc, mon cher Aléander, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère et les opuscules qui y sont joints, c'est sous ton nom qu'ils vont sortir de notre nouvelle Académie. Cette dédicace n'a pas pour but d'exciter encore plus ton zèle pour les lettres (c'est plutôt au frein et non à l'éperon qu'il faudrait recourir), mais de signaler à tous dans cette épître mon penchant pour ton esprit, ton génie, la variété de tes connaissances et ta science en diverses langues. En effet, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, déjà tu excelles dans les langues grecque et latine et tu es habile en hébreu; tu t'appliques même maintenant avec une telle ardeur au chaldéen et à l'arabe, que bientôt tu seras un objet d'admiration pour avoir ainsi cinq langues à ta disposition, puisque déjà tu en possèdes trois, ce dont le grand Ennius se glorifiait (2). C'est avec une telle facilité que tu t'exprimes en grec, c'est avec une telle aptitude et habileté que tu enseignes l'hébreu, qu'on te croirait né et instruit aux temps antiques où Athènes et Jérusalem existaient encore. Que dirai-je de notre langue latine, où tu excelles à tel point que, dans le style élevé, tu as donné en poésie plusieurs ouvrages lyriques, bucoliques, épi-

à la bibliothèque de Colbert, *Bibliothecæ Colbertinæ*. A la Bibliothèque de France, il existe plusieurs volumes de la collection des Alde, revêtus de la même reliure de *François Ier*.

(1) Voir plus haut, p. 125.

(2) « Ut quinque te habentem corda. » C'est ce que disait Charles-Quint, qu'un homme qui sait cinq langues est cinq fois homme. Ennius savait le latin, le grec et le phénicien.

grammes, ïambes, et en prose des épîtres, des discours, des dialogues, et tout cela dans un style facile, agréé du public? Bientôt chacun pourra juger de leur grand mérite, sans parler de ta science en musique et en mathématiques et en tous les arts libéraux, particulièrement pour ce que les Grecs appellent ἐγκυκλοπαιδείαι, dont tu t'occupais à Padoue nuit et jour (1), avec un zèle excessif, en compagnie du jeune Mapheus Léon, patricien vénitien, excellent esprit, et tous deux animés du même sentiment d'amitié et de zèle pour les lettres et les sciences. Mais ce que je ne saurais trop louer, ce sont tes bonnes mœurs et ta religion si chrétienne, qui te fait fuir l'exemple de ces hommes légers qui, craignant de passer pour des esprits vulgaires et communs s'ils ne méprisaient pas de marcher dans la voie des hommes de bien, deviennent des êtres dépravés après avoir à peine goûté de la doctrine des infidèles. Ainsi donc, ne voyant personne qui puisse t'égaler, c'est à juste titre que je te dédie le poëte le plus excellent et la source de toute doctrine; et comme je vois que Mapheus Léon, ton Mécène, ne te délaisse jamais, et que dans ce temps d'avarice il se montre toujours généreux à ton égard, je te prie de me recommander constamment à lui, et d'être assuré que tu m'es aussi cher par tes grandes vertus et tes saintes mœurs que tu le fus à ton père (2). »

La première édition de Démosthène, publiée aussi en novembre de la même année, se compose de deux parties. Alde annonce qu'elle ne fut tirée qu'à un petit

(1) Il ne paraît pas qu'il ait été donné suite à cette Encyclopédie.

(2) On voit dans la préface d'Alde en tête de l'*Odyssée*, datée du 2 novembre 1504 et adressée également à Jérôme Aléander, que le père d'Aléander était un grand philosophe et un excellent médecin.

nombre d'exemplaires (1), sans nous en donner d'autre motif, si ce n'est qu'il y fut *contraint*, et cela *contrairement à tout ce qu'il avait imprimé dans ses Thermes*.

L'année précédente, Alde, dans la préface d'Euripide, nous avait dit qu'il imprimait les ouvrages publiés dans sa *Neacademia* à mille exemplaires. Pourquoi cette première édition de Démosthène, qui devait avoir un débit non moins important, aurait-elle été imprimée à un plus petit nombre d'exemplaires? Parce que, dit-il, il y a été contraint : *idque coactus*. Serait-ce manque de papier par pénurie d'argent, ou quelque *grève* d'ouvriers qui apporta les troubles *domestiques* dont il a été parlé plus haut?

Mais ce qui est fort extraordinaire, c'est que sous la même date deux éditions semblables aient pu paraître dans le même format, avec le même caractère et la même disposition, et ce gros volume contient non-seulement Démosthène en entier, mais encore les arguments sur Démosthène, et aussi sa vie par Libanius et par Plutarque. Renouard pense que cette nouvelle édition, qui donne un texte bien supérieur, fut faite en 1513, lorsqu'Alde donna ses ORATORES ATTICI en deux volumes in-folio, et que c'est par mégarde que la date de la première édition a été re-

(1) « Has Demosthenis orationes ex Neacademia nostra emittimus.... cum et admodum quam pauca exempla imprimenda curaverim, idque coactus, quod in nullo ante accidit volumine excuso in Thermis nostris. »

produite sans être changée (1); en ce cas Alde en agissant ainsi aurait eu pour but de ne pas décourager les acheteurs qui, possédant déjà l'édition de 1504, auraient vu avec peine l'apparition d'une autre édition plus correcte. Ce serait donc par un sentiment de délicatesse qu'Alde aurait agi en vendant au même prix et sous la même date une édition postérieure fort améliorée.

En tête de la première partie est une longue préface d'Alde adressée en latin à Daniel Clary (Clarius) de Parme, et en tête de la seconde, une autre préface, celle-ci en grec, de Scipion Cartéromachos, adressée aux philologues, où il leur rappelle le mérite éminent de Démosthène.

(1) On distingue ces deux éditions. Dans la première, sur le titre, le nom d'Alde est aussi divisé ALDUS...... MA. RO. Dans la seconde, AL...... DUS. La première édition porte en-tête l'ancre d'Alde gravée au trait *seulement* et à la première ligne le mot ἀλκιϐιάδι est ainsi coupé αλ-. La seconde édition porte en tête l'ancre *ombrée* et à la première ligne le mot ἀλκιϐιάδι est coupé aussi ἀλκι-

Celle qui a l'ancre ombrée et que Renouard dit être la seconde, moins bien imprimée, ou du moins dont les caractères sont moins neufs, et le papier moins beau, est plus *correcte que la première.*

Toutes deux contiennent le même nombre de feuillets, et ce qu'il y de plus singulier, c'est qu'à la première et à la seconde la préface est la même quant au texte, et qu'on y trouve reproduit le passage qui devait ne s'appliquer qu'à la première édition. Quant à décider jusqu'à quel point la seconde est plus correcte, le temps m'a manqué pour en faire la vérification. Dibdin, dans son *Introd. to the classic*, vol. I, p. 296-8, et dans la *Biblioth. Spenceriana*, vol. II, p. 13 et 14, signale aussi les différences qui distinguent ces deux éditions, et je les ai constatées sur les deux exemplaires de notre Bibliothèque de France, où celui de la première édition est aux armes de Henri II et de Diane de Poitiers. Je ne possède que la seconde édition.

Dans la préface à Clary, Alde donne un aperçu de la vie de Démosthène, si glorieuse et si importante, et il montre, par l'exemple des chefs de l'éloquence chez les Grecs et chez les Romains, Démosthène et Cicéron, combien fut malheureux le sort de ces génies supérieurs qui se sont consacrés à la défense de la liberté.

Puis il ajoute :

« Cette mauvaise fortune de Démosthène semble même s'être perpétuée jusqu'à nos jours, car voici plus de trois ans que je voulais publier les discours de Démosthène pour satisfaire à tes désirs, mais de nombreux obstacles sont venus m'en empêcher, au grand étonnement de Cartéromachos, sur ce que je n'en imprimais qu'un petit nombre d'exemplaires, et *cela y étant contraint* (1), ce qui n'avait jamais eu lieu pour aucun des livres imprimés dans mes ateliers. De tout cela est témoin Angelo Gabrieli, ce digne praticien, aussi savant en grec qu'en latin et grand admirateur de Démosthène, qui presque chaque jour insistait pour que je me hâtasse davantage. Toutefois, par bonheur, ce chef-d'œuvre de l'éloquence dont la beauté est sans égale, va sortir de mes presses avec une exécution supérieure à tout ce que j'ai produit en typographie. S'il te parvient plus tard que tu ne l'aurais voulu et que je ne l'aurais désiré, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, mais au malheur attaché à la destinée de Démosthène, qui lui fit en tout temps une existence si pénible. »

(1) Idque coactus.

On croit que c'est dans cette année qu'Alde publia la première édition sans date de QUINTUS SMYRNÆUS.

C'est en Calabre que fut découvert le poëme grec de Quintus de Smyrne, accompagné de Triphiodore *de la Ruine de Troie*, et de Coluthus *de l'Enlèvement d'Hélène*. C'est à Bessarion qu'on en est redevable, ainsi que l'indique Alde dans le court avis qu'il a placé en tête. La découverte de ce manuscrit, généralement connu sous le nom de *Quintus Calaber*, fut un événement dans le monde littéraire, et l'on eut l'espoir que dans le vaste territoire de la Grande Grèce, où s'était maintenu si longtemps l'usage de la langue grecque, on pourrait retrouver quelque autre monument littéraire.

Renouard a fort bien établi que l'édition d'Alde sans date, qu'on plaçait à l'année 1521, ne saurait être postérieure à l'année 1513, puisqu'elle figure sur le catalogue d'Alde daté de 1513, et qu'elle doit avoir été publiée vers 1504 ou 1505 pour faire suite à l'Homère de cette date. L'impression de Quintus offre avec celle-ci une grande ressemblance.

Sur le catalogue d'Alde daté de 1503 qui est à notre Bibliothèque de France, Renouard a trouvé un ajouté écrit de la main d'Alde où figurent Démosthène, Ésope, J. Pontanus, Augurellus et aussi Homère et Quintus.

1505.

M. R. Fulin a récemment découvert aux archives de Venise, dans la collection des registres dits Notatorio del Collegio (1499-1505), une supplique d'Alde datée du 17 mars 1505 (1), à l'effet d'obtenir un privilége de dix ans pour pouvoir imprimer correctement deux écrits de Bembo, l'un en italien, l'autre en latin. Ces deux ouvrages sont : *Gli Asolani* et *De corruptis poetarum locis*.

Le texte de *Gli Asolani, dialogi de amore*, par Pierre BEMBO, a été imprimé en mars 1505, date de la souscription, mais le volume ne fut livré au public qu'après le 1[er] août suivant, date de l'épître dédicatoire (2). Cette dédicace assez insignifiante adressée par Bembo à Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, manque dans certains exemplaires, et sa suppression a nécessité de réimprimer la feuille entière contenant le titre et les feuillets 2, 7, 8.

On aurait pu croire que la réputation de Lucrèce incriminée par plusieurs auteurs, Pontanus et d'autres, avait motivé cette suppression. Cependant ce n'en saurait être la cause, puisque Bembo a réimprimé ses *Asolani* chez Alde en 1515 avec cette même préface,

(1) Elle est publiée dans l'*Archivio Veneto;* Venise, 1871, t, I, p. 159.
(2) Voir la note de la page suivante.

et qu'en janvier 1513 nous verrons Alde lui dédier, avec des éloges et des sentiments *dévotieux*, son édition des poésies de Strozzi père et fils, et la désigner dans son testament parmi les personnages les plus honorables, pour être ses exécuteurs testamentaires.

Il est donc présumable que la suppression de la préface en tête des *Asolani* fut occasionnée par suite des différends survenus alors entre Jules II et Alphonse d'Este que Lucrèce Borgia avait épousé en quatrièmes noces (1). Pierre Bembo et Alde, étant tous deux très-dévoués au souverain pontife, auront craint de lui déplaire en laissant subsister cet hommage rendu à l'épouse de son ennemi.

Les poésies d'AURÉLIUS AUGURELLUS, publiées en avril suivant, ont joui d'un grand renom en leur temps. Est-ce à ses recherches sur l'art de faire de l'or consignées dans son poëme *de Chrysopœa* qu'Augurellus dut sa réputation? Scaliger l'a critiqué trop sévèrement, et voici les vers de Toscani à son sujet :

Archilocho arte minor vibrabat iambos
Aurelius, at innoxios
Scaliger oblatret licet usque : haud ultima nostri
Est ille sæcli gloria.

(1) Renouard fait observer que cette épître est datée du 1er août 1504, et que Lucrèce Borgia y est qualifiée de duchesse de Ferrare; or Hercule de Ferrare, père d'Alphonse, mourut le 25 janvier 1505; Alphonse d'Este ne pouvait donc porter, du vivant de son père, le titre de duc de Ferrare, ni Lucrèce Borgia, son épouse, celui de duchesse de Ferrare. Il est évident qu'il y a erreur dans la date de l'épître et

Sed nimium captus fulgore metalli,
Auro creando dum studet,
Cum Pluto sit quanta, docet, discordia Musis,
Delusus arte futili.

Dans sa lettre datée du 16 mai 1505, la marquise Isabelle d'Este recommande à Alde de lui envoyer un exemplaire sur papier de tous les livres latins qu'il a imprimés en petit format :

« Envoyez-nous tous ceux que vous pouvez avoir bien conditionnés (1), excepté le Virgile que nous avons (celui de 1501), et quand vous imprimerez d'autres volumes, n'oubliez pas d'en faire tirer aussi sur beau papier et le plus tôt possible. Vous nous en ferez connaître le prix, que nous nous empresserons de vous faire remettre, en restant toujours à votre disposition en tout ce qui peut vous être agréable. »

Alde dut mettre un grand empressement à répondre à cette lettre, car onze jours après, le 27 mai 1505, Isabelle lui écrit de nouveau :

« Messer Alde, vous me ferez un singulier plaisir en m'envoyant un exemplaire de toutes vos petites éditions

qu'il faut lire 1505 au lieu de 1504, rectification qui répond à l'objection de Renouard. De cette manière la date de l'épître sera *postérieure* de quatre mois à celle de la souscription, et non pas *antérieure* de sept mois, ce qui serait surprenant.

(1) *Che siano corretti*. Il ne saurait s'agir de réimpression de plusieurs de ces livres en petit format; l'*Horace* seul avait été réimprimé avec des corrections. Renouard indique bien à l'année 1504 une édition de Pétrarque, mais il croit qu'elle n'existe pas, et qu'on aura pris l'édition de 1514 pour la date de 1504. Quant au *Virgile*, la seconde édition parut en 1505, au mois de décembre.

que vous m'avez mandé avoir en vélin, reliés non comme le Pétrarque, *qui est exceptionnel* (1); et au cas où ils nous conviendraient, nous vous en ferons remettre le prix, sinon nous vous les retournerons immédiatement. Je vous en serai infiniment obligée; tout en restant à votre disposition, en ce qui pourrait vous faire plaisir.

« Rappelez-vous, quand vous imprimerez dans ce même petit format d'autres ouvrages, d'en faire tirer un exemplaire sur vélin, avec notre nom, ainsi que nous vous l'avons écrit (2). »

Alde se hâta d'exécuter les ordres de sa haute cliente, et, avec une lettre du 9 juin 1505, il lui dépêcha par Jean d'Asola, peut-être un parent de son beau-père, les volumes suivants : Martial, Catulle, Tibulle et Properce, et Lucain non reliés, et aussi Horace, et Juvénal et Perse reliés ensemble et ornés d'initiales peintes et dorées (*miniati*); il regrette de ne pouvoir lui en donner d'autres. Voici les prix qu'il indique sur une note séparée :

Horace, Juvénal et Perse, avec initiales enluminées et reliés ensemble, six ducats (ou au moins quatre ducats);

Martial, quatre ducats (ou au moins trois);

(1) « *Cosi ligate como non dal Petrarcha infuora che altra.* »

(2) Quelle bonne fortune pour un bibliophile si on retrouvait quelqu'un de ces livres ainsi inscrits au nom d'Isabelle d'Este! — Le *British Museum* possède un exemplaire sur vélin du Virgile d'Alde de 1501, légué à cet établissement par M. Cracherode. Cet exemplaire porte une note autographe datée de 1594 de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, dont Isabelle d'Este était la bisaïeule; or il avait appartenu à cette illustre bibliophile!

Catulle, Tibulle, Properce, trois ducats (ou au moins deux et demi);

Lucain, trois ducats (ou au moins deux et demi) (1).

Un tout petit livre d'Heures, en grec, très-bien imprimé en rouge et en noir, et non moins recherché que l'édition de 1497, parut en juillet suivant.

Les poésies diverses de Pontanus, publiées en août, se composent de deux parties dont la première est dédiée à Jacob Collaurius, secrétaire de l'empereur. Dans son épître dédicatoire, Alde insiste de nouveau pour qu'il lui fasse accorder par Maximilien, *natus ad commune bonum,* le diplôme qu'il sollicite en faveur de l'académie qu'il venait de crééer, et que l'empereur lui avait fait espérer. Mais, malgré ses instances réitérées pendant plusieurs années, il ne put obtenir la consécration de cette institution littéraire.

On ne s'explique pas les motifs qui s'opposèrent à la demande d'Alde, auquel l'empereur Maximilien avait témoigné en mainte occasion des sentiments d'estime et d'amitié; cependant Maximilien était ami des lettres et protecteur de l'imprimerie dont il encourageait les progrès, principalement en ce qui la rattache aux beaux-arts, et il recherchait les occasions d'être utile à ceux qui se distinguaient par leur instruc-

(1) Ces trois lettres, publiées par M. Arm. Baschet, sont aux archives de Mantoue.

tion, et c'est ainsi qu'il a agi envers Henri Estienne, qui lui avait dédié, ainsi qu'à trois autres souverains, son *Thesaurus Græcæ Linguæ* (1). Peut-être Maximilien s'est-il laissé influencer par le mauvais vouloir de son entourage, et particulièrement d'un certain général dont il est parlé dans une des lettres de Grégoropulos où ce général est représenté comme peu ami des lettres et *sentant son paysan*, ἀγροικίαν ὄζων (2). (Voir à l'APPENDICE.)

Sept ans plus tard, Alde, n'ayant pu obtenir de Maximilien ce qu'il sollicitait, recourut au pape Léon X, ainsi qu'on le voit dans la dédicace qu'il lui

(1) Je crois devoir rappeler que Henri Estienne, dans un de ses livres devenus presque introuvables (*), nous dit qu'ayant envoyé à l'empereur Maximilien son *Trésor de la langue grecque*, « il me fit recevoir « en deux sortes ce que les Latins appellent *honorarium*. Desquelles « l'une est nouvelle ; car m'ayant envoyé un beau présent, il tint ledict « livre environ deux mois auprès de soy (comme il me fut escrit par « monsieur Crato et par un autre), en faisant ses monstres à tous venans (j'enten entre ceux qui estoyent gens de lettres), comme du plus « beau présent qu'il eust onque receu, etc. »

Un an après, Henri Estienne, étant venu remercier Maximilien, lui rappela ce dicton : *Honos alit artes*, « ce qu'aussi j'avois touché en un « épigramme que je luy avois envoyé auparavant ».

(2) « Quant à n'avoir point fait parvenir les livres à l'Empereur (qui « vient de mourir), le général que tu sais, qui sent son paysan, et, pour « ne rien dire d'irréligieux sur la mort, moins lettré que les fossoyeurs « (il venait de parler de la mort de l'empereur Maximilien), λειβηθρίων « ἀμουσότερος, m'a fort injurié, même avant d'avoir reçu les livres (il « s'agit du livre des Dix Orateurs, imprimé par Alde). » Cette lettre inédite ne porte ni lieu ni date.

(*) Les Prémices ou le premier livre des Proverbes épigrammatizez, dédié à M. Bucker, 1594, sans nom de lieu. Voy. ma notice sur Henri Estienne, dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XVI, col. 547 et 548.

fait de son édition *princeps* des œuvres de Platon, en septembre 1513.

Dans les *Opera politica* de Bilibald Pirckheymer, qui fut en correspondance avec Alde et qui lui témoigna toujours beaucoup d'intérêt, on lit une sorte d'épitaphe sur le sort de cette académie qu'Alde aurait voulu rendre universelle :

Posset ubi tandem concepta Academia condi
Nullus in hoc Aldo cum locus orbe foret,
Seclum ait insipiens, tellusque indigna valete!
Atque opus ad Campos transtulit Elysios (1).

Au mois de septembre parut un petit traité du cardinal Adrien sur la chasse, auquel Alde a joint une préface.

C'est tout ce que nous dit Renouard au sujet de cet écrit qu'il n'a pas connu, et, en effet, il est d'une extrême rareté (2). En voici le titre : *Adriani cardi-*

(1) Édit. de Francfort, 1610, in-f°. *De vita ejus Commentarius*, p. 27.

(2) N'ayant pu trouver cette édition dans aucune des bibliothèques de France, je m'adressai à l'obligeance de Mgr le cardinal Dom Pitra pour qu'il voulût bien, en cette circonstance, me rendre le même service que pour l'édition donnée par Alde *De' Zichi*. Voici la réponse qu'il daigna m'adresser, le 2 août 1873, et je me fais un devoir de lui exprimer ici mes remercîments, pour son zèle en tout ce qui concerne les lettres :

« Ni à la Bibliothèque Vaticane, ni à la Barberine, ni à l'Angelica,
« ni à l'Alexandrina, ni à la Casenata de la Minerve on n'a pu rien trou-
« ver. J'ai le plus souvent vérifié par moi-même et fait recommencer
« l'enquête en pure perte.

« Nous n'avons à la Vaticane qu'une édition de 1534 sans préface. De

nalis S. Chrysogoni ad Ascanium cardinalem Venatio; in-8° de huit feuillets.

Alde au cardinal Adrien, salut.

« Le charme que m'a fait éprouver la lecture de votre Traité sur la Chasse, docte Adrien, vous, la gloire du sacré Collége pontifical, est tel que rien ne m'a semblé plus digne de sortir de mes presses et d'être offert au public, en raison même de l'élégance du style et aussi de l'utilité résultant des conseils, aussi pieux que prudents, qui se trouvent à la fin.

« nombreuses éditions, postérieures à 1505, abondent ailleurs. Cette « abondance, comme il *arrive souvent*, a fait disparaître l'édition *prin-* « *ceps*. Si je puis étendre les recherches à quelques bibliothèques « d'Italie, je saisirai volontiers les bonnes occasions. »

Enfin je m'adressai au British Museum, et, par l'extrême obligeance de M. Ph. Berjeau, je pus enfin obtenir une copie de la lettre d'Alde au cardinal Adrien, placée en tête dans l'exemplaire, probablement unique, que possède le British Museum; encore ne put-il le découvrir que difficilement, attendu que « ce livre est catalogué sous le nom de *Castellensis Hadrianus* ». Je reproduis cette préface latine telle qu'il voulut bien me la remettre, ligne pour ligne et avec les abréviations :

Ald. Adriano card. S.

« Adeo me delectavit Venatio tua Pontificii Senatus
decus Adriane, ut dignissimum iudicarim, quæ excu-
sa typis nostris prodiret in publicum tum elegantia,
dicendiq; ornatu, tum admonitionis in calce pie simul,
prudenterq; positæ utilitate. Ego te antea uti ecclesiæ
antistitem opt. ob religionem venerabar, nunc etiam
admiror ob docrinæ, ac morum suavitatem. mirū
in modum igitur debeo Pherno nostro, qui ad me cul-
tissimas hasce lucubrationes tuas muneri misit.
Quia vero parentem filia desyderare impendio vi-
debatur, remitto eam ad te qua potui ornatam veste.
tu tuam recognosces, in eaq; Aldi tui erga te animum.
Vale. »

« Précédemment je vénérais en vous le plus ferme soutien de l'Église par votre savoir, et maintenant, ce que j'admire en vous c'est l'aimable accord de la grâce et de l'instruction. Je ne saurais donc trop remercier notre ami commun Phernus (1) qui m'a fait présent de cette charmante production de vos veilles; mais, quand il me l'a remise, son état était celui d'une fille qui désire qu'on lui fasse don d'un costume moins négligé; je vous la renvoie donc revêtue du mieux qu'il m'a été possible; en la reconnaissant, puissiez-vous y reconnaître une marque de mes meilleurs sentiments pour vous. Adieu. »

Ce traité a été réimprimé dans le volume *Poetæ tres* (Alde, 1534, in-8), mais la préface d'Alde y a été omise. Cette suppression des préfaces, dédicaces et avertissements des auteurs ou éditeurs donne aux éditions originales une véritable valeur, et j'ai eu souvent occasion de regretter de semblables suppressions dans les réimpressions de nos auteurs classiques même les plus célèbres.

En 1505, parut un seul volume grec, format in-folio : Ésope, suivi de Gabrias et d'autres écrits parmi lesquels le texte grec de *Hieroglyphica* de Horus Apollo, donné ici pour la première fois. Alde dit en avoir beaucoup amélioré la traduction, ce dont il est facile de s'assurer si on la compare avec

(1) C'est probablement Michel Ferno, mort en 1513, biographe et historien du pape Alexandre VI, son protecteur, qui le fit chanoine en 1500.

les précédentes ; quelques exemplaires ont la traduction latine intercalée dans le texte, à d'autres elle manque ; ce qui a fait croire à deux éditions. Cependant Alde, dans un avis placé en tête et à la fin, annonce qu'il a imprimé le texte et la traduction de manière qu'on pût les séparer, et former au besoin deux exemplaires, l'un grec, l'autre latin.

Une nouvelle édition de VIRGILE, datée de décembre, complétée par le treizième livre de l'Énéide et par de petites poésies de Virgile, du *Culex*, des *Diræ*, de l'*Ætna*, du *Moretum*, de *Copa*, et des poésies libres, etc., est précédée de cet avis d'Alde *aux Studieux* :

« Voici une seconde édition que nous donnons de Virgile, avec les mêmes petits caractères que ceux de la précédente et dans ce même format exigu, si commode pour ceux qui veulent l'avoir pour compagnon dans un long voyage. Nous y avons ajouté quelques opuscules que l'auteur a composés dans sa jeunesse, et que nous avons cru devoir y joindre, bien qu'il nous semblât que par leur obscénité elles ne convinssent pas à l'exiguïté d'un format portatif; cependant, sur les demandes réitérées qui m'en ont été faites, j'y ai consenti, mais à cette condition, que chaque partie du volume pourrait en être séparée. Quant à la correction du texte de ces opuscules, il sera facile de s'en assurer si on le compare avec nos autres éditions (1). »

(1) « Si cum nostris collata vobis fuerint cognoscetis ».

A la seconde partie du volume se trouve cette note adressée par Alde aux studieux. Elle précède le recueil intitulé *Epigrammatum libellus quem quidam Virgilio, quidam Ovidio, plerique diversis ascribunt.*

« J'espérais vous donner l'*Ætna*, le *Ciris*, les *Diræ*, *Virgilii lusus* plus corrects; mais il n'a pas été possible d'acquérir de meilleurs manuscrits. C'est un peu malgré moi que le livre de l'Énéide par Maphæus Végius a été ajouté à la divine Énéide, mais j'ai dû faire encore cette concession. »

1506.

Cette année les travaux de l'imprimerie d'Alde furent interrompus entièrement par la guerre qui désolait une partie de l'Europe, et surtout l'Italie (la ligue de Blois). Alde, dépouillé de ses biens en terre ferme, dut perdre son temps en voyages et en démarches pour les recouvrer. « Il lui fallut donc « souvent s'absenter et regagner ses pénates plus « pauvre et plus obéré que quand il les avait quittés « l'année précédente. » Des amis lui vinrent en aide, entre autres Pierre-François, père de *Sanctus* et petit-fils du doge Marc Barbarigo, et André *Torregiano*, son beau-père (1). Aucun ouvrage ne sortit des presses d'Alde cette année 1506.

(1) « Nec reticere volo *Sancti patrem* adjuvisse compatrem meum Aldum Manutium aliquot millibus ducatorum, quibus ille græcos latinos-

Après avoir consacré à ses affaires particulières une partie de l'année 1506, Alde s'occupait de la recherche des manuscrits, et c'est le 17 juillet 1506 que, revenant d'un voyage en Lombardie où il espérait retrouver le *Culex* pour compléter les poésies légères de Virgile, et recueillir de meilleures leçons dans les manuscrits de Milan, il fut arrêté, à son retour, près de Mantoue et conduit en prison dans les circonstances suivantes. A la suite des troubles et désordres politiques, deux malfaiteurs avaient été signalés au préposé à la garde des frontières du duc de Mantoue. Le soir même du jour où il reçut l'ordre de les arrêter, 17 juillet, deux hommes bien enveloppés dans leur manteau se présentèrent vers la frontière. Sur le commandement qui leur fut fait de se découvrir pour qu'on vît leur figure, l'un d'eux, qui avait à son chapeau un panache rouge et vert, piqua son cheval et prit la fuite; on le poursuivit jusqu'aux confins d'Asula. Étant tombé de cheval, il disparut, après avoir traversé la rivière, laissant sa monture et une valise contenant des manuscrits et des vêtements. Au dire de son compagnon, c'était Frédéric Ceresara.

Aussitôt le préposé à la garde des frontières écrit au marquis duc de Mantoue pour lui demander ce

que libros ære torcularique scripsit, quibus studiosos excitavit ad bonas artes capessendas. » (Morelli, *Dissertazione intorno ad alcuni Viaggiatori eruditi Veneziani*, p. 22, cité par Renouard, p. 391.)

qu'il devait faire de l'individu arrêté « qui prétend « s'appeler Aldo Romano, et être connu de Votre « Seigneurie. Il dit que son compagnon s'est enfui « par la crainte d'être au ban du territoire de Votre « Seigneurie et il réclame les effets saisis, affirmant « qu'ils lui appartiennent. »

Le même jour 17 juillet, le marquis approuve ce qui a été fait, et ordonne qu'on lui envoie le prisonnier sous bonne garde.

Alde écrit au marquis ce même jour, et lui expose comment son *familier* Frédéric de Ceresara, craignant d'être arrêté sur le territoire du duc, s'était revêtu des habits d'Alde, et, se voyant près d'être pris, avait cru devoir s'enfuir.

Le 18 juillet, nouvelle lettre d'Alde plus insistante et signée comme la précédente *Aldus Pius Romanus*. Il rappelle au duc qu'il est Aldus Manutius Romanus, et porte le nom de *Pius* qui lui fut concédé par le prince Alberto *Pio* de Carpi, gendre et *figliolo* de l'illustrissime seigneur le duc de Mantoue dont Alberto Pio est le fidèle serviteur, de même qu'Alde l'est de son patron le prince de Carpi, et qu'ainsi Alde se trouve l'être aussi du duc de Mantoue; que sa profession était d'imprimer des livres à Venise où il demeure. Il expose son aventure et termine sa lettre par ces mots : « Pour avoir voulu donner un « nouveau lustre aux œuvres de Virgile qui naquit « à Mantoue, je mériterais, au lieu de souffrir au-

« cune violence sur le territoire mantouan, y être « bien plutôt protégé (1). »

Le 20 juillet, troisième lettre d'Alde au marquis de Mantoue, où il le prie de ne pas le faire venir à Mantoue parce que la peste y règne, ce qui l'obligerait de faire quarantaine pour pouvoir rentrer à Venise; il le prie de l'envoyer soit à Caneto, soit ailleurs. Il ne sait à quoi attribuer sa captivité.

Le gouverneur d'Asula pour la république vénitienne recommande Alde au marquis de Mantoue.

Le 21 juillet, Alde est conduit à Caneto où il fut retenu en prison, et le surlendemain, on l'envoya, par ordre du marquis, à Charles de Jouffrey (Giafredo), vice-chancelier du sénat de Milan et président du Dauphiné, qui, pour le service de Louis XII, se trouvait en voyage dans le Milanais et le Mantouan, et qui avait intercédé en faveur d'Alde. C'est en reconnaissance de ce service qu'Alde lui dédia plus tard son édition d'Horace de 1509.

Sorti de sa prison, Alde écrit au marquis de Mantoue, le 25 juillet, se plaignant amèrement de l'emprisonnement qu'il a subi, et veut croire que c'est à l'insu du prince. « Si je fusse resté, dit-il, deux jours « de plus dans le lieu infect où j'étais enfermé, je « n'aurais pu y survivre; mais, Dieu soit béni, j'y « vois la punition de mes péchés. »

(1) « Illustrando io le opere di Virgilio, il quale fu Mantuano, meritarei non paterli violentia alcuna, ma piu presto esserli difeso. »

Le marquis de Mantoue s'empresse de lui répondre le même jour, en exprimant le regret qu'il éprouve qu'une personne de sa qualité et de sa vertu ait été victime d'une aussi grande méprise à son entrée dans le pays mantouan. Il lui en explique la cause : deux malfaiteurs devaient passer dans cet endroit, on l'en avait informé et il avait donné ses instructions pour les faire arrêter. Alde et son compagnon se sont trouvés les premiers voyageurs passant de ce côté ; la fuite soudaine et le trouble de celui qui l'accompagnait ont fait croire aux gardes qu'ils étaient les deux incriminés. Après s'en être excusé, le marquis de Mantoue renvoie à messer Alde ses manuscrits avec sa valise, et proteste que son entière faveur lui est assurée pour l'avenir (1).

Informé qu'une lettre adressée à Alde le 30 septembre 1506 par Jean-Fr. Pic de la Mirandole se trouvait au British Museum, j'eus recours à l'extrême obligeance du bibliophile infatigable M. Ph. Berjeau, qui m'en communiqua la copie. A quiconque ignore tous les détails de l'arrestation d'Alde que nous devons à M. Baschet, cette lettre semble une énigme ; la voici :

« Messer Aldo mio piacquemi l'opera facta circa quella cosa di che vi scripse il signore Alberto da Mantua. E

(1) Les documents faisant connaître toute cette aventure se trouvent dans *Aldo Manuzio, Lettres et documents*, recueillis par M. Armand Baschet, p. 27-36 et 83-88.

bono non sia successo altro. Ne daro advizo al predetto *signore che* e cum lo Illmo S^{re} Marchese et spero se piaccia a *Dio* faremo facti non se habandonara la praticha. E per questo etiam fatene fare orazione *ut quæ justa* sunt cito consequamur. Racordaro che quando sera il tempo sia scripto a Messer Lascari. Mia moglie et amalata grave di pleuresi et e gravida; pregoui mandate al *Monasterio* delle Sore di S^{to} Franc^{co} in Murano dove a amicitia di fare fare orazione per lei et etiam alibi. Al presente videte che sia seruito di quello feltro vi dira, et ben valete. Novi, die ultima sept. 1506.

« Vester Jo. F. Picus dm Mirandulæ. »

L'adresse au dos porte :

Al mio messer Aldo Manucio Pio amico honorando, etc. Venetiis. A San Paternjan, in casa di Messer Andrea de Asula, che fa stampar.

En voici la traduction :

« Mon cher messire Alde,

« Je suis content de voir que l'affaire au sujet de laquelle le seigneur Alberto (Pio da Carpi) vous a écrit de Mantoue soit terminée. Il est heureux qu'elle n'ait pas eu d'autre suite. J'en aviserai ledit seigneur (Alberto), qui est avec l'illustrissime seigneur le marquis (de Mantoue), et j'espère, s'il plaît à Dieu, que nous ferons en sorte que l'affaire ne sera pas abandonnée. Et à ce sujet, faites des prières pour que ce qui est juste n'éprouve pas de retards. Je n'oublierai pas, quand le moment en sera venu, qu'on écrive à Lascaris.

« Ma femme est malade d'une pleurésie et elle est enceinte; je vous prie donc de recommander au monastère

des sœurs de Saint-François, à Murano, où elle est fort aimée, que l'on y fasse des prières pour elle, et aussi ailleurs.

« A présent, avisez à ce qu'on vous donne ce *feutre* (feltro) dont on vous parlera, et portez-vous bien.

Novi, le dernier jour de septembre 1506.

« Votre JEAN-FRANÇOIS PIC DE LA MIRANDOLE. »

A mon cher messire Alde Manuce Pio, ami très-honoré. Venise.

L'enveloppe porte :

A Saint-Paternian, maison de messire Andrea de Asula, là où on imprime.

En relisant attentivement la correspondance concernant l'arrestation d'Alde, je vois que dans la première lettre, en date du 17 juillet, au marquis de Mantoue, il dit que quand son compagnon Ceresara prit la fuite, il était revêtu de son manteau (le manteau d'Alde) et monté sur le cheval d'Alde (afin de mieux éviter d'être reconnu).

Dans sa seconde, en date du 18, il est dit que Ceresara dans sa fuite avait laissé tomber une partie du vêtement, et qu'ayant atteint le territoire d'Asola, il abandonna les effets et le cheval. Alde demande qu'on lui restitue le tout.

Le 25 juillet, le marquis de Mantoue écrit à Alde qu'il lui renvoie la valise et ses lettres et manuscrits, mais sans lui parler de ses effets.

Mais ce *feltro*, ne serait-ce pas ce manteau de drap dont Fr. Ceresarà était parti revêtu, et que dans sa fuite il aurait jeté sur la route? Or on sait qu'il est difficile partout et en tout temps de faire sortir du greffe quoi que ce soit.

1507.

Ces tribulations de tout genre, ces absences prolongées de Venise, ne permettaient pas à Alde de répondre en temps opportun aux lettres d'admiration et d'encouragement qu'il recevait, souvent de contrées fort éloignées, de petites localités obscures, où sa renommée et ses livres avaient néanmoins pénétré.

Voici une lettre adressée par un moine de l'Allemagne (1) et qui n'a pas dû trouver Alde chez lui, car sa réponse est postérieure d'une année.

Henri Urbain à Alde Manuce.

« Salut, homme très-éminent, salut en Jésus-Christ.

« La considération que notre couvent a pour toi est inexprimable! Tes livres si corrects, si remarquables, sont presque tous entre nos mains; nous désirons vivement posséder ceux qui nous manquent, et nous prions, nous supplions constamment Dieu, qu'il conserve et protége en toi le soutien des érudits. Notre voisin Mutianus Rufus, chanoine de Gotha, qui, au jugement même des plus

(1) Cette lettre est insérée dans: Sagittarius (Casp.), *Historia Gothana, ed. W.-Ern. Tenzelio;* Jenæ, 1700, in-4, p. 43.

savants, est un lettré accompli (1), et dont nous connaissons particulièrement la vertu et l'intégrité, ne cesse de te nommer la lumière de notre siècle, de te prodiguer les plus sincères louanges. C'est à son instigation que nous venons te saluer, te féliciter, et en même temps te prier d'adjoindre Henri Urbain au savant essaim dont tu as composé ton académie. Nous avons auprès de nous maître Spalatin (2), homme doué des plus rares qualités, qui s'empresse aussi de te saluer. Nous devons à ton intelligence supérieure, ainsi qu'à Mutianus, nos progrès dans les lettres. Aussi faisons-nous pour votre santé à tous deux des vœux qui vous sont dus à si juste titre et que nous nous empressons d'accomplir.

« Nous t'adressons quatre écus d'or, et, en échange, nous te demandons de nous envoyer par l'entremise de la maison Fugger (3), l'*Etymologicum magnum* (4), JULIUS POLLUX [1502], et, si ce n'est pas trop, les opuscules de BESSARION (5), de XÉNOPHON (6), d'HIÉROCLÈS (7), et les Lettres de MÉRULA (8).

« Le Christ te conserve!

« Au couvent [des Cîteaux] du val Saint-Georges (Georgenthal), 1505, le 12 des calendes de décembre.

(1) Conrad Muth, dit Rufus, de la couleur de ses cheveux, condisciple d'Érasme, fut reçu docteur en droit à Bologne, et à son retour en Allemagne devint ardent propagateur de l'humanisme.

(2) Georges Burkhard, dit Spalatinus, était alors professeur au couvent de Georgenthal.

(3) Les Fugger (*Foccharii*), célèbre maison de banque et d'industrie, avaient une succursale à Venise. — On sait que les Fugger furent les protecteurs d'Henri Estienne, qui, en reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus, a mis souvent cette indication sur le titre de ses livres: *Henricus Stephanus Fuggerorum typographus.*

(4) Venise, Calliergi, 1499, in-fol.

(5 et 6) Voir plus haut, p. 246 à 248.

(7) *Hieroclis in aureos versus Pythagoræ* (lat. a J. Aurispa); Patavii, 1474, in-4; Romæ, 1475, in-4.

(8) Merula, *Enarrationes;* Venetiis, 1474 et 1478, in-fol.

« Salut, patron des bonnes lettres. Mutianus, à qui je ne saurais rien refuser, veut que je tâche de l'introduire dans ton intimité. Mais comment le faire, étant si loin de toi? Je te demande seulement de me ranger, ainsi que le docteur Mutianus, parmi ceux que distingue le plus ton affection. Nous demeurons au pays de Thuringe, non loin des forges de Fugger (1). Adieu. — Du val Saint-Georges, aux calendes de décembre (2). »

Voici la réponse d'Alde (1).

A Henri Urbain, prêtre vénérable de Saint-Bernard et savant érudit, Alde Manuce le Romain, salut.

« J'aime fort Mutianus Rufus pour sa science et ses rares qualités; je suis son obligé, je l'avoue, puisqu'il ne cesse de bien parler de moi, et que ses éloges m'ont fait trouver en toi un ami que recommandent la sainteté des mœurs et l'étendue de ton érudition. Ce serait donc de ma part le comble de l'ingratitude, si je n'avais pour toi, pour Mutianus et Spalatin, hommes si savants, si pleins d'amitié à mon égard, une profonde amitié, et si je ne vous rendais affection pour affection. Je vous aime et je vous vénère; je vous dois des grâces immortelles pour m'avoir convié à cet échange d'une mutuelle amitié. Et vraiment, si vous n'aviez fait la première démarche, vous méritiez bien que je vous y invitasse le premier. J'ai appris avec beaucoup de joie que tu priais Dieu de me venir en aide au milieu des rudes travaux que j'accomplis dans l'intérêt des lettres. Continue ces prières, je te le

(1) « Non procul ab æraria Focchariorum officina. »

(2) Ce *post-scriptum* ajouté à la suite de la lettre doit être de Spalatinus.

(3) Cette lettre est insérée dans : Melch. Adami *Vitæ germanorum Jureconsultorum* (art. MUTIANUS); Heidelbergæ, 1620, in-8.

demande instamment, et engage ceux qui t'entourent à y joindre les leurs. L'œuvre que j'ai entreprise est en effet des plus difficiles; elle sera d'un très-grand profit à tous les lettrés, aux vivants et à nos successeurs. Adieu. — Venise, le 22 février 1506 (style vénitien, soit 1507 n. st.). »

En 1507 il ne parut qu'un petit volume in-8 : c'est la traduction faite en latin par Érasme de deux tragédies d'Euripide, l'*Hécube* et l'*Iphigénie en Aulide*, suivie d'une Ode en l'honneur de l'Angleterre, de son roi Henri VII et de ses fils, et d'une Ode en l'honneur de la vieillesse.

Ce petit volume est d'une extrême rareté. Renouard en possédait un exemplaire fort mutilé par quelque ardent orthodoxe dont il stigmatise avec indignation la stupide barbarie. Ainsi l'épître adressée par Érasme au cardinal de Cantorbéry, Guillaume, laquelle devait avoir quatre pages, en avait été coupée. Dans l'exemplaire de notre Bibliothèque de France, imprimé sur peau vélin, les deux dernières de ces quatre pages ont été enlevées, et partout le nom d'Érasme est recouvert d'encre. Ce qui a pu être cause de la mutilation de la dernière page de la préface, c'est cette souscription : « Vale et Erasmum in eorum numerum « ascribito, qui tuæ paternitati toto pectore sunt « addicti. » Mon exemplaire contient heureusement ces quatre pages et nulle part le nom d'Érasme n'a subi d'outrage. En effet, la haine contre Érasme était grande en France dans l'Université et à la Sorbonne,

et faisait mutiler son nom sur un grand nombre de livres qu'on lisait cependant avec avidité. Dans l'exemplaire de la traduction d'Hécube dont parle Renouard, partout les mots d'*Érasme*, de *Britannia*, de *Henricus septimus*, qui se rencontrent particulièrement dans sa pièce de vers *in Laudibus Britanniæ*, sont barbouillés d'encre, et je possède plusieurs exemplaires des *Epigrammata Erasmi* imprimés à la suite de l'Utopia de Morus où partout le nom d'Érasme est effacé (1).

Dans sa préface adressée aux Amis des lettres, Alde s'exprime ainsi :

« Érasme de Rotterdam, savant aussi docte en grec qu'en latin, a fait récemment une traduction en vers latins de l'Hécube et de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, avec autant de fidélité que d'élégance. Sur la demande d'un savant aussi éminent et d'un ami aussi cher, je me suis hâté de les mettre sous presse, d'autant qu'elle vous servira de modèle pour comprendre et interpréter le texte grec. Je ne saurais donc trop vous en féliciter. Jadis on manquait de livres et encore plus de maîtres instruits dans l'une et l'autre langue ; maintenant, grâce à Dieu, nous avons suffisance de bons livres et d'hommes savants en Italie et ailleurs, au point que de l'Islande (2) même on vient ici chercher des professeurs. Je ne me repens donc point des grands travaux que depuis long-

(1) Voyez sur cette animosité et la lutte incessante des catholiques et des protestants contre Érasme, ce philosophe *chrétien* qui usa sa vie à les vouloir concilier : *Études sur la Renaissance ; Érasme, Morus, Mélanchthon*, par M. Désiré Nisard. Parmi ces excellentes monographies se distingue celle d'Érasme.

(2) Thulé.

temps je consacre à publier les meilleurs auteurs, pour votre utilité et celle des hommes lettrés, et aussi du bonheur que j'en éprouve, pourquoi m'en tairais-je, βάλλ' οὕτως? dit le Poëte; si je puis encore faire mieux, comme je l'espère, ce sera pour votre bien, et plus encore pour les générations futures, et pour moi-même aussi :

Sublimi feriam sidera vertice.

« Adieu. »

Vient ensuite une longue épître d'Érasme adressée à l'archevêque de Cantorbéry, primat de la Bretagne, dans laquelle il expose les difficultés, résultant de la dépravation des manuscrits, pour l'interprétation de bien des passages, surtout dans les chœurs qu'un Œdipe aurait peine à comprendre. Il signale les tentatives de traducteurs où échouèrent ceux qui ont voulu s'essayer sur Hésiode, sur Théocrite, et l'essai plus malheureux encore de Philelphe qui a voulu nous donner aussi la première scène d'Hécube. Il espère donc que, tout en s'étant astreint à la difficulté de traduire vers pour vers, il aura un meilleur sort.

L'épître est suivie de cette pièce de vers adressée par Érasme au même archevêque.

Carmen iambicum trimetrum.

Scite poetas doctus apellat Maro
Cycnos, Guielme presulum eximium decus
Res mira dictu, ut cuncta consensu novo
Vati, atque holori congruant divinitus.
Niveus utrique candor, alter lacteis

Plumis, amico candet alter pectore.
Musis uterque gratus, ac Phœbo sacer.
Et limpidis uterque gaudet amnibus,
Ripis adæque uterque gaudet herbidis,
Pariter canorus uterque tum potissimum,
Vicina seram mors senectam cum premit.
Sed, qui tenent arcana naturæ, negant
Audiri olorem, ni sonent Favonii,
Nil ergo mirum, barbaro hoc si seculo
Canorus olim obmutuit vatum chorus,
Cum tot procaces undique obstrepant Noti,
Boreæque tristes, invidorum et pinguium,
Nulli faventum provocent Favonii.
Quod si bonis clementer ingeniis tuæ
Benignitatis blandus aspiret favor,
Ita ut facit, tota statim Britannia
Vates videbis exoriri candidos,
Adeo canoros, atque vocaleis, uti
In alta fundant astra Cycnorum melos,
Quos ipsa et ætas posterorum exaudiat.

En tête de l'Iphigénie est une autre dédicace au même archevêque où Érasme traite de la métrique dont Euripide a fait usage principalement dans les chœurs. Sur l'exemplaire cité par Renouard on lit ces mots en tête de la dédicace : *défense de la lire sous peine de damnation éternelle*. Le seul crime est le nom d'Érasme qui s'y trouve en deux endroits, mots recouverts d'encre dans l'exemplaire de la Bibliothèque de France.

1508.

En avril 1508, parut la seconde édition de la GRAMMAIRE LATINE D'ALDE, format in-4; c'est la réimpression de l'édition publiée en 1501.

Cette année ÉRASME vint à Venise, où il fit imprimer chez Alde une édition beaucoup plus ample de ses ADAGES, dont il avait donné un premier essai à Paris, en 1500, chez Jean Philippi. L'édition d'Alde parut en septembre 1508.

Dans sa préface adressée à Guillaume Montjoye, Érasme rend grâce à Alde de sa coopération et le remercie d'avoir mis à sa disposition tous les documents qu'il avait déjà réunis sur le même sujet; en sorte que, secondé par son obligeance et par le secours des amis d'Alde, non moins obligeants, Jean Lascaris, Baptiste Egnazio, Marc Musurus, le frère Urbain, et Jérôme Aleander, Érasme put compléter à Venise son recueil d'*Adages* dont il n'avait apporté que de maigres et confus matériaux (1); à mesure qu'il écrivait, Alde imprimait; et c'est ainsi qu'en neuf

(1) « Venetiam nihil mecum apportabam, præter confusam et indigestam operis materiam...., magna mea temeritate simul utrique sumus agressi : ego scribere, Aldus excudere. Aldus nihil habebat in Thesauro suo quod non communicaret, etc. (*Erasmi Adagia*, *chil. II*, *cent.* 1, *art.* I, au mot *Festina lente*, p. 350 de l'édition d'*Oliva Roberti Stephani*, 1558.)

mois l'édition fut exécutée. « Alde, nous dit Érasme, « avouait qu'il était étonné que je pusse autant écrire « au milieu du bruit effroyable que faisaient les ou« vriers. Je revoyais chaque feuille après les autres « corrections pour pouvoir faire les changements que « je jugeais nécessaires. Il y avait un autre correc« teur nommé Séraphin. Alde relisait après moi, et « lorsque je lui demandais pourquoi il prenait cette « peine, il me répondaît que c'était pour s'ins« truire (1). »

Dans son long commentaire sur l'adage *Festina lente,* Érasme se plaît à donner les plus grands éloges au savoir et à l'obligeance d'Alde et à son zèle infatigable pour améliorer les textes au moyen des manuscrits, qu'il faisait rechercher en Pologne, en Hongrie et ailleurs, et qu'on lui envoyait souvent accompagnés de présents pour en faciliter l'impression. « Si, dit-il, « quelque divinité protectrice venait en aide à Alde, « on le verrait publier tout ce que les langues grec« que, latine, hébraïque et chaldéenne (2) nous ont « laissé de monuments littéraires. » Dans cette dissertation Érasme entre dans de grands détails sur l'imprimerie d'Alde et sur *l'anere et le dauphin,* « marque « bien autrement glorieuse sur les livres sortis de ses « presses pour circuler parmi les amis des lettres et

(1) Érasme, livre II contre le prince de Carpi.

(2) Alde avait alors l'intention de faire graver des caractères syriaques, mais ce projet ne paraît pas avoir été exécuté.

« des sciences jusqu'aux confins de l'univers, que ne « l'est celle des monnaies impériales destinées à cir- « culer comme objets de commerce aux mains des « marchands. »

L'éloge qu'il fait d'Alde et de ses travaux mérite d'être reproduit (1).

(1) « Neque vero symbolum hoc tum illustrius fuisse crediderim, quum inscalptum imperatorio nomismati, negociatorum manibus terendum, circumferretur, quam nunc, quum ubique gentium, vel ultra christiani Imperii terminos, una cum omnigenis utriusque linguæ voluminibus propagatur, agnoscitur, tenetur, celebratur ab omnibus, qui liberalium studiorum colunt sacra : præsertim iis, qui fastidita barbara ista pinguique doctrina, ad veram atque antiquam aspirant eruditionem, ad quam restituendam Vir is, quasi natus, et ab ipsis, ut ita dixerim, fatis factus scalptusque videtur. Tam ardentibus votis unum hoc optat, tam infatigabili molitur studio, usque adeo nullum refugit laborem, ut literaria supellex, et integra et sincera puraque, bonis ingeniis restituatur. Quam quidem ad rem, quantum jam attulerit momenti, tametsi fatis pene dixerim invitis, res ipsa nimirum indicat. Quodsi pulcherrimis planeque regiis Aldi nostri votis Deus aliquis, bonis literis amicus, aspiraverit, et si quem numina læva sinant intra paucos annos, illud futurum polliceor studiosis, ut quicquid est bonorum auctorum in quatuor linguis, Latina, Græca, Hebraïca, Chaldaica, tum autem in omni genere disciplinarum, id unius hujus operæ, et plenum habeant et emendatum, nullamque jam literariæ supellectilis partem quisquam desideret. Quod simul atque contigerit, tum vero palam fiet, quantum adhuc bonorum codicum in abdito sit, vel retrusum ob negligentiam, vel suppressum quorundam ambibitione quibus hoc unum cordi est, ut soli sapere videantur. Tum denique cognitum erit, quam prodigiosis mendis scateant autores, etiam hi qui nunc satis emendati putantur. Cujus rei si cui libebit, velut ex degustatione, conjecturam facere, *Plinianas epistolas* quæ propediem ex Aldina officina prodibunt in lucem, cum vulgatis exemplaribus conferat, quodque ibi deprehenderit, idem id aliis expectet autoribus. Herculanum me Hercle facinus, ac regio quodam animo dignum, rem tam divinam, quasi funditus collapsam, orbi restituere, latentia pervestigare, eruere retrusa, revocare extincta, sarcire mutila, emendare tot modis depravata, præcipue vulgarium istorum excusorum vitio, quibus unius etiam aureoli lucellum antiquius est, quam vel universa res literaria. Adde iis, quod quantumlibet exaggeres eorum virtutem qui

Après avoir signalé les immenses travaux littéraires et typographiques de ce savant imprimeur, Érasme compare sa gloire à celle que Ptolémée s'est acquise en formant une vaste bibliothèque, mais restreinte à ses murs, tandis que celle d'Alde n'aura d'autres bornes que celles de l'univers.

Un exemplaire de cette édition de 1508, provenant de la bibliothèque de Grolier, se trouvait dans la collection Yemeniz. On y lisait cette note au verso du feuillet 112, au-dessous d'une médaille citée dans le texte :

« Ex eodem numismate cujus nobis ipse Aldus cum « Mediolani apud nos esset copiam fecit, hoc exem- « plum deductum propriam et inscriptam hic effi- « giem refert fidelissime Jo. Grolierius Lugdunensis. »

A la fin du volume l'inscription suivante est écrite de la main de Grolier : « Grolieri et amicorum ».

Une nouvelle édition, plus complète que celle de

respublicas sua virtute vel tuentur vel etiam augent, in re certe profana tum angustis circumscripta spatiis versantur, qui literas collapsas vindicat nam id pene difficilius quam genuisse primum rem sacram molitur et immortalem, tum non unius alicujus provinciæ, sed omnium ubique gentium omnium seculorum negotium agit. Postremo quondam Principum hoc munus erat, inter quos præcipua Ptolomæi gloria. Quanquam hujus bibliotheca domesticis et angustis parietibus continebatur, Aldus bibliothecam molitur cujus non alia septa sint quam ipsius orbis....

« Aldo hæc molienti, quis non favit eruditorum ? quis non suggessit aliquid, quod illum, laboribus tantis imparem, sublevaret ? Quoties ad illum, ab Hungaris ac Polonis missa sunt ultro vetusta exemplaria, non sine honorario munere, ut ea justa cura publicaret orbi ! »

Chiliad. II. Cent. I. n° 1, édition de 1508, fol. 113, *verso*.

1508, parut à Venise en 1520, *apud Aldum et Andr. socer.*, par les soins de François d'Asola. L'avis d'Alde aux studieux et la préface d'Érasme à G. Montjoye, qui figurent dans celle de 1508, n'ont pas été réimprimés.

Érasme, dans les éditions publiées de son vivant, ne cessa d'y apporter des changements et des additions; ainsi, dans la belle édition qu'en donna Henri Estienne en 1558 (*Oliva Roberti Stephani*) (1), Érasme, dans sa préface adressée A TOUS LES PHILOLOGUES, nous donne des détails sur les éditions publiées jusqu'à l'époque où il écrivait cette préface (2).

« J'ai donné le premier essai à Paris chez Jean « Philippi l'*Allemand* (Germanus), dont l'imprimerie « était dans la rue Saint-Marc (3), à l'enseigne de la « Trinité, l'an 1500; le mois n'est pas indiqué, mais « Faustus Andrelinus a daté l'épître (qui se trouve

(1) Adagiorum Chiliades quatuor cum sesquicenturia, Des. Erasmi Roterdami. Hæc editio multos græcorum latinorumque authorum locos emendatiores quam in aliis sint editionibus, indicem item longe locupletiorem habet. Henrici Stephani animadversiones in Erasmicas adagiorum expositiones.

(2) J'ignore dans quelle édition parut pour la première fois cette préface qu'Érasme a adressée *à tous les philologues;* mais, en tout cas, elle est antérieure au 4 juillet 1536, date de la mort de ce savant.

(3) Outre cette première édition imprimée en 1500 chez Philippi, rue *Saint-Marc*, notre Bibliothèque *de France* en possède une autre imprimée chez le même Philippi, datée de 1505, mais avec ce changement d'adresse : rue *Saint-Marcellin*. Ces deux éditions sont d'un format petit in-4°. Dans toutes deux, le nom d'Érasme est écrit Herasmus.

Il parait qu'Érasme n'avait pas eu connaissance de cette seconde édition, faite à Paris cinq ans après la première.

« en tête) du 15 juin de cette année. Peu après, « Josse Bade lui a fait concurrence (*æmulatus*); puis « Mathias Schurer à Strasbourg; ensuite nous en « avons publié en 1508, chez Alde Manuce, une qui « fut tellement augmentée, qu'elle forma un volume « in-folio. Froben l'a réimprimée et en a donné plus « de sept éditions, toutes avec des additions. »

A la suite de cette préface, Érasme en ajoute une autre où il annonce avoir publié deux index très-améliorés. Et au-dessous est un avis de H. Estienne, *Typographus Lectori*, où il explique les *nouvelles* améliorations qu'il a apportées à la rédaction de ces index.

Dans la préface qui précède celle d'Érasme, adressée à tous les philologues, Henri Estienne s'étonne qu'Érasme, cet homme si célèbre et si vénérable, ait pu en si peu de temps exécuter un ouvrage qui exige une lecture aussi complète de tous les auteurs grecs et latins, et qui rend un si grand service à tous ceux auxquels ce recueil épargne un tel soin. « Plût au « ciel, ajoute-t-il, que la mort n'eût point interrompu « les perfectionnements et les additions qu'Érasme « apportait successivement à cette œuvre; il aurait « rendu inutile ce que moi et d'autres y aurions pu « faire, et malheureusement le temps ne me l'a pas « permis autant que je l'aurais voulu (1). »

(1) « Quæ tamen aliquando adeo favente a me accipies : tum nimi-

Au bas de cette préface on lit ces quatre vers, que je crois composés par H. Estienne :

Erasmus loquitur :

Perfacile est, aiunt, proverbia scribere cuivis.
Haud nego; sed durum est scribere Chiliadas.
Qui mihi non credit, faciat licet ipse periclum;
Mox fuerit studiis æquior ille meis.

Budé partageait l'admiration d'Estienne pour un travail aussi utile, qu'il appelait le Répertoire de Minerve (*Logotheca Minervæ*). Michel Sonnius a donné à Paris (1579, in-fol.) une édition des *Adages* encore plus complète que celle d'Estienne. Il n'y a pas mis la longue préface d'Érasme *A tous les philologues,* mais seulement celle qu'il adresse à Guillaume Montjoye, et qui a figuré dans l'édition d'Alde de 1508.

C'est surtout en Allemagne que les Adages d'Érasme eurent un prodigieux succès. Mathieu Schurer les réimprima onze fois de 1509 à 1520; et Froben en donna dix éditions de 1513 à 1539, sans compter sept à huit éditions publiées ailleurs; mais en Italie, excepté à Venise, l'influence du clergé ne permettait même pas de les imprimer, et Paul Manuce, sur ses Catalogues, était obligé de dissimuler le nom d'Érasme par cette vague désignation : *Batavus quidam homo*.

« rum quum linguæ græcæ Thesauro (in quod opus paterno auspicio « atque ductu dies incumbo noctesque) colophonem imposuero. »

En novembre de cette année, parut, dans le format petit in-8, la première édition donnée par Alde des LETTRES DE PLINE, avec cette désignation : *Venetiis, in ædibus Aldi et Andreæ soceri*, qui annonçait publiquement l'association d'Alde avec son beau-père.

Cette édition, devenue d'une excessive rareté, est des plus précieuses sous plusieurs rapports, et peut être considérée comme une édition princeps, puisqu'elle contient 375 lettres divisées en dix livres, tandis que la précédente édition de Rome 1490 n'en contenait que 236 divisées en neuf livres, et que les éditions sans date de Venise (vers 1471), celle de Naples de 1476 et celle de Milan 1478, n'en renfermaient que 122 en huit livres.

C'est au sénateur vénitien Aloisio Mocenigo, ambassadeur en France, qu'Alde a dédié cette édition publiée d'après le très-précieux manuscrit que Mocenigo avait rapporté de Paris, et qu'il remit à Alde; mais, déjà deux ans auparavant, Joconde de Vérone (Fra Giocondo), dans son voyage en France, avait pris soin de transcrire ce même manuscrit et de le collationner avec ce soin, nous dit Alde, que cet homme, aussi célèbre comme savant érudit que comme architecte, apportait à toutes choses. Avec cette copie, Fra Giocondo avait donné à Alde le manuscrit de Julius Obsequens, qui fut publié par Alde à la suite des lettres de Pline; on voit que des liens

d'amitié existaient dès lors entre Alde et Fra Giocondo.

L'écriture du manuscrit original sur vélin était si ancienne, qu'on aurait pu, au dire d'Alde, la faire remonter au temps même où vivait Pline. Était-elle en lettres onciales ou gothiques? Alde ne nous dit rien à ce sujet, et l'on ignore si ce manuscrit a été conservé.

L'espoir qu'avait Alde de retrouver l'histoire de Trogue-Pompée et autres manuscrits d'auteurs célèbres, ce dont il reparlera dans sa préface en tête de Pompeius Festus en 1513, n'a pu malheureusement être réalisé. Voici ce qu'il nous dit à ce sujet. Bien que cette préface soit fort étendue, j'en donnerai la traduction en entier; elle nous offre un spécimen de l'esprit critique d'Alde.

Alde Manuce, Pius Romanus, à Aloïsio Mocenigo, chevalier et sénateur vénitien, salut.

«Il y a quelques années, quand j'entendais dire qu'on avait découvert soit des *Décades* de Tite-Live, qu'on croit à jamais perdues, soit des *Histoires* de Salluste ou de Trogue-Pompée, ou de tout autre ancien auteur, je traitais ces nouvelles de bavardages et de mensonges. Mais, depuis que tu nous as rapporté de France, où tu as rempli si honorablement les fonctions d'ambassadeur de notre Sénat, en te signalant par toutes les qualités qui constituent le grand orateur, ces *Lettres de Pline*, écrites sur vélin, en caractères tellement différents des nôtres qu'on ne peut les déchiffrer sans une longue étude, j'ai conçu

un merveilleux espoir qu'on découvrirait dans notre siècle la plupart des bons auteurs que nous pensions ne plus exister.

« Ce manuscrit, en effet, outre qu'il est très-correct, est si ancien que j'inclinerais à le croire du temps même de Pline. Or si, comme il semble, ce recueil de lettres nous a été conservé dès cet âge jusqu'à nos jours, je croirais volontiers que les œuvres de Tite-Live et celles d'autres écrivains, que nous supposions anéanties par l'effet du temps, de l'incurie humaine, d'accidents ou d'invasions étrangères, se retrouveront en quelque endroit cachées comme dans une prison impure et souillées sous la poussière. Je puis donc espérer les voir reparaître à la lumière, et même, avant la fin de mes jours, ressuscitées par la grâce de Jésus-Christ, σωτῆρος ἐάων. Aujourd'hui je suis heureux de publier, le plus correctement possible, ces lettres de Pline le Jeune, dont un grand nombre paraissent pour la première fois ; mais d'abord c'est à toi, illustre Aloïsio, qu'en est due la plus grande reconnaissance, toi qui, nous rapportant ce manuscrit, me l'as donné à imprimer. Cette reconnaissance s'étend aussi à Jucundus de Vérone, cet homme d'un génie supérieur, et si zélé pour les bonnes études, qui, deux ans avant que tu me livrasses ce manuscrit, m'en avait remis gracieusement, et par bienveillance pour les érudits, une copie faite par lui-même en France, avec le soin qu'il met à toute chose ; et, de plus, six autres recueils de ces lettres, soit inédites, soit imprimées en partie, mais collationnées par lui sur les anciens manuscrits. Ces lettres de Pline, aussi correctes que possible, vont donc être mises aux mains d'un public lettré, qui en sera redevable à toi et à notre Jucundus.

« Mais, puisque des lettres du dixième livre, adressées à l'empereur Trajan, semblent à quelques-uns n'être pas de Pline, soit parce qu'elles paraissent différer des autres sous le rapport du style et de l'élégance, soit parce que, contrairement à ce que les érudits ont remarqué, Pline,

dans ces lettres écrites à Trajan, lui donne le titre de *Dominus*, il faut démontrer que ces lettres sont aussi de Pline le Jeune. Sans doute, comme il le dit lui-même, quelquefois dans ses lettres son style est plus négligé; mais, pour celles qu'il adresse à Trajan, si on les examine attentivement, on reconnait qu'elles sont doctes et élégantes, et ne s'éloignent pas du style de Pline, toujours reconnaissable, particulièrement dans celle où il est question d'un certain Dion, qui avait placé les restes mortels de ses proches dans un lieu consacré. Dans ce procès dont il était juge, Pline, en effet, rapporte ce qui fut dit de part et d'autre; mais c'est ce qu'il a fait également dans d'autres lettres, où il rend compte à ses amis des causes qu'il a plaidées. Quant à démontrer qu'au temps de Pline il était déjà d'usage de donner aux princes le titre de *Dominus*, il suffit du passage suivant de Martial dans une lettre du huitième livre à Domitien : *Omnes quidem libelli mei, Domine;* et aussi celui-ci : *Edictum domini deique nostri.*

« On peut prouver par de nombreuses raisons que les lettres à Trajan sont de Pline : d'abord parce que, dans le plus ancien manuscrit, elles sont réunies, sous le nom de Pline le Jeune, avec celles qui sont déjà imprimées; et ensuite, que, dans une de ces mêmes lettres à Trajan, se trouvent et le passage de Pline sur les chrétiens et le rescrit de Trajan sur le même sujet, mentionné par Tertullien, Eusèbe, Paul Orose; en outre, divers passages des mêmes lettres attestent incontestablement qu'elles sortent de la main qui a tracé les lettres de Pline à ses amis. Ainsi, par exemple, ce qu'il dit au sujet de Voconius Romanus, dans la lettre du second livre adressée à Priscus : « Honorez, je vous prie, les miens d'un regard « favorable; je veux dire quelques-uns des miens, car, « voulant mettre de la discrétion à ma demande, je ne « parlerai que d'un ou de deux, ou plutôt d'un seul : c'est « Voconius Romanus. » Et peu après il ajoute : « Notre

« amitié a commencé avec nos études. Nous n'avions « qu'une même maison, à la ville et à la campagne. Il « prenait part à mes affaires comme à mes plaisirs. Où « trouver une affection plus sûre, et une compagnie plus « agréable? » Dans la même lettre, il félicite Voconius de ce que « son père était l'un des plus distingués dans l'ordre des chevaliers », et de ce que « son beau-père y acquit encore plus de considération ». Il vante aussi sa science et ses mœurs. Enfin, il parle de sa mère.

« Dans la quatrième lettre du dixième livre, à Trajan, il revient encore sur ce même Voconius : « La bienveillance « dont vous m'honorez, seigneur, et dont je reçois tant « de preuves, me donne la hardiesse de vous demander « des grâces, même pour mes amis, entre lesquels Voco- « nius Romanus tient l'un des premiers rangs. Nous avons « été élevés et nous avons toujours demeuré ensemble. » Et un peu plus bas : « Ce qui soutient ma confiance, ce « sont les mœurs de mon ami, c'est son attachement aux « belles-lettres, sa tendresse pour ses parents. C'est à ces « sentiments affectueux qu'il doit la succession de son « père, qu'il recueillit à sa mort, la libéralité de sa mère, « et l'adoption que fit de lui le mari de sa mère. Tout « cela reçoit un nouvel éclat par sa naissance et par ses « richesses héréditaires. »

« Au second livre, dans les lettres à Arrien, il parle ainsi de Marius Priscus : « Marius Priscus, proconsul d'Afrique, « accusé par les Africains, se borne à demander des juges « ordinaires, sans recourir à aucune défense. Corneille « Tacite et moi, chargés par ordre du sénat de la cause de « ces peuples, nous crûmes qu'il était de notre devoir de « remontrer au sénat que les crimes dont il s'agissait « étaient d'une telle énormité, qu'il était de notre devoir de « livrer à la justice Priscus, accusé d'avoir mis à prix d'or « la condamnation et même la vie des innocents. » Il revient de nouveau sur Marius Priscus dans la troisième lettre du dixième livre, à Trajan : « Par cette raison, dit-il,

« quand les peuples d'Afrique me demandèrent au sénat « pour avocat contre Marius Priscus, je m'y refusai, et « mon excuse fut reçue. »

« La grande amitié de Pline pour Tranquille Suétone est encore plus évidente dans ses lettres, et surtout dans celle où il lui dit : « Acquittez enfin la promesse que mes « vers ont faite de vos ouvrages à nos amis communs. » Elle se termine ainsi : « Donnez-moi le plaisir de voir « votre nom mis en lumière ; d'entendre dire que l'on « copie, que l'on entend lire, qu'on lit, qu'on achète les « œuvres de mon cher Suétone. Il est bien juste que notre « amitié réciproque vous engage à me rendre la même joie « que je vous ai donnée. » On lit dans une lettre du dixième livre, à Trajan : « Il y a longtemps, seigneur, que, charmé « des mœurs et de l'érudition de Suétone, je l'ai retiré « chez moi. Plus je l'ai vu de près, plus je l'ai aimé. Deux « raisons sollicitent en sa faveur le privilége dont jouis- « sent ceux qui ont trois enfants. L'une, qu'il mérite que « ses amis s'intéressent pour lui ; l'autre, que son ma- « riage n'a pas été heureux : il faut donc qu'à ma très- « humble supplication il obtienne de votre bonté ce que « la malignité de la fortune lui a refusé. »

« Ajoutons que, dans ses lettres en réponse à celles de Pline, Trajan se sert presque toujours de l'expression *Secunde carissime,* preuve d'une amitié peu commune. De toutes ces raisons, il ressort que Pline le Jeune est en effet l'auteur des lettres à Trajan, et elles doivent suffire pour convaincre même les plus obstinés contradicteurs, ceux qui cherchent, comme on dit, un nœud dans un jonc (c'est-à-dire des difficultés là où il n'y en a pas) (1).

« J'ai cru bien faire de publier avec cet ouvrage le *Panégyrique* de Trajan, d'abord parce qu'il m'a semblé très-

(1) M. Benjamin Aubé a publié sur cette question intéressante une dissertation des plus remarquables, insérée dans la *Revue contemporaine*, le 15 février 1869.

convenable de réunir dans un même volume tout ce que je pourrais avoir de Pline ; ensuite, parce que ce Panégyrique, à mon avis, est si élégant, si docte, si finement travaillé, si utile, que Pline me paraît s'y être surpassé. La noblesse des pensées et leur abondance, les purs et excellents préceptes qu'il donne pour guider sagement et heureusement sa vie, en font un ouvrage que tous doivent lire assidûment, mais surtout les hommes haut placés, les princes, ceux qui commandent aux autres, ceux à qui la direction et le soin des peuples est confié (λαοί τ' ἐπιτετράφαται, καὶ τόσσα μέμηλε). Il nous montre en effet dans Trajan la réunion de toutes les qualités qui font l'excellent prince, et indispensables à celui qui a reçu du fils de Saturne le sceptre et les lois pour régner sur les hommes (ᾧ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω σκῆπτρον τ' ἠδὲ θέμιτας, ἵνα σφίσι βασιλεύῃ). C'est donc à juste titre que l'on souhaite aux empereurs d'être « plus heureux qu'Auguste et meilleurs que Trajan ». On ne saurait à ce dernier comparer même le Cyrus de Xénophon, dont le portrait n'a pas été tracé conformément à la vérité historique, mais, comme le remarque Cicéron dans une lettre à son frère Quintus, pour donner le modèle idéal d'un gouvernement équitable. Trajan, au contraire, fut tel que nous le fait connaître son panégyriste. Aussi, de même que Scipion l'Africain avait toujours en main les livres de Xénophon, parce qu'il y trouvait exposés tous les devoirs de celui qui veut unir le zèle à la modération dans l'exercice du commandement, de même nous devons toujours tenir sous les yeux le Panégyrique de Pline le Jeune, afin que l'exemple d'un homme accompli, d'un empereur vaillant, du plus juste des princes, nous porte à l'imiter.

« Nous donnons aussi dans le même volume deux autres écrits, l'un de Pline, *sur ceux qui se sont illustrés par les armes ou par l'administration de la république,* l'autre de Suétone, *sur les grammairiens et les rhéteurs illustres.* Je n'ignore pas que ces écrits ont été l'un et l'autre attribués

par quelques-uns à Suétone, et cela d'après l'autorité de saint Jérôme, qui, dans son propre livre sur les hommes illustres, s'exprime ainsi : « Tu m'exhortes, Dexter, à suivre l'exemple de Suétone, et à passer en revue les écrivains ecclésiastiques, comme il le fait pour ceux qui se sont acquis un nom dans les lettres païennes. » Voilà ce que dit saint Jérôme ; mais, en examinant ses paroles, on voit qu'il réfute les érudits qui ont émis un avis contraire au nôtre. Il n'affirme pas que le livre de Suétone traite des capitaines ou des hommes publics, mais des écrivains ; c'est effectivement ce que nous pouvons voir dans son *De claris grammaticis et rhetoribus*, écrit imité par saint Jérôme, à la demande de Dexter. Le livre sur les hommes qui se sont distingués dans la carrière des armes ou de l'administration de la république est évidemment de Pline ; on en a pour garant le titre qui dans aucun manuscrit ne porte le nom de Suétone, ni de Tacite ou de quelque autre auteur, mais partout celui de Pline. C'est afin que l'édition de ces opuscules sur les hommes illustres parvînt plus correcte entre les mains des lettrés, que le savant Jean-Baptiste Egnazio l'a soigneusement revisée avec moi, bien qu'à la hâte, selon le peu de temps qui nous était donné.

« Enfin, j'ai ajouté à tout le reste le livre de Julius Obsequens *sur les Prodiges*, dont mon cher Jucundus, aussi aimable que l'indique son nom, m'a fait présent pour être imprimé en même temps.

« C'est sous tes auspices, Aloïsio Mocenigo, gloire du noble sénat de Venise, que nous avons mis au jour ce volume. Puisque tu t'es donné le soin de rapporter ces lettres de France et que tu m'en as confié l'impression, c'est à toi que les érudits en seront principalement redevables, et qu'ils en garderont la reconnaissance. Adieu.

« Venise, novembre, M. D. VIII. »

Rhetores Græci. Cette importante publication forme deux volumes qui contiennent un grand nombre de rhéteurs publiés pour la première fois. Le tome premier parut en novembre 1508 ; le second, en juin 1509.

C'est dans le premier volume, après les *Progymnasmata* d'Aphthonius, qu'Alde, ayant retrouvé les traités d'Aristote sur la *Rhétorique* et sur la *Poétique* qu'il n'avait pu joindre à sa grande édition, les fit paraître pour la première fois (voir plus haut, p. 104).

En tête du premier volume, Alde a mis une épître à Jean Lascaris, dont voici la traduction.

Alde à Jean Lascaris, ambassadeur du roi de France.

« Illustre et savant Lascaris, je sais avec quelle joie tu verras sortis de mes presses et livrés au public les ouvrages de rhétorique, puisque cela constate qu'au gré de tes désirs la langue grecque, presque anéantie par les incursions des barbares et l'injure du temps, revit et se propage au profit de tous les hommes zélés et studieux. Oui, je dois l'attester, toujours, dans ma longue et pénible carrière, tu m'es venu en aide et par tes conseils et par ta coopération en tout temps, en tous lieux, et maintenant à Venise, où depuis cinq ans tu remplis, avec autant de sagacité que de probité, les fonctions d'ambassadeur du roi très-chrétien. Non-seulement tu mets à ma disposition tes manuscrits, dont ta bibliothèque est comble, mais tu me stimules sans cesse à en hâter l'impression, surtout des plus importants. J'aurai donc la satisfaction de t'en offrir la dédicace, et à d'autant plus juste

titre que c'est toi qui nous as ramené de Grèce en Italie les *Préceptes pour la composition des déclamations*, de l'excellent rhéteur Sopater, qui font partie de ce recueil, et aussi tant d'autres qui sont l'honneur de la littérature; tels sont Antiphon, Dinarque, Andocide, Lycurgue, Isée, ce groupe des dix orateurs qui florissaient au temps de Démosthène, parmi lesquels Antiphon, nommé, en raison de son admirable talent pour persuader, Πειθὼ Ἀντιφῶντος, et Dinarque, dont l'énergie se rapproche de celle de Démosthène, en sorte que si l'un était le *blé*, l'autre était l'*orge*, à moins que par cette désignation on n'ait voulu signaler son infériorité; de même que, au dire de Suétone, *Plotius Gallus*, Plotius le Français, qui enseigna à Rome la rhétorique à Marcus Tullius Cicéron, encore enfant, était appelé par M. Célius *ordeaceus rhetor*, c'est-à-dire rude et vide.

« Ajoutez à cette collection Syrianus, Marcellin, Sopater, ces zélés et savants interprètes des œuvres rhétoriques d'Hermogène, que tu m'as confiés pour les imprimer, ce que j'ai promis et ce que j'exécute, et aussi les quarante-huit chants héroïques des Dionysiaques de Bacchus. Enfin, à qui mieux dédier ces savants maîtres qu'au ministre du Roi de France, toi dont la maison, toujours favorable aux hommes studieux, les accueille en si grand nombre, et dont plusieurs sont tes commensaux, justifiant ainsi ce que disent Euripide (1) et Horace (2)?

« En effet, tu n'es pas seulement issu de cette nation grecque, mère des plus grands hommes, mais encore de la race impériale des Lascaris, qui compte deux saints du nom de Théodore, et les deux Jean qui portent le même prénom que toi, le plus docte des Grecs dont tu es la gloire. Car les Grecs et les Latins te doivent une égale reconnaissance, puisque tu excelles aussi bien dans ces deux lan-

(1) Δεινὸς χαρακτήρ.

(2) Fortes creantur fortibus et bonis.

gues, et ne t'en doivent pas moins tous ceux de ces morts illustres que tu as rappelés du trépas à la lumière.

« Que tous ceux qui s'intéressent aux lettres se réjouissent donc de t'avoir pour patron, et prient Dieu que, conformément à tes désirs, tu restes toujours favorable à nos études. Quiconque les favorise, favorise les amis des lettres, et leur rend service aussi bien de nos jours que dans les temps futurs.

« Quant à moi, je ne cesserai jamais de poursuivre mon but, et, avec l'aide de Dieu, je redoublerai mes efforts en bravant toute fatigue et tous les obstacles. Si pourtant je ne pouvais continuer comme j'ai commencé, soit par quelque juste motif, soit parce que j'aurais trop promis, et qu'il survînt quelque arrêt dans le sauvetage des livres enfouis dans les ténèbres, sois certain que ce ne serait que comme ceux qui dans les luttes reculent pour mieux sauter.

« Adieu, Mécène de notre âge!

Mæcenas atavis édite regibus.

« Venise, novembre 1508. »

A la suite de cette épître est celle de Démétrius Doucas (qui a soigné le texte de cette édition), écrite en grec au Crétois Marc Musurus, et dont voici la traduction :

« Alde, auquel doivent savoir gré tous les savants qu'il oblige en sauvant du naufrage ce grand nombre de livres menacés d'y être engloutis, les multiplie à tel point qu'au lieu d'un seul manuscrit, souvent si rare à rencontrer, c'est mille exemplaires qu'il livre à la fois aux amis des lettres, à l'aide de l'intelligent et fécond procédé de la typographie. Si les dieux en eussent gratifié nos

ancêtres, combien de manuscrits dont nous sommes privés, soit par la fréquence des guerres, soit par les variétés des opinions théologiques, nous auraient été conservés par elle !

« C'est aussi par tes soins, Musurus, que dans la célèbre et très-docte cité de Padoue, où tu professes publiquement dans la chaire comme du haut d'un trône, on voit sortir chaque année de ton école, comme des flancs du cheval de Troie, tant de doctes disciples qu'on pourrait croire nés au sein de la Grèce et autochthones d'Athènes.

« C'est donc pour nous une consolation, dans les malheurs de notre patrie, de voir accourir en foule, à Padoue, tant d'amis de l'instruction qui se pressent autour de toi pour profiter de tes leçons. Courage donc, Musurus, et sans cesse, sans relâche, continue à interpréter pour tes amis et tes auditeurs cette rhétorique d'Hermogène, imprimée par notre cher et habile Alde, mon savant ami, et qui est aussi le tien.

« A la suite d'Hermogène, tu trouveras le traité de rhétorique du prodigieux Aristote, ce grand génie, δαιμόνιος, qu'on ne saurait trop louer, puisqu'il est le commencement, le milieu et la fin de la science.

« Puis après, les Dissertations de Sopater, cet ouvrage si rare et presque introuvable, que Jean Lascaris, ce digne descendant de la race impériale, a rapporté de Grèce en Italie, avec tant d'autres livres non moins utiles, et qui font le charme de la vie (βιωφελοῦς). »

Suit un éloge de Jean Lascaris, protecteur zélé de Musurus, et ambassadeur du roi des Celtes (France) près Venise, dans ces temps calamiteux.

Doucas parle ensuite des *Méthodes* de Denys d'Halicarnasse, « cet excellent critique dont les œuvres

« sont conservées comme un trésor inappréciable par « ceux qui ont le bonheur de les posséder, car ce ne « sont point des écorces et des feuilles qu'il donne, « mais des fruits aussi agréables que nourrissants. »

« Pour nous, après avoir longtemps et péniblement travaillé sur les manuscrits que de fortune nous avons rencontrés, et les avoir corrigés, nous en livrons la réunion aux amis des lettres et à tous ceux qui s'intéressent à la rhétorique; ils y trouveront une source inépuisable. Dans ce magnifique jardin hellénique, cultive donc et fais prospérer par tes soins et ton savoir tant de beaux arbres pour l'utilité de tes initiés, et cela d'une manière digne de notre nation et de la gloire immense que tu t'es acquise. »

En tête du second volume, Alde, dans la lettre qu'il adresse à Musurus (1), professeur de lettres grecques à Padoue, le félicite de son savoir en grec et en latin et du service qu'il rend dans l'illustre gymnase de Padoue en propageant et faisant aimer les études grecques dont il fait l'éloge en s'appuyant sur Horace et Cicéron, et il en cite les plus beaux passages. En lui dédiant les ouvrages des Rhéteurs grecs qui composent ce second volume, il lui dit qu'il s'étendrait davantage sur leur mérite, si son âme était plus calme dans ces temps désastreux.

Vicinæ ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.

(1) Cette lettre est datée du 12 *juin* 1509, tandis que la souscription finale de ce second volume est de *mai* de la même année.

1509.

En 1509 Alde ne publia dans le format petit in-fol. que les *Opuscules* de PLUTARQUE; c'est la première édition des traités divers de Plutarque plus connus sous le nom de *Moralia*. Ils forment un énorme volume in-fol. de près de onze cents pages en petit caractère. Démétrius Doucas de Crète, un des membres de l'Académie aldine, en fut l'éditeur, ainsi qu'il nous en informe dans sa préface en grec. Alde, dit-il, s'est conformé aux textes des excellents manuscrits appartenant au cardinal Bessarion alors à Venise. Il fut aidé dans ce travail par Érasme qui s'occupait de la révision des textes dans l'imprimerie d'Alde, et aussi par Jérôme Aléander (1) qui en vers grecs, comme Démétrius Doucas dans sa préface grecque, rendent grâce à Alde d'avoir exhumé ce recueil où tant de précieux traités honorent l'humanité qui va jouir de cet inappréciable présent, Ἄλδου χορηγοῦντος, ἡμῶν τε διορθούντων.

La publication des OEuvres morales de Plutarque fut un des plus grands services qu'Alde ait rendus aux lettres, et il témoigne sa joie et sa satisfaction avec

(1) C'est vers cette époque que Louis XII appela Aléander, dont la réputation était justement méritée, à Paris pour y professer les belles-lettres. Il y expliquait le matin les auteurs grecs et le soir Cicéron, et, malgré les statuts qui excluaient les étrangers, ses succès le firent nommer recteur de l'Université.

une sorte d'expansion pour avoir pu mener à bonne fin un aussi grand travail. On lira avec intérêt dans la lettre en tête des *Moralia* le tableau fait par Alde des mœurs du temps, et aussi le récit de l'accueil qu'il reçut dans la famille d'Antiquario, auquel il les a dédiés, et de la fête que lui firent ses amis lors de son arrivée à Milan.

A Jacques Antiquario de Pérouse (1).

« Tout ce qui est bon est difficile à faire. Cette vérité, applicable à tant de choses, l'est en particulier aux *Morales* de Plutarque, dont j'ai fait rechercher avec soin et réunir les manuscrits pour en livrer le recueil à l'impression. Jusque-là, que d'empêchements dans cette tâche, et, d'autre part, que d'ennuis et de contrariétés ! Il m'a fallu plus d'une fois laisser la besogne en chemin; mais, puisqu'à force de peine on vient à bout de tout, la voici enfin accomplie.

« Pour te dédier ce livre, mon cher Antiquario, j'ai une foule de bonnes raisons : ton admirable droiture, tes connaissances variées, ton goût exquis, notre amitié commune, et, par-dessus tout, l'excellence de tes mœurs, qui te rendent supérieur même aux leçons du sage Plutarque.

(1) Jacques Antiquario, né à Pérouse, mort à Milan en 1512, fut secrétaire des ducs de Milan jusqu'à l'occupation française, et passa alors dans le parti du roi de France, qui le combla de bienfaits. Après la victoire d'Agnadel, remportée par Louis XII sur les Vénitiens, Antiquario composa ce panégyrique en l'honneur de son protecteur : *Oratio Jacobi Antiquarii pro populo Mediolanensi in die triumphali Ludovici Galliarum regis et Mediolani ducis de fractis Venetis;* Mediolani, Alex. Minutianus, 1509, in-4°. Il eut des rapports d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps, et se montra très-libéral envers les littérateurs.

Saurait-on mieux rencontrer pour la dédicace d'un traité de morale que le nom de celui qui en est la vivante expression ?

« A Milan, où j'étais ton hôte, j'ai su apprécier tes éminentes qualités et la pureté de ton cœur. Un adolescent aussi, le jeune Antiquario, ton neveu, m'y a ravi d'aise ; il y avait en lui un parfum de modestie, un goût si vif des belles-lettres, que l'élève, déjà si fort en grec et en latin, devait à mon sens bientôt passer maître et t'égaler en science et en vertu. Quoi encore? Tout, jusqu'à tes secrétaires, me charmait dans ta famille, si distinguée, si pure, si semblable au maître.

« Quelle vérité dans cet adage, auquel je m'associe : « Tel on voit le chef de famille, tel le noble, tel le prince, tel l'homme d'État, tels aussi seront les membres de la famille, les employés, les serviteurs, l'État même et le peuple » ! Cette pensée, Cicéron, dans son *Traité des lois*, l'a rendue en termes choisis, comme il sait le faire. Les fautes des grands produiraient moins de mal (sans en vouloir atténuer l'importance), s'ils ne servaient d'exemple à tant de gens. Interroge l'histoire : tu y verras que tels sont les chefs de l'État, tel a été aussi l'État. Partout où l'on se règle sur la conduite des grands, on les copie servilement. Cette remarque n'est pas moins juste que celle de Platon, quand il dit : Changez la musique de vos artistes, et la république se modifiera. A mon tour, je dirai : Que les grands prennent un autre train de vie, et les mœurs du peuple se corrigeront. Les princes vicieux font à leur pays un mal d'autant plus cruel, que les vices qu'ils engendrent, ils les communiquent à leurs sujets ; ils sont doublement funestes, et par leur corruption et par celle d'autrui. Leur exemple nuit encore plus que leurs fautes.

« Ah ! mon cher Antiquario, si tous ceux qui s'élèvent au-dessus du vulgaire étaient, comme je le souhaite, des modèles de vertu ; s'ils pouvaient te ressembler, certes on ne tarderait pas à voir le bonheur régner parmi les hom-

mes, les crimes et les vices bannis de la terre d'un mouvement unanime, et avec eux, suivant Ovide, ruse, perfidie, trahison, violence, soif des richesses ; et l'on verrait tout le cortége des saintes vertus, probité, franchise, vérité, bonne foi, prendre leur place. Mais bien rares sont les honnêtes gens à notre époque. C'est précisément pour cela qu'il me serait doux de toujours être à tes côtés, dans ta compagnie, toi que j'ai connu si bon et si honnête jusque dans cette causerie familière qui reflète si bien le caractère de l'homme; car cette maxime attribuée à Solon : « Telle vie, telles paroles, et telles paroles, telles actions », ne manque pas de réalité.

« Ils avaient bien raison, Galéas et Ludovic, ces illustres ducs de Milan, de te tenir en grande estime, et tes concitoyens ont encore bien raison d'être unanimes à faire ton éloge. Je rougirais, mon cher Antiquario, de te parler ainsi de toi-même dans une lettre privée; mais ces épîtres dédicatoires, placées en tête des ouvrages qui sortent de nos presses, bien qu'adressées à de simples particuliers, sont écrites dans l'intérêt public et doivent être lues de tous les savants qui les auront entre les mains. Veuille donc me pardonner si je veux, d'après le sincère témoignage que je porte ici de tes mœurs si pures, de ta vie irréprochable, de ta haute probité, de ta perfection morale, si je veux, dis-je, faire connaître mon cher Antiquario à tous les hommes d'étude de notre siècle, et même à ceux de l'avenir, tant qu'on lira nos écrits et qu'ils seront, avec les *Morales* de Plutarque, sous les yeux des gens instruits. Bien plus : il y a entre nous une si tendre sympathie, qu'aux trois ou quatre couples d'amis fameux dans l'antiquité, je veux qu'on en ajoute un nouveau, celui d'Antiquario et d'Alde.

« Il m'est venu à l'idée de reproduire plus bas les vers hendécasyllabes qu'à mon arrivée chez toi, à Milan, tu as improvisés pour fêter ma bienvenue; qu'ils servent à témoigner des liens qui nous unissent!

Aldus venit en, Aldus ecce venit, *etc.*

. . . .

Nunc, o nunc, Juvenes, ubique in urbe
Flores spargite. Vere namque primo
Aldus venit en, Aldus ecce venit.

Le mois suivant (avril), Alde donna, dans le format in-8°, sa première édition de SALLUSTE, d'après deux excellents manuscrits rapportés de Paris par Lascaris et par Frère Giocondo de Vérone, ces deux personnages si distingués et si dévoués au culte des lettres; c'est ce que nous apprend Alde Manuce dans sa dédicace à Bartolomeo Liviano (1), *Venetarum copiarum gubernatori, Romanæque militiæ instauratori.*

Le même mois (2) parut une seconde édition d'HORACE, plus correcte que la première. Alde y ajouta un excellent traité *de Metris Horatianis*, composé par lui avec tant de méthode que ce traité fut souvent réimprimé. Cette édition, presque aussi rare que celle de 1501, est suivie de l'indication des changements introduits dans le texte. Elle contient quelques leçons importantes et particulièrement celle-ci, ode 25 : *Dedicet Euro* au lieu de *Hebro* (3).

(1) Barthélemy Alviano, en latin *Livianus*, mort en 1515, célèbre général vénitien qui perdit contre Louis XII la mémorable bataille d'Agnadel, etait un ami passionné des belles-lettres.

(2) La souscription finale porte la date de *mars*, mais l'épître dédicatoire est datée du 3 *avril*.

(3) Cette meilleure leçon que la prononciation gréco-italienne ren-

L'épître dédicatoire, aussi aimable qu'enjouée, adressée par Alde au jurisconsulte Charles Giaffredo (de Jouffrey), président du sénat royal de Milan, contient le récit de son arrestation sur le territoire de Mantoue en 1506, arrestation dont les motifs étaient inconnus jusqu'à la publication faite par M. Baschet de la correspondance d'Alde avec le duc de Mantoue (voyez plus haut, p. 286). Giaffredo était alors à Mantoue comme ambassadeur du roi de France.

Dès qu'il fut informé de l'arrestation d'Alde à Canneto, à vingt milles de Mantoue, il accourut près du prince pour obtenir l'ordre de la délivrance d'Alde et vint lui-même, avec sa suite, à cheval, accompagné de nobles mantouans, pour le mettre en liberté et lui faire restituer son argent en totalité, *usque ad assem,* ses vêtements, ses chevaux et tout son bagage. Alde raconte gaiement l'étonnement du préfet de cette petite ville, lequel, après l'avoir fait comparaître la veille devant lui, escorté par près de cent hommes armés, et fait jeter pendant les chaleurs de juillet dans un affreux cachot, le voyait maintenant assis à table en si nombreuse compagnie tout à côté de l'ambassadeur du roi de France. Se confondant en excuses de l'avoir traité avec si peu d'humanité, il se mit à remplir humblement les fonctions d'*architriclin,*

dait homophone, fut introduite par les contrefacteurs de Lyon dans l'édition d'Horace, même format et d'un caractère à peu près semblable, publiée par Simon Charpentier.

comme Nasidienus lorsqu'Horace était assis à table à côté de Mécène. Alde croit donc ne pouvoir rien offrir de plus convenable à Giaffredo que la dédicace de sa nouvelle édition d'Horace fort améliorée, se souvenant que c'est à Mécène qu'Horace a dédié ses œuvres, comme à son protecteur et à son bienfaiteur; hommage qui lui est d'autant mieux dû que pour Alde et bien d'autres il est un véritable Mécène par ses bienfaits, son mérite, sa dignité et son amour des lettres. « Vous êtes plus que mon bienfaiteur, lui dit-« il, vous êtes mon sauveur. En me délivrant de ma « prison, vous m'avez plus obligé qu'Horace ne le fut « par Mécène; à plus juste titre je puis donc vous « dire :

« O et præsidium et dulce decus meum! »

Alde mentionne aussi le travail auquel il s'est livré dans son traité *de Metris Horatianis* (1), qui n'occupe pas moins de quarante pages, et qui a été reproduit d'abord par Henri Estienne, et ensuite dans un grand nombre d'éditions, particulièrement dans la grande et magnifique édition d'Oxford, publiée par Combes en 1792.

(1) Voici comment Alde l'annonce : « Rationem undevigenti metrorum generum, quibus Horatius in hoc opere usus est, sic inserui suis locis, ut se sponte offerant vel nolentibus, et distinctiones subindicationesque, ut quisque locus exigebat, apposui, quæ cum bene collocatæ sunt commentariorum vice funguntur. »

Dans son édition d'Horace, Henri Estienne l'a réimprimé parmi d'autres savantes dissertations et commentaires, sous ce titre : *De undevigenti generibus metrorum Horatii tractatus Aldi Manutii.*

1510 et 1511.

La ligue de Cambrai contre Venise et les désastres qui en furent la suite forcèrent Alde à suspendre encore une fois les travaux de son imprimerie pendant les années 1510 et 1511. C'est en 1510 que l'empereur Maximilien écrivit à Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, pour lui recommander son *familier* (c'est ainsi qu'il désigne Alde), afin de lui faire obtenir la restitution des biens qu'on lui avait enlevés.

Voici cette lettre :

« *Maximilien, par la grâce de Dieu, empereur des Romains.*

« Déjà nous vous avons écrit pour vous recommander notre cher, notre fidèle et notre *familier* Alde le Romain. Nicolas Phrysius (1) a dû vous en parler, selon l'avis que nous lui en avons donné, particulièrement au sujet de quelques possessions, maisons et autres biens appartenant audit Alde dans le *château d'Asola;* et comme, en raison des très-grands services qu'il a rendus et rend journellement à tous les littérateurs par son savoir et sa bienveillance, nous avons pour lui une véritable affection, nous ne doutons pas que vous n'ayez pour lui les mêmes sentiments. Nous voulons qu'en toute occasion on lui vienne en aide et qu'on lui soit favorable; à cet effet, nous vous le recommandons de tout notre pouvoir, afin que vous avisiez à ce qu'on lui restitue ce qu'on a pu lui prendre,

(1) Ambassadeur de l'empereur auprès de la cour de Mantoue.

y compris les intérêts arriérés et les revenus. Et si, pour une cause quelconque, on ne pouvait lui restituer le tout, faites en sorte qu'au moins il ne soit rien innové (?) contre ledit Alde, et aussi contre son beau-père André d'Asola, qui en était possesseur, et que les revenus et intérêts soient mis en séquestre dans les mains des fermiers et des débiteurs, jusqu'à ce que, en temps opportun, la justice puisse en connaître. En agissant ainsi, vous me serez très-agréable.

« Fait dans notre cité impériale de Vienne le 26 (?) 1510, et de notre règne le vingt-cinquième.

« Écrit de la main propre de Sa Majesté impériale.

« De Bannissis (1). »

(1) *Maximiliano, divina favente clementia, Romanorum Imperator semper Augustus*, etc.

« Te havemo scripto altre volte in recomandatione del fidele dilecto Aldo Romano familiare nostro e anchora te ne debe essere sta parlato da Nicolao Phrysio, secundo la commissione alhora da noi data, precipue sopra certe possessione, case, et altri beni pertinenti a detto Aldo nel castello de Asula, e perche epso Aldo per la doctrina, bontà sua, e grandi comodi facti e va facendo generalmente a tutti li Litterati noi grandemente amiamo, como etiam per li medesimi respect non dubitamo sia amato da te, volemo in ogni sua occurrentia continuamente aiutarlo e favorirlo, per tanto quanto possemo te lo recomandiamo che sei contenta provedere li sia restituito dicta sua roba cum li fructi e denari inde percepti. Et si per qualche causa non potesse fare totale restitutione, al mancho opera che in le supradicte robe contra dicto Aldo et anchora contra Andrea suo suocero al quale gia pertinevano non sia innuato cosa alcuna, et che li fructi de epsi restino sequestrati in mano de li presenti fictuali e debitori, finche si possa in più apto tempo sopra ciò conoscere quello vole la justitia et in ciò ne farai cosa gratissima.

Datum in civitate nostra Imperiali Augusta die vigesima sexta (?) anno Domini MDX regni nostri Romani vicesimo quinto.

Ad mañ; Caes. M^tis ppm.

De Bannissis. »

Il s'agit ici sans doute de quelques propriétés que la femme d'Alde lui avait apportées en mariage, et qui avaient souffert de l'invasion des alliés sur le territoire vénitien.

On se rappelle que, grâce à la munificence de son protecteur le prince Alberto de Carpi, Alde possédait aussi des terrains à Carpi, localité qui à cette époque dépendait beaucoup de la famille d'Este. Ces propriétés se trouvant aussi exposées aux éventualités de la guerre, Alde se rendit en 1511 à la cour de Ferrare pour y solliciter la protection de la duchesse, qui était alors Lucrèce Borgia. Il dut recevoir près d'elle un accueil bienveillant, car il dédia plus tard à cette princesse, comme témoignage de gratitude, les poésies des Strozzi (1514), et lui décerna l'épithète de *divine* dans son épître dédicatoire.

De Ferrare il alla à Bologne, d'où il adressa en latin la lettre suivante à un de ses amis :

Alde à Paul Bombasio, de Bologne (1).

« Je te salue, mon cher Paul, ainsi que notre cher Scipion, ton beau-père, et tous ceux avec qui tu vis là-bas. Sache que je suis présentement à Bologne, dans ta maison, où j'ai reçu de ton frère Jérôme, suivant sa coutume, la plus affable hospitalité. Je préférerais cependant te voir ici, avec Scipion, ou être moi-même auprès de vous. Mais

(1) Le texte latin de cette lettre a été donné par Renouard, p. 519.

j'espère qu'un jour viendra où il nous sera donné de vivre longtemps ensemble.

« Peu avant de quitter Bologne pour aller à Venise par Ravenne, tu m'écrivis d'envoyer *Virgile* à l'archevêque de Salerne, qui réclamait instamment ce volume. Comme je n'avais pas le loisir de t'écrire, je mandai à Frédéric (1) de te conseiller, ainsi qu'à Scipion, de ne pas prendre par Ravenne, attendu que la mer n'était pas sûre au mois de mars, et que votre navire risquerait d'être capturé par les galères ferraraises; j'ajoutais que le mieux était de passer par Ferrare, *où vous auriez pu rester quelques jours avec moi.* En même temps que la lettre à Frédéric, je remis le volume pour l'archevêque, à qui j'aurais rougi de rendre visite avant qu'il ne l'eût reçu; mais, à mon grand regret, ni la lettre ni le livre ne sont parvenus à leur adresse. L'un et l'autre avaient été confiés aux Malchiavelli, banquiers de Ferrare, qui devaient les envoyer à Bologne. Lorsque Frédéric revint auprès de moi et m'informa de ce qui était arrivé, j'allai trouver ces Malchiavelli; je leur demandai à qui ils avaient remis le livre. Ils me répondirent : « Nous l'avons envoyé à Hercule, surnommé le Sage; nous vous donnerons une lettre pour lui. » Mais Hercule affirme n'avoir reçu ni lettre ni livre. Tu vois que les embarras ne me manquent pas. Je pourrais donc dire plus justement qu'Énée : « Nous sommes entraînés de malheurs en malheurs; *nos alia ex aliis in fata vocamur.* » Adieu, et aime-moi comme tu sais aimer. — Bologne, 20 avril 1511. — Ton Alde. »

(*Adresse :*) « Au savant Paul Bombasio, de Bologne, l'un des maîtres d'aujourd'hui en langues grecque et latine. A Venise, près le pont du Rialto, à l'enseigne de la Tour. Aux soins de M. André d'Asola. »

(1) Probablement Frédéric d'Asola, beau-frère d'Alde, ou peut-être Frédéric de Ceresara.

1512.

L'imprimerie fut enfin rouverte en 1512, année de la naissance de Paul Manuce, par une seconde édition des *Erotemata* de Chrysoloras, in-8° (voy. Fabricius, VII, p. 39). Ce volume contient, outre les Ἐρωτήματα τοῦ Χρυσολορᾶ et son traité Περὶ ἀνωμάλων ῥημάτων, un traité de Démétrius Chalcondylas, Περὶ σχηματισμοῦ τῶν χρόνων, un traité de Théodore Gaza et des pensées morales, μονόστιχοι, de divers poëtes.

Alde dédia ce volume au jeune César d'Aragon (*Cæsari Aragonio*), qui ne peut être que le troisième fils de Frédéric III d'Aragon, roi de Naples, et de sa seconde femme Isabelle dite Éléonore de Baux, fille de Pierre de Baux, duc d'Andria. Le roi Frédéric, dépouillé de ses États par Louis XII et Ferdinand le Catholique, obtint du roi de France le titre de duc d'Anjou, et mourut à Tours en 1504. César d'Aragon se retira à Ferrare, où il décéda à l'âge de vingt-huit ans, sans laisser d'autres traces dans l'histoire (1). C'est pendant son séjour à Ferrare qu'Alde a dû faire la connaissance de ce jeune prince exilé, doué des plus heureuses dispositions. Voici la traduction de l'épître dédicatoire qu'il lui adresse :

« Manuel Chrysoloras, qui le premier (*Primus Iuniorum*) a rapporté en Italie les lettres grecques et les a

(1) *Art de vérifier les dates.* — Moréri.

professées longtemps à Florence, a publié les Rudiments de la Grammaire grecque, très-bien et très-brièvement exposés. C'est d'après le conseil de Marc Musurus, de Crète, qui professe ici devant un auditoire aussi nombreux que savant, que nous avons cru devoir les imprimer, en y joignant quelques traités qui ne seront pas inutiles à l'étude du grec. En raison de l'affection que je porte à la famille d'Aragon, et à toi particulièrement, j'ai cru devoir t'offrir la dédicace de ce livre que je viens d'imprimer, afin qu'il t'aide à te perfectionner dans l'étude du grec, à laquelle tu t'es adonné, de même qu'à la langue latine, et que dès l'âge de douze ans tu savais déjà assez bien pour comprendre à la lecture leurs écrits en vers et en prose (1). Courage donc, jeune prince, courage! Applique-toi aux bonnes lettres, et tu y acquerras tous les mérites que les enfants des rois doivent posséder. Je suis convaincu qu'avant d'avoir atteint l'âge viril, tu seras l'honneur de ton illustre maison, bien qu'Homère ait dit :

Παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται·
οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.

Mais je ne doute pas que ta nature, ton génie, ta modestie et tes mœurs, dans un âge si tendre, ne te rendent semblable à ton père, cet excellent roi, et même, ce qui serait une grande exception, supérieur, s'il est possible (2). »

Une troisième édition de la Grammaire de Lascaris, in-4°, en grec, avec la traduction latine en re-

(1) « ... quando sic jam latinis profecisti nondum annos natus duodecim ut et carmine, et prosa oratione quod legis intelligas. »

(2) « ... ea est indoles, id ingenium, ea modestia, ii mores tui in hac tua tenerrima ætate, ut non modo Patris similis, optimi Regis, sed vel eo melior, id quod paucis admodum datum est, futurus videare. »

gard, parut en octobre de cette année. Dans un avis au lecteur, Alde dit que la traduction latine qu'il a faite de la Grammaire de Lascaris lui a donné beaucoup de peine, et qu'il y a joint le Tableau de Cébès pour encourager la jeunesse à entrer dans la bonne voie. Dans sa première préface en tête de cette Grammaire (édition de 1495), Alde avait regretté que cet homme si renommé à tous égards n'eût pu revoir sa grammaire avant sa mort, arrivée récemment.

Cette troisième édition contient une dédicace à Ange Gabrieli, sénateur vénitien, élève de Lascaris et membre de l'Académie aldine. Alde y déplore ainsi la mort de Lascaris :

« Sed illud non possum non dolere, non licuisse Constantino lucubrationes suas omnes cura nostra impressas ante videre quam e vita discederet, quod si accidisset, visus sibi fuisset superare omnium fortunas. Id ego et ex epistolis, quas ad me super ea re scripsit, facile perspexi, et quia librum tertium περὶ ὀνόματος καὶ ῥήματος sic finivit : εἴη εὐτυχὲς ὥσπερ τὸ πρῶτον, quasi præsagiens futurum, ne non secundum et tertium libros suos, ante quàm moreretur, impressos videret, ut primum vidit. Atque hoc illud est, quod mihi maxime dolet, et si quicquam in illius interitu mali accidit, non ipsi, sed nobis accidit orbatis viro optimo et parente literarum græcarum. »

Alde a donné cette année une nouvelle édition des Épitres familières de Cicéron, et, ce qui est extraordinaire, c'est qu'à cette même date il en ait exécuté deux différentes éditions. Cependant Re-

nouard, qui les a possédées toutes deux, indique des différences qui ne laissent aucun doute à ce sujet; mais il n'en est pas de même de la sincérité de la date. Malgré le fréquent emploi que, surtout vers cette époque, on faisait des Lettres familières de Cicéron qui servaient de modèle à quiconque écrivait en latin, et le nombre en était grand, il me semble cependant difficile qu'une édition ait été épuisée si vite qu'il eût fallu en réimprimer une autre dans le cours de la même année. Peut-être, vu le malheur des temps, Alde n'avait-il tiré de la première qu'un très-petit nombre d'exemplaires, en sorte que le besoin journalier de ces Épîtres l'aura forcé d'en hâter une nouvelle édition.

Renouard fait remarquer, et avec raison, que toutes ces éditions des Lettres familières de Cicéron, imprimées par Alde en 1502, 1512 (deux éditions), 1522 et 1533, sont devenues d'une extrême rareté; jusqu'à présent je n'ai pu en acquérir une pour ma collection d'Alde.

Elles ont eu le sort des autres ouvrages populaires, qui, lus et relus, usés par l'usage journalier, ont fini par disparaître complétement. C'est ce qui arriva aussi aux *Colloques familiers* d'Érasme, imprimés à 24,000 exemplaires, et dont Renouard n'a pu trouver qu'un seul, qui était encore imparfait.

En tête de cette édition, *accuratius recognita,* est

reproduite la préface d'Alde à Sigismond Turzo qui avait figuré dans celle de 1502.

1513 (1513-1514 n. st.).

En 1513, Alde imprima, dans le format petit in-8, les *Commentaires* de César, revus sur un grand nombre de manuscrits par Fra Giocondo (Jucundus) qui a enrichi cette édition d'une carte des Gaules, des figures du célèbre pont sur le Rhin et des plans de plusieurs villes de la Gaule, le tout sur bois. Dans une préface, qui n'a pas moins de cinq pages, adressée par Jucundus à Julien de Médicis (frère de Jean de Médicis, depuis Léon X, et fils comme lui de Laurent de Médicis), il dit avoir trouvé pour ce travail un très-grand nombre de manuscrits, et en avoir acheté plusieurs tant en France qu'en Italie. Il rend compte des soins qu'il a pris pour cette édition en confrontant ces manuscrits et en consultant à Venise les savants les plus distingués convoqués par lui à cet effet. En tête sont deux préfaces d'Alde adressées l'une au lecteur, l'autre aux studieux. La première, datée de novembre 1513, traite du plan de l'ouvrage; la seconde, datée de décembre suivant (1), est un résumé

(1) D'après la souscription finale, l'impression du texte des *Commentaires* de César a été terminée en *avril* 1513 ; mais le volume n'a pu paraître qu'à la fin de cette année, la seconde préface d'*Alde* étant datée du mois de *décembre*.

de la géographie de la Gaule, suivi d'un index de noms propres en latin et en français.

Parmi les pièces préliminaires, on trouve le bref du pape Alexandre VI, en date du 17 décembre 1502, accordant à Alde un privilége pour ses petits caractères cursifs; il est suivi d'un nouveau privilége, daté du 27 janvier 1513, du pape Jules II, qui, dans l'intérêt des lettres et à la demande d'Albert Pio, comte de Carpi et ambassadeur (*orator*) de l'empereur Maximilien, le renouvelle pour quinze ans. Cette protection pour toute impression en ces mêmes petits caractères s'étend, sous peine d'excommunication, à toute la chrétienté; la pénalité dans les États du pape est fixée à la confiscation des livres et à une amende de cinq cents écus d'or : « Et pour que personne n'en « ignore, avis en sera donné à tous les patriarches, « archevêques, évêques, abbés et leurs vicaires, enfin « à toutes les administrations qui dépendent de nous, « et nous leur demandons expressément d'assurer à « ces lettres toute la publicité nécessaire. »

Le volume est terminé par un ample index géographique de Raimond Marliani, index qui avait déjà été imprimé séparément.

Cette même année parurent, en avril et mai, dans le format in-folio : RHETORUM GRÆCORUM ORATIONES, deux volumes en trois parties, vaste recueil publié pour la première fois.

La première partie comprend les vies et les écrits d'Eschine et de Lysias ; la seconde partie, les discours d'Isée, Dinarque, Antiphon, Lycurgue, Gorgias, Lesbonax, Hérode; la troisième partie, Isocrate, Alcidamas, l'Éloge d'Hélène par Gorgias, et les éloges d'Athènes et de Rome par Aristide.

L'épître adressée à François Faseolo, jurisconsulte et grand chancelier du sénat de Venise, placée en tête du premier volume, contient des détails intéressants. Alde, après avoir signalé les hommes les plus célèbres de cette famille et rappelé le mérite et la considération dont jouissait le père de François Faseolo, ainsi que son trisaïeul, honoré par Sabellico dans son Histoire de Venise, fait l'éloge de Faseolo, qu'il déclare, comme il est d'usage, le plus grand de tous par son éloquence, sa modestie, sa piété et ses vertus, qui l'ont fait nommer le *grand chancelier*.

« Et si quelqu'un, lui dit Alde, te demandait comment tu as pu acquérir tant de talents, tu pourrais répondre comme Alexandre le Grand : Μηδὲν ἀναβαλλόμενος. Excité par ton zèle, par ton savoir et par cet amour des lettres, qui a fait de Venise une autre Athènes, où tous accourent entendre Marc Musurus, l'homme de ce siècle le plus érudit, et nommé à une chaire publique par ton intervention, j'ai voulu que les discours d'Eschine et de Lysias, et d'autres dont les noms figurent en tête de ce volume, et qui sortent de mes presses pour l'utilité des studieux, te fussent dédiés. Ils te seront d'autant plus agréables, que la plupart de ces discours restaient depuis longtemps cachés au mont Athos, dans la Thrace. C'est le savant Lascaris,

cet homme sans pareil, ambassadeur du roi très-chrétien il y a cinq ans, à Venise, qui, de retour de la mission que lui avait donnée Laurent de Médicis, d'aller en Grèce rechercher et acquérir à grand prix les bons manuscrits, les a rapportés à Florence avec d'autres non moins précieux et non moins rares. Mais ce n'est pas seulement à Lascaris que nous sommes redevables de tant de richesses littéraires qu'il a recueillies en Grèce; c'est surtout à Laurent de Médicis, car ce fut lui qui donna cette mission à Lascaris avec une générosité et une largesse toutes royales. Jamais la famille des Médicis n'a cessé d'encourager et de protéger les lettres et tout ce qui est beau et bien; mais, quelque grands que soient les services rendus au monde par Laurent de Médicis dans ces temps malheureux, celui qui les surpasse tous est de nous avoir donné Léon X, notre souverain pontife, fils glorieux, ἀγαθὸς ἀγαθοῦ, et, je dirai plus, πατρὸς ἀρείω. C'est sous ce pontife que tant de rapines, de meurtres et de crimes vont disparaître, ainsi que la guerre, cause première de tous les maux; le monde sera renouvelé sous ce fils de la paix. Le voilà, celui que nous tous, affligés, opprimés, submergés, attendions comme le Messie; le voilà, cet homme qui ramènera l'âge d'or et fera renaître dans le Latium la royauté des temps de Saturne. Le voilà, le Léon (lion) qui vaincra, le lion de la tribu de Juda (1)!

(1) « Hoc enim Pontifice tot rapinæ, tot cædes, tot hominum scelera cessabunt, et bella in primis omnium malorum causa : hoc pacis filio renovabitur mundus. Hic ille est quem afflicti, oppressi, submersi, promissum expectabamus. Hic vir hic est aurea condet secula qui rursus Latio regnata per arva Saturno quondam. Hic ille Leo, de quo scriptum est: Vincet Leo de tribu Juda.

Di Patrii Indigetes, et Romule, Vestaque mater
Quæ Tuscum Thyberim, et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso Juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete. Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ. »

« Nous savons qu'il existe trois époques de l'éloquence oratoire : la première, celle de Thémistocle, Périclès et autres, dont rien ne nous est resté; la deuxième, celle de Démosthène, d'Eschine, de Lysias, d'Isocrate et d'un grand nombre d'autres, dont l'illustre décade, après avoir brillé d'un grand éclat de leur vivant, profite à la postérité. Dans cette foule se distinguent les dix orateurs dont Plutarque a écrit la vie dans son livre intitulé Βίοι τῶν δέκα ῥητόρων, les rangeant dans cet ordre : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, Dinarque. Dans son livre *de Claris Oratoribus*, Tullius Cicéron y ajoute Démade et Démétrius de Phalère, et, en parlant d'Isocrate, de Lysias et de Démosthène, il nous dit : « Ceux qui approchent le plus de « Démosthène sont Hypéride, Eschine, Dinarque, Dé« made (dont il ne reste rien) et plusieurs autres; car telle « fut la fécondité de ce grand siècle ; et c'est, à mon avis, « jusqu'à cette génération d'orateurs que se conserva cette « séve et cette pureté de sang qui donnait à l'éloquence « un coloris naturel et une beauté sans fard. En effet, tous « ces orateurs étaient vieux quand Démétrius de Phalère, « encore jeune, leur succéda ; il était le plus savant de tous, « mais, moins exercé au maniement des armes qu'aux jeux « de la palestre, il charmait les Athéniens plus qu'il ne les « enflammait. » Voilà ce que dit Cicéron ; il prétend qu'il n'existe plus rien de Démade; nous avons cependant ici son discours : Περὶ τῆς δωδεκαετίας. Fabius cite ses discours au livre X, où il établit une comparaison entre eux. Ces deux premières séries d'orateurs appartiennent à Athènes. La troisième appartient à l'Asie ; ce sont: Polémon, Hérode, Aristide et autres.

« Pour toi, François Faseolo, protecteur et gloire des lettres, grand orateur toi-même, reçois dans ta maison, pour en faire ta lecture habituelle, avec des amis qui la fréquentent, ces grands Orateurs, et sois toujours favorable à Alde dans la rude tâche qu'il a entreprise. »

C'est à Jean-Baptiste Egnazio que le second volume est dédié par Alde, qui lui dit dans sa dédicace :

« Au milieu des guerres qui déchirèrent l'Italie et presque le reste de l'Europe, et qui nous amenèrent la peste après la guerre, λιμὸς μετὰ λοιμόν, je m'étonne que les Lettres puissent encore fleurir à Venise; et comme tu y brilles, cher Egnazio, par ton savoir et ton éloquence, j'ai voulu que cet Isocrate, revu soigneusement, te fût dédié, conformément à mon usage, puisque je ne puis te donner d'autre preuve de mon amitié sincère que par ces Épîtres, où je rends témoignage des services que ma reconnaissance atteste ainsi et aux hommes de mon âge, et à la postérité la plus reculée, si ces livres y parviennent.

« J'ai ajouté à Isocrate, et cela sur le conseil de Musurus, le discours d'Alcidamas contre les rhéteurs, l'éloge d'Hélène par Gorgias et celui d'Aristide le Panathénaïque, et aussi son Éloge de Rome; de sorte qu'on aura du même auteur et l'éloge d'Athènes et celui de Rome, ces deux illustres villes. »

Cette publication importante fut suivie de : CICERONIS *Epistolarum ad Atticum, ad Brutum, ad Quintum fratrem, libri XX*.

Cette édition, à laquelle Alde a ajouté l'interprétation en latin des passages grecs, porte, sur le titre même, l'interdiction qui, en vertu des priviléges accordés par Alexandre VI et Jules II, protégea, sous peine d'excommunication, les livres imprimés par Alde.

Voici la préface adressée par Alde : *Philippo Cyulano Moræ, Pannonio.*

Alde Manuce, Romain, à Philippe Moré de Coula (1), *Hongrois, secrétaire du roi et son envoyé à Venise.*

« J'ai eu, dans la conduite de mes nombreux travaux, plus d'une satisfaction, illustre Coulai; mais la plus sensible est de voir de grands esprits, et aussi de grands princes, aimer les belles-lettres et reporter sur notre immense et constant labeur la meilleure part de cette affection. Et tu partages ces sentiments, toi, l'ami le plus dévoué aux lettres et à nos intérêts, toi qui es un véritable savant, toi l'insigne honneur de la maison de Coulai, déjà illustre par tes ancêtres, et rendue plus glorieuse encore, par toi-même, gouverneur d'Éger, secrétaire du roi (Ladislas VII), homme d'État considérable et incorruptible, envoyé pour la quatrième fois à Venise. Tes trois frères, Ladislas, Georges et Nicolas, vaillants capitaines, luttant sans relâche pour la foi chrétienne et la patrie, ont infligé aux hordes des Turcs plus d'une honteuse déroute; mais tu fais encore plus d'honneur à ton pays, la Hongrie, car, outre le savoir et l'éloquence qui te distinguent, il y a en toi un tact merveilleux, une loyauté rare, un mélange heureux d'imagination et de jugement, qualités que Béroalde sut discerner en germe, alors que tu suivais ses leçons à Bologne, et qu'il attacha ton

(1) Philippe Moré de Coula (en hongrois *Coulai Moré Fülöp*, où l'*i* final correspond à notre particule *de*), devenu plus tard évêque de Cinq-Églises, fut tué à la célèbre bataille de Mohacs (1526), livrée au sultan Soliman par le jeune roi de Hongrie Louis II qui y périt, ainsi que les deux archevêques du royaume, cinq évêques, cinq cent magnats et vingt-quatre mille Hongrois, et cela dans l'espace d'une heure. C'est à la suite de cette sanglante victoire que Soliman dévasta Bude et anéantit la célèbre bibliothèque formée par le roi Mathias Corvin et composée de 55,000 vol., principalement en manuscrits ornés de peintures; un très petit nombre échappa à cette destruction. — Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. le comte Alex. Apponyi, membre de la Société des bibliophiles français et fils de S. E. l'ambassadeur de l'empire d'Autriche-Hongrie à Paris.

nom à ses Commentaires sur les Tusculanes de Cicéron.

« En raison même de tes mérites et de ta bienveillance, tu auras plaisir à apprendre qu'Alde, ton ami, n'est pas un ingrat, qu'il aime au contraire avec passion ceux qui l'aiment; et la preuve qu'il t'en donne, c'est de mettre sous tes auspices ces Épîtres de Cicéron nouvellement imprimées dans la forme d'un manuel à l'usage des studieux. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que tu te glorifies de trouver un grand charme au langage et à l'éloquence de Cicéron, et que tu blâmes ceux qui, engoués du style des écrivains du troisième ou du quatrième siècle, dédaignent Cicéron et tout ce qui lui ressemble; s'ils font fi du pain de froment, eh bien! qu'ils mangent de la glandée! Ces écrivains-là peuvent avoir de l'érudition; mais, s'il faut les lire, loin d'imiter leur style on doit s'en garder le plus possible; c'est ton avis, et je m'y associe pleinement.

« Ainsi pensait, je m'en souviens, un certain Paul, jeune Hongrois d'un sens judicieux, et mon condisciple (nous suivions ensemble les cours de Baptiste Guarini, à Ferrare); ainsi pensait Sigismond Thurzo, jadis mon hôte à Venise, homme d'un cœur généreux et de grande science, un dévot de Cicéron dans toute la force du terme, nommé quelques années plus tard gouverneur d'Albe [Karlsbourg], puis évêque de Varadin [Grosswardein], et dont la mort soudaine et prématurée m'a rempli d'affliction (1). Je lui ai beaucoup d'obligations, et en lui j'ai perdu un excellent ami. Tous tes compatriotes (j'ai entretenu avec plusieurs des relations intimes, car je ne sais quel astre régit ensemble nos sympathies), tous, dis-je, me paraissent, grâce à la sûreté de leur jugement, goûter infiniment les œuvres de Cicéron, et toi, cher Philippe, plus que les autres.

« Accepte donc aujourd'hui ces vingt livres de la correspondance de Cicéron, dont seize sont adressés par lui à

(1) Alde lui avait dédié son édition d'*Épîtres familières* de Cicéron, de 1502 (voir plus haut).

Atticus, avec qui dès l'enfance (ils furent camarades d'école) il eut toujours les rapports les plus étroits et les plus tendres, étant même plus familier avec lui qu'avec son propre frère Quintus, comme si l'amitié avait pour base l'affinité des idées et des caractères. Ils s'aimaient si tendrement que l'un souffrait de l'absence de l'autre, et qu'Atticus versait des larmes en voyant son ami partir pour un long voyage. Entre autres témoignages de cette sensibilité, ouvre la lettre du quinzième livre, qui commence par ces mots : « Antium veni VI calendarum » ; c'est Cicéron lui-même qui parle. (Suit un long extrait de cette lettre.)

« Dans cette correspondance, il est question, presque à chaque page, des troubles et des malheurs de ce temps. On peut, à mon avis, en rapprocher le nôtre, si fécond en misères et en catastrophes, telles qu'actes de cruauté, meurtres, rapines, ravage des campagnes, sac des villes, vicissitudes de la fortune, toute une foule de maux dont la guerre a été, est et sera toujours la mère, et je dirai comme Cicéron, dans une épître à Brutus : « C'est la déplorable guerre qui engendre tout cela ! »

« Et nous aussi, nous voici arrivés en un temps où nous pouvons répéter en toute vérité : « Plus de lois ! les « cités voisines se déchirent entre elles; le monde est en « proie aux fureurs de Mars ».

« On peut facilement vérifier, d'après cette correspondance, la parfaite exactitude des faits que rapporte César dans ses Commentaires. A ce sujet, dans la vie d'Atticus par Cornelius Nepos, qui fut un des témoins de cette époque, et qui vécut dans l'intimité d'Atticus, il y a un passage qu'il ne me paraît pas hors de propos de rappeler ; le voici (suit le passage chap. XVI, commençant par) :

Quanquam eum præcipue dilexit Cicero ut ne frater quidem...

« ..... Les seize livres de lettres que Cicéron a écrites à Atticus depuis son consulat jusqu'à sa mort, pouvaient

tenir lieu d'une histoire suivie de ces temps. En effet l'ambition des grands, les fautes des chefs, les révolutions de la république y sont retracées ; pas un trait ne manque au tableau, et l'on serait tenté de croire que le génie est une sorte de faculté prophétique ; car Cicéron n'a pas seulement prédit ce qui arriva de son vivant, il a annoncé, comme un augure inspiré des dieux, les événements survenus de nos jours. C'est ce que dit C. Nepos.

« Tu reconnaîtras la justesse de ces réflexions par une lecture assidue du recueil que je t'envoie ; le format t'y engagera du reste, car, bien que les lettres de Cicéron te soient connues, l'exiguïté du volume t'aidera à les connaître encore plus.

« On collationne en ce moment avec soin tout ce qui reste des œuvres de Cicéron, qui sortiront de nos presses en trois volumes, comprenant : l'un les traités de morale et de philosophie, l'autre la rhétorique, le troisième les harangues : s'ils sont aussi bien corrigés que je l'espère, ils laisseront peu de chose à désirer. Je ne doute donc point que les lettrés de nos jours, s'ils étaient assez déraisonnables pour se déplaire en compagnie de Cicéron, ne viennent à résipiscence, et qu'en devenant plus sages, ils n'aient sans cesse entre les mains les beaux volumes de Cicéron.

« Comme il y a dans ces lettres un grand nombre de mots grecs, nous y avons substitué des équivalents latins, d'une part à cause du contraste des caractères grecs, de l'autre, parce que ces mots ont donné lieu à de nombreuses variantes, ce qui nous permettra de faire en passant quelques remarques qui ne seront pas inutiles. En voici la liste (suit la nomenclature des citations grecques).

« Tous ces passages, nous en avons donné une interprétation rapide peut-être, mais attentive, avec l'aide du savant Marc Musurus, mon excellent collaborateur, dont le secours dans la correction des textes m'est tellement précieux que, si la Grèce avait produit encore deux hom-

mes de son mérite, je ne désespérerais pas de donner bientôt aux gens de goût, dans des éditions châtiées, les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine. — Adieu.»

5 juillet 1513 (1).

La belle édition de Platon, aussi rare que précieuse, publiée par les soins réunis d'Alde et de Musurus, parut en septembre suivant.

Pour cette édition, Alde eut à sa disposition d'excellents et anciens manuscrits, ainsi que le déclare la souscription : Ἐνετίησιν ἐτυπώθη, παρὰ τοῖς περὶ τὸν Ἄλδον παλαιοῖς τισι καὶ ἀξιοπίστοις κεχρημένον αὐτογράφοις.

On y trouve plusieurs discours découverts au mont Athos par J. Lascaris pendant la mission que Laurent de Médicis lui avait donnée pour recueillir des manuscrits en Grèce : « En sorte, dit Alde, que si ces discours nous sont conservés, c'est autant à Laurent de Médicis qu'à Lascaris, cet homme unique sous le rapport du savoir et des mérites en tout genre, qu'on en est redevable. »

Alde eut l'insigne honneur de transmettre le premier à la postérité la plus reculée les œuvres originales d'Aristote et de Platon, sauvées désormais par l'imprimerie de toutes les chances de destruction. Jusqu'alors il n'en avait rien paru, même isolément.

(1) Bien que la souscription placée à la fin de l'ouvrage porte la date de *juin* 1513, le volume n'a pu paraître que postérieurement à celle de l'épître dédicatoire.

L'apparition des œuvres complètes de Platon fut un événement dans le monde littéraire, peut-être plus grand encore que celui des œuvres complètes d'Aristote. Au moyen âge Aristote était plus et mieux connu que Platon, soit par ses écrits traduits en latin, soit par ses commentateurs; mais il n'en était pas de même pour les écrits de Platon, bien qu'au douzième siècle Bernard de Chartres eût dit, en parlant de tous deux : « Nous sommes des *nains assis sur les épaules des géants* (1). »

Dans sa dédicace ou plutôt sa prière à Léon X, Alde rappelle les grands services rendus aux lettres par le pape Nicolas V et par Laurent de Médicis, père de Léon X.

C'est surtout à la famille des Médicis qu'est dû l'enthousiasme pour Platon qui se manifesta dans toute l'Italie, et aussi la fondation de tant de sociétés qui se formèrent à l'exemple de l'Académie de Florence, toute *platonicienne*, créée par Cosme de Mé-

(1) Joannes Sarisberiensis, *Metalogicus*, l. III, chap. IV. Cité par M. Hauréau, *Hist. de la Philosophie scolastique;* Paris, 1872, in-8.

(1) Dans sa traduction de Plotin, Marsile Ficin s'exprime ainsi :

« Magnus Cosmus, senatus consulto patriæ pater, quo tempore consilium inter Græcos atque Latinos, sub Eugenio pontifice, Florentiæ tractabatur, philosophum Græcum, nomine Gemistum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum, de mysteriis Platonicis disputantem frequenter audivit. E cujus ore fervente sic afflatus est protinus, sic animatus, ut inde *Academiam* quamdam alta mente conceperit, hanc opportuno primo tempore pariturus. Deinde, cum conceptum tantum magnus ille Mediceus quodam modo parturiret, me, electissimi medici sui filium, adhuc puerum tanti operi destinavit....... » Plotini Opera; Florentiæ, 1492. Dédié à Laurent de Médicis.

dicis. Toutes ces sociétés étaient animées du même esprit et uniquement consacrées à l'explication et à l'étude du philosophe dont elles portaient le nom.

Cosme de Médicis, passionné pour Platon, avait suivi assidûment les cours de Gémiste Pléthon qui en expliquait les textes et en enseignait la doctrine à Florence. C'est là qu'ayant remarqué dans le jeune Marsile Ficin les plus heureuses dispositions, il dirigea ses études en vue de faire de lui un des principaux soutiens de l'Académie, et il l'engagea à donner une traduction complète en latin de Platon; Marsile Ficin l'acheva à l'âge de trente-cinq ans. Mais alors Cosme était mort depuis quatre ans. Son fils Pierre, dévoué aussi à la philosophie platonicienne, et qui, non moins que son père, affectionnait Marsile Ficin, donna l'ordre de l'imprimer pour servir à l'explication publique des écrits de Platon, mais il mourut sans avoir vu la réalisation de ses désirs. Laurent, son fils, imbu, dès sa jeunesse, comme son père et son aïeul, des principes de la philosophie platonicienne, composa un poëme sur ce sujet (1). Il voulut même

(1) « Altercatione overo Dialogo composto dal Magnifico Lorenzo di Piero, di Cosimo de' Medici, nel quale si disputa tra el cittadino ed el pastore quale sia più felice vita o la civile o la rusticana, con la determinatione facta dal philosopho dove solamente si trovi la vera felicità (sans lieu ni date, in-12). »

Ce poëme n'a été, dit Ginguené, cité par aucun bibliographe, et il ne l'est pas encore aujourd'hui; les passages qu'en donne Ginguené sont cependant fort intéressants, et nous présentent des discussions philosophiques d'une manière neuve et piquante. Il a été réimprimé dans l'édition des poésies de Laurent de Médicis : Londres, 1801, in-4.

avec ses amis renouveler avec un éclat solennel la fête annuelle qui avait été célébrée, après la mort de Platon, pour honorer sa mémoire, et qui s'était perpétuée jusqu'au temps de ses disciples Plotin et Porphyre. Cette fête, après douze cents ans d'interruption, fut fixée au 7 novembre, date qu'on suppose être celle où Platon mourut dans un festin, à l'âge de quatre-vingt-un ans, entouré de ses amis. Une de ces fêtes fut présidée par Laurent. Cette institution, qui subsista pendant plusieurs années, maintint avec éclat la philosophie platonicienne à tel point que ceux qui la professaient furent considérés comme les hommes les plus respectables et les plus éclairés de leur siècle (1). Il suffisait d'ailleurs que Laurent en fût le chef pour que l'admiration qu'avait Florence pour lui se reportât sur tout ce qu'il aimait et protégeait.

Un autre puissant soutien de la philosophie platonicienne fut Pic de la Mirandole.

C'est sans doute au zèle de ces illustres amis des lettres pour la recherche des manuscrits grecs dans tout l'Orient, et particulièrement des écrits de Platon, qu'est due leur réunion en totalité. En mettant cette édition *princeps* sous la protection de l'illustre descendant des Médicis, le pape Léon X, Alde lui adresse cette dédicace, placée, ainsi que le poëme de Musurus, en tête de ce bel ouvrage. Je suis heureux de la faire connaître.

(1) Roscoe, Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 195, trad. de Thurot.

Prière adressée au pape Léon X par Alde Pio Manuce, au nom de l'Église chrétienne et des lettres.

« Il est un vieux proverbe, Saint-Père, qui dit que, quand la tète souffre, les autres membres souffrent aussi ; et cette vérité pour le corps est bien plus vraie encore pour le moral des grands et des princes, qui sont la tête des peuples. Nous savons en effet, par une longue expérience, que, tels sont les princes, tels sont les États, et que de leur conduite dérive celle des peuples. Aussi, quand tu fus élu pape, chacun, dans l'excès de sa joie, déclarait et affirmait que tous les maux dont nous sommes assaillis disparaîtraient soudain, et qu'on allait voir renaître ce bonheur qu'on dit être de l'âge d'or, puisque nous avions un prince vrai pasteur et père des peuples, tel que nous l'attendions, et dont nous avions tant besoin dans ces temps si désastreux. C'est ce que j'ai entendu de mes oreilles sortir partout comme d'une seule bouche. Et ce n'est pas un vain espoir ! En toi les gages sont certains : d'abord les précédents de ta vie, toujours vertueuse et sainte dès ton enfance jusqu'à ton pontificat, puis le bonheur d'être issu de la célèbre famille des Médicis, de tout temps souche de grands hommes. Formés à de tels exemples, il n'en pouvait sortir que des hommes distingués ; et pour n'en citer qu'un seul, tel fut ton père, Laurent de Médicis, dont la haute sagesse assura tant qu'il vécut la paix à sa patrie et à toute l'Italie. Plût au ciel qu'il vécût encore à présent ! on n'aurait pas vu renaître ces guerres qui, presque aussitôt après sa mort, ont ravagé l'Italie, et, par contre-coup, l'Europe à cause de l'Italie. Jamais elles n'auraient éclaté, ou bien on eût vu ce grand homme, par l'influence de sa piété et de ses mérites, nous ramener la paix. Le souvenir de ce qu'il a fait, et qui reste gravé dans notre mémoire, justifie cette croyance, qui est générale.

O mort fatale et à jamais déplorable! Mais, ce qui doit nous consoler, c'est que ces guerres, survenues peu après la mort de ton père, seront bientôt terminées par toi, son fils, et maintenant que tu es élu pape, par ton zèle et tes seuls efforts. Ton jeune âge nous est une promesse de plus, car ce n'est pas sans la volonté des Divinités que dans cette élection tu as été préféré, quoique à peine âgé de trente-huit ans, à tant d'autres Pères de l'Église et de vieillards les plus vénérables ; mais il fallait une longue vie à celui qui devait relever l'Église chrétienne et corriger les mœurs des peuples de la terre. Dieu a voulu que ce fût toi, dont la vie irréprochable et le noble caractère pourront, vu ton jeune âge, suffire à la peine et aux veilles sans y succomber. Car « un sage conseiller, à qui les destinées des peuples sont confiées, ne saurait dormir toutes les nuits » (1), surtout quand de tels soins sont dus à tant de pays, de mers et de peuples divers, inconnus même aux Romains, ces maîtres du monde, sans parler de ce que notre siècle a découvert et soumis à des rois chrétiens. C'est donc sous ton pontificat que l'on pourra dire qu'il n'y a plus qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur, aussi bon que pieux.

« Aussi ne saurait-on trop faire l'éloge du roi des Lusitains, l'invincible Emmanuel, qui, depuis bien des années, cherche incessamment, avec une flotte puissante, de nouvelles terres et de nouveaux royaumes, et, vainqueur des peuples auxquels il donne ses lois, est heureux d'atteindre ainsi aux célestes demeures. De Lisbonne où il s'est embarqué, après avoir successivement traversé les signes du Cancer, de l'équinoxe et du Capricorne, et s'être rapproché de l'Antarctique, changeant sa direction, il a repassé les mêmes signes du Capricorne, de l'équinoxe et du Cancer, faisant ainsi la circumnavigation de toute l'Afrique et

(1) Homère, *Iliade*, II, 24.

d'une partie de l'Asie. Dans sa route de plus de cent quarante fois cent milles romains, il atteignit le riche pays des aromates, nommé Calicut; puis, laissant à droite l'île de Ceylan, il parvint en dernier lieu à une île nommée Malacca, contrée fertile, peuplée et riche en toutes sortes de marchandises. Une sanglante bataille le rendit maître de ce pays, dont les peuples, ayant eu connaissance de la religion et de la conduite des chrétiens, s'empressèrent de se faire baptiser. O roi fortuné! O héros à jamais admirable et digne aussi bien de nos éloges présents que de ceux des siècles futurs! Plaise à Dieu que les autres rois en fassent autant, au lieu de vouloir se détruire, ou plutôt leurs malheureux peuples!

« Alors tous les hommes de la terre reconnaîtraient en peu d'années le vrai Dieu, seraient fidèles à la croyance en Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, seul Dieu, qu'ils adoreraient humblement. Mais c'est toi aussi, comme pape, qu'ils connaîtront, qu'ils adoreront et en qui ils croiront, et c'est alors, ô Saint-Père! quand tu auras forcé tes fils à s'entr'aimer, à rejeter leurs armes, et que, par le rétablissement de la paix, tu auras secouru tes peuples affligés, tu donneras tous tes soins à combattre les ennemis acharnés de la religion chrétienne, et aussi à découvrir des peuples encore inconnus sur la terre, auxquels, après leur soumission, tu enverras des apôtres prêcher l'Évangile, afin que, munis des sacrements de l'Église romaine, ils rendent hommage à Dieu seul. Déjà tu peux commencer par les Indiens, et aussi par d'autres peuples découverts depuis peu d'années par les Espagnols dans l'Océan atlantique. Mais une gloire non moins grande t'est réservée, ô Saint-Père! c'est de faire revivre les lettres et procurer les meilleurs livres aux hommes studieux de notre temps et à ceux de l'avenir, et de propager les arts et les sciences. C'est ce que, dans l'antiquité grecque, romaine et même barbare, d'illustres personnages, qui par là ont acquis une gloire éternelle, ont tenté de faire; et leur

exemple fut suivi de nos jours non-seulement par de simples particuliers, mais par des rois, par des empereurs, par des papes, et, pour n'en citer qu'un seul, que n'a pas fait pour les lettres le pape Nicolas V, et aussi ton père Laurent? S'ils eussent vécu plus longtemps, que de choses précieuses n'auraient jamais été perdues, et combien d'autres par leurs soins eussent été mieux exécutées! C'est donc à toi, illustre successeur de Nicolas, à toi, digne fils de Laurent, d'accomplir ce que la mort les a empêchés de faire. Pour moi, qui comme Sisyphe roule mon rocher sans pouvoir le porter au sommet de la montagne, et qui suis comparé à Hercule par les savants pour n'avoir pas succombé sous les pénibles travaux qui me font aimer d'eux à tel point que je suis accablé, soit directement, soit par des lettres officieuses qui me comblent d'éloges, pour avoir, disent-ils, fait à moi seul plus que tout autres dans les siècles précédents; ah! combien je suis loin de croire à leurs paroles! Car jusqu'à présent je n'ai publié aucun livre qui ait pu me satisfaire en tout point (1), et mon bon vouloir pour les lettres est tel qu'il n'est sorti de mes presses, pour être mis aux mains des hommes studieux, aucun livre qui fût aussi correct et aussi beau que je l'aurais désiré. Aussi, lorsque, par ma propre négligence ou celle des correcteurs qui revoient avec moi les épreuves, une faute nous échappe, j'en éprouve un tel regret que, s'il se pouvait, je rachèterais chacune d'elles à prix d'or, bien qu'il soit naturel que le sommeil nous surprenne quelquefois dans de tels labeurs qui se renouvellent journellement sans trêve ni repos.

« Aujourd'hui, c'est sous ton nom fortuné, ô Saint-Père! que nous publions les œuvres complètes de Platon, d'autant que c'est à Laurent, ton père, que Marsile Ficin

(1) « ... Ita me amant de tantis laboribus ut, nunc coram, nunc accuratis litteris laudando obtundunt, sed non ego credulus illis. Nullum enim adhuc dedi librum in quo mihi satisfecerim... »

en avait dédié sa traduction latine. C'est par la protection que ton père accorda aux études grecques que Florence devint alors une autre Athènes; c'est donc à toi, son fils, l'espoir de ce siècle, que le texte original, tel que Platon le composa lui-même en grec, et dans l'idiome attique, doit être dédié. C'est en obtempérant d'autant plus volontiers à l'opinion de mes amis, qui du reste était la mienne, que j'ai cru ne pouvoir faire rien de plus convenable que de t'offrir, à toi qui es le représentant des choses divines et le chef de l'Église chrétienne, les pensées de cet homme divin. J'espère donc que tu voudras bien donner ton appui à l'Académie dont nous nous occupons depuis tant d'années (1), en accordant ta faveur et ton affection à une entreprise digne du plus grand des princes, et, mieux encore, en instituant à Rome même cette Académie, bienfait à jamais profitable pour les hommes savants, parmi lesquels, au premier rang, figure Musurus le Crétois, dont le jugement est aussi sûr que l'intelligence est grande. C'est lui qui a revu avec le plus grand soin les écrits de Platon, en collationnant le texte sur les plus anciens manuscrits; me venant en cela en aide, comme toujours, pour l'utilité des Grecs et de nos concitoyens. Comme nous, c'est la paix qu'il désire, et comme nous il fait des vœux pour que l'Académie se consolide sous ta libérale protection, ainsi que tu en jugeras par l'élégie suivante, qu'il a composée en grec, et qui est aussi remarquable par l'élégance du style que par l'élévation des pensées.

« Nous espérons donc que notre édition de Platon obtiendra ton suffrage, d'autant plus que jusqu'à présent, depuis bien des siècles, les membres dispersés de Platon

(1) Alde, ayant été déçu dans son espoir d'obtenir le patronage de l'empereur Maximilien pour son Académie, crut devoir recourir à Léon X pour en être le protecteur; mais le souverain pontife se borna à créer une école pour l'instruction des jeunes Grecs en Italie : ce que le pape mit à exécution.

erraient à l'aventure, tandis que maintenant, ne formant plus qu'un seul corps, ils sont réunis en un seul volume, où, conformément aux indications données par Diogène Laërce dans sa vie de Platon, d'après l'autorité de Thrasylle, les neuf parties se composent chacune de quatre traités.

« Mais, arrêtons-nous ici.

« O toi, très-Saint-Père, qui nous représentes Jésus-Christ, le Dieu tout-puissant, et à qui le soin des peuples est confié, tu consacreras tous tes efforts, aidé par ta loyauté, ta sagesse et ta piété, à rétablir la paix que le Christ a léguée comme par testament aux hommes, pour que tes fils, les chrétiens, en puissent jouir; mais, hélas! maintenant, dans une guerre cruelle, ce sont eux qui détruisent les forces si puissantes de la chrétienté par le fer, qui devrait bien plutôt être tourné contre les terribles Turcs pour les exterminer!

« O notre commun Père! et je ne crains pas de le redire encore, emploie ta grande autorité à pacifier tes fils belliqueux et avides de sang, en répétant sans cesse : « Non, « jeunes gens, non, n'accoutumez pas vos âmes à de telles « guerres; non, ô mon peuple! mais rejette au loin le fer « dont tes mains sont armées. »

« Cependant, en récompense de nos longs travaux littéraires, sois-nous favorable autant que nous pouvons l'espérer de toi, si savant en grec et en latin. Ah! si jamais nous avons rendu des services aux amis des lettres, quels ne seraient-ils pas si tu daignais y participer toi-même? On en jugera par la distance qui sépare Alde Manuce de Léon X, le souverain pontife. »

A la suite de cette noble prière adressée par Alde à Léon X (datée de mai 1513), Musurus a joint un poëme ou plutôt un hymne lyrique, où il invoque

Platon pour qu'il engage le pape à faire un appel aux peuples chrétiens afin de repousser d'un commun accord l'invasion des musulmans.

Dans ce poëme, Musurus déploie à la fois son inspiration poétique et sa connaissance profonde de la langue grecque. On en pourra juger en lisant le texte original que je reproduis en entier à l'*Appendice*, et à ces quelques passages que je me suis borné à traduire, mais la timidité de la prose française ne saurait donner qu'une bien faible idée du coloris et de la hardiesse du style pindarique dont cette pièce est animée.

Voici le commencement de l'allocution de Musurus à Platon :

« Divin Platon ! illustre assesseur des dieux et des génies dont le cortége accompagne le grand Jupiter lorsque, assis sur son char traîné par des coursiers rapides comme la tempête, il les guide dans le vaste ciel, laisse à présent le chœur des dieux célestes, et, dans ton vol rapide, descends sur cette terre des êtres dont l'âme est immortelle (1). Reçois ce livre, qui contient à la fois et les entretiens de Socrate et les célestes conceptions de ton génie.... Viens dans la reine de toutes les villes, que le soleil contemple du haut des cieux, cette Rome aux sept collines, qui garde à jamais la domination de la terre. »

Après une excursion pindarique, où l'Olympe et les souvenirs de l'antiquité se mêlent aux idées chrétiennes, Musurus fait au pape l'éloge de Platon et

(1) Ψυχογενῶν.

de ses œuvres, et aussi de Laurent de Médicis, de Lascaris et de Bembo, puis il annonce à Platon qu'il trouvera à Rome de nombreux admirateurs de son génie qui le présenteront à Léon X dont il sera reçu avec joie.

« Et c'est alors que, baisant son pied sacré, suivant l'usage, tu lui diras :

« Sois propice, ô notre père! ô pasteur des peuples! sois
« propice à tes troupeaux, et accueille avec bienveillance
« le présent que du meilleur de son cœur le digne Alde
« t'adresse, imprimé par lui sur les peaux bien préparées
« des chevreaux. Pour récompense de cette offrande, il
« sollicite de ton pouvoir divin (1), non pas de l'or, de l'ar-
« gent ou des vêtements de pourpre, mais d'éteindre
« l'incendie allumé par Mars, cette divinité alternative (2),
« et par qui tout s'abîme, tout périt. Ne sais-tu pas comme
« dans les champs Euganéens (3) tout est couvert de sang,
« tout est couvert de morts? Antiphate et le Cyclope lui-
« même auraient pitié des sanglots des enfants, des cris
« lamentables des femmes. Les flammes ont dévoré les
« temples sacrés, les maisons des citoyens et le labeur des
« malheureux agriculteurs; même le peu que Vulcain a
« épargné est ravagé par les barbares sans cœur, sans
« pitié!

« Arrête, souverain pontife, cette guerre civile, inspire
« à tes fils la Paix et l'Amitié, et de ta main puissante

(1) Διοτρεφές!

(2) Ἀλλοπρόσαλλος Ἄρης. Belle expression homérique dont nos derniers malheurs justifient la triste vérité. Je ne la vois employée que dans deux endroits du cinquième chant de l'Iliade d'Homère; vs. 831 et 889.

(3) Au nord de Vérone, Vicence et Padoue.

« viens les délivrer des profondeurs de l'antre où le farou-
« che Mars les retient renfermées.

« Fais donc revoir saine et sauve aux serviteurs de « Dieu cette paix qui nous apporte la joie avec ses fruits et « ses raisins, cette paix si chère au monde entier, et pré- « cipite l'enrôlement des nations sur ces hordes sans lois, « ces Turcs, loups dévorants qui, après avoir asservi la « Grèce, veulent avec leur flotte envahir l'Italie, mena- « çant de nous mettre sous le joug de l'esclavage et d'a- « néantir le nom de la Vierge. Mais toi, préviens-les, fais- « leur trouver leur perte, en envoyant dans les plaines de « l'Asie les peuples de tous pays : la Bellone impétueuse « des Celtes couverts d'airain, éperonnant des coursiers « solides comme des rocs, et aussi la nation belliqueuse « des ardents Ibères, et la noire nuée des fantassins de « l'Helvétie, et les phalanges innombrables des hommes- « géants (1) de la Germanie, et le peuple belliqueux de la « Grande-Bretagne, et tout ce qui reste encore des Italiens « que le sort a protégés contre les lances de l'étranger. »

. . . .

« C'est en conseillant ainsi Léon X que facilement tu lui persuaderas, divin Platon ! puisqu'il tient de ses pères l'amour de la paix, de repousser loin du territoire ausonien la rude guerre des barbares, et de faire prospérer les bois sacrés de l'Hélicon, dont les rameaux sont toujours verdoyants. Oui, il ne méconnaîtra pas tes conseils, charmé par ta persuasion qui enchante le cœur, et par la grande beauté de ta figure, semblable aux dieux immortels, l'ampleur de tes épaules, et ta chevelure abondante qui, en blanchissant ta tête, inspire le respect, ainsi que ta barbe vénérable.

« Mais il est temps que je descende du char ailé des Muses ! »

(1) Ἀνδρογιγάντων.

Dans ces pages éloquentes, Alde et Musurus se faisaient surtout les interprètes de la partie éclairée de la nation, dont les efforts pour propager la civilisation étaient paralysés par les discordes intestines et l'ambition des envahisseurs.

Le même mois que Platon, fut terminée l'impression de l'édition *princeps* d'un des commentaires d'Aristote : ALEXANDRI APHRODISIEI *in Topica Aristotelis Commentarii,* mais cet ouvrage ne parut qu'en février 1513 (1514 n. st.) (voir plus loin, p. 367).

En novembre suivant parut une nouvelle édition du CORNUCOPIÆ, ou Commentaire sur la langue latine (par Nicolas PEROTTI de Syponte) suivi d'un recueil de grammaires et commentaires latins, *Terentius Varro, Sextus Pompeius Festus,* et *Nonius Marcellus,* dont un grand tiers inédit a été ajouté et publié par les soins de Giocondo de Vérone, qui a aussi collationné *Nonius* sur les manuscrits de Paris. Parmi les pièces préliminaires, on trouve la reproduction des priviléges accordés à Alde par les papes Alexandre VI et Jules II, et un nouveau privilége de Léon X, du 28 novembre 1513, contre-signé par P. Bembo.

Alde renouvelle ici l'espoir de retrouver un manuscrit des histoires de Trogue-Pompée dont il a parlé

en 1508 (voir *Lettres* de Pline, à l'année 1508) et qui paraît fondé sur des renseignements plus précis, puisqu'il nous dit que ce manuscrit se trouve chez un de ses amis, homme honorable, savant, et en qui on peut se fier. Il ajoute qu'il ne désespère pas non plus de découvrir un Tite-Live complet, et témoigne toute son indignation contre ceux qui se sont plu à abréger et à mutiler les savants écrits de Trogue-Pompée et ceux de Tite-Live, comme l'a fait Florus (1).

(1) Voici cette préface, adressée par Alde aux Studieux :

« Non possum non vehementer irasci audaculis, ac temerariis quibusdam, etiam antiquis, qui diminuendis et mutilandis alienis Libris delectati, totam in eo studio curam, operamque posuerunt : id quod, si fecissent, ut sibi inde eligerint quæ magis probarent, quæque facilius memoriæ mandare et tenere audacius possent, non improbarem eorum consilium ; sed ob eam causam id fecisse videntur, ut relictis, ac spretis, tanquam verbosis ac nugacibus propriis Authoribus ipsi laudarentur, ipsi legerentur, obliteratoque illorum nomine, suum substituerunt. Sic Trogi Pompeii Justinus ; sic T. Livii Lucius Florus ; sic Sexti Pompeii nescio quis Paulus abbreviator factus est; qui utinam antequam tam iniquum facinus aggrederentur, ipsi vel mutilati, vel discerpti occidissent! Esset enim in manibus Trogus ; integri et Livius et Pompeius haberentur, tanquam Trogum brevi me spero daturum in medium : extat enim et penes amicum quendam meum frugi hominem ac doctum et fide plenum. Nec despero et Livium quoque, et cæteros bonos vel mea, vel aliorum cura aliquando inventum iri. Faveat Deus cœptis nostris. Cur autem Paulus is, cujus nomen memini, Sextum Pompeium mutilaverit cognosces ex ejus Epistola, quam hic curavi imprimendam, non quod digna lectu videretur (est enim indocta sane ac barbara), sed ut qualiscumque ea est, plenior testimonio foret, ab arroganti homine doctissimas Pompeii lucubrationes, indigne, ac inique diminutas et laceratas fuisse. Vale. »

A. Renouard, qui possédait deux exemplaires de cette édition devenue rare (l'un d'eux contenait des notes manuscrites d'Alde), s'en est servi pour bien établir que cette édition est de 1513, portant, à la colonne 1054, la date de septembre MDXIII, et à la colonne 1436, la date

Il existait alors un très-beau manuscrit de Tite-Live (jusqu'à quel point était-il complet?). C'est celui dont il est fait mention dans l'Histoire littéraire de l'Italie (1), et qui fut cédé par Cosme de Médicis à Alphonse, roi de Naples, si passionné pour les belles-lettres et les beaux manuscrits. Ce don précieux servit à mettre fin à des différends assez graves entre ces deux princes. Circonstance heureuse et unique dans l'histoire où des querelles politiques ont pu se terminer ainsi!

Tiraboschi ajoute que les médecins du roi voulurent le persuader que ce livre était empoisonné; mais le roi n'en voulut rien croire, et lut les histoires de Tite-Live avec un grand plaisir.

de novembre MDXIII. On ne peut donc pas la confondre avec une nouvelle édition qu'Alde a publiée en 1517. Mais je crois qu'il y a eu des exemplaires où ces deux parties ont été publiées séparément, en sorte que Maittaire ne mentionne seulement comme une édition que la partie contenant : TER. VARR. De Lingua latina; POM. FESTUS. NON. MARCELLUS in ædibus Aldi et Andreæ soceri, Venise, 1513, mense novembri, in-fol.

Je m'étonne que Renouard n'ait point cité le passage relatif à Trogue-Pompée; il n'en parle pas non plus à la date de 1508, quoiqu'il mentionne la préface d'Alde en tête de l'édition de Pline le Jeune.

Cette destruction des manuscrits anciens et l'indignation d'Alde ont été l'occasion pour Renouard d'une vigoureuse sortie contre les moines, et cependant si parmi eux des ignorants ou des fanatiques anéantissaient les livres des *païens*, il en était d'autres plus éclairés ou plus indulgents qui nous ont conservé la presque-totalité de ceux que l'imprimerie a sauvés à jamais.

(1) Tiraboschi, t. VI, part. 1, p. 95; — Crinitus, *de Honesta Disciplina*, l. XVIII.

Le même mois de novembre, fut imprimé le troisième et dernier *Catalogue* des éditions d'Alde publiées jusqu'à ce jour-là ; il forme cinq pages in-folio à deux colonnes.

Alde donna aussi cette année une réimpression, in-8, de l'édition de 1505 des Poésies de Pontanus, revue, corrigée et augmentée.

C'est au mois de janvier 1513 (1514 n. st.) que parut le recueil de poésies latines des deux Strozzi, Tite-Vespasien et son fils Hercule (1). Alde dit en avoir entrepris l'impression à la sollicitation des frères d'Hercule Strozzi, pendant son séjour à Ferrare *posteriore anno*. Ce volume in-8 est divisé en deux parties : la première contient les poésies d'Hercule; la seconde, celles de son père. On trouve à la fin le récit fait par Celio Calcagnini de la mort tragique d'Hercule Strozzi qui, ayant épousé Barbe Torelli, femme d'un mérite distingué, fut assassiné par un rival puissant, qu'on croyait être le duc Alphonse. Alde a composé une pièce en trente-trois vers pour

(1) Tite-Vespasien Strozzi, homme d'État intègre et poëte élégant, était élève du célèbre Guarini de Vérone. Son fils le surpassa comme poëte, aussi Arioste l'a-t-il appelé Orphée (*Orlando*, ch. 42).

servir d'épitaphe à Hercule Strozzi, qui avait été son élève à Ferrare (1).

En tête de ce volume, est une épître d'Alde à Lucrèce Borgia, avec cette inscription : *Aldus Man. Rom.* DIVÆ *Lucretiæ Borgiæ duci Ferrariæ S. P. D.*

Il paraîtrait qu'alors aucun des soupçons qui plus tard entachèrent la réputation de Lucrèce n'avaient encore transpiré dans le public, puisque Alde, dont les mœurs étaient sévères et que ses nobles sentiments, fortifiés par l'étude de la philosophie, éloignaient de toute basse flatterie, ne craint pas, en lui adressant cette épître, de vanter les vertus qui la distinguent et « qui la mettent à l'abri de tout reproche ». Dans cette épître, il rappelle que Lucrèce avait promis de protéger l'académie qu'il avait créée : « rien ne pouvant, disait-elle, lui être plus agréable que de plaire à Dieu et aux hommes, afin de laisser après elle une gloire durable (2) ».

(1) Elle est insérée à la fin de la première partie et se termine ainsi :

> Sed mulierum quæ est gloria et honos, Barbara
> Taurella conjux quam pientissima, viro, et
> Una ut quiesceret ipsa, donec corporum
> Erit excitatio, sibi hoc viva posuit.

Renouard l'a reproduite en entier, p. 542.

(2) « Quid dicam de tua in Deum, divosque omneis pietate? quid item de liberalitate in pauperes, de bonitate in tuos, de justitia in omneis? Mirum est enim quantam pauperibus qui mendicare erubescunt, clam per pios ministros pecuniam eroges. Quot subvenias miseris, quanta præterea gravitate et prudentia negotiis rebusque publicis (cogitur nam apud te senatus) et intersis et præsis; et quod est justitiæ

Alde finit son épître par quelques vers empruntés à Strozzi et il la termine par cette recommandation :

Sed jam libros hosce lege, atque Aldi tui memineris,

et par ce vœu :

JESUS Deus OPTIMUS MAXIMUS res tuas fortunet.

L'amour des lettres aurait-il aveuglé Alde au point de lui faire croire impossibles des vices dont souvent les plus grands princes ont été injustement soupçonnés? Pierre Bembo, en dédiant à Lucrèce en 1505 ses *Asolani*, a célébré sa beauté, son mérite et ses vertus. Le vertueux Sadolet, qui fut aussi cardinal, lui témoigna en tout temps une grande estime; tous les poëtes et les écrivains de cette époque, et surtout ceux de la cour de Ferrare, qui ont célébré sa beauté, son goût pour les belles-lettres et son amabilité, ne lui font aucun reproche; enfin les ministres étrangers à Mantoue et à Ferrare, qui n'avaient aucune raison, aucun intérêt pour ne pas dire la vérité dans des dépêches dont le secret était assuré, semblent fournir des témoignages assez nombreux et assez importants pour contredire l'opinion vulgaire. Si les historiens, prin-

proprium suum cuique tribuendum cures. Tum probos ornandos, sceleratos puniendos et velis et imperes. Quibus in rebus miratur senatus ipse, mirantur cives tui acerrimum judicium, acumen summum ingenii tui. Denique quidquid loqueris, quidquid agis, nulla ex parte reprehendi potest. »

cipalement ceux qui ont écrit après sa mort, la représentent comme l'une des femmes les plus vicieuses de son temps, on peut croire, dit Ginguené, qu'on a peut-être exagéré ses vices, mais non son amabilité.

Enfin, Alde dans son testament nomme la très-illustre duchesse de Ferrare (Lucrèce Borgia) parmi les honorables exécuteurs testamentaires qu'il y désigne, tels que le prince Alberto de Carpi et Leonello son frère, Jean-Baptiste Egnazio, prieur de Saint-Marc, et plusieurs autres.

Est-ce la haine sourde contre la papauté, et l'indignation bien méritée contre Alexandre VI et son fils César Borgia, le frère de Lucrèce, est-ce enfin la beauté même de Lucrèce, qui ont pu animer contre elle la jalousie au point d'inventer les vices et les crimes que quelques poëtes lui ont attribués, et qui vont grossissant de siècle en siècle? Son estime et son amitié, peut-être plus tendre qu'elle n'aurait dû être, pour Bembo à qui elle donna une mèche de ses cheveux (1), et l'estime qu'Alde, si connu par sa vertu, lui conserva jusqu'à sa mort, ne sont pas les seuls témoignages qu'on peut invoquer contre ses détracteurs. Nous avons le récit du Loyal Serviteur dans sa chronique de Bayard (2), qui nous dit

(1) Déposée à l'Ambrosienne de Milan. Voir *les Femmes blondes selon les peintres de l'École de Venise*, par deux Vénitiens (MM. Baschet et Feuillet de Conches), p. 12.

(2) Chapitre quarante-quatrième.

que, après le glorieux combat de la Bastide, où les seigneurs de Montoison, du Lude, de Fontrailles et le bon Chevalier sans peur et sans reproche se distinguèrent, ils furent reçus dans Ferrare avec de grands éloges par l'ami de François I[er], Alphonse I[er] d'Este, duc de Ferrare, et par Lucrèce, sa femme, que le Loyal Serviteur dépeint ainsi :

« Sur toutes personnes, la bonne duchesse, qui estoit une perle en ce monde, leur fit ung merveilleux recueil (*sic*) ; et tous les jours leur faisoit festins et bancquets à la mode d'Italie, tant beaulx que merveils. Bien ose dire que, de son temps ne devant, ne s'est point trouvé de plus triumphante princesse, car elle estoit belle, bonne, douce et courtoise à toutes gens. Elle parloit espaignol, grec, ytalien, françois, et quelque peu très-bon latin, et composoit en toutes ces langues. Il n'est rien si certain que, combien que son mary feust saige et hardy prince, ladicte dame, par sa bonne grace, lui a rendu de grands et bons services. »

Ercole Strozzi, en dédiant son poëme de la Gigantomachie à Lucrèce Borgia, témoigne aussi la haute estime qu'il avait pour elle (1).

« Lucrèce Borgia, dit M. A. Baschet (2), était célèbre par l'extrême goût qu'elle avait aux belles-lettres, aux beaux-

(1) Je ne trouve dans aucune des éditions des poésies de Pontanus, imprimées par les Aldes, de 1505 à 1533, les deux vers sur Lucrèce Borgia qu'on lui attribue et qu'on n'ose citer, jusqu'à ce que l'histoire ait pu résoudre ce problème insoluble encore aujourd'hui, comme le sont tant d'autres.

(2) *Aldo Manuzio*, *Lettres et Documents*, p. 39.

arts, goût dont les témoignages abondent dans tous les documents émanés de la plume des écrivains, historiens ou poëtes, et des ambassadeurs qui, ainsi que cet honnète Alde Manuce, avaient connu la cour de Ferrare et la personne même de la duchesse, aimable, aimée, appréciée, et point empoisonneuse. Il suffit de se reporter aux textes du temps pour reconnaître les mille et une erreurs qui ont été acceptées depuis sur le caractère de cette princesse, dont le malheur le plus vrai est d'avoir eu pour père un homme tel que le pape Alexandre VI, et pour frère le prince qui fut César Borgia. Le *Loyal Serviteur*, Pierre Bembo, et Alde Manuce, et surtout les ministres étrangers accrédités à Ferrare, n'avaient aucune raison ni aucun intérêt pour ne pas dire la vérité dans des dépèches dont le secret était assuré. Malgré tant de preuves contraires, les préjugés trouvent une si grande facilité pour se bien établir dans l'esprit des hommes, que l'on se sent presque ridicule à vouloir penser autrement que ceux qui n'ont rencontré Lucrèce Borgia que sur la scène. »

Toutes les recherches que M. Baschet a faites à ce sujet aux archives de Venise et de Mantoue ne lui ont rien fourni qui puisse ternir sa mémoire. La correspondance de Jacopo delli Tebaldi, envoyé de Ferrare à Venise, a été malheureusement détruite par un incendie (1).

Le même mois de janvier 1513 (1514 n. st.) parut pour la première fois le texte grec de PINDARE. Cette

(1) M. Baschet nous donne l'espoir qu'il publiera bientôt l'ouvrage auquel il a consacré bien des années, traitant *de la Vie et des Actes de* MADONNA LUCREZIA BORGIA, *de sa Cour et de son Temps*, 1492-1519. La collection des documents qu'il a réunis se compose de huit à neuf

édition *princeps*, aussi belle que rare, est aussi dans le format in-8 des éditions aldines. Deux ans après (1515), Calliergi en donna, avec ses beaux caractères grecs, une nouvelle édition accompagnée des scholies (1), et ces deux éditions ont servi de base à toutes les autres, jusqu'à la nouvelle récension des manuscrits faite par Bœckh. A la suite, Alde donna pour la première fois aussi les poëmes de CALLIMAQUE (2), de DENYS PÉRIÉGÈTE et de LYCOPHRON. En tête de ce volume, est cette lettre intéressante d'Alde à André Navagero :

Alde Manuce Romain à André Navagero, sénateur vénitien, salut.

« Voici déjà quatre ans, cher Navagero, que j'ai dû suspendre mes travaux, quand j'ai vu l'Italie presque tout entière en proie au cruel fléau d'une guerre acharnée, et que je fus forcé de quitter Venise pour tâcher d'obtenir la restitution de mes champs et jardins perdus, non par ma faute, mais par celle de ces temps désastreux. Hélas! nous aussi, nous en sommes venus à ce point de misère d'entendre redire ces dures paroles qu'entendit Virgile :

... Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.

« Mais, comme je n'arrivais à rien, et que le fléau de la guerre paraissait se rallumer au moment où nous espé-

cents pièces provenant de sources contemporaines de tout genre et de toute nature.

(1) C'est le premier livre grec imprimé à Rome.

(2) La première édition de ce poëte a été donnée par Jean Lascaris, Florence, chez Alopa, entre 1494 et 1498.

rions le voir s'éteindre, je revins à Venise, cette Athènes de notre temps, où, parmi tant d'hommes d'une érudition singulière, nous comptons notre cher Musurus. Cédant à ses exhortations, aux tiennes, à celles de notre aimable Giocondo et d'autres hommes dévoués aux belles-lettres, j'ai repris ces travaux dont une expérience de vingt ans m'avait appris la difficulté, et auxquels je savais mes forces à peine égales. Comme depuis longtemps je me suis fait un devoir de ne reculer devant aucun désagrément, aucune dépense, aucun travail, pour être utile à l'humanité, j'ai courbé la tête, le cou préparé à porter le joug.

« Je suis donc dans l'intention d'imprimer et de mettre entre les mains des érudits, d'accord avec ce que j'ai souvent promis et ce que je n'oublie pas, les meilleurs ouvrages grecs et latins. Je veux aussi aborder l'impression des livres hébreux, dans l'intérêt de nos Livres saints, qui d'hébreux sont devenus grecs, et de grecs latins; je désire que ces versions puissent être conférées avec le texte original, afin que les erreurs, s'il y en a (on dit en effe qu'elles sont en grand nombre), soient soigneusement corrigées, et cela pour servir et glorifier la religion chrétienne. Que Dieu (δοτὴρ ἐάων) me soit donc en aide!

« Voici, mon cher Navagero, ton Pindare qui sort de notre maison, imprimé pour la première fois: pour l'honorer comme chef, je lui ai adjoint des compagnons, Callimaque, Denys, *de Situ orbis*, et Lycophron, qui marchent à sa suite. Il est publié sous ton nom, parce que je te porte la plus vive amitié, et que tu comptes parmi les plus savants, en réunissant à un esprit très-fin un jugement très-sûr, ce qui a été donné à bien peu d'hommes. Beaucoup en effet ont un esprit inventif, avec peu ou point de jugement; par contre, on trouve chez quelques-uns une grande vivacité de jugement et point d'invention. Toi, tu vaux également par l'un et par l'autre. Tes écrits en font foi; soit en vers, soit en prose, ils sont supérieurs et luttent avec l'antiquité, comme ceux de

Pierre Bembo, gloire des érudits de notre âge et nouvelle espérance de la grande Rome. Mais je n'insisterai pas sur ce point, dans la crainte d'être soupçonné de flatterie. Or, rien n'est plus loin de moi, Dieu m'en est témoin. Je ne dis rien, je n'écris rien que je ne pense et qui ne me semble vrai.

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς ἀΐδαο πύλῃσιν,
Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ εἴπῃ.
Αὐτὰρ ἐγὼ ἐρέω, ὥς μοι δοκεῖ εἶναι, ἀληθῆ (1).

« Si j'ai voulu que Pindare sortit sous ton nom de notre Académie, c'est surtout parce que tu aimes tant ce poëte que tu l'as copié soigneusement plusieurs fois de ta propre main, afin, je pense, de te le rendre plus familier et de le fixer plus profondément dans ta mémoire. Ainsi Démosthène, comme le dit Lucien (πρὸς ἀπαίδευτον) (2), copia huit fois Thucydide et en tira un grand profit. Je ne saurais assez dire, en effet, combien il est utile à la mémoire soit de noter en marge les passages les plus dignes d'être retenus, soit de copier entièrement les livres qu'on veut se rendre familiers, surtout les livres grecs, à cause de l'accentuation et de l'orthographe, qu'il n'est pas permis d'ignorer ou de négliger, si l'on veut être tenu pour savant. Aussi, selon moi, il faut non-seulement exhorter les jeunes gens à copier de leur propre main les livres qui font l'objet de leurs études, mais encore les y forcer, au moins pour les meilleurs et les plus purs.

« Bientôt je donnerai, en un volume, les *Commentaires*, soit sur Pindare et les autres auteurs qui l'accompagnent ici, soit sur Hésiode, Sophocle, Euripide, Eschyle,

(1) « Celui-là en effet m'est odieux autant que les portes de l'enfer, qui cache une chose dans son esprit et en dit une autre; je dirai donc ce qui me paraît être la vérité. » D'après le texte d'Homère, *Iliade*, I, 312, 314, au lieu de εἴπῃ. lisez : βάζει, et au lieu de ἀληθῆ, lisez : ἄριστα.

(2) *A un ignorant.*

Théocrite et Oppien. Mon intention est d'y ajouter un *index* de toutes les choses qui dans ces commentaires méritent le plus d'être citées. C'est ce que je veux faire, du reste, pour tous les livres imprimés dans notre maison, si jamais je parviens à amener au sommet de la montagne ce rocher que, nouveau Sisyphe, je roule depuis tant d'années. Dans ce moment, nous avons sous presse (1) une collection d'orateurs : Eschine, Lysias, Dinarque, Andocide, Isée, Antiphon, Gorgias, Démade, Alcidamas, Lesbonax, Antisthène. Nous donnerons ensuite successivement, s'il plaît à Dieu (2), les œuvres de Platon, de Xénophon et d'autres écrivains illustres. Toi cependant, mon cher Navagero, lis ton Pindare, et aime-moi comme tu sais aimer. Adieu. »

En février 1513 (1514 n. st.), il parut un recueil in-fol. de traités traduits par Théodore Gaza : ARISTOTE, *de Natura animalium*, etc.; THÉOPHRASTE, *de Historia plantarum*, etc.; ALEXANDRE D'APHRODISIAS, *Problemata*. C'est la réimpression de l'édition de 1504, mais augmentée d'une longue épître de Théodore Gaza au pape Nicolas V, par ordre duquel ces traductions ont été faites (voir plus haut, p. 25).

C'est aussi dans ce même mois de février que parut le volume in-folio de l'édition originale du *Commentaire* d'ALEXANDRE D'APHRODISIAS sur les *Topica*

(1) Cette épître dédicatoire était sans doute écrite plusieurs mois avant la publication de Pindare, datée de janvier 1513, soit 1514 n. st., car les orateurs grecs et les œuvres de Platon, qu'il dit être sous presse, avaient paru en avril, mai et juillet de l'année précédente.

(2) « Faveat Deus Opt. Max. δότηρ ἐάων. »

d'Aristote. L'impression de ce volume était terminée en août 1513, date de la souscription finale (voir plus haut, p. 355), mais la publication en fut retardée pour des causes énoncées dans la préface suivante, adressée par Alde au prince Albert Pio de Carpi, *orator* de Sa Majesté l'Empereur :

« La publication des commentaires d'Alexandre d'Aphrodisias sur les Topiques d'Aristote que j'ai imprimés *l'année précédente*, a été retardée par les obstacles qui, depuis plusieurs années, s'opposent à mon zèle d'être profitable aux amis des lettres grecques et latines. J'attendais de pouvoir y joindre les commentaires sur Alexandre d'Aphrodisias et les autres interprètes grecs de Platon et d'Aristote, que François-Victor Bergomàs, aussi grand philosophe que savant médecin, avait écrits en grec avec ce style et cette doctrine qui le rendent égal des savants commentateurs d'Aristote. Cette addition eût porté ce livre à environ cinquante cahiers; mais, par malheur, le sort nous a privés de tant de savants travaux par l'incendie aussi rapide qu'instantané qui, ces jours derniers, vient d'anéantir avec sa maison la totalité de ses manuscrits, sa bibliothèque tout entière, contenant une nombreuse collection de livres grecs et latins, et aussi toutes ses notes sur Platon, travail si considérable qu'on pouvait le regarder comme un véritable commentaire; et, en outre, ses écrits sur Galien et les autres médecins, dont l'ensemble eût formé un grand nombre de volumes. Mais le courage ne doit pas se laisser abattre par la mauvaise fortune, ἐλπιδες ἐν ζωοῖσιν (1); son intention d'ailleurs est

(1) Théocrite, Idyl. IV.

Ἐλπιδες ἐν ζωοῖσιν, ἀνέλπιστοι δὲ θανόντες.

L'espoir reste aux vivants, les morts seuls n'en ont plus.

(Trad. de F. Didot.)

de réparer doublement cette perte en reproduisant les commentaires sur les Topiques dans une édition grecque et latine, et il s'est engagé à s'adonner de préférence aux sujets qui intéressent le plus notre époque. Si, n'ayant encore que trente ans, il peut vivre autant d'années, il accomplira toutes ses promesses et surpassera notre attente et celle de tous ses amis. C'est ainsi qu'à Padoue on l'a vu, à la louange de tous et avec l'affluence des auditeurs, professer la philosophie avec tant de succès. »

Après quelques allusions au sujet de cette *victoire* remportée sur lui-même par *Victorius* Bergomâs, et diverses citations empruntées à Homère et à d'autres auteurs grecs et latins, il termine l'éloge de Bergomâs par ces vers :

Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν
Ἀθάνατοι · μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος ἐπ' αὐτὴν
Καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον, ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἵκηται,
Ῥηϊδίη δ' ἤπειτα πέλει χαλεπή περ ἐοῦσα.

[« Les Immortels ont entouré de peines et de travaux l'accès de la Vertu; la route pour y parvenir est longue et escarpée, les abords en sont rudes; mais, dès qu'on approche du sommet, elle s'aplanit, tout ardue qu'elle est (1). »

Hésiode, *les Travaux et les Jours*, 287-90.]

Puis, faisant hommage au prince de Carpi de cet ouvrage philosophique auquel Musurus a donné

(1) Ces beaux vers sont souvent cités par les écrivains de l'antiquité : Xénophon, *Memorabilia*, et Plutarque, *Moralia*.

tous ses soins, Alde annonce qu'il va publier Strabon, Athénée, Pausanias (1), Xénophon, qu'on lui demande d'imprimer, et qui seront suivis d'autres si les circonstances le permettent (2).

1514 (1514-1515 n. st.).

En mars 1514, Alde donna une nouvelle édition de la Rhétorique de Cicéron, in-4°, suivie des Orateurs célèbres ou Brutus et autres écrits de Cicéron; en tête est une longue préface à André Navagero, où se trouve l'avis aux importuns que nous avons mentionné plus haut, p. 153.

La collection des agronomes, Caton, Varron, Columelle, Palladius, qui parut en mai 1514, forme

(1) Pausanias ne parut qu'en 1515, après la mort d'Alde.

(2) Cette épître est datée du 15 *février* 1514, ce qui selon le style vénitien correspondrait au 15 février 1515. Or une grande difficulté se présente au sujet de cette date. Le testament d'Alde est du 16 *janvier* 1514, soit 1515, et sa mort est marquée au 6 *février* suivant, d'où il résulte que l'épître d'Alde datée du 15 *février* 1514, serait *postérieure de neuf jours à la mort de son auteur*, ce qui n'a pas besoin d'être réfuté. Le testament d'Alde étant une pièce officielle dont la date ne saurait être suspectée, et sa mort étant aussi fixée d'une manière positive, il en faut conclure que la date de l'épître de l'édition d'Aphrodisias est erronée et qu'il faut lire 1513 et non 1514, le dernier chiffre du millésime MDXIIII ayant pu être ajouté par erreur, à moins d'admettre que cette date a été mise non pas par Alde, mais après sa mort, au moment de la publication du volume. D'ailleurs, de toute manière, cette question est dificile à résoudre.

un beau volume petit in-4°, fort bien imprimé et avec les caractères d'écriture cursive pour lesquels le privilége accordé à Alde est confirmé par celui de Léon X (qui avait déjà figuré dans *Cornucopiæ,* de 1513, voir plus haut) placé en tête du volume. Le rédacteur de ce nouveau privilége, Pierre Bembo, se complaît à y relater tous les mérites d'Alde comme savant et comme auteur des charmants caractères imitant l'écriture, qui lui ont occasionné beaucoup de dépenses. Pour l'en récompenser, c'est donc sous peine d'excommunication et par des amendes considérables, de cinq cents écus d'or et de confiscation, que tous les livres ainsi imprimés par Alde sont protégés pendant vingt ans. Toutes les mesures pour garantir Alde y sont mentionnées : envoi de ce bref à tous les ecclésiastiques et employés des États du Saint-Père ; et, quant aux localités où il serait difficile de le faire parvenir, un certain nombre d'exemplaires seront adressés revêtus du sceau pontifical pour être distribués et avoir la même valeur que le mandement lui-même envoyé directement, et aussi avec peine d'excommunication contre quiconque le déchirerait. Ce long privilége se termine ainsi : « Nous voulons et nous exhortons messire Alde de vendre et faire vendre ces livres à juste prix et de n'user qu'honorablement de cette concession, nous confiant pleinement à son intégrité et sa déférence envers nous. »

Les termes de ce privilége et le soin apporté à sa

rédaction, montrent qu'il a été rédigé par une main dévouée à Alde.

Dans un avertissement au lecteur, Alde dit que Fra Giocondo de Vérone a dans cette édition changé, avec raison, et il en donne les motifs, l'ordre dans lequel les livres de Columelle étaient disposés; ainsi celui qui était le premier est devenu le troisième et le troisième a repris la place qu'il devait occuper.

Dans un second avertissement, Alde indique la division des jours et leur croissance et décroissance durant le cours des saisons, et aussi la division des heures de la journée selon l'ordre naturel et selon la manière de compter des anciens.

Ce qui ajoute un grand intérêt à ce recueil, c'est la préface de Giocondo. Elle ne se trouve pas dans ses œuvres; en voici la traduction :

Giocondo de Vérone, sur les livres traitant du Ménage rustique, *à Léon X, souverain pontife. — Préface.*

« Les études agricoles ont toujours eu pour moi, Très-Saint-Père, un attrait incroyable. Les jouissances qu'elles procurent me semblent réaliser de très près l'idéal de vie du sage. On peut les comparer à la terre, qui jamais ne refuse d'obéir, et qui ne cesse de rendre avec usure ce qu'elle a reçu. Aussi ma passion pour cette vie des champs, repos et charme futur de ma vieillesse (si Jésus, le Dieu très-bon et très-grand, m'accorde la grâce d'y parvenir), m'a-t-elle fait lire en tout temps avec une ardeur et un plaisir insatiables, entre les autres livres d'agriculture,

ceux surtout de Caton, de Varron, de Columelle, de Palladius. En les lisant, il me semblait être à la campagne, habiter les métairies, mener cette vie heureuse de Curius et de Cincinnatus. Curius, après avoir triomphé des Samnites, des Sabins et de Pyrrhus, acheva sa vie aux champs : assis à son foyer, au moment où les Samnites lui apportaient une somme considérable, son mépris de l'or lui fit proférer cette parole magnifique : « Avoir de l'or n'est pas ce qui me semble beau ; c'est de commander à qui en possède. » Cincinnatus, créé dictateur, fut mandé de sa métairie au sénat.

« Ces livres, pour lesquels mon amour est extrême, je les ai conférés avec les anciennes copies et soigneusement corrigés, en ayant recours toutefois au jugement de mes amis et de savants hommes. Puis, je les ai donnés à notre cher Alde pour qu'il les reproduisît à l'aide de ses presses. Cela fait, non sans une certaine diligence, je les ai mis sous l'égide du très-heureux nom de Votre Sainteté, en raison de mon suprême respect envers Elle, sans compter que nul plus que vous ne me paraissait digne de cet hommage. Car des livres où l'on traite de vignes, de pasteurs, de pères de famille, à qui sied-il mieux de les dédier qu'à celui qui est la Vigne féconde entre toutes, le Pasteur excellent, le Père universel? Le Maître l'a dit : « Je suis la vraie vigne, vous en êtes les sarments. Je suis le bon Pasteur, qui m'occupe de mes brebis ; je connais mes brebis, elles me connaissent à leur tour. » Daignez donc, Très-Saint-Père, accepter cette offrande telle quelle de Giocondo, votre serviteur. Vous le ferez d'un front bénin, je l'espère, vous, l'être le plus semblable à Dieu, vous, son représentant sur la terre ! Il aime un cœur pieux ; il aime une intention pure; il aime la candeur de celui qui offre, plutôt que l'offrande elle-même.

« Venise, ides de mai M.D.XIV. »

Fra Giocondo est un de ces hommes extraordinaires qui savaient toutes choses, et y excellaient. Il dédia à Laurent de Médicis un recueil de plus de deux mille inscriptions latines, collection sur le mérite de laquelle Ange Politien s'exprime ainsi : « *Jucundus vir unus, opinor, titulorum monimentorumque veterum supra mortales ceteros non diligentissimus solum, sed etiam sine controversia peritissimus.* » César Scaliger, qui apprit de lui le grec et le latin et lui témoigna toujours une grande affection, le déclare « *in mathematicis nullo secundus, in optica et architectura omnium facile princeps* ». Outre les auteurs latins dont il a donné les éditions chez Alde, il fit imprimer à Florence en 1513 l'ouvrage de *Frontin* sur les acqueducs, et il fut un des premiers à publier plus exactement et à illustrer par des figures les œuvres de Vitruve dans l'édition dédiée à Jules II, et imprimée à Venise en 1511. On sait qu'il fut chargé de plusieurs travaux hydrauliques et de la reconstruction du pont Rialto et de celui de Vérone ; et qu'après la mort de Bramante, il fut choisi avec Raphaël et Antoine de San-Gallo pour continuer les travaux de la basilique de Saint-Pierre. Enfin, appelé à Paris par Louis XII, pour reconstruire le pont Notre-Dame plusieurs fois emporté par les inondations, il se lia d'amitié avec Budé et s'occupa de la recherche et de la collation des manuscrits.

On se rappelle qu'en 1507 (voir plus haut, p. 290) Alde est entré en relations avec trois savants de l'Allemagne : Henri Urbain, Mutianus Rufus et Georges Spalatinus. Ce dernier, dont le véritable nom était Georges Burkhard, appelé *Spalatinus* du lieu de sa naissance, *Spält,* né vers 1482, mort en 1545, appartient au nombre des plus ardents promoteurs de la réformation. Il était pendant quelque temps professeur au couvent de Georgenthal, près d'Erfurt, d'où datent ses premiers rapports avec Alde, et en 1508, sur la recommandation de son ami Mutianus Rufus, il fut appelé par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, à diriger l'éducation de son fils, et devint en 1514 chapelain de la cour, secrétaire particulier et bibliothécaire. Il écrivit souvent à Alde, et c'est à sa sollicitation que le prince lui adressa aussi une lettre dans le but d'acquérir des éditions aldines pour l'université de Wittemberg, qu'il avait fondée en 1502. Voici la réponse d'Alde à Spalatinus :

Au très-érudit et très-intègre Georges Spalatin, ami très-cher. A la cour du très-illustre Frédéric, duc de Saxe (1).

« J'ai reçu, mon cher Georges, le 5 des ides de mai 1514, la lettre que tu m'avais envoyée le 12 des calendes d'avril. Elle m'a causé à la fois de la joie et de la peine.

(1) Cette lettre est insérée dans : Joh. Fried. Heckelii *Manipulus primus epistolarum singularium* ex αὐτογράφοις ; Plaviæ Variscorum (Plauen, en Saxe), 1695.

Je me suis réjoui d'apprendre que l'illustre Frédéric, électeur du Saint-Empire et duc de Saxe, me porte une telle affection qu'il a voulu, comme tu me l'écris, me la témoigner par lettres; ce qui m'afflige, c'est que tu parais m'accuser de négligence et me reprocher de n'avoir répondu ni à tes lettres ni à celles d'un si grand prince. Mais, en vérité, je ne me rappelle pas avoir reçu des lettres de vous. Quoique je sois toujours fort occupé, cependant, lorsqu'il le faut, je laisse tout pour répondre, au moins brièvement, si je ne puis mieux faire, à mes amis, et surtout à ceux qui sont des savants de premier ordre ou des princes éminents. J'en conclus que vos lettres ne m'ont pas été remises, ou que, si elles l'ont été, j'y ai répondu. Quoi qu'il en soit, je te prie, mon cher Georges, de plaider, comme tu le sais si bien, ma cause auprès du prince, et de me recommander toujours à sa bienveillance. A qui plus qu'à lui pourrais-je désirer me rendre agréable? Avec cette lettre, je t'envoie le catalogue des livres que j'ai imprimés jusqu'à ce jour, et dont je m'efforcerai d'accroître le nombre, si j'y suis invité par ce prince excellent, par toi et par notre Rufus [Mutianus]. Je t'écris aussitôt ta lettre reçue, craignant, si je différais, de l'oublier, par suite de mes travaux, des soucis qu'ils me donnent et de ceux qui me sont imposés par mes intérêts de famille ainsi que par les désastres de ce temps. Tu croirais à peine, très-cher Georges, de quels maux, malheureux que nous sommes! nous sommes accablés; et si l'espoir d'une paix future ne soutenait pas notre courage, espoir que gardent les vivants (ἐλπίδες ἐν ζωοῖσιν), nous y succomberions, puisqu'ils renaissent les uns des autres. Mais n'insistons pas; car, comme on dit, la langue se porte toujours de préférence sur la dent qui souffre. Adieu, et veuillez m'aimer tous comme je pense que vous le faites.

« Venise, le 5 des ides de mai 1514.

« Alde Romanus, ton affectionné, autant qu'il est possible. »

Post-scriptum. « Après avoir fouillé plus soigneusement dans ma mémoire, je reste convaincu qu'aucune lettre de vous ne m'est parvenue depuis que je répondis il y a huit ans [1507] à Mutianus Rufus, à Henri Urbain, à toi-même [voir p. 290], et que j'écrivis en même temps au prince. Je vous envoyai, à la même époque, la liste des livres imprimés jusqu'alors par mes soins. Il ne faut donc pas m'accuser, mais celui à qui vous avez confié vos lettres pour moi, car il ne me les a pas remises. De nouveau, adieu.

« Vos Fugger (*Fucarii*) ne me paraissent pas très-soigneux des lettres qu'on leur confie. Je leur avais fait donner les miennes, comme vous me le mandiez; mais ils refusèrent de les remettre au messager, si je ne donnais d'abord l'argent. J'ai donc pris mes dispositions pour vous les faire arriver par une autre voie. — Venise, 5 des ides de mai 1514. »

En août suivant, Alde publia, dans le format in-folio, la première édition du DICTIONNAIRE d'HÉSYCHIUS, d'après un manuscrit que lui communiqua un noble mantouan, Giacopo Bardellone. Musurus, qu'Alde chargea de la publication de ce manuscrit dont la lecture était difficile, introduisit quelques corrections trop hasardées et signalées depuis par Villoison d'après la révision qu'il fit de ce même manuscrit qui se trouve actuellement à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise.

Dans une courte préface, ou plutôt un avis en grec, adressé par Alde *à ceux qui liront ce livre,* il annonce que, contrairement à l'ordre alphabétique suivi ordinairement dans les dictionnaires, les consonnes sont placées dans un autre ordre. Ainsi, après

AT : ἀτυχῆσαι est intercalé ἀοιδὴ, ᾠδὴ, ἀοίδιμος, puis, reprenant l'ordre alphabétique, AY : αὐδὴ...

La diphthongue EI est placée entre Z et H.

Voici la préface d'Alde Manuce, adressée à Jacques Bardellone :

« Si parmi la noblesse studieuse de Mantoue, dont tu es la gloire, noble Bardellone, il s'en trouvait qui à ton exemple venaient m'aider aussi spontanément que tu le fais et avec le même désintéressement, je pourrais, et vite et sans épargner ma peine, ressusciter par une sorte de palingénésie tant de manuscrits désirés. Il en est ainsi pour Hésychius, que j'ai reçu de toi pour l'imprimer, et dont tu fais le plus grand cas, et avec raison, puisque personne, que je sache, n'en connaît aucun autre exemplaire. Montrant ainsi par cet acte généreux ton amour pour les lettres et ton désir de leur être utile à présent et à jamais, bien différent en cela de tant d'autres jaloux qui voudraient garder pour eux seuls la science, et se réserver les livres dont il leur plaît de priver les autres; toi, au contraire, tu voudrais, en leur communiquant tous les trésors de ta bibliothèque où ils sont en si grande abondance, qu'ils t'égalassent, s'il était possible, dans ton grand savoir en grec et en latin et dans les sciences mathématiques où tu excelles.

« Ce que tu as ordonné a été diligemment exécuté, et c'est en mon nom et au nom de tous ceux qui feront usage de ce livre que je te rends grâce. Qu'il soit donc manié jour et nuit par tous ceux qui voudront profiter de tout ce qu'il contient. Il satisfera leur désir de s'instruire. C'est Diogénianus, ce grand savant, dont Hésychius fait mention dans sa préface, qui d'abord a recueilli dans les divers lexiques les *dictions* qu'il y rencontrait; puis Hésychius, dont parle Suidas au mot Ἡσύχιος, les a

complétées; mais il est fâcheux que, par je ne sais quelle incurie, les *argumenta,* ou explications des Proverbes, omises par Diogénianus et ajoutées par Hésychius, aient été supprimées, au grand préjudice des studieux.

« C'est sous la protection de ton nom, savant Bardellone, que je veux mettre ce livre. La science t'en sera d'autant plus redevable que Musurus, notre *compater* (1) à tous deux, y a donné ses soins, quoique à la hâte, en corrigeant un nombre assez considérable de passages, ce dont pourra s'assurer quiconque comparera le texte imprimé avec le manuscrit. »

« Venise, août 1514. »

Ce manuscrit d'Hésychius qui a servi à Alde, difficile à déchiffrer et en très-mauvais état, est le seul qui existe. On doit donc savoir un grand gré à Alde et à Musurus de s'être hâtés de le reproduire. La perte aurait été très-fâcheuse, puisqu'un grand nombre de mots et de locutions seraient sans lui restées inconnues, et je me rappelle avec quelle joie mon respectable maître, M. Coray, y recherchait et y trouvait des mots et locutions qu'il reconnaissait conservés encore dans la langue moderne.

C'est aussi à Musurus qu'Alde confia le soin de donner la première édition d'ATHÉNÉE qui parut le même mois. Quoiqu'il ait été publié sur des manuscrits incomplets, Schweighæuser loue le savoir, le

(1) Πατρὸς ἀρείω, *meilleur que son père;* Alde, par ces deux mots grecs empruntés à Homère, aura voulu complimenter Musurus en le déclarant supérieur à lui-même par allusion au mot *compater*.

jugement et les heureuses conjectures de Musurus. Alde y a mis en tête cette épître dédicatoire :

Alde Manuce Pius à Janus Vyrthesis (Vértessy) *Pannonius, salut.*

« Je ne saurais trop te féliciter, Janus, et aussi tes compatriotes les Hongrois et la Hongrie elle-même, de tes grands progrès dans les lettres grecques, depuis moins d'une année que tu suis, à Venise, les leçons de Musurus de Candie. Ces progrès sont tels que tu me parais devoir rapporter bientôt, dans ta patrie, les Muses grecques parlant le langage attique. Redouble de courage, *sic itur ad astra*. Tu sais quelle dette de reconnaissance tu as contractée envers Venise et envers Musurus, pour la science dont celui-ci t'enrichira, et pour les exemples que peut t'offrir Venise. Tu connais ce mot d'Homère : « Il serait honteux après être resté longtemps de s'en retourner à vide (1). » Tu sais combien t'encourage à la vertu le très-vénérable cardinal Thomas, légat *a latere* et archevêque de Strigonia, ton oncle (2), qui peut à juste titre t'appliquer cette parole d'Énée à Ascagne : « Apprends de moi, jeune enfant, la vertu et les sérieux travaux. » Tu sais combien tu es encouragé par le secrétaire royal, Philippe Coulai, cet homme aussi éminent que sage, qui remplit avec tant de loyauté et de droiture la charge d'ambassadeur à Venise ; toutes les fois que tu vas lui rendre visite, ce qui t'arrive fréquemment, il ne manque pas de t'exhorter, en disant : « Janus, *ceux que Jupiter favorable a aimés, ou qu'une ardente vertu a élevés aux astres, sont bien peu nombreux ;* tâche, je t'en

(1) Αἰσχρόν τοι δηρόν τε μένειν, κενεόν τε νέεσθαι.

(2) D'après M. le comte A. Apponyi, c'est probablement Thomas Bakacs, de la famille des Erdödy.

prie, d'appartenir à ce petit nombre d'élus, et de ressembler le plus possible à ton oncle le cardinal; continue, mon fils, comme tu as commencé; » et d'autres paroles de ce genre, pleines d'une affection paternelle. Tu sais en outre combien te stimule le souvenir de Janus, cet illustre évèque de Cinq-Églises, gloire et honneur de la Pannonie (1) (car tu as aussi le nom de Janus), sur le tombeau duquel on lit cet élégant distique :

Hic situs est Janus, patrium qui primus ad Istrum
Duxit lauriferas ex Helicone deas (2).

Cet homme, qui ne sera jamais assez loué, porta le premier dans sa patrie les muses latines; toi, tu parais devoir y porter, grâce aux leçons de Musurus, et les muses latines et les muses attiques. Car je ne doute pas que tu n'achèves ce que tu as glorieusement commencé, d'abord parce que tu as bien commencé, et que *celui qui tient le commencement d'une chose en tient la moitié* (3); ensuite, parce que déjà tu as fait des progrès considérables. Aussi, charmé de ton vif génie, de ton travail assidu, de ton admirable amour pour les bonnes lettres, de la pureté de tes mœurs, j'ai voulu que ces livres d'Athénée sur *le Banquet*, pleins de choses variées, admirables, très-dignes d'être connues, sortissent sous ton nom de notre maison, afin d'accroître ton ardeur pour l'étude sacrée des lettres.

« C'est un recueil de connaissances variées et admirables, et les plus diverses, sur les poissons, les herbes, les arbres et mille autres sujets; ils t'aideront d'ailleurs, ainsi que tous les érudits, à corriger d'autres livres à l'aide des

(1) C'est le poëte hongrois *Janus Pannonius*, appelé aussi *Jean de Cisinge*, qui vécut de 1434 à 1472.

(2) « Ci-gît Janus, qui le premier amena de l'Hélicon dans l'Istrie, son pays natal, les déesses porte laurier. »

(3) « Ἀρχὴ γὰρ ἥμισυ παντός. »

nombreux auteurs qui y sont cités. Prenons pour exemple le passage de Théophraste où, dans le quatrième livre de son *Histoire des plantes*, il traite des fruits de la Médie et de la Perse ; ce passage, mutilé et corrompu, soit dans la traduction latine faite avec autant d'élégance que de savoir par Théodore Gaza, soit dans le texte grec que nous avons imprimé, peut être aisément corrigé à l'aide de la citation d'Athénée au 3e livre des Δειπνοσοφιστῶν (1).

(1) Je reproduis ce passage comme un exemple des nombreuses corrections apportées par Alde à ses éditions.

« Dans notre édition grecque, dit Alde, comme dans la traduction de Théodore, après καὶ σχεδὸν ἴσον il manque τῷ τῆς δάφνης, et après ἀδράχνης il manque καὶ καρύας. Le mot ἀδράχνη, sans ν, se traduit en latin par *arbor potulaca* (*), sans *r*, et le mot ἀνδράχνη, avec ν, par *herba portulaca*, avec *r*, comme en témoigne Pline. Après εὔοσμον δὲ πάνυ il manque καὶ αὐτὸ. De même, après πεπωκὼς θανάσιμον φάρμακον il manque δοθὲν γὰρ ἐν οἴνῳ, διακόπτει τὴν κοιλίαν, καὶ ἐξάγει τὸ φάρμακον. En outre, le passage qui été imprimé ainsi : ὅταν δὲ ἀδρόν * τ διαφυτευήται, doit se lire : ὅταν δὲ ἀδρὸν ᾖ διαφυτεύεται, sans astérisque. L'omission des mots τῷ τῆς δάφνης, et de ceux-ci δοθὲν γὰρ ἐν οἴνῳ, διακόπτει τὴν κοιλίαν, καὶ ἐξάγει τὸ φάρμακον, se trouve confirmée par les vers suivants de Virgile, dans le second livre des Géorgiques : « Media fert tristes succos, tardumque saporem..... »

« La Médie produit ce fruit dont les sucs amers et la saveur persis-

(*) Voici le texte d'Alde : « Est enim ἀδράχνη, absque ν, *potulaca arbor*, abs« que *r*. Ἀνδράχνη autem, cum ν, *portulaca herba* cum *r* ; id quod Plinius « testatur. »

Mais Pline, l. XIII, 40, et XVI, 33, 2, dit seulement que les Grecs donnent le nom d'*adrachné* à ce qu'on appelle *andrachné*. Quant à la distinction que fait Alde entre l'*adrachné*, qu'il traduit par *arbor potulaca*, et l'*andrachné*, dont l'équivalent latin serait *herba portulaca*, je ne la trouve nulle part ni même le mot *potulaca*. Columelle ne parle que de l'*andrachné* et la définit ainsi :

Humidaque andrachne sitientes protegit antes.

« L'*humide* andrachné protége les premiers plans des ceps de vigne *altérés*. » Or, il est évident qu'il s'agit ici non pas d'une *herbe*, mais bien d'un *arbuste* qui, suivant Alde, ne s'appellerait pas alors *andrachné*, mais *adrachné*.

Le mot *potulaca*, qui semble dérivé de *potus*, n'aurait-il pas un sens analogue qui se serait conservé chez les paysans d'Italie ?

Nos botanistes croient que l'*herba portulaca* désigne notre *pourpier* herbe, et l'*arbor potulaca* d'Alde, notre *pourpier* arbuste, dit *pourpier en arbre*.

« Nous t'avons dit ces choses un peu longuement, afin de te faire connaître combien peuvent être utiles à toi et à tous les érudits ces livres d'Athénée, revisés avec soin par notre cher Musurus, qui les a collationnés sur de nombreux exemplaires ainsi que sur l'Abrégé où il a corrigé un nombre presque infini de passages, et rétabli dans leur mesure les vers donnés ailleurs comme de la prose. Nous avons ajouté, en les empruntant à l'Abrégé, les deux premiers livres, qui manquaient, ainsi qu'une bonne partie du troisième, incomplet du commencement. Ces trois livres peuvent donc être estimés presque entiers, car la matière dont ils traitent n'a pu permettre d'y faire des suppressions considérables. Tu as donc tous les livres d'Athénée. Les autres auteurs dont on désire l'impression pourront également, je l'espère, être mis au jour, et même bientôt, avec l'aide de Dieu, et rien ne te manquera pour pouvoir ramener glorieusement les Muses attiques dans ta patrie.

« Adieu.

« Venise, mois d'août, 1514. »

En même temps parut QUINTILIEN. Le texte en fut revu par André Navagero, ce patricien illustre dont la vie fut constamment dévouée aux lettres, et dont le

« tante expulsent des veines, avec une si grande activité, le poison « qu'une marâtre y a versé, en y mêlant des paroles magiques. Cet arbre « est grand; il ressemble beaucoup au laurier; et, sans l'odeur diffé« rente qu'il répand au loin, ce serait le laurier. Sa feuille résiste à « tous les vents, et sa fleur est extrêmement tenace. Les Mèdes s'en ser« vent pour parfumer leur haleine et leurs bouches infectes, et pour « venir en aide aux vieillards asthmatiques. »

« Tout en effet ici paraît emprunté à Théophraste. Quant à l'arbre dont il s'agit, Athénée prouve par plusieurs raisons que c'est le citronnier; il ajoute comment on découvrit pour la première fois en Médie que le fruit de cet arbre chasse les poisons du corps, et que les poisons ne peuvent nuire en rien à ceux qui ont mangé de ce fruit. »

grand savoir se plaisait à seconder Alde, et vint aussi en aide à ses successeurs. Alde, dans son épître à Jean-Baptiste Rhamusio, qu'il nomme aussi *compater suus* (1), lui dit :

« S'il est quelqu'un à qui je doive dédier les ouvrages que j'imprime, c'est à toi, mon très-cher Ramusio, toi en qui l'érudition égale la modestie, toi qui te distingues autant par ton savoir dans les langues grecque et latine que par tes qualités morales, et qui incessamment me viens en aide dans mes pénibles travaux, non pas seulement en t'enquérant, avec autant de zèle que d'intelligence, des anciens manuscrits, mais aussi en t'empressant de les communiquer (*sedulo suppeditandis*). C'est ce que dans ces derniers jours tu viens de faire pour Quintilien. Notre ami Navagero n'avait pu en revoir que hâtivement le texte, le temps lui ayant fait défaut et pressé qu'il était par l'activité incessante des ouvriers compositeurs; mais alors tu lui es venu en aide en t'associant à ses travaux avec le même dévouement qu'Énée trouva dans Achate. C'est donc à bon droit que je te dédie cette édition de Quintilien, afin que quiconque aime les lettres te porte la même affection pour ton zèle et ton courage, dont elles te sont redevables. Chacun, en comparant cette édition avec les autres, verra combien elle est plus correcte, bien qu'il reste encore certains passages qui auraient besoin d'être interprétés par quelque Œdipe, mais qui le seront un jour par la découverte d'un autre manuscrit plus exact. Que Dieu nous protége donc et fasse que nous puissions accomplir tout ce que nous désirons pour l'utilité des hommes d'aujourd'hui et pour ceux de l'avenir. Adieu. »

(1) *Compater*, terme affectueux auquel doit être attribué le sens de *collaborateur;* c'est ainsi qu'il a désigné Musurus et qu'il qualifie dans son testament ses amis qui lui sont venus en aide.

Le même mois d'août parut aussi, dans le format petit in-8°, la seconde édition de IL PETRARCHA. Dans la plupart des exemplaires on a arraché le feuillet 64 qui contient les sonnets contre la cour de Rome. Voici la traduction de la préface d'Alde adressée à Didier Curtius, secrétaire du comte Chariati :

Aldus P(ius) M(anutius) Desyderio Curtio a secretis illustriss. Comitis Chariati, S. P. D.

« Je me rappelle, mon cher Didier, qu'il y a, je pense, trois ans, nous soupions, moi et quelques amis, chez l'illustre comte Baptiste Spinelli Chariati, alors ambassadeur de S. M. Catholique auprès de Venise (1), et que, dans l'un de ces fréquents entretiens que nous avions ensemble, et auxquels il prenait un bienveillant intérêt, il fut question du génie, de l'éloquence et de la grâce de François Pétrarque dans sa poésie en langue toscane, où il me parait exceller et mériter l'admiration. Si dans ses nombreuses poésies en langue latine il eût pu montrer le même talent, il eût certes rivalisé avec l'antiquité elle-même. Mais en ce genre il fut médiocre, et cependant si :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnæ,

il mérite qu'on l'excuse, puisque c'est surtout à l'époque où il vécut qu'on doit en attribuer la cause, quand les bonnes lettres dormaient dans l'oubli, et d'ailleurs *non omnia possumus omnes*. En effet, Marcus Tullius Cicero, qui en prose est la perfection même et le maître à tous, a donné

(1) Il fut désigné par Alde pour un de ses exécuteurs testamentaires.

sujet aux plaisanteries de Juvénal qui en cite ces vers :

O fortunatam natam, me consule, Romam !
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. Ridenda poemata malo,
Quam te, conspicuæ divina Philippica famæ,
Volveris a prima quæ proxima.

« Il suffit d'ailleurs d'exceller en un genre, et de même que Virgile occupe le premier rang en vers héroïques, et Cicéron dans ses discours en prose, notre Pétrarque excelle aussi dans ses vers toscans :

Ἄλλῳ μὲν γὰρ ἔδωκε Θεὸς πολεμήϊα ἔργα,
ἄλλῳ δ' ὀρχηστὺν, ἑτέρῳ κίθαριν καὶ ἀοιδὴν,
ἄλλῳ δ' ἐν στήθεσσι τίθει νόον εὐρύοπα Ζεύς (1).

« Quant à ce qui concerne Cicéron, je ne saurais m'accorder avec Juvénal. Car Cicéron fut aussi un poëte excellent, ainsi qu'on peut s'en convaincre et par ses vers mêmes cités par Juvénal, et par ceux que l'on rencontre traduits par lui dans ses œuvres. J'ai remarqué combien tu approuvais ce que Pétrarque avait écrit en langue moderne, et le charme que tu éprouvais au rhythme de sa poésie ; c'est le motif qui me fait te dédier les poésies que je viens d'imprimer, et que je t'offre en présent comme preuve de la longue amitié qu'Alde eut toujours pour toi, et aussi pour attester publiquement nos mutuels sentiments de bienveillance. Je me flatte d'ailleurs qu'elles te seront agréables pour avoir été imprimées avec le plus grand soin et très-correctement, et aussi parce qu'à la suite se trouvent quelques autres poésies de Pétrarque et de divers auteurs qui ont brillé à cette époque, ce dont tu pourras t'assurer par leur lecture. »

(1) « Dieu donna en partage, à l'un les travaux de la guerre, à tel « autre les danses, à tel autre les chants et la lyre ; mais Jupiter, dans « ses vues profondes, plaça au cœur de celui-ci la suprême intelli« gence. » HOMÈRE, *Iliade*, V, 730-733.

En tête de ces poésies, qui forment vingt-deux pages, est une longue préface au lecteur, que je traduis en partie :

« Il eût été mieux peut-être de ne vous donner que ce que messer Francesco Petrarca a jugé digne d'être publié. Je crains donc que l'on ne me blâme comme ayant mal agi en allant contre la volonté de celui qui a désiré qu'on ne vît point ce qu'il tenait secret. Il est incontestable que messer F. Petrarca a composé bien plus de sonnets et de canzoni qu'on n'en connaît. Nul poëte, en effet, n'atteint à la perfection en un jour; lui aussi s'est exercé, lui aussi a composé des œuvres moins bonnes; mais il a agi comme un homme prudent doit toujours le faire. Plus tard, son jugement plus sûr lui ayant fait choisir dans toutes ses poésies celles qu'il crut dignes d'accroître sa réputation, il mit de côté celles qui lui parurent inférieures, et certes celles-là suffisent, sans qu'on se permette d'aller contre la volonté de leur auteur. C'est aussi ce que j'aurais fait, si, cédant au grand nombre de reproches qui m'étaient adressés, je ne me fusse pas cru obligé d'ajouter le chapitre du *Trionfo della Fama* (*Nel cor pien d'amarissima dolcezza*) que, d'après l'avis de l'illustre Pierre Bembo, j'avais supprimé dans ma première édition (de 1501) comme étant superflu. Ce n'est pas que mon opinion ait changé à ce sujet, mais c'est afin que vous puissiez, mes chers lecteurs, en les voyant, juger en connaissance de cause et apprécier la gravité des motifs qui m'ont guidé. Il ne vous déplaira pas, je pense, si j'en touche un mot pour me mettre à l'abri du blâme et faire connaître la vérité. A ce sujet, il y a deux opinions. »

La dissertation d'Alde n'occupe pas moins de cinq pages, et concerne plus particulièrement Pétrarque.

Plusieurs littérateurs italiens considèrent cette édition comme très-supérieure aux quatre autres données par Alde.

Le mois suivant parut l'ARCADIA, de Jacques SANNAZAR. L'édition d'Alde est une des premières de ce poëme pastoral qui a joui d'une telle faveur, que dans le cours du seizième siècle on en compte soixante éditions. L'épître d'Alde est peu connue, elle est même omise dans la liste des préfaces d'Alde que donne M. Baschet. Alde l'a dédiée à *Accius Syncerus Sannazarus :* c'est sous ce nom qu'était désigné Jacques Sannazar dans l'Académie de Pontano, dont il était un des principaux membres (voir plus haut, p. 223).

Voici cette épître aimable et gracieuse comme était celui à qui elle s'adresse :

« Mon cher Accius, vois à quoi je m'expose ; aller offrir à quelqu'un comme un don ce qui lui appartient, n'est-ce pas courir le risque d'être taxé de témérité et d'arrogance ? C'est en effet ce qui nous appartient, et non le bien d'autrui, que nous pouvons offrir. Il me semble pourtant que j'ai mon droit à revendiquer ; car, bien que ce soit toi qui jadis as composé en langue italienne, en prose mêlée de vers, ton *Arcadie*, si élégante, et que par conséquent cette œuvre soit *tienne* incontestablement, cependant elle devient aussi *mienne* par le fait de mon impression. Je te l'offre donc, et même je te la dédie. Plût au ciel que j'en eusse pu faire autant pour l'*Uranie* de Pontano ! Deux fois il m'envoya ce poëme pour être imprimé en format portatif ; mais, peu de jours avant

qu'elle dût paraître, la mort nous l'enleva (1). Certes, s'il eût vu son beau poëme voler de bouche en bouche, vanté par tous et agréable à tous, comme il l'est maintenant, il se fût estimé le plus fortuné des mortels. Mais j'en reviens à l'*Arcadie*. Ne sachant pas si l'intention où j'étais d'imprimer ton poëme en même temps que j'imprimais Pétrarque te serait agréable, et avant tout ne voulant rien faire qui ne t'agréât, j'ai appris par Jérôme Borgia (2), ton ami si dévoué et dont tu sais l'honnêteté et le mérite littéraire, que tu lui avais écrit à ce sujet, et que ta réponse était « que tu te féliciterais, en cas où ton poëme ne pourrait voler de ses propres ailes, qu'il volât avec les ailes d'un autre » : réponse empreinte de grâce et de modestie, mon cher Syncerus, comme tout ce que tu fais. Déjà tu es le rival de Pétrarque en poésie vulgaire, et tu le dépasses en poésie latine. C'est ce qui est su de tous, qui diront avec moi :

Lenta salix quantum pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantum saliunca rosetis,
Tantum ille heroo cedit tibi carmine vates.

Mais nous en causerons plus au long et bientôt de vive voix. Maintenant, accueille favorablement ton *Arcadie*, et aime-moi, comme toujours. »

Deux éditions de VIRGILE portent la date d'octobre 1514; toutes deux sont devenuès très-rares. Renouard, qui a pu les comparer, constate que celle

(1) *Urania* parut en 1505, *deux ans* après la mort de Pontano. Cette contradiction ferait supposer l'existence d'une édition antérieure, restée inconnue.

(2) Jérôme Borgia, poëte italien, né à Naples d'un père espagnol, peut-être parent du pape Alexandre VI, fut le protégé de Lucrèce Borgia et mourut en 1549.

qu'il regarde comme la première, contient deux feuillets d'errata, absents dans la seconde. Cette dernière, estimée plus correcte, se distingue aussi par une différence dans le dessin de la marque aldine. Le dauphin y est représenté avec la gueule ouverte, tandis qu'elle est fermée dans la première ; or, comme Renouard constate que les publications d'Alde avec la marque ainsi modifiée ne commencent qu'en 1519, il en conclut qu'on ne saurait faire remonter cette édition qui est sans les errata à une date antérieure à l'année 1519, bien qu'elle porte celle de 1514.

Je n'ai pu consulter que l'édition avec les errata que possède notre Bibliothèque de France, mais je dois dire que ces corrections, au nombre de 163, n'indiquent que de légères erreurs de ponctuation.

Les deux éditions sont précédées d'une épître dédicatoire d'Alde à Pierre Bembo, épître qui paraît ici pour la première fois.

En voici la traduction :

Alde à Pierre Bembo son compater, *secrétaire du Pape Léon X. Salut.*

« C'est à vous, très-docte Bembo, que j'ai cru devoir dédier ces œuvres de Virgile déclarées par lui comme siennes, ce qu'il a dit ailleurs et ce qu'il a consacré dans ces paroles testamentaires :

Cecini pascua, rura, duces.

« Plus qu'à tout autre l'hommage de cette édition vous appartient, puisqu'elle est parfaitement correcte, grâce

aussi à notre ami commun Navagero, dont l'affection répond si bien à la vôtre,

> Ambo florentes ætatibus, Aones ambo,
> Et cantare pares et respondere parati,

et une même ressemblance vous unit à Virgile.

« On ne trouvera donc dans cette édition rien qui puisse souiller la majesté du divin poëte.

« Le petit format portatif que nous avons adopté pour cette édition est celui que nous a fourni votre bibliothèque ou plutôt celle de votre aimable père Bernard, qui tout récemment vient de mettre à ma disposition d'autres volumes de même dimension que je lui avais demandés; tant est grande la bienveillance de ce vieillard âgé déjà de quatre-vingt-un ans, et qui est exempt des infirmités inhérentes au grand âge ; chez lui, toujours même générosité, même vigueur d'esprit, même jeunesse de mémoire. Sa constance au travail est telle qu'on peut dire de lui :

> Sed cruda deo viridisque senectus.

« Enfin tout ce que Cicéron a pu écrire de la vieillesse de Caton se rencontre à souhait chez votre père. O fils heureux d'un tel père ; ô père heureux d'un tel fils ! Mais je m'abstiendrai de faire ici son éloge (1). Je reviens donc à Virgile dont j'imprimerai les petits poëmes (*Lusus*) quand vous m'aurez remis ceux que vous possédez, puisque le manuscrit en est très-correct. J'espère que ce sera bientôt. On les joindra à ce qu'on met d'ordinaire à la suite de Virgile et j'y ajouterai quelques annotations.

« Adieu. »

L'édition de Valère-Maxime, qui parut en même temps, n'est qu'une réimpression de celle de 1502.

(1) Ces détails sur le père de Bembo, dont le nom même est ignoré des biographes, ne se trouvent pas ailleurs.

C'est le 16 janvier 1514 (1515 n. st.) qu'Alde dicta son testament dont je donne pour la première fois la traduction. On est redevable de ce document si intéressant à M. Armand Baschet, qui l'a copié sur le texte original conservé aux Archives des Notaires, à Venise. Une copie en avait paru dans la *Biblioteca antica e moderna di storia letteraria* du Père Zaccaria (Pesaro, 1768, t. II, p. 371) ; c'est d'après elle que Renouard en avait publié un extrait, mais ce testament méritait à tous égards d'être porté en entier à la connaissance de tous.

Il fut dicté par Alde vingt et un jours avant sa mort.

« *Testament de messer Aldo Romano,* 16 *janvier* 1514 (1515 *n. st.*). *Indiction III. Au Rialto.*

« Attendu qu'à chacun de nous la fin de sa vie est chose absolument inconnue, et qu'en ce monde nous n'avons rien de plus certain que la mort et de plus ignoré que l'heure à laquelle elle viendra ; en conséquence, moi, Aldo Pio Manuzio Romano, sain, grâce au Tout-Puissant, d'esprit et d'intellect, quoique infirme de corps, j'ai résolu, dans cette situation maladive, de mettre ordre à mes affaires, comme tout homme prudent doit le faire, de peur qu'après ma mort il ne surgisse procès et discordes, dont j'ai toujours été l'ennemi. J'ai donc fait venir chez moi le prêtre Nicolas Moravio, de l'église Saint-Marc, notaire vénitien substitué au lieu et place du notaire officiel, et je l'ai prié d'écrire ce mien testament, et d'en assurer après ma mort l'accomplissement et la sanction, conformément aux lois et statuts de cette cité de Venise,

et avec les dispositions nécessaires, accoutumées et opportunes. C'est pourquoi je casse, révoque et annule tous autres testaments, en quelque temps et lieu qu'ils aient été faits par moi jusqu'à ce jour.

« Avant tout, je recommande mon âme au très-clément Créateur, à la glorieuse Vierge Marie et à toute la Cour céleste. Quant à mon corps, lorsqu'il m'adviendra de sortir de cette vie, je veux qu'il soit transporté à Carpi, et là enseveli selon qu'il aura semblé bon au très-illustre seigneur Alberto Pio, prince de cette ville, et à l'illustre seigneur Leonello, son frère, lesquels aussi je désire et désigne comme mes exécuteurs testamentaires pour les affaires que je vais régler plus bas, et qui me concernent en cette localité.

« En cette présente ville [de Venise] j'établis mes mandataires messer Zuane Battista Egnazio, prieur de Saint-Marc; le magnifique seigneur Daniel Raynerio; messer Dominique Pizzamano, trésorier de Saint-Marc; messer Zuane Battista Ramusio, mes *compatres* très-chers; et messer Andrea d'Asola, mon honorable beau-père, lequel je prie de se conduire en père à l'égard de mes fils, ainsi qu'il y est tenu par la justice et piété paternelle. A Ferrare, j'établis mes mandataires la très-illustre duchesse de Ferrare, Gaspard et Bonaventure de' Beccari, mes amis, et le partout très-illustre seigneur Jean-Baptiste Spinelli, comte de Cariati. Et, attendu qu'en tous les biens du susdit messer Andrea, mon beau-père, et les miens, tant meubles qu'immeubles de tout genre, le cinquième m'appartient, ainsi que le constate l'acte écrit de la main de messer Jean-François da Pozzo, notaire à Venise, lequel [acte] a été brûlé, mais la chose a été confirmée depuis par un autre acte écrit de la main du susdit prêtre Nicolas Moravio, notaire; et comme j'ignore à combien se monte ledit cinquième des biens que je possède avec ledit messer Andrea, mon beau-père, en conséquence, je veux qu'après mon décès il soit dressé un inventaire de tous les

biens que nous avons, et un calcul exact de nos comptes et affaires, ce que je sais que mondit beau-père fera volontiers. Ces comptes établis, je veux que ledit cinquième de tous les biens susdits, meubles et immeubles, lesquels, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, nous possédons en indivis, [je veux que ledit cinquième, c'est-à-dire] ce qui m'en revient, soit vendu le plus promptement possible et que du produit de la vente on achète en valeur adéquate des fonds [de terre] et propriétés dans le territoire de Carpi. Et comme j'ai pour femme Marie, fille du susdit Andrea, laquelle est prudente et d'excellente et honnête vie, à cette cause je veux que cette mienne épouse ait l'administration de tous mes biens jusqu'à ce que mes fils, ci-dessous mentionnés, soient parvenus chacun à l'âge de vingt-cinq ans. Et si elle se comporte avec modestie et honnêteté, comme je pense qu'elle fera, je veux qu'elle ne puisse jamais être contrainte à rendre compte de l'usufruit qui par elle aura été perçu. A cette mienne épouse j'abandonne sa dot, laquelle est de quatre cent soixante ducats, et, en outre de la dot, tous les effets et bagues que j'ai eu soin de lui procurer, de laquelle dot et desquels objets elle pourra disposer comme bon lui semblera. Toutefois, s'il arrivait qu'elle voulût convoler en secondes noces, je défends qu'elle continue d'administrer mes biens; j'exige même qu'elle rende compte et raison de tout usufruit par elle perçu, et qu'elle consigne entre les mains de mes mandataires tout ce qui resterait à donner. En outre, attendu que j'ai une fille nommée Alda, je veux qu'elle soit élevée parmi les religieuses et sœurs de Saint-François, dans ladite ville de Carpi, moyennant une pension annuelle qui sera réglée par les susdits princes. Quand elle aura seize ans, elle sera retirée dudit monastère, et on lui demandera sérieusement, sans la tromper en rien, si son intention est d'être religieuse. Au cas où elle persisterait dans cette bonne résolution, on la ramènera dans ledit monastère et on lui donnera trois cents

ducats pour son entretien. Si, au contraire, elle ne veut pas rentrer dans le cloître, je veux qu'elle ait pour dot six cents ducats, avec les effets qu'elle possède, et qu'alors elle se marie au gré des susdits princes et de son aïeul Andrea.

« De plus, je lègue et laisse vingt-cinq ducats par tête à douze jeunes filles, dont six seront prises parmi les filles de mes sœurs, et les six autres parmi celles qui se trouvent à Carpi, au choix des susdits princes. Je désire cependant que dans ce nombre soit comprise une fille de la nourrice qui élève mon fils Paolo.

« *Item* je lègue à Alexandre, mon neveu de sœur, un exemplaire de chacun des auteurs, tant grecs que latins, concernant seulement les humanités, que nous avons actuellement, ou que par la suite nous ferons imprimer.

« Je lègue en outre à mon agent Blanco des livres grecs et latins, à son choix, pour la valeur de douze ducats.

« Quant au reste de tous mes biens, meubles et immeubles, présents et à venir, etc., je l'abandonne à Manuzio, Antonio et Paolo, mes fils, que j'institue mes héritiers par portions égales. Je désire qu'ils soient toujours élevés ici par un précepteur attaché à la maison, qui leur enseigne les bonnes lettres et surveille leur éducation morale.

« Interrogé par le notaire sur mes intentions à l'égard des maisons pieuses, etc., j'ai répondu : « Je ne veux plus rien ordonner. »

« Interrogé sur les enfants posthumes, j'ai répondu : « Mon épouse n'est point enceinte. »

« En dernier lieu, comme le caractère cursif, qu'on appelle *de chancellerie*, demande à être perfectionné, je prie messer Andrea, mon beau-père, de vouloir bien confier ce perfectionnement à Giulio Campagnola, lequel fera des majuscules que l'on puisse joindre aux lettres *de chancellerie*.

« Moi, Marc-Antoine Sapa, prêtre en titre dans l'église de Saint-Luc, à Venise, requis comme témoin, et après avoir prêté serment, j'ai signé ci-dessous.

« Moi, Roger Clauco, des Abruzzes, fils de Giulio Scipio de' Clauci da Bucelano, requis comme témoin, et après avoir prêté serment, j'ai signé ci-dessous. »

Je donne à l'*Appendice* le texte original de ce testament.

Alde l'Ancien mourut à Venise le 6 février 1514, style vénitien, correspondant au 6 février 1515 nouveau style. Cette date n'est connue que depuis 1806, grâce aux recherches du savant bibliographe l'abbé Morelli (*Aldi Scripta tria;* Bassani, 1806, p. 24), qui l'a trouvée inscrite au Journal manuscrit (*Diarii*) inédit de l'historien Marino Sanuto, contemporain et ami d'Alde.

Voici le texte de cette importante mention, qui fournit aussi des détails intéressants et nouveaux sur le service funèbre d'Alde :

« 1514, 8 Febbrajo (1515 n. st.). *In questa mat-*
« *tina essendo morto za do zorni qui Domino Aldo*
« *Manutio Romano optimo Humanista et Greco,*
« *qual era zenero di Andrea di Axola stampa-*
« *dor; il qual ha fatto imprimer molte opere Latine*
« *et Greche ben corrette, et fatto le epistole davanti*
« *intitolate a molti, tra le quali assai operette a*
« *mi Marin Sanudo dedicò, et compose una Gra-*

« *matica molto excellente. Hor è morto, stato molti*
« *zorni ammalato : et per esser sta preceptor de'*
« *signori de Carpi, et fatto di la caxa di Pii, ordinò*
« *il suo corpo fusse portato a seppellir a Carpi, et*
« *la moglie et figliuoli andassero ad habitar ivi,*
« *dove quelli signori li detteno certe possessioni.*
« *Et il corpo in chiesa di San Patrinian posto con*
« *libri attorno, ivi fu fatto le exequie et una oration*
« *in sua laude per Raphael Regio Lector Pubblico*
« *in questa città in Humanità; et il corpo in un*
« *deposito fino si mandi via.* »

Un service funèbre pour le repos de son âme fut célébré dans l'église de Saint-Patrinian; le cercueil fut placé sur un catafalque entouré de livres. Raphaël Regio, alors professeur d'humanités à Venise, prononça son oraison funèbre. Sa dépouille mortelle fut déposée dans un endroit réservé, pour être ensuite transportée à Carpi, conformément aux dernières volontés du défunt; on ignore cependant si cette translation eut lieu.

Alde avait eu de sa femme *Maria* d'Asola Torresano quatre enfants. L'aîné, Manutio de Manuti, vécut à Asola, pourvu d'un bénéfice ecclésiastique. Antoine fut libraire à Bologne, et Paul Manuce, qui n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père, fut élevé par son grand-père, André d'Asola (Torresano), et par

J.-B. Egnazio, jusqu'à ce qu'il pût prendre la direction de l'imprimerie. La fille d'Alde, désignée dans le testament de son père sous le nom de *Alda*, épousa un Mantouan nommé Catone.

André d'Asola remplit religieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 1529, le devoir qui lui était imposé par son gendre. Alde en mourant laissait sous presse des éditions commencées de son vivant et des travaux littéraires préparés pour celles qui devaient successivement sortir de son imprimerie ; ces éditions, surtout les premières, sont donc en quelque sorte publiées avec sa collaboration.

Avec Alde s'éteignit l'Académie formée par lui ; elle se reconstitua plus tard sous le nom d'*Accademia della Fama*.

Peu de jours avant la mort d'Alde, parut son édition de SUIDAS, faite d'après un manuscrit autre que celui dont on s'était servi pour l'édition de Milan, 1499. Dans l'édition d'Alde, plusieurs lacunes ont été suppléées d'après ce nouveau manuscrit, et le texte est amélioré en plusieurs endroits. Alde y a mis en tête un court avis en grec.

1515 (1515-1516 n. st.).

Dans le format petit in-8, au mois de mars parut une réimpression de l'édition de 1502 de CATULLE, TIBULLE et PROPERCE.

Au mois d'avril, les *Divinæ Institutiones* de LACTANCE. Dans son épître adressée à Antoine Trivulce, ambassadeur du roi de France auprès de la république de Venise (1), J.-B. Egnazio, qui a soigné cette édition, exprime avec une douleur profonde les vifs regrets causés par la mort d'Alde, cet homme éminent qui faisait l'honneur de la ville de Venise où les personnes les plus distinguées se rendaient dans le seul but de le voir et de l'encourager dans ses travaux, quelquefois même par des dons magnifiques. Il signale la constante aménité de son caractère, la bienveillance de ses rapports avec tous les littérateurs, son penchant à louer les efforts de chacun, enfin les grandes qualités qui rendront à jamais le nom d'Alde célèbre dans toute l'Europe. Absorbé dans ses travaux incessants et ses méditations auxquelles il consacrait ses nuits, c'est ainsi, nous dit-il, qu'Alde fut victime de son zèle et de son amour pour les lettres et qu'il mourut en laissant inachevés d'im-

(1) Plus tard cardinal et négociateur du traité de paix de Cateau-Cambrésis.

menses travaux qui auraient encore accru sa renommée (1).

Je crois devoir reproduire en entier cette sorte d'éloge funèbre d'Alde.

« *Au plus digne, au plus vertueux des prélats, Antoine Trivulzi, très-éminent ambassadeur du roi très-chrétien de France près le sénat vénitien, Jean-Baptiste Egnazio de Venise.*

« La mort d'Alde Manuce nous a fait récemment, très-vertueux prélat, une blessure plus profonde qu'on ne se le fût imaginé. Je ne parle pas seulement pour moi, qui ai perdu le bonheur d'un commerce intime avec un ami d'autant plus cher que la communauté des travaux resserrait notre union; je parle pour tous les lettrés, pour tous les amis des arts. Comment le trépas de cet homme excellent et unique pourrait-il ne pas nous causer une inconsolable affliction? Elle s'accroît encore quand la perte d'un homme si supérieur par son extrême désintéressement, son zèle infatigable pour la science, son labeur sans relâche, survient à une époque où rien ne saurait atténuer nos regrets.

« Notre douleur est d'autant plus vive et plus profonde

(1) On cite une belle réponse de Baptiste Egnazio à Érasme qui, tout en voulant lui faire un compliment, le plaçait et se plaçait lui-même au-dessus d'Alde, dont il reconnaissait cependant le mérite éminent. Érasme lui avait écrit en apprenant la mort d'Alde : « *Audio te Aldo in re litteraria juvanda successorem factum esse, tanto eo meliorem, ut ille, per se optimus, mecum collatus, parum probari possit.* » Voici la réponse d'Egnazio qui, par ses longs rapports littéraires avec Alde, était mieux que personne à même d'en connaître tout le mérite : « *Ego, Erasme charissime, nec eam agnosco laudem, quæ cum alienæ famæ detrimento mihi tribuatur, nec tantum mihi unquam arrogem, ut Aldo me parem, nedum superiorem esse putem.* »

que, dans ses relations avec les lettrés, jamais il ne se montra le détracteur d'aucun d'eux, et, loin de s'opposer à leur éloge, il les entoura toujours d'une sincère affection, les protégeant à tel point, qu'il n'est presque pas dans toute l'Europe un érudit, même des moins connus, qui n'ait reçu d'Alde Manuce quelque bienfait particulier. Nous avons donc de trop justes motifs de le pleurer, moi surtout, et je ne sais rien de plus attristant que la mort de cet homme dont le zèle n'a pas et n'eut jamais d'égal. Si l'histoire nous montre de grandes cités pleurant la mort d'hommes même médiocres et jusqu'à la perte de misérables oiseaux, puisque nous voyons le peuple romain célébrer en grande pompe les funérailles d'un corbeau [savant] (1), qui ne se sentirait profondément attristé en apprenant le trépas de cet homme qui presque seul avait ranimé, restauré les lettres tombées dans une décadence pour ainsi dire désespérée? Leur restauration mérite donc à son auteur une gloire insigne, et en effet la perte des lettres est plus grave que l'affaiblissement d'un empire et l'amoindrissement de ses frontières. Une fois perdues, les lettres ne sauraient renaître, ni fleurir en quelque autre contrée; elles disparaissent si complétement, qu'à peine en reste-t-il des vestiges, tandis que l'empire et le pouvoir souverain, s'ils sont perdus pour un peuple, pour une nation, s'élèvent ailleurs si vivaces et si brillants, qu'après leur chute, la majesté, la splendeur du pouvoir, la richesse, sont transportées chez un autre peuple, chez une autre nation, et souvent avec plus de grandeur encore et d'éclat. Mais enfin, puisqu'une félicité perpétuelle n'était pas promise à Alde sur cette terre, et que nous ne pouvions espérer un tel sort pour un mortel, il nous faut mettre un frein à notre douleur (2),

(1) Sous le règne de Tibère. Voir dans Pline, l. X, 60.

(2) *Pon un fren al gran desio che ti trasporta.*
Dante, *Inferno.*

et ne point sembler vouloir la prolonger par une sorte d'égoïsme, et uniquement pour le préjudice que nous cause cette perte. Alde a vécu aussi longtemps que sa destinée le lui permettait et avec la plus haute estime de tous pour sa vertu et son érudition. Est-il nation si barbare, si reculée aux confins de l'Europe, où le nom d'Alde ne soit connu et célébré? On sait bien que beaucoup de personnages d'élite vinrent à Venise dans le seul but de le saluer, de lui rendre visite, de lui faire des présents. Ceux à qui le désir de voir une ville si grande, si admirable, ne suffisait pas, y venaient attirés par la réputation d'un seul homme, et leur présence l'encourageait à persister dans son noble projet de faire revivre la langue latine et la langue grecque. Plongé nuit et jour tout entier dans la méditation de ce dessein, il contracta, par son travail excessif et ses veilles, la grave et longue maladie dont il est mort, peut-être providentiellement et à son temps, mais, en ce qui nous concerne, au temps qui nous est le plus funeste. Si l'achèvement de tant de travaux lui rendait opportun le moment de quitter la vie, combien d'ouvrages préparés par ses soins qui restent à publier auraient été amenés à la perfection, s'il avait eu le temps de les polir et de les achever avec cette habileté supérieure acquise par une longue expérience!

« A d'autres il a laissé ces travaux incomplets, et c'est à moi qu'il avait donné à corriger les sept livres des *Institutions divines* de Cœlius Firmianus Lactance, ainsi que ce qui nous reste de cet auteur, le plus disert des chrétiens, et cela pour pouvoir se livrer plus librement soit à d'autres travaux de corrections, soit aux soins que réclamait sa santé. Tout ce que j'ai mis de travail et de zèle dans l'accomplissement de cette œuvre, j'aime mieux le laisser apprécier du lecteur. Mais je puis affirmer que Lactance, dans cette édition, deviendra aussi supérieur à ce qu'il fut dans celles qui l'ont précédée jusqu'à ce jour, qu'Alde

lui-même a été, sans contredit, supérieur à tous autres dans ce genre de gloire.

« C'est à juste titre que ces œuvres te sont dédiées, attendu que tu tiens le premier rang parmi les princes de l'Église, et que tu appartiens à une famille des plus illustres de l'Italie, et que, comme ambassadeur du roi très-chrétien près le sénat de Venise, tu as acquis dans cette cité, par ta profonde sagesse, une incontestable considération, et enfin parce que tu surpasses les autres en prudence, en génie, en autorité, en libéralité.

« L'*Abrégé des institutions*, que nous avons joint à l'œuvre de Lactance, n'est pas seulement *acéphale* (1), comme l'affirme saint Jérôme, cet homme si savant et si saint; c'est un simple fragment, mais, tel qu'il est, j'ai voulu sauver même cette épave d'un si grand naufrage. Le poëme de la *Résurrection*, attribué à Lactance, m'a paru indigne de cet auteur et inférieur au poëme du *Phénix* dont les vers pèchent même par la mesure. Pour les notes sur Lactance, de je ne sais quel religieux inconnu, je les ai supprimées, d'abord parce que les critiques contre l'auteur témoignent fréquemment d'une véritable ignorance, ensuite afin de laisser à chacun son libre jugement, et cela avec d'autant plus de raison que plusieurs des propositions aujourd'hui condamnées ne l'étaient pas unanimement au temps où vivait Lactance, et qu'averti, il ne se fût pas obstiné à les affirmer et les eût volontiers corrigées. »

En mai parut un choix de poésies d'Ovide. Après l'épître dédicatoire d'André d'Asola, vient la *Vie d'Ovide* composée par Alde Manuce; cette Vie avait déjà figuré dans son édition de 1502. Les priviléges

(1) Ἀκέφαλον, *sans tête*, c'est-à-dire commençant *ex abrupto*.

accordés à Alde par les papes Alexandre VI, le 17 décembre 1502, Jules II, le 27 janvier 1513, et Léon X, le 28 novembre 1513, sont reproduits *in extenso* à la suite.

André d'Asola, en dédiant ce volume au révérend cardinal Bernard Divizio, diacre de Sainte-Marie in Portici, s'exprime ainsi :

« Par bien des motifs, la mort de mon gendre Alde m'a causé une grande douleur. Il n'était pas seulement mon gendre (une telle perte est déjà un grand malheur); mais ce gendre était l'homme le plus accompli qui fût jamais, et il me laisse ma fille veuve et quatre petits enfants, auxquels je dois tous mes soins, ce qui m'est un surcroît d'embarras. Mon malheur s'accroît encore par la grande perte pour les lettres latines et grecques de cet homme dont toutes les pensées et toutes les forces n'avaient d'autre but que de rendre aux textes dépravés en des temps modernes toute leur pureté primitive et les remettre en honneur: il y serait parvenu par son zèle et son labeur, si les destins contraires ne s'y fussent opposés. Il me faudra donc supporter ce fardeau; mais si, sous le rapport de la fortune, je pouvais remédier à une telle perte en ce qui concerne ma fille et mes enfants, je ne voyais point comment je pourrais accomplir cette lourde tâche ou m'y soustraire. Comment en effet, si lui, que l'on estimait le plus érudit de tous, s'en jugeait incapable, comment moi, qui écris non sans quelque difficulté cette épître, et qui n'ai qu'une instruction bornée, pourrai-je m'y résigner sans crainte d'en être écrasé et d'être taxé d'impudence? Cependant, quelle que fût la grandeur de la tâche à remplir, mon devoir était, et par l'amour que je lui portai toujours, et par la confiance en-

tière qu'il eut toujours en moi, de ne pas m'y refuser. Je l'ai donc acceptée d'un cœur ferme, préférant passer pour un présomptueux plutôt que de manquer à mon devoir. Mais, devant la nécessité ou de me désister ou de succomber, je n'ai vu d'autre moyen que de suppléer à mes efforts par le secours d'autres aides, imitant en cela Alde, qui, malgré son immense savoir, se fit aider, et, chaque fois qu'il voulait publier un ouvrage, recourait à ceux qui en avaient fait une étude particulière, mettant ainsi à profit les corrections qu'ils lui proposaient. J'ai donc fait de même, d'autant plus que je sentais ne pouvoir que par ce moyen suppléer à ce qui me faisait défaut, et c'est ainsi que j'ai publié plusieurs livres après sa mort, et tout récemment l'Ovide qui sort en ce moment de nos presses purgé d'un grand nombre de mauvaises leçons des éditions précédentes, en sorte qu'il laissera, je pense, bien peu à désirer. L'honneur en doit revenir à Navagero, qui, après avoir collationné un grand nombre de manuscrits, voulut faire jouir le public de ses travaux et m'en a confié l'impression.......... » (Ici un éloge d'Ovide et de Navagero, suivi de celui du révérend cardinal Bernard Divizio, auquel le pape Léon X confia son pouvoir.)

Dans le même mois de mai parut in-8° une nouvelle édition des *Asolani* de Bembo; la préface à Lucrèce Borgia, supprimée dans la plupart des exemplaires de la précédente édition (1505, in-4), est reproduite dans celle-ci.

L'édition de Lucain, publiée en juillet suivant, n'est aussi qu'une réimpression de celle qu'Alde avait donnée en 1502.

En août parut une édition de l'*Éloge de la Folie* (Moriæ encomium), d'ÉRASME. On ne peut attribuer la rareté de cette édition, dit Renouard, qu'à la destruction des exemplaires qui en aurait été faite « à l'instigation des moines directeurs des consciences », et par la haine qu'ils portaient à Érasme; mais je croirais plutôt que les querelles du prince de Carpi avec Érasme engagèrent la famille d'Alde à cette suppression; d'autant que le prince de Carpi avait déclaré qu'il y avait autant d'impiété dans cet Éloge de la Folie que s'il eût été fait par Porphyre ou par Julien. Les sentiments exprimés par Alde dans son testament pour le prince de Carpi, et la générosité de ce prince pour la famille d'Alde, rendent très-probable cette supposition.

Dans le même mois parut une édition du DANTE qui contient quelques variantes au texte de celle de 1502; elle est précédée d'une épître d'André d'Asola à la célèbre Vittoria Colonna, marquise de Pescara.

En septembre, une édition d'AULU-GELLE fut donnée par Egnazio avec une épître qu'il adressa à Antonio Marsilio.

C'est en novembre que parut pour la première fois la *Grammaire grecque* d'ALDE, écrite entièrement en grec, et publiée par Marc Musurus conformément aux

intentions de l'auteur qui lui en confia le soin. Dans l'épître que Musurus adresse à Jean Grolier, célèbre ami des belles-lettres et des *beaux livres*, il témoigne de la profonde douleur que lui cause la mort d'Alde, et rend un juste hommage à la mémoire de cet ami si cher à tous deux; en voici la traduction :

« Depuis bien longtemps, mon très-honorable Jean, j'avais peine à me décider à écrire cette lettre, et plus je retardais, plus un sentiment pénible m'en éloignait, tant il m'était douloureux de rappeler le souvenir de cette perte fatale qui nous a privés de notre excellent ami et bienveillant patron Alde, dont la mort semble avoir replongé dans les ténèbres cette résurrection des bonnes lettres que successivement il rendait à la lumière. O trépas aussi funeste que prématuré, et que nul sur la terre ne regrettera autant que moi!

« Si en effet aujourd'hui, dans cette auguste cité, firmament de l'Italie, où brillent les vertus et les arts, j'expose les anciens auteurs devant un illustre et nombreux auditoire, composé des plus nobles jeunes gens; si j'ai l'affection et l'estime de tous les hommes honorables; si enfin j'ai réalisé le plus cher de mes vœux (car jamais je n'ai rien tant désiré que de voir renaître et se propager en Italie les semences de la langue grecque, détruite jusque dans sa racine par la main cruelle des Turcs, et gisant misérablement sur le sol de la patrie) : tout cela, je ne le dois pas seulement à cet illustre sénat de Venise dont les magnifiques récompenses ont toujours encouragé et honoré ceux qui cultivent les belles-lettres; je le dois aussi à Alde Manuce, pour avoir procuré à la jeunesse studieuse les livres dont elle était privée. Cet homme admirable plaçait l'intérêt public au-dessus de son propre intérêt. N'épargnant aucune dépense, ne re-

poussant aucun travail, il prodiguait son argent et sa vie dans l'intérêt des gens d'étude. J'ai bien souvent pris la plume, avec l'intention d'écrire son éloge ; mais aussitôt se rouvrait ma douloureuse blessure, encore toute vive. Cependant des amis, dont je me serais fait un crime de repousser la demande, me rappelaient ma promesse; j'ai résisté longtemps; ils ont fini par l'emporter. Par quelle promesse m'étais-je lié? me demanderez-vous. Je vous le dirai en peu de mots. Alde ne se borna pas à publier les livres des anciens; il prenait aussi grand soin de ses propres enfants. Il en eut de sa chaste épouse; il en eut aussi de son esprit inventif. Se voyant menacé par le jour fatal, il confia les enfants de sa fidèle compagne à André d'Asola, homme d'une haute probité, en même temps son associé et son beau-père, qui n'a pas trompé l'espoir mis en lui; car il entoure de la plus grande affection ses petits-fils devenus ses pupilles; et c'est à moi qu'Alde a confié cette œuvre littéraire, cette petite fillette née de son cerveau puissant, en me recommandant de l'entourer de tous mes soins et, après l'avoir polie le mieux possible, de vous la dédier pour qu'elle prenne place dans votre élégante bibliothèque. Enchaîné par tant de services qu'il m'a rendus, c'était un devoir pour moi de lui obéir surtout quand il touchait à sa dernière heure. J'acceptai donc avec reconnaissance, et maintenant j'accomplis ma promesse. La voilà, cette *Grammaire grecque* : c'est le nom de cette chère enfant qu'il m'a léguée. Alde, empêché par sa mort prématurée, n'a pu l'abreuver suffisamment aux sources de l'érudition. Je vous l'envoie ; elle va vers vous, triste et pleine d'une pudeur craintive. Vous avez acquis la renommée d'être un patron de la vertu et de la science, et notre Alde eut toujours pour vous une estime et une considération particulières; s'il vivait, il se hâterait en ce moment d'aller vous féliciter sur la victoire de ce roi semblable aux dieux, qui vient de triompher des vigoureux Helvé-

tiens (1). Encouragez donc, protégez et défendez cette petite fillette de votre ami, et donnez-lui une bienveillante hospitalité. Si vous le faites, ce sera pour André d'Asola un vif aiguillon qui l'excitera à rétablir dans tout son éclat l'imprimerie d'Alde, que sa mort a couverte d'un voile de deuil funèbre. Sous cette impulsion, il entreprendra de multiplier les commentaires des écrivains célèbres de l'antiquité, dont la publication est actuellement suspendue au dernier et léger fil de l'espérance, et il se mettra à imprimer les oracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, les traductions des poëtes et d'Aristote, les volumes de Galien, Strabon, Pausanias, Dion, Diodore de Sicile, Polybe, les Vies parallèles de Plutarque, et d'autres ouvrages d'illustres génies qui, si l'impression ne vient à leur secours, sont exposés à périr dans ce temps de violences où une odieuse fureur allume de toutes parts les feux de la guerre.

« Adieu, ô vous qui êtes la gloire et l'ornement de la couronne de France; veuillez agréer ce léger présent. Bientôt j'aurai l'occasion de vous en dédier de plus importants, où je pourrai mieux signaler tous vos mérites.

« Venise, aux ides de novembre 1515. »

Cette Grammaire, insuffisamment appréciée, est devenue très-rare, n'ayant jamais été réimprimée.

En janvier 1515 (1516 n. st.) parut in-8° une nouvelle édition de Lucrèce, beaucoup plus correcte

(1) Victoire de François I[er] remportée sur les Suisses à Marignan les 13 et 14 septembre 1515. En mainte occasion j'ai remarqué les sentiments d'affection qu'Alde se plaît à témoigner en faveur de la France.

que la précédente (1500, in-4). L'épître dédicatoire d'Alde, qu'on lit en tête, nous apprend qu'André Navagero apporta à la révision du texte tous les soins que ses graves occupations et l'empressement qu'avait Alde de faire paraître promptement ce livre, lui permirent d'y consacrer. Il regrette de n'avoir pu lui-même seconder Navagero dans ce travail autant qu'il l'aurait désiré ; mais l'état de sa santé, empirant de mois en mois, s'y était opposé (1).

Dans cette épître adressée à son élève, le prince Albert de Carpi, il semble qu'Alde ait voulu, à ses derniers moments et à l'occasion de son édition de Lucrèce, manifester hautement ses sentiments d'une piété qui ne craint pas l'examen : « Je t'offre, lui dit-« il, le poëte Lucrèce, le plus grand des philosophes « au dire de l'antiquité, mais rempli de mensonges ; « car son opinion sur Dieu et sur la création du « monde diffère des sentiments de Platon et de l'école « d'Aristote : il s'est fait le disciple d'Épicure. Ce mo-« tif a fait croire qu'un chrétien, adorateur du vrai « Dieu, ne doit point le lire ; mais, de même que la « vérité brille d'autant plus qu'elle est soumise à « plus d'examen, et telle est la foi catholique annon-« cée sur la terre par Jésus-Christ, notre Dieu, dont « la bonté égale la puissance, de même Lucrèce et tous

(1) Alde signale particulièrement l'utilité de la table des matières contenues dans chaque livre, avec l'indication des vers qui s'y rapportent.

« ceux qui lui ressemblent méritent d'être lus, malgré « leurs incontestables mensonges. Si nous touchons « ce point, c'est afin d'instruire ceux qui ignore- « raient les faux raisonnements (*deliramenta*) de « Lucrèce ; car tel est le destin de ces épîtres qu'é- « tant écrites à un seul, elles s'adressent comme des « professions de foi à tous ceux entre les mains de « qui elles parviennent (1). »

Dans cette dédicace, où il signale encore une fois le zèle du prince Albert pour l'étude, et son amour pour la philosophie, il semble qu'Alde, guidé par un pressentiment, ait voulu faire ses adieux à ses bien-aimés élèves, les princes de Carpi. En rappelant la maladie du prince Albert, qui fut en danger de mort à Rome, maladie qu'il attribue en grande partie aux inquiétudes d'une guerre impie et exécrée de Dieu, Alde

(1) « En igitur tibi Lucretius et poeta et philosophus quidem maximus vel antiquorum judicio, sed plenus mendaciorum; nam multo aliter sentit de Deo, de creatione rerum, quam Plato, quam cæteri Academici, quippe qui Epicuream sectam secutus est. Quamobrem sunt qui ne legendum quidem illum censent Christianis hominibus, qui Deum adorant, colunt, venerantur. Sed quoniam veritas, quanto magis inquiritur, tanto apparet illustrior et venerabilior, qualis est fides catholica, quam Jesus Christus Deus optimus maximus dum in humanis ageret prædicavit hominibus, Lucretius et qui Lucretio sunt simillimi, legendi quidem mihi videntur, sed ut falsi et mendaces : ut certe sunt.

« Hæc autem attigimus, ut si quis hæc nostra legens, nesciat deliramenta Lucretii id discat e nobis : licet ad te unum scribere videamur. Id enim est harum epistolarum genus, ut cum ad unum scribuntur, ad omnes in manus quorum pervenerint tanquam argumenta scribantur. »

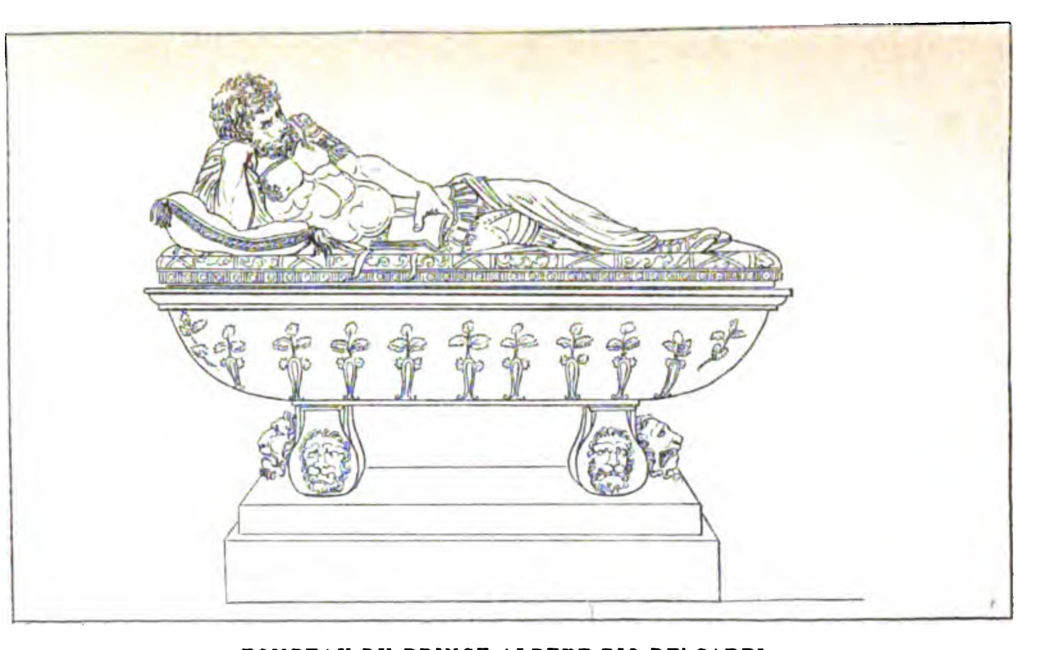
exprime ainsi sa douleur en joignant ses vœux à ceux de tous les gens de bien désolés :

Di prohibete minas; Di talem avertite casum
Et placidi servate PIOS!

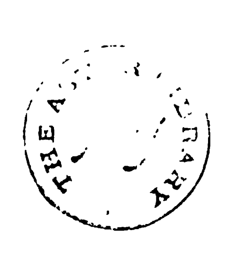
Ses vœux ne furent pas exaucés. Peu après la mort d'Alde, le prince Alberto Pio, dépouillé de ses biens, exilé, dut se réfugier en France et y mourut de la peste, dit-on, en 1530 (1).

Là s'arrêtent les publications qu'on doit aux lumières et à l'activité d'Alde. Quand on songe à l'importance et au grand nombre des auteurs grecs dont il a publié les premières éditions : Aristote, Aristophane, Thucydide, Sophocle, Hérodote, Xénophon (Histoire grecque), Hérodien, Démosthène, les Rhéteurs grecs, 2 vol. in-folio, Plutarchi *Moralia;* les Orateurs grecs : Eschine, Lysias, etc., 2 vol. in-folio; Platon, Pindare, Athénée, Dioscoride; des vocabulaires tels que Julius Pollux, Stephanus Byzantinus, Hesychius, une foule de philosophes et commentateurs, d'astronomes, d'épistolographes, de poëtes chrétiens, pour ne mentionner que les principaux, on s'étonne qu'un seul homme ait pu suffire à de pareils

(1) Son magnifique monument funéraire, exécuté en bronze par Paul Ponce, est un des beaux ornements de notre Musée du Louvre. J'en donne une reproduction gravée au trait.



TOMBEAU DU PRINCE ALBERT PIO DE' CARPI,
exécuté en bronze par Paul Ponce, pour l'église des Cordeliers de Paris
d'après Lenoir, *Musée des monuments français.*



travaux en l'espace de vingt années (de 1495 à 1515), et la mort surprit Alde lorsqu'il imprimait d'autres importants ouvrages, tels que Pausanias, etc., et en laissait d'autres, tels que Galien, en préparation.

On a vu qu'en dehors des classiques grecs et latins, Alde publia aussi des classiques nationaux : Pétrarque parut en 1501, et Dante l'année suivante. La mort l'empêcha de mettre au jour le Décaméron de Boccace, dont il a revu le texte lui-même. C'est François d'Asola qui l'imprima en 1522, et, dans son épître dédicatoire, il rappelle la part due à son beau-frère dans cette publication :

« Il y a longtemps que cette œuvre, appelée le Dé-
« caméron de l'excellent M. Giovanni Boccaccio,
« ramenée à son état primitif et restituée dans sa vé-
« ritable leçon par feu mon beau-frère Alde Manuce
« le Romain, de glorieuse mémoire, aurait paru,
« si la mort, cette importune et fréquente perturba-
« trice des pensées humaines, ne s'y était pas oppo-
« sée. C'est elle, en frappant à l'improviste Alde
« Manuce, qui est cause que non-seulement cet ou-
« vrage, mais aussi beaucoup d'autres dignes d'é-
« loges et entrepris par cet homme qui durant sa
« vie n'eut d'autre souci plus grand que de faire
« jouir les vivants des trésors littéraires, demeurè-
« rent suspendus (1). »

(1) « Gran tempo ha chella (*sic*) presente opera, chiamata il Deca-

Parmi ses principaux collaborateurs, dont plusieurs étaient ses commensaux, et que Manni compte au rang des correcteurs de l'imprimerie d'Alde, puisque la plupart d'entre eux recevaient des émoluments, on compte Aleandro, qui était alors dans l'ordre des mineurs, et depuis devint cardinal; le savant crétois Marc Musurus; Alcyonio que l'on a accusé d'avoir détruit le traité de Cicéron *de Gloria*, pour anéantir la trace des emprunts qu'il en avait faits dans son écrit intitulé : *Medices legatus*, *sive de Exilio;* Benedetto Tyrrheno, Jean Grégoropulos, beau-frère de Musurus, Démétrius Chalcondyle, l'un des plus savants grecs réfugiés à Venise, et plusieurs autres Grecs, ainsi qu'il est dit dans les préfaces de Pausanias (1); enfin, Érasme (2), bien qu'il s'en soit

merone dello eccellente M. Giovanni Boccaccio, nel suo primo stato, et alla sua vera et sana lettione ridotta, si come al presente è, dalla ricordevole memoria di M. Aldo Manutio Romano mio cognato, sarebbe stata mandata fuori, sella morte, de' pensieri humani spesse fiate importuna perturbatrice, interposta non vi si fusse : la quale, allo' mproviso assalendolo, fu cagione che, non solamente questa una, ma etiandio molte altre lodevoli imprese da lui, come da quegli che mentre visse niuna altra cura che di giovare à viventi hebbe maggiore, ad utilità delle lettere, et de gli studiosi di quelle cominciate, imperfette rimanessero. »

(1) « ..... Συμπραττόντων αὐτῷ (Aldo) καὶ συνεργούντων τῶν ἐν Ἐνετίησι φιλοσοφούντων τῆς Ἑλλαδικῆς Μούσης τροφίμων. » (Préf. de Musurus adressée à Jean Lascaris en tête de l'édition de Pausanias, 1516).

(2) Érasme nous dit, dans le *Catalogus omnium Erasmi lucubrationum*, placé à la suite de ses *Adagia*, qu'après leur achèvement il s'occupa d'autres travaux littéraires sur Térence, Plaute et Sénèque, dont il corrigea exactement les textes sur les anciens manuscrits, et qu'il les laissa à Alde pour les utiliser comme il l'entendrait.

Il reconnaît cependant, dans sa lettre à Hayon Hermann, datée de

défendu, mais à tort, puisqu'à ce titre de correcteur de l'imprimerie des Alde s'ajoute celui d'érudit qui collationne et rectifie les textes bien plus encore qu'il ne corrige typographiquement les fautes commises par les ouvriers. Le frère Urbain Bolzani, précepteur de Léon X, et auteur de la première grammaire de la langue grecque écrite en latin, le seconda aussi dans les soins de la correction des textes et des épreuves. Il fut encore aidé dans ses travaux par deux savants italiens devenus grecs, du moins par le nom qu'ils se donnèrent : Bondini (Agathéméros) et Scipion Fortiguerra (Cartéromachos) ; enfin d'autres personnages célèbres, Baptiste Egnazio, Navagero, Bembo, contribuèrent à l'amélioration des textes imprimés par Alde.

Indépendamment des soins donnés à ses nom-

Bâle, 31 août 1524, qu'il recevait des émoluments pour ses travaux et que, pour avoir remis dans leur ordre les vers de Plaute qui étaient confusément écrits dans le manuscrit, il reçut en payement 20 écus d'or : « De Plauto apud Aldum castigato quadraginta aureis, nam iste modeste mentitus est : viginti duntaxat coronati numerati sunt, nec aliud susceperam, quam castigationem versuum confusorum idque præstiti in his, in quibus carminis genus erat perpetuum. De mendis tollendis nihil receperam. » Erasmi *Opera;* Lugd. Batav., 1703, in-fol., t. III, p. 807.

Cette distinction qu'Érasme veut établir en réponse à d'injustes attaques, ne saurait mettre en doute qu'il n'ait été correcteur chez Alde, ne fût-ce qu'au même titre que tant d'autres savants dont parle aussi Scaliger :

« In Aldi Academia bona pars doctorum virorum imprimis versabatur, qui nobiles et eloquentissimi emendandis typis librariis, in eadem cum Erasmo opera, pernoctabant, cum hujus interdiu saltem locata viderentur. » Scaliger, *Oratio contra Erasmum.*

breuses éditions grecques et latines, publiées ur des manuscrits difficiles à réunir, difficiles à déchiffrer, et qu'Alde prenait soin de collationner et d'accompagner de préfaces, de dissertations écrites en très-bon latin, quelquefois même en grec, il a laissé plusieurs ouvrages, qui seuls lui mériteraient la renommée littéraire dont il jouit.

Sa *Grammaire latine,* qui parut en 1501 (1502 n. st.), peut encore être lue avec utilité; et on y voit partout la modestie et le savoir de son auteur, qui a cherché à rendre plus facile à la jeunesse l'étude des règles de la Grammaire (1). En tête on lit ces vers :

Non mihi per scopulos aut devia, parvus Iulus,
Ducitur Aonias ebibiturus aquas;
Est via per placidos colles, per florea rura.
Hac iter ad musas perbreve carpe, puer.

Sa *Grammaire grecque,* qui devait paraître avant la grammaire latine, mais ne fut publiée qu'après sa mort, par les soins de Marc Musurus, son ami, a rendu d'importants services.

On doit aussi à Alde l'Ancien un Dictionnaire grec-latin in-fol., qui fut réimprimé en 1524 avec quelques additions de François d'Asola, son beau-frère, et il a traduit du grec en latin plusieurs ou-

(1) Salengre, dans les *Mémoires littéraires*, t. I, p. 163. Cet éloge ajoute que c'est la première grammaire latine qui ait paru « *dans les formes* ».

vrages : les additions à la Grammaire de Lascaris, la Batrachomyomachie, les Vers dorés de Pythagore, les Fables d'Ésope, etc.

Si ses éditions grecques n'ont pas toute la correction désirable, et ont mérité quelquefois les reproches que lui a faits avec modestie et en secret le savant professeur Urceus Codrus, et avec amertume Érasme, lorsque la passion lui faisait oublier son estime pour le grand savoir d'Alde, il faut tenir compte de l'immensité des travaux incessants, qui ne permettaient pas à Alde de tout revoir avec cette attention si pénible qu'exige la lecture des épreuves. C'est ce qu'il déplore lui-même dans les termes les plus amers :

« Vix credas quam sim occupatus : non habeo certe « tempus, non modo corrigendis, ut cuperem, dili« gentius, qui excusi emittuntur libris cura nostra, « summisque dieque noctu laboribus, sed ne perlegen« dis quidem cursim : id, quod si videres, misceresceret « te Aldi tui..... cum sæpe non vacet vel cibum su« mere, vel alvum levare (1). »

Mais on doit surtout lui savoir gré d'avoir suivi fidèlement les manuscrits en choisissant entre eux la leçon

(1) Dans la *Grammaire* de Lascaris, 1512, in-4, fol. yiiii. La modestie d'Alde désarme d'ailleurs la critique la plus sévère lorsqu'il nous dit : « Peto a vobis, si qua non placuerint, quod, vel reprehendenda, vel non plena videantur, ne mihi succenseatis, sed iis, si audebitis, unde accepta sunt, vel bellis potius exterarum gentium, quibus et Græcia et Italia semper obnoxia fuit, mendosorum enim est exemplarium culpa

qu'il croyait préférable, sans se livrer à des corrections hasardées, et en recommandant à ses savants collaborateurs d'avoir comme lui le plus grand respect pour les textes (1). C'est ce que confirme le docte Berger en disant que « pour des érudits les textes des éditions d'Alde peuvent être considérés comme autant de manuscrits » (2).

Quant aux fautes typographiques, comment se montrer sévère pour des erreurs résultant de l'impéritie des ouvriers et même des correcteurs, *improvisés* en quelque sorte, et qui, par cela même qu'ils étaient plus savants, apportaient au sens du texte plus d'attention qu'à *la lettre*, ou à la ponctuation, et aux autres détails auxquels sont attachés tant de

non mea.... Itaque si inter tot laudanda aliquid minus probandum legeritis, mementote illius Horatiani præcepti :

> Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis, quas aut incuria fudit;
> Aut humana parum cavit natura....

Estote igitur impressionis nostræ æqui judices, affectique beneficio minime ingrati, et miseremini laborum nostrorum. »

(1) On en voit la preuve dans l'édition des Épistolographes où Musurus s'exprime ainsi : Κἀκεῖνο πάντας εἰδέναι βουλοίμην, μάλιστα μὲν ἡμῖν τοῦ ἄριστα διορθώσεως τὴν πραγματείαν ἕξειν μελῆσαν. Εἰ δέ τι που παρέδραμεν, ἢ διεστραμμένον εἶναι γράμμα, ἤ τι τοιοῦτον, οἷον οὐδὲ τοῖς ἀκρῷ φασι δακτύλῳ τῆς ἑλληνικῆς γευσαμένοις φωνῆς, ἐμποδὼν ἂν πρὸς ἔννοιαν τοῦ κειμένου γενέσθαι..... μηδὲν ἡμῶν παρὰ τὰ ἐν ἀντιγράφοις ἀνηκέστως οὖσι διεφθαρμένοις ῥιψοκινδύνως καινοτομεῖν τολμησάντων.

(2) « Hi libri tanti æstimantur ab hominibus eruditis, ut scriptis proxime ponantur. Codices enim antiquos, ac melioris notæ, quorum etiam quidam interciderunt, fideliter exprimunt, eoque digni putantur, ad quos recenseantur editiones librorum novæ ». Bergerus, *in Stromateo Academico*, p. 533.

chances d'erreurs ? On ne saurait trop rappeler que la correction des épreuves exige une perpétuelle tension de l'esprit et une infaillible perspicacité de la vue continuellement attentive, conditions si difficiles à réunir qu'elles font d'un bon et savant correcteur d'épreuves une exception dont le mérite et l'utilité sont trop souvent méconnues.

Alde l'Ancien, après vingt ans de travaux typographiques qui épuisèrent sa vie à l'âge de soixante-sept ans, laissa ses enfants presque sans fortune, et mourut à peu près pauvre. Sa vie fut économe et même parcimonieuse, si l'on en croit Érasme qui fut son commensal (1), ainsi que tant d'autres savants employés

(1) Il paraît que la sobriété de la table d'Alde et celle de son beau-père, sobriété encore généralement maintenue en Italie, avait tellement choqué Érasme, accoutumé à de meilleurs festins, que, dans l'un de ses colloques les plus plaisants, intitulé *Opulentia sordida*, il a cherché à ridiculiser la famille entière d'Alde en nous représentant André d'Asola, beau-père d'Alde, dans le *Pater familias* Anthronius. Orthrogonus et son épouse sont Alde et sa femme, fille d'André d'Asola. Parmi les nombreux commensaux de la table d'Alde figure, sous le nom du Grec Verpius, soit Jean de Crète, soit Marc Musurus.

Comme chaque jour trente-trois personnes étaient nourries dans la maison d'Alde, il était naturel et nécessaire que la plus grande économie y présidât. Si Érasme s'est livré à quelques personnalités où la satire est voilée, ce fut probablement pour répondre à la critique brutale de Jules-César Scaliger, qui lui reprochait de s'être échappé d'un cloître de Hollande pour chercher un refuge chez Alde, s'employant à la correction des épreuves, *buvant comme un triple Géryon, mais ne faisant qu'à moitié l'œuvre d'un seul homme.* « Quasi Erasmus semihominis saltem operam in Aldi officina legendo præstitisset, potando autem tergemini Geryonis. » (Voy. Andreas Rivinus, dans Wolfius, *Monumenta typographica*, t. I, p. 914.)

aux travaux littéraires de la typographie d'Alde; mais cette parcimonie lui est un nouveau titre à la reconnaissance dont les lettres lui sont redevables, puisqu'il n'épargnait aucune dépense pour obtenir de bons manuscrits (1).

Si, malgré cette vie économe et laborieuse, Alde mourut pauvre, c'est que loin de rechercher la fortune en mettant un prix élevé à ses livres qui, publiés pour la première fois et protégés par des priviléges, auraient pu être portés à des prix arbitraires, il voulut, dans son amour pour les belles-lettres, en propager l'étude, se conformant en cela aux recommandations que lui en faisaient les papes. Cependant on les trouvait encore bien chers, ainsi qu'on voit dans la vie de Bilibald Pirckheimer (2).

« Les livres étaient alors si chers que ceux qui « peuvent s'en procurer, même à présent, les con- « servent comme des trésors, particulièrement quand « ils sont imprimés par Alde Manuce le Romain, que « nous pouvons dire être l'honneur et l'*ornamentum* « de toute la typographie. »

(1) « Quid enim Aldus, dum nostro commodo inservire posset, intentatum reliquit? Cuinam impendio dum ex ultimis terrarum partibus castigatum aliquod exemplar afferri curaret, unquam pepercit? Nec mirum icciroo fuit, si tam bonos omnes illius obitus commovit, quam vita juvarat. » (F. Floridus Sabinus, *Apologia in linguæ latinæ calumniatores;* Lugduni, Gryphius, 1537, in-4.) Voir aussi plus loin, p. 425, un extrait de l'ouvrage de Doni, *I Marmi;* Vinegia, 1552-1553, in-4°.

(2) Vie de Pirckheimer, par Conrad Rittershusius, dans les *Opera* de Pirckheimer; Francfort, 1610, in-fol., p. 14.

Alde fut doué des plus rares qualités morales; il était modeste et rendait justice à ses collaborateurs, dont il sut s'attirer l'amitié, et il jouissait de la confiance des savants et des hommes les plus distingués de son époque (1). Il fut recherché des princes et des nobles les plus célèbres de l'Italie; les bibliothèques, si riches en manuscrits, d'Antoine Morosini, Daniel Rinieri, Aloisio Mocenigo, ces généreux patriciens, et celle de Saint-Marc, léguée par Bessarion, étaient

(1) A.-A. Renouard, p. 386 de ses *Annales de l'imprimerie des Alde*, dit que « Alde fut encore en liaison avec le premier Henri Estienne, Arnold Bergellano, Théodore de Bèze, Joachim Camerarius et autres savants ».

L'autorité de Renouard en tout ce qui concerne les Alde est telle que je crois devoir faire remarquer que ni Théodore de Bèze, né seulement quatre ans plus tard (1519), ni Joachim Camerarius, né en 1500, ne purent avoir de rapports avec Alde, mort en 1515.

Je n'en ai pu découvrir non plus aucun entre Alde et Arnold Bergellanus.

Quant au premier Henri Estienne, je ne me rappelle rien dans les préfaces des Estienne ni dans celles des Alde, ni dans leur correspondance ou celle des savants de cette époque, qui établisse des rapports entre Henri Estienne Ier, qui ne vint jamais en Italie; et Alde, qui ne vint pas à Paris. Quand Robert Estienne passa à Venise vers 1546, Alde avait cessé de vivre depuis longtemps.

Henri Estienne II, né douze ans après la mort d'Alde Manuce, s'arrêta à Venise dans son premier voyage en Italie, et contracta des liens d'amitié avec Paul Manuce; c'est même dans son imprimerie qu'il fit exécuter ses imitations en vers latins de quelques idylles de Moschus, Bion et Théocrite, suivies d'autres idylles sur les mêmes sujets de sa composition, qui parurent en 1555, in-4, avec l'ancre aldine. En toute occasion, Henri Estienne se plut à signaler le grand mérite d'Alde Manuce.

Je présume donc que A.-A. Renouard aura fait confusion relativement aux rapports que les Estienne ont eus avec la famille des Alde en attribuant à Alde l'Ancien et au Ier des Henri des relations que Henri Estienne II eut plus tard avec Paul Manuce.

mises à sa disposition pour améliorer les textes de ses savantes éditions. Les jours et les nuits ne pouvaient lui suffire pour répondre à toutes les lettres d'hommage, de félicitations et d'encouragement qu'il recevait. « Il mourut, dit Benoît Tyrrheno, au moment même où il allait jouir de toute sa gloire, et où la carrière des honneurs s'ouvrait devant lui (1). »

Jean Grolier, le célèbre bibliophile et ami des belles-lettres, dans une lettre adressée à François d'Asola, le beau-frère d'Alde, le 14 mars 1519, consacre les lignes suivantes à la mémoire d'Alde :

« Cet homme, dit-il, dont la mort me cause un
« chagrin très-amer, tant parce que les lettres ont
« perdu en lui un restaurateur très-habile, que
« parce que j'ai été privé d'un ami très-affectueux.
« Je tiens en grande vénération sa mémoire. »

Dans cette lettre, publiée pour la première fois par M. Le Roux de Lincy, il lui recommande, au nom glorieux d'Alde, d'apporter les plus grands soins à l'impression du traité *de Asse*, de Budé, qu'il lui envoie revu et corrigé par l'auteur, son intime ami (2).

(1) « Occidit cum viris bonis suarum laudum gloria perfrui licuisset, ac jam pateret aditus ad omnes honores. » Strabo, édit. d'Asola, novembre 1516, in-fol., épître dédicatoire au prince Alberto de Carpi.

(2) « Cujus viri memoria non potest mihi non acerbissimum mœrorem afferre, tum quod res litteraria instauratorem perdidit solertissimum tum quod ego amico mei studiosissimo spoliatus sum, sed illius me-

Le littérateur polygraphe F. Doni a donné des détails intéressants sur Alde et la typographie à Venise dans son livre : *I Marmi* (Venise, 1552, in-4°), recueil d'entretiens sur des sujets divers, entre les promeneurs de la place des *Marmi* à Florence. Ces détails et ces appréciations n'ayant jamais été donnés en entier dans aucune biographie d'Alde, je crois devoir les rapporter ici, malgré leur étendue.

Dans l'un de ces entretiens, *Ragionamento della Stampa*, Doni introduit trois interlocuteurs : *Alberto* Lollio, *Francesco* Coccio et *Paolo* Crivello, qui passent en revue les travaux de l'imprimerie, accordent des éloges à ceux qui l'honorent et ne ménagent pas leurs sévérités pour ceux qui se servent en mal de cet art merveilleux.

En ce qui concerne Alde, voici le langage que Doni prête à ses interlocuteurs :

COCCIO. — Vedete Messer Aldo non pur litterato, ma

moriæ honorificam prædicationem rependo, vobis autem cum opus fuerit gratiam referam gratissimam. Ad hæc et alia vestra erga me officia accedat, obsecro, in describendo amici opere diligentia, cujus exemplar ad vos mitto, ipsius auctoris manu recognitum et accuratissime castigatum. (Archives du Vatican, à Rome. Fonds de la reine Christine de Suède.)

« Je ne doute pas, dit feu Le Roux de Lincy (*Recherches sur Jean « Grolier*), que le père de Grolier, Jean-Étienne, qui exerçait les fonc« tions de trésorier de l'armée d'Italie sous Louis XII, alors que floris« sait l'Académie aldine, n'eût visité la docte compagnie; peut-être « même y conduisit-il son fils, dans le but de lui inspirer le goût des « belles et bonnes lettres. »

virtuoso anchora, che fama egli s'ha procacciato co'l mezzo delle sue virtù.

Crivello. — Sento contar miracoli della sua liberalità verso gli huomini dotti, della grandezza d'animo che egli aveva (alla barba di molti moderni stampatori che sono ignoranti, e se non veggono il grand' utile non aiuterebbono un virtuoso, o letterato, se non d'una corda che l'apicchi), dell' infinita diligentia e patientia in volere egli stesso sempre rivedere e correggere le proprie stampe. Odo dire da gli huomini del medesimo essercitio, fra i quali, per lo più, suole essere sempre invidia, che da che cominciò la stampa de libri non fu mai un suo pari; e fin che durerà il mondo, ardiscon dire, che non verrà chi lo aguagli, non pur chi lo vinca.

Coccio. — Egli haveva certo tutte quelle buone parti che si richieggono ad huomo di valore, non che ad impressor di libri.

Lollio. — Lungo sarebbe se mi voleste raccontare le qualità convenienti a valente huomo, ma voi, per gratia, siete contento dirmi come debbe essere uno stampatore honorato? et cosi destramente per modo d'idea, o d'essemplare, formatene uno il quale devrebbe essere, non come si ritrova.

Coccio. — Mal vi posso io sodisfare di questo; perche ne i miei progenitori fecero mai questa arte, ne io l'ho gia mai imparata : e benche per alcun tempo ch'io dimorai in Vinegia habbia conversato fra librai e stampatori, io non ne son però tanto bene informato, che io sofficientemente ne possa instruire altrui, perche vi prego ad havermi scusato.

Crivello. — Se vi toglieste inanzi l'essempio di Messer Aldo, che in ciò fu perfetto, sapreste apunto quel che desiderate sapere, senza afaticare il Coccio.

Coccio. — Questo virtuoso huomo, che s'incontrò per buona ventura nell' occasione de i buoni tempi, era come v'ha detto dianzi M. Paolo, liberalissimo, amorevoliss.,

sincero e cortesiss., la dove vedeva il bisogno de gli huomini letterati (come ha fatto et fa hoggi il Marcolino) et virtuosi : tratteneva in casa sua, e a sue spese, molti huomini dotti, i quali son poi venuti in grandissima fama al mondo. Intendo che Leandro in minor grado che fu poi per merito delle sue virtù creato Cardinale, si riparò buon tempo apresso di lui. Erasmo, la cui fama alcun termine non serra, fu trattenuto et acarezzato da M. Aldo; oltra che egli haveva conoscenza et famigliarità di tutti gli huomini grandi, che facessero professione di lettere, si valeva molto del giuditio e dell' autorità loro in publicare buoni libri, e sopra tutto diligentissimamente corretti. Stampò molte opre Latine, e fra l'altre quelle di Cicerone col giuditio e con la correttione del Navagero; huomo di grandissima speranza, cui voi molto bene dovete haver udito ricordare, e forse letto delle cose sue; si servì nelle scritture volgari de i tre migliori Dante, Petrarcha, e Boccaccio, delle fatiche del Bembo; il quale con la sua patientissima industria ha ridotto questa nostra lingua alla grandezza che si vede. Soleva Messer Aldo non perdonare ne a spesa, ne a fatica, in far d'havere bonissimi testi antichi, quegli conferendo insieme et apresso ragunando huomini eruditissimi, co'l giuditio loro riformò et emendò infiniti (errori di scritti et stampe) buoni autori Latini : et se la morte importuna non si fosse interposta a suoi magnanimi pensieri, et alla speranza che n'haveva concetta il mondo, la lingua latina non sarebbe passata con grandissimo biasimo nostro; dico d'Italia, et a coloro che vilmente l'hanno comportato, che la vadi ad albergare in altrui alloggiamenti, et non nel suo proprio nido; et non pure la lingua Romana, ma la Greca ancora non si sarebbe pentita de gli ornamenti, che le havrebbe dato la humanità et amorevollezza di lui.

Crivello. — L'occasione de i tempi importa assai, vedete.

Coccio. — Quando egli cominciò ad imprimere libri,

oltra il bellissimo carattere simile a gli scritti a mano, ch'egli ritrovò, o almeno prima s'argomentò di porre in uso, non haveva ne si gran numero, ne di cosi valenti huomini, che concoressero con lui in un medesimo essercitio : anzi solo era guardato con maraviglia et lodato da tutto il mondo. Perche egli molto bene hebbe agevolissimo modo di acquistar fama, et di cumular facultà. Hora che la stampa è venuta in colmo della sua grandezza, e'l numero de gli stampatori è cresciuto in infinito, non è cosi facile ch'altri arricchisca, come per aventura (in quei bonissimi tempi) fu all' hora.

Lollio. — Dunque credete voi che l'Età nostra habbia de gli impressori, che possano stare a paragone d'Aldo?

Coccio. — Ogni comparatione è odiosa. Il mondo conosce bene quello che è et che non è. Io vo dire de nostri d'hoggi alcuna cosetta, per non dir miracoli. Qu'egli caratteri di Parigi, di Lione, di Basilea, di Fiorenza et di Bologna mi paion mirabili, delle correttioni poi di quelle d'Aldo a queste, giudichilo chi sà, chi può et chi vuole.

Crivello. — Il bel carattere veramente fà leggere volentieri; ma la corettione è de verbi principali anch'ella; chi fà, e ha l'uno e l'altro, porta la corona.

Il ne faut pas oublier que Doni est le plus ancien bibliographe de l'Italie. La variété de ses connaissances et ses rapports avec les imprimeurs et les libraires font de lui un juge compétent. Il ne marchande point les éloges à son illustre compatriote, mais il se garde de s'associer à l'admiration exagérée des imprimeurs et libraires eux-mêmes qui « *osent dire,* « rapporte Doni, que tant que durera le monde, on « ne verra personne ni l'égaler ni le surpasser ». Doni évite même de mettre Alde en parallèle avec

les imprimeurs contemporains, et la sage réserve avec laquelle il discute les titres d'Alde témoigne de l'indépendance de son jugement.

Presque tous les poëtes du temps l'ont célébré de son vivant et ont déploré sa mort. Henri Estienne a composé en son honneur deux pièces, l'une en vers grecs, l'autre en vers latins.

Aldi Manutii Romani Epitaphium ab Henrico Stephano.

ΑΛΔΟΣ ΟΔ', ΟΣ ΤΕΧΝΗΣ ΦΑΟΣ ΗΝ ΜΕΓΑ ΒΙΒΛΟΔΟΤΕΙΡΑΣ,
ΑΛΔΟΣ, ΕΡΕΙΣΜΑ ΤΕΧΝΗΣ ΚΑΙ ΜΕΓ' ΟΝΕΙΑΡ ΕΩΝ.
ΠΑΙΔΕΙΗΣ ΓΑΡ ΕΗΣ ΚΑΜΑΤΩΝ ΤΕ ΚΑΙ ΟΛΒΟΥ ΑΦΕΙΔΩΝ,
ΗΥΤΕ ΤΗΛΥΓΕΤΗΝ ΤΗΝΔ' ΑΤΙΤΑΛΛΕ ΠΑΙΝ.
ΒΙΒΛΩΝ ΟΥΝ ΤΕΧΝΗ ΠΟΛΕΩΝ ΤΕΛΕΘΕΣΚΕ ΔΟΤΕΙΡΑ,
ΑΛΔΟΣ Δ' ΑΥ ΤΕΧΝῌ ΗΝ ΒΙΟΔΩΡΟΣ Εῌ.

Tam clarum quod nomen habent, totumque per orbem
Sunt vaga Graiorum tot monimenta virum,
Hoc debent Aldo Musarum quotquot alumni,
Qui graphicis primus tradidit illa typis.
Utque illi decus hoc nullis labefiat ab annis,
Providet Aonii sedula turba chori.
Doctrinæ est dum nunc in paucos prodiga tantæ,
Quanta ejus graphicos est comitata typos.

(*Artis typographicæ Querimonia*. (Parisiis, 1569, in-4.)

Girolamo Bologni, de Trévise, contemporain de Jenson et d'Alde, lui consacra cette pièce de vers :

In honorem Aldi librarii solertissimi.

Gallus apud Venetos dudum celebratur Ienson
Propter opes tantum, lingua latina, tuas;

Doctorum studiis quod suffragantibus usus
  Palladio doctos scripserit ære libros.
Barbaries artem post hunc invasit honestam,
  Et cessit mendis turpibus ille decor.
Aldus Pieridum Phœbique insignis alumnus
  Vindicat infami sæcula nostra nota :
Nil nisi correctum formis commendat ahenis,
  Hujus ope unius utraque lingua nitet.
Parte ornasse aliqua has artes sit Iensonis : Alde,
  Auxisse et lapsas restituisse tuum est.

(Gir. Bologni, *Miscellanea*, liv. VII.)

Jean-Mathieu Toscano, Milanais, vivant vers la fin du quinzième siècle, poëte latin de premier ordre, mais peu connu, fait cet éloge d'Alde, en vers et en prose, dans son *Peplus Italiæ;* Lutetiæ, 1578, in-8, p. 46 :

Ingenia ingenuas revocata recentia ad artes,
  Sic ut avis scribant dexteritate pari,
Quæ docti scripsere patres monimenta fatentur
  Ad solidæ culmen pondere laudis iter.
Hactenus hæc cæcis jaceant immersa tenebris,
  In lucem revocet ni tuus illa labor.
Autori sic scripta suo, qui singula debent,
  Cuncta accepta ferunt hæc simul, Alde, tibi.

Aldus Romanus Venetiis artem typographicam exercens laboriosa, ope veterum codicum, emendatione, judiciosaque coniectura omnes pæne Græcos et Latinos probatos autores iterum luce donavit, qua illos superiorum sæculorum ignorantia orbaverat : ut nulli plusquam Aldo debeant literati omnes. Nec tamen innumeros scriptores suo nitori restituisse contentus, plura etiam a se medi-

tata posteritati profutura in lucem edidit, ut de arte Grammatica libellos, et in autores nonnullos annotationes.

Théodore de Bèze, Arnold Bergell, auteur d'un poëme à la louange de l'Imprimerie (*Encomium Chalcographiæ;* Moguntiæ, 1541, in-4), Joachim Camerarius et d'autres savants ont aussi célébré son mérite en vers latins. En voici les principaux :

Didonis cecinit rogum disertus
Maro, Pompeii rogum Lucanus;
Et diserte adeo hoc uterque fecit,
Ut nunc vivere judicetur illa :
Nec jam mortuus hic putetur esse :
Immo sint redivivi et hic et illa.
Ergo credere fas erit poetas
Divos, ut pote qui loquendo possint
Vitam reddere mortuis, quod ipsis
Est divis proprium et peculiare.
Quod si credere fas deos poetas,
Vitam reddere quod queant sublatam,
Quanto est justius æquiusque, quæso,
Aldum Manutium deum vocare,
Ipsis qui potuit suo labore
Vitam reddere mortuis poetis!

Theodorus Beza, de Aldo Manutio Romano, omnium quidem auctorum, præcipue vero poetarum, excellentissimo typographo

(Beza, *Poemata.*)

. . . .

Inter sed cunctos, queis candida prela laborant,
Emeruit primas Aldus in arte potens :
Adserit hanc laudem celebri candore laboris,

Fundat et Euganeas anchora sacra rates.

. . . .

(Arnoldus Bergellanus.)

Extinctus nequeo, quamvis sim mortuus, esse,
Cum toto nomen vivat in orbe meum.
Hac Aldus jaceo Romanus mole sepultus
Qua maria Euganeis Adria miscet aquis.
Multa vigent nostra librorum millia cura,
Quos tineis dederant tempora longa cibum.
Si quis adhuc igitur superest respectus honesti,
Quidquid id est, nostri est omne laboris opus.
Hoc meritum et virtus vere est Romana, Deorum
Præcipuo, studiis consuluisse bono.

(Joach. Camerarius, dans Wolf, *Monumenta typographica*, t. II, p. 1123.)

A ces éloges si justement mérités, je m'abstiendrai de joindre ceux des savants et des bibliographes; il suffira de citer les Gesner, les Maittaire, et le plus illustre des savants typographes français, Henri Estienne. Le temps a confirmé ces éloges. Au commencement de ce siècle, Antoine Renouard, énumérant dans ses *Annales des Alde* l'ensemble des travaux de cette famille, non moins célèbre que celle des Estienne, crut pouvoir, dans son enthousiasme, décerner à Alde Manuce la première place; mon père, dans une polémique assez vive avec Renouard, revendiqua cet honneur pour Henri Estienne, tout en déclarant qu' « *Alde avait mérité de la République des lettres une reconnaissance éternelle* (1). »

(1) Dans la Notice bibliographique et typographique placée à la suite

Cette question de prééminence n'aurait point dû être soulevée : les temps, les lieux et mille circonstances s'opposent à toute assimilation. Alde et Estienne se sont placés, par la supériorité de leur mérite et des services qu'ils ont rendus aux lettres, à côté l'un de l'autre dans le passé, le présent et l'avenir.

Pour moi, si des documents nouveaux, si la connaissance plus complète que j'ai pu donner sur la vie privée et publique d'Alde, en traduisant les nombreuses préfaces qu'il adressait aux hommes les plus distingués de son temps, ont ajouté encore à sa gloire et répandu une plus vive lumière sur son mérite, je me féliciterai d'avoir pu exhausser d'un degré la base de la statue que l'Italie ne saurait différer d'élever à Alde Manuce.

Sa patrie, en effet, semble avoir oublié aujourd'hui un de ses plus illustres enfants. De toute cette gloire passée d'Alde Manuce, il ne reste que ses œuvres, reléguées au fond des bibliothèques et connues seulement des érudits. Nul ne sait où reposent ses cendres, et la maison qui vit sortir de ses murs tant de travaux remarquables n'est même pas exactement connue.

de son édition des Bucoliques de Virgile précédées de plusieurs idylles de Théocrite, Bion et Moschus, traduites en vers français par Firmin Didot (gravé, fondu et imprimé par le traducteur). Paris, librairie de Firmin Didot, rue de Thionville, 1806, p. 246, 264.

Près de l'imprimerie, plus administrative que littéraire, installée par les frères Antonelli dans l'un des plus superbes palais de Venise, on voit, sur le bord d'un des canaux les moins fréquentés, près de San Agostino, une maison de triste apparence : c'est là qu'on suppose, avec beaucoup de probabilité, que fut la célèbre imprimerie aldine. Sur une plaque de marbre, on lit cette inscription, placée en 1828 par l'abbé Vinc. Zenier :

MANVCIA GENS ERVDITOR. NEM. IGNOTA
HOC LOCI ARTE TYPOGRAPHICA EXCELLVIT.

APPENDICE.

I.

ACADÉMIE ALDINE.

1. STATUTS (1).

Les statuts de l'Académie d'Alde, que je reproduis, témoignent de l'intérêt que portait la société d'élite de Venise à la propagation de la langue grecque sous cette glorieuse époque de la Renaissance.

ΝΕΑΚΑΔΗΜΙΑΣ ΝΟΜΟΣ.

Ἐπειδὴ πολλὰ καὶ ὠφέλιμα τοῖς περὶ παιδείαν ἐσπουδακόσι παραγίνεσθαι πέφυκεν ἐκ τῆς Ἑλληνικῆς ὁμιλίας, δέδοκται κοινῇ τοῖς τρισὶν ἡμῖν, Ἄλδῳ τῷ Ῥωμαίῳ, Ἰωάννῃ τῷ Κρητὶ, καὶ τρίτῳ ἐμοὶ Σκιπίωνι Καρτερομάχῳ, νόμον θέσθαι, μὴ ἄλλως ἐξεῖναι ἀλλήλοις ὁμιλεῖν εἰ μὴ τῇ

(1) Voir plus haut, p. 151.

Ἑλλάδι φωνῇ. Εἴ τις δὲ ἄλλως διαλέγοιτο ἐν ἡμῖν ἢ ἐξεπίτηδες, ἢ μὴ προνοούμενος, ἢ καὶ αὐτοῦ τοῦ νόμου ἐπιλαθόμενος, ἢ κατ' ἄλλην τινὰ τύχην, ζημιούσθω ἀργυρίδιον ἓν, ὁποσάκις ἂν τύχῃ τοῦτο ποιῶν. Σολοικισμοῦ δὲ μὴ κείσθω ζημία, εἰ μὴ ἄρα τις ἐπιτηδεύων ἐξαμάρτοι καὶ τοῦτο.

Καταβαλέτω δὲ ὁ ἐξαμαρτὼν τὸ ἐπιτίμιον εὐθὺς, μηδ' ἀναβαλέσθω ἔς τ' αὔριον, ἔς τ' ἔννηφιν, μὴ ἀποτίσας δὲ, διπλάσιον ὀφειλέτω· μὴ δοὺς δὲ καὶ τοῦτο, τετραπλάσιον, καὶ κατὰ λόγον ἀεὶ τῆς ὑπερθέσεως, εἰσπραττέσθω.

Ὀλιγωρῶν δὲ νόμου, ἢ καὶ τοῦ ἐκτίνειν ὑπεριδὼν, τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλληνικῶν ἀπελαυνέσθω, καὶ τῆς τῶν σπουδαίων ὁμιλίας ἀπαξιούσθω, καὶ τὸ ἀπὸ τούτου ἀποφρὰς νομιζέσθω τὸ τοιούτου ἀπάντημα.

Ἐμβεβλήσθω δὲ τὸ καταβαλλόμενον ἀργυρίδιον ἑκάστοτε εἰς βαλάντιόν τι, ἢ καὶ νὴ Δία, πυξίδα, εἰς τοῦτο μόνον ἐκτετορνευμένην, αὕτη δὲ παραδεδόσθω εἰς φυλακὴν, ἢ ἡμῶν τινι, ἢ τῷ χειροτονηθέντι ὑφ' ἡμῶν, ᾧτινιοῦν, καὶ ἀξίῳ κριθέντι, ἐπικεκλεισμένη πρότερον ἐπιμελῶς, καὶ ἐπεσφραγισμένη εἰς τὸ ἀσφαλέστατον. Ὅταν δὲ ἀνοιχθῆναι δόκῃ, εἰς τὸ μέσον προτεθείσθω, καὶ διηριθμήσθω τὸ νόμισμα, καὶ εἰ μὲν ἱκανὸν ᾖ εἰς συμποσίου τιμήν τε καὶ δαπάνημα, ἐγκεχειρίσθω Ἄλδῳ τῷ κυρίῳ, ἀφ' ὧν ἡμᾶς ἐκεῖνος ἑστιάτω λαμπρῶς, καὶ οὐ κατὰ τοὺς ἐντυπωτὰς, ἀλλ' ἀνδράσι πρεπόντως τοῖς τὴν νεακαδημίαν ὀνειροπολοῦσιν ἤδη καὶ πλατωνικῶς μικροῦ δεῖν κατασκευάσασιν αὐτήν. Εἰ δὲ μήπω ἱκανόν τ' ἀργύριον εἰς τὸ συμπόσιον ἐναποτεθείσθω πάλιν τὴν πυξίδα, καὶ ἀναφείσθω ἕως οὗ

τοσοῦτον ἐνείη τε καὶ ἐγγένοιτο, ὅσον ἐξαρκεῖν εἰς τὴν ἑστίασιν.

Ἐξέστω δὲ μηδένα ἡμῖν συμπότην παραλαβεῖν, πλὴν εἰ ἄρα τῶν φιλελλήνων τινὰ οὐκ ἀνάξιον τοῦ χοροῦ, τουτέστιν οὐκ ἄμουσον, οὐκ ἄμοιρον τῶν Ἑλληνικῶν, καὶ τὸ μέγιστον, τῆς Νεακαδημίας οὐκ ἀλλότριον, οὐκ ἄπειρον, οὐκ ἀμύητον τῶν ἡμετέρων· εἰ δέ τις ξένος, ἢ τῶν ἔξωθεν (οἷα φιλεῖ) ἀφίκοιτό ποτε καὶ ἐπιδημείη ἐνταῦθα κατά τινα χρείαν, εἰ μὲν πεπαιδευμένος καὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιστήμων, καὶ αὐτὸς ἔνοχος ἔστω τοῖς ἀναγεγραμμένοις, ἀντιτείνων δὲ τῷ νόμῳ ἢ ἐναντιούμενος, μηδεμιᾶς τυχὼν συγγνώμης, μηδὲ ἀπολογίας τινὸς, ἐρήμην εὐθὺς καταδεδικάσθω, καὶ τῆς Νεακαδημίας ἐκδεδιώχθω ἀνάξιος ὢν, καὶ τοὐντεῦθεν μηκέτι εἰσδεδέχθω ἐν ἡμῖν, εἰ μὴ μετανοῶν ἐν οἷς ἥμαρτε, τοῖς ἅπαξ κατασταθεῖσιν ἐμμένειν ὑποστῇ, καὶ ὥσπερ ἐγγυητὰς καταστήσῃ· εἰ δ' αὖθις μὴ εἰδὼς τὰ Ἑλληνικὰ, ὡς μήπω τούτων ἡμμένος εἰ μὴ ἐπὶ τοσοῦτον ὥστ' ἑλληνίζειν δύνασθαι, ἀλλ' ἐν τοιούτοις ἔτι παιδευόμενος, εἰ καὶ παιδεύεσθαι προθυμούμενος, καὶ οὗτος ἐν ἡμῖν ἐξεικαστὴς ἐθιζέσθω καὶ αὐτὸς κατὰ μικρὸν τὰ ὅμοια ἡμῖν ἑλληνίζειν· ἀτακτήσας δὲ εἰ καὶ, νὴ Δία, καταγελάσας τῆς διατριβῆς ἀποκεκλείσθω τοῦ λοιποῦ, μήδ' αὖθις τῆς ξυνουσίας ἀξιούσθω, μηδ' ἂν πάνυ δέοιτο.

Εἰσηγήσατο τὸν νόμον Σκηπίων Καρτερόμαχος, φυλῆς Ἀναγνωστίδος. Ἐπεψήφισαν Ἄλδος Ῥωμαῖος, ὁ τῆς Νεακαδημίας ἀρχηγέτης, καὶ Ἰωάννης Κρὴς, φυλῆς Διορθωτίδος, πρυτανεύοντες· ἐπεχειροτόνησαν δὲ οἱ Νεακαδημιακοὶ πάντες, ὧν Βαπτιστὴς πρεσβύτερος, φυλῆς Ἱερο-

πρεπίδος, καὶ Παῦλος Ἕνετος, φυλῆς Εὐγενετίδος, καὶ Ἱερώνυμος Λουχαῖος ἰατρὸς φυλῆς Θεραπευτίδος, καὶ Φράγγισκος Ῥόσσητος Βηριοναῖος, φυλῆς Διδασκαλίδος, καὶ ἄλλοι συχνοὶ μαθητιῶντες, καὶ τῆς Νεακαδημίας ἐπιθυμοῦντες, ὀνόματι μόνον προσαγόμενοι.

Εἴη δὲ εὐτυχεῖν ταύτην εἰς ἅπαντα, καὶ τοὺς αὐτῆς ἐχομένους.

En voici la traduction :

LOI POUR LA NOUVELLE ACADÉMIE.

« Vu les nombreux avantages qui doivent naturellement résulter pour les amis de l'instruction, à s'entretenir en grec, il a unanimement semblé bon à nous trois, Alde le Romain, Jean le Crétois, et à moi troisième, Scipion Cartéromachos, de décréter une loi défendant de converser entre soi autrement qu'en langue grecque. Que si quelqu'un s'exprime différemment parmi nous, soit à dessein, soit par inadvertance, soit même par oubli de la loi, soit par quelque autre cas fortuit, il payera comme amende une petite pièce d'argent. Il n'est établi aucune amende pour les solécismes, à moins toutefois qu'ils ne soient commis à dessein et de propos délibéré.

« Le délinquant payera l'amende immédiatement, sans remise au lendemain ou au surlendemain : s'il ne paye aussitôt, la somme sera doublée, puis quadruplée, s'augmentant toujours, proportionnellement au délai.

« Celui qui ne tiendra nul compte de la loi ou qui

négligera de payer sera expulsé de la Société des hellénistes comme indigne de siéger parmi les sages, et désormais sa rencontre sera regardée comme sinistre.

« L'argent payé sera chaque fois déposé dans une bourse ou boîte consacrée à cet usage. La garde en sera confiée, soit à l'un de nous, soit à quelque autre personne désignée par nos suffrages et jugée digne de cet emploi. La boîte sera soigneusement fermée et scellée, pour plus grande sûreté. Quand on voudra l'ouvrir, elle sera apportée en public, et l'argent compté, s'il suffit à la dépense d'un banquet, sera remis dans les mains d'Alde, qui, avec cette somme, nous traitera non comme des imprimeurs, mais comme il convient de traiter des hommes qui déjà réalisent le beau rêve d'une nouvelle Académie, et l'ont instituée à la manière de Platon. Si au contraire l'argent ne suffisait pas, il sera remis dans la boîte, jusqu'à ce que la somme soit assez forte pour suffire aux frais d'un banquet.

« Il ne sera permis d'amener parmi nous comme convive aucune personne indigne de la Société des philhellènes, c'est-à-dire aucun homme sans instruction, ou dépourvu de toute littérature grecque, surtout s'il est étranger à la nouvelle Académie, et ignorant les règles par nous établies. Mais si un étranger ou quelqu'un du dehors, retenu ici pour quelque affaire, instruit et sachant le grec, venait parmi nous, comme il arrive souvent, il sera de même soumis à nos règlements. S'il résiste à la loi ou s'élève contre elle, aussitôt, sans être admis à se justifier, il sera condamné sans rémission comme indigne et expulsé de la nouvelle Académie, sans pouvoir jamais être des nôtres, à moins de se repentir de sa faute et de se soumettre à nos lois, et même sous quelque

caution. Si c'est au contraire quelqu'un qui ne sache pas le grec, soit pour ne s'y être point encore adonné, ou n'être pas à même de le parler, et qui l'étudierait encore, ou voudrait l'étudier; qu'alors, admis parmi nous, il s'habitue peu à peu à parler en grec comme nous. S'il troublait l'ordre, et surtout s'il se permettait de tourner notre assemblée en ridicule, qu'il soit exclu à perpétuité, sans pouvoir jamais y rentrer, même malgré ses instantes supplications.

« A proposé la loi :

« Scipion Cartéromachos, de la tribu des Lecteurs.

« Ont recueilli les suffrages :

« Alde le Romain, chef de ladite Académie, et Jean de Crète, de la tribu des Correcteurs, faisant fonctions de présidents.

« Ont donné leurs suffrages :

« Tous les membres de la nouvelle Académie, dont Baptiste, prêtre de la tribu des Ecclésiastiques ;

« Paul Vénitien, de la tribu des Nobles ;

« Jérôme, de Lucques, médecin, de la tribu des Médecins ;

« François Rosetto, de Vérone, de la tribu des Professeurs,

« Et beaucoup d'autres qui, ayant le désir de s'instruire et de faire partie de la nouvelle Académie, n'y sont encore admis que de nom.

« Puisse-t-elle prospérer en tout, ainsi que ses adhérents (1) ! »

(1) Au nombre des membres qui faisaient partie de l'Académie fondée par Alde, et dont nous avons donné la liste p. 149, il convient d'ajouter Henri-Urbain, moine allemand, qui, dans sa lettre dont j'ai donné la traduction à la p. 290, a témoigné à Alde le désir d'y figurer.

2. NOTICES

SUR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ALDINE.

AGATHÉMÉROS. *Voy.* BONDINI.

ALCIONIO *ou* ALCYONIO [*Alcyonius*] (*Pierre*).

Né à Venise en 1487, mort à Rome en 1527. Savant correcteur de l'imprimerie d'Alde, et plus tard professeur de grec à Florence et à Rome. Il avait été un des plus fervents auditeurs de Musurus, après la mort duquel il chercha, mais en vain, à lui succéder dans la chaire vacante de littérature grecque à Venise. Il écrivait en latin avec beaucoup d'élégance et une grande pureté de style.

Son jeune âge s'oppose à ce qu'il ait fait partie de l'académie Aldine dès sa fondation. (Voir aussi plus haut, p. 414.)

Alde porte sur lui ce jugement : « *Mordax ac ma-* « *ledicus, ac pudens magis quam prudens.* »

ALEANDRO (*Girolamo*).

Né à Motta dans le Trévisan, en 1480, mort à Rome en 1542, âgé de soixante-deux ans moins treize jours, suivant l'inscription latine de son tombeau. Alde nous donne (préface de l'*Odyssée* d'Homère, 1504) ce renseignement ignoré des biographes, que le père d'Aleandro était un grand philosophe et un excellent médecin.

Très-savant dans les langues anciennes, dans les mathématiques, dans l'anatomie et dans la musique, Aleandro acquit de bonne heure une réputation solide.

Alde lui dédia son édition d'Homère de 1504, et l'épître dédicatoire qui s'y trouve en tête n'est qu'un long panégyrique en l'honneur d'Aleandro (voir plus haut, p. 266). Il se lia d'amitié avec Érasme et l'aida dans la publication des *Adages* (1508) ; il demeurait alors avec lui dans la maison d'André d'Asola, et fut nourri à la table d'Alde qui l'employait comme correcteur. Il concourut aussi à la préparation de la première édition des *Moralia* de *Plutarque*, donnée par Alde en 1509. Appelé cette année par le roi Louis XII pour enseigner le grec, aux honoraires de cinq cents écus d'or, il fut nommé recteur du collége des *Lombards*, et en 1512 recteur de l'Université de Paris, d'un commun consentement, bien qu'il n'eût pas pris le degré de docteur. Aleandro fut aussi le principal promoteur des études hébraïques en France.

Une violente épidémie lui fit quitter Paris. Le pape Léon X le nomma bibliothécaire du Vatican (1519), et lui conféra la mission de combattre Luther à la diète de Worms. Clément VII le fit archevêque de Brindes et l'envoya en France en qualité de nonce. Il accompagna François Ier dans son expédition en Italie, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Le pape Paul III récompensa ses grands services par le chapeau de cardinal, en 1538.

André d'Asola lui dédia le quatrième volume de son édition de Galien (1525).

Aleandro avait composé lui-même son épitaphe en deux vers grecs :

Κάτθανον οὐχ ἀέκων, ὅτι παύσομαι ὢν ἐπιμάρτυς
Πόλλων, ὥσπερ ἰδεῖν ἀλγίον ἦν θανάτου.

[« Je meurs sans regret, je ne serai plus témoin de tant de maux pires que la mort »].

Il ordonna aussi, dans son testament, qu'on gravât sur son tombeau en lettres d'or :

In legationibus meis nunquam munus accepi.

Les cardinaux Bembo et Gambara furent ses exécuteurs testamentaires.

Sa bibliothèque, léguée à un couvent de Venise, fait aujourd'hui partie de celle de Saint-Marc.

APOSTOLIOS (*Aristoboulos*, plus tard ARSÉNIOS).

Né en Crète, mort à Venise en 1535, fils de Michel Apostolios, philosophe platonicien, réfugié en Italie après la prise de Constantinople (voir plus haut, p. 57-58 et 83).

Il descendait par sa mère du comte de Corinthe Théodose. Il perdit son père étant encore en bas âge. D'abord diacre en Crète, sous le nom d'Aristoboulos, il vint ensuite à Rome en 1504, et se convertit au catholicisme. Entre 1506 et 1511, il s'empara de force de l'archevêché grec de Monembasie (Laconie), grâce à l'appui des Vénitiens, alors maîtres de cette ville, et s'y maintint quelque temps, malgré les anathèmes du patriarche de Constantinople. C'est sans doute à ce moment qu'il prit le nom d'*Arsénios*, circonstance qui fut cause que certains écrivains ont pensé que cet Arsénios était un personnage différent de celui d'Aristoboulos Apostolios et en ont fait le frère de celui-ci (1). Dépossédé de son évêché, il vint à Venise où il publia en grec, en 1534, les Scolies d'*Euripide*. Il avait déjà

(1) Cette question a été élucidée par M. Const. Sathas, dans son bel ouvrage sur la littérature néo-hellénique (Νεοελληνικὴ φιλολογία), ou Biographies des Grecs savants, 1453-1821. Athènes, 1868, in-8.

donné, avant 1522, un choix des plus belles pensées des philosophes, empereurs, orateurs et poëtes, en grec, ouvrage dédié au pape Léon X, imprimé sans lieu ni date, mais à Rome, par Calliergi, 2 part. en 1 vol. in-8. On a encore publié sous son nom *Violetum* ou *Ionia* (*Arsenii Violetum*, etc.; Stuttgart, 1832), ouvrage inachevé de son père et complété par lui (voir plus haut, p. 58).

AVANZIO (*Girolamo*).

Né à Vérone. Professeur de philosophie à Padoue vers 1493. Il se consacra plus spécialement à l'étude de Catulle et de Lucrèce, et publia chez Alde l'édition de *Lucrèce* en 1500 et celle de *Catulle* en 1502. André d'Asola fit paraître, en 1517, *Sénèque* et *Ausone*, préparés par Avanzio.

BEMBO (*Pierre*).

Né à Venise en 1470, mort en 1547. Son père, Bernard, sénateur vénitien, possédait une belle bibliothèque et vivait encore en 1514 plein de vigueur, quoique âgé de quatre-vingt-un ans (voyez à la p. 391 ce que Alde dit de lui). Bembo étudia le grec à Messine sous Constantin Lascaris, et enseigna ensuite la philosophie à Padoue. L'amour des lettres lui fit prendre l'habit ecclésiastique. Il fut l'un des membres les plus actifs de l'académie Aldine et des plus dévoués à Alde. En faisant la révision du texte des *Cose volgari* de Pétrarque, pour l'édition de 1501, Bembo tenta avec Alde de régulariser l'orthographe italienne. C'est à lui aussi qu'on attribue l'invention du point et

virgule et de l'apostrophe. Comblé d'honneurs et de bénéfices, il fut nommé secrétaire intime de Léon X, après la mort duquel il se retira des affaires pour ne se livrer qu'au culte des Muses. Il accepta néanmoins la charge d'historiographe de Venise et de bibliothécaire de Saint-Marc. Élevé au cardinalat par Paul III, il renonça aux lettres profanes.

Bembo est l'un des restaurateurs de la latinité cicéronienne. Ses écrits en italien sont pleins de goût. Alde Manuce imprima son Dialogue *de Ætna*, en 1495, et ses *Gli Asolani*, en 1505. Ce dernier écrit, sur la nature de l'amour, eut une grande vogue; il est dédié par Bembo à Lucrèce Borgia, dont la bienveillance pour lui fut, dit-on, *extrême*.

Bembo avait réuni une précieuse bibliothèque dont Alde s'est beaucoup servi; elle fut léguée au Vatican.

Alde ne lui dédia que son édition de Virgile, de 1514; mais André d'Asola mit sous son patronage celles de Cicéron et de Plutarque (1519).

Bolzani [*Bolzanius*] (*Urbano-Valeriano*).

Né à Bellune en 1440, mort à Venise en 1524. D'après les actes publics, son vrai nom était Urbano dalle Fosse. Il était religieux de l'ordre des Mineurs, et c'est pour cela qu'il est plus particulièrement connu sous le nom de Frère Urbain (Fra Urbano). Il devint professeur de grec de Jean de Médicis, qui fut plus tard pape sous le nom de Léon X; il accompagna le doge André Gritti dans une ambassade à Constantinople, et fit à pied le voyage de la Grèce, de la Palestine, de l'Égypte et de la Syrie.

Dès l'année 1496, il est désigné dans la préface du

Thesaurus seu Cornucopiæ comme collaborateur d'Alde (1).

En 1497, il fit paraître chez Alde *Institutiones græcæ grammaticæ*. C'est la première grammaire grecque publiée en latin, et elle n'est nullement la traduction de celle de Lascaris.

Il aida aussi Érasme pour ses *Adagia*.

Frère Urbain était un homme d'un grand mérite. Il fit des leçons publiques sur la langue et la littérature grecques à Venise, où il mourut dans une pauvreté volontaire, par humilité chrétienne.

Il était l'oncle du célèbre érudit *Pierius Valerianus*, ou Valeriano Bolzani, surnom que celui-ci prit pour lui et donna aussi à Urbain, en mémoire de la ville de Bolzano, dont le père d'Urbain était natif.

(Voir *Vie d'Urbano* (en italien), par Lucien Doglioni, chanoine de Belluno; Belluno, 1784, in-4, 46 pp. — Son Éloge funèbre par Alb. di Castrofrancano; Venise, 1524, in-4.)

Bondini *ou* Bondeno (*Alexandre*).

Savant médecin de Venise. Il se donna le nom grec d'*Agathéméros* ou celui d'*Evhéméros*, qui offrent la traduction de son nom italien. Il seconda efficacement Alde, surtout dans sa grande édition d'*Aristote*, ainsi qu'Alde nous le dit dans l'épître dédicatoire du premier volume (1495), adressée au prince Albert de Carpi : « J'ai eu pour me seconder dans cette œuvre « beaucoup de très-savants collaborateurs, à l'aide

(1) « Multa enim addidi, plurima immutavi, adjuvante interdum Urbano, divi Francisci fratre optimo : a quo brevi habebitis quas summa cura ac doctissime composuit in græcam linguam introductiones. »

« desquels elle s'offre aux lecteurs très-correcte. L'un « de ces collaborateurs est Alexandre Bondini, qui « excelle autant dans les arts que dans la médecine « et aussi dans la science du grec. C'est lui qui a « écrit en grec la préface imprimée à la suite de la « mienne. »

Alde lui dédia un opuscule médical de Nic. Leoniceno : *de Tiro seu Vipera*, imprimé en 1497.

BRACCIO [*Brasichellensis*] (*Gabriel*).

Le seul renseignement que j'aie pu découvrir sur lui, c'est qu'il était associé avec trois autres personnes pour l'exploitation d'une imprimerie à Venise où parut, en 1498, la première édition grecque des Lettres de Phalaris : *ex ædibus Barth. Justinopolitani,* GABR. BRASICHELLENSIS, *Joannis Bissoli et Benedicti Mangii Carpensium.*

CANALE [*Canalis* ou *Decanalis*] (*Paul*).

Né vers 1483, mort en 1508, à l'âge de vingt-cinq ans. Il appartenait à une famille patricienne de Venise et figure parmi les membres fondateurs de l'académie Aldine. Sa faible santé ne résista pas à l'excès du travail. Voici le jugement qu'en porte Érasme : « J'ai « vu à Venise Paul Canale, jeune patricien destiné à « un brillant avenir, si la mort n'avait pas envié à la « terre un pareil génie. Il est mort phthisique pen- « dant mon séjour ici (1). » Peu avant sa mort, il s'était fait camaldule.

Canale ne laissa aucun ouvrage ; mais, d'après ce

(1) « Venetiis vidi Paulum Canalem patricium, juvenem summis re-

que Egnazio raconte dans ses *Racemationes*, il aurait fait un travail sur la mythologie (*de Genealogia deorum*). Voir aussi Morelli.

CARTÉROMACHOS. *Voy.* FORTIGUERRA.

CHALCONDYLAS (*Démétrius*).

Né à Athènes vers 1423, mort à Milan en 1510. Élève de Théodore Gaza et condisciple d'Ange Politien, il professa à Florence et ailleurs. C'est lui qui fit la révision des textes des premiers livres grecs imprimés en Italie, tels que *Homère*, à Florence (1488), *Isocrate* (1493) et *Suidas* (1499) à Milan. Alde l'appelle « l'illustre restaurateur de l'éloquence grecque » ; il lui dédia son édition d'Euripide, de 1503 (voir plus haut, p. 257).

COCCIO SABELLICO. *Voy.* SABELLICO.

DECADYOS (*Justin*).

Originaire de Corfou. Il prit part aux travaux d'Alde dès la fondation de son imprimerie. L'une de ses premières impressions, le Psautier, en grec, fut publiée avec une préface de lui. (Voir plus haut, p. 58-61.)

DOUCAS (*Démétrius*).

Originaire de Crète. Il a soigné le texte de l'édition

bus natum, nisi mors illud ingenium terris invidisset. Is phthisi periit me illic agente. » *Epistola ad Jodocum Gaverum.*

originale des *Rhetores græci*, publiée par Alde en 1508 (voir plus haut, p. 314).

EGNAZIO (*Jean-Baptiste*).

Né à Venise en 1473, où il mourut en 1553. Son nom de famille était *Cipelli*, auquel, on ignore pour quel motif, il substitua celui d'Egnazio.

Voici la notice biographique que lui avait consacrée mon ancien ami si regretté, M. Le Roux de Lincy, secrétaire aussi zélé que savant de notre Société des Bibliophiles français, dans son beau livre des *Recherches sur Jean Grolier* (Paris, 1866, in-8), p. 50-51 :

« Il eut pour maître le célèbre Politien, pour con-« disciple Léon X, qui ne cessa de l'honorer de sa « bienveillance et de sa protection. Après être entré « dans les ordres, Egnaze professa les belles-lettres « à Venise, avec un tel succès, que la République « le choisit pour un de ses notaires. Plusieurs fois il « voulut cesser son enseignement, le grand conseil « s'y opposa ; et quand, affaibli par l'âge, il obtint de « se retirer, les appointements qu'il recevait lui furent « continués jusqu'à sa mort.

« Egnaze est auteur de plusieurs livres de littéra-« ture et d'histoire : il a écrit des commentaires sur « Suétone et sur les historiens Augustes ; il a com-« posé une histoire des Turcs et trois livres sur les « Césars de l'ancienne Rome (1).

« En 1515, Egnaze, qui était regardé comme un « des hommes les plus éloquents de la République de

(1) M. Le Roux de Lincy a commis ici une légère erreur.

« Venise, fut chargé d'aller complimenter Fran-
« çois Ier. Pour le récompenser du panégyrique
« qu'il prononça dans cette circonstance, le roi lui
« fit cadeau de la chaîne d'or qu'il portait, et lui envoya
« plus tard une médaille commémorative de la vic-
« toire de Marignan. Egnaze fut depuis lors un des
« chauds partisans de la France, et lui demeura fi-
« dèle jusqu'aux dernières années de sa vie. En 1540,
« il publia une édition nouvelle de son poëme à
« la louange de François Ier, qu'il augmenta d'une
« dédicace à ce roi et d'un morceau relatif aux guer-
« res soutenues par les rois de France contre les Sar-
« rasins. Ce fut d'après les conseils de Grolier, son
« bienfaiteur, qu'il fit cette addition.

« Cette édition nouvelle eut beaucoup de retentis-
« sement. Elle excita la colère de Charles-Quint, qui
« se plaignit au pape Paul III et au gouvernement
« de Venise. Paul III n'aimait pas la France. Il fit
« agir fortement contre Egnaze, si bien que celui-ci
« fut sur le point de perdre ses places et sa liberté.
« François Ier n'abandonna pas son panégyriste : il
« lui offrit un refuge ainsi qu'une position supérieure
« à celle qu'il occupait ; mais les amis du vieux pro-
« fesseur l'emportèrent sur le rancuneux empereur ;
« le calme se rétablit peu à peu, et Jean-Baptiste
« Egnaze put terminer tranquillement sa vie dans sa
« patrie, au milieu de ses études et de ses livres. Il
« mourut en 1553, âgé de quatre-vingt-trois ans (li-
« sez quatre-vingts ans). »

Il est désigné dans les statuts de l'académie Aldine comme *prêtre* (πρεσβύτερος.)

Le premier de ses écrits est l'éloge de Benoît Prugnolo, professeur à Vérone (*Oratio in laudem Be-*

nedicti Prunuli, etc.), imprimé par Alde en 1502 (voir plus haut, p. 222).

Il accompagna de ses Commentaires plusieurs éditions publiées par Alde et ses successeurs, telles que : *Cicéron*, *Ovide*, *Suétone*, et il a donné ses soins à la révision du texte des ouvrages suivants : *Valère-Maxime*, Lettres de *Pline*, *Lactance*, l'Apologétique de *Tertullien*, *Aulu-Gelle*, les *Scriptores historiæ Augustæ*, *Eutrope*, *Celse*.

Une grande intimité existait entre lui et Alde, qui le désigna dans son testament pour être un de ses exécuteurs. L'épître dédicatoire qu'Egnazio mit en tête de son édition de *Lactance* de 1515, renferme un éloge sincère et éloquent de son ami (voir plus haut, p. 400).

Après la mort d'Alde, il continua à donner ses soins, avec le même zèle, aux publications d'André d'Asola et de ses fils, telles que *Suétone*, de 1516, *Cicéron*, de 1517, *Celse*, de 1528, *Tertullien*, de 1535.

Egnazio s'occupa aussi particulièrement de l'éducation du jeune Paul Manuce.

Ses autres ouvrages sont :

1° *Oratio habita in funere Nicolai Ursini;* Venetiis, 1509, in-4.

2° *Ad Franciscum hujus nominis primum, De eius in Italiam... adventu, deque clarissima ex Helvetiis Panegyricus. Mediolani,* 1515, in-4. Ce panégyrique, en 541 vers latins, a été réimprimé à Paris, en 1516, in-4, et en dernier lieu aux frais de François d'Asola, en 1540, in-4, sous un nouveau titre et avec des augmentations (voir le *Manuel* de Brunet).

3° *De Cæsaribus libri a dictatore Cæsare ad Constantinum Palæologum : hinc a Carolo magno ad*

Maximilianum Cæsarem (imprimé à la suite de *Historiæ augustæ scriptores* (Venise, Alde, 1516 et 1519). Ce livre a été traduit en français par Geofroy Tory : Summaire des chroniques contenant les vies, gestes et cas fortuits de tous les empereurs d'Europe, depuis Jules César jusques à Maximilien, dernier décédé, etc. ; Paris, G. Tory, 1529, pet. in-8, et Paris, Ch. l'Angelier, 1544, in-8.

4. *De exemplis virorum illustrium Venetæ civitatis, atque aliarum gentium.* Venetiis, 1554, in-4.

Cet ouvrage a valu à Egnazio le surnom de Valère Maxime vénitien.

5. *Racemationes*, publiées par Gruter dans sa *Lampas critica*.

6. Une préface dans l'édition originale d'Arrien ; Venise, Zanetti, 1535, in-8.

Il était en rapports étroits avec Érasme et Bilibalde Pirckheimer.

Érasme (*Didier ou Désiré*), *de Rotterdam*.

Né à Rotterdam en 1467, mort à Bâle en 1536.

Il fit imprimer chez Alde sa traduction de deux tragédies d'*Euripide* (1507) et les *Adages* (1508) ; il concourut aussi à la révision des textes des auteurs latins. Une grande amitié lia d'abord ces deux esprits d'élite : Alde donne dans ses préfaces le titre d'*ami très-cher* à Érasme qui, à son tour, lui consacre dans ses Adages un éloge aussi grand que mérité. Plus tard cette liaison affectueuse subit de graves atteintes, et Érasme manqua d'équité à l'égard d'Alde (voir plus haut, p. 414-415 et 419).

FORTIGUERRI *ou* FORTIGUERRA (*Scipion*),
nom grécisé en celui de CARTÉROMACHOS.

Né à Pistoie le 4 février 1466, mort à Florence le 16 octobre 1515 (1). Élève d'Ange Politien et professeur du cardinal Jules de Médicis.

L'un des principaux promoteurs de l'Académie d'Alde, il en fut l'un des premiers fondateurs et le Président de la classe des Lecteurs. Il en rédigea en grec les statuts qui furent publiés pour la première fois par Ciampi, dans les *Memorie di Scipione Carteromaco* (Pisa, 1811, in-8).

Avant d'entrer dans l'académie Aldine, où il prit le nom grécisé de *Cartéromachos*, il était déjà en rapport avec Alde, car dans plusieurs ouvrages publiés par ce dernier, comme l'*Organon* d'Aristote, le *Thesaurus*, etc., on trouve des *Epigrammata* de Cartéromachos.

Sa passion pour les études grecques était sans bornes. C'est lui qui prépara en entier l'édition de *Démosthène*, donnée par Alde.

Érasme a vanté son grand mérite et son extrême modestie, dans sa lettre (p. 788), datée de Bâle, mars 1524 :

« Bononiæ primum contigit videre Scipionem Car-
« teromachum reconditæ et absolutæ eruditionis ho-
« minem, sed usque adeo alienum ab ostentatione, ut,
« ni provocasset, jurares esse litterarum ignarum.
« Cum eo post Romæ fuit propior familiaritas, et de-
« cessit haud multo major annis quadraginta duobus. »

(1) Et non pas né en 1467 et mort en 1513, comme dit M. Schück dans son : *Aldus Manutius und seine Zeitgenossen ;* Berlin, 1862, in-8.

Son célèbre discours : *Oratio de laudibus litterarum græcarum*, publié plusieurs fois, figure en tête du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne.

FORTIGUERRA (*Michel*).

Je ne trouve aucun renseignement sur sa collaboration aux travaux d'Alde.

GABRIELLI (*Angelo*).

Sénateur vénitien. Il se rendit à Messine, avec Pierre Bembo, le futur cardinal, pour apprendre le grec de Constantin Lascaris. Alde lui dédia sa troisième édition de la Grammaire de Lascaris, de 1512.

GIOCONDO (*Jean*), *en latin* JUCUNDUS.

Né à Vérone vers 1435 selon les uns, et vers 1450 selon d'autres, mort à Rome, après 1514. Ses connaissances étaient vastes : il excellait dans l'architecture, la science des antiquités, les langues anciennes, l'agriculture et la botanique.

Il se rendit célèbre par ses constructions des ponts et des édifices, ce qui le fit appeler à Paris, en 1499, par Louis XII, en qualité d'architecte royal. Là, il francisa son nom et s'appela *Joyeux*. Tout en dirigeant la construction du pont Notre-Dame et de celui de l'Hôtel-Dieu, il mit à profit son séjour pour rechercher en France de vieux manuscrits. C'est ainsi qu'il trouva un manuscrit complet des Lettres de Pline et de Julius Obsequens qu'Alde publia tous deux en 1508.

de même qu'un Salluste qui a servi pour l'édition aldine de 1509. Devenu dès lors un collaborateur actif d'Alde, il publia en 1513 une édition des Commentaires de *César*, revue par lui sur un grand nombre de manuscrits, et enrichie des figures qu'il dessina lui-même et qui sont gravées sur bois ; celle du fameux pont sur le Rhin y est représentée pour la première fois. Une grande partie inédite de *Nonius Marcellus* fut publiée par ses soins chez Alde quelques mois plus tard. L'année suivante, il donna une édition des Agronomes latins qu'il dédia au pape Léon X (voir son épître plus haut, p. 371). On croit qu'il était entré dans les ordres, d'où lui venait son nom de *Fra Giocondo*, sous lequel il est généralement désigné. Il mourut très-âgé. (Voir encore sur lui plus haut, p. 373.)

GIUDECO (*Nicolas*).

Vénitien.

GRÉGOROPOULOS (*Jean*), *ou* JEAN DE CRÈTE [*Joannes Cretensis ; Giovanni Cretese*].

Né en Crète. Correcteur de l'imprimerie d'Alde et beau-frère de Musurus. Il resta quelque temps en Crète auprès de son père Georges, ainsi que j'ai pu le constater par sa correspondance inédite. Peut-être s'employa-t-il, comme son père et son frère Manuel, à la transcription des manuscrits.

D'après une autre lettre (dont Renouard a donné un fac-simile dans ses *Annales*), adressée par Marc Musurus à son beau-frère, lettre écrite de Carpi et

datée du 20e jour de *Boëdromion* (20 septembre), sans indication de l'année (probablement vers 1488), il lui dit : « Mais afin que nous soyons bien informés de ce « qui te concerne, vois donc à dérober aux pénibles « travaux de l'imprimerie le temps nécessaire pour « pouvoir écrire une lettre ; et d'abord fais-moi savoir « si tu as reçu des nouvelles de notre père, et si quel- « qu'un de notre connaissance est venu de Crète à « Venise ; et en troisième lieu, si quelque ouvrage im- « portant est maintenant sous presse, et si le Diacre (1), « l'instituteur de notre enfance, est encore à Venise, « ou s'il a eu le bon esprit de revenir au pays..... »

LASCARIS (*Jean*), dit *Rhyndacenus*.

Né à Rhyndacus, bourgade de Phrygie, vers 1445, mort à Rome en 1535. Il était issu, de même que son parent, le célèbre Constantin Lascaris, de la famille impériale du même nom. Réfugié en Italie, jeune encore, il fut conduit à Venise auprès du cardinal Bessarion, qui l'envoya à ses frais étudier le latin à Padoue. Après la mort de son protecteur, en 1472, il trouva à Florence un refuge à la cour de Laurent de Médicis, qui l'envoya deux fois en Orient à la recherche des manuscrits grecs, dont il rapporta un grand nombre, provenant surtout du mont Athos. Après la mort de Laurent de Médicis (1492), et l'expulsion de Pierre (1494), il s'attacha à la personne du roi de France Charles VIII. Louis XII l'envoya à Venise en

(1) Ce diacre est probablement le diacre Décadyos, éditeur de la *Galeomyomachia*.

qualité d'ambassadeur, en 1503 et en 1505. En 1508, il fut appelé par Léon X à Rome pour diriger un gymnase grec, où dix jeunes gens nobles, que Musurus fit venir de la Grèce, devaient recevoir une forte instruction hellénique. Il fut nommé en même temps directeur de l'imprimerie grecque fondée par le pape. Sur les instances de François Ier, il se rendit à Paris, et forma avec Budé la bibliothèque de Fontainebleau. Le roi de France, voulant établir à Paris une école grecque, à l'exemple de celle de Rome, l'envoya à cet effet en 1520 à Venise; mais le projet ne fut pas réalisé. Rappelé à Rome par Paul III, il y mourut presque nonagénaire.

Lascaris contribua puissamment à propager l'hellénisme en Occident. Pendant son séjour en France, il donnait des leçons de grec et eut pour élèves le célèbre Budé, Charles Estienne, etc. Il enseigna aussi le grec à Venise, à Florence et à Rome.

Jean Lascaris ne laissa, en fait d'œuvres originales, que des épigrammes, des lettres et des discours, mais son nom reste attaché à plusieurs publications importantes. En 1494, il publia à Florence, chez Alopa, la première édition de l'*Anthologie* grecque de Planude (voir plus haut, p. 44), en lettres grecques majuscules, qu'il remit en usage d'après les médailles et les antiques inscriptions. Ce livre fut dédié à Pierre de Médicis. Lascaris publia successivement chez le même éditeur et avec les mêmes caractères lapidaires quatre autres volumes grecs : les *Hymnes* de *Callimaque*, avec des scolies grecques de Lascaris; — *Gnomæ monostichæ*, suivies du poëme de *Musée*; — quatre tragédies d'*Euripide*; — et les *Argonautiques* d'*Apollonius Rhodius*.

En 1502, Alde lui dédia son édition de *Sophocle* (voir p. 212), à laquelle Lascaris avait donné ses soins. Les commentaires rédigés par Lascaris et annoncés sur le titre de cette édition ne furent imprimés qu'en 1518, à Rome, à l'imprimerie grecque fondée par Léon X.

C'est grâce aux manuscrits rapportés par Lascaris qu'Alde a pu donner ses belles éditions des *Rhetores græci*, en 1508, et des *Oratores græci* en 1513 : c'est ce qu'Alde s'empresse de constater dans ses épîtres dédicatoires. Dans celle des *Rhetores*, adressée à Lascaris, Alde lui prodigue ses félicitations et compliments, et se plaît à faire connaître en détail les grands services rendus aux lettres par Lascaris (voir plus haut, p. 312).

Voici l'épitaphe de Lascaris composée pour être mise sur son tombeau (1) :

Λάσκαρις ἀλλοδαπῇ γαίῃ ἐπικάτθετο, γαίην
Οὔτε λίην ξείνην, ὦ ξένε, μεμφόμενος.
Εὕρετο μειλιχίην· ἀλλ' ἄχθεται, εἴπερ Ἀχαίοις
Οὐδ' ἔτι χεύει πατρὶς ἐλευθέριον.

[Ce n'est pas sur la terre où il est né que Lascaris repose ici; et pourtant, ô étranger, elle ne lui fut pas totalement étrangère; il ne s'en plaint donc pas, puisqu'elle lui fut douce et bienfaisante; mais il s'afflige que la patrie n'ait pu creuser pour les Grecs une tombe sur un sol qui ne fût pas esclave.]

C'est animé des mêmes sentiments pour la France, où il reçut une honorable hospitalité, que Coray, mon respectable maître et ami, composa cette épitaphe :

(1) A Rome, dans l'église de Sainte-Agathe.

Ἀδαμάντιος Κοραΐς
Χίος
ὑπὸ ξένην μὲν
ἴσα δὲ τῇ φύσει μ' Ἑλλάδι
πεφιλημένην γῆν
τῶν Παρισίων
κεῖμαι.

[Ci-gît Adamantios Coray de Chios; à Paris, en terre étrangère, mais à lui non moins chère que celle où il naquit.]

Linacre [*Linacer*] (*Thomas*).

Né vers 1460 à Cantorbéry, mort en 1524 à Londres. Il étudia à Florence le latin sous Ange Politien, et le grec sous Démétrius Chalcondylas. Adonné ensuite à l'étude des sciences naturelles et de la médecine, il entreprit, avec ses condisciples Guillaume Grocyn et Guillaume Latimer, une traduction latine des œuvres d'Aristote, tâche qui resta inachevée.

Pendant son séjour en Italie, il se lia d'amitié avec Alde et l'aida dans ses travaux. C'est ainsi qu'il eut sa part de mérite à la publication des œuvres originales d'*Aristote*. Sa version latine de la *Sphère* de *Proclus* fut imprimée par Alde dans le recueil des *Astronomiques* (1499).

Linacer eut la gloire de fonder la première chaire de langue grecque en Angleterre, à l'université d'Oxford. Un des plus forts hellénistes du seizième siècle, il contribua puissamment à la propagation des études grecques dans sa patrie.

Lucques (*Jean de*).

Médecin.

MENOCCHIO (*Jérôme*), *dit* JÉRÔME DE LUCQUES.

Médecin. Figure parmi les fondateurs de l'académie Aldine.

MOLINO *ou* MOLINI (*Marc*).

Fils de Luigi, procureur de Saint-Marc. Egnazio lui dédia l'édition de Cicéron, publiée chez d'Asola en 1517, et, en échange, Molini fit paraître à Venise, en 1554, l'ouvrage posthume d'Egnazio : *de Exemplis virorum illustrium venetæ civitatis*.

MUSURUS (*Marc*).

Né à Retimo, en Crète, vers 1470, mort en 1517 à Rome. Son père, Georges Musurus, aurait été un riche commerçant. Marc vint seul de bonne heure en Italie, et apprit le latin de Jean Lascaris, auquel il témoigna sa reconnaissance dans la pièce de vers grecs qu'on lit en tête de son édition de Platon de 1513.

Musurus fit des progrès fort brillants et la renommée de son savoir se propagea rapidement. Le prince Alberto Pio de' Carpi l'attira chez lui, et Musurus, plus jeune que son protecteur, succéda auprès de lui à Alde Manuce, en qualité de professeur et de compagnon d'études, sans doute vers 1490. C'est peut-être à Carpi même qu'il fit connaissance d'Alde auquel il voua une amitié qui ne s'est jamais refroidie.

Musurus devint dans la suite l'un des collaborateurs les plus célèbres et les plus utiles d'Alde, et cette collaboration date même de la fondation de l'im-

primerie Aldine. Le poëme de *Musée*, considéré comme le premier livre sorti de ses presses, parut avec une version latine de Musurus. A la fin de la préface du *Dictionarium græcum* publié par Alde en 1497, se trouve un quatrain en grec fait par Musurus en l'honneur de son ami. L'année suivante, parut chez Alde l'édition originale d'*Aristophane*, avec des scolies de Musurus qui y ajouta aussi une élégante préface en grec (voir plus haut, p. 107-110). En 1499, il fit paraître chez Alde l'important recueil des *Épistolographes grecs*, et chez Calliergi la première édition de l'*Etymologicon magnum*, livre superbe, sur lequel je donne d'amples détails plus loin, p. 536 et suiv. Cette même année 1499, nous le voyons de passage à Ferrare, d'où il écrit à son beau-frère Jean Grégoropoulos, correcteur chez Alde.

Musurus fut l'un des promoteurs de l'académie Aldine, ainsi que son élève le prince de Carpi, ce qu'Alde rappelle dans son épître dédicatoire à Musurus en tête de l'édition de *Stace* (1502). « Tu vins, dit-il, dans notre « Académie, en compagnie de notre prince Albert de « Carpi, la gloire des philosophes d'aujourd'hui ; tu « lui enseignais alors les lettres grecques, dans les « heures où il se reposait de la lecture des livres « théologiques. » (Voir plus haut, p. 214.)

Déjà en 1502, et non pas seulement depuis 1503, comme on le dit, Musurus enseignait les belles-lettres à Padoue, ce qui résulte de l'épître dédicatoire d'Alde dans son édition de *Sophocle* (voir plus haut, p. 212). Ses leçons eurent un grand succès. Érasme comptait au nombre de ses auditeurs, et il rapporte que Raphaël Regio, professeur de belles-lettres à Padoue, âgé de soixante-dix ans, ne manquait pas, même par les froids

les plus rigoureux, de se rendre, dès sept heures du matin, au cours de langue et littérature grecque professé par Musurus (1).

Sa réputation grandissait rapidement, et le sénat de Venise, sur les instances de son grand chancelier, François Faseolo, personnage éminent, offrit à Musurus la chaire des belles-lettres. Au témoignage d'Alde, « on accourait à Venise, cette autre Athènes, pour « entendre Marc Musurus, l'homme de ce siècle le « plus érudit. » Les hommes les plus distingués suivaient ses cours, et je trouve, dans les poésies d'Antoine de Baïf, ces vers qui nous apprennent que son père, Lazare de Baïf, alors ambassadeur du roi de France à Venise, était l'un des plus assidus de ses auditeurs :

> Ce mien père, Angevin, gentilhome de race,
> L'un des premiers François qui les Muses embrasse,
> D'ignorance ennemi, désireux de sçavoir,
> Passant torens et mons, jusqu'à Rome alla voir
> *Musure*, Candiot, qu'il ouït, pour aprendre
> Le Grec des vieux auteurs, et pour docte s'y rendre ;
> Où si bien travailla, que dedans quelques ans
> Il se fit admirer, et des plus sufisans.
> (*Épître au Roi*, en tête du *Livre des Météores*.)

Les rapports littéraires entre Musurus et Alde devinrent plus étroits, en raison du séjour commun dans une même ville. C'est sur le conseil de son ami qu'Alde réimprima en 1512 la Grammaire grecque de

(1) « Patavii vidi Raphaelem Regium. Erat tum, ut opinor, non minor annis LXX, et tamen nulla fuit hiems tam aspera, quin ille mane hora septima adiret M. Musurum græce profitentem, qui toto anno vix quatuor intermittebat dies, quin publice profiteretur : juvenes hiemis rigorem ferre non poterant, illum senem nec pudor nec hiems abigebat ab auditorio. » *Epistola ad Jodocum Gaverum.*

Chrysoloras (*Erotemata*), à l'usage des studieux. Mais une des gloires de Musurus est d'avoir attaché son nom à la publication de l'édition originale des œuvres de *Platon* (1513), dont il a revu et collationné le texte sur les plus anciens manuscrits. En tête de cette édition, Musurus a mis un poëme en grec, adressé au pape Léon X : c'est la plus importante de ses œuvres originales (voir plus haut, p. 352-355), que Paul Jove déclare comparable aux plus belles poésies de l'antiquité grecque.

Depuis, Musurus donna ses soins à presque tous les livres grecs publiés par Alde, tels que : *Pindare* (1513), *Alexandre d'Aphrodisias* (1513), *Hésychius* (1514), *Athénée* (1514) ; et ces éditions témoignent de son esprit critique, à la fois hardi et prudent.

C'est aussi Musurus qui fut chargé par Alde mourant de publier sa *Grammaire grecque*, qui ne parut qu'en novembre 1514, avec une éloquente préface adressée par Musurus au célèbre bibliophile Jean Grolier (voir plus haut, p. 407).

En 1515, nous le voyons publier chez Ph. Junte à Florence, in-8, la première édition d'*Oppien* que François d'Asola s'est permis de critiquer un peu légèrement.

En avril 1506, sortirent des presses des successeurs d'Alde les Oraisons grecques de *Grégoire de Nazianze* avec une préface de Musurus qui nous apprend que depuis treize ans (1503) il exerçait, par ordre du sénat de Venise, en quelque sorte les fonctions de censeur des livres grecs, chargé de veiller à ce qu'il ne s'y trouvât rien de contraire à la religion (1).

(1) « Jam pridem a me cautum est, ut e publica græcarum littera-

En juillet 1516, paraît chez André d'Asola la première édition de *Pausanias*, préparée par Musurus et accompagnée d'une préface de lui.

La même année, il fut appelé à Rome, et l'année suivante le pape le nomma archevêque de Monembasie, après le décès de Manilius Rhalla (février 1517). Mais il paraît que son ambition visait plus haut et qu'il reprocha à Léon X de n'avoir encore élevé aucun Grec au cardinalat. Il mourut d'hydropisie en automne de 1517, sans avoir pris possession de son siége archiépiscopal ; son corps a été enseveli à Rome dans l'église de Sainte-Marie de la Paix.

Un an avant sa mort, Musurus traduisit du grec le traité *de Podagra*, d'un auteur inconnu ; cette version a été imprimée par H. Estienne dans ses *Medicæ artis principes* (1567).

Ses talents furent l'objet des éloges universels. Érasme s'étonnait de la pureté de sa latinité (1), et voici le jugement de Beatus Rhenanus : « Rien dans « les auteurs grecs ne pouvait échapper à la sagacité « de Musurus, ce véritable représentant des Muses. Il « avait tout lu ; tout ce qui concerne les mœurs et les « coutumes des anciens lui était familier. Sa grande « piété rendait encore plus respectable cette immense « érudition (2). »

rum officina, cui, liberalitate beneficioque Veneti senatus, tredecim iam annis præsidemus, prodeant non qui sapientiam insipientem insolentes ostentent, nec qui ex impietate venditent ingenium.... »

(1) « Latinæ linguæ usque ad miraculum doctus, quod vix ulli Græco contigit præter Theodorum Gazam et Joannem Lascarem. »

(2) « Nihil in græcis auctoribus erat tam reconditum quod non aperiret, nec tam involutum quod non expediret Musurus, vere Musarum custos et antistes. Omnia legerat, excusserat omnia. Schemata locutionum, fabulas, historias, ritus veteres ad unguem callebat. Hanc tam

NAVAGERO (*André*).

Né à Venise en 1483, mort à Blois en 1529. Il étudia d'abord sous Coccio Sabellico à Venise et ensuite à Padoue sous Marc Musurus et Pierre Pomponace. Ses goûts le portèrent plus particulièrement aux études latines. Malgré son grand talent d'écrivain et d'orateur, il fut longtemps pauvre. Sa collaboration aux travaux d'Alde ne data que depuis 1514. C'est cette année que parurent *Quintilien* et *Virgile* dont le texte a été revu par Navagero, aidé par Ramusio, son futur gendre. En 1516, peu avant la mort d'Alde, parut une nouvelle édition de *Lucrèce*, soignée par Navagero et bien supérieure à la précédente.

Il succéda à Sabellico dans les fonctions de bibliothécaire de Saint-Marc (*Biblioteca Nicena*) et d'historiographe de la république. Le Conseil des Dix le nomma en même temps censeur des livres, par décret du 30 janvier 1515 (1516 n. st.) (1).

Il ne continua pas moins ses services littéraires à André d'Asola. Il revit et annota le texte d'*Ovide* pour l'édition de 1517 (n. st.), et celui de *Térence* de 1517. Il édita aussi les *Orationes* de *Cicéron* (1519) et fit précéder chacun des trois volumes d'une épître dédicatoire, dont le style, selon Ginguené, est digne de Cicéron même. Ces épîtres sont adressées la première à Léon X, la seconde au cardinal P. Bembo, la troi-

consummatam eruditionem etiam insignis pietas commendabat, dum patrem græculum jam grandævum amanter seduloque fovet. »

(*Epistola ad Carolum V Imp. De vita Erasmi.*)

(1) Voir le texte de ce curieux décret dans *Archivio Veneto*, t. III, p. 256 ; Venise, 1872.

sième à Sadolet, évêque de Carpentras. L'*Horace* de 1519 a aussi été revu par Navagero. Dans ce travail il fit preuve d'un esprit critique et d'une grande sagacité.

En reconnaissance de cette collaboration, François d'Asola lui dédia son édition de Tite-Live de 1518.

En 1523, Navagero quitta ses fonctions à Venise pour entrer dans la carrière diplomatique qui ne finit qu'avec sa mort. Nommé ambassadeur de Venise auprès de Charles-Quint, il eut la gloire, pendant son séjour en Espagne, d'exercer une grande influence sur les destinées de la poésie espagnole : c'est grâce à ses conseils que Boscan et Garcilaso introduisirent dans la poésie castillane le sonnet et autres formes de versification de la poésie italienne.

Venu ensuite en ambassade en France, il y mourût âgé seulement de quarante-six ans. François I[er] lui fit faire de magnifiques funérailles.

Ses harangues sont des modèles du style oratoire. Il excella aussi dans la poésie latine : ses *Carmina* sont des chefs-d'œuvre. Admirateur de Catulle, il condamnait Martial et se donna le plaisir puéril de brûler tous les ans un exemplaire de ce poëte en l'honneur de Catulle.

Le sénat de Venise accorda, en 1529 (1530 n. st.), à son frère, Barthélemy Navagero, le privilége exclusif pour la publication des œuvres du défunt.

RAMBERTI (*Benedetto*).

Né à Venise. Il fut bibliothécaire de Saint-Marc et un des premiers précepteurs de Paul Manuce, qui plus tard imprima, sous le voile d'anonyme, le Voyage en Turquie, écrit fort intéressant et peu connu, dû à

Ramberti (*Libri tre delle cose de' Turchi ;* Vinegia, 1539, in-8). Paul Manuce lui dédia aussi son édition de *Ciceronis Officia* (1541) et lui témoigna des sentiments de reconnaissance dans l'épître dédicatoire.

Ramusio ou Rannusio
(*Giambattista* ou *Zuane Batista*).

Né à Trévise le 20 juin 1485, mort à Padoue le 10 juillet 1557. Sa famille était originaire de Rimini. Son aïeul vint à Venise en 1458 et y acquit le titre de citoyen. Le père de Zuane remplissait à Padoue les fonctions de *Giudice contro i maleficii*. Jeune encore, Zuane s'acquitta brillamment de plusieurs missions diplomatiques et devint secrétaire du Conseil des Dix. Il s'adonna plus particulièrement à la cosmographie et publia en italien un recueil précieux de voyages, traduits des langues étrangères et annotés par lui. Sa maison tenait lieu d'une école de cosmographie que fréquentaient les plus célèbres personnages de l'époque, parmi lesquels se trouvait Alde et André Navagero dont Ramusio épousa la fille en 1524. Il eut part à la révision du texte de *Quintilien*, donné en 1514 par Alde qui le dédia aussi à Ramusio. François d'Asola lui adressa l'épître dédicatoire du second volume de son édition de Tite-Live (1519), et Macrobe, du même éditeur, a été dédié à Ramusio par Donati de Vérone.

M. Baschet a écrit une notice très-intéressante sur Ramusio et sur son fils Paolo, qui fit une traduction latine de la Chronique de notre maréchal de Champagne, Geoffroy de Villehardouin.

RHOSOS OU ROSOS (*Jean*).

Prêtre originaire de Crète. Son habileté comme calligraphe lui valut d'être attaché par Alde à son Académie en qualité de *scribe* (voir page 150, note). Il était employé, pour copier des manuscrits, par les plus grands personnages du temps, tels que le cardinal Bessarion, le duc Laurent de Médicis et le cardinal Alexandre Farnèse. Le plus ancien manuscrit écrit par lui porte la date de 1457 et le plus récent celle de 1515, ce qui prouve que Rhosos a atteint un âge très-avancé.

RINIERI *ou* REINERI (*Daniel*).

Sénateur vénitien. Il était savant dans les langues hébraïque, grecque et latine, suivant le témoignage d'Alde dans l'épître dédicatoire qu'il lui adressa en tête de son édition de Thucydide (1502).

Scipion Cartéromachos lui fit hommage de son *Oratio de laudibus litterarum græcarum* (1504), imprimée par Alde.

ROSETTO (*François*).

Né à Vérone. Il figure dans les statuts de l'Académie aldine comme faisant partie de la Tribu des professeurs. Morelli (p. 63) suppose que ce Rosetto peut bien être le même personnage que François Roscius qui a fourni à Alde le manuscrit des Distiques de Caton, traduits par Planude, et les Fastes d'Ovide (voir plus haut, p. 76 et 229), et qu'Alde appelle « *juvenis*

plenus fide et græce et latine apprime doctus. » En effet, ce Roscius, qui portait le même prénom que Rosetto, était aussi, comme lui, originaire de Vérone.

SABELLICO (*Marc Antonio* COCCIO).

Né en 1436 à Vicovaro, mort le 18 avril 1506 à Venise. Son nom de famille était Coccio que Pomponius Lætus lui fit changer en celui de Sabellicus, en l'admettant dans sa fameuse académie à Rome. Il professa l'éloquence d'abord à Udine en 1475, et ensuite à Venise en 1477. Son *Histoire de Venise* lui valut le titre d'historiographe et de bibliothécaire de Saint-Marc. Il fut chargé de plusieurs ambassades, nommé membre du conseil des Dix et procurateur de Saint-Marc.

Il s'occupa plus spécialement d'histoire et des auteurs latins, et fit des commentaires sur Pline, Valère Maxime, Lucain, Stace, Catulle, Tite-Live, Suétone, Justin, Florus, etc.

En mourant, il confia le manuscrit de ses *Exemplorum lib. X* à Egnazio, qui le publia en 1507.

Je ne trouve aucune trace de sa collaboration aux éditions d'Alde, avec lequel il était bien certainement en relation, par ses rapports d'amitié avec Egnazio, ce vaillant auxiliaire d'Alde.

SANUDO *ou* SANUTO (*Marino*), dit *le Jeune*.

Né le 22 mars à Venise, où il mourut en 1535. Fils du sénateur Leonardo Sanuto, il entra au Grand Conseil vers 1491, fit partie en 1496 de l'ambassade envoyée auprès de Maximilien Ier, entra au Sénat en

1498 et fut nommé questeur à Vérone en 1502. Il joignait une rare modestie à une érudition remarquable. Sa haute position lui permettait de protéger efficacement les littérateurs, et Avanzio l'appelle « *litterarum litteratorumque patronus* ». Il possédait aussi une très-belle bibliothèque.

C'est grâce à Sanuto qu'Alde obtint du Sénat de Venise le privilége de dix ans pour ses caractères cursifs. Alde ne cessa de lui manifester son respect et sa reconnaissance, et lui dédia les œuvres de Politien (1498), l'Horace (1501), l'Ovide (1502), et Catulle, Tibulle et Properce (1502).

Sanuto était l'historiographe de la république vénitienne et en a écrit l'histoire de 421 à 1493. D'autres de ses ouvrages restent encore en manuscrit; tel est son précieux Journal (*Diarii*), qui seul nous fait connaître la date exacte de la mort d'Alde, et son histoire de l'expédition de Charles VIII en Italie (*la Spedizione di Carlo VIII in Italia*), récit circonstancié et fort intéressant, que M. R. Fulin a commencé en 1873 à publier dans l'*Archivio Veneto*.

TYRRHENO *ou* TIRRENO (*Benedetto*).

Il publia chez André d'Asola la première édition de *Strabon*, qu'il dédia au prince Alberto de Carpi.

URBAIN *ou* URBANO. *Voy*. BOLZANI.

En donnant ces détails sur l'Académie fondée par Alde en l'honneur de la Grèce et dans le but d'en propager en Europe la langue et les monuments littéraires, mes souvenirs se sont reportés, à plus d'un demi-siècle de distance, au temps où ma jeunesse, nourrie pour ainsi dire dans Athènes, jouissait du bonheur de visiter ce pays jadis si fortuné et que j'aimais comme une seconde patrie. On m'excusera donc, si, parvenu à la fin de ma carrière, je me permets de rappeler l'enthousiasme dont j'étais animé pour la belle langue hellénique. C'est cet enthousiasme, partagé par mes aimables camarades du collége de Cydonie (1), qui me fit proposer, en 1818, de fonder une petite Académie ayant pour but d'encourager les efforts de ceux qui auraient voulu rendre à la langue

(1) En Asie Mineure, près de Phocée dont les habitants allèrent 600 avant J.-C. fonder Marseille dans la Gaule.

La malheureuse ville de Cydonie, dont le collége, devenu célèbre par l'affluence de la jeunesse des diverses contrées de la Grèce qui s'y rendait pour s'y instruire, inquiétait les Turcs à tel point que nous dûmes nous cacher dans un souterrain pour y jouer l'Hécube d'Euripide; nous fûmes même réprimandés par nos professeurs pour avoir commis l'imprudence d'armer Ulysse d'une épée. Je vois encore la colline isolée où nous nous réunissions pour entonner en chœur le célèbre hymne de Rhigas : Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων.

C'est pendant mon séjour dans ce collége, qu'ayant appris la naissance du fils de ma sœur, dont le mari, consul général de France à Smyrne, rendit aux Grecs lors de leur insurrection des services signalés, je plantai dans la grande cour du collége un jeune arbre, qui fut béni en présence des professeurs par eux et par les Papas grecs. Cet arbre a disparu dans les ruines du collége incendié par les Turcs, ainsi que la ville de Cydonie tout entière, en juin 1821, lors de la guerre de l'indépendance. Le lecteur voudra bien excuser à ma vieillesse ce souvenir de mes jeunes années.

vulgaire son antique splendeur en la rapprochant de sa source primitive.

Ce fut donc avec l'assentiment et le concours des savants professeurs Kaïris, Grégorios et Eustratios, qu'un décret rédigé dans la forme antique exigea que chacun de nous remplaçât dans nos réunions le grec vulgaire par l'ancienne langue hellénique.

Chaque membre prit pour surnom un nom célèbre de l'antiquité grecque : c'était beaucoup plus facile que d'exécuter le décret dans sa teneur.

Voici toutefois ce décret qui a été affiché dans le collége et dont j'ai conservé l'original :

Θεὸς ἡγείσθω παντὸς ἔργου καὶ λόγου.

ΨΗΦΙΣΜΑ.

Ἐπὶ καθηγεμόνων Θεοφίλου, Γρηγορίου τε καὶ Εὐστρατίου, τῶν ἐν τῷ κατὰ τὰς Κυδωνίας Ἑλληνομουσείῳ σχολαρχούντων, ἐλαφηϐολιῶνος ὀγδόῃ ἀπιόντος, οἱ ὑπογεγραμμένοι εἴπομεν· ἐπειδὴ τὴν μὲν πατρῴαν ἀναλαϐέσθαι φωνὴν, τὴν δὲ χύδην καὶ ἀγοραίαν, ὡς πάντῃ ἀνοίκειον ἡμῖν τοῖς τῶν Ἑλλήνων ἐκείνων ἀπογόνοις, παντὶ τῷ θυμῷ ἀπώσασθαι ἐφιέμεθα, δέδοκται πᾶσιν ἡμῖν νόμον εἰσενεγκεῖν τόνδε, ὥσθ' ἡνίκ' ἂν συνῶμεν ἑλληνιστὶ πάντας ἡμᾶς συνδιαλέγεσθαι καταναγκάζειν.

ΝΟΜΟΣ.

Ἐπιμελεῖσθαι ἕκαστον ἡμῶν ἑλληνιστὶ ὅσον οἷόν τε συνδιαλέγεσθαι· ὃς δ' ἂν μὴ ἐθέλῃ τοῦτο, σελίδα ὁμηρικὴν ἐνόπιον ἡμῶν ἱστάμενος ἀπαγγέλλειν ἀποτισάτω τίμημα.

Οἱ ταῦτα ψηφισάμενοι.

Ἀγγελῆς	(Ἀλκιβιάδης)	Σαμουὴλ	(Νικίας)
Διδότ	(Ἀνάχαρσις)	Ἱλαρίων	(Ξενόφων)
Ἰωαννίκος	(Ἀριστείδης)	Παναγιώτης Β.	(Πελοπίδας)
Ἰζάνος	(Ἐπαμινώνδας)	Ἰωάννης	(Περικλῆς
Δημήτριος	(Θεμιστοκλῆς)	Λεόντιος	(Φωκίων)
Θεοφάνης	(Κλεάνθης)	Κωνσταντῖνος	(Χαβρίας)
Δημήτριος Π.	(Λεωνίδας)	Γεώργιος	(Τιμόθεος)
Δημήτριος Κ.	(Μιλτιάδης)	Γεώργιος Κ.	(Νεοπτόλεμος)
Βασίλειος	(Ἀγησίλαος)	Καραλάμπης	(Παυσανίας)
Γεώργιος	(Πάτροκλος)	Διογένης	

« ͵ΑΩΙΖ' » Μεθόδιος γραφεύς.

[*Traduction.*]

« Que Dieu dirige toutes nos actions et toutes nos paroles.

DÉCRET.

Sous la direction de Théophile (Kaïris), de Grégoire et d'Eustrate, professeurs du Musée grec de Cydonie, les soussignés ont résolu ce qui suit, le 20 du mois de mars 1817 :

Voulant reprendre l'usage de notre langue maternelle, et désirant ardemment répudier le langage grossier et vulgaire comme inconvenant pour les descendants des Hellènes, si fameux dans l'histoire, il a été arrêté par nous tous de décréter cette loi, afin que chacun de nous s'obligeât, dans toutes nos réunions, à converser en langue hellénique.

LOI.

Chacun de nous devra parler, autant que possible et de son mieux, la langue hellénique ; celui qui ne le ferait pas, sera obligé, pour punition, de réciter devant nous trente vers d'Homère.

MDXVII. »

(*Suivent les signatures.*)

A cette époque, malgré la fermentation des esprits en Grèce, dont j'étais le témoin et le confident, et malgré la haine sourde et invétérée qui avait peine à se contenir dans toutes les parties de la Grèce, j'étais loin de croire qu'un soulèvement aussi subit et aussi général allait briser le joug des Turcs. Cet acte de désespoir, et même de démence, si l'on compare l'inégalité des forces, pouvait perdre la Grèce ; mais elle étonna l'Europe par son héroïsme et sa persévérance, et elle dut son salut à l'opinion soulevée dans le monde civilisé par l'immortalité des services que lui rendit l'antique Hellade. On peut donc l'affirmer, à l'éternel honneur des lettres et des beaux-arts, que c'est la toute-puissance de ces souvenirs qui produisit ce miracle. Dans tous les pays, chacun, se rappelant les impressions de son enfance, voulut contribuer par ses écrits, par ses paroles, d'autres même par leurs actes, à l'affranchissement de la Grèce.

Je me félicite d'y avoir concouru en préparant l'organisation du célèbre Comité philhellénique de Paris par un premier Appel que je reproduis ici à titre de document historique. Ce Comité, qui comptait dans son sein un grand nombre d'hommes illustres, pour ne citer que le duc de Broglie, Chateaubriand, le duc de Choiseul, Benjamin Delessert, le comte Alex. de Laborde, le comte de Lameth, le comte de Lasteyrie, Casimir Périer, le baron de Staël, Ternaux, Villemain, etc., rendit de grands services à la jeune Grèce, au point de vue moral et matériel.

Souscription française en faveur des Grecs.

« La prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du quinzième siècle, jeta la consternation dans l'Europe. Ceux d'entre les Grecs qui purent échapper à ce désastre, donnèrent à l'Italie, en échange de l'hospitalité, les connaissances précieuses dont ils étaient demeurés les dépositaires ; et la lecture des chefs-d'œuvre de la Grèce ranima le goût des beaux-arts, des sciences et des lettres, dans tout l'Occident. L'Europe, en acceptant le bienfait, a contracté envers les Grecs une dette sacrée : le moment est venu de l'acquitter.

« Qu'ont fait les Mahométans, depuis la conquête, pour qu'on oubliât que l'abus de la force est le seul droit qu'ils aient acquis sur ces heureuses contrées ? Depuis plus de trois siècles, ils tiennent la nation grecque dans un état d'oppression tel qu'il n'en existe pas un second exemple parmi les peuples civilisés ; aujourd'hui il semble qu'ils aient juré de l'exterminer.

« La cause des Grecs est celle de l'humanité, des lettres, du christianisme et de la liberté : c'est la cause de la civilisation contre la barbarie.

« Quelle autre que la patrie de tant de grands hommes en tous genres, aurait pu conserver ses mœurs, ses lois, sa langue et sa religion après un si long esclavage ? Ce peuple, dont le nom ne semblait plus qu'un souvenir, vient de reprendre son rang parmi les nations civilisées. L'élite de sa jeunesse, en succombant avec gloire, atteste assez qu'elle est encore digne de ses ancêtres, et les triomphes de sa marine naissante sur les forces navales des Turcs nous rappellent les faits glorieux de l'antiquité.

« La lutte dans laquelle les Grecs sont engagés fixe l'attention de l'Europe ; partout des souscriptions s'établissent en leur faveur. La France, cette terre si noble et si généreuse, serait-elle la dernière à imiter ce bel exemple ?

« Chacun sentira qu'il ne s'agit point ici des droits des souverains, ni de la forme des gouvernements, mais de savoir si une nation doit périr parce qu'elle s'est lassée d'un joug intolérable et qu'elle n'a pas voulu renoncer à la foi chrétienne.

« Dans des temps plus paisibles, lorsque le sang des Grecs ne coulait pas par torrents, l'âme noble et pure de Fénelon ne craignit pas

de manifester la généreuse indignation que lui inspirait le sort de ce peuple infortuné. Voici comment il s'exprimait dans une lettre où il annonçait le dessein de se consacrer aux missions du Levant (1) :

« La Grèce entière s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule ; déjà « le Péloponnèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va re- « fleurir ; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens « transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, « pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit « même de l'antiquité. Je cherche cet aéropage où saint Paul an- « nonça aux sages du monde le Dieu inconnu ; mais le profane « vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, « où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double « sommet du Parnasse ; je cueille les lauriers de Delphes, et je « goûte les délices du Tempé.

« Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des « Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière « à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent « comme leur patrie ? »

« Aujourd'hui que les Turcs ont comblé la mesure de leur cruauté, qui pourrait ne pas partager de pareils sentiments ?

« Un assez grand nombre de jeunes Grecs venus en France pour y étudier les sciences et les arts, privés maintenant de toute communication avec leurs familles, qui sont en partie ou ruinées ou massacrées, ont besoin par suite de ces événements que l'on vienne à leur secours, soit pour pouvoir continuer leurs études, soit pour retourner en Grèce y défendre et y consoler leurs familles.

« La disposition générale des esprits sollicitait depuis longtemps l'annonce d'une souscription pour seconder des vues aussi philanthropiques, et témoigner tout l'intérêt qu'on prend en France en faveur d'une nation infortunée, combattant pour ce que des hommes ont de plus cher : la liberté religieuse, politique et civile.

« Diverses sociétés s'étaient déjà formées à cet effet ; elles se sont

(1) Lettre de Fénelon, archevêque de Cambray. (Voyez *Histoire de Fénelon*, par M. le cardinal de Beausset, tome I, p. 43.)

réunies maintenant, afin de donner le plus de publicité possible à une souscription qui, venant au secours du malheur, doit plaire à tous les Français.

A. F. D.

« M. Coray, dont le nom et les vertus sont connus et appréciés dans toute l'Europe, est chargé de distribuer les secours aux Grecs qui se trouvent à Paris. Le surplus des fonds sera employé à fournir à la nation grecque toute l'assistance que les circonstances permettront.

« Les fonds seront adressés, à Paris, chez MM. André et Cottier, banquiers, rue Cadet, n° 9;

M. Ternaux et fils, place des Victoires, n° 6;

M. A. Firmin Didot, rue Jacob, n° 24;

Aux bureaux des journaux de la capitale;

Et à la *Revue Encyclopédique*, rue d'Enfer Saint-Michel, n° 18.

« S'adrésser pour les informations à M. Christodoulos Clonarès, rue du Colombier, n° 25 (1). »

Mais, après tant de commotions politiques en Europe, la révolution grecque avait éclaté dans les circonstances les plus fâcheuses, et il fallait agir avec prudence pour calmer les inquiétudes des gouvernements qui partout, et plus particulièrement en France, redoutaient tout ce qui pouvait agiter les esprits. Il fallait se concilier les sentiments généreux de Charles X, et rallier le clergé catholique à une cause qui était celle de l'humanité contre la barbarie et de la chrétienté contre l'islamisme; c'est donc sous la protection de Fénelon que je crus devoir mettre cet appel, et l'intérêt qu'inspirait le grand nom de la Grèce, son

(1) Lors de mon second voyage à Athènes, en 1819, mon excellent ami Clonarès, qui avait fait à Paris de longues études de droit et de jurisprudence, était *président de l'Aréopage*.

péril et son courage lui créèrent des protecteurs influents, et décidèrent la tardive alliance de l'Angleterre, de la France et de la Russie, qui sauva la Grèce et lui permit de reprendre le cours de ses destinées.

II.

PRIVILÉGE

ACCORDÉ A ALDE PAR LE SÉNAT DE VENISE.

(*Métamorphoses* d'Ovide, 1502.)

Exemplum privilegii Aldo Ro. concessi ad reip. litterariæ utilitatem (1).

Leonardus Lauredanus Dei gratia dux Venetiarum, etc. Universis et singulis, ad quos præsentes advenerint : salutem et dilectionis affectum.

Cum diu in hac urbe nostra degerit Aldus Manutius Romanus vir singulari virtute et doctrina præditus, divinoque auxilio quam plurimos et græcos et latinos libros summa cura et diligentia castigatos imprimendos publicandosque curaverit characteribus utriusque linguæ sic ingeniose effictis et colligatis ut conscripti calamo esse videantur ; quæ res studiosorum omnium animos mirifice delectavit. Ut possit emendandis libris et latinis et græcis vacare in dies melius, eosque ad communem litteratorum omnium utilitatem accurate in suis ædibus impressos publicare, suppliciter petiit ne alius quisquam in dominio nostro queat græcas literas facere, contrafacereve, aut græce imprimere, nec latinarum quidem literarum characteres, quos vulgo cursivos et cancellarios dicunt, facere, contra-

(1) Voir plus haut, p. 226, la Supplique d'Alde, à la suite de laquelle ce privilége fut accordé.

facereve, aut imitari curareve faciendos, nec ipsis characteribus libros excudere, vel alibi impressos venundare nec quæ ipse typis et antehac excudenda curavit volumina et posthac curabit, possit alius quisquam impune excudere, aut excusa forma in terris et locis alienis in dominium nostrum adferre venalia hinc usque ad annos decem sub pœna amittendi operis et artificii, aut librorum ac ducentorum aureorum nummum quoties quis contrafacere ausus fuerit. Cujus pœnæ pars tertia spectet ad Orphanotrophium pietatis hujusce urbis nostræ, alia tertia ad rectores et magistratus nostros ad quos delatum fuerit, alia item tertia sit delatoris. Nos autem bene audita optimeque considerata et perpensa ipsius Aldi petitione, ac intellecto et quantum profuerit et prodesse possit studiosis omnibus et qui sunt et qui post aliis erunt in annis, quantosque assidue passus labores fuerit jam multos annos iisdem utriusque linguæ characteribus inveniendis effingendisque ut optimi scriptoris manum imitarentur. Cognito etiam quantum et quanta diligentia insudaverit imprimendis libris ut quam emendatissimi exirent in manus hominum, necnon quantum impenderit impendatque in ipsa admodum et digna sua provincia ut possit quemadmodum cœpit, perseverare, pereuntique reipublicæ literariæ opem ferre in hac urbe nostra in qua divino adjumento jam vel Neacademiam habet quam petiit gratiam autoritate senatus nostri Rogatorum liberaliter ipsi Aldo concessimus et præsentium tenore concedimus.

Quare volumus et vobis ac unicuique vestrum efficaciter imperamus ut gratiam et concessionem ipsam nostram observetis curetisque observandam inviolabiliter juxta ipsam ejusdem Aldi petitionem. Quam om-

nibus impositis conditionibus cum præfato Senatu admisimus.

Et si publicandam in Civitatibus, terris et locis nostris ipse Aldus, seu ejus procuratores oportere censuerint, est nostra intentio ut eam in locis consuetis atque ubi opportunum fuerit sine ulla penitus contradictione publicandam curetis quemadmodum in vestra obedientia maxime confidimus et de Amicorum benevolentia plene speramus.

Datæ in nostro Ducati palatio Die XIIII Novemb. Indictione sexta MDII.

III.

AVIS D'ALDE

SUR SES CONTREFACTEURS (1).

Aldus Manutius Ro. Lectori. S.

Cum primum cœpi suppeditare studiosis bonos libros : id solum negocii fore mihi existimabā : ut optimi quiq; libri et Latini; et Græci exirent ex Neacademia nostra quā emendatissimi : omnes'q; ad bonas literas : bonas'q; artes : cura : et ope nostra excitarentur : Verum longe aliter euenit. Tantæ molis erat Romanam condere linguam. Nam præter bella : quæ nescio quo infortunio eodem tempore cœperunt : quo ego hanc duram accepi prouinciam : atq; in hunc usq; diem perseuerant : ita ut literæ iam septēnium cum armis quodammodo strenue pugnare uideant' : quater iam in ædibus nostris ab operis; et stipendiariis in me conspiratum est : duce malorum omnium matre Auaritia : quos Deo adiuuante sic fregi : ut ualde omnes pœniteat suæ perfidiæ. Restabat : ut in Vrbe Lugduno libros nostros et mendose excuderent : et sub meo nomine publicarent : in quibus nec artificis nomen : nec locum, ubinam impressi fuerint, esse uoluerunt : quo incautos emptores fallerent : ut et characterum similitudine : et enchiridii forma de-

(1) Voir plus haut, p. 240. On a conservé à cette pièce son orthographe et sa ponctuation.

cepti : nostra cura Venetiis excusos putarent. Quamobrem ne ea res studiosis damno : mihi uero et damno : et dedecori foret : uolui hac mea epistola oēs : ne decipiantur, admonere : infrascriptis videlicet signis. Sunt iam impressi Lugduni (quod scierim) characteribus simillimis nostris : Vergilius. Horatius. Juuenalis cum Persio. Martialis. Lucanus. Catullus cum Tibullo : et Propertio. Terētius. in quibus oībus nec est impressoris nomen : nec locus : in quo impressi, nec tēpus, quo absoluti fuerint. In nostris uero omnibus sic est : Venetiis in ædibus Aldi Ro. illo : uel illo tēpore. Item nulla in illis uisuntur insignia. In nostris est Delphinus anchoræ inuolutus : ut infra licet uidere. Præterea deterior in illis charta : et nescio quid graue olens. characteres uero diligentius intuenti sapiūt : (ut sic dixerim) gallicitatem quandam. Grandiusculæ item sunt perqūa deformes. Adde q̄ uocalibus cōsonātes non cōnectūtur : sed separatæ sunt. In nostris plerasq; omnes inuicē connexas : manum'que mentientes : operæ pretium est uidere. Ad hæc hisce : quæ inibi uisuntur : incorrectionibus non esse meos, facile est cognoscere : nam in Vergilio Lugduni impresso in fine Epistolii nostri ante Bucolicorum Tityrum, perperam impressum est : optimos quousq; autores : pro optimos quosq; Et in fine librorum Aeneidos : in prima Epistolæ nostræ semipagina ad Studiosos extremo uersu male impressum est : maria omnie cirtm pro maria omnia circum. ubi etiam nulli accentus obseruantur : cum ego eam epistolam propterea composuerim : ut ostenderem : quo nam modo apud nostros utendum sit accentiunculis. In Horatio : in mea Epistola : secundo uersu sic est excusum : Imprissis uergilianis operibus : pro impressis.

Et tertio sic : Flaccum aggrssi : pro aggressi. Grandiusculæ præterea literæ ante primam Oden primo et secundo uersu sunt impressorio atramento supra et infra : quasi linea conclusæ ꝑturpiter. In Iuuenale in mea Epistola : tertio uersu est pubilcamus : pro publicamus. Et decimo uersu : Vngues quæ suos : pro ungues'q; suos. Item in prima semipagina : Semper et assiduo ruptæ rectore : pro lectore. In eadem. Si uacat : et placidi rationem admittitis : eadem : pro edam. Et paulo post : cum tenet uxorem : pro tener. Item inibi : Eigat aprum : pro figat. In Martiale statim in principio primæ semipaginæ est impressum literis grandiusculis sic AMPHITEATRVM : pro AMPHITHEATRVM. Et in eadem : Quæ tam se posita : pro seposita. Item in Libro secundo ad Seuerum deest græcum ἐσχατοκωλικὸν. Et in Candidum : ubiq; deest græcum : idest κοινὰ φίλων πάντα. Et in fine κοινὰ φίλων. In Lucano nulla est epistola in principio : at in meo maxime. In fine Catulli eam : quæ in meo est : epistolam prætermiserunt. Quæ etiam possunt esse signa Lugduni'ne : an Venetiis mea cura impressi fuerint. Terentium etsi ego nondum curaui imprimendum : tamen Lugduni unà cum cæteris sine cuiusquam nomine impressus est : Quod ideo factum est : ut emptores meum esse : et libri paruitate : et characterum similitudine : existimantes : deciperentur. Sciunt enim quem nos in pristinam correctionē : seruatis etiam metris : restituēdum curamus : in summa esse expectatione : et propterea suum edere accelerarunt sperātes ante eum uenūdatumiri : q̄ emittatur meus. Sed q̄ ille emēdatus exierit : uel hinc cognosci pōt : q̄ statim in principio sic est impressum : EPITAPHIVM TEREMTII : pro Terentii. Item Bellica præ-

dia fui : pro præda. Et : Hæc quunq; leget : pro quicunq; Præterea in principio secundæ chartæ. Acta ludis Megalensibus. M. Fuluio ædilibus. Et M. Glabrione. Q. Minutio Valerio curulibus : pro M. Glabrione. Qu. Minutio Valerio ædilibus curulibus : Quod etiam putātes esse argumentū : impresserūt. ARGVMENTVM ANDRIAE. Ante etiam Sororem falso est : TERENTII ARGVMENTVM. cū argumenta omnia Comœdiarū Terētii : non Terētius : sed Sulpitius Apollinaris cōposuerit. Sic enim it uetustissimis habetur codicibus. C. Sulpitii Apollinaris periocha. Metra etiam confusa sunt omnia. Versus enim primæ scenæ : quæ tota trimetris constat : sic tanq; chaos in elementa : separati ab inuicem in suum locum sunt restituendi.

SI. Vos istæc intro auferte. Abite. Sosia
Ades dum; paucis te uolo. So. Dictum puta.
Nempe : ut curentur recte hæc. Si. Immo aliud. So. quid est :
Quod tibi mea ars efficere hoc possit amplius ? etc.

Item secunda scena : cuius tres primi versus sunt trimetri. Quartus tetrameter. Quintus dimeter : et cæteri omnes quadrati : sic esse debet.

SI. Non dubium est : quin uxorem nolit filius.
Ita Dauum modo timere sensi : ubi nuptias
Futuras esse audiuit, sed ipse exit foras.
DA. Mirabar hoc si sic abiret : et heri semper lenitas
Verebar quorsum evaderet.
Qui postquam audiuit non datum iri filio uxorem suo
Nunquam cuiquam nostrum uerbum fecit : neq; id ægre tulit.
SI. At nunc faciet : neq; (ut opinor); sine tuo magno malo.
DA. Id uoluit : nos sic opinantes duci falso gaudio :
Sperantes iam amoto metu : interea oscitantes obprimi :
Ne esset spatium cogitandi ad disturbandas nuptias.
Astute. Si. Carnifex quæ loquit' ? Da. Herus est : neq; puide-
[ram, etc.].

Qua in re quantus sit mihi labor : cogitent : qui intelligũt. Certe plurimum die : noctu'q; elaboramus.

Hæc publicãda iussimus : ut q̄ libellos : enchiridii forma excusos empturus est : ne decipiatur : facile. n. cognoscet : Venetiis'ne in ædibus nostris impressi fuerint : an Lugduni.

Vale. Venetiis. XVI Martii M.D.III.

Cette pièce est imprimée à longues lignes, en lettres rondes, sur une feuille entière en forme de placard, et destinée sans doute à être affichée. Elle est terminée par l'ancre Aldine.

IV.

TESTAMENT D'ALDE (1).

Testamentum Domini Aldi Romani Die XVI Jannuarii 1514 *Indictione III^a Rivoalti.*

Cum vite sue finem unusquisque prorsus ignoret et nil in hoc mundo habeamus morte certius ac hora mortis ignotius : Quapropter ego Aldus, Pius, Manutius, Romanus, sanus omnipotentis gratia mente et intellectu, licet corpore infirmus, statui in hac egritudine componere res meas ut prudentes viri facere debent, ne post mortem meam lites et discordiæ oriantur, quarum semper inimicus fui. Ideo venire feci ad me presbyterum Nicolaum Moravium Ecclesiæ Sancti Marci Notarium venetum substitutum loco notarii numerarii, ipsumque rogavi ut hoc meum ultimum scriberet testamentum, atque post mei obitum compleret et roboraret juxta leges et statuta hujus civitatis Venetiarum, cum clausulis necessariis solitis et opportunis pro quod casso, revoco, et anullo omnia alia testamenta per me hactenus ubicumque facta.

In primis animam meam piissimo creatori ac gloriosæ Virgini Mariæ totique curiæ cœlesti comendo. Corpus vero cum ex hac vita me excedere contingat, volo quod deferatur Carpum et ibi sepeliatur quemadmodum visum fuerit illustrissimo Domino Alberto Pio

(1) Voir la traduction de ce testament plus haut, p. 392.

illius opidi Principi et illustri domino Leonello ejus fratri, quos etiam volo et ordino esse meos comissarios pro negotiis pro me inferius ordinandis et fiendis in illis partibus.

In hac autem urbe statuo meos comisarios Dominum Joannem Baptistam Egnatium priorem Sancti Marci, Magnificum Dominum Danyelem Raynerio, Dominum Dominicum Pizamanum q. m. Domini Marci, Dominum Joanem Baptistam Ramusium compatres meos carissimos et Dominum Andream Asulanum, socerum meum honorandum, quem rogo ut se gerat erga filios meos et sit eorum patrem sicut jure et paterna pietate tenetur. Ferariæ autem statuo comissarios meos illustrissimam ducissam Ferariæ, Gasparem et Bonaventuram de Bechariis, amicos meos, ac ubique locorum Illustrissimum Dominum Joannem Baptistam Spinellum comitem Cariati. Et quia in omnibus bonis prefati domini Andreæ soceri mei ac meis tam mobilibus quam immobilibus cujuscumque generis ad me pertinet ipsorum quinta pars prout constat instrumento scripto manu Domini Joannis Francisci a puteo notarii Venetiarum quod combustum fuit, et postea confirmato per aliud instrumentum scriptum manu suprascripti præsbyteri Nicolai Moravii notarii. Et quomodo nescio quanta sit dicta quinta pars bonorum quæ habeo simul cum dicto domino Andrea socero meo, ideo volo quod post obitum meum fiat inventarium omnium bonorum qui habemus et calculentur cum diligentia computa et rationes nostræ, quod scio dictum socerum meum libenter facturum. Quibus rationibus factis volo quod dicta quinta pars bonorum omnium prædictorum mobilium et immobilium quæ ut supra pro indiviso habemus quæ ad me

pertinet quanto citius fieri possit vendatur, et de ejus tractu emantur tot fundi et possessiones in territorio Carpi. Et quomodo habeo Mariam uxorem suprascripti Andreæ filiam quæ est prudens et optimæ ac honestæ vitæ, ideo volo quod ipsa uxor mea sit Domina ac administratrix omnium bonorum meorum, donec omnes infrascripti filii mei pervenerint ad etatem annorum viginti quinque. Et si modeste ac honeste vixerit prout eam facturam puto, volo quod unquam cogi possit ad reddendam rationem aliquam fructuum per ipsam percipiendorum. Cui uxori meæ dimitto ejus dotem quæ est ducatorum quadringentorum sexaginta, et ultra dotem omnes vestes et annulos quæ sibi faciendos curavi de qua dote et rebus disponere possit prout ei visum fuerit. Verum si voluerit transire ad secunda vota, nolo quod amplius administret bona mea imo teneatur reddere computum et rationem de fructibus per eam quocunque perceptis ac assignare commisariis meis quicquid dare restaret. Preterea, quia est mihi puella nomine Alda, volo quod ipsa educetur inter monachas et sorores Sancti Francisi in eodem opido Carpi statuta mercede singulorum annorum sicuti videbitur principibus predictis. Et cum *nata* fuerit annos sexdecim extrahatur ex monasterio prædicto et rogetur diligenter sine deceptione aliqua an velit esse religiosa, et si persisterit in hoc bono proposito reducatur in idem monasterium et ei dentur ducatos tercenti pro ipsius vitæ substentatione. Verum si amplius redire noluerit in monasterium volo quod habeat pro dote ducatos sexcentos et vestes quas habuerit, et tunc nubat sicut videbitur Principibus prædictis et Andreæ avo.

Insuper lego et ordino duodecim puellis ducatorum

viginti quinque singulis, ex quibus sex sint ex filiabus sororum mearum, sex vero ex aliis quæ sunt Carpi sicut videbitur principibus prædictis. Una tamen filia nutricis quæ educat Paulum filium meum sit ex hoc numero.

Item lego Alexandro nepoti meo ex sorore unum codicem ex singulis autoribus tam grecis quam latinis in humanitate tantum, ex his quos nunc habemus et deinceps curabimus imprimendos.

Lego præterea Blancho ministro meo codices tam grecos quam latinos prout ei placuerit usque ad sumam ducatos duodecim.

Residuum vero omnium bonorum meorum mobilium et imobilium præsentium et futurorum etc. dimitto Manutio, Antonio et Paulo, filiis meis quos heredes meos instituo ad equas portiones. Qui semper educentur ibi aliquo preceptore in contubernio qui doceat eos bonas literas et mores.

Interogatus a notario de piis locis etc. respondi: « Nolo aliud ordinare. »

Interogatus de filiis posthumis ; respondi : « Quod uxor mea non est gravida. »

Præterea quia est perficienda quædam *litera cursiva* quam *cancellarium* appellant, rogo ipsum Andream socerum ut velit eam literam perfici a Julio Campagnola ut faciat *maiusculas* quæ inter suscribuntur et quæ adiunguntur *literis cancellariis*.

Ego Marcus Antonius Sapa presbyter titulatus in ecclesia Sancti Lucæ Venetiarum testis rogatus et juratus subscripsi.

Ego Rogerius Claucus Abrutinus filius Julii Scipii A Claucis, A Bucelano testis rogatus et juratus subscripsi.

(*Original aux Archives des Notaires, à Venise.*)

V.

POÈME DE MARC MUSURUS

EN TÊTE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE PLATON (1).

M. ΜΟΥΣΟΥΡΟΥ.

Θεῖε Πλάτων, ξυνοπαδὲ θεοῖς καὶ δαίμοσιν ἥρως
 Πασσυδίῃ μεγάλῳ Ζηνὶ παρεσπομένοις,
Ἅρμα κατ' οὐρανὸν εὐρὺν ἀελλοπόδων ὅτε πώλων
 Κεῖνος ἐλᾷ πτηνῷ δίφρῳ ἐφεζόμενος,
Εἰ δ' ἄγε νῦν κατάβηθι λιπὼν χορὸν οὐρανιώνων
 Ἐς γᾶν ψυχοφυῶν εἰρεσίῃ πτερύγων,
Καὶ λάζευ τόδε τεῦχος, ὃ Σωκρατικὴν ὀαριστὺν
 Ἀμφὶς ἔχει καὶ σῆς κεδνὰ γένεθλα φρενός.
Ὦ ἐνὶ κοσμοτέχνης ὀκτὼ πτύχας Οὐλύμποιο
 Ἐξ ἰδίων ἕλκων ἀρχέτυπον πραπίδων
Δείματο καρπαλίμως, ὑπάτην σελάεσσιν ἀπείροις
 Δαιδάλλων τήν περ κλείομεν ἀπλανέα.
Τὰς δ' ἂρ ὑφεξείης μονοφεγγέας ἐξετόρευσεν
 Αὐτόθεν ἀκροτάτης ἀντία κινυμένας.
Ἣ σφέας ἁρπάζουσα παλιμπλάγκτοιο κελεύθου
 Σύρει ἀναγκαίῃ, ταὶ δὲ βιαζόμεναι
Οὐκ ἀέκουσαι ἕπονται, ὅμως ἑὸν οἶμον ἑκάστη

(1) Voir plus haut, p. 351 et suiv.

Ἔμπαλιν ἐξανύει βάρδιον ἢ τάχιον.
Ὦ ἐνὶ κυδρὸς ἔρως ἀπὸ γαίης ὑψόσ' ἀείρων,
Ἱμέρῳ ἄμμε φλέγει κάλλεος οὐρανίου.
Ὦ ἐνὶ σὺ ψυχᾶς φύσιν ἄφθορον, οὐδ' ἀμενηνοῦ
Σκήνευς ὀλλυμένου δείξας ἀπολλυμένην,
Ἄλλοτε διογενῶν πόλιν οὐρανογείτονα φωτῶν
Κτίζεις, οἷσι μέλλει πότνα δικαιοσύνη
Ἠδὲ καὶ εὐνομίη κουροτρόφος οὐδ' ἀπ' ἐκείνου
Νόσφιν ἀπετραπέτην ἄστεος ὅσσε πάλιν
Αἰδὼς καὶ νέμεσις· τίς ἕκαστά κε μυθολογεύοι
Ὅσσα θεοπνεύστοις ταῖσδ' ἐνέθου σελίσι;
Τάς γε λαβὼν ἀφίκοιο πόλιν βασιληΐδα πασέων,
Ὅσσας οὐρανόθεν δέρκεται ἠέλιος,
Ῥώμην ἑπτάλοφον γαίης κράτος αἰὲν ἔχουσαν.
Ἧς διὰ μεσσατίης Θύμβρις ἑλισσόμενος,
Κοίρανος ἑσπερίων ποταμῶν, κερατηφόρος εἶσιν
Οὖθαρ πιαίνων βώλακος Αὐσονίης.
Ἐλθὼν δ' οὐ Σικελῶν ὀλοόφρονα κεῖθι τύραννον
Ὠμοφάγον Σκύλλης λευγαλέης τρόφιμον,
Ὑβριστὴν μουσέων Διονύσιον, ἀλλά γε δήεις
Ὦ τόθ' ὁμοῖον ἰδεῖν φῶτα μάτην ἐπόθεις,
Ἀμφότερον σοφίης τε πρόμον καὶ ποιμένα λαῶν
Ὁππόσοι Εὐρώπην ναιετάουσιν ὅλην,
Λαυριάδην ἐρατῆς Φλωρεντίδος ἀστέρα πάτρης
Λαμπρὸν, ἀτὰρ Μεδίκων τῶν ὀνομαστοτάτων
Τηλεθόον καλὸν ἔρνος ἀειθαλὲς ἀγλαόκαρπον,
Τὸ πρὶν Ἰωάννην, νῦν δ' ἄρα ἀπειρεσίων
Γαιάων ἐσσῆνα Λέοντα, κράτιστον Ὀλύμπου

Κλειδοῦχον, τοῦ νεῦμ' ὡς Διὸς ἀζόμεθα.
Πᾶς ὃν ἄναξ σέβεται γουνούμενος, οὐδέ τις αὐτῷ
Τολμᾷ σκηπτούχων ἀντιφερίζέμεναι·
Εἰσβὰς δ' ὀλβιόδαιμον ἀνάκτορον, εὐθὺς ἐραστὰς
Σεῖο Πλάτων πολλοὺς ὄψεαι ἐν μεγάροις,
Παντοίαις ἀρεταῖς μεμηλότας, ἠδ' ὀαριστὰς
Τερπνοὺς καὶ πινυτοὺς Ζηνὸς ἐπιχθονίου,
Πάντοθεν οὓς αὐτὸς μετεπέμψατο, καί σφισι χαίρει,
Τιμήεντα διδοὺς καὶ πολύολβα γέρα.
Ἔξοχα δ' αὖ περὶ κῆρι φιλεῖ δύο, τὸν μὲν ἀφ' ἱρῆς
Ἑλλάδος οὐχ ἕνα τῶν, οἳ πελόμεσθα τανῦν,
Ῥωμαῖοι Γραικοί τε καλούμενοι, ἀλλὰ παλαιοῖς
Ἀτθίδος ἢ Σπάρτης εἴκελον ἡμιθέοις·
Λασκαρέων γενεῆς ἐρικυδέος ἄκρον ἄωτον,
Καὶ τριπροσωποφανοῦς οὔνομ' ἔχοντα Θεοῦ,
Ὅς μ' ἔτι τυτθὸν ἐόντα πατὴρ ἅτε φίλτατον υἱὸν
Στεργόμενος περὶ δὴ στέρξεν ἀπὸ καρδίης,
Καί μοι στεῖνος ὁδοῦ πρὸς Ἀχαιΐδα μοῦσαν ἀγούσης
Δεῖξεν ἀριγνώτως μοῦνος ἐπιστάμενος·
Τὸν δ' ἕτερον τριπλαῖσι κεκασμένον εὐεπίῃσι,
Καὶ πλασθέντα τριῶν χερσὶ σοφαῖς χαρίτων,
Βεμβιάδην ἥρωα, πατὴρ δὲ συνίστορα πάντων
Θῆκεν ἀποῤῥήτων οὔατα τοῦδε μέγας,
Πάντα οἱ ἐξαυδῶν μελεδήματα πορφύροντος
Θυμοῦ, ἀναπτύσσων τ' ἦτορ ἔνερθεν ὅλον.
Κεῖνοι δή σ' ἐσιδόντες ἀγινήσουσιν ἐς ὦπα
Πατρὸς, ὁ δ' ἀσπασίως δέξεται. Ἀλλὰ σύ περ,
Ἦ θέμις, ἀχράντου δράξαι ποδὸς, ἵλαθι, λέξας,

Ὦ πάτερ, ὦ ποιμὰν, ἵλαθι σαῖς ἀγέλαις·
Δέχνυσο δ' εὐμενέως δῶρον, τό περ Ἄλδος ἀμύμων
Δεψηταῖς ἐρίφων γραπτὸν ἐν ἀρνακίσι,
Πρόφρων σοὶ προΐησι, διοτρεφές· αὐτὰρ ἀμοιβὴν
Τῆσδ' εὐεργεσίης ἤτεε κεῖνος ἀνὴρ,
Οὐχ ἵνα οἱ χρυσόν τε καὶ ἄργυρον, οὐδ' ἵνα πέμψῃς
Ἐμπλείην ῥηγέων λάρνακα πορφυρέων.
Ἀλλ' ἵν' ἀποσβέσσῃς μαλερὸν πῦρ ἀλλοπροσάλλου
Ἄρηος, τῷ νῦν πάντ' ἀμαθυνόμενα
Ὄλλυται, οὐχ ἀΐεις ὡς Εὐγανέαις ἐν ἀρούραις
Πάντα πλέω λύθρου, πάντα πλέω νεκύων;
Παίδων δ' οἰμωγὴν καὶ θηλυτερῶν ὀλολυγὴν
Ὤκτισε μὲν Κύκλωψ, ᾤκτισε δ' Ἀντιφάτης·
Φλὸξ δ' ὀλοὴ τεμένη τε θεῶν οἴκους τε πολιτῶν
Δαρδάπτει μογερῶν τ' ἀγρονόμων καμάτους.
Ὅσσων δ' αὖ Ἥφαιστος ἐφείσατο, ταῦτ' ἀλαπάζει
Βάρβαρος, οὐ στοργὴν οὐδ' ἐλεητὺν ἔχων.
Παῦσον ἄναξ χάρμην ἐμφύλιον, ἔνθεο σοῖσιν
Υἱάσιν εἰρήνην καὶ φιλότητα πάτερ,
Σχέτλιος ἣν τεταγὼν Ἄρης πολυβενθὲς ἐς ἄντρον,
Ὦσε λίθοις φράξας πῶμα κατωρυχέσιν.
Ἀλλὰ σύ μιν μοχλοῖσιν ἀνέλκυσον, ἠδὲ λόγοιο
Δεῖξον ἰδεῖν θείου λάτρισιν ἀρτεμέα
Εἰρήνην πολύκαρπον ἐΰφρονα βοτρυόδωρον,
Εἰρήνην κόσμῳ παντὶ ποθεινοτάτην·
Αὐτὰρ ἀριθμηθέντας ἐπιπροΐαψον ἅπαντας,
Τουρκογενῶν ἀνόμοις ἔθνεσιν αἰνολύκων.
Οἳ χθόνα δουλώσαντες Ἀχαιΐδα, νῦν μεμάασι

Ναυσὶ διεκπεράαν γῆν ἐς Ἰηπυγίην,
Ζεύγλαν ἀπειλοῦντες δούλειον ἐπ' αὐχένι θήσειν
Ἄμμιν, ἀϊστώσειν δ' ὄνομα θειοτόκου.
Ἀλλὰ σὺ δὴ πρότερος τεῦξον σφίσιν αἰπὺν ὄλεθρον
Πέμψας εἰς Ἀσίης μυρία φῦλα πέδον,
Χαλκεοθωρήκων Κελτάων θοῦριν Ἐνυὼ
Ἵππους κεντούντων πρώοσιν εἰδομένους·
Αἰθώνων μετέπειτα σακέσπαλον ἔθνος Ἰβήρων,
Καὶ μέλαν Ἐλβετίης πεζομάχοιο νέφος·
Γερμανῶν τε φάλαγγας ἀπείρονας ἀνδρογιγάντων,
Τοῖς δ' ἐπὶ Βρεττανῶν λαὸν ἀρηϊφίλων·
Πάσης δ' Ἰταλίης ὅσ' ἀλεύατο λείψανα πότμον
Οὐδὲ διεῤῥαίσθη δούρασιν ἀλλοθρόων.
Ἄλλοι μὲν τραφερῆς δολιχὰς ἀναμετρήσαντες
Ἀτραπιτοὺς, ἀν' ὄρη καὶ διὰ μεσόγεων,
Καὶ ποταμῶν διαβάντες ἀεὶ κελάδοντα ῥέεθρα,
Δυσμενέεσσι γένους κῆρα φέροιεν ἐμοῦ,
Θωρηχθέντες ὁμοῦ σὺν Παίοσιν ἀγκυλοτόξοις
Τοῖς θαμὰ Τουρκάων αἵματι δευομένοις.
Αὐτὰρ χιλιόναυς Βενέτων ἁλὸς ἀρχιμεδόντων
Οὐλαμὸς, ὠκυάλοις ὁλκάσι μαρνάμενος,
Καὶ νέες Ἰσπανῶν μεγακήτεες, οὔρεσιν ἶσαι,
Αἳ κορυφὰς ἱστῶν ἐντὸς ἔχουσι νεφῶν,
Εὐθὺς ἐς Ἑλλήσποντον (ὑπὲρ καρχήσια δὲ σφέων
Αἰὲν ἀειρέσθω σταυρὸς ἀλεξίκακος)
Ὁρμάσθων· ἣν γάρ τε πόλει Βυζαντίδι πρώτῃ
Νόστιμον ἀστράψῃ φέγγος ἐλευθερίης,
Αὐτήν κεν θλάσσειας ἀμαιμακέτοιο δράκοντος

Συντρίψας κεφαλήν· τἆλλα δὲ τοῖο μέλη
Ῥεῖ' ἀλαπαδνὰ γένοιντο· λεὼς ὅτι θάρσος ἀείρας
Γραικὸς ὁ δουλείᾳ νῦν κατατρυχόμενος,
Ἀρχαίης ἀρετῆς, ἵν' ἐλεύθερον ἦμαρ ἴδηται,
Μνήσεται οὐτάζων δήϊον ἐνδομύχως.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κτείνωσιν ἀλάστορας ἢ πέραν Ἰνδῶν
Φεύγοντας κρατερᾷ γ' ἐξελάσωσι βίῃ,
Αὐτῆμαρ σὺ θεοῖς ἐπινίκιον ὕμνον ἀείδων,
Καὶ μεγάλης χαίρων εἵνεκα καμμονίης,
Ἀνδράσι νικηταῖς στεφανηφόρα κράατ' ἔχουσιν
Ἀσίδος ἀφνειῆς πλοῦτον ἀπειρέσιον,
Τουρκάων ἄφενός τε ῥυηφενίην τε καὶ ὄλβον
Ἑξηκονταετὴς ὃν συνέλεξε χρόνος,
Χερσὶ τροπαιούχοις διαδάσσεαι ἀνδρακάς· οἱ δ' αὖ
Σκυλοχαρεῖς πάτρης μνησάμενοι σφετέρης,
Μέλψονται καθ' ὁδὸν παιήονα, καὶ πρύλιν ὅπλοις
Ὀρχήσονται ὅλᾳ ψυχᾷ ἀγαλλόμενοι.
Καὶ τότε δὴ ποτὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανοῦ εὐρυόδειαν
Πτήσεται Ἀστραίου πρέσβα δίκη θυγάτηρ,
Μηκέτι μηνίουσα βροτοῖς. Ἐπεὶ οὐκ ἔτι ἀλιτρὸν
Ἀλλ' ἔσται χρυσοῦν πᾶν γένος ἡμερίων
Σεῖο θεμιστεύοντος ὅλῃ χθονί· καὶ μετ' ὄλεθρον
Δυσσεβέων οὔσης πανταχοῦ ἠρεμίης.
Καὶ τὰ μὲν εἴθε γένοιτο, μαθήμασι νῦν δὲ παλαιῶν
Ἑλλήνων, ὦ 'ναξ, ἄρκεσον οἰχομένοις.
Θάρσυνον δ' ἑκάτοιο φιλαγρύπνους ὑποφήτας,
Δώροις μειλίσσων καὶ γεράεσσι θεῶν.
Παντοδαπούς τε πάτερ ξυναγείρας ἡμὲν Ἀχαιῶν

Ἠδὲ πολυσπερέων υἱέας Ἑσπερίων,
Πρωθήβας καὶ μήτε φρενῶν ἐπιδευέας ἐσθλῶν
Μήτε φυῆς μήτ' οὖν αἵματος εὐγενέος,
Ἐν Ῥώμῃ κατάνασσον, ἐπιστήσας σφίσιν ἄνδρας
Οἳ σώζουσι λόγων ζώπυρον ὠγυγίων.
Ναίοιεν δ' ἀπάνευθε πολυσκάρθμοιο κυδοιμοῦ
Νηϊάδων προχοαῖς γειτονέοντα δόμον.
Τῷ δ' Ἀκαδημείης ὄνομ' εἴη κυδιανείρης
Ζήλῳ τῷ προτέρης, ἣν ποτ' ἐγὼ νεμόμην,
Κούροις εὐφυέεσσιν ἐπισταμένων ὀαρίζων
Τούς γ' ἀναμιμνήσκων ὧν πάρος αὐτοὶ ἴσαν.
Ἀλλ' ἡ μὲν δὴ ὄλωλε, σὺ δ' ἣν καινὴν ἀναφήνῃς,
Ἔνθεν ἄρ' εὐμαθίης πυρσὸς ἀναπτόμενος,
Βαιοῦ ἀπὸ σπινθῆρος, ἀναπλήσει μάλα πολλῶν
Ψυχὰς ἠϊθέων φωτὸς ἀκηρασίου.
Ἐν Ῥώμῃ δέ κεν αὖθις ἀνηβήσειαν Ἀθῆναι
Ἀντί τοι Ἰλισσοῦ Θύμβριν ἀμειψάμεναι.
Ταῦτά τοι ἐκτελέσαντι κλέος, πάτερ, οὐρανόμηκες
Ἐσχατιὰς ἥξει μέσφ' ἐς Ὑπερβορέων.
Ποία γάρ ποτε γλῶσσα τεὴν, ποῖον στόμα φήμην,
Ἢ ἀγορητάων ἢ καὶ ἀοιδοπόλων,
Οὐκ ἐφυμνήσειεν; ἀμαυρώσει δὲ τίς αἰὼν
Τηλεφανῆ τοίης πρήξιος ἀγλαΐην;
Ταῦτα τεοῦ γενετῆρος ἀοίδιμον ἠδὲ προπάππων
Πάντας ἐπ' ἀνθρώπους οὔνομα θῆκαν, ἄναξ.
Τῶν δὲ σέθεν προτέρων βάξις κακὴ ἀρχιερήων
Καχχέχυται, ἅτε δὴ πάμπαν ἀρειμανέων
Καί τε φιληδούντων ἀνδροκτασίαις ἀλεγειναῖς

Καὶ κεραϊζομένοις ἄστεσι τερπομένων.
Τοῖα σὺ παρφάμενος, πείσεις σπεύδοντα παρορμέων,
Θεῖε Πλάτων, ἐπεί οἱ πάτριόν ἐστιν ἔθος,
Εἰρήνην φιλέειν, ἑκὰς Αὔσονος ὠθέμεν αἴης
Ῥίμφα ταλαύρινον βαρβαρόφωνον Ἄρη,
Ἠδ' Ἑλικωνιάδων Ἑλλήνιον ἄλσος ὀφέλλειν
Ὀρπήκεσσι φυτῶν ἄρτι κυϊσκομένων.
Ναὶ μὰν εὐμεγέθους σέο μορφῆς ἐκπρεπὲς εἶδος
Καί τε θεοῖς ἰκέλην ἀθανάτοισι φυὴν,
Καὶ γεραροὺς ὤμους, βαθυχαιτήεντά τε κόσμον,
Παλλεύκου κορυφῆς κεῖνος ἀγασάμενος,
Αἰδεσθείς τε σέβας πολιῶν καὶ σεμνὰ γένεια,
Οὐ νηκουστήσει σῶν ὑποθημοσυνῶν,
Πειθοῖ θελξινόῳ κηλούμενος. Ἀλλά τοι ὥρα
Πτηνῶν ἐῶντι θεῶν ἅρμα καθιπτάμεναι.

VI.

LETTRES INÉDITES

ÉCRITES EN GREC, PAR MARC MUSURUS ET AUTRES.

Voici quelques-unes des lettres grecques que je possède, provenant de la collection Renouard, qui les avait rapportées de Venise. La plupart sont écrites par Musurus, par son beau-père Grégoropoulos, et ses beaux-frères Jean et Manuel Grégoropoulos, par Aristoboulos et autres Grecs collaborateurs ou amis d'Alde ; quelques-unes même sont écrites en grec par des Italiens, entre autres par Fortiguerra, l'un des premiers fondateurs de l'Académie d'Alde, qui figure toujours dans cette correspondance sous son nom grécisé de Cartéromachos (1).

Tout ce qui se rattache à ce grand mouvement littéraire qui passionnait Venise à cette époque et rayonnait autour de l'imprimerie d'Alde, est digne de notre intérêt, et bien que les détails de famille dominent dans la plupart de ces lettres, on aime à pénétrer dans ces confidences, qui témoignent des sentiments d'affection réciproque de Musurus et de ses deux

(1) D'autres savants étrangers écrivaient aussi en grec à Alde, et je possède plusieurs de leurs lettres. J'espère qu'on découvrira d'autres lettres d'Alde; je crois même que Renouard en a cédé quelques-unes, en vendant sa belle collection des *Aldes*. Peut-être les possesseurs voudront-ils m'en donner communication.

beaux-frères, de leur dévouement à leurs parents et amis, et on est touché de la douleur profonde qu'ils manifestent pour le malheureux sort de leur patrie, sentiment si bien exprimé par Musurus, à la fois poëte, érudit et élégant écrivain.

Le spécimen que je donne de la belle écriture de Marc Musurus est extrait de la première lettre qui va suivre. Cette lettre, tout entière condensée en un seul feuillet, contient ce qui forme les six pages du texte imprimé (pages 501 à 507). Elle n'offre aucune rature, ce qui prouve le soin que Musurus apportait aussi bien au style qu'à l'écriture, où il s'est plu à tracer tant de ligatures élégantes.

Ce n'était pas cependant une puérile affectation de sa part, mais une habitude résultant d'anciennes traditions conservées en Grèce, où la beauté de l'écriture des manuscrits facilitait la lecture, et se communiquait par les exemples qu'on avait continuellement sous les yeux. C'est ce qu'on observe dans les lettres que je possède et dans les manuscrits parfaitement écrits par les calligraphes crétois.

Musurus, en soignant d'une façon particulière le style et l'écriture de ses lettres, avait peut-être le sentiment qu'elles seraient conservées, du moins dans sa famille, et seraient lues et appréciées de ses amis, comme l'ont été celles de Balzac et de Voiture. De pareilles lettres ne sauraient être écrites ἐκ προχείρου.

On en peut dire autant de celles d'Apostolios dont j'extrais les deux qu'il a écrites à Calliergi. Ces lettres d'Apostolios, qui nous ont été conservées et sont recueillies dans plusieurs manuscrits, l'un que je possède, un autre qui est à notre Bibliothèque de France, et un troisième à Vienne, prouvent qu'il en était



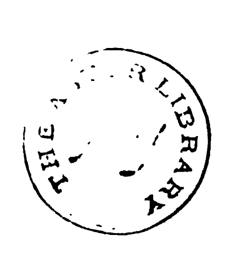
[illegible]

FAC-SIMILE DE L'ÉCRITU

Lettre à J. Grégoropulos __Colle

…RE DE MARC MUSURUS.

…ction de M. Ambr. Firmin Didot.



d'elles comme de celles d'autres épistolographes que l'on conservait pour servir de modèles de style.

Voici quatre siècles que les lettres de Musurus se sont conservées dans leur intégrité, et je me félicite de pouvoir, grâce à un heureux hasard, en donner connaissance aux amis des lettres grecques.

1.

Marc Musurus à son beau-frère Jean Grégoropoulos.

Μάρκος ὁ Μουσοῦρος Ἰωάννῃ ἑταίρῳ εὖ πράττειν. Μὴ οἴου με, ὦ φιλότης, μήθ' ὧν σοι ὑπέστην ὀλιγωρήσαντα μήτε τὰς τῶν στρατιωτῶν ἀπειλὰς δειδιττόμενον οὐκ ἐπανελθεῖν Ἐνετίαζε· ἀλλ' ὅτι πάντως ἐνθένδε ἀπελθεῖν ἀδύνατα ἦν ἀπαγορεύοντος τοῦ κρατοῦντος. Μέμνησαι γοῦν ὡς ἐπηγγειλάμην μὲν ἐπανήξειν, ὑποθετικῶς δὲ, μεθιεμένου δηλαδὴ τοῦ κρατοῦντος· ἀλλὰ μὴν ὁ κρατῶν εἴπερ ποτὲ καὶ νῦν ἔχεταί μου μᾶλλον ἢ μεθίεται εἰκότως· ἆρα οὐδ' ἐγὼ ἐπανῆλθον· καλῶς ποιῶν. ὁ γὰρ κρατῶν, ᾧ σύνεσμεν, τοιοῦτός ἐστιν, οἷος τοὺς ὑφ' ἑαυτῷ καὶ λυπῆσαι νεωτερίζοντας, καὶ τῆς εὐπειθείας ἀμείψασθαι σωφρονοῦντας· ἀπ' ἐμαυτοῦ δέ σοι τοῦτο ποιήσω προφανῶς. Μέχρι μὲν γὰρ ἀπέκναιον αὐτοῦ τὰ ὦτα ὁσημέραι παραιτούμενος ἐξουσίαν, τὰ μὲν λιπαρῶν, τὰ δὲ ἐλευθέρῳ πρέπουσιν ἀνδρὶ χρώμενος λόγοις, πρὸς τῷ μηδὲν ἀνύττειν, παρώξυνον αὐτὸν ἑκάστοτε κατ' ἐμοῦ· ἐπεὶ δὲ θεωρῶν μηδὲν ταύτῃ κερδαίνειν, τὴν ἑτέραν ἐτράπην (πᾶσα γὰρ ἀνάγκη μένειν ἦν καὶ θέλοντα καὶ μή)· νομίσας τε ξυμφέρειν τὸ τοῦ λόγου,

παλινδρομῆσαι μᾶλλον ἢ κακῶς δραμεῖν, παρέδωκα μὲν ἐμαυτὸν αὐτῷ πρὸς ὅ, τι βούληται χρῆσθαι, πιστῶς δὲ καὶ ἀσπασίως ἐφεξῆς ὑπουργήσειν ἐπηγγειλάμην. Ὁ δὲ, φιλάνθρωπος ὢν φύσει καὶ μεγαλοπρεπὴς, ὡς ἂν εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον ἡσυχίαν ἄγω σταθερᾷ καὶ ἀκινήτῳ διανοίᾳ, ἱερατικὸν ἐδωρήσατό μοι κτησείδιον, εἴτ' οὖν εὐεργέτημα, συναινεσάντων ὁμοθυμαδὸν τῶν ἐν Βονωνίᾳ τοῦ ἄκρου ἱεροφάντου τοποτηρητῶν. Τὸ δὲ δῶρον ἔλαττον μὲν ἢ ὥστε ἄνδρα εἰς περιουσίαν ὄλβιον ἀποφῆναι, ἀγαθὸν δὲ παραμύθιον ἀνδρὶ πένητι καὶ φιλολόγῳ. Πρός τε γὰρ πᾶσαν ὑπάρχει τῶν ἀναγκαίων φορὰν ἐπιτήδειον διὰ τὸ τῆς θέσεως εὐφυὲς, σίτου τε, βρομίου τε καὶ ἐλαίου καὶ τυρόεντος. Καὶ πολλήν γε πανταχοῦ τρέφει τὴν ἡσυχίαν· ἅτε δὴ τοῦ ἄστεος πλεῖν ἢ δυώδεκα σταδίους ἀπῳκισμένον· ὥστε ἐξεῖναί μοι τὸν ἐπ' αὐλῆς κλύδωνα φεύγοντι ῥᾳστώνης ἐκεῖ καὶ ψυχαγωγίας ἐπιτυγχάνειν ὑπὸ τὰς φυταλιὰς κατακλινομένῳ ἐπὶ σμίλακος καὶ θύμου καὶ πόας εὐώδους καὶ εἰς τὸ βιβλίον ἀποβλέποντι· ἐῶ λέγειν ὡς ὁ τὸ χωρίον ἐφ' ἡμισείας γεωργῶν πάσῃ τέχνῃ χαρίζεσθαί μοι πειρᾶται αὐτός τε καὶ γύναιον καὶ τὰ παιδία ποτὲ μὲν ἀσπαράγους εὐμεγέθεις, ποτὲ δὲ πηκτὸν γάλα, ποτὲ δὲ ἀρτίτοκα προσφέρων ᾠά. Οὐ μικρὰ μὲν οὖν καὶ ταῦτα δόξειεν ἄν τισιν· ὃ δὲ πολὺ τούτου μεῖζον ἡμεῖς εἰπεῖν ἔχομεν τοῦ χωρίου, ὅτι τὸν ἱερωσύνης ὑποδῦναι ζυγὸν οὐκ ἀναγκάζει τοὺς κεκτημένους· ἔστι γὰρ τῶν ἄνευ φροντίδος λεγομένων εὐεργετημάτων· τὰ δὲ τοιαῦτα καὶ μύσταις ὁμοῦ καὶ ἀμυήτοις εἴωθε δίδοσθαι. Οὐ μὴν ἀλλὰ καθ' ὥραν ἑκάστην σχεδὸν εἰς εὐχὰς ὁρμᾶσθαι προσήκει, ὕμνοις καὶ ᾠδαῖς τὸ

θείων γεραίροντα. Τοῦτο δὲ εἰ καὶ θεοσεβὲς ἅμα καὶ ψυχωφελὲς ἄλλως ἐστὶ (μεγίστη γὰρ ὁδὸς πρὸς ἀρετῆς ἄσκησιν καὶ σπουδαίου βίου κατόρθωσιν ἡ μελέτη τῶν θεοπνεύστων Γραφῶν· ἐν ταύταις γὰρ πρὸς τὰς μακαρίων πράξεις ἀνδρῶν οἱονεὶ πρός τινας εἰκόνας ἀφορῶντες ἐμψύχους τὴν εὐαρεστοῦσαν θεῷ πολιτείαν διὰ μιμήσεως ἀπομάττομεν)· ἀργαλέον μέντοι καὶ τοῖς κατηχουμένοις οἵῳ ἐμοὶ πολλὴν τὴν δυσχέρειαν ἔχον· οὐ γὰρ ἐφεξῆς τῶν εὐχῶν ἡ ἀκολουθία, οὐδὲ καθ' ἡμέραν ἡ αὐτή. Ἀλλ' Ἰλιόθεν σε φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν· τὰ μὲν γὰρ ἀπὸ τῶν κατ' ἀρχάς, τὰ δ' ἀπὸ τῶν πρὸς τῷ τέλει, τὰ δ' ἐκ μέσου τοῦ βιβλίου λαμβάνειν χρή· ἔτι τὰ σήμερον εὔχρηστα αὔριον ἄχρηστα· τὸ δὴ μαθεῖν τίνα τίσιν ἡμέραις ληπτέα καὶ πόνου πολλοῦ καὶ χρόνου δεῖται μακροῦ. Οὐ μὴν ταύτῃ γε ἀποδυσπετήσομεν, τὸν κάματον οὐχ ὑποφέροντες· ἀλλὰ θεοῦ γε χεῖρα ὀρέγοντος διακαρτερήσομεν ἄχρι τέλους. Τί οὖν ἄν τις εἴποι; Σὺ δέ, καλὲ Μάρκε, οἴκοθεν μὲν ἀπεδήμησας ἐν Ἰταλίᾳ παιδευθησόμενος ἐκεῖνα μάλιστα τῶν παιδευμάτων, ἐξ ὧν ἂν δύναιο σεαυτὸν ἀποδεῖξαι χρησιμώτατον ὄντα τῇ πατρίδι, καὶ κατά γε τὴν ἐμπορίαν ταύτην ἀπέλιπες μὲν γονέας ἤδη γεγηρακότας, ἀπέλιπες δὲ τὴν ἐρατεινὴν ὁμηλικίην τῶν φιλτάτων ἑταίρων, τῶν μὲν οὐκ ἐπικλασθεὶς κλαυθμυριζομένων, τῶν δ' ἐπιλαμβανόντων καὶ κατεχόντων μηδένα ποιησάμενος λόγον· ἔπειθ' ὥσπερ ἐπιλαθόμενος οὗ εἵνεκα δεῦρ' ἀφῖξαι, μᾶλλον δ' ὥσπερ σεαυτοῦ μηδὲν ἠδικηκότος ἀειφυγίαν καταγνούς, ἐπί τινος ἀβάτου πολυχνίου κατακλεισθεὶς οἷά τις ὃν θυμὸν κατέδων πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων ἀνδράσιν αὐθεκάστοις καὶ μήτε βίῳ μήτε πολι-

τείᾳ διαφέρειν, ἀλλὰ πρὸς ἀλλήλους μὲν ἀεὶ στασιάζουσι πρὸς πάντας τοὺς ἐπήλυδας ἄσπονδον καὶ ἀκήρυκτον πόλεμον ἀραμένοις τὰ πλεῖστα συνών· εἷς γὰρ ἀνὴρ οὐδεὶς ἀνὴρ, καὶ μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ. Καὶ οὐκ αἰσχύνῃ τὴν ἐλευθερίαν μὲν ᾗ ξυνετράφης ἀπεμποληκὼς, ἀναλίσκων δὲ τὸ πολυτελέστατον ἀνάλωμα τὸν χρόνον; εἴ γε νῦν μέν σοι ἐν Κάρποις ἀναγκαῖον εἶναι, μετ' ὀλίγον δ' εἰς Λουζαρίαν θεῖν, κἀκεῖθεν εἰς Μάντουαν μετέρχεσθαι· καὶ ὅλως μηδέποτε τοῦ κρατοῦντος ἀπολείπεσθαι κἂν ὁδοῖς κἂν ξενῶσιν ἑλληνικῶν ἀκροάσει μαθημάτων προσέχοντος. Ποῦ σοι τὸ γενναῖον ἐκεῖνο τῆς ψυχῆς ὃ τέως εἶχες, Μάρκε; ποῦ οἱ εὐέλπιδες τῆς διανοίας ἀναπλασμοί; ποῦ ὁ ἔρως τοῦ προκόπτειν ἐπ' ἀρετήν; Πάντα φροῦδα, πάντα οἴχεται· καὶ γὰρ δὴ καθημέραν μὲν ἀπομανθάνεις ἅπερ ἐκ παίδων ᾔδεις· πασῶν δ' ἀπογνοὺς τῶν ἐλπίδων, ἃς εἶχες ἐπὶ τοῖς λόγοις, ὡσπερεί τις εἵλως ἢ δάος αὐτόχρημα οὕτως ἐθελοκακῶς θητεύων ἀκλεὴς, ἵν' οὕτως εἴπω, καὶ νώνυμος, ὡς μεγίστην εὐδαιμονίαν ἡγεῖσθαι, ἣν τις ἐπὶ ξένης ἀγροῦ κύριος γένοιτο πλεθριαίου καὶ βραχὺ χρῆμα σιταρίου καὶ οἰναρίου πορίζοντος· οὕτως ἠπόρεις ἐν ταῖς μεγίσταις πόλεσι τῶν ἀναγκαίων, μᾶλλον δ' οἴκοι τῶν πατρῴων ἀμπέλων τε καὶ κτημάτων. Καὶ ἄλλοι μὲν, τὴν πατρίδα κινδυνεύουσαν ἀνάστατον ὑπὸ τῶν πολεμίων γενέσθαι προέμενοι, τῆς ἰδίας ἕνεκα ἀσφαλείας, ἐς τὴν βασιλίδα τῶν ἐν Ἰταλίᾳ πόλεων μετῴκησαν· εἶτ' ἐκεῖ μουσεῖον ἀνεῳγότες τοσοῦτον ἀπὸ τῶν λόγων κερδαίνουσι, καίτοι μόλις, ὦ θεοί, τὴν ἰδιωτικὴν τῶν Ἰταλῶν φωνὴν βαρβαρίζοντες, ὥστε μὴ μόνον γραϊδίων καὶ παιδαρίων κολοσυρτὸν τρέφειν ἔχειν, ἀλλὰ καὶ στρατιώταις

μισθὸν ἁδρὸν ἀπονέμειν ἐφ' ᾧτε τοῖς ἑκασταχοῦ τῆς Ἰταλίας Ἕλλησι διαζῶσιν ἀπειλεῖν, ὡς, ἢν Ἐνετιῶν ἐπιβῶσι, τὰ ἔσχατα πεισομένοις· σὺ δ' ἀρούρης (Ὁμηρικῶς εἰπεῖν) ἄχθος ἐτώσιον, ἄνω καὶ κάτω περισύρῃ καὶ προβατίου δίκην ἕλκῃ κλοιῷ τινι χρυσῷ τὸν αὐχένα δεθέντος· μήτ' ἄλλους ἐκ τῶν ἐνόντων ὠφελῶν, μήτε προκόπτων αὐτὸς, πρὸς δὲ τούτοις οὐκ ἐννοεῖς τὸν κοινὸν Ἕλλησι καὶ βαρβάρων τοῖς πλείστοις παραβαίνων νόμον, δι' οὗ τροφεῦσι χάριν ἐκτίνειν κεκύρωται· τὰ γὰρ δὴ γονέων οὔ σε δυσωπεῖ ἐπικουρίας τε τῆς σῆς δεομένων καὶ τὰ πρὸς γονέας ἀπαιτούντων γε δίκαια, καθάπερ ὁ νόμος καὶ ἡ φύσις κελεύει. Ὥρα οὖν σοι, Μάρκε, μὴ δόξαν περὶ σοῦ λάβωσιν οἱ ἄνθρωποι ὡς εἴης ὑπεύθυνος μὲν τοῖς ἐπὶ τῶν γεννησάντων κακώσει κειμένοις νόμοις, ἀγεννὲς δὲ καὶ ταπεινὸν αὐτόθεν ἀνδράποδον· ὅτι ξενιτεύειν ἄχρι γήρως εἵλου τῶν φιλτάτων ἀμελήσας, οὐ μὰ Δί' ἐπὶ λαμπροῖς καὶ μεγάλοις εὐτυχήμασιν, ἀλλ' ἐπὶ μισθῷ ἀεικελίῳ καὶ σαπρῷ, χείλεα μὲν ἴσως διῆναι ὑπερῴην δ' οὔτι διῆναι, καθ' Ἡσίοδον εἰπεῖν. Ταῦτα μὲν οὖν εἴποι τις ἂν ἢ ὅτι ἐγγύτατα τούτων. Ἐγὼ δὲ πρὸς πάντα μὲν ἀπολογεῖσθαι οὐκ ἂν ἐν τῷ παρόντι δυναίμην ἐν μυρίαις ἀσχολίαις ὤν, καίτοι πάνυ εὐπρόσωπον ἀπολογίαν προΐσχεσθαι καθ' ἕκαστον ἔχων· καθ' ὅλου δὲ καὶ συγκεχυμένας τὰς πλείους τῶν ἐπιτιμήσεων οὐκ ἀληθεῖς οὔσας οὑτωσί πως ἐλέγξαιμ' ἄν· ἐπείπερ οὐ δουλεύειν ἐστὶ τὸ θεοσεβεῖ καὶ φιλανθρώπῳ καὶ προσηνεῖ καὶ ὅλως εἰς πονηρίαν ἀνεπιλήπτῳ ἡγεμόνι συνεῖναι τῆς αὐτῆς κοινωνοῦντα τραπέζης καὶ σχεδὸν εἰπεῖν ἰσοτιμίας, ὑπὸ πάντων μὲν φιλούμενόν τε καὶ τιμώμενον, ὑπ' ἐνίων δὲ καὶ γυμναῖς ταῖς

κεφαλαῖς μονονοὺ προσκυνούμενον ὡς ἀγαπητὸν τοῦ κρατοῦντος διδάσκαλον, ἅπαξ μὲν τῆς ἡμέρας ἀναγινώσκοντα, τὸν δ'ἄλλον χρόνον ἤτοι τῶν φιλοσόφων ἀκροώμενον καὶ τοῖς συμφοιτηταῖς ἀφιλονείκως διαλεγόμενον, ἢ καθ' αὑτὸν ἐν δωματίῳ παντοδαπῶν περὶ ἄμφω τὼ λόγω βιβλίων καὶ νῦν ἐμφορούμενον, καὶ πολλῷ πλειόνων μετὰ μικρὸν ἐμφορήσεσθαι μέλλοντα, καὶ ὅλως πάντων εὐποροῦντα τῶν ἐπιτηδείων ἐν τοσαύτῃ καὶ ταῦτα τῶν καιρῶν ἀνωμαλίᾳ. Τὸ γὰρ δὴ λέγειν ὡς τὴν σύντροφον ἐλευθερίαν ἀπεμπποληκὼς, οὔτ' ἐς Πατάβιον ἀφικνεῖσθαι φιλοσοφήσων ἐπιμελέστερον, οὔτ' οἴκαδ' ἐπανελθὼν γονεῦσι τὰ τροφῶν ἀποδοῦναι δυνήσομαι χαριστήρια, λῆρος· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον, εἰ τῆτες μὴ δύναμαι, μηδ' ἐς νέωτα δυνήσεσθαι. Τί γὰρ ἐμποδὼν ἔσται; ὁ κύριος; ἀλλ' ἣν ἓξ μῆνας ὅλους, ὥσπερ νῦν ποιεῖ, τοῖς Ἑλληνικοῖς ἐμφιλοπονήσῃ λόγοις, ὅπερ εἰργάσατο τῶν φιλοσόφων τοὺς αὐτοῦ καθηγησαμένους κἀμὲ δὴ δράσει. Ἐκείνοις γὰρ τὴν καλήν γε νίκην ἐν διαλεκτικῇ καὶ φιλοσοφίᾳ νενικημένοις ὑπ' αὐτοῦ, πρὸς τῷ πᾶσαν τὴν ὀφειλομένην αὐτοῖς σύνταξιν ἀποδοῦναι, καὶ ὀχήματος δημοσίου (1) καὶ θεραπόντων μεταδοὺς τῶν πορευσόντων, ἐπέτρεπεν οἴκαδε χωρεῖν. Μηδεὶς τοίνυν μήτ' ἀσεβείας πρὸς τοὺς γονεῖς μήτ' ἀγνωμοσύνης περὶ τὴν πατρίδα γραφέσθω με· οὔπω γὰρ γεγήρακα· ἔγωγε γοῦν ἱκανὸν μὲν ἐν Ἰταλίᾳ διατρίψω χρόνον εἰ καὶ μὴ εὔκλειαν τῇ πατρίδι περιποιῶν, ἀλλ' οὖν τὸν Ὁμήρου νόμον τηρῶν, ἐφ' ὅσον δυνάμεώς τε καὶ σπουδῆς τοὐμὸν ἐξαρκεῖ· τοῦτο δ'ἐστὶ, μηδὲ γένος πατέρων

(1) Par la poste ou diligence.

αἰσχυνέμεν· τελευτῶν μὲν δὴ διανοοῦμαι (ξὺν θεῷ δ' εἰρήσεται) οἴκαδέ τ' ἀναστρέψαι καὶ γηροτροφῆσαι τοὺς γεννήσαντας καὶ καταλῦσαι τὸν βίον ἐπὶ τοῦ ποθεινοτάτου ἐδάφους, ἵνα μου τὸ σῶμα παρακατάθωμαι τῇ τεκούσῃ καὶ θρεψαμένῃ με γῇ, μὴ κἂν μετὰ θάνατον παρὰ τοῖς κάτω ξενιτείαν ἁλίσκωμαι. Ὑπὸ δακρύων οὐ δύναμαι πλείονα γράφειν. Ἔρρωσο, καὶ τὸν ἀδελφὸν ἡμῶν καὶ πολίτην κύριον Ἰωάννην τὸν Εὐέσπερον ὡς ἀπ' ἐμοῦ προσφώνησον. Ἀπὸ Κάρπου.

Voir la traduction de cette lettre plus haut, pages 30-36.

2.

Marc Musurus à son beau-frère Grégoropoulos.

Ἀδελφέ μου, ποθεινότατέ μου, εἴης μοι ὑγιαίνων. Ἐν οἷς μὲν εἴην ἐγὼ καὶ ὅπως στέργοιμι τοῖς παροῦσιν ὁ ἀποδιδοὺς ἄν σοι τὰ γράμματα διηκριβωμένος εἴποι. Ἐνθυμήθητι μέντοι, φιλότης, ἀπὸ σαυτοῦ οἷον τὸ ἀπωτάτω φίλων εἶναι καὶ γνωρίμων, καὶ ταῦτα μηδ' ὄναρ ἐλπίζοντα τὸ οὗ ἕνεκα. Τούτου γὰρ ἐλλείποντος, τἄλλα, εἰ καὶ τοῖς πολλοῖς ζηλωτὰ, ἀλλ' οὖν ἐστι πρὸς τὸν σκοπὸν ἐμποδών. Σὺ δ', ὦ ποθεινότατε, μὴ φείδου διὰ τῶν σῶν ἐπιστολῶν παραμυθίαν μοι παρέχειν τινά. Πάντως δ' οἶσθα τἀμοὶ καταθύμια. Τὰ δὲ γράμματά σου ὁ κύριος Ἄλδος

ἀποπεμπέτω. Τὰ τετράδια τοῦ Σιμπλικίου ἀγνοῶ τὴν αἰτίαν δι' ἣν ὁ δεῖνα οὐκ ἀποδοῦναί μοι βούλεται.

Ἐκ Κάρπου, ἀπριλλίου.

Μάρκος ὁ σός.

L'adresse porte : *Eruditissimo viro Joañi Gregoropylo civi Cretensi tanq. fri* (*fratri*) *bon.*

[TRADUCTION.]

Cher frère, l'objet de tous mes regrets, je te souhaite une bonne santé. — Celui qui te remettra cette lettre te dira où j'en suis de mes affaires et comment, quant à présent, je dois me contenter de ma position. Juge cependant d'après toi-même combien il en coûte d'être loin de ses amis et connaissances, et cela sans pouvoir espérer, même en songe, que cette absence aura sa raison d'être. Car, si cet espoir me fait défaut, le reste, quoique enviable pour la plupart des hommes, n'est plus qu'un obstacle à mon but. Il te faut donc, ami si regretté, redoubler de zèle pour que tes lettres m'apportent fréquemment quelque consolation. Tu sais très-bien ce qui me tient au cœur. Envoie-moi tes lettres par l'entremise de messire Alde. J'ignore le motif qui l'empêche de me remettre les cahiers manuscrits de Simplicius.

De Carpi, avril.

3.

Marc Musurus à Jean Grégoropoulos, comme à son frère très-cher, à Venise.

Αὐτόν σε νὴ τὰς χάριτας δοκῶ μοι νυνὶ βλέπειν, ἑταίρων Ἰωάννη φίλτατε, σκυθρωπάζοντα σχεδὸν καὶ τοιαῦτα μεμψιμοιροῦντα κατὰ σαυτόν. Πάλιν ἡμῖν ἥκει γράμματα· πάλιν ἀναβολαί· πάλιν αἱ προφάσεις ἐκ προχείρου· τάχα δέ σοι καὶ λέγειν ἐπέρχεται· Τίς δὲ πρὸς τοῦ Διὸς ἠνάγκαζεν αὐτὸν ἐξ ἑαυτοῦ ἐπαγγείλασθαι μηδενὸς παρακαλοῦντος; τί δ' εἰ μὲν διενοεῖτο Κάρποθεν ἀποδημεῖν, πλεῖν ἢ δεκάκις ἐπέστειλεν ἡμῖν ἀναμένειν; Ἀρξάμενος γὰρ ἀπὸ μέσου φθινοπώρου, ἐπειδὰν, ἔλεγεν, ὁ κρατῶν ἐς Ῥώμην ἐνθένδε λύσῃ, κἀγὼ παρ' ὑμᾶς ἀφίξομαι· ἐμποδισθέντος δὲ τοῦ κρατοῦντος, πάλιν ἔφασκες, ἱσταμένης ἀφίξομαι τεσσαρακοστῆς. Ἀλλ' αὕτη μὲν ἤρξατο καὶ ἐδιχοτομήθη καὶ νῦν λήγουσα φθίνει· ἐκεῖνος δ' ἔτι μέλλει. Ἀπαθὴς τῷ ὄντι καὶ ἄτεγκτος ἄνθρωπος· οὐδ' αἰσχύνεται μηδένα λόγον ποιούμενος τοσούτων καὶ τοιούτων ἑταίρων ἐκδεχομένων καὶ μονονοὺ κεχηνότων ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ἐπιφανείᾳ. Εἶεν· εἴτ' ἐλεύσεσθαι μέλλει εἴτε μὴ μέλλει, αὐτὸς ἰδέτω· ἐγὼ γὰρ αὐτὸν περιμένειν οὐκέτι θέλω. Καὶ ταῖς αὐτοῦ δ' ὑποσχέσεσιν ἀπὸ τῆς σήμερον οὐκέτι πιστεύσω· ἀλλὰ φένακα καὶ κόβαλον εἰς ἅπαν ἔργον ἡγήσομαι. Ἄλλους ἤδη παιζέτω. Πρὸς ἐμὲ δὲ κρητίζειν παυέσθω Κρῆτα καὶ αὐτὸν ὄντα· τί γάρ ἐστι τὸ κωλύον αὖθις; οὐ γὰρ δὴ

τὴν κρατοῦντος ἐξουσίαν αἰτιάσαιτ' ἄν· εἴπερ ὁ κρατῶν ἐν Φερραρίᾳ· ἐκτὸς εἰ μὴ τῷ σίτῳ πάλιν ἐγκαλεῖ μὴ δυναμένῳ πωληθῆναι. Κινδυνεύει γεγονέναι Διὸς βάλανος ὁ σῖτος οὗτος. Ἐπίσχες, Ἰωάννη· μηκέτι πάπταινε πόρσινον, φησὶν ὁ μελικτάς· μηδεμίαν ἄλλην αἰτίαν ἐρεύνα· αὕτη γὰρ ἡ ἄμεσος, ἧς οὐκ ἔστι πρεσβυτέραν ἀποδοῦναι. Ὅτι δὲ τοῦθ' οὕτως ἔχει καὶ ὁ διακομιστὴς τουτωνὶ τῶν γραμμάτων εἴποι ἄν σοι· ἀλλὰ καὶ ὁ τοῦ χρηστοῦ Ἄλδου κηδεστής· ἄνευ γὰρ χρημάτων ἐλθεῖν Ἐνετίαζε μάταιον. Τούτων δὲ πόρος ἔμοιγ' οὖν οὐκ ἔστιν ἄλλοθέν ποθεν οὐδεὶς ἤπερ ἀπὸ σίτου. Τούτου δὲ μὴ πωλουμένου, ἀναγκαῖον ἡσυχίαν ἄγειν· εἰ γὰρ μὴ τοῦτον εἶχε τὸ πρᾶγμα τὸν τρόπον, οὐκ ἂν τοιουτονὶ παραπεπτωκότα καιρὸν προηκάμην· ὁπότε τοῦ κρατοῦντος εἰς Φερραρίαν ἀπελθόντος ὁ χρυσοῦς ἀδελφὸς παρ' ὑμᾶς ἔρχεται θέας χάριν. Τούτῳ τοίνυν αὐτὸς ἠδυνάμην ἀσφαλῶς καὶ ἐντίμως συμπλεῦσαι. Ἀλλὰ τί κεν ῥέξαιμεν; οὐκ ἀκούεις καθημέραν τῶν πολλῶν ἀνθρώπων δογματιζόντων, ὡς ἡ Τύχης ἐπικράτεια τὴν ὑπὸ σελήνην μάλιστα τοῦ παντὸς μοῖραν διακοσμεῖ; Οὐκ οἶσθ' ὡς τῶν γραφέων οἱ σοφώτατοι παιδάριον αὐτῇ διδοῦσι κρατεῖν ὡς κυβερνώσῃ τὰ ἐν τῷ πόντῳ τῆς γενέσεως πλέοντα; καὶ τὸ παιδάριον ἐπὶ σφαίρας ἱδρύουσι; Πρὸς ταῦτα μὴ δυσφόρει μηδ' ἀγανάκτει· πεπεισμένος μὲν ὡς ἐγὼ πολλῷ μείζονι κατέχομαι πόθῳ τοῦ πάντας ἰδεῖν ὑμᾶς ἤπερ ὑμεῖς τοῦ μόνον ἐμέ. Τοῦτο δ' ἐναργέστερόν ἐστιν ἡμέρας· ὁ γὰρ ἐν πᾶσιν ὑμῖν καταμεμερισμένος ἔρως ὁλοφυῶς ἐντέτηκέ μοι προσπεσὼν μόνος μόνῳ· πεπεισμένος δ' ὡς οὐχ ἑκὼν ἑκάστοτε τὴν προθεσμίαν ὑπερβαίνω. Ὅλως δ' ἐκεῖνο

παρὰ σοὶ μηδὲν ἀξιώματος αὐτοπίστου διαφερέτω. Ὡς ἐγὼ πάντως ἐλθεῖν ὡς ὑμᾶς ἔγνωκα. Ἐλεύσομαι δ' ὅσον οἷόν τε θᾶττον. Εἴη δέ με ξὺν ὑμῖν τὴν ἀναβίωσιν ἑορτάσειν τοῦ θεοῦ. Ἀπὸ Κάρπου. Μουνυχιῶνος Δ^{η}.

Μάρκος ὁ σός.

L'adresse porte : *Eruditissimo viro Joanni Gregoropylo Cretensi uti fratri..... Venetiis in casa di M. Aldo apresso Santagostino.*

[TRADUCTION.]

Il me semble, mon très-cher ami, qu'abandonnant les Grâces tu te livres à la mélancolie et à l'assombrissement. — « Ah! voici encore des lettres de lui, encore des retardements, encore de nouveaux prétextes! » — et peut-être te vient-il à l'esprit de dire : — « Qui « donc, par Jupiter! l'obligeait à promettre ainsi sans « nécessité, s'il avait la pensée de quitter Carpi, et nous « mander si souvent de l'attendre? Déjà, au milieu de « l'automne, ne disait-il pas : Quand le prince partira de « Carpi pour Rome, j'irai vous voir »? — Le prince « n'ayant pu partir, tu disais de nouveau : — « C'est au « commencement du carême que j'irai.» Mais le carême « est commencé, déjà on en a dépassé la moitié ; il tou- « che même à sa fin; lui, cependant, toujours indiffé- « rent et insensible, retarde toujours, sans rougir de » ne tenir aucun compte de tant et de si bons amis qui « l'attendent et qui aspirent à le voir apparaître. Soit. « C'est à ce menteur de voir s'il veut venir; car, pour « moi, je ne saurais l'attendre, et désormais je ne « crois plus à ses promesses et je le tiens pour un « fourbe et un vrai farceur. Que d'autres soient sa dupe,

« mais qu'il cesse de faire le Crétois avec moi qui ne le « suis pas moins que lui. Quel est donc le nouvel em- « pêchement qui le retient encore? Il ne saurait ob- « jecter l'opposition du prince, puisque le prince est « à Ferrare; mais peut-être s'en prendra-il derechef « au blé qu'il n'a pu vendre : ce blé-là court grand « risque d'être le gland de Jupiter. »

Jean, c'en est assez : « ne porte pas plus loin ta vue », comme l'a dit le lyrique, et ne cherche pas d'autre cause : il n'y en a point. Le porteur de cette lettre t'en dira tout autant, ainsi que le beau-père (1) de l'excellent Alde; car venir sans argent à Venise, c'est sottise. Or je n'ai d'autre ressource que celle du blé; s'il n'est pas vendu, je ne saurais rien faire; autrement, je n'aurais pas négligé de profiter de l'occasion qui s'était présentée quand, le prince étant parti pour Ferrare, mon excellent frère est venu vous voir; je pouvais donc d'une manière sûre et honorable m'embarquer avec lui. Mais que faire? N'entends-tu pas chaque jour la plupart des hommes affirmant comme un dogme que la toute-puissance de la Fortune régit notre part du monde sublunaire? ne sais-tu pas que les plus grands peintres la font accompagner d'un petit enfant et qu'elle gouverne tout ce qui naît au monde? Et cet enfant, ils le représentent assis sur une sphère; ainsi donc ne t'indigne pas, et sois sûr que je ne suis pas possédé d'un désir moins vif de vous voir tous que vous de me voir moi seul. Cela est plus clair que le jour; car l'amour partagé en vous tous s'est concentré tout entier en moi seul à seul. Soyez convaincus que c'est malgré moi que je viole le terme fixé pour

(1) André d'Asola.

mon départ... Tiens cela pour un axiome qui n'a nul besoin de preuve. J'ai résolu de me rendre près de vous irrévocablement, et cela le plus tôt possible. Puissé-je fêter avec vous la Résurrection du Christ!

De Carpi, le 4 avril (munychion).

4.

Marc Musurus à son frère Jean Grégoropoulos.

Ἀδελφέ μου γλυκύτατε εἴης ὑγιαίνων καὶ αὐτῷ ὑγιαίνοντι.

Σὺ μὲν ἴσως θαυμάζεις τὴν ἐμὴν βραδυτῆτα, καὶ πάλιν με ἀσύστατον ἄνθρωπον ἀποκαλεῖς· ἐγὼ δὲ, ὦ φιλότης, οἷς μὲν ἅπαξ ἐγνώκειν ἐμμένω· οὐ γὰρ ἂν οὔτ' ἀπειλαῖς ἀποδειλιάσας οὔτε θωπεύμασι μαλθακισθεὶς μεταπεισθείην· ἐπεὶ δ' ὁ κρατῶν πᾶσάν τε τὴν ἀπόκρεων ἐν εὐφροσύναις καὶ εὐωχίαις χοροῖς τε καὶ κωμῳδιῶν θεωρίαις κατηνάλωσε, τοῖς περὶ τὸν κηδεστὴν αὐτοῦ χαριζόμενος καὶ τῆς μακαρίτιδος ταυτησὶ καὶ σφηκώδους μᾶλλον δὲ βατραχοφάγου τεσσαρακοστῆς ἐπεισφρησάσης, ἀῤῥωστεῖν εὐθὺς ἤρξατο καὶ οὔπω ἐράϊσεν ἄχρι τοῦ νῦν, ἀνάγκη πᾶσα μένειν ἦν· τό τε γὰρ ἀπιέναι λάθρα τῶν κρατούντων σφαλερὸν, καὶ τὸ ἅπαξ παραιτησάμενον τοῦ ἀπελθεῖν ἐξουσίαν ἀπαλλαγῆναι οὐ δυνατόν. Οὕτω γὰρ δύσκολός ἐσθ' ὅτε νοσεῖ, ὥστε μηδενὸς ἀκούειν διαλεγομένου τῶν περισκεπτομένων ἀνέχεσθαι. Οὐ μὴν ἀλλὰ ἐντὸς τριῶν ἢ τεττάρων ἡμερῶν ῥάων

ἔσται θεοῦ σώζοντος, εἰ χρὴ τοῖς νοσοκομοῦσιν αὐτὸν ἰατροῖς οὕτως ὑφισταμένοις πιστεύειν· ῥαΐσαντος δὲ τὰ πράγματα καλῶς διαθεὶς, ἐπανήξω ἑκόντος εἰ δυνατὸν τοῦ κρατοῦντος. Ἐπανήξω δὲ τάχιστα. Ταύτῃ τοι τὸν χρυσοῦν Βαπτιστὴν, τὸν παλαιὸν λέγω νεανίαν, ὀλίγας ἡμέρας ἔτι περιμεῖναί με παρακάλεσον. Εἰ μέντοι πάντως οὐ δύναται μένειν, παρακαταθέσθω σοι τὸ κιβώτιον καὶ τὼ τρίβωνέ μου. Ἔρρωσο καὶ τὸν ἥδιστον ἡμῶν ἑταῖρον καὶ πολίτην κύριον Ἰανοῦσον τὸν Εὐέσπερον προσφώνησον ὡς ἀπ' ἐμοῦ· ἔτι δὲ Τρύφωνα τὸν συνόντα τοῖς τοῦ ἄρχοντος Δονάτου υἱάσι καὶ πάντας τοὺς ἡμετέρους ἑταίρους. Ἀπόδος τὰ ἐγκεκλεισμένα γράμματα τῷ εἰρημένῳ Βαπτιστῇ μὴ πέμπων ἀλλ' αὐτὸς εἰ δυνατὸν ἐγχειρίζων. Αὖθις ἔρρωσο. Ἀπὸ Κάρπου. Μηνὸς μαρτίου ιδ$^{\eta}$.

Μάρκος ὁ σός.

L'adresse porte : *Perdocto juveni Joanni Gregoropylo Cretensi q; fratri carissimo. Venetiis, in casa de M. Aldo apresso santo Agostino dove se stampa.*

[TRADUCTION.]

Frère très-cher, sois en aussi bonne santé que moi. Tu t'étonnes de mes lenteurs et m'accuses encore d'inconstance dans mes projets; mais, mon ami, je n'en persiste pas moins dans mes résolutions, elles sauront résistèr aussi bien aux menaces qu'aux caresses. En ce moment, notre Prince, après avoir passé le carnaval (ἀπόκρεων) en joie et en festins, en danses et en comédies, pour fêter un de ses parents par alliance,

et à la suite du bienheureux mais amaigrissant carême [βατραχοφάγου — mange-grenouille] (1), est tombé tout à coup malade. Comme il n'est pas encore rétabli, il faut de toute nécessité rester ici, vu qu'il serait dangereux de s'en échapper à son insu ; et une fois la demande refusée, cette permission de partir deviendrait impossible, car il n'est pas de bonne humeur quand il est malade, et n'a pas la patience d'écouter ceux qui l'entourent. Mais dans trois ou quatre jours, si l'on en doit croire les médecins chargés de le guérir, cela sera plus facile ; plaise à Dieu ! Une fois le prince rétabli, et dès que j'aurai tout bien disposé, je reviendrai avec son agrément et cela au plus vite. Je t'engage donc à inviter le jeune et tout dévoué Baptiste, je veux dire le *petit père*, de m'attendre encore quelques jours. Si pourtant il ne pouvait absolument rester, il devra te remettre mon coffret et mes deux manteaux. Adieu donc ; salue de ma part mon camarade et concitoyen Ianousos Évespère et aussi Tryphon, le gouverneur des fils du

(1) Carpi, peu éloigné de Mantoue, est probablement un lieu très-marécageux. Le carême des Grecs est extrêmement rigoureux ; pendant toute la quadragésime (ἡ τεσσαρακοστή), on est astreint à ne manger ni viande, ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile, ni œufs. On doit donc se borner au pain, aux légumes cuits dans l'eau, au kaviar (ou petits œufs d'esturgeon) et aux olives ; cependant les grenouilles et les huîtres sont les seules choses vivantes dont il soit permis de se nourrir. Lorsque j'entrai au collége de Cydonie, le carême était commencé depuis dix jours ; je dus donc, pendant trente jours, m'astreindre à ce régime. Mais on me permit de ne pas m'abstenir de l'huile, et comme dans les îles de Mosconni, situées en face de Cydonie, les huîtres sont excellentes et en grande abondance, je variais les plaisirs très-restreints pour mon appétit, en les mangeant soit cuites, soit crues. Mais quelle joie lorsque les crécelles, les coups de fusil, les pétards, annoncent à minuit précis la fin du carême ! J'en ai fait mention dans mes *Notes d'un voyage dans le Levant.*

doge Donato, et tous nos camarades. Donne les lettres ci-incluses audit Baptiste, en les lui remettant toi-même et non par un autre. Adieu.

De Carpi, le 14 mars.

Ton ami, MARC (MUSURUS).

5.

Marc Musurus à Zacharias Calliergi.

Ἀδελφὲ, κύριε Ζαχαρία, εἶδον τὸν Μαΐστρο Λεωνίκαινον ἐν ᾗ ὥρᾳ ἐνταῦθά γε ἀφικόμην· ἔδειξέ μοι ὅσα εἶχε τοῦ Γαληνοῦ· εἰσὶ δὲ τὰ περιεχόμενα ἐν τῷ πίνακι τῷ ἐντὸς τῶν γραμμάτων τουτωνὶ κεκλεισμένῳ. Ἔχειν δέ φησι καὶ ἄλλα, ὧν τὰς ἐπιγραφὰς δηλώσω σοι ἐπειδὰν τῷ γέροντι δόξῃ. Ταῦτά γε μὴν τὰ ἐν τῷ πίνακι τετράδιά ἐστι τριάκοντα στίχους καθ' ἑκάστην σελίδα καὶ πεντήκοντα γράμματα καθ' ἕκαστον στίχον ἔχοντα· γέγραπται δὲ τὰ μὲν παρ' ἐμοῦ νέου ὄντος ἐν Φλωρεντίᾳ, τὰ δὲ παρ' Ἀλεξάνδρου τοῦ Εὐημέρου. Διώρθωται μέντοι πάντα, ὡς ἐγὼ ἐθεασάμην, παρὰ τοῦ σοφοῦ γέροντος, ὃς, εἰ πάντως ἐγνώκατε ταῦτα τυποῦν, τοσούτου ὑμῖν πωλήσει, ὅσου αὐτὸς ὠνήσατο· ὠνήσατο δὲ τέσσαρα τετράδια, τουτέστι φύλλα λϐʹ, χρυσίνου· τοσαῦτα ζητεῖ, καὶ σύ μοι τί διέγνωκας ἀπολογήθητι.

Ἐκ Φερραρίας, καʹ Ἰουλίου 1499.

Τὸν χρυσοῦν μου ἀδελφὸν κύριον Ἰωάννην χαιρέτισον καὶ φίλησον ἀπ' ἐμοῦ.

Μάρκος ὁ σός.

Au dos: *Egregio et erudito viro domino Zacharie Calergi* (sic) *impressori librorum græcorum diligentissimo.*

[TRADUCTION.]

Mon cher Zacharias, à l'instant de mon arrivée ici, j'ai rencontré maître Leonicénos (1), qui me montra tout ce qu'il possédait des écrits de Galien, dont le contenu se trouve dans la liste ci-jointe; il dit en avoir encore d'autres, dont je te donnerai les titres quand il plaira au *Vieillard*. Les cahiers indiqués dans ma liste ont trente lignes à la page et cinquante lettres à la ligne. De ces cahiers, j'ai copié les uns, étant encore jeune, à Florence; les autres l'ont été par Alexandre Évhémère (Bondini). Le tout a été corrigé, comme je l'ai vu, par le *docte Vieillard* (Leoniceno). Si vous êtes décidés à l'imprimer, il vous le cédera au prix d'acquisition; or, il a acheté le cahier de quatre feuilles, c'est-à-dire trente-deux pages, un ducat d'or : c'est ce même prix qu'il demande. Tu me feras connaître la décision.

De Ferrare, 21 juillet 1499.

Embrasse de ma part mon excellent frère Jean.

L'adresse porte : Au docte et célèbre Zacharias, imprimeur très-zélé de livres grecs. Venise, en la boutique de Antoine [Calliergi], libraire.

(1) Nicolas Leoniceno, médecin de Ferrare. — Voir plus haut, p. 88.

6.

Marc Musurus à son frère Grégoropoulos.

Ἀδελφέ μου ἠγαπημένε ὑγιαίνων εἴης ὡς χρῄζεις. Θαυμάζεις ἴσως διὰ τίν' αἰτίαν οὐκ ἀπεκρινάμην σοι· γίγνωσκε, ἀδελφὲ, ὅτι δυσὶν ἡμέραις ὕστερον τοῦ κομίσασθαί με τὰ γράμματά σου σφοδρὸς ἐπέσκηψέ μοι καὶ συνεχὴς πυρετὸς, ὥστε με τὰς πύλας αὐτὰς ἀράξαι τοῦ φρικωδεστάτου πάντων θανάτου· οὐχ οὕτω δέ με λυπεῖ αὐτὸ τὸ θανεῖν, πῶς γάρ; χρέος ὂν ὀφειλόμενον, ὡς τὸ ἐπὶ ξένης καὶ συγγενῶν καὶ φίλων ἐρημίᾳ καταστρέψαι τὸν βίον. Νῦν μέντοι ῥαΐσας θεοῦ σώζοντος καὶ τῇ θεομήτορος ἐπικουρίᾳ ἐπιστεῖλαί σοι διέγνωκα δηλῶν ταῦτά τε, ἃ προέγραψα, καὶ ὅτι ἡδέως ἂν σου πυθοίμην πρῶτον μὲν εἴ τις τῶν ἡμετέρων πολιτῶν ἀφίκετο νεωστὶ παρ' ὑμᾶς, ἔπειτα δὲ περὶ τοῦ τῶν ἡμετέρων δεσποτῶν στόλου· οἱ γὰρ ἐνθάδε ἄνθρωποι οὐκ οἶδ' ὅ τι δυσφημοῦσιν. Εἴ τι γοῦν εἴ τι βέβαιον καὶ ἀναμφισβήτητον, ἐκεῖνο δήλου. Πρὸς δὲ τούτοις πῶς τὰ τῶν τύπων προχωρεῖ· πότερον ἐπεχειρήσατε τοῖς Γαληνοῦ; ἢ τοῖς ἐξηγηταῖς ἔγκεισθε μόνοις; τίνας τε νῦν τυποῦτε τῶν ἐξηγητῶν, τὸν Σιμπλίκιον ἐκτελεσάντων; πρὸς δὲ τούτοις εἰ ὁ κύριος Γεώργιος ὁ Μόσχος παρ' ὑμῖν μένοι· ἢ ἀπῆλθε παρὰ τὴν μητέρα; καὶ εἰ ἀπῆλθε, διὰ τίν' αἰτίαν; πότερον ὑμῶν διορθωτοῦ μὴ χρῃζόντων; ἢ ἐκείνου μὴ στέργοντος οἷσπερ ὑμεῖς αὐτῷ προσφέρετε;

Ἵνα δὲ μὴ καθέκαστα λέγων διατρίβω, δέομαί σου,

ἀδελφὲ χαριέστατε, τρὶς καὶ τετράκις ἀκριβέστατά μοι δηλῶσαι περὶ πάντων τῶν ἑκατέρῳ ἡμῶν ἀνηκόντων ὅσα γε ἐς πατρίδα καὶ τύπους ἥκει. Τὰ δὲ γράμματά σου δὸς τῷ εὐγενεῖ καὶ σπουδαίῳ νέῳ Πέτρῳ Πέμπῳ· αὐτὸς γὰρ ἡμῖν πρὸς ἡμᾶς ἀσφαλέστατα πέμψει.

Τὸν ἀδελφὸν ἡμῶν καὶ φίλον κύριον Ζαχαρίαν πανοικὶ προσφώνησον καὶ ἀπ' ἐμοῦ.

Εἰπὲ ἀπὸ λόγου μου τοῦ κυρίου Νικολάου τοῦ Βλαστοῦ, ὃν χαιρετῶ, ὅτι ὁ Μαΐστρο Νικολὸ Λεωνίκος σαστὶν (1) ἤθελεν ἀπάνω στὰ καδέρνα τοῦ Γαληνοῦ σὰν θέλῃ αὐτὸς, μόνον νὰ τὸν κάμῃ σίγουρον ὅτι νὰ τὰ σταμπάρῃ· διότι δὲν τὰ σταμπάροντας δὲν τὰ θέλει δώσει οὐδὲ δουκᾶτον στὸ φύλλον· καὶ περὶ τούτου, ἂν χρήζῃ, ἂς μιλήσῃ τοῦ Μισσὲρ Πέτρο Πέμπω, καὶ ἐκεῖνος κατορθώσῃ τὸ πᾶν (2).

Ἐκ Φερραρίας, σεπτεμβρίου ζ′ (ἑβδόμῃ).

Μάρκος ὁ Μουσοῦρος.

Au revers de la lettre est écrit de la main de Musurus : Τῷ χαριεστάτῳ καὶ σπουδαίῳ ἐν νέοις κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Γρηγοροπούλῳ καὶ ἀδελφῷ καὶ φίλῳ ποθεινοτάτῳ.

Venetiis. Accante ai cente (*sic*) chieri in casa dove se stampa in greco.

[TRADUCTION.]

« Tu t'étonnes peut-être de mon silence ; sache, frère, que deux jours après la réception de ta lettre une fièvre violente et continue m'a conduit aux portes

(1) Σᾶς τὴν.
(2) Ce dernier paragraphe est écrit en langue vulgaire.

de la mort. Mourir n'est pas ce qui m'attriste, c'est une dette commune, mais c'est d'achever ma vie sur une terre étrangère, isolé de mes amis, privé de mes parents ! Maintenant sauvé par la grâce de Dieu et de sa sainte mère, je t'expliquerai ce dont je t'avais déjà informé, et te prie de me dire s'il est arrivé de Grèce, depuis peu, quelques-uns des nôtres et où en est l'expédition des souverains qui doivent nous protéger ; ici on fait courir de faux bruits. Si tu sais quelque chose de clair et de certain, informe-m'en. Dis-moi aussi comment marche l'imprimerie ; avez-vous entrepris le Galien, ou bien concentrez-vous vos efforts sur les commentateurs? Lesquels d'entre eux sont sous presse, maintenant que vous avez fini *Simplicius?* Georges Moschus reste-t-il, ou est-il allé chez sa mère? S'il part, pour quelle cause? Est-ce chez vous surabondance de correcteurs? ou bien vos offres ne lui conviennent-elles pas? Je t'en prie, cher frère, et t'en supplie trois et quatre fois, informe-moi en détail de tout ce qui nous intéresse également : *notre patrie et la typographie.*

« Donne tes lettres au jeune et zélé Pierre Bembo ; par lui elles me parviendront sûrement. Amitié à notre ami Zacharias (Calliergi) et à toute sa famille.

« Dis de ma part à Nicolas, fils de Blastos, que je le salue; et que maître Nicolas Léonicos fera, quant aux cahiers de Galien, ce qu'il désire, pourvu qu'il lui donne l'assurance qu'ils seront imprimés, attendu que, si on ne les imprimait pas, il ne les donnerait pas même pour un ducat la feuille ; et, à ce sujet, qu'il s'entende avec messire Pierre Bembo, qui arrangera le tout.

« Ferrare, le six septembre (1499).

Marc Musurus. »

7.

Marc Musurus à Nicolas Blastos.

Τῶν Ἑλληνικῶν βιβλίων, Νικόλαε φίλτατε, εὐπορεῖν τοῖς πλείστοις μὲν οὐκ ἐνῆν, μάλιστα δὴ καὶ εἴ τις τῶν περὶ ἀρετὴν θερμότερος πένης δ' ἄλλως· οὕτω γὰρ τοῖς βιβλιοτάφοις ἐδόκει ἄριστα καὶ σπουδῆς ἄξια δρᾶν, ὡς οὐ μόνον αὐτοὶ σπουδάζειν ἅπαντα καὶ θεωρεῖν κατηπείγοντο, καὶ τοὺς ἄλλους μεταδιδάσκειν ἐπαίνου καὶ παντοδαπῆς φήμης χάριν (οἱ γὰρ αὐτοὶ ἡνίκα τι μικρὸν διασαφηνίζωσιν ὑφαιρούμενοι παρὰ τῶν ἐν ταῖς βίβλοις, ὡς θεοὺς αὐτοὺς νομίζουσι, καὶ ὑπὸ πάντων θαυμάζεσθαι καὶ προσκυνεῖσθαι ἀξιοῦσι, καὶ τῷ δακτύλῳ δεικνύουσιν οὗτός ἐστιν ἀκούοντες παρ' αὐτῶν, ὃς ἐξήγησίν τινα εὐπρεπῆ εἰς τὰ Πινδάρου ἐξέθετο καὶ ἱστορίαν ἀκριβῆ περὶ τὰ Ὁμήρου, καὶ εἰς ἄλλων τι δυσεύρετον καὶ δυσνόητον, ἀλλὰ μηδὲ τοπαράπαν κἂν μικρόν τι ἐπινεῦσαι (ἐπικλῖναι) πρὸς τὸ βιβλίον τοῖς ἄλλοις συγχωροῦσι· καὶ κατὰ τὸ πεπαροιμιασμένον, κύων ἐπὶ φάτνῃ συντελοῦσιν· ἐκείνη γὰρ οὔτε ἐσθίειν ἄχυρόν τι ἐνείθισται, οὔτε τοὺς πώλους ἐᾷ. Ὅμως δὲ, ὡς ἡ Θηβαία λύρα, Ἐσθλῶν γὰρ ὑπὸ χαρμάτων πῆμα θνάσκει παλίγκοτον δαμασθὲν, ὅταν θεοῦ μοῖρα πέμπῃ ἀνεκὰς ὄλβον ὑψηλὸν, τὶς ὡς εἴπω θεοῦ νεύματι ἔτος δέκατον τουτὶ ὠφελεῖν καὶ εἰς φῶς ταυτὶ ἀνακομίσειν οὐκ ἐπαύσατο, ὃς, εἰ ὁπόσους καὶ ὁποίους μόχθους ἐτολύπευσε βουλοίμην διεξελθεῖν, οἶμαι τὸν σύμπαντά μοι αἰῶνα παρελθεῖν.

Voir la traduction plus loin, à la p. 556.

8.

Marc Musurus à Nicolaos Blastos.

Μάρκος ὁ Μουσοῦρος τῷ ἐπιεικεῖ ἀνδρὶ Νικολάῳ τῷ Βλαστῷ εὖ πράττειν.

Συνήδομαί σοι, Νικόλαε, διαφερόντως ἐφ' οἷς οἱ πλεῖστοι τῶν φιλολόγων ἐξηρτημένοι τῆς σῆς ἤδη ψυχῆς τὰ σὰ διὰ παντὸς ἄγουσι καὶ λόγου καὶ θαύματος· οὐχ οἱ μὲν οἱ δ' οὔ, ἀλλ' ἅπαντες ἑξῆς ὁμοίως· οὕτω γάρ σε καὶ μεγαλοφυΐᾳ διαφέρειν καὶ φρονήματος Ἑλληνικοῦ μετεσχηκέναι κηρύττουσιν, ὥστε τῶν ἔναγχος ἐξευρημένων ἐν ταύτῃ τῇ πόλει τύπων μηδεμίαν ὑπερβολὴν καταλελοιπέναι τοῖς ὕστερον ἐπὶ κάλλει δοξάντων, μὴ διὰ τοῦτο κατεῤῥαθυμηκέναι, προσχήματι τοῦ δυσαντίβλεπτον ὑπειλῆφθαι τὸ φθάσαν· ἀλλὰ τὰ τοιαῦτα τῆς ῥᾳθυμίας ἡγησάμενον ὑποκορίσματα, τοῖς πρεσβυτέροις ἐνατενίσαι· ἐπ' ἐλπίδι τοῦ δυεῖν θάτερον, ἢ κατορθώσαντα τυχεῖν τοῦ σκοποῦ καί τι δοῦναι τοῖς ἔπειτα διήγημα, μέγα μὲν εἰς δόξαν ὑμετέραν, μέγα δὲ εἰς κοινὴν τοῦ γένους ὠφέλειαν· ἢ σφαλέντα τῆς ὑποθέσεως, τοῖς γοῦν ἐζηλωκόσι τὰ εὖ ἔχοντα παραπλησίως ἐπαινεθήσεσθαι· διά τοι ταῦτα παρὰ πᾶσι ψῆφος ἠνέχθη μηδενί σε δεῖν τῶν πρωτείων ἀμφισβητοῦντι παραχωρεῖν ἐπὶ κάλλει χαρακτήρων καὶ τῶν ὅσα γε εἰς τὴν τέχνην ἥκει πάσης ἀνωτέρᾳ μικρολογίας εὐπορίᾳ. Τῶν μὲν τοίνυν φιλολόγων ἄλλος ἄλλο τι τῶν σῶν ἐπαινείτω· πάντως δὲ ἀρκέσεις γλώσσαις πολλαῖς μεριζόμενος· ἐγὼ δὲ πρὸς μὲν τὸ σεμνύνειν τὰ σὰ, οὐκ ἂν ἐμαυτὸν καθείην, οὐκ ἀγνοῶν

κρείττω τε εἶναι ἢ κατὰ λόγου δύναμιν ἡμετέρου τὸν εὐφημούμενον καὶ γραφίδος οὐκ ἐπιστολιμαίας ἀλλ' ἐναγωνίου δεόμενον. Ἃ δὲ καὶ συνοίσειν οἶδα τοῖς ἀκροασομένοις λεχθέντα, ἐγώ τε παρὰ τἄλλα θαυμάσας ἔχω, ταῦτ' εἰπεῖν οὐδὲν κατοκνήσω· ἵνα γὰρ μηδεὶς ἐκεῖνο κωμῳδεῖν ἔχῃ, ὡς ἄρα σὺ τοὐλλιπὲς τῆς διορθώσεως ἐπενόησας εὐπρεπέστατα θεραπεύειν κομμωθέντων ὑπερφυεῖ πολυτελείᾳ τῶν βιβλίων εἰς νόθου κάλλους ἐπίδειξιν, ἀλλ' ἢ τοὖργον ἐξάπαντος ἀνεπίληπτον, οἰκειότατα σεαυτῷ προσηγάγου τὸν Ζαχαρίαν, ἅτε δὴ φύσεώς τε δυνάμει καὶ μελέτης ἀσκήσει συχνῇ τὰ περὶ τὴν τέχνην εἴπερ τις ἄλλος ἐξακριβώσαντα· καλῶς ποιῶν· οὗτος γὰρ λαμπρὸν οἴκοθεν ὄντα σε, λαμπρότερον ἐργάζεται τῇ συνεργίᾳ· πάντως δὲ οὐδὲν θαυμαστὸν ὅπου γε οὐδ' Ἡρακλῆς ἐκεῖνος ὁ μέγας οὐκ ἂν ἐγεγόνει τοσοῦτος, εἰ μὴ τὸν ἀδελφιδοῦν ηὐτύχει συμπονοῦντα καὶ συναγωνιζόμενον. Ἓν μὲν εἴρηταί μοι τῶν σῶν παρ' ἐμοὶ θαυμαστοτάτων· εἶδον δὲ, ὅτι πολλὰ καὶ παντοδαπὰ βιβλία δημοσίᾳ τοῖς πᾶσι προθεῖναι διεγνωκὼς, κἀνταῦθα τὴν ἀταξίαν ἀπέφυγες· οὐ γὰρ ἀπὸ τῶν θεωρητικῶν καὶ τῶν ἐπ' αὐτῇ τῶν ἐπιστημῶν τῇ ἀκροπόλει κατήρξω, ἀλλὰ τῶν παρὰ τὴν πύλην αὐτὴν μυσταγωγούντων τὰς σῶν εἴτε ἀμαθῶν εἴτ' ὀψιμαθῶν διανοίας, καὶ ταύταις, ἐπειδὰν ἱκανῶς ἕξωσι τῶν προπαιδευμάτων, ἤδη τοῖς ἀρίστοις ὁμιλεῖν ποιηταῖς καὶ πρόσω χωρεῖν ἀσφαλῶς ὡς μεμνημέναις ἐπιτρεπόντων· καὶ τὰς βίβλους ἀνελίττειν εἴθ' ὑποδιδασκάλους εἴτε καὶ μή· ὁ γὰρ ἓν τοῦτο κεκτημένος εἴτε κέρας Ἀμαλθείας αὐτὸ καλεῖν παντοίοις καρποῖς ὑπερβρύον, εἴτε κηρίον, εἴτε κήπους Ἀδώνιδος βού-

λοιο (1), τὴν ἐπιτομωτάτην ἐβάδισε· πᾶσαν γὰρ ἔχειν ἐν ἑαυτῷ τὴν Ἑλλάδα νομιζέτω· καὶ μηκέτι πόρσινον (πόρσιον) ἄλλο παπταινέτω, εἴποι ἂν ἡ Θηβαία λύρα (2)· ἢ γὰρ οὐδεμία περίεστιν ἢ κομιδῇ ὀλίγαι τῶν παρὰ ποιηταῖς τραχειῶν καὶ σκληρῶν λέξεων, ἃς ἐτυμολογικώτερον οὐκ ἀναπτύσσει καὶ σαφηνίζει, οὐ δυσευρέτως, ἀλλὰ κατὰ τὸ ἐφεξῆς τῶν στοιχείων τὰ ζητούμενα τοῖς διεξιοῦσι ῥᾳδίως ἐκποριζόμενον ὥστε μηδένα τῷ συνεχεῖ καὶ ὁμοιοτρόπῳ τῆς ἀναγνώσεως ἀποκναίειν· ἀλλὰ ποτὲ μὲν μύθοις ποτὲ δ' ἱστορίαις οὐ κατημαξευμέναις, ἀλλὰ σπανίως εὑρισκομέναις ἐκ παραδρομῆς τὸν μετιόντα διαναπαύειν· καὶ μὴν διορθώσεως ἐντελοῦς αὐτὸ τετυχηκέναι νομίζω, εἴπερ ἐγὼ Ζαχαρίου τὸ φιλόπονον οἶδα. Εἰ δὲ μίκρ' ἄττα τινὲς ἐκφαυλίσουσι παραθρέξαντά που, τοῦτ' ἐκεῖνο μηδὲν ἐπανέρῃ, μηδὲ διστάσῃς, τοῦ πονηροῦ κόμματος οὗτοι· ἀγνώμονες ἄνθρωποι· αὐτόχρημα θιασῶται τοῦ Μώμου καὶ μιμηταί· ὅς γε τὰ μὲν ἄλλα τῆς Ἀφροδίτης οὐκ εἶχε κατηγορεῖν· ἓν δὲ μόνον ἀποστέργειν ἔλεγεν ὅτι τρύζον αὐτῆς τὸ σανδάλιον, ὀχληρὸν εἴη τοῖς ἀπαντῶσι τῷ ψόφῳ· ἀλλὰ γὰρ ὡς εὔχρηστον, ὡς ἐπωφελὲς, ὡς ἀναγκαῖον, ὡς εὖ μάλα διωρθωμένον εἴη τὸ βιβλίον, ἄτοπον ἴσως εἴη πολλὰ λέγοντα διατρίβειν· ἔξεστι γὰρ τῷ βουλομένῳ, τὴν

(1) La *Corne d'Amalthée* et les *Jardins d'Adonis* ont été imprimés par Alde en 1496. L'*Etymologicon mega* a été imprimé par Calliergi en 1499.

(2) . . . . . μηκέτι
πάπταινε πόρσιον,
εἴη σέ τε τοῦτον
ὑψοῦ χρόνον πατεῖν.
Olymp. I.

πρώτην σκεψαμένῳ σελίδα, καὶ περὶ τῶν ἐφεξῆς εἰκαστῇ βελτίστῳ γενέσθαι. Πολλῶν τε οὖν ἄλλων εἵνεκα καὶ τοῖν δυεῖν τούτοιν ὧν προσεχῶς ἐμνήσθην, ἄκουσμα περισπούδαστον ἐγένου τοῖς φιλολόγοις· ὃ μεγίστης ἐμὲ θυμηδίας ἐνέπλησεν· εἰκότως· ὅρος γὰρ οὗτός ἐστι φιλίας ὡς παρ' ἐμοὶ κριτῇ φιλοσοφώτατος· κοινὰ προκεῖσθαι πάντα τὰ τῶν φίλων· εὖ τε καὶ ὡς ἑτέρως ἔχοντα· ποίει τοίνυν παραπλήσια τούτοις, ἐξ ὧν σοὶ μὲν ἔσται κλέος ἀείμνηστον, ἐμοὶ δὲ μέγα φρονεῖν τοιοῦτον ἔχοντι φίλον ἐξέσται· εἰ δὲ δεῖ τι καὶ κατὰ τὸν σοφὸν πρὸ λυρᾶν ᾆσαι Πίνδαρον εἰπεῖν, χρυσέας ὑποστήσας εὐτυχεῖ θαλάμῳ κίονας, ἐπείχθητι καὶ θεητὸν πῆξαι τάχιστα μέγαρον (1).

Ἐῤῥωμένος διαβιῴης πανοικὶ φίλων ἄριστε.

Sans adresse.

Voir pour la traduction, p. 558.

9.

Zacharias Calliergi à Jean Grégoropoulos.

Φίλων περιπόθητε Κῦρ Ἰωάννη· Ὑγιαίνων μετὰ πάσης τῆς φαμηλίας, καὶ καλῶς ἔχων, ὑγιαίνειν καί σε Κυρίῳ εὔχομαι μετὰ πασῶν τῶν ἡμετέρων. Δέομαί σου ἴσα θεῷ, ὅτι νὰ ἀποστείλῃς τὴν ἐντὸς ἐπιστολὴν εἰς τὰς χεῖρας τοῦ ἀδελφοῦ μας Κυροῦ Μάρκου τοῦ Μουσούρου, τὴν ὁποίαν γράφω ἀπὸ μέρους τινός του φίλου εἰς αὐτὸν, καὶ ἂν ἠξεύρῃς τίποτες δι' αὐτὸν ἢ μένει ἢ ἔρχεται πρὸς ἡμᾶς, παρακαλῶ

(1) Pindare, Olymp. 6.

σε νὰ γράψῃς καὶ πέμψον τὴν ἐπιστολὴν εἰς τὸ Βούργῳ Τζόκον εἰς τὰς χεῖρας τοῦ Ζαχαρίου τοῦ Ῥωμαίου, λέγω, ἀντικρὺ τοῦ πηγαδίου, ἄλλον οὐχί. Ὑγίαινε καὶ καλῶς ἔχε.

Γράψον τὴν ἐπιγραφὴν αὐτὸς τῆς ἐπιστολῆς. Διά τινα γὰρ ἐγὼ αἰτίαν οὐκ ἔγραψα.

Ζαχαρίας ὁ σὸς ἑαυτὸν παραδίδωσιν:

Μηνὸς Μαΐου θῳ.

L'adresse porte : *Sia dada in mano del Zuane Gligolopulo nostro correttore da misser Aldo Romano.*

[TRADUCTION.]

Mon très-cher Jean, moi et ma famille nous nous portons bien ; je fais des vœux au ciel, moi et tous les miens, pour qu'il en soit de même à ton égard. Je te prie au nom de Dieu de faire remettre à mon frère Marc Musurus la lettre ci-incluse que je lui écris de la part d'un sien ami, et si tu sais quelque chose sur lui, soit qu'il reste, soit qu'il nous arrive, je te prie de m'écrire et d'envoyer ta lettre au bourg de Tzoko pour qu'elle soit remise aux mains de Zacharias le Romain (1), en face du puits, et pas à d'autre. Adieu, porte-toi bien.

Écris toi-même la suscription de la lettre *ci-jointe;* je ne l'ai pas écrite pour certain motif.

Ton cher Zacharias se confie à toi.

9 mai.

L'adresse porte : « Cette lettre devra être remise à notre ami Grégoropoulos, correcteur chez messire Alde le Romain, à Venise.

(1) Je ne puis deviner à quoi fait allusion cette désignation de *Romain* donnée ici à Calliergi.

10.

Zacharias Calliergi à Jean Grégoropoulos.

Αἶνος τῷ Θεῷ. Μηνὸς Αὐγούστου κϐ'.

Ὅσον οὐκ εἰπεῖν τὰ σὰ ἰδὼν ἐχάρην, φίλων περιπόθητε, γράμματα· τῇ μὲν, μαθὼν τὸ ὑγιαίνειν σὲ καὶ καλῶς ἔχειν· δεῖ γὰρ τοὺς ὄντως φίλους, φίλων τοιούτων καλῶς ἐχόντων, ὑπερήδεσθαι· τῇ δὲ, κατὰ τὸ εἰωθὸς, χαριεντιζόμενόν σε προσφωνοῦντά τε τοῖς φίλοις ἡμῶν τὸ χαῖρε, καὶ τῇ παρὰ τῷ φρέατι, ἥτινι προφάσει τὰ σὰ χρώμενος, ὡς ἀπὸ σοῦ τὸ χαῖρε, προσεῖπον· τοὺς χάρτας πάνυ καλοὺς παρὰ τοῦ ἡμετέρου κυροῦ Ἰωάννου Πέτρου εἰληφὼς, οὐ μετρίας σοι τὰς χάριτας ἔχω· τ' ἀργύριον δ' ὃ ἀνήλωσας, λαϐὲ παρὰ τοῦ ἡμετέρου ἱερέως Βαπτιστοῦ, εἰ ἐπώλησε τοὺς Μουσαίους, εἰ δ' οὐκ ἐπώλησε, παρ' ἐμοῦ μετ' οὐ πολὺ παρόντος σὺ λήψῃ. Τὸν σοφόν τε καὶ λόγιον Γαϐριῆλον ὡς ἀπ' ἐμοῦ ἀσπάζου, καὶ λέξον αὐτῷ ὅτι τὰ τετράδια ἐξεγράφη· ἅμα τε κυρὸν Σκιπίωνα Καρτερόμαχον τὸν ἡμέτερον, καὶ τοὺς περὶ Νεακαδημίαν ἅπαντας, ἐξόχως τε τὸν ἀρχηγέτην καὶ κορυφαῖον αὐτῆς.

Ἔῤῥωσο.

Ζαχαρίας ὁ Καλλιέργης καὶ σὸς ἀδελφὸς γράφει.

L'adresse porte : *Erudito viro domino Jioanne Gligoropulo* (sic) *Cretensi tamquam fratri amantissimo ddt. a la stampe de messer Aldo Romano sul campo de Santo Agostino... el pestore* (sic).

[TRADUCTION.]

Louange à Dieu.

Le 22 août.

Je ne saurais dire la joie que m'ont causée tes lettres, ô le plus cher des amis, puisqu'elles me donnent de bonnes nouvelles de ta santé et de tes affaires. De vrais amis doivent être transportés de joie du bonheur de tels amis; je me réjouis aussi parce que, selon ton usage, tu nous envoies ton gracieux salut, et aussi à celle-là qui est auprès du puits, et à laquelle, te prenant pour prétexte, j'ai adressé un salut comme venant de ta part.

J'ai reçu les très-beaux *papiers* de notre Jean-Pierre et je lui suis très-reconnaissant. Quant à l'argent que tu as dépensé, notre prêtre Baptiste te le rendra, s'il a vendu les *Musées* (1), autrement je te le rendrai sous peu quand je te verrai. Salue de ma part le sage et savant Gabriel, et dis-lui que les cahiers ont été copiés. Salue aussi notre Scipion Cartéromachos et tous les membres de la nouvelle Académie, et surtout son chef et coryphée.

Porte-toi bien; c'est Zacharias Calliergi, et ton frère, qui t'écrit (2).

L'adresse porte : Au savant Jean Grégoropoulo de Crète comme à son frère très-aimé (1).

Et plus bas : A l'imprimerie de messire Alde le Romain, à la place Saint-Augustin du Pasteur.

(1) Il doit être question des exemplaires de l'édition de Musée imprimée par Alde (sans date). C'est l'un des premiers livres sortis de ses presses antérieurement à 1494.

(2) Encore aujourd'hui en Grèce on donne le nom de frère à ses amis.

11.

J.-J. Arégon à Zacharias Calliergi.

Ὑγιαίνοις πανοικεὶ ἐμοὶ προσφιλέστατε Ζαχαρία. Τὴν ἐκ τῶν μου γραμμάτων εὐφροσύνην τε καὶ τοῦτο μᾶλλον γράψαντος σοῦ τὴν ὑμῶν ὑγείαν, μαθὼν ὅσον ἥσθημεν οὐκ ἂν δηλώσαιμι γράφων. Ὅτι δέ με ἀξιοῖς ἐάν σε δηλονότι διὰ τὰ ἐπείγοντα ἐν... Μαντούᾳ, γενέσθω ὅπερ σοι φίλον. Πέμπω δέ σοι βιβλίον ἐκεῖνο τὸ παλαιὸν ἀφ' οὗ ἐκγράψεις τὰ περιεχόμενα ἰατρικὰ, Ῥοῦφον καὶ βίβλους δύο τοῦ Ὀριβασίου· ἐπὶ τούτοις δὲ πέμπω καὶ Στράβωνα, ὃν πολλῆς μετ' ἀκριβείας ἐκγράψεις, ἄξιος γάρ ἐστι ταύτης τυγχάνειν, καὶ σοῦ ἔτι τοῦ εἰωθότος ἀκριβεστέρου. Ἀντιγράψας δὲ τὰ Γεωργικὰ ἵνα ἑλληνιστὶ συνδεθήσεται ἐπιμελήσεις. Τἆλλα δὲ καὶ ἡμεῖς καλῶς ἔχομεν. Ἔρρωσο. Καὶ... ἡμᾶς πατρί τε καὶ μητρί...

η' μαΐου.

ὁ σὸς Ἰωάννης Ἰάκωβος ὁ Ἀρηγών.

Post scripta. Credo che el vegnara da voi messer Lanferdino nostro. Fategle compania et fate che la madona gle face honore. Mandaro li libri per stampare; so che de (1) venir lunedi.

L'adresse porte : Τῷ ἀκριβεῖ καὶ πιστῷ μοι φίλῳ Ζαχαρίᾳ τῷ Καλιέργει.

(1) Je présume que *de* est un abrégé de *deve*.

[TRADUCTION.]

Très-cher Zacharias, porte-toi bien, ainsi que toute ta famille. Tes lettres m'ont fort réjoui, d'autant qu'elles me donnent de bonnes nouvelles de votre santé; je ne saurais t'exprimer le plaisir qu'elles m'ont fait. Quant à ce que tu me demandes concernant Mantoue, il en sera ce que tu désires. Je t'envoie ce vieux livre d'où tu extrairas ce qu'il renferme concernant la médecine (les *Iatrika*) : Rufus et deux livres d'Oribase. Je t'envoie aussi Strabon que tu copieras avec ton exactitude ordinaire, car il le mérite, et c'est ce que je te recommande tout particulièrement, Tu copieras aussi les Géorgiques, et auras soin qu'elles soient reliées *à la grecque*. Adieu; nous aussi nous nous portons bien; salue et recommande-nous à ton père et à ta mère.

Ce 8 mai.

Tout à toi, Jean-Jacob ARÉGON.

P. S. Je crois que notre ami messer Lanfrandino viendra vous voir, tenez-lui compagnie et que votre femme lui fasse honneur. Je lui enverrai les livres pour *qu'on les imprime*. Je sais qu'il doit venir lundi.

L'adresse porte : A mon ami aussi exact que fidèle Zacharias Calliergi.

12.

Scipion Cartéromachos à Alde le Romain.

Σκηπίων Καρτερόμαχος Ἄλδῳ τῷ Ῥωμαίῳ εὖ πράττειν.

Τὰ τίμια ὅσῳ μικρότερα τοσούτῳ καὶ χαριέστερα τυγχάνει ὄντα τοῖς πολλοῖς· ὡς γὰρ φησὶ τὸ ἐπίγραμμα « Χάρις βαιοῖσιν ὀπηδεῖ. » Τὸ γοῦν Χ ἐπιγραμμάτων βιβλίον ἐπιγραφόμενον τῶν ποιητικῶν ἁπάντων τὸ τιμιώτατον εἰς βραχύτατον ὡς οἴονται συμπεριλαβὼν σὺ χαριέστατον ἅπασιν ἐποίησας ἐς ὑπερβολὴν, ὡς μηδένα ἂν εἶναι τὸν μὴ τῷ τοιούτῳ ἐπιμανησόμενον· οὐ γὰρ τοσοῦτον τῶν ἐμπεριειλημμένων τὸ φίλτρον προσάξεται αὐτοὺς, ὅσον τὸ εὐμεταχείριστον. Πλεῖστα οὖν ὠφελήσας αὐτὸς τοὺς φιλοκάλους ἐς τὴν τῶν βιβλίων κτῆσιν, πῶς ἂν καὶ εἰς τὴν χρῆσιν αὐτῶν ὠφελοῖντο προσεπινενόηκας, μὴ τῷ τῶν κρατουμένων ὄγκῳ βαρούμενοι, τῶν ἀναγινωσκομένων τῆς διανοίας ἀπασχοληθεῖεν. Ἔῤῥωσο.

Voir la traduction page 232.

13.

Aristoboulos à Jean Grégoropoulos.

Ἰωάννη φίλτατε, ὑγιαίνων εἴης καὶ ἡμῖν ὑγιαίνουσι. Ἀσχολούμενος ἐν ἄλλοις τῶν ἀναγκαιοτέρων οὐκ ἠξίωσά σε γραμμάτων ἡμετέρων ἐς τόδε, καὶ σύγγνωθι, ἐπεὶ καὶ αὐτός

σοι συνέγνων ἀμελήσαντι γράψειν περὶ ὧν σοι παρήγγειλα, περί τε τοῦ Δοδέσκου λέγω καὶ τοῦ ἀνιέρου Ἀνδρέα· τά τε κατὰ σὲ ὡς ἔχοντ' ἐστίν. Ἐπεὶ δ' ἀμελείᾳ χρησάμενος ἐς τόδε οὐκ ἔγραψας, δὸς εἴδησιν ἡμῖν περὶ πάντων τὰ νῦν, ἐφιεμένοις μαθεῖν. Σὺ δὲ γίνωσκε ὅτι πέμπεται σοὶ διὰ τοῦ Πέτρου Ῥίτζου, ὅς ἐστὶ ναύαρχος τῆς νηὸς μεθ' ἧς καὶ αὐτὸς αὐτόθεν τῇδε κατῆρκα, βαρέλιον ἓν ἀνθοσμίου, μεθ' οὗ πέμπεται παρ' ἡμῶν καὶ τῷ Μισσὲρ Ἰωάννῃ Πέμπῳ (Bembo) ἕτερον μοσχᾶτον πεπληρωμένον, καὶ σπουδάσατε ἀπολαβεῖν αὐτά. Ἐς τόδε προσεδόκων τὰς βίβλους ἃς παρήγγειλα τῷ κυρίῳ Ἄλδῳ πέμψειν, ἵνα καὶ ἡμεῖς ἀντιπέμψωμεν ἃς παρήγγειλε. Ἐπεὶ δὲ μέχρι τοῦ νῦν οὐκ ἐπέμφθησαν, ἄπιθι πρὸς ἐκεῖνον καὶ εἰπὲ ὡς ἀπ' ἐμοῦ ἵνα σώσῃ αὐτὰς Μισσὲρ Ἰωάννῃ τῷ Κυρίνῳ, ὡς καὶ προέγραψα· καὶ πεμψάτω ἐνταῦθα τινὶ τῶν ἐνταῦθα πραγματευομένων Ἐνετῶν· καὶ ὃς διδοὺς ἀντιλάβῃ. Οὐχὶ ἕτερον κατὰ τὸ παρὸν εἰ μὴ ὁ θεὸς μετὰ σοῦ. Τὸν κύριον Ῥαφαῆλον χαιρέτισον ἀπὸ λόγου μου καὶ εἰπὲ ὅπως οὐκ ἀμνημονῶ τῆς παραγγελίας ἐκείνου· ἔτι καὶ ἵνα συνδράμῃ τῷ αἰδεσίμῳ ἐπισκόπῳ. Ἀφάνισον τὴν γραφὴν τοῦ καθάρματος.

Ἐκ Κρήτης ὁ σὸς Ἀριστόβουλος διάκονος σπουδαῖος.

Τῷ περὶ τὴν ἀρετὴν σπουδαίῳ κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Γρηγοροπούλῳ εἰς Ἐνετίαν.

[TRADUCTION.]

Mon cher Jean, puisses-tu jouir d'une santé pareille à la nôtre ! Tu sais de combien de choses importantes

je suis occupé, ce qui m'a empêché de pouvoir t'écrire; pardonne-moi, puisque je t'ai pardonné la négligence que tu as mise à m'écrire sur ce que je t'avais recommandé au sujet de Dodesco; c'est de lui que je veux parler, et d'André, qui n'est pas encore entré dans les ordres. Tes affaires sont toujours dans le même état, puisque, par ta négligence, tu ne m'as rien écrit jusqu'à présent; donne-moi connaissance du tout, je désire en être informé. Sache donc qu'il t'a été envoyé par Pierre Ritzos, capitaine du navire par lequel je suis arrivé ici, un tonneau d'un vin *qui a du bouquet* (ἀνθοσμίου), et en même temps nous envoyons aussi à messire Jean Bembo un autre tonneau de vin muscat : hâtez-vous de recevoir les deux barils. Jusqu'à présent, j'attends les livres que j'ai prié messire Alde d'envoyer, afin que nous aussi nous lui envoyions en échange ceux qu'il nous a demandés. Or, comme ils ne nous sont pas encore arrivés, va le trouver, et dis-lui, comme de ma part, de les garder pour le sieur Jean Cyrinos, ainsi que je lui en ai écrit précédemment... Il peut aussi faire des envois à quelques Vénitiens, qui font ici le commerce, mais argent comptant. Pour le moment, je n'ai rien à te dire, si ce n'est que Dieu te soit en garde. Salue de ma part Raphaël et dis-lui que je n'oublie pas sa recommandation, et aussi qu'il vienne en aide au vénérable évêque. Anéantis la lettre du scélérat!

Ton zélé diacre ARISTOBOULOS.

De Crète.

L'adresse porte : ***A l'ami de la vertu Jean Grégoropoulos. A Venise.***

14.

Grégoire Helladios à Aristoboulos salut.

Γρηγόριος Ἀριστοβούλῳ εὖ πράττειν. Ἐξ ὧν ἐτύγχανες γεγραφὼς καὶ ἐξ ὧν εἴρηκέ μοι Αὐγουστῖνος ἀνὴρ σπουδαῖος περὶ τῶν σῶν βιβλίων ἀχθομένῳ ἔοικας, καὶ μονονουχὶ τὴν ἐμὴν φροντίδα ἀμέλειαν εἴτε κακουργίαν ἐκάλεσας, ὡς ἔστιν ἰδεῖν ἐκ τῶν σῶν γραμμάτων. Θαυμάζω οὖν τῆς ἐπιστολῆς καὶ τοῦτο. Ἥδομαι δὲ διαφερόντως ὡς τὸ εἰκὸς ἐπὶ τῇ ἐμαυτοῦ προνοίᾳ, εἰ δεῖ πρόνοιαν λέγειν τὴν περὶ τοὺς φίλους σπουδήν τε καὶ ἐπιμέλειαν, περὶ ἧς οὐδ' ἔστιν εἰπεῖν ὁπόσα τῶν σῶν ἕνεκα ἐποιησάμην. Καὶ γὰρ οἱ ἐν τέλει, μᾶλλον δὲ οἱ ἔμποροι τὰ πρὸς ἡμᾶς ὀλιγωρήσαντες, ἅτε οὐδὲν οἶμαι κέρδος ἐξ ἡμῶν ἐλπίζοντες, πρὸ πολλοῦ τὰ βιβλία ἐκεῖ ποῦ ἐν κόνει κατακεκλεισμένα εἶχον, καὶ τοῦ ἀποδοῦναι τὸ ὀφειλόμενον ὢ τῆς ἀδικίας! οὐδένα λόγον ἐποιοῦντο. Εἰ μὴ ἄρα ὁ σὸς Ἑλλάδιος τῶν δεσποτῶν κἀμοὶ φίλων συναγωνιζομένων ἀποσπάσαιτο τῶν ἀνελευθέρων τε καὶ αἰσχροκερδῶν ἀνθρωπαρίων. Ἀλλὰ τὰ τῶν ἐμπόρων τοιαῦτα. Ἀναγκαῖον μέντοι τὰ ἀπὸ τούτων γε ἐπαχθῆ ὑπομένειν, καὶ πάλιν ἐπὶ τοὺς αὐτοὺς ἐπανήκοντι ἕτερ' ἄττα συμβάλλειν καίτοι πολλάκις ἀπατηθέντι. Τί γὰρ ἄν τις τῶν πολιτικῶν δρῴη ἐμπόρων χωρίς; Διὸ καὶ δοκοῦσί μοι οἱ ἔμποροι ἀναγκαῖον κακὸν ταῖς πόλεσιν εἶναι. Οὔτε γὰρ

μετ' αὐτῶν οὔτε ἄνευ αὐτῶν δυνάμεθα ζῆν. Καὶ ταῦτα μὲν οὕτω· τοῦ δὲ μὴ πεπομφέναι τῷ μακαρίτῃ Καίσαρι τὰ σὰ βιβλία, καθάπερ ἐμοὶ διὰ γράμματος ἐπέτρεψας, ἐκεῖνος ὁ στρατηγὸς ἀγροικίας ὄζων καὶ ἵνα μή τι ἀσεβὲς εἴπω εἰς τὸν τεθνεῶτα λειβηθρίων ἀμουσότερος, πρότερον ἢ προσδέχεσθαι παρὰ τῶν ἐμπόρων τὰ βιβλία, ἀπὸ βαλβῖδος φασὶ διέβαλε καὶ φορτικῶς ἁρπαγῆς ἐμὲ κατηγόρησεν, ὅπερ αὐτὸς πρῶτον μὲν βαρέως ἤνεγκα, ἔπειτα δὲ γελᾷν ἐπῄει μοι καὶ ἐλεεῖν μᾶλλον, τοσαύτης ἀμαθίας καὶ ἀπαιδευσίας ἐπειλημμένον, καὶ μήτε ἐπαισθανόμενον ὅσην ὕβριν περιῆπτε τῷ φίλῳ Γρηγορίῳ. Ἐκεῖνος μὲν οὖν ὁ μακαρίτης καὶ ἡ τῶν ἐμπόρων κακοήθειά τε καὶ ἀμέλεια τοῦ μὴ πρότερον πεπομφέναι τὰ βιβλία αἰτίαν ἔδωκαν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς σπουδῇ τινὶ τοῦ ἀναγνῶναι τὰς βίβλους κατειλημμένοι οὐχ ἧττον τοῦ καθήκοντος ἡμαρτήκαμεν. Ἀλλὰ περὶ τούτων ἀπὸ ζώσης φωνῆς ἐγκαίρως σοι· τὰ δὲ νῦν Αὐγουστίνῳ καλῷ κἀγαθῷ ἀνδρὶ ὥσπερ ἐσήμηνας ἅπερ εἶχον βιβλία ἀσμένως παρέδωκα. Εἰσὶ δὲ λόγοι τῶν δέκα ῥητόρων καὶ Σιλιανοῦ τοῦ Φιλοξένου τετράδια τινά. Τὴν δὲ Μαγίστρου γραμματικὴν ἄχρις οὗ ἀντιγράψω μουσικὰς τινὰς καὶ ἀστρολογικὰς τῷ αὐτῷ βιβλίῳ συνδεδεμένας φυλάξω σοι. Σὺ μὲν οὖν, ὦ φιλότης, εὖ οἶδ' ὅτι εὐνοϊκῶς συγγνώμης ἀξιώσεις τὸν φίλον, καὶ ταῦτα μαθὼν τὴν αἰτίαν δι' ἣν οὐκ ἔπεμψα κατὰ τὸ δέον τὰ βιβλία. Εἰ δέ τινες τῶν φαύλων ἀδικίας παρ' ἡμῖν ἥττους ἡμᾶς πεποιήκασιν, ἴσθι ὅτι ἐγὼ μὲν ἐπαινεῖσθαι ἢ ψέγεσθαι παρὰ τοιούτων ἐπὶ τῷ βίῳ οὐδένα λόγον ποιοῦμαι καὶ ταῦτα τῷ ἐμῷ Λασκάρει τῷ πρὸς τὰ καλὰ εὐφυεῖ τε καὶ μουσῶν τροφίμῳ

ἀρεσκόμενος. Οὗτος γὰρ ἀξιόχρεως μάρτυς τῶν πεπραγμένων, καὶ ἔμοιγε πάντων ἀντάξιός ἐστιν. Ἔρρωσο.

Γρηγόριος ὁ Ἑλλάδιος ἀπὸ Φερραρίας.

L'adresse porte :

Τῷ λογίῳ ἀνδρὶ κυρίῳ Ἀριστοβούλῳ τῷ διακόνῳ.

[TRADUCTION.]

D'après ce que tu m'as écrit et ce que m'a confirmé Augustin, qui est un homme sérieux, tu me parais inquiet du sort de tes livres; il s'en est même fallu de peu que mes soins n'eussent été inculpés par toi d'une négligence criminelle, à en juger par ta lettre, tandis que je dois me féliciter de ma prévoyance, s'il convient de nommer ainsi les soins vigilants qu'on doit à ses amis. Je ne saurais dire tout ce que j'ai fait pour toi; car si depuis longtemps tes livres sont restés ensevelis dans la poussière, c'est à l'insouciance de ceux qui occupent de hautes positions, ou qui sont dans le commerce, qu'il faut l'attribuer. N'ayant rien à espérer de nous, ils ne se sont pas souciés de payer quelques frais. Aussi, sans l'aide de ton cher Helladios, secondé par quelques hommes puissants de ses amis, on n'aurait pu les arracher des mains de ces hommes sans générosité ou adonnés au gain. Mais tels sont les marchands! Il faut cependant supporter leurs exigences, et, malgré de fréquentes déceptions, avoir souvent recours à eux : que faire sans marchands? Ils sont un mal nécessaire, dans les États; sans eux on ne saurait vivre. — Mais c'en est assez. — Quant à n'avoir point

envoyé, conformément à ta lettre, les livres à feu l'empereur [Maximilien], le général que tu sais, qui sent son paysan, et, pour ne rien dire d'irréligieux sur la mort, moins lettré que les fossoyeurs (les croque-morts), a débuté par m'accuser de ne lui avoir pas envoyé les livres, et cela parce qu'il ne les avait pas reçus des marchands, ce dont je me suis indigné ; puis j'en ai ri, ou plutôt j'ai eu pitié de tant d'ignorance et de manque d'éducation, sans m'émouvoir de la gravité de l'insulte commise envers ton cher Grégoire, puisque c'est l'incurie et le mauvais vouloir des négociants qui en sont la cause par les retards apportés à cet envoi. J'avouerai cependant que nous-mêmes, entraînés par la lecture des livres, qui nous séduisait, avons un peu manqué à notre devoir; mais à l'occasion, nous en reparlerons de vive voix. Quant aux livres que j'ai confiés aux soins du brave Augustin, ainsi que tu me l'as signifié, ce sont les Discours des Dix orateurs et quelques cahiers de Surianus, fils de Philoxène. Pour la grammaire de Thomas Magister, je la garderai afin d'y pouvoir copier quelques pièces de musique et d'astrologie qui sont reliées dans ce volume. Tu m'excuseras donc avec ta bienveillance ordinaire du retard que j'ai apporté à l'envoi des livres, et si quelque malveillant m'accusait d'avoir mal agi, sache bien que je ne fais pas plus de cas de son blâme que de sa louange. J'ai pour moi l'assentiment de Lascaris, cet ami des Muses et de tout ce qui est bien et beau. Son seul témoignage vaut mieux pour moi que celui de tous les autres. Salut.

Grégoire Helladios.

Écrit à Ferrare.

15.

Doriléos Tribolès à Jean Grégoropoulos.

Ἴσθι, προσφιλέστατέ μοι Ἰωάννη, ὅτι ὑγιεινῶς εἰς Μιραντούλην κατῆλθον καὶ ὅτι τὸν ἄρχοντα οὐδὲν ἧττον πρὸς ἐμὲ ἢ πρότερον εὖ διατεθειμένον κατέλαβον. Ἄσμενος γὰρ ὡς ἦν τεκμήρασθαι ἐκ πολλῶν προφανῶν σημάτων προσήκατό με. Ἐλπίζω δ' ὅτι καὶ εἰς τὸν ἑξῆς εὐμενεστέρῳ τῷ ἀνδρὶ χρήσομαι. Ἔστι γὰρ Ἑλληνομανὴς καὶ φιλοτιμότατος. Ἀλλ' οὕτως ἴδοιμι καὶ σὲ ἐπ' ἔρωτι καὶ φιλοτιμίᾳ χρηστοῦ τινὸς τοιούτου ἄρχοντος κομῶντα καὶ καυχώμενον. Τότε γὰρ τρὶς εὐδαιμονεῖν νομίσαιμι. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν φασὶ θεῶν ἐν γούνασι κεῖται. Σὺ δ', ὦ ἑταῖρε, εὐθύμει καὶ τοῦ καιροῦ μέμνησο ἀπολαύειν μεμνημένος τοῦ σοφοῦ λέγοντος· « Τῆς ὥρας ἀπόλαυε, παρακμάζει ταχὺ πάντα. » Ἔῤῥωσο. Καὶ τὸν λογιώτατον Ἄλδον ὡς ἀπ' ἐμοῦ πρόσειπον. Περὶ τοῦ κρητικοῦ τρίμματος οὐδὲν ἔχω σοι κατὰ τὸ παρὸν λέγειν, οὔπω γὰρ αὐτὸν διεσεισάμην γράμμασι ταὐτὰ τῷ τὸν ἀνάγυρον κινοῦντι πείσεσθαι φοβούμενος. Πάντας τοὺς φίλους ὡς ἀπ' ἐμοῦ προσφώνησον, καὶ μάλιστα δὲ τὸν δερματοπώλην, οἶσθα ὃν λέγω. Μάλιστα δὲ μέμνησο ἀντεπιστεῖλαί μοι. Εἶπον τῷ Ζαχαρίᾳ ὅπως φροντίσοι ἐκτελέσαι μοι ὅπερ ἀπερχομένῳ μοι ὑπέστη ποιῆσαι. Ἔῤῥωσο αὖθις. Μηνὸς Μαρτίου, οὐκ οἶδα πόσαις.

Τὸν Μαϊστροφραγγίσκον ἀπ' ἐμοῦ προσφώνησον.
Ὁ σὸς Δορίλεως ὁ Τριβώλης
ὁ ἐκ Σπάρτης Λακεδαίμονιος.

Écrit à la marge :

Γράφω τῷ Ἄλδῳ ὅπως πέμψοι μοι τινὰ βιβλία ἐν οἷς ἐδεόμην καὶ Διοσκουρίδου τὸν ὁποῖον ἂν τὸν ἔχῃς. . . . . παρὰ κανεὶς ἄλλος, μάλιστα δὲ ποίησαί μοι μίαν χάριν καὶ πέμψε μοι τὸν τοῦ Παύλου ὃν ἐκεῖνος ἔχει εἰς τὴν Πάδουαν δεδεμένον, καὶ τὰ. . . ., τοῦ τὰ θέλω στείλει, ὅταν στείλω τῷ Ἄλδῳ καὶ περὶ τῶν ἄλλων βιβλίων.

L'adresse porte : Τῷ ἐπιεικεῖ καὶ πεπαιδευμένῳ ἀνδρὶ κυρίῳ Ἰωάννῃ Γρηγοροπούλῳ ἑταίρῳ προσφιλεστάτῳ... Ἐνετίῃσιν.

[TRADUCTION.]

Mon très-cher Jean, apprends que je suis arrivé à la *Mirandole* en bonne santé, et que j'ai trouvé le prince non moins bien disposé à mon égard qu'il l'était auparavant. C'est avec plaisir qu'il m'a reçu, autant que j'en ai pu juger par des preuves évidentes. J'espère que même à l'avenir il persévérera dans ses bons sentiments, car il est passionné pour les Grecs (Ἑλληνομανὴς) et pour la gloire. Puissé-je te voir de même être fier de l'amitié et de la gloire d'un tel bon prince! Je m'en estimerais trois fois heureux; mais cela est dans la main des dieux. Pour toi, mon cher, conserve ta gaieté et souviens-toi de jouir du présent, te rappelant la parole du sage : « Jouis de ton printemps, tout défleurit vite dans la nature. » Porte-toi bien et salue de ma part Alde le très-savant. Quant à ce roué de Crétois, je n'ai

rien à t'en dire quant à présent ; je ne l'ai pas encore tourmenté, craignant qu'en écrivant je ne me piquasse aux chardons. Amitié à tous nos amis, et surtout au vendeur de fourrures, tu sais de qui je veux parler. N'oublie pas de me répondre. J'ai dit à Zacharias de ne pas oublier d'accomplir ce qu'il m'a promis à mon départ. Adieu de nouveau. — Mars... j'ignore le quantième.

Salue de ma part maître François.

Dorileos Tribolès, le Lacédémonien
de Sparte.

J'écris à Alde de m'envoyer quelques livres, et, entre autres, Dioscoride ; si tu l'as, envoie-le moi..... et aussi le livre relié qui est à Padoue chez Paul. Qu'il les adresse... et je les retournerai dans l'envoi que je dois faire à Alde avec d'autres livres.

16.

Michel [Tribolès (?)] à Nicolas Taresso.

Αἰδεσιμώτατέ μοι πάτερ, εἴης ὑγιαίνων· ὑγιαίνω καὶ αὐτός. Πολλὰς οἶδά σοι χάριτας ὅτι φροντίζεις ἡμῶν καὶ απόντων, καὶ οὐ παύῃ εὖ πράττων ἡμᾶς· τούτων δὲ πάντων ἀνταμοιϐὴν ἀξίαν ὁ πάντων βασιλεὺς ἀνταποδῴη σοι· ἀξίως γὰρ ἀνταποτῖσαί σοι οὐχ ἡμῶν ἐστιν. Ἐμὲ δὲ

ἴσθι παρὰ τὸν ἄρχοντα τῆς Μιραντούλης ἤδη ἀφικέσθαι ἐπὶ μισθῷ, ὃν προέγραψά σοι· πρὸς οὗ καὶ ἀγαπῶμαι, καὶ τιμῶμαι ἐφ' ἱκανόν· διὸ οὐκ ἂν εἴη τοῦτον ἀπολιπόντα ἄλλοις ἐλθεῖν ὑπηρετήσειν, ἅπαξ ἐκείνῳ πίστιν καὶ δεξιὰς ἐπιδεδωκότα. Ἐπεὶ δὲ ὁ ἄρχων τῆς Δεκιανῆς ἐστὶν οὕτως φιλέλλην, ὡς οἴδαμεν, χαριζόμενος αὐτῷ πέμψω ἄλλον τινὰ νέον οὐχ ἧττον ἐμοῦ πεπαιδευμένον, Κρῆτα, λόγοις τε καὶ ἤθεσιν ὑπέρευγε κεκοσμημένον, καὶ τῆς τῶν Λατίνων κοινῆς ἄριστα φωνῆς ἐξησκημένον καὶ τῆς εὐλόγου ἅλις ἔμπειρον· τοῦτον ἀντ' ἐμοῦ εἰ δοκεῖ ἐπὶ τῷ αὐτῷ μισθῷ ὃν καὶ ἔμοιγε προὔτεινε, μείονα γὰρ οὐκ ἂν δέξαιτο, ὡς ὑμᾶς πέμψω· σὺ δὲ ἐμοὶ χαριζόμενος μέμνησο τὴν αὐτὴν ἐκείνην σπουδὴν καὶ ὑπὲρ τούτου καταβαλεῖν, ἐμοὶ γὰρ χαρίσῃ ὅ,τι ἂν ὑπὲρ τούτου κατεργάσῃ· φιλῶ γὰρ αὐτὸν μάλιστα διὰ τὴν ἀρετὴν αὐτοῦ· οὕτως ἐστὶν ἀγαθὸς καὶ σώφρων ὁ νέος. Sed de iis satis dictum· ἐμὲ δὲ φίλει ὥσπερ ἐφίλεις, καὶ χρῶ μοι θαῤῥῶν καὶ ἀφειδῶς ὡς καὶ πρότερον· καὶ τούτοις ἀπόκρισιν ταχέως ἐπιστεῖλαι φρόντισον, εἴτε καὶ οὐχί. Ἔῤῥωσο, θεοφιλέστατε ἄνερ.

Ἀπὸ Μιραντούλης μαρτίου 29.

Ὁ σὸς κατὰ πάντα Μιχαήλ.

L'adresse porte : *Venerabl. in Christo prs colled. dno. Nicolao Taresso, canonico excellessi. excellis.*

Cito, cito.

[TRADUCTION.]

Mon très-vénérable père, puissiez-vous jouir d'une parfaite santé, semblable à la mienne! Combien je suis reconnaissant de ce que vous pensez à moi, même quand je suis loin de vous, et ne cessez point d'être mon bienfaiteur! Que le roi des cieux vous en récompense; lui seul peut le faire. Je vous dirai qu'à mon arrivée le prince de la Mirandole m'a accordé les honoraires dont je vous ai informé dans ma lettre précédente, et que je jouis de son amitié et de son estime. Je ne saurais donc le quitter pour nul autre, du moment que je me suis engagé avec lui et que j'ai mis ma main dans la sienne.

Mais puisque le prince de la Déciane est si grand philhellène, comme chacun sait, pour lui être agréable je lui enverrai un autre jeune homme de la Crète non moins instruit que moi, ne laissant rien à désirer quant aux mœurs et aux connaissances littéraires. Il sait très-bien la langue vulgaire des Latins (l'italien), et suffisamment leur langue savante. C'est ce même jeune homme que je vous enverrai, si cela vous convient, et aux mêmes honoraires que ceux qui m'ont été proposés à moi-même, car il n'accepterait pas moins. Veuillez donc reporter sur ce jeune homme l'intérêt que vous m'avez témoigné; je serai très-reconnaissant de tout ce que vous ferez pour lui, car sa vertu m'a inspiré pour lui la plus grande amitié, tant il est bon et sage. *Sed de iis satis dictum*. Quant à moi, ne cessez pas de m'aimer comme par le passé; disposez toujours de moi hardiment et sans ména-

gement. Hâtez-vous donc de m'envoyer une réponse affirmative ou négative.

Recevez mes vœux pour votre santé, mon vénérable père en Dieu.

De Mirandole, le 29 mars.

Tout à vous,

MICHEL (*Tribolès*).

L'adresse porte : Au vénérable père en Jésus-Christ, le révérendissime chanoine Nicolas Taresso.

Très-pressé.

Cette dernière lettre ne porte pour signature que le prénom de *Michel;* mais je possède une autre lettre inédite, écrite aussi en grec et datée également de la *Mirandole*, laquelle est signée : *Michel* TRIBOLÈS. Elle est adressée à Jean Grégoropoulos, de même que la lettre précédente signée *Doriléos* TRIBOLÈS, de Sparte. Ces trois lettres, si diversement signées, mais écrites toutes de la Mirandole, sont-elles de la même personne ou de deux membres de la famille Tribolès, en résidence à la Mirandole? C'est ce qu'il est difficile de décider. La similitude de l'écriture de ces trois lettres semblerait indiquer la même main. Il en résulte, toutefois, que le palais du prince de la Mirandole n'était pas moins favorable aux savants grecs réfugiés en Italie que celui du prince de Carpi et ceux d'autres riches patriciens. Nous avons vu plus haut, p. 7, que c'est chez le prince Pic de la Mirandole qu'Alde, pendant le séjour qu'il y fit, se lia d'intime amitié avec Emmanuel Adramytténos, de Crète, qui y avait trouvé un honorable exil, où il mourut

VI.

ZACHARIAS CALLIERGI

ET

NICOLAOS BLASTOS.

Deux patriotes crétois, Nicolaos Blastos et Zacharias Calliergi, fondèrent à Venise, dans les dernières années du quinzième siècle, une imprimerie exclusivement grecque. Ils obéissaient à un sentiment d'amour-propre national, afin que la Grèce exilée ne fût redevable d'un établissement de ce genre à personne autre qu'à ses propres enfants. Cette imprimerie devint l'émule de celle d'Alde, sans que les rapports réciproques d'estime et d'amitié entre leurs chefs en fussent altérés. On en voit la preuve dans leurs correspondances qui nous sont parvenues, et même dans les catalogues d'Alde, où les livres imprimés par Calliergi sont placés par Alde à côté des siens.

Giraldi (1) nous informe que Calliergi, son contemporain, appartenait à la haute noblesse de l'île de Crète. On trouve, en effet, des personnages de ce nom qui ont joué un grand rôle dans l'histoire de ce pays dès le treizième siècle.

Un Alexis Calliergi (Calerge), « homme considé-

(1) *Historia poetarum*.

rable par sa naissance (1), » se mit, en 1243, à la tête d'une insurrection formidable des Candiotes pour secouer la domination des Vénitiens. Après une guerre de dix-huit ans, on arriva à un accommodement, et Calliergi fut élevé au rang de noble vénitien.

Dans le siècle suivant, nous rencontrons des personnages de la même famille parmi les chefs des insurgés de Candie. La révolte de 1324 fut dirigée par Varda Calliergi; celle de 1326, par Léon Calliergi; celle de 1365, par les frères Calliergi.

Un George Calliergi, noble de Candie, figure parmi les trente citoyens élevés au patriciat et admis au Grand Conseil de la république de Venise, en récompense des services rendus à l'État pendant la guerre dite de Chioggia, contre les Génois (1378-1381).

On peut admettre comme certain que tous ces illustres personnages appartiennent à la même famille que Zacharias Calliergi, sur le compte duquel nous ne possédons aucun détail de sa vie intime. Dans le colophon d'un des volumes imprimés par lui, il nous indique son lieu de naissance, qui est la ville de Retimo(Rethymna), en Crète, qui fut aussi la patrie de Musurus.

L'île de Candie ayant encore appartenu à cette époque aux Vénitiens, Zacharias Calliergi ne vint point se fixer dans la capitale de la métropole en émigré, comme les autres Grecs qui durent fuir le joug ottoman. Il est donc venu librement, et cette expatriation volontaire, par dévouement pour l'hellénisme, restera son éternel honneur.

(1) Daru, *Histoire de Venise.*

A quelle époque Calliergi est-il venu à Venise? On l'ignore. Ses premiers essais typographiques peuvent remonter aux débuts de l'imprimerie d'Alde, puisqu'il nous dit avoir voulu tout exécuter par lui-même. Or, pour produire un in-folio aussi considérable que le premier livre imprimé par Calliergi, l'*Etymologicon magnum*, qui parut en 1499, plusieurs années durent s'écouler en essais et travaux de tout genre, avant qu'un pareil résultat fût obtenu.

L'apparition de ce chef-d'œuvre typographique est un événement qui mérite d'être signalé dans les annales de la Typographie.

Les types grecs, gravés, fondus et imprimés par Calliergi, bien que très-différents de ceux d'Alde, ne leur cèdent en rien en beauté. C'est ainsi que les écritures des habiles scribes grecs, tout en différant les unes des autres dans leurs plus beaux manuscrits, offrent le charme de la variété.

On croit même voir dans ce grand volume imprimé en rouge et en noir un de ces beaux manuscrits décorés d'ornementations byzantines, dont l'imprimerie naissante a voulu nous offrir une reproduction fidèle. Le frontispice est exécuté en rouge, de même que le colophon final où l'on voit figurer, entourés d'ornements au trait et fleuronnés, d'un côté les mots : Νικόλαος Βλαστὸς, et de l'autre côté, en regard, les deux lettres Z K (Zacharias Kalliergi), dans un écusson dont est chargée une aigle à deux têtes représentant les armes des empereurs de Byzance, ce qui semblerait indiquer que Calliergi n'était pas étranger à la famille impériale. Cette aigle est reproduite dans ses autres impressions faites soit à Venise soit à Rome.

En tête de l'*Etymologicon*, on lit sur la première page ce quatrain de Musurus :

Ἄνθεα γραμματικῆς δρέψαι ποθέων ξένε τάνδε
Λάζευ ἀφειδήσας βίβλον ἐπωφέλιμον,
Τὰν πᾶς οὐκ ἀλέγων δαπάνης προὔθηκεν ἑτοίμην
Νικόλεως ὁ Κρὴς, Βλαστὸς ἐπωνυμίην ·

qui annonce que toutes les dépenses ont été faites par Nicolaos Blastos.

A la fin du volume, on lit une souscription qui nous apprend que :

« L'impression de ce grand Étymologique a été exé-
« cutée, grâce à Dieu, aux frais du noble et illustre
« Nicolaos Blastos, de Crète, à l'invitation de la cé-
« lèbre et très-sensée madame Anne, fille du très-
« respectable et illustre Lucas Notaras, grand-duc
« de Constantinople, et par le travail et l'industrie
« de Zacharias Calliergi, le Crétois, pour l'utilité des
« hommes instruits et amis des lettres grecques, l'an
« de J.-C. 1499, au mois de juillet (1). »

(1) Τὸ μέγα Ἐτυμολογικὸν, ἐντυπωθὲν, πέρας εἴληφεν ἤδη σὺν θεῷ ἐν Ἐνετίαις, ἀναλώμασι μὲν τοῦ εὐγενοῦς καὶ δοκίμου ἀνδρὸς, κυρίου Νικολάου Βλαστοῦ τοῦ Κρητὸς, παραινέσει δὲ τῆς λαμπροτάτης τε καὶ σωφρονεστάτης κυρίας Ἄννης θυγατρὸς τοῦ πανσεβεστάτου καὶ ἐνδοξοτάτου κυρίου Λουκᾶ Νοταρᾶ ποτὲ μεγάλου δουκὸς τῆς Κωνσταντινουπόλεως · πόνῳ δὲ καὶ δεξιότητι Ζαχαρίου Καλλιέργου τοῦ Κρητὸς, τῶν λογίων ἀνδρῶν χάριν καὶ λόγων τῶν Ἑλληνικῶν ἐφιεμένων. Ἔτει τῷ ἀπὸ τῆς Χριστοῦ γεννήσεως χιλίῳ τετρακοσιοστῷ ἐννενηκοστῷ ἐννάτῳ. Μεταγειτνιῶνος ὀγδόῃ ἱσταμένου.

Maittaire parle ainsi de la beauté du premier livre imprimé par Zacharias Calliergi :

« Sic elegantissima hæc Etymologici editio conjunctis utriusque sexu subsidiis peracta est : rarum sane et laudabile litteraturæ illo tempore florentis argumentum. »

Ainsi l'appui qu'Alde avait trouvé dans le prince de Carpi et auprès des nobles patriciens de Venise, pour fonder son imprimerie, Zacharias Calliergi l'obtint du riche et zélé Blastos (1). Il fut aussi secondé par son frère, le docte Antoine Calliergi, qui s'établit libraire à Venise (voir plus haut, p. 517), et probablement par un autre de ses parents, Pierre Calliergi, que les lettres d'Apostolios nous disent être très-riche. D'autres Grecs durent lui venir en aide, et la fille de l'infortuné Notaras s'y intéressa particulièrement.

Il serait intéressant de savoir jusqu'à quel point la vertueuse et illustre Anne, fille du grand-duc Notaras, avait pu seconder le zèle de Nicolaos Blastos et de Zacharias Calliergi, dans leur noble entreprise. Tout ce que j'ai pu recueillir sur la famille des Notaras, c'est qu'à la suite de la prise de Constantinople et des malheurs éprouvés par cette famille, Anne et sa mère purent s'échapper et venir se fixer à Venise (2).

(1) On trouvera dans les deux lettres inédites de Musurus que je publie, et qui sont adressées à Nicolaos Blastos, quelques détails intéressants sur ce protecteur des lettres grecques.

(2) Quant à Lucas Notaras, voici, en ce qui le concerne, le résumé de ce que nous apprennent Chalcondyle, Ducas, Phrantzès, Léonard de Chios, et le récit d'un contemporain, Jean Moschos. Voir aussi, p. 22-25, la notice sur Notaras, par Constantin Sathas, dans la Νεοελληνικὴ φιλολογία (1453-1821). Athènes, 1868.

Lucas Notaras était l'homme le plus puissant de la cour de Constantin XI : très-estimé de l'empereur, il avait le titre de grand-duc, afférent à la charge de grand amiral. Sa famille était ancienne et alliée à celle des Paléologues. Lors de la prise de Constantinople (29 mai 1453), il commandait une partie des troupes grecques et était particulièrement chargé de la défense du port. Quand la ville eut été forcée par les Turcs, Notaras, jugeant la résistance impossible, se rendait dans ses palais, lorsqu'en route on le fit prisonnier. Amené en présence de Mahomet II, qui venait de quitter Sainte-Sophie, il eut la faiblesse de cé-

La correspondance de Jean Grégoropoulos et celle de Musurus témoigne de l'intérêt qu'ils portaient tous deux au succès de cette imprimerie créée avec le concours de leurs compatriotes. Musurus s'est même avisé. pour nous décrire et nous rendre compréhensibles les procédés d'un art si nouveau, de recourir à toutes les ressources que pouvait lui offrir l'antique langue des Hellènes. On en peut juger par les vers que voici et qui sont placés en tête du *Grand Étymologique :*

Μάρχου Μουσούρου τοῦ Κρητός.

Ἔχ ποθεν ἀφράστοιο φανεὶς φύγαδ' ἔτραπεν ἄφνω
    Αἰετὸς οἰωνῶν ὑψιπέτης ἀγέλην
Τεθρίππων ἐπιϐὰς, σέλας ἠμάλδυνεν ὁμαίμου
    Ἥλιος. Ἡ δ' ἄστρων φροῦδον ἔθηκε φάος,
Τὼς δὲ χαρακτήρων ἀπεχάσσατο τῶνδε τὰ πρόσθεν
    Γράμματα καὶ ῥίνης ἔκγονα καὶ δονάκων.
Θηεῦμαι γλυφανῆς πῶς τις σμίλης κοπίδεσσι
    Ξέσσε περιπλέκτων ὄρχατον ὧδε τύπων.

der aux séduisantes promesses du vainqueur, et, en retour des biens et des charges dont il lui fut permis de jouir comme autrefois, il dressa une liste des principaux dignitaires de la cour byzantine. Tous ceux qui étaient encore vivants furent exécutés. Le lendemain, 30 mai, Mahomet, à la suite d'un festin, ordonna au chef des eunuques d'aller chercher un des fils de Notaras, le jeune Isaac, dont la beauté avait fait sur lui une grande impression. Le malheureux père résista. Arrêté avec ses deux fils et conduit au palais du sultan, il fut décapité sur le seuil, après avoir vu rouler devant lui la tête de ses enfants.

Fougueux défenseur de l'Église grecque, il s'écria devant le cardinal Isidore, envoyé par le pape Nicolas à Constantinople pour aviser à la réunion des deux Églises, conformément au concile de Florence, « qu'il préférerait voir flotter sur les murs de Constantinople l'étendard « de Mahomet que d'y voir la chasuble latine. »

Μεταξὺ τόνους γραμμῶν στήριξεν ἀάπτους
    Ἰθυτάτων, φθόγγοις πάντας ἐπικρεμάσας.
Ἀλλὰ τί θαυμαίνω Κρητῶν φρένας οὕς ποτ' ἐφετμαῖς
    Πατρὸς Ἀθηναίη δαίδαλα πολλὰ δάεν;
Κρὴς γὰρ ὁ τορνεύσας· τὰ δὲ χαλκία Κρὴς ὁ συνείρας·
    Κρὴς ὁ καθ' ἓν στίξας· Κρὴς ὁ μολυβδοχύτης.
Κρὴς δαπανᾷ Νίκης ὁ φερώνυμος· αὐτὸς ὁ κλείων
    Κρὴς τάδε. Κρησὶν ὁ Κρὴς ἤπιος αἰγίοχος·
Τοιγὰρ ἅμ' εὐχόμεθα. Πέλοι γενετῆρα χορηγοῦ
    Μὴ δίχα μαντοσύνης οὔνομα παιδὶ θέμεν·
Νικῷ δ' ἀντιπάλους. Νεῦσε Ζεύς· οἱ γὰρ ἀφ' ἱρῆς
    Ἑλλάδος Ἑλλάνων παισὶ πρέπουσι τύποι.

« Élancé de sommets invisibles, l'aigle au vol sublime, apparaissant soudain à nos regards, a mis en fuite les oiseaux de proie; et le Soleil, montant sur son quadrige, fait pâlir la lumière de sa sœur et disparaître l'éclat des astres.

« Ainsi ont disparu les caractères antérieurs, ces produits de la lime (1) et du roseau, et j'admire comment à l'aide du burin fut sculptée et ciselée cette rangée de types si compliqués, et comment on est parvenu à fixer les accents, presque insaisissables, suspendus et si bien d'aplomb sur les voyelles entre ces rangées de lignes (2).

(1) Il indique par là les essais plus ou moins informes des types grecs que l'on rencontre quelquefois dans les éditions *princeps* des auteurs latins imprimés par Jean Schœfer à Mayence, et par Vindelin de Spire et Nicolas Janson à Venise.

(2) Précédemment on fondait séparément les accents, et on ajustait

« Mais doit-on s'étonner de l'esprit des Crétois, puisque c'est Minerve elle-même qui, par ordre de son père, leur a enseigné les beautés de l'art?

« C'est un Crétois qui a ciselé ces poinçons (1), c'est un Crétois qui a adapté les petites pièces d'airain (2), c'est un Crétois qui les a réunies, c'est un Crétois qui les a accouplées (3), c'est un Crétois qui les a enfoncées (4), et c'est un Crétois qui a obtenu la fonte des lettres en plomb (5).

« C'est un Crétois dont le nom est synonyme de *Victoire* (Nicolaos) qui fit la dépense, et celui qui célèbre ces merveilles (Musurus) est aussi un Crétois; enfin le dieu qui favorise les Crétois est le Crétois Jupiter.

« Adressons-lui donc nos prières, et souhaitons que le père de l'auteur de ces bienfaits, en donnant à son fils un nom prophétique (Νικόλαος), le voie réalisé : qu'il soit donc le *vainqueur* de ses rivaux! — Jupiter

ces petites pièces dans les entrelignes, en les plaçant sur les lettres plus ou moins exactement. Il fallait donc, en composant une ligne de ces accents, les disposer de manière que chacun d'eux se trouvât placé juste au-dessus de la lettre qu'il devait compléter. Mais ce procédé imparfait, employé à Paris par Gourmont pour ses impressions, et à Anvers par Martin d'Alost et par d'autres, fut bientôt abandonné. Le moyen si ingénieusement et si exactement décrit par Musurus, qui déjà avait été adopté par Alde, fut un immense progrès pour l'impression du grec.

(1) Les accents gravés séparément et aussi sur acier devaient être disposés de manière à pouvoir s'adapter sur le poinçon au moyen d'*une encoche*.

(2) Ces accents, ajoutés successivement, καθ' ἕν, sur chaque poinçon, qui était encoché, ne formaient plus qu'un seul et même poinçon de ces deux pièces *liées ensemble* par un fil solide.

(3) C'est de la réunion des accents en les liant sur les poinçons qu'il est ici question.

(4) Dans une matrice en cuivre.

(5) Au moyen de ces matrices.

y a consenti. N'est-ce pas aux fils des Hellènes qu'on est redevable des types grecs (1)? »

Ces derniers vers, qui revendiquent en faveur de la Grèce le domaine des types grecs, et où Calliergi et Nicolaos Blastos sont félicités du succès qu'ils ont obtenu, confirment l'opinion que j'ai émise au sujet de l'esprit national qui présida à la création de cette imprimerie.

J'ai cru démontrer que c'est aussi à un Crétois qu'on est redevable, dès janvier 1476, des premiers caractères grecs exécutés en Italie, à Milan, par Démétrius qui en fut à la fois le graveur et le fondeur (2). Ce sont ces mêmes caractères qui, après avoir servi à l'impression de la grammaire de Lascaris, à Milan, reparurent, avec quelques modifications, dans la première édition de l'Homère de Florence, en 1488, imprimé par Nerlius, avec le concours de ce même Démétrius de Crète.

(1) Peut-être serait-il mieux de traduire ainsi : « C'est aux fils de la sainte Grèce qu'il convient de faire revivre (ou de revendiquer) les types grecs. »

Chaque fois que j'ouvre le bel exemplaire de l'*Etymologicon magnum* qui me vient de la bibliothèque de Renouard, je me plais à y étudier l'application des procédés ingénieux décrits par Musurus, et à lire en tête de la première page ces mots que le savant Beatus Rhenanus y a écrits : *Sum Beati Rhenani nec muto dominum*. Cette marque du sincère attachement qu'avait ce savant érudit et bibliophile pour ce livre et pour ceux qu'il possédait provenant de l'imprimerie d'Alde me le rend encore plus précieux, et il le sera pour quiconque aime à revivre avec les anciens souvenirs.

J'ai aussi dans ma bibliothèque la première édition de Démosthène, imprimée par Alde; on y voit écrit de la main de Beatus Rhenanus :

Sum Beati Rhenani nec muto dominum.

(2) Voyez page 36.

Voici la traduction de la préface en grec que Musurus a mise en tête de l'*Étymologicon méga* :

Marc Musurus aux amis des études à Padoue, salut.

« Le succès a récompensé ceux qui ont entrepris depuis six années (1) d'imprimer en caractères grecs. Entreprise heureuse en effet ; car, si aux temps anciens il fut donné à ceux qui ont pu contribuer en quoi que ce soit à l'alimentation de la vie matérielle de l'homme de participer aux honneurs divins, combien, à plus forte raison, ceux-là en sont plus dignes qui ont sur eux l'avantage de donner aux hommes cette nourriture spirituelle qui convient le plus à la nature humaine : les sciences et les livres ! Déjà ce qu'il y a de plus parfait sous le rapport religieux et intellectuel a été mis à la portée de tous au moyen des livres, et c'est aux créateurs d'une invention jusqu'alors inconnue qu'on en est redevable. Loin donc d'accuser de témérité ceux qui ont tenté de remplacer des choses anciennes quoique bonnes, on doit plutôt les admirer de n'avoir pas craint de regarder en face le passé, et, sans se décourager à la vue des anciens chefs-d'œuvre de l'art, d'avoir ajouté à leur originalité la grâce et la régularité. Ce sont ces deux qualités, la grâce et la régularité, dont on est principalement redevable à Nicolaos Blastos et à Zacharias Calliergi, tous deux Crétois et nos concitoyens : l'un a donné des preu-

(1) Par conséquent dès 1493.

ves tellement manifestes de sa générosité, qu'il est inutile d'en faire l'éloge ; l'autre, passionné pour l'art qu'il étudie dans toutes ses parties, a devancé tous ses rivaux dans une voie rude et pénible. Chacun pensait que, chemin faisant, la fatigue l'aurait découragé ; mais il eut le bonheur d'atteindre le but aux applaudissements de tous et sans suivre les traces de personne, et il a créé ces beaux caractères en s'exposant à la critique, qui, dans les temps anciens, l'eût fait mettre hors la loi comme un novateur (ἡ παρανόμων γραφή). Mais son courage n'a pas failli, et, après avoir, comme dit Pindare, fondé les piliers d'or d'un superbe palais, il s'est hâté pour l'achever de faire le plus heureux choix parmi tout ce qu'il compte imprimer ; il a donc placé ce livre (l'*Etymologicon magnum*) aux propylées de l'instruction en accueillant à bras ouverts, comme dit Cébès, ceux qui veulent s'instruire. Ils y apprendront successivement, et c'est le plus grand des bienfaits, à s'identifier avec les poëtes, surtout avec Homère, ce maître et cet inspirateur de ceux dont le génie a surpassé tous les autres. Il n'est aucun mot, quelque rude et quelque insolite qu'il soit, qui ne se trouve expliqué étymologiquement dans ce livre, où le rangement par ordre alphabétique facilite toute recherche. Le lecteur sérieux s'y délassera par des fables et des histoires non communes ; et combien est grand le nombre des difficultés qui y sont résolues à l'aide des règles qui y sont transmises par les hommes les plus instruits des temps passés, et qui, lorsqu'elles semblent en désaccord sur certains points, s'y trouvent conciliées ! La soif de la science pourra donc s'y désaltérer à loisir avec les fruits abondants qu'of-

rent la *Corne d'Amalthée* et les *Jardins d'Adonis* (1); ils permettront à chacun de se croire possesseur de la Grèce tout entière.

« Mais je m'arrête, ma plume a dépassé les bornes d'une lettre. Je dois parler cependant de la difficulté qu'offre la correction, qui a été longue et pénible, vu le mauvais état, sous tous les rapports, du manuscrit que nous possédons (2); et bien que tout ce qu'il contient mérite confiance, cependant le texte est souvent obscur et plein d'énigmes, en sorte que souvent la divination d'un OEdipe serait fort nécessaire. Celui qui a entrepris cette tâche ne s'est pas cependant découragé, et il se félicite d'avoir pu l'achever, aidé de ce qu'il a trouvé d'analogue chez ceux qui parfois traitaient des mêmes sujets et aussi par l'explication qui résulte souvent dans le texte même de ce qui précède ou de ce qui suit. S'il est pourtant des critiques qui trouveraient quelques erreurs à nous reprocher, ils mériteront d'être compris parmi des sectateurs de Momus, lequel, ne pouvant reprocher à Vénus le moindre défaut, blâmait seulement la sandale dont le bruit, quand elle marchait, déplaisait à entendre. Quant à ces deux amis de la typographie grecque naissante (Nicolaos Blastos et Zacharias), ils n'en continueront pas moins leur route; votre bienveillante protection leur suffit, ô Philhellènes! Votre grande influence en tout ce qui concerne l'instruction, et aussi votre suffrage, soutiendront le courage de ceux qui se dévouent pour vous au salut des lettres. »

(1) Ces deux recueils, sortes de Dictionnaires, venaient d'être imprimés par Alde, en 1495.

(2) On ne connaît en effet qu'un seul manuscrit de l'Étymologicon, et un extrait trouvé plus tard en Espagne.

Quant à Nicolaos Blastos, ce riche compatriote de Musurus et de Zacharias Calliergi, nous ne savons sur lui rien d'autre que ce qui se trouve dans la préface de l'Étymologicon et dans les deux lettres de Musurus dont je donne ici la traduction.

Dans la première lettre (voir le texte grec plus haut, page 521) on voit l'estime que faisait Musurus de cet ami des lettres, et il nous signale le zèle qui animait Nicolaos Blastos pour propager l'étude du grec.

« Le manque de livres grecs, mon très-cher Nicolas, est un grand malheur pour chacun, surtout pour ceux qui, brûlant du désir de s'instruire, ne sauraient s'en procurer, vu leur pauvreté, et cela par la faute des *bibliotaphes* (βιβλιοτάφοι) qui s'en applaudissent et s'en font gloire, afin de pouvoir, en gardant le tout pour eux, priver autrui de tout éloge, de toute renommée. En effet, quand, à l'aide des livres qui leur en fournissent les moyens, ils ont pu éclaircir quelque point obscur, ils se croient des dieux, et devenus dignes de l'admiration universelle ; ils pensent avoir mérité d'être montrés au doigt et de s'entendre dire : « C'est « lui ! le voilà, celui à qui nous devons l'explication de « cet exposé de Platon, de ce fait historique dans Ho- « mère, enfin de tout ce qui était incompréhensible, « impénétrable, ne laissant rien, pour peu que ce soit, « à découvrir à d'autres, même de s'approcher des « livres ! » — Il en est d'eux, pour citer le proverbe, « comme de la chienne qui, couchée sur une bonne « litière de paille, ne permet pas au cheval d'y venir « goûter.

« Mais, comme nous le dit la lyre de Pindare : « C'est « par un heureux enchantement qu'un mal invé« téré s'évanouit et disparaît quand la Providence « (θεοῦ μοῖρα) nous envoie d'en haut un bonheur su« prême. »

« Quel est donc ce mortel qui, secondé par la Divinité (on peut le dire), n'a pas cessé un instant jusqu'à cette dernière année de se rendre utile en ressuscitant les morts, et qui a accompli tant et de tels travaux que, si j'entreprenais de les décrire, il me faudrait un siècle entier (1) ! »

Dans la seconde lettre, qui est aussi, en quelque sorte, un canevas de la préface que Musurus a placée en tête de l'*Etymologicon*, il loue le zèle intelligent de Nicolaos Blastos dans le choix qu'il fait, parmi les publications qu'il projette, de celles qui peuvent successivement faciliter le plus le progrès de l'étude du grec en commençant par l'Étymologicon.

Cette lettre (voir le texte grec plus haut, p. 522), de même que presque toutes celles que je publie, est sans date, mais on voit qu'elle est antérieure à l'an-

(1) C'est par cet éloge, que je crois adressé plutôt à Alde qu'à Calliergi, que Musurus termine cette lettre dont j'avais cité le commencement, p. 221. Bien qu'écrite par Musurus, à en juger par son écriture et aussi par son style, elle ne me semble pas être une rédaction définitive, et je crois que Musurus, avant de l'adresser à Blastos, dut la revoir une dernière fois. Elle est, en effet, une ébauche de l'épître adressée par Musurus aux amis de l'étude à Padoue, qui est imprimée en tête de l'Étymologicon dont la traduction est à la page 553.

Par un singulier hasard, parmi d'autres pièces écrites sur la double feuille où cette lettre est collée, se trouve l'ébauche de la notice sur Alde que j'ai citée, p. 5, et qui me paraît aussi écrite par Musurus.

née 1499. Elle a dû être écrite soit de Carpi, soit de Ferrare. En voici la traduction :

Marc Musurus au bienveillant Nicolas Blastos, salut.

«Je ne saurais trop te féliciter, Nicolas, de ce que la plupart des gens de lettres qui te sont déjà attachés de cœur ne cessent de parler de toi et de t'admirer; tous indistinctement et l'un après l'autre proclament ton mérite et ton âme tout hellénique. En effet, bien que les types inventés récemment dans cette ville semblent par leur beauté ne pouvoir être surpassés, loin de te décourager, sous prétexte que le nouveau ne saurait égaler l'ancien, tu as, en redoublant d'ardeur, porté tes regards plus haut dans l'espoir de léguer à la postérité une œuvre qui, en accroissant ta gloire, soit profitable à la nation. Si le succès ne répond pas à ton attente, par contre, les éloges compenseront les dénigrements des jaloux. Tous sont donc d'avis de t'engager à ne point hésiter à continuer ton œuvre, en raison même de la beauté des caractères et de toutes les ressources de l'art les plus minutieuses et les plus perfectionnées. Que chacun loue dans tes œuvres, l'un ceci, l'autre cela ; tu suffiras amplement à l'éloge de bien des langues. Quant à moi, je m'abstiendrai de signaler tes mérites, sachant très-bien l'insuffisance de mes paroles et de ma plume : c'est à plus fort que moi à prendre ta défense ; toutefois je ne saurais différer de témoigner mon admiration pour tous les services que tu rends aux lettres, et, afin

qu'on ne puisse supposer que tu as négligé en quoi que ce soit la parfaite exactitude de la correction, en embellissant tes livres avec un trop grand luxe pour leur donner l'apparence d'une fausse beauté (1), c'est au contraire pour rendre ton ouvrage irréprochable en tout point, que tu t'es attaché intimement Zacharias Calliergi, qui, par son génie naturel et l'exercice approfondi de son art, a atteint la perfection. Tu as bien fait, puisque ton mérite, déjà si grand, va s'accroître encore par sa coopération. Hercule lui-même n'eût pas fait de si grandes choses sans l'aide de son neveu.

« Un de tes grands mérites, selon moi, et je l'ai déjà signalé, c'est d'avoir apporté de l'ordre et de la méthode dans le choix des livres que tu avais résolu de livrer au public. Ce n'est donc pas par ce qu'il y a de plus spéculatif et par les formules de science que tu as débuté, mais par ce qui pouvait initier à la science des esprits ignorants ou retardataires, afin qu'après avoir reçu cette instruction préparatoire, ils pussent aborder les plus grands poëtes et marcher sûrement dans la bonne voie, guidés par de bons conseils, et profitant des livres mis à la portée de tous; car celui qui possède soit la Corne d'Amalthée, abondante en fruits, soit le

(1) En parlant de ce trop grand luxe avec lequel Zacharias embellissait ses éditions, je crois que Musurus fait allusion à l'impression en or des ornements gravés sur bois qui décorent les frontispices de ses livres. Ainsi la bibliothèque d'Athènes possède un exemplaire de l'*Etymologicon* où ils sont imprimés en or; un bibliophile possède un exemplaire de Simplicius imprimé de même; dans l'exemplaire d'Ammonius que possède M. le prince Maurocordato l'ornementation est aussi imprimée en or. Dans ces exemplaires exceptionnels, l'or n'est point saupoudré, mais fait corps avec le vernis auquel il est mêlé par la cuisson, et a conservé son éclat. Les exemplaires ordinaires ont les ornements et les initiales imprimés en rouge.

Rayon de miel, soit le Jardin d'Adonis, a pris le plus court chemin et peut croire posséder toute la Grèce : ne porte donc pas ta vue plus haut (1), comme dit Pindare.

« Tout s'y trouve réuni, et il est bien peu de locutions rudes et dures chez les poëtes qui n'y soient développées et éclaircies d'après l'étymologie. L'ordre alphabétique y rend toute recherche facile, et ce que l'on veut savoir s'y présente naturellement sans que l'uniformité fatigue le lecteur. Il trouvera même du délassement dans les histoires et les fables intéressantes soit par leur charme, soit par leur nouveauté. Quant à la parfaite correction du texte, elle ne laissera rien à désirer : on sait combien Zacharias épargne peu sa peine, et, si quelques détracteurs s'attaquaient à quelques minuties, qui parfois lui ont échappé, il ne faut pas s'en émouvoir, ce sont, n'en doutez pas, des critiques de mauvais aloi, de vrais suppôts de Momus, imitateurs de ce dénigreur qui, n'ayant rien à reprocher à Vénus, trouvait seulement que le bruissement de sa sandale importunait les passants ; mais quant à l'incontestable utilité et à la perfection de la correction du livre imprimé par Zacharias, il est inutile d'insister, puisqu'il suffit de jeter les yeux sur la première page pour bien juger de la beauté des autres. Par ces deux mérites joints à tant d'autres, tu es le vrai modèle à citer aux philologues, et je m'en réjouis de tout cœur et avec raison, car, lorsque tout est en commun entre amis, soit en bien, soit en mal, là se trouve la preuve la plus philosophique de l'amitié. Complète donc tes œuvres par d'autres semblables ; elles assureront à ta mémoire un souvenir à jamais durable, et moi je

(1) Olymp. 1.

m'enorgueillirai d'avoir un tel ami et je chanterai en préludant comme Pindare :

> Χρυσέας ὑποστήσας εὐτυχεῖ θαλάμῳ κίονας,
> Ἐπείχθητι καὶ θεητὸν πῆξαι τάχιστα
> Μέγαρον (1). »

La même année où Zacharias Calliergi fit paraître l'*Etymologicon,* il donna la première édition grecque de *Simplicius in cathegorias Aristotelis*, avec la date du 26 novembre 1499. Cet ouvrage est également imprimé en rouge et noir, à l'imitation des anciens manuscrits. L'exécution est aussi belle que celle de l'*Etymologicon;* le format in-folio est d'une moindre dimension (2).

L'année suivante, en 1500, Calliergi publia à Venise deux très-beaux volumes : d'abord, à la date du 21 octobre (3), la première édition grecque de la *Thérapeutique* de Galien (4), d'après les manuscrits qu'il

(1) En traduisant fidèlement le texte original de Pindare : « Après « avoir placé des colonnes d'or pour soutenir un appartement nuptial, « hâte-toi d'élever au plus vite un palais magnifique, » on voit com bien Horace a bien jugé du sort des imitateurs de Pindare, et à plus forte raison des traducteurs, qui tous échoueront dans une tâche impossible.

> Pindarum quisquis studet æmulari
> . . . . . ceratis ope Dædalea
> Nititur pennis, vitreo daturus
> Nomina ponto.

(2) Les impressions in-folio faites par Calliergi sont divisées par cahiers composés chacun de quatre feuilles de quatre pages, soit seize pages. Il employa ce procédé pour rendre plus facile la brochure.

(3) Πυανεψιῶνος πέμπτῃ φθίνοντος.

(4) C'est le XIVe livre de Galien.

36

avait acquis de Nicolas Leoniceno, par l'entremise de Musurus (voir plus haut, p. 516 à 520); ensuite, à la date de mai 1499 (1), la première édition grecque du commentaire d'Ammonius Hermeas *In quinque voces Porphyrii*. Ces ouvrages, de même que tous les précédents, ont été imprimés aux frais de Nicolaos Blastos.

Pendant les huit années suivantes, nous ne voyons rien sortir des presses de Calliergi. Cette inactivité me porte à croire que son zélé protecteur, N. Blastos, mourut dans cet intervalle, ce qui diminua ou, pour mieux dire, supprima les ressources financières de Calliergi. Et, en effet, on ne voit plus mentionner le nom de Blastos sur aucun des livres imprimés par Calliergi depuis 1500. Il dut recourir à d'autres Mécènes.

Il publia, avec la date du 23 août 1509, un charmant livre d'heures, Ὡρολόγιον, dans un très-petit format in-4, très-bien imprimé en grec en rouge et noir. Un semblable petit livre des Heures de la sainte Vierge a été imprimé aussi par Alde, en décembre 1497, en rouge et noir. Tous deux sont d'une extrême rareté.

Le colophon final, imprimé en rouge de même que le bel ornement byzantin qui est en tête, nous apprend que Zacharias Calliergi était né à Retimo (en Crète), et que cet ὡρολόγιον a été imprimé aux frais de Jacques de Pontio (δε Ποντίου), de Lecco, avec privilége contre les contrefacteurs qui veulent s'emparer du labeur primitif d'autrui : τῶν νοσφιζομένων ἕνεκα τοῖς πόνοις τῶν προαθλησάντων.

(1) Σκιροφοριῶνος ἐννάτῃ φθίνοντος.

Dans une préface en grec adressée à tous les chrétiens orthodoxes, Zacharias les invite à lui venir en aide et à l'encourager dans le projet qu'il a formé de publier, à la suite des philosophes et des poëtes déjà imprimés par d'autres, une série de livres de liturgie si indispensables pour les prières que nécessitent le malheur des temps et l'esclavage où la Grèce est réduite. Ce livre est aussi un précurseur.

Dans la même année 1509, il publia : Ἀγαπητοῦ διακόνου παραινετικὰ κεφάλαια πρὸς Ἰουστινιανόν. — Σχέδη βασιλική. Ce volume est devenu tellement rare que je n'ai pu me le procurer. C'est aussi le dernier que Calliergi ait imprimé à Venise.

La ligue de Cambrai obligea Calliergi de fermer son imprimerie, de même qu'Alde. Cette interruption dans ses travaux dura cinq années. L'encouragement que Léon X accorda aux lettres grecques, par la fondation d'un collége grec dirigé par Lascaris, engagea Calliergi à transporter son imprimerie à Rome. Les quelques livres qu'il y imprima portent la marque de l'aigle à deux têtes, chargée d'un écusson avec les initiales Z. K.; cette marque est accompagnée d'un autre emblème représentant le caducée de Mercure surmonté d'une étoile.

Le premier livre qu'il publia dans cette nouvelle résidence, avec la date du 13 août 1515, fut la première édition des Scolies de Pindare, dont le texte seul avait été imprimé pour la première fois par Alde en janvier 1513, in-8°. Cette publication fut faite à l'aide d'un manuscrit préférable pour une partie des Poésies à

celui dont Alde s'était servi. Cette belle édition de Calliergi, in-4°, est le premier livre imprimé en grec à Rome. En voici le titre : **Πινδάρου Ὀλύμπια, Πύθια, Νέμεα, Ἴσθμια. Μετὰ ἐξηγήσεως παλαίας πάνυ ὠφελίμου, καὶ σχολίων ὁμοίων.** Plus bas, au-dessous de deux marques : ***Impressi Romæ, per Zachariam Calergi*** (sic) ***Cretensem, permissu S. D. N. Leonis X, Pont. Max.***, etc. A la fin du volume, on lit cette souscription en grec :

« Ce recueil des poésies de Pindare : les Olympi-
« ques, les Pythiques, les Néméennes et les Isthmi-
« ques, a été exécuté typographiquement, avec l'aide
« de Dieu, à Rome la reine des villes, par les fami-
« liers du magnanime Augustin Chigi, à ses frais per-
« sonnels et avec le concours du savant Cornelio
« Benigno, de Viterbe, et le travail industriel de Cal-
« liergi, en l'an de la naissance du Christ 1515, le
« 13 août, sous le pontificat de Léon X (1). »

On a affirmé (2), en s'appuyant sur cette souscription, que Calliergi a été appelé à Rome par Augustin Chigi, pour diriger une imprimerie grecque fondée par ce patricien, mais ce fait n'est pas autrement prouvé.

A la date du 15 janvier 1516, il donna une édition in-8° de Théocrite avec les scolies. Publiée après celles

(1) Ἡ τοῦ Πινδάρου περίοδος αὐτηὶ, τῶν Ὀλυμπιονίκων, Πυθιονίκων, Νεμεονίκωντε, καὶ Ἰσθμιονίκων, ἐν Ῥώμῃ τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων, παρὰ τοῖς οἰκίοις τοῦ μεγαλοπρεποῦς Αὐγουστίνου τοῦ Κισίου ἐντυπωθεῖσα, πέρας εἴληφεν ἤδη σὺν θεῷ· ἀναλώμασι μὲν τοῖς αὐτοῦ, διὰ παραινέσεως τοῦ λογίου ἀνδρὸς Κορνηλίου Βενίγνου τοῦ Οὐϊτερβιέως· πόνῳ δὲ καὶ δεξιότητι Ζαχαρίου Καλιέργου τοῦ Κρητός. Ἔτει τῷ ἀπὸ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χρίστου χιλιοστῷ, φ. ι. έ· μηνὸς αὐγούστου, ιγ΄. Λέοντος δεκάτου μεγίστου ἀρχιερέως, ὁσίως οἰακονομοῦντος Ῥώμην.

(2) Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Biographie Michaud.

d'Alde et des Junte, cette édition contient de plus qu'elles, ainsi que Calliergi l'indique dans sa préface, dédiée aux amis des lettres de tous les pays, les pièces inédites : *le Jeune Hercule*, *Hercule tueur du lion*, *les Bacchantes*, *la Quenouille*, *l'Amant*, *l'Oaristys*, un recueil d'épigrammes au nombre de dix-neuf, *la Syrinx*, *la Hache et l'Aile*, *les Ailes et l'Autel*, et des scolies extraites de divers manuscrits.

A la fin du volume se trouve la dissertation suivante, qui n'a pas été signalée :

« Commentaire sur la Syrinx de Théocrite, par Jean « Pédiasime, savant gardien des archives de la Pre- « mière Justiniane et de toute la Bulgarie (1). »

Calliergi a été secondé dans cette publication, de même que pour Pindare, par Cornelio Benigno, de Viterbe.

Lorenzo Crassó a eu tort de lui attribuer la rédaction des Scolies de Théocrite. Il les a seulement choisies et recueillies dans divers manuscrits.

En mars 1517, parut, in-8°, la première édition du Dictionnaire des locutions attiques de Thomas Magister : Θωμᾶ τοῦ Μαγίστρου κατὰ ἀλφαβήτου, ἀτθίδος διαλέκτου ἐκλογαί· αἷς οἱ δοκιμώτατοι χρῶνται τῶν παλαιῶν· καί τινες αὐτῆς παρασημειώσεις καὶ διαφοραί. *Thome Magistri per alphabetum, hoc est elementorum ordinem attici eloquii, elegantie, quibus approbatissimi priscorum usi sunt: atque nonnulle circa eandem annotationes et differentie.*

(1) Τοῦ σοφωτάτου χαρτοφύλακος τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς, καὶ πάσης Βουλγαρίας κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Πεδιασίμου, ἐξήγησις εἰς τὴν τοῦ Θεοκρίτου Σύριγγα.

En tête, on lit cette épître dédicatoire :

Τῷ σοφωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ Μιχαήλῳ τῷ Συλβίῳ πρεσβευτῇ τοῦ θεοσεβεστάτου καὶ ἀνικήτου Ἐμμανουήλου Λυσιτανίας βασιλέως, Ζαχαρίας Καλλιέργης Κρὴς, χαίρειν.

Οὔ μοι δοκεῖ προσῆκον εἶναι, βέλτιστε, τυποῦν ἐκεῖνα, ὧν ἔνδειαν οὐκ ἔχομεν, ἀλλ' ὧν ἐνδεεῖς τυγχάνομεν ὄντες, ὡς οὔπω παρά τινος μέχρι καὶ τῆς νῦν τυπωθέντα, διὸ καίπερ ἐπίπονον ὂν τούτου χάριν, ὅμως τῷ συνήθει τοῦ φιλοπονεῖν χρώμενος τρόπῳ, τὰς Θωμᾶ τοῦ Μαγίστρου ἐκλογὰς χρησίμους εἶναι νόμισας ὡς ἄνθος τῆς Ἀτθίδος διαλέκτου, χαλκοτύποις γλυφίσι τυποῦν ἠρξάμην· αἵτινες ἀγαθῇ τύχῃ πέρας εἰλήφασιν ἀφειδέσι δώροις, χάριτί τε καὶ ἐπιεικείᾳ τῇ σῇ. Χειμαζόμενος γὰρ ἐν πελάγει πολλῶν ἕνεκα, καὶ ὑπὸ κυμάτων δινόμενος δεινῶς, λιμένα σε εὔδιον καὶ εὐπρόσιτον εὗρον, καὶ ἔτι φιλέλληνα ὄντα τῷ ὄντι βοηθόν τε πλουσιόδωρον, καὶ ἄφθονον χορηγὸν εἰς τὸ κοινωφελὲς τοῦτι τῆς τυπογραφίας ἔργον· ἀνθ' ὧν ἵνα μὴ τέλεον σκαιός τε καὶ ἠλίθιος δόξω, θέμιδος καταπειθούσης, τῆς τῶν σοφῶν καὶ λογίων ψήφου ἐπικυρούσης, εἰκότως ταύτας σοι προσφωνῶ τὰς ἐκλογάς· ἐπ' οὐδενὶ γὰρ ἄλλῳ ἀξιώτερον. Καὶ τοῖς ἀειθαλέσιν αὐτῶν καὶ ἀμαράντοις ἄνθεσι, σὺν τοῖς φιλομαθέσιν ἅπασι τούτων ἕνεκα τῶν εὐεργεσίων στέφανον πήξαντες, στεφανοῦμεν· μικρὸν μέντοι πρὸς ἀμοίβην καὶ ἀξίαν τὴν σὴν τῇ ποσότητι δῶρον καὶ εὐτελὲς, μέγα δὲ τῇ προαιρέσει ἡμῶν καὶ τῇ ἐξ αὐτοῦ ὠφελείᾳ· καὶ τοῦτο μὲν ὡς ἀρχὴν, ἥτις τὸ ἥμισυ τοῦ παντός ἐστιν· ὅτι ἐν ἅπασιν οἷς μέλλω τυπώσειν, εἰκότως

σοι μνείαν ποιήσω, καὶ πολλά σοι θεοῦ συναιρομένου εἰκότως προσφωνήσω, τῶν παρεληλυθότων χάριν, καὶ ὧν ἔτι μέλλω ὑπὸ σοῦ παθεῖν ἀγαθῶν· οὐκ εἰς ἰδίαν μόνην, ἀλλὰ καὶ κοινὴν τοῖς σπουδαίοις ἀπόλαυσιν. Κατὰ γὰρ Θέογνιν ἐπέρχεταί μοι λέγειν τό· Οὔποτε σεῖο λήσομαι ἀρχόμενος ἀποπαυόμενος. Ἀλλ' ἀεὶ πρῶτόν τε καὶ ὕστατον, ἔν τε μέσοισιν Ἀείσω· σὺ δὲ μευ κλῦθι καὶ ἐσθλὰ δίδου. Ἔρρωσο.

ΛΑΚΤΑΝΤΙΟΥ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΤΟΥ ΣΕΝΑΙΟΥ (1).

Λυσιτανῆς γαίης, Μιχάηλε, φαεσφόρος ἀστὴρ,
Συλβιαδῶν βλάστημ' εὔγενες ἀρχεγόνων,
Αὐσονίδος μούσης σειρὴν πάλαι, Ἀτθίδος ἄρτι,
Ἐς δὲ νέωθ' ἱερῶν καὶ Σολύμων πρόπολος
Ζαχαρίας ὁ κλυτὸς μολυβδογράφος ἀρτιπόνητον
Σοὶ βίβλον ἠνὶ καμὼν τήνδε δίδωσιν ἔχειν,
Ἀντ' εὐεργεσιῶν μεγάλων μικρόν τι χάρισμα.
Οὐδὲν γὰρ πενίη φεῦ ποτ' ἔρεξε μέγα.

DU MÊME.

Ζαχαρίας ὁ Κρὴς ὁ καλοῖο φερώνυμος ἔργου,
Τορνεύσας τόδε γράμμ' οὐ γράμμ' ἀτὰρ εὔπνοον ἀνθέων
Δράγμα περιστάζον λογοδαίδαλα κηρία μουσῶν,
Δίζετο ὃν κατὰ θυμὸν ὅτου μερόπων γέρας ἔσται

(1) Ce Lactance Ptolémée de Sienne est probablement un parent du célèbre Claudio Tolomeo de Sienne, poëte distingué, né à Sienne en 1492, et qui se trouvait à Rome en même temps que Calliergi.

Θυμῆρες φρενοθελγὲς ἐράσμιον οὐκ ἀπόβλητον.
Ταῦτα δὲ πορφύροντι μελαίνης νυκτὸς ἀωρὶ,
Φοῖβος ἀκερσικόμης ὄναρ ἤνθετο, καὶ τάδ' ἔνισπεν:
Τὴν νῦν Πιερίκην δίζῃ, κλυτότεχνε, μέλισσαν
Δήεις ἐν σίμβλοισιν ἐκείνοις, ἔνθεν ἀρύειν
Νᾶμα Τάγοιο φέριστον, ὅταν διψῇς γε θαμίζεις.

[TRADUCTION.]

A Michel Sylvius, ambassadeur du très-pieux et invincible Emmanuel, roi des Lusitaniens (Portugais), Zacharias Calliergi offre ses vœux.

Nous devons avant tout songer à imprimer ce qui peut d'un jour à l'autre disparaître. Mais la tâche n'en est que plus difficile. Cependant, secondé par mes habitudes laborieuses, j'ai entrepris de mettre sous presse l'œuvre de Thomas Magister qui nous offre la fleur de l'atticisme. Si je l'ai menée à bonne fin, c'est grâce à vos généreux secours et à votre bienveillance, car, battu par la tempête, c'est auprès de vous que j'ai pris refuge comme dans un port sûr, et auprès d'un vrai philhellène à qui l'utilité publique est redevable de cette œuvre typographique, dont vous êtes l'instigateur et le soutien. C'est donc un devoir pour moi, à moins de passer pour manquer à toutes les convenances, de vous dédier cette œuvre de Thomas Magister. Conformément aux lois de l'équité et avec l'assentiment unanime des amis des lettres, nous réunissons donc ces fleurs immortelles pour en composer une couronne, qui ne saurait mieux convenir qu'à vous, l'auteur de ce bienfait. Nous vous l'offrons donc, bien

que le don soit de peu d'importance par rapport à l'importance du bienfait. Mais il s'agrandira par notre reconnaissance et aussi par l'utilité du présent. D'ailleurs, comme « le commencement est la moitié de tout », c'est en commençant la série des livres que je vais imprimer que je dois mentionner votre souvenir. Ce que j'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir renouveler en mainte occasion, par la suite, en promulguant les services que j'ai déjà reçus de vous et que je recevrai encore, non pas dans mon seul intérêt, mais dans celui de tous les amis de la science, qui vous en seront redevables ; je redirai donc avec Théognis : « Non, ja-
« mais mes chants en ton honneur ne cesseront, ni en
« commençant, ni au milieu, ni en finissant; prête-
« leur donc une oreille favorable et que tes dons soient
« leur récompense. »

A la suite sont deux pièces de vers de Lactance Ptolémée de Sienne, toutes deux en l'honneur de Michel Silva.

Au mois de juillet de cette même année 1517, Calliergi fit paraître la première édition du sophiste Phrynicus : Φρυνίχου ἐκλογὴ ἀττικῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων. *Atticorum Phrynichi verborum et nominum explanatio*. Petit in-8° de 20 ff. n. ch. Elle est excessivement rare et se trouve souvent reliée avec celle de Thomas Magister.

On a aussi attribué à Calliergi l'impression d'un volume sans lieu ni date, mais qui fut publié avant 1522 : Ἀποφθέγματα φιλοσόφων καὶ στρατήγων, ῥητόρων τε καὶ φιλοσόφων συλλεχθέντα ὑπὸ Ἀρσενίου Μονεμβασίας;. *Præclara*

dicta philosophorum, imperatorum, oratorum et poetarum, ab Arsenio archiepiscopo Monembasiæ collecta. Petit in-8° de 116 feuillets. Cet ouvrage est très-rare, et je n'ai pu me le procurer.

Il a une seconde partie dont le titre consiste en cette inscription en deux vers politiques :

Γέρας εἴ μ' ὀνομάσειας σπάνιον τῶν σπουδαίων,
οὐκ ἂν ἁμάρτοις δηλαδὴ τῆς ἀληθείας, φίλε.

Sur le feuillet suivant est un dialogue en 22 vers. Les personnages sont : le Bibliophile, le Bibliopole et le Livre.

Je reproduis ce petit dialogue en raison de sa rareté :

ΔΙΑΛΟΓΟΣ.

Τὰ τοῦ διαλόγου πρόσωπα· Φιλομαθής, Βιβλιοπώλης, καὶ Βίβλος.

Προλογίζει ὁ Φιλομαθής.

Ἦ ῥά τι καινόν γ' ἐκτετύπωκας, Βιβλιοπῶλα; —
Ναὶ, φιλ' ἔναγχος, ναὶ, κεῖνο τὸ βιβλάριον. —
Βωκαίης ἔπη, ἢ Ἀσκραίης ἔνδον ἐέργεις
Μώσης, ὦ βίβλε, εἰπέ μοι ἐρομένῳ; —
Ῥήτορας ἠδὲ σοφοὺς δήπουθεν ἐγὼ κατελέγχω,
Κ' αὐτὸν Μαιονίδην, λωποδύτας προτέρων. —
Ἀλλὰ δραχμὴν κάτθου πρὶν μ' ἀνὰ χεῖρας ἀείρῃς,
Καί κεν ἴδοις παρ' ἐμοὶ πολλά γε τῶν σπανίων·
Ὡς βραχὺς ἔσθ' ὁ βίος κακοδαιμονίης τ' ἀνάμεστος,
Γνώσεαι ὡς δεῖ σοι πάρ' τε Σιμωνίδεω,
Πάρ' τε Φιλήμωνος, ἠδὲ Μενάνδρου· ἀλλὰ καὶ αὐτοῦ
Ἔκφρασιν εἰδείης, τοῦ ἀθλίου βιότου.
Αὖθις Ψελλοῦ ἰάμβους ἐς ἀρετὰς κακίας τε,
Καὶ ἀναγωγὰς τρεῖς, ἱστορίης μυθικῆς.

Ταντάλου, ἠδὲ Σφιγγὸς, Κίρκης φαρμακίδος τε,
  Αἵ γε ἑρμηνείης ἔμμορον οὐρανίης.
Ταῦτ' ἀναλεξάμενος, σπάνιον χρῆμα σπουδαίοις,
  Τῆς Μονεμβασίης, προύθετο Ἀρσένιος. —
Τὴν δραχμὴν λαβὲ, βιβλιοπῶλ', ἰδού. Ἀλλὰ καὶ αὐτὸς —
  Τὴν βίβλον σχὼν, ἀσπασίως ἄπιθι·
Καὶ μετὰ μικρὸν λήψῃ πάντων ἣν γ' ἐπανέλθῃς
  Τ' ἀποφθέγματα δὴ τῶν σοφίης τροφίμων.

DIALOGUE.

PERSONNAGES DU DIALOGUE : *l'Amateur de livres*, *le Vendeur de livres*, *le Livre*.

— Dis-moi, libraire, as-tu imprimé quelque livre nouveau?— Certes, en voici un tout nouveau et tout petit. — Contiens-tu quelque poëme bucolique, ou un produit de la muse d'Ascra ? Livre, réponds à ma question. — Je fais le procès aux rhéteurs et aux doctes et célèbres écrivains, même au Mæonide, qui tous se volent réciproquement. — Mais commence par me mettre en main une drachme avant de prendre ce livre. Tu vois ici réunies bien des choses rares. Combien la vie est courte et pleine de misères ! C'est ce dont Simonide te convaincra, et aussi Ménandre et Philémon, et celui-là même qui a traité des Misères de la vie ; et aussi Psellus dans ses ïambes sur les Vertus et les Vices ; et les trois Introductions relatives à Tantale, au Sphinx, à Circé l'enchanteresse, et des vers qui, pour être devinés, réclament une surnaturelle intelligence. Arsénios de Monembasie a fait le choix de ces pièces. — Tiens, libraire, voici la drachme, prends-la donc. — Et toi, en t'en allant d'ici, tu dois être satisfait de

ton acquisition. Si bientôt tu reviens, tu pourras jouir de bien d'autres livres, surtout des *Apophthegmes* des nourrissons de la sagesse.

Ce petit recueil se compose des écrits suivants :

De PORPHYRE : Que les philosophes et les poëtes se pillent réciproquement ; — des STROMATES DE CLÉMENT : Que les philosophes, les rhéteurs, les historiens et les poëtes se transmettent dans leurs vers et leur prose leurs larcins mutuels ; *en vers ;* — de SIMONIDE, élégie héroïque : Que la vie est une dérision ; *en vers ;* — de PHILÉMON, même sujet, trois pièces ; — de MÉNANDRE, même sujet, deux pièces ; — de MIMNERME, même sujet, deux pièces ; — de TIMOCLÈS, une pièce ; — de DIPHILE, deux pièces ; — de PHILÉTAS, une pièce ; — de MARC POMPÉE, une pièce ; — d'EUPHRON, une pièce ; — d'EURIPIDE, quatre pièces ; — d'HÉSIODE, une pièce ; — d'APOLLODORE, une pièce ; — de THÉOGNIS, une pièce ; — VERS POLITIQUES, une pièce ; — de SOTADES, Que la vie est pleine de soucis ; *en prose ;* — de TÉLÈS, Sur la vie ; *en prose ;* — d'un ANONYME, l'Image de la vie ; *en prose ;* — de PSELLUS, les Iambes (au nombre de trente distiques) sur les Vertus et les Vices ; — du même MICHEL PSELLUS, Récit sur Tantale ; *en prose ;* — du même, Récit sur Circé voulant métamorphoser Ulysse ; — l'ÉNIGME DU SPHINX ; — de PTOCHOPRODROMOS, un huitain en vers rétrogrades ; en voici le premier :

Σοφὸς ἔγωγε ἤδη ὢν ἂν ὦ ἤδη ἔγωγε σοφός·

et le dernier :

Νίψον ἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν.

Et sept vers héroïques de Jean Tzetzès contenant chacun les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

Morelli et Chardon de la Rochette ont exprimé l'opinion que cet ouvrage n'est pas sorti des presses de Calliergi, comme on l'avait cru, mais bien de l'imprimerie fondée par le pape Léon X à Monte Cavallo à Rome, et dirigée par J. Lascaris. J'ai vérifié que les caractères ne sont pas les mêmes que ceux des autres ouvrages sortis du même établissement.

En 1523, Calliergi imprima à Rome le Dictionnaire composé par Guarino Favorino Camers, évêque de Nocera, célèbre lexicographe, auquel on doit aussi le *Thesaurus Cornucopiæ*, imprimé par Alde en 1496 (voir plus haut, p. 79 et suiv.) : Μέγα καὶ πάνυ ὠφέλιμον Λεξικὸν ὅπερ Γαρῖνος... ἐξελέξατο. Ce dictionnaire a été réimprimé souvent sous le nom de Varinus.

Morelli a aussi attribué à Calliergi une édition des *Erotemata* de Chrysoloras, in-8°, de 64 ff.; mais elle a été imprimée avant 1500, à Florence, avec les caractères d'Alopa.

A partir de 1523, on ignore les destinées de Zacharias Calliergi.

Érasme a fait son éloge, et dit que c'était un jeune homme très-savant (1). Leonardo Crasso nous apprend qu'il avait composé des odes, de petites pièces de vers et diverses compositions d'imagination, et qu'il était habile interprète des anciens.

(1) Epist. LXXIII, ep. 5.

Voici des vers qui furent composés en Italie en son honneur :

Hic ita Parnassi pertingit labra bicornis
Fonte, et sic sumptas inde ministrat aquas
Gloria ; quod cantus non solum fertur ad ipsum,
Illic sed Vatum cætera turba nitet.

La famille de Calliergi compte plusieurs autres membres distingués par leur instruction, parmi lesquels on remarque Antonios Calliergi, dont le mérite a été signalé par Nicolas Sophianos (1), qui le déclare un puits de science (ἐνδοξότατον καὶ δοχεῖον τῶν ἀρετῶν). Giraldi rapporte avoir entendu François Porto faire de lui cet éloge : « Parmi nos compatriotes « crétois (2), l'un des plus distingués est le célèbre « Antonios, chez qui les vertus s'unissent à l'amabi- « lité et à l'instruction des Vénitiens les mieux « doués. » Giraldi vante aussi son mérite comme poëte et ses rares vertus (3).

Je possède un manuscrit grec du quinzième siècle, qui renferme un grand nombre de pièces inédites,

(1) Auteur de la traduction en langue vulgaire du Traité de Plutarque sur l'éducation des enfants, imprimé chez *Barthélemy Calliergi*, en 1544, 2 janvier. Il est l'auteur d'autres écrits.

(2) François Porto, Φραγκίσκος Πόρτος, était né à Rhétymne en Crète. Il fut envoyé dans le Péloponnèse pour étudier. Devenu orphelin, ses parents le rappelèrent en Crète, d'où Georges Calliergi le fit venir en Italie et l'envoya terminer ses études à Padoue. Il s'y distingua tellement qu'il devint directeur de ce collége. M. Sathas donne la biographie fort détaillée de ce célèbre philologue du dix-septième siècle, p. 169-172. Théodore de Bèze a composé en vers son éloge.

(3) Antonios a écrit une Histoire de Crète jusqu'en 1303, dont les historiens vénitiens font souvent mention. Voy. Sathas, p. 175.

parmi lesquelles se trouve le recueil des lettres de Michel Apostolios, dont une copie existe aussi dans notre Bibliothèque de France et une autre à Vienne. Les deux lettres suivantes, que je reproduis, prouvent l'élégance de son style. Elles sont adressées à un Pierre Calliergi, peut-être le parent de Zacharias.

Τῷ Καλλιέργῃ.

Εἰ πολὺς ἤδη χρόνος ἰδεῖν ἀλλήλους παρέδραμε, τιμία μου καὶ χρυσῆ κεφαλὴ, ἀλλ' ἐγὼ μὰ τὴν χάριν τῶν λόγων καὶ τοὺς θεσμοὺς τῆς φιλίας τοῖς ψυχικοῖς ὄμμασιν, ὁρᾶν ἀεὶ σε δοκῶ καὶ ἀκούειν λέγοντος, μεμνημένος διαπαντὸς ὧν τε ἔλεγον, ὧν τε ἤκουον, καὶ τῇδε καὶ αὐτόθι· οὗ νῦν ὄντος αὐτοῦ, τά τε ὕδατα κελαρύζει, ψυχρά τε καὶ διαφανῆ καὶ ἡδέα· αἵ τε ἀηδόνες τιτυρίζουσι καὶ τέττιγες τηρειτίζουσι, καὶ τά τε δένδρα κομῶσι τοῖς φύλλοις καὶ τοῖς καρποῖς, αἵ τε ἄμπελοι τοῖς βότρυσι βρίθουσι· τά τε ἄλλα, ὧν ἄξιος ᾖ ἀπολαύειν, καὶ εἴης ἐς γῆρας ὑγιὲς καὶ βαθύ. Εἰ δεῖ τὰ τῶν φίλων εἶναι κοινὰ, τῇ παροιμίᾳ δοκεῖ, πῶς οὐ μεταπέμπῃ καὶ Μιχαῆλον τὸν σὸν, συναπολαύσειν τῶν τοιούτων μετρίως, καὶ ταῦτα ἐν τῶν καιρῶν τοῖς τοιούτοις, οἳ χρῄζουσι ψυχαγωγίας οὐ τῆς τυχούσης. Ἵν' οὖν καὶ τοῦτο διαπραχθείη σοι τὸ καλὸν, πέφυκας γὰρ καὶ ὀνομάζῃ καλὰ ἐργαζόμενος, ἵππον ἢ ἡμίονον ἐπιστείλας, μετάπεμψον ὅταν ἑορτάζῃ τὴν τῆς θεομήτορος κοίμησιν. Ἔρρωσο, ψυχῇ καὶ σώματος ἀρεταῖς ἀεὶ κοσμούμενος, ἄριστε.

[TRADUCTION.]

Quoique un temps bien long se soit écoulé depuis que nous ne nous sommes vus, ami si cher et si honoré, du moins le charme de tes entretiens et les saintes lois de l'amitié te rendent toujours présent et me font te voir des yeux de l'esprit; j'entends le son de ta voix et retiens les paroles que dans nos entretiens nous échangions réciproquement, soit ici, soit là, où tu jouis maintenant du doux murmure des frais et clairs ruisseaux, du roucoulement des rossignols, du chant des cigales, et où tu vois les arbres couverts de fruits abrités par l'ombre de leur vert feuillage, et les vignes pliant sous le poids des raisins (1), enfin de tous les biens que te réservent une longue et saine vieillesse.

Mais, puisque tout est commun entre amis, comme dit le proverbe, pourquoi ne fais-tu pas venir près de toi ton cher Michel (Apostolios) pour jouir ensemble paisiblement de tous ces biens dans les temps où nous vivons, quand on a si grand besoin de ces consolations de l'âme? Pour te procurer ce *bienfait*, toi dont le nom en est la signification (καλὸν ἔργον), envoie-moi soit un cheval, soit une mule, pour pouvoir fêter ensemble l'Assomption de la Vierge. Adieu, ô le meilleur des hommes, toi qui es doué de tous les avantages de l'âme et du corps!

(1) En Italie comme en Grèce, les vignes sont suspendues en guirlandes d'arbre en arbre, ce qui donne au paysage un aspect bien autrement pittoresque que celui de nos vignes soutenues par de simples échalas.

Τῷ Καλλιέργῃ.

Ἐγώ σε φιλῶ μὲν παρόντα, εἰ δὲ καὶ σπάνιον ὁρῶ καὶ συγγίνομαι, δι' ἃς αἰτίας οὐκ ἀγνοεῖς· ὅμως ἥδομαί τε καὶ χαίρω πλησίον σε ἔχων, καὶ ὅταν βουλοίμην ὡς σὲ ἀφικόμενος ποθῶ δ' ἀπόντα· καὶ ποθῶν ἀνιῶμαι, μὴ δυνάμενος ὁρᾶν τὸ ποθούμενον. Εἰ μὲν γὰρ Δαίδαλος περιῆν, καὶ περιών μοι παρῆν, ὃς μόνος ἐκ μηχανῆς ἄνθρωπον εἰργάσατο πτερωτὸν, ἴσως ἂν καὶ αὐτόν με πεποίηκεν, ὡς σὲ βουλόμενον ἥξειν, πολλοῖς τε δώροις πεισθεὶς καὶ συχναῖς παρακλήσεσιν· ἐπεὶ δ' ἐκεῖνος μὲν ἐξ ἀνθρώπων ᾤχετο πάλαι, καὶ αὖθις ἐπιβιῶσαι τό γε νῦν ἔχον ἀδύνατον, ἐμοὶ δ' ἀνάγκη σὲ τὸν καλὸν κἀγαθὸν Πέτρον ὁρᾶν, τίς ἂν γενοίμην, ἢ πῶς ἂν ἐμαυτὸν παραμυθησαίμην, σοῦ γε ἀπόντος δυναμένου; Ἀλλὰ γάρ οἱόν με τὸν ἐπιλήσμονα ἔλαθεν, ἔχω τὸν παραμυθησόμενον, ὦ φιλότης! Τίνα δὴ τοῦτον; σαυτὸν πάντα ἄριστον, ὃς ἀντὶ Δαιδάλου γενόμενος, ὅτι καὶ βεβαιότερον, ἵππους ἔχων καὶ ἡμιόνους ὅσους ἂν βούλοιο, τότε δὴ τότε μετάπεμψον, ὅτε τὴν τοῦ θεοῦ πανηγυρίζεις μητέρα ὡς ἂν σέ τε ὄψωμαι τὸν ποθούμενον, καὶ ἀπολαύσω τῆς πανηγύρεως.

[TRADUCTION.]

Ta présence m'est chère, et si je ne puis en jouir que bien rarement, tu sais quelle en est la cause. Mon bonheur est si grand quand tu es à mes côtés, qu'il égale mon regret quand je ne puis aller te re-

voir. Ne pas voir ce qu'on aime est un grand sujet de tristesse ! Si Dédale, lui qui fit un homme ailé, existait encore, il eût pu aussi me donner des ailes pour satisfaire à mon désir, et n'aurait pu résister à mes prières, à mes présents; mais il n'est plus de ce monde et ne saurait revenir. Cependant il me faut revoir mon très-cher Pierre. Mais que faire? que vais-je devenir? comment me consoler, puisque toi qui le pourrais, tu restes ainsi éloigné de moi? Mais que dis-je, oublieux que je suis! puisqu'on m'oublie ainsi, j'ai quelqu'un qui peut me consoler, et ce quelqu'un, c'est toi, cher ami, qui possèdes un moyen bien plus sûr que celui de Dédale, celui du grand nombre de tes chevaux et de tes mules. Tu m'enverras donc chercher en temps et lieu, quand viendra la fête de la Vierge; alors j'aurai le bonheur de te voir et je jouirai réellement de la fête.

Enfin, un André Calliergi commandait une galère vénitienne à la bataille de Lépante en 1572.

VIII.

LES CALLIGRAPHES CRÉTOIS.

La correspondance des Crétois et les recherches que j'ai faites dans notre Bibliothèque de France me prouvent qu'à l'époque de l'invention de l'imprimerie, l'île de Crète était féconde en habiles calligraphes, qui consacraient leur talent à la reproduction des manuscrits. La famille des Grégoropoulos nous en offre un exemple.

Notre Bibliothèque de France possède :

De Georges Grégoropoulos, père de Jean et de Manuel Grégoropoulos, deux manuscrits, contenant l'un la *Batrachomyomachie*, l'*Iliade d'Homère* et les *Vers dorés de Pythagore*, etc. (1), l'autre, les *Commentaires sur la Genèse* (2).

De Manuel Grégoropoulos, fils du précédent et frère de Jean Grégoropoulos, beau-frère de Musurus, le manuscrit n° 1884 : *Alexandri Aphrodisiensis problemata physica*, daté de 1503. On lui attribue aussi les mss. n°s 132 et 148.

Il existe peut-être quelques manuscrits de Jean

(1) Manuscrit n° 1805, ancien fonds grec.

(2) Manuscrit n° 130. Silvestre, *Paléographie universelle*, en donne le fac-simile de la première page, décorée d'une ornementation style byzantin, peinte en rouge.

Grégoropoulos ; son écriture était très-belle, à en juger par sa nombreuse correspondance.

Notre Bibliothèque de France possède aussi un manuscrit de Jean Rhosos, *prêtre originaire de Crète*, qui fut le calligraphe employé par Alde comme scribe de son Académie, dont il écrivit les statuts. Ce manuscrit, en deux parties, contient : la première, la *Tactique d'Élien*, et la seconde, les *Proverbes de Grégoire*. Rhosos l'écrivit à Rome, en l'année 1457 (1).

Michel Damaskinos, autre calligraphe crétois, a écrit le manuscrit de la *Préparation évangélique d'Eusèbe* (2).

Antoine Damilas, habile calligraphe crétois, se réfugia en Italie après la prise de Constantinople, et séjourna à Milan, d'où il prit le nom de Μεδιολανεύς. Il était fort instruit, et c'est lui qui a recueilli les Scolies de Thucydide. Voici ce que dit M. Sathas (Νεοελληνικὴ φιλολογία, t. I, p. 106) :

« Il a écrit plusieurs manuscrits. Sur celui de l'*Iliade d'Homère*, on lit à la fin : « Antoine Damilas, né en Crète, a écrit ce livre non sans le salaire, et avec l'aide et aux frais et par les soins bienveillants de *maître Laurent* de Florence (3). »

« Sur un autre manuscrit qui contient les *Souvenirs d'Hiéroclès*, on lit : « Ce livre a été écrit et par« fait par moi, Antoine le Milanais, qui dois prendre ce

(1) Ms. nº 2524, ancien fonds grec.

(2) Ms. nº 467, ancien fonds grec.

(3) Ἀντώνιος Δαμιλᾶς, Κρὴς τὸ ἔθνος, καὶ τοῦτο ἔγραψα, οὐκ ἄνευ μέντοιγε μισθοῦ, συνδρομῇ καὶ ἀναλώμασι, καὶ τῇ ἄλλῃ ἐπιμελείᾳ μαγίστρου Λαυρεντίου τοῦ καὶ ἐκ Φλωρεντίας.

« nom quoique Crétois de race, et bien que je sois issu « de parents anciens habitants de la Crète, où je suis « né, où j'ai été nourri, où j'ai atteint l'âge viril, et où « j'ai joui de tous les bienfaits dont elle m'a comblé, « *et je le dis sans mentir* (1). »

De 1489 à 1495, de retour en Crète, il écrivit plusieurs manuscrits qui sont à l'Escurial (2).

Quel est cet Antonios Damilas (dit le Milanais), et peut-il avoir quelque rapport avec Démétrios (dit aussi le Milanais), à qui nous sommes redevables de l'Homère de Florence de 1488? C'est ce qu'il est difficile de savoir. (Voy. p. 39 à 44, ce qui concerne *Démétrius*.)

On connaît le mérite éminent du célèbre calligraphe crétois Ange Vergèce, qui exécuta à Fontainebleau plusieurs manuscrits grecs pour François I[er]. Ils ornent maintenant notre Bibliothèque de France. C'est d'après la belle écriture d'Ange Vergèce, qui servit de modèle à Garamond pour l'exécution des types royaux employés par Robert Estienne, que le jeune Henri Estienne apprit à imiter ces jeux de l'art condyliographique, où il excella.

Antoine de Baïf parle ainsi d'Ange Vergèce dans ses poésies :

Ange Vergece, Grec à la gentille main,
Pour l'écriture grecque écrivain ordinaire,

(1) « Τέλος εἴληφε τὰ παρόντα γράμματα χειρὶ ἐμοῦ Ἀντωνίου Μεδιολανέως, ἔτι καὶ Κρητὸς τὸ ἔθνος δυναμένου λέγεσθαι διὰ τὸ τῶν γονέων πρότερον οἰκητήριον ἐν Κρήτῃ γενομένων καὶ αὐτὸν ἐν ταύτῃ γεννηθῆναι καὶ τραφῆναι καὶ ἀνδρωθῆναι, καὶ τῶν παρ' αὐτῆς δωρεῶν οὐκ ἔλαττον ἢ τοὺς ἄλλους Κρῆτας ἀπολαῦσαι, ἄνευ τοῦ ψεύστην εἶναι. » — Οἰκονόμος, Πανδώρα, p. 293.

(2) Miller, Catal. des Mss. grecs de l'Escurial, pp. 93, 94, 157 et sq.

De vos gran père et mère et le vostre eut salaire
Pour à l'accent des Grecs ma parole dresser
Et ma main sur le trac de sa lettre adresser.

Ange Vergèce fut non moins savant en latin, et il traduisit le Traité *de Fluviorum et montium nominibus*.

Son célèbre manuscrit des Cynégétiques d'Oppien, suivi du traité de la chasse de Xénophon et de Philé, nous offre le plus beau spécimen qu'on puisse voir de son écriture; il est catalogué Gr. 277, et signé aussi par Ange Vergèce (1) :

Ἐγεγράφει τὸ παρὸν βιβλίον ἐν Λευκιτίᾳ τῶν Παρησίων ἐπὶ βασιλέως Ἑρρίκου Β^ου χειρὶ Ἀγγέλου Βεργικίου τοῦ Κρητός. ϛ^ω, φ^ω, νδ^ω.

« Ce livre a été écrit sous Henri II par Ange Vergèce, dans la « ville de Lutèce des Parisiens. 1554. »

Cette date prouve que le double catalogue, écrit en grec, des manuscrits grecs de la bibliothèque de Fontainebleau, τῆς ἐν τῇ Ἐννεακρούνῳ βασιλικῆς βιβλιοθήκης, dont l'un, écrit par Ange Vergèce, est rangé dans l'ordre alphabétique, et l'autre, écrit par Constantin Palæocappa (2), rangé par ordre de matières, fut rédigé antérieurement à 1554, puisque ce célèbre manuscrit d'Oppien, dont la magnifique reliure est aux armes de Henri II avec les attributs de Diane de Poitiers, écrit par Ange Vergèce à cette date, ne s'y trouve pas mentionné. C'est à tort qu'on croyait que la description qui est faite dans ces deux catalogues d'un manuscrit

(1) Cette page est reproduite dans la *Paléographie* de Silvestre.

(2) Il est possible que ce célèbre calligraphe, attaché aussi à la bibliothèque de Fontainebleau, soit venu de Crète avec son compatriote Ange Vergèce.

des Cynégétiques d'Oppien suivi de Philé, catalogué n° 218, relié aux armes de Henri II unies à celles de Diane de Poitiers, et orné aussi de figures peintes, se rapportait au manuscrit d'Oppien écrit par Ange Vergèce, en 1554.

Ce qui a pu causer cette erreur, c'est que tous deux, de même format, et reliés aux armes et emblèmes de Henri II et de Diane de Poitiers, méritent la désignation portée sur le catalogue d'Ange Vergèce de πάνυ τερπνὸν καὶ καλὸν, *charmant et très-beau*. La supériorité d'exécution du manuscrit daté de 1554, écrit et signé par Ange Vergèce, est incontestable. L'admirable beauté de la reliure, où le style vénitien se déploie dans toute sa grâce et sa splendeur, dénote un artiste de premier ordre. Ne trouvant parmi nos belles reliures françaises de cette époque rien de semblable, je pense que pour l'exécuter on fit venir à Paris quelque artiste vénitien, à moins qu'on n'eût envoyé à Venise le manuscrit écrit à Paris par Ange Vergèce, avec les instructions nécessaires pour retracer sur cette belle reliure de style oriental les emblèmes de Diane de Poitiers, qui y est représentée en pied, sous la figure de la *Diane chasseresse*, peinte dans un écusson. On peut juger de la beauté de cette reliure par la gravure qui la reproduit dans la même dimension au tome V des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

La bibliothèque de Sainte-Geneviève possède un manuscrit d'Oppien et de Philé écrit aussi par Ange Vergèce, qui, au-dessous de son paraphe, l'a daté de 1566. La représentation des animaux y est mieux exécutée que dans le manuscrit d'Oppien de la Bibliothèque de France. Ce beau manuscrit d'Oppien et de Philé est couvert aussi d'une belle reliure vénitienne, mais

moins riche que celle de la Bibliothèque de France, et malheureusement les deux médaillons en ovale qui, comme dans l'*Oppien* de la Bibliothèque de France, devaient représenter des figures allégoriques fort bien peintes, ont été enlevés (1).

Deux peintures, chacune dans un écusson de même forme ovale, ornent une charmante reliure vénitienne d'un manuscrit de petite dimension que je possède, et qui a été écrit avec la même perfection par Ange Vergèce. Ce manuscrit, intitulé : Εὐδοκίας τῆς Αὐγούστης Ὁμηρόκεντρα (Centons d'Homère recueillis par la princesse Eudoxie), est l'un des plus beaux ornements de ma Bibliothèque : sur l'un des plats est représentée Minerve ; sur l'autre Mercure, ces deux divinités avec leurs attributs. Ce manuscrit paraît avoir été destiné primitivement pour le roi de France ou pour une personne de la famille royale, à en juger par le charmant ornement peint en tête du manuscrit, où l'on voit trois fleurs de lis. L'inscription finale porte qu'il a été écrit à Venise en 1539, au mois d'Élaphébolion. Au-dessous, Vergèce a écrit en un monogramme : Ἄγγελος (2).

Je possède aussi deux peintures de la même main et d'une plus grande dimension placées au centre d'une superbe reliure vénitienne de format petit in-4°,

(1) C'est ce que signale Camus dans sa *Notice sur quatre manuscrits grecs* (*Notices des manuscrits*, t. V, p. 635). Mais je le crois dans l'erreur quand il dit que ces médaillons devaient porter l'écusson du riche propriétaire de ce livre, qu'il croit provenir de la bibliothèque de Séguier.

(2) Montfaucon a décrit ce manuscrit dans sa *Palæographia græca*, p. 293. Je l'ai acquis à la vente de Brunet, qui l'avait acheté à celle de son ami et son collaborateur Parizon.

où elles s'ajustent à une ornementation très-gracieuse qui les entoure. Cette reliure, comparable à celle de l'Oppien écrit par Ange Vergèce, en 1534, recouvrait probablement quelque manuscrit de sa main. Il n'en reste plus que les deux *plats*, sur l'un desquels la peinture représente *Pirame* et *Thisbé*, et sur l'autre la *Naissance de Bacchus*.

Notre Bibliothèque de France possède plusieurs autres manuscrits écrits par Ange Vergèce. L'un, de format petit in-8° (n° 2113), Ἀριστοτέλους Ἠθικῶν Νικομαχείων, porte sur les plats de son ancienne reliure en maroquin rouge deux médaillons représentant, l'un les armes du cardinal de Lorraine, l'autre sa pyramide, avec sa devise : *Te stante virebo*. La peinture des en-têtes et des lettres initiales est conforme pour l'art et la beauté à celle des deux précédents manuscrits. La tradition les attribue, ainsi que la peinture des lettres initiales, à la fille d'Ange Vergèce. On les retrouve dans tous les manuscrits écrits par ce calligraphe.

Un autre manuscrit (supplément grec, n° 32), écrit aussi par Vergèce, contient les Ὀρφέως Ἀργοναυτικά, les *Hymnes* et le *Traité des pierres*. Les en-têtes et les lettres initiales sont d'un goût exquis et ont même plus d'importance que les précédents ; ils ne me semblent pas de la main de la fille d'Ange Vergèce, et je les crois exécutés par quelque artiste français dont je trouve des *similaires* dans d'autres manuscrits de ma bibliothèque.

Il existe des manuscrits d'Ange Vergèce dans les bibliothèques de l'Escurial, de Vienne et de Milan.

On peut juger du mérite calligraphique de Palæo-

CAPPA, connu aussi sous le nom de PACÔME (Pachomas *le moine*), par l'admirable manuscrit du traité d'Athanase *sur la Providence*, dont Silvestre, t. II, nous donne le fac-simile de la première page, où sont peintes les armes du cardinal de Lorraine : j'en ai parlé dans mon *Étude* sur Jean Cousin, p. 227. Ce beau manuscrit appartient à la bibliothèque de Reims.

IX.

PREMIERS LIVRES GRECS

IMPRIMÉS HORS DE L'ITALIE.

On a vu, au commencement de cet ouvrage, que l'honneur de l'impression du premier livre grec revient à l'Italie, où, dans la ville de Milan, parut en 1476 la *Grammaire grecque* de Lascaris. Les autres pays de l'Europe n'ont suivi cet exemple que bien plus tard, ce qui trouve son explication naturelle dans le caractère tout spécial d'une impression grecque, où la difficulté s'accroît par la multiplicité des lettres accentuées et des ligatures. Il fallait d'abord des Grecs ou des Hellénistes habiles pour diriger la gravure des caractères grecs et l'exécution du travail typographique. Or l'hellénisme, ravivé en Italie, ne put pénétrer dans les pays voisins que très-lentement, à travers les obstacles amoncelés par les préjugés et les haines religieuses.

Il m'a paru intéressant de consacrer un chapitre aux premières impressions grecques dans les différents pays de l'Europe, afin de marquer pour chaque contrée le point de départ des études grecques. Ce travail n'avait pas encore été fait.

En parlant des plus anciens livres imprimés en grec, je ne tiens, bien entendu, nul compte de quelques mots grecs, plus ou moins grossièrement exécutés, et souvent illisibles, qui se trouvent çà et là épars comme citations dans des textes latins.

ALLEMAGNE.

Erfurt.

Après l'Italie vient l'Allemagne, où les premiers essais des caractères grecs remontent au mois de septembre de l'année 1501. L'honneur de cette tentative revient à la ville d'Erfurt, célèbre par son université fondée en 1392. Ce début, comme partout ailleurs, consiste en un livre d'enseignement à l'usage de la jeunesse. En voici le titre : PRISCIANI *Cæsariensis grammaticorum facile principis*, περι συνταξεως, *hoc est de Constructione libri græcanica scriptura*, etc. — A la fin, on lit : *Habes en candide lector Prisciani duo de Constructione volumina* : græcis literis : ID QUOD IN GERMANIA NUNQUAM ANTEA CONTIGIT : *pro necessitate expressa* ERPHORDIE *per Lupambulum* [Wolfgangum] *Ganimedem : alias* Schenck : 7. *idus septembres anno a natali Christiano* M.D.I. τελος. In-4.

Ce Wolfgang Schenck publia dans la même année deux autres opuscules de grammaire comparée grecque et latine :

1. Εισαγωγη προς των γραμματων ελληνων. *Elementale Introductorium in Ideoma Græcanicum.*, etc. (voir Brunet : ELEMENTALE). — A la fin : *Expressum* ERPHORDIE *per Lupambulum* οινοχοον (1) *alias* Schencken (25 oct. 1501), pet. in-4 de 8 ff.

2. *Orthographia* N. M. T. (Nicolai Marscali Thurii)... *De litteris latinis. De litteris græcis. De divisione lit-*

(1) Οἰνοχόος, traduction du nom allemand *Schenk* (échanson), ce qu'il rehausse par l'interprétation poétique de *Ganymède*.

terarum latinarum. De divisione litterarum græcarum, etc. (voir Brunet : Marscalus). In-4.

Les caractères grecs, dans ces ouvrages, sont imprimés sans accents.

Wittemberg.

Un opuscule élémentaire pour l'étude de la langue grecque, dans le même genre que les précédents, parut à Wittemberg en 1511 : Εισαγωγη προς των γραμματων ελληνων : *Elementare Introductorium in idioma græcanicum. Alphabetum græcum et ejus lectura. Abbreviationes et colligaturæ*, etc. *Hæc omnia græce cum interpretatione latina* (voir Panzer, IX, 68). — A la fin : *Formatum typis* Wittenburgii *in officina Joannis* Gronenbergii. *Anno M.D.XI.* In-4.

En 1513, le même imprimeur donna : *Batrachomuomachia* Homeri *Phylimno interprete et Eulogia funebria.* — L'épître dédicatoire est datée : *Ex Leucorio novo Gymnasio scolastico ad barbaricum* Albim *exposito, nostro Larario musico. Anno virginei partus M.D.XIII. Calend. Feb.* — A la fin, on lit : Εγγραπτος λευκοριου : εις αλβιν χαρακτηρων κασσιτερεων : απο του Ιοαννου πρασιχορεου εγει [ετει] θεογονιας α. φ. ι. γ. (1513) μηνος μουνιχιωνος της ημερας δ. — Πρασιχορεος est le nom bien mal grécisé de Gronenberg, appelé en latin *Viridimontanus.* On avait faussement attribué cette impression aux presses d'Erfurt.

Les caractères grecs employés pour ces deux ouvrages n'ont pas d'accents.

Tubingue.

Thomas Anshelm, de Bade, qui vint en 1511 s'établir à Tubingue, inaugura dans cette ville les impressions grecques par ce volume : *Georgii* SIMLER *Vuimpinensis Observationes de arte grammatica. De litteris græcis ac diphthongis... Erotemata* GUARINI *ex Chrysoloræ libello maiusculo cum interpretatione latina. Isagogicum sive introductorium in litteras græcas.* Nicolai BEBELII *Disticha* GRÆCE. — A la fin : TUBINGÆ *in ædibus Thomæ* Anshelmi *Badensis mense Martio* M.D.XII (1512). In-4.

Ce traité fut suivi d'un autre livre analogue : *De literis græcis ac diphtongis... Carmina aurea* PYTHAGORÆ. PHOCYLIDIS... *moralia, quæ omnia habent e regione interpretationem latinam de verbo ad verbum;* Tubingæ in ædibus Thomæ Anshelmi mense Julio M.D.XII.

On remarquera que ce dernier volume n'est que la réimpression des compléments de la Grammaire grecque de Lascaris, donnée par Alde en 1495.

(Voir aussi, plus loin, la ville de *Haguenau.*)

Strasbourg.

Après Tubingue, est venu, pour les impressions grecques, le tour de Strasbourg, alors ville impériale. Il est difficile de déterminer avec précision dans quel ouvrage on y a employé pour la première fois les caractères grecs. Panzer, t. IX, 360, mentionne sommairement : *Elementale introductorium in nominum*

et verborum Declinationes græcas, plaquette in-4, imprimée en 1512 par Mathieu Schurer, qui en a donné une nouvelle édition l'année suivante, et deux autres en 1514 et 1515, où, à la suite du titre ci-dessus, on lit : *Græcas dictiones* cum eorum characteribus, *accentibus de vocum moderamentis, hic insertas offendes. Item Hieronymi* Aleandri *Mottensis tabulæ, sane quam utiles Græcarum Musarum adyta compendio ingredi cupientibus.*

Malgré le silence de Panzer, il est clair que le traité élémentaire de la langue grecque doit avoir des mots et des phrases en grec.

Le premier livre plus important imprimé à Strasbourg en caractères grecs parait être : *Senarii græcanici quingenti... Ottomaro Nachtgall Argentino metaphraste.* Σοφία μόνη τῶν κτημάτον (*sic*) ἀθάνατον. *Joannes* Knoblouch *notis æreis excepit* ARGENTORACI (*sic*). — L'épître dédicatoire est datée du 9 août 1515. In-4.

Avec la date du 1er septembre suivant, parut, par les soins du même imprimeur : ISOCRATIS *Parænesis ad Demonicum. Eiusdem oratio de gubernando regno ad Nicoclem.* Græce *et latine.* In-4.

Dans la même année fut publié chez Knoblouch : HESIODI Ascræi *duo libri Græcorum* ἔργα καὶ ἡμέραι... *Tabula* CEBETIS *Thebani... et alia quædam* (PYTHAGORÆ *Aurea carmina*, PHOCYLIDIS Carmina). Græce *et latine.* In-4.

Un autre imprimeur, Jean Schott, fit paraître en 1515 : ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΘΕΩΝ ΔΙΑΛΟΓΟΙ. In-4.

(Othomari Luscinii) *Collectanea sacrosancta, græce discere cupientibus non aspernanda. Contenta : Introtroductiones elementares Hellenismi*... Πάτερ ἡμῶν, *Pater noster*. Χαῖρε Μαρία, *Ave Maria, etc*. Ἐξομολόγησις. *Confessio. Supradictis adnexæ sunt sententiæ illustres septem sapientum Græciæ.*

L'année suivante (1516), Knoblouch imprima les *Erotemata* de Chrysoloras, en grec : *Excusus* Chrysoloras *formulis græcis* Argentorati *in officina Joannis* Knoblouch *calcographi*. Son confrère Schott publia le premier livre de l'*Iliade* d'Homère, en grec.

Leipzig.

L'imprimerie de Valentin Schuman était pourvue de caractères grecs dès 1515, à en juger par la mention suivante imprimée en grec sur le titre de l'édition latine des poésies d'Ausone : Εντυπωθη εν Λυψια παρα Ουαλεντινα τω Δαμαντηρω της αυτης πολέως πολιτι ετει τω απω της Χρηστου γεννησεως χιλιοστω πεντακοσιοστω πεμπτω και δεκατω.

Panzer, qui signale ce volume, n'accentue pas le grec. Cette édition d'Ausone a été faite sous les auspices de Richard Crook (Crocus), savant hélléniste anglais qui enseignait à cette époque le grec à Leipzig. Il y publia, l'année suivante, un traité élémentaire de la langue grecque : *Tabulæ græcas litteras compendio discere cupientibus, sane quam utiles;* Lipsiæ, in ædibus Valentini Schuman, 1516, in-4 ; — nouv. édit., 1521, in-4.

Melchior Lotter, imprimeur de cette ville, donna

en 1511, in-4 : Aldi Manutii *Romani Lucubrationes Grammaticæ,* — et en 1516, in-4 : Aldi Manutii *Romani, summo viri ingenio et singulari doctrina, Lucubrationes Grammaticæ.*

Bâle.

Bien qu'on rencontre quelques mots en caractères grecs dans les impressions bâloises dès 1513, le premier livre grec ne fut donné dans cette ville qu'en 1516 : *Novum Instrumentum, omne diligenter ab Erasmo Roterdamo recognitum et emendatum* (græce et latine)... — A la fin : Basileæ *in ædibus Joannis* Frobenii *Hammelburgensis. Mense Februario. Anno* MDXVI. In-fol. C'est la première édition du texte grec du Nouveau Testament.

La même année (novembre), Froben réimprima a Grammaire grecque de Théod. Gaza.

Cologne.

Le plus ancien livre grec que l'on connaisse imprimé à Cologne, est : Musæi *antiquissimi poetæ de Leandri et Herus amoribus*, græce. — Coloniæ *apud Eucharium* Cervicornum (sans doute Hirschhorn) MDXVII (1517). *Mensis Julii XVII.* In-4.

Cette publication fut suivie, au mois d'octobre, d'un livre d'heures en grec, in-12 : Ὧραι τῆς ἀειπαρθένου Μαρίας, etc. *Horæ beatissimæ Virginis... Græce.* — A la fin : Ἐτυπώθη Κολωνίας παρ' Εὐχαρίῳ τῷ Ἐλαφοκέροτι ἔτει ἀπὸ τῆς τοῦ Χριστοῦ γεννήσεως χιλιοστῷ πεντακοσιοστῷ ἑπτακαιδεκάτῳ, μηνὸς Ὀκτωβρίου ὀγδόῃ.

Il est très-probable que ce livre n'est aussi qu'une réimpression du charmant livre d'heures, imprimé par Alde, en grec, en rouge et noir, en 1497 et aussi en 1505.

Hirschhorn réimprima également dans cette même année : *Ex* ALDO MANUTIO *de litteris græcis et diphtongis*, etc., et en septembre 1519 : ALDI MANUTII *Rudimenta Grammaticæ.*

Un autre imprimeur de Cologne, qui publia dans la suite plusieurs livres grecs, réimprima en 1517, in-4 : ALDI MANUTII *Institutionum grammaticarum libri tres ;* Coloniæ, apud Henricum Novesiensem.

Haguenau.

Th. Anshelm, que nous avons déjà vu à Tubingue, introduisit l'impression des livres grecs à Haguenau. En 1517, il y publia : Αριστοφανου ευτραπελωτατου κωμικου Πλουτος. ARISTOPHANIS *comici facetissimi Plutus, græci sermonis studiosis mire utilis.* — A la fin : HAGENOLÆ *ex* ACADEMIA *Anshelmiana, mense novēb.* Anno MDXVII. In-4.

Cette édition a été préparée par Pierre Mosellanus, nom latinisé de Schade, pour indiquer le lieu de sa naissance.

L'année suivante parut une grammaire grecque : *Institutiones græcæ Grammaticæ. Accentuum exquisita ratio. Etymologia. Ex Homero, Thersyta et Chelys cum Scholiis Philipp. Melancht. Proderunt hæc non solum græca discentibus, sed iis etiam qui non*

turpissime latine tractare conantur. TUBINGÆ. — A la fin : HAGNOÆ (sic) *ex Academia Anshelmiana* MDXVIII *mense Maio.*

Un livre d'heures en grec vint ensuite : *Horæ in laudem B. V., etc.* — A la fin : HAGENOÆ, *ex Charisio Thomæ Anshelmi, mense Augusto.* In-12.

Brunet cite aussi une autre édition de ce livre d'heures donnée par le même imprimeur, sans date, *mense Januario,* et il ajoute que c'est une réimpression exacte de l'édition aldine de 1497, également en rouge et noir, et avec la préface d'Alde au verso du titre.

Thomas Anshelm a, comme on le voit, marché sur les traces d'Alde. Il fonda, à son exemple, une académie grecque qui prit le titre de *Neoacademia Anshelmiana;* il réimprima aussi les ouvrages pédagogiques donnés par Alde, tels que : *De literis græcis ac diphthongis... Carmina aurea* PYTHAGORÆ, PHOCYLIDES, etc. (1519, in-8), qui se trouvent à la suite de la Grammaire de Lascaris, imprimée par Alde en 1495 ; — HESYCHII *Lexicon. Cum præfatione* ALDI PII MANUTII (décembre 1521, in-fol.) ; — ALDI MANUTII *Institutiones grammaticæ* (août 1522, in-4).

Les autres villes de l'Allemagne, telles que *Ingolstadt, Augsbourg, Nuremberg, Vienne,* etc., ne commencèrent à imprimer en grec que bien plus tard.

FRANCE.

Paris.

Pour les impressions grecques, la France ne s'est laissée devancer dans toute l'Allemagne que par la ville d'Erfurt. Le premier livre grec publié à Paris est intitulé : ***Alphabetum græcum*** ou ***Liber gnomagyricus*** (Βίϐλος ἡ γνωμαγυρική), imprimé à Paris en **1507**, le **12** août (***pridie Idus Augusti***), chez Gilles de Gourmont, qui prend le titre d'***Integerrimus ac fidelissimus primus græcarum literarum Parisiis impressor.*** Ce début est modeste : le volume ne se compose que de 14 feuillets in-4 ; les caractères grecs sont encore médiocres. L'initiative de cette publication appartient à François Tissard, d'Amboise, savant professeur qui avait fait ses études grecques en Italie. Son but était de fortifier chez les jeunes élèves les études latines par la connaissance du grec ; aussi son volume n'est-il qu'un petit traité élémentaire des principes de la langue grecque, accompagné, à l'exemple des grammaires grecques publiées par Alde, des ***Vers dorés*** de Pythagore, des poésies gnomiques de Phocylide, etc. La préface latine de Tissard nous fait connaître toutes les difficultés qu'il eut à surmonter avant d'arriver à l'impression de ce petit livre. Voulant exciter le zèle de l'Université de France, qui n'avait pas encore de cours de grec, il dit aux écoliers : « Les Italiens nous « appellent des Barbares, et se révoltent de ce que « nous voulons imposer notre loi à l'Italie et subju- « guer une nation si savante et si versée dans les « belles-lettres. »

Ce premier livre grec eut un succès véritable, puisque Gourmont, qui avait d'abord hésité à en entreprendre l'impression, fit paraître successivement, dans l'espace de cinq mois, quatre ouvrages grecs plus importants : la *Batrachomyomachie* (8 octobre), in-4; — les *Œuvres et Jours*, d'Hésiode (5 novembre), in-4, de 28 ff.; — une édition de la *Grammaire* grecque de Chrysoloras (7 décembre), in-4, de 82 ff.; — *Héro et Léandre*, de Musée (sans date), in-4, de 8 ff. L'édition de Théocrite, publiée sans date, doit être rapportée aussi à l'année 1507 ou à la suivante.

L'arrivée à Paris en 1509 de Jérôme Aléander, appelé par Louis XII pour enseigner la langue grecque (voir la notice que j'ai consacrée plus haut, p. 441-443, à ce savant membre de l'Académie aldine), donna encore plus d'essor à l'activité de l'imprimerie grecque de Gourmont. Trois opuscules de morale de Plutarque parurent en 1509, par les soins d'Aléander. Son élève, Vatable, y donna une nouvelle édition de la Grammaire grecque de Chrysoloras en 1512.

Mais, malgré le zèle de ses collaborateurs, Gourmont ne trouva pas en France les mêmes moyens d'action dont disposait l'Italie. Dans la préface de son Dictionnaire grec-latin, publié aussi chez Gourmont en 1512, in-fol., Aléander se plaint amèrement de la pénurie des caractères grecs à Paris, ce qui avait interrompu son travail souvent pendant plusieurs jours.

On ne connaît pas encore tous les livres grecs imprimés par Gourmont. Malgré des recherches scrupuleuses, je trouve une lacune de 1512 à 1516, date

à laquelle a été imprimée la Grammaire grecque de Théod. GAZA. Le premier livre de cette grammaire a été réimprimé par Gourmont, en 1531, à SAINT-DENIS (*Dionysiæ*), ce que les bibliographes spéciaux n'avaient pas remarqué.

Le développement rapide des études grecques en France encouragea la fondation d'autres imprimeries grecques à Paris. Pierre Vidoue (depuis 1521), Wechel (depuis 1529), Vascosan (depuis 1532), Tiletan (depuis 1537), Conr. Néobar (depuis 1541), et enfin les Estienne, par leur grand savoir et leurs immenses travaux helléniques, ont été les dignes émules et les successeurs des Aldes.

BELGIQUE.

Anvers et Louvain.

Si l'on tient compte des citations grecques d'une certaine importance, insérées au milieu des textes latins, la Belgique a suivi de très-près l'Allemagne dans la voie des impressions grecques. En effet, dès le mois de septembre 1501, Thierry Martens d'Alost, auquel on attribue l'honneur d'avoir le premier introduit l'imprimerie dans sa patrie, fit usage des caractères grecs, gravés probablement par lui-même, pour des citations dans les ouvrages latins sortis de ses presses à Louvain et à Anvers. Dans ERASMI *Gratulatorius panegyricus ad Philippum archiducem Austriæ* (Anvers, 1504, in-4), la citation consiste déjà en six vers grecs.

Enfin, le premier livre imprimé entièrement en grec par Martens d'Alost, est : ARISTOTELIS *Ethicorum ad Nicomachum libri decem*, *græce ;* Lovanii, apud Theodoricum Martinum Alostensem, MDXIII, mense octobri; in-4, de 96 ff. (1).

Cette même année 1513 parurent les Fables d'Ésope, s'il faut en croire Panzer, t. VII, p. 259. Le même auteur indique à l'année 1503 : ÆSOPI *Fabulæ et vita*, *cum* ALDI MANUTII *interpretatione*, *græce;* Lovanii, MDIII; — or, cette édition ne peut être que la précédente, dont la date MDXIII a été transformée en MDIII par l'omission du chiffre X, car l'édition originale de la traduction d'Alde Manuce n'a paru qu'en 1505.

L'édition absolument certaine de ces Fables d'Ésope est celle de 1517 : *Vita et Fabellæ* ÆSOPI *cum Aldi Manutii interpretatione latina e regione.* — GABRLÆ *Fabellæ tres et quadraginta*, etc.; Lovanii, 1517, mense Augusto, in-4, de 80 ff.

L'année précédente Martens avait donné en grec : *Theodori* [GAZÆ] *introductivæ grammatices libri quatuor;* Lovanii, 2 part. in-4, de 16 et 32 ff. Malgré l'annonce du titre, il n'en a paru que les deux premiers livres. « Rien n'est plus net, dit le biographe « de Martens, M. J. de Gand, que les impressions « grecques de Martens, les premières qui aient paru « dans les Pays-Bas. Il n'est pas possible, nous le di-

(1) M. J. de Gand, *Recherches sur Thierry Martens*, prétend que la date qu'on voit au titre MDXIII est fautive, et qu'il faut lire MDXXIII (1523).

« sons avec confiance, de s'imaginer quelque chose « de plus beau ni de plus achevé. »

En même temps, Martens fit paraître un petit chef-d'œuvre : *Horæ in laudem beatiss. Virginis;* in-16, de 111 ff., en rouge et noir. « C'est un petit livre « d'heures en grec, si bien exécuté, dit M. de Gand, « qu'on ne parviendrait que difficilement à l'imiter de « nos jours, malgré tous nos perfectionnements. »

Il est incontestable que l'idée de cette publication lui a été suggérée par les livres d'heures imprimés par Alde Manuce en 1497 et 1505, aussi en rouge et noir et dans un petit format. Martens, qui avait appris l'art typographique à Venise avant 1473, devait être en rapports constants avec ce centre de l'activité littéraire à cette époque. On peut s'étonner de ce que Martens, qui a plus d'un trait de ressemblance avec Alde, n'ait jamais parlé dans ses préfaces de cet homme célèbre de son vivant. Ce n'est qu'en 1517, après la mort d'Alde, que Martens consacra ces quelques mots à la mémoire de son illustre confrère : « Pour faire « voir combien l'art typographique contribue à pro- « pager l'étude des belles-lettres, citer le seul nom « d'Alde Manuce suffit (1).

En 1518, Martens publia le *Plutus* d'ARISTOPHANE, entièrement en grec, in-4, de 34 ff.; divers opuscules grecs réunis par Aléander, in-4, de 20 ff., et les deux premiers livres de l'Iliade.

(1) *Quantum habeat momenti Typographorum ars, ad provehenda literarum studia, vel* unus ille Aldus Manutius *esse documento potest.* (Épître au lecteur en tête de l'ouvrage : *In Epistolam Pauli Apostoli ad Romanos paraphrasis per Erasmum Roterodamum;* Louvain, 1517, in-4.)

Plusieurs livres grecs, publiés par lui sans date, ont dû être imprimés avant 1518. Tels sont : CEBETIS *Tabula; Carmina aurea* PYTHAGORE; PHOCYLIDES; — la Grammaire grecque de C. LASCARIS, et l'*Alphabetum græcum*. C'est surtout depuis 1520 que Martens déploya une grande activité pour l'impression des livres grecs. A la place des petits opuscules, d'un caractère plus particulièrement didactique, on vit alors sortir de ses presses les trésors de la grécité classique : Théocrite, Homère, des fragments de Plutarque, de Lucien, de Platon, d'Hérodien, de Démosthène, de Xénophon, etc.

Martens se retira en 1519. Son correcteur pour le grec, Rutgerus Rescius, qui fut en même temps professeur de grec à Louvain, lui succéda et, jusqu'à sa mort (1545), il imprima plus particulièrement des livres grecs.

ESPAGNE.

Alcala.

Le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, fondateur de l'Université d'Alcala, en 1499, voulant y établir une imprimerie grecque, fit venir de Venise Démétrius de Crète, ancien collaborateur d'Alde. Son premier essai paraît être la grammaire grecque de CHRYSOLORAS (*Erotemata*) : *impressum in Compluti academia ab Arnaldo Guillelmo Brocario*, MCCCCCXIIII, (1514) *die decimo aprilis*, pet. in-4. Le rôle de Demétrius de Crète devait être celui de graveur de caractères grecs et de correcteur. Dans un avis au lecteur,

placé en tête de ce volume, il annonce qu'il a été appelé en Espagne par le cardinal Ximenès.

C'est aussi cette même année que le même établissement commença l'impression de la célèbre Bible polyglotte, la première de toutes, exécutée aux dépens du cardinal Ximenès. Cette Bible forme six vol. in-fol. dont le cinquième (*Nouveau Testament*) a été fait en premier lieu : il porte la date du 10 janvier 1514, mais ne parut qu'en 1517.

Il est très-probable que, dans la même année 1514, fut aussi imprimé le poëme de MUSÉE (*Musæi opusculum de Erone et Leandro*), qui ne porte aucune date. Cette édition in-4, de 8 ff.. est de toute rareté. A la fin, on lit une souscription grecque dont voici la traduction latine : *Imprimebatur in Complutensi accademia, quam eminentiss. Franc. Ximenès Dei providentia cardinalis... condidit et doctissimis in omni scientia viris distinxit, diligentia Demetrii Ducæ Cretensis.*

ANGLETERRE.

Cambridge.

La présence dans cette ville d'une célèbre université, fondée en 1229, a motivé la création assez rapide d'une imprimerie grecque, dont l'initiative appartient peut-être à Th. Linacer, savant ami d'Alde. Dès 1521, l'imprimeur Jean Siberch employa des caractères grecs fondus, dont le titre de l'ouvrage suivant nous offre un spécimen : *Lepidissimum* LUCIANI *opusculum* ΠΕΡΙ ΔΙΨΑΔΩΝ *Henrico Bulloco interprete.* Ex præclara

Academia Cantabrigiensi An. MDXXI. A la fin : ... CANTABRIGIÆ per Johannem Siberch. In-4. On considère cet opuscule comme le premier livre sorti des presses de Cambridge.

Un autre volume, daté de la même année, porte aussi sur le titre deux mots grecs : *Cujusdam fidelis Christiani epistola ad Christianos omnes... Subsequitur et Divi* AUGUSTINI *de miseria ac brevitate huius mortalis vitæ, sermo devotissimus, et ad mundi contemptum efficacissimus*, ΠΑΝΤΩ ΜΕΤΑΒΟΛΗ...

J'ignore quel est le premier volume imprimé, dans cette ville, entièrement en grec.

Londres.

Reginaldus (Reynold) Wolf avait été invité par Henri VIII à venir s'établir à Londres, et, à la date du 19 avril 1547, un privilége lui fut accordé pour l'impression en latin, grec, hébreu et pour les grammaires dans lesdites langues, sous peine, pour les contrevenants, de forfaiture et confiscation de livres contrefaits, et de plus, comme encouragement, il lui fut alloué annuellement sa vie durant, sur le trésor royal, la somme de vingt-six sols et huit deniers.

Le premier livre sorti des presses de Reynold Wolf est, à ce que je crois, le texte grec, avec la traduction latine, des CHRYSOSTOMI *Homiliæ duæ;* Londres, 1543, in-4 (1).

(1) *Typographical antiquities*, par Ames, Herbert et Dibdin, t. IV, p. 7.

Reynolds et sa femme, qui lui succéda, cessèrent d'imprimer en 1580.

John Day, qui commença à imprimer en 1552, a, dit-on, perfectionné les caractères grecs; mais, dans l'énumération que donne Ames de ses productions, je ne vois qu'un seul livre qu'il ait imprimé en grec : c'est un petit volume in-12, intitulé Χριστιανίσμου στοιχείωσις, destiné à l'utilité des enfants, en grec et en latin; Londres, 1578.

Palmer, dans son Histoire générale de l'imprimerie (Londres, 1733, in-4), dit avoir vu un dictionnaire grec, latin, français et anglais, intitulé *Apiarium* (la Ruche aux abeilles), chef-d'œuvre d'impression, de correction, de méthode et de disposition. Le seul exemplaire dont il ait eu connaissance est imprimé par William Seres, à Londres, en 1580; il n'en indique pas le format (1).

La liste des impressions données par Ames s'arrête à l'année 1590, et je ne vois aucun livre grec imprimé à Londres jusqu'à l'année 1603, date de la mort d'Élisabeth (2), ce qui est d'autant plus extraordi-

(1) Dans son article sur William Seres, p. 379, il dit même que Seres fut associé avec John Day pour quelques ouvrages; mais, dans l'énumération que fait Ames des livres de ces deux imprimeurs, il n'est fait aucune mention de ce livre soit chez l'un soit chez l'autre. Les premiers livres avec date, imprimés par John Day, datent de 1552 et s'arrêtent à 1584. Ceux de Seres commencent à 1548 et s'arrêtent à 1575. Comment concilier le dire de Palmer, qui dit avoir vu cet important ouvrage, et les deux catalogues donnés par Ames?

(2) Dans une conversation avec cette reine, Soffrey de Calignon, chancelier de Navarre, chargé par Henri IV d'une mission auprès d'Élisabeth, fut interrogé par elle au sujet d'un passage de Lycophron, dont elle faisait la traduction. Elle lui montra ensuite des tragédies de Sophocle et deux discours de Démosthène qu'elle avait traduits, et

naire que la fille de Henri VIII savait fort bien le grec, et que Henri VIII, qui le savait aussi, avait encouragé, dès 1547, l'impression des livres grecs.

POLOGNE.

Cracovie.

La ville de Cracovie, célèbre par son université fondée en 1400, ne tarda pas à posséder aussi une imprimerie grecque. Je rencontre la mention de ce livre imprimé en 1529, in-8 : ARISTOTELES *de Divinatione per somnum* GRÆCE, mais il est probable qu'il y eut d'autres impressions grecques antérieures.

lui permit de prendre copie d'une épigramme grecque de sa composition.

X.

OBSERVATIONS SUR UNE BIBLE POLYGLOTTE PROJETÉE EN 1839 PAR M. AMBROISE FIRMIN-DIDOT

DE NOVIS POLYGLOTTIS BIBLIIS PARANDIS LITERÆ DIDACTICÆ (1).

Clarissimo Viro Ambrosio Firmino Didot
Josephus Brunatius S. P. D.

« Plurimum juvat interpretum numerositas
« collatis codicibus inspecta atque discussa;
« tantum absit falsitas; nam codicibus emen-
« dandis primum invigilare debet solertia eo-
« rum qui Scripturas divinas nosse desiderant,
« ut emendatis non emendati cedant, ex uno
« dumtaxat interpretationis genere venien-
« tes. »
S. Augustinus, *de Doctr. Chr.*, l. II, c. XIV, n. 21.

Cum te de sacris Bibliis polyglottis, novis inlatis curis parandis atque imprimendis, cogitantem audierim, magna, fatear, sum affectus lætitia. Utinam vero quod meditaris, aliquando et Deo juvante moliaris!

(1) Romæ, typis Salviucianis, MDCCCXXXIX —Voir plus haut, p. 182.

Utinam inlustrem concivem tuum Guidum Michaelem Le Jay, qui, regio plane animo vir, privato suo ære collato Bibliorum polyglottorum splendidissimam illam, quam Philippi II Hispaniarum Regis auspiciis referimus, editionem, non exæquavit tantum, sed Pentateucho Samaritano ac versionibus Syriaca et Arabica additis, superavit, strenue imiteris! Porro si in magnum opus doctos catholicos ex Europa, qui non deerunt, philologos viros, inito consilio, congregare studeas, Bibliorum etiam polyglottorum editionem, quæ post illam Parisiensem Londini Waltono ἐργοδιώκτῃ, plenior prodiit, quam maxime devincere poteris. Quot « enim vetustæ, scribebat quatuor et sexaginta jam ab « hinc annis celeberrimus Prof. Bernardus De Rossi (1), « quot vetustæ ac dignæ versiones orientales addi « possunt, quæ in Londinensibus Bibliis desiderantur? « Qua emendatione non indigent sive textus ipsi orien- « tales, sive eorumdem textuum latinæ interpreta- « tiones? Quot et quæ in Waltoni Prolegomenis mu- « tanda vel supplenda? Quot novæ demum variantes « lectiones notandæ ex mss. codicibus sive inconsul- « tis, sive postea detectis erutæ? Nova ergo Polyglot- « torum Bibliorum editio hac tempestate utique parari « potest Londinensi ipsa multo perfectior atque accu- « ratior, imo et voluminum forma comodior. » Ita porro scribebat anno 1775 De Rossius. Ast quantum posterioribus annis usque ad nostra hæc tempora in textibus originalibus atque veteribus vel judaicis vel ecclesiasticis versionibus accuratius ac plenius edendis insudaverint ac meriti fuerint tot docti viri, notissi-

(1) *Diss. prælim. in Epithalamia exoticis linguis reddita*, § X, p. XXI, XXII. Parmæ, 1775, in-fol.

mum est. Macte igitur animo. Opus meditare ipsique *corde magno et animo valenti* opportuno tempore, collatis doctorum virorum studiis, manum admove, atque interim Deo, in cujus honorem et ecclesiæ bonum omnia nostra studia collimare debent, confisus, nullum non move lapidem, ut quod animo concepisti aliquando perficias.

Hac ipsa de causa, quæ in nova Biblia Polyglotta paranda et edenda ipsemet ab anno usque MDCCCXX, datis ad quosdam familiares meos literis, animadvertebam, quæso, ne prudenti animo tuo recolere detrectes. Primum tamen novorum eorumdem Bibliorum Polyglottorum faciem, quam offero, inspicere velis.

§ I.

Animadversiones generales in nova polyglotta Biblia paranda.

Animadversio I.

Uti ad paranda sua Biblia polyglotta Waltonus doctiores sui temporis Anglicos philologos congregaverat, Pearsonium videlicet, Edmundum Castellium, Alexandrum Hwisse, Thomam Hyde, Edmundum Pocock, Thomam Clarke, et Lightfoot, ita et novorum polyglottorum Bibliorum disponendorum Ἐργοδιώκτης nostrorum temporum præstantiores philologos catholicos in idem opus coadunare studebit, sua suis distribuens.

Animadversio II.

Ea quæ a Waltoni polyglottis Bibliis vel ab aliis hæreticorum operibus, ut in nova polyglotta Biblia inducantur, mutuabuntur, ad trutinam antea diligenter vocentur. Si quæ etiam e Bibliorum veteribus sive Christianis, sive Judaicis, sive Samaritanis versionibus e Waltonianis polyglottis Bibliis recipiantur, ad fidem codicum earum, majori, qua fieri possit, diligentia revocentur, earumque interpretationes Latinæ fideliores passim reddantur.

Animadversio III.

Tot illæ textuum originalium ac veterum Versionum columnæ, quas in polyglottici Pentateuchi prospectu proposuimus, non omnes, uti clarum est, in aliis Bibliorum partibus plenæ perseverabunt, imo neque in ipso Pentateucho semper complebuntur. Cum Pentateucho enim textus *Samaritanus*, versionesque *Samaritana* et *Arabs Samaritana*, *targum Onkelos*, et *Pseudo-Jonathanis*, versiones item *Arabica Saadiæ* et *Persica Tawosii* desinunt. *Arabica* tamen *Saadiæ* quibusdam aliis in veteris Testamenti libris adhuc apparebit. Pro *targum Pseudo-Jonathanis* cum libris, quos Judæi vocant *Prophetas priores et posteriores*, genuinum *Jonathanis targum* adveniet; atque in aliis ejusdem veteris Testamenti protocanonicis libris, quos ipsimet Hebræi *Chetuvim* appellare solent, imo etiam in iis Estheris capitibus, quæ Protestantes *Estheris additiones* vocitant, alii *targumim* imprimendi ade-

runt (1). In veteris Testamenti deuterocanonicis aliis libris seu partibus omnibus, *Hebraici* textus loco, *Græcus* aderit textus aut *Græca* versio una aut duplex, in additamentis Estheris etiam targum, ut jam adnotavi; versiones autem ecclesiasticæ veteres, quas in Pentateuchi polyglottici facie indicavimus, non semper omnes. In novo demum Testamento columnas occupabunt textus Græcus et veteres illæ versiones christianæ, quas in proposito Pentateuchi prospectu disposuimus.

Cæterum quod novi Testamenti textum Græcum attinet, quamnam pro ipso repræsentando ex tot, quæ ejusdem extant, editionibus sequaris me nescire fatear. Fere ex Ximenesii polyglottis Bibliis, in quibus primum impressus est, adamussim ipsum imprimendum, variasque ex manuscriptis codicibus præstantioribus lectiones ad novorum Bibliorum polyglottorum finem superaddendas dicerem. Ast adhuc novis ad textus Græci genuinam lectionem definiendam catholicorum virorum, qui Romanorum præsertim Pontificum auspiciis et auctoritate protegantur, curis ac laboribus opus est. Opera in hanc rem ab Erasmo, Roberto Stephano, Millio, Kustero, Wetstenio, Goldhagenio, Altero, Matthæjo, Birchio, Griesbachio, Lachmanno, Scholzio aliisve usquedum edita, prudentem catholicum criticum in genuinæ textus græci lectionis conquisitione juvare quidem possunt, ast integram ejusdem fidem sæpe sæpius certe non offerunt, imo deturpant quandoque et obnubilant (2).

(1) Cf. De Rossi, *Dizionario degli Autori Ebrei*, art. *Targum*.

(2) Quod Scholzium præcipue spectat, conferas, si lubet, Cl. P. Zecchium *Annali delle Scienze religiose*. t. VI, p. 43-62; t. VII, p. 232-277.

Animadversio IV.

Prolegomena in textus originales versionesque veteres Samaritanas, Judaicas, aut Christianas singulas, illorum et harum variantium lectionum dispartitæ syllogæ, quæ aut jam congregatæ sunt aut adhuc congregabuntur, Lexica etiam linguarum orientalium versionum et textuum, ad finem polyglottorum ex ordine edenda reservabuntur. Inter variarum autem lectionum syllogas, distincto loco disponentur Aquilæ, Symmachi, Theodotionis, ac *Quintæ*, ut ajunt, versionis, et *Sextæ* fragmenta. Harum autem græcarum versionum fragmenta ipsa dabunt Montfaucon (1), De Regibus aut De Magistris (2), Bugatti (3), Norberg (4), Barth (5), et Middeldorp (6), ut alios prætereeam (7). Quod prolegomena vero attinet, animadvertere juvat Professorem Lee Waltoni seu Pearsonii Prolegomena, pluribus adnotationibus et excursibus additis, denuo Londini a. MDCCCXXVII edidisse, erroribus tamen dogmaticis, qui aderant, relictis et auctis.

(1) *Hexapla Origenis.*

(2) *Daniel secundum septuaginta ex Codice Chisiano.* Isaias item Jeremias et Ezechiel, quos ex eodem codice exscripserat et edendos paraverat idem de Regibus, mox ex his ipsis typis Salviucianis prodibunt.

(3) *Daniel et Psalmi Syro-Tetrapl.*

(4) *Jeremias et Ezechiel Syro-Tetrapl.*

(5) *Hexapla*; Lipsiæ, 1769-1770, t. 2, in-8.

(6) *Liber IV Regum, Isaias, Prophetæ minores, Proverbia, Job, Canticum, Threnos et Ecclesiasten ex versione Syra-Hexaplari*; Berolini, 1830.

(7) Dathe etiam, Fischer, Kordes, Semler, Scharfenberg, Harles, Matthæi, Dœderlein et Schleusner, Origenis Hexaplorum fragmenta quædam variis in lucubrationibus ediderunt vel illustrarunt.

Animadversio V.

Fabricy (1) nos monet, quod Ricardus Simonius Bibliothecæ cathedralis Ecclesiæ Rothomagensis polyglottorum Bibliorum Waltoni exemplar, in quo amanuensium et typographorum errores emendare studuerat, legavit. Ipsum propterea conferendum erit. — Polyglotta autem Biblia Waltoni Bagsterus iterata sua Londinensi editione (2) neque emendatiora neque auctiora fecit, imo versiones plures veteres prætermisit.

§ II.

Textuum ac Versionum veterum in Polyglotta Biblia inducendarum præstantiores editiones et curæ, quibus adhuc indigent, indicantur, numerorum, quibus columnæ Prospectus distinctæ sunt, designatione attenta.

N. 1, 2. Pro textu Hebraico editio Vander-Hoogt, Amsteledami 1705, exprimenda erit (3), Sanctis Pa-

(1) *Titres primitifs de la Révélat.*, t. II, p. 336, 337.

(2) *Biblia polyglotta textus archetypos versionesque præcipuas ab Ecclesia antiquitus receptas complectentia.* Londini, typ. Bagster, 1818-1827, t. 5, in-4, vel in f. parvo.

(3) Textus Hebraici editio *critica* quæ Dœderleini et Meisneri, aut alia quæ Jahnii opera prodiit, indicatæ editionis loco in nova polyglotta Biblia inducenda certe non est, neque aliam hac de causa ejusdem textus Hebraici ad sanæ critices regulas (De Rossi, *Comp. di Crit. Sac.*, § XXXII-XXXIV; et *Introduzione alla Sac. Scritt.*, § XLII) editionem novam pro polyglottis Bibliis parare necessum est. Editio enim τοῦ Vander-Hoogt vel alia ad ipsam adamussim expressa pro textu Collectionum

gnini latina interpretatione edit. Lugduni 1527 addita. Textus ipsius Hebraici variantes lectiones a De Rossio quinque tomis congregatæ et editæ Parmæ, 1784 sqq., ad finem polyglottorum Bibliorum, uti jam superius animadvertebamus, dabuntur.

N. 3, 4. Samariticus textus, prouti prodiit Oxonii a. 1790 curis τοῦ Plancy, in lucem revocabitur. Ejusdem textus variæ lectiones ex decem et octo manuscriptis codicibus ab eodem Plancy collectæ ad Bibliorum polyglottorum finem reservabuntur.

N. 5, 6. Samaritica versio, vel ex Parisiensibus vel ex Londinensibus Bibliis polyglottis in nova inducetur (1). Ejusdem autem latina interpretatio pressius ad textum suum adducenda.

N. 7, 8. Versionis Arabicæ Samaritanæ fragmenta, quæ Edmundus Castell, Durell, Paulus, Hwide, et Van-Votten jam ediderant, aliis additis, dedit Sacy (2), qui et codices quosdam, e quibus versio hæc universa erui possit, recensuit.

N. 9, 10. Onkelosi targum suis in Bibliis polyglottis impressit Waltonus, Buxtorfii editione anni 1518 usus. Ast præferenda videtur Pentateuchi polyglotti Constantinopolitana perrara editio anni 1548. Latina vero hujus targum interpretatio, quam ab Alphonso Zamora est mutuatus Waltonus, universa ad textus fidem

variantium lectionum, quas Kennicott et De Rossi ediderunt, fideliter in novis polyglottis Bibliis imprimenda est.

(1) Halæ Saxonum ex hac versione *Genesis* Capita I-XVIII, nescio quo hujus nostri sæculi anno, a quodam juveni philologo, ab operis prosecutione a morte præpedito, edita sunt : nescio item an melius quam antea.

(2) *Mémoire sur la version arabe des livres de Moyse à l'usage des Samaritains;* Paris, 1809, et t. XLIX τῶν *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

revocanda; quippe quæ juxta aliud exemplar exarata sit.

N. 11, 12. In quinque Mosis libros alios duos chaldaicos targumim, targum scilicet Pseudo-Jonathanis et targum Hierosolymitanus, in Bibliorum polyglottorum volumine quarto dedit Waltonus. Targum Hierosolymitano prætermisso, Pseudo-Jonathanis targum ex editione R. Manasse Ben Israel a. 1640, interpretatione latina Cevallerii addita, novis polyglottis Bibliis induci poterit. Aliis in libris, quos *Prophetas priores et posteriores* vocant Hebræi, genuinus Jonathanis targum imprimendus occurret, Buxtorfiana seu Waltoniana editione adhibita, atque Alphonsi Zamoræ interpretatione, primum emendanda, addita. Pro aliis demum veteris Testamenti libris, quos *Chetuvim* dicunt Hebræi, alii targumim, qui imprimendi adsunt, a De Rossio indicabuntur (1).

N. 13, 14. Versio Syra Pescitho seu simplex, quod vetus Testamentum spectat, sive e Waltonianis polyglottis Bibliis, in quibus accuratius ac plenius quam in Pasiensibus impressa est, sive ex editione Londinensi Professoris Lee anni 1823, quæ ad codicum manuscriptorum fidem exarata dicitur, exscribenda erit (2). Quod novum Testamentum attinet, jam celeberrima est editio, quæ Schaafii curis Lugduni Batavorum prodiit annis 1808, 1809 et 1817. Etiam mox nominatus Prof. Lee novum Testamentum ex hac

(1) *Dizionario degli Autori Ebrei*, art. *Targumim*.

(2) Inter præstantiores Versionis Syræ simplices codices connumerandus est ille Mediolanensis Ambrosianæ bibliothecæ IX aut X sæculi, qui universum vetus Testamentum exhibet. Ejusdem variantes lectiones quandoque producet De Rossi.

versione, ejusdem codicibus attentis, anno 1826 Londini producere sategit.

N. 15, 16, 31, 32. In versiones Arabicas Christianas, Antiochenam idest et Alexandrinam, novis polyglottis Bibliis distincte inducendas, quædam prænotanda sunt. In publica porro Liturgia Arabes, qui Patriarchæ Antiocheno subsunt, Syris aut Græcis Bibliis utuntur; qui vero Patriarchæ Alexandrino obtemperant Biblia Coptica aut Græca legunt. Ast privata in lectione illi versione Arabica, quæ Syram simplicem aut originalem textum sequitur, isti versione alia Arabica, quæ ex Coptico aut Græco fonte educta est, utuntur. Harum propterea Arabicarum versionum una *Antiochena*, *Alexandrina* alia cognominatur. Neutra vero VIII sæculo antiquior, imo forsitan utraque multo recentior. Quod nostra autem maxime interest, Arabica versio Christiana, quam polyglotta Biblia Parisiensia atque exinde Londinensia exhibent, ab exemplari Ægyptiaco quidem derivata est, uti Gabriel Sionita et post ipsum Waltonus testantur; ast nihilosecius ex parte tantum Ægyptiaca sive Alexandrina, ex parte vero Antiochena doctorum judicio censetur. Ita porro omnes novi Fœderis libri tam protocanonici quam deuterocanonici, libri veteris Fœderis deuterocanonici, libri ejusdem Fœderis protocanonici prophetici et sapientiales ex versione Alexandrina, libri autem veteris Fœderis historici protocanonici ex versione Antiochena inibi esse asseruntur. Igitur ut distincte Arabs Antiochena et Arabs Alexandrina novis in polyglottis Bibliis produci possit, bibliothecarum Europæ, qui tot sunt (1), codices Bi-

(1) Alexandrinam versionem exhibent Biblia Arabica impressa Buca-

blici Arabici Christiani investigandi atque ex utroque patriarchatu Antiocheno et Alexandrino, cum sit necessum, perquirendi sunt.

N. 17. Vulgata latina versio juxta ejusdem Clementinam anni 1592 editionem imprimatur (1).

N. 18, 19. Arabica Saadiæ versio ex Pentateucho polyglottico Constantinopolitano anni 1546 ἐργοδιώκτης mutuabitur (2). Ejusdem versionis vero *Isaias* ex editione Paulusii, Jenæ, 1790, 1791; ***Psalmi, Job et Prophetæ Minores*** ex codicibus, qui a De Rossio (3) indicantur, in nova polyglotta Biblia recipientur.

N. 20. Versio etiam Græca Marciana, cujus partem, *Pentateuchum* scilicet, edidit Ammon, Erlangæ, 1790, 1791, et partem aliam, *Proverbia* videlicet, *Ecclesiasten*, *Canticum Canticorum*, *Ruth*, *Threnos* et *Danielem* produxit Villoison, Argentorati, 1789, in doctorum virorum usum absque ulla latina interpretatione novis polyglottis Bibliis inserenda videtur.

N. 21, 22. Persica Tawosii versio cum ejusdem latina interpretatione a Thoma Hyde confecta ex

resti a. 1710, alia edita a Tukio a. 1753, neque secus Biblia Arabica cum versione latina tribus vel quatuor voluminibus in lucem emissa Romæ a. 1671. Plura vero ad Vulgatæ latinæ normam in duabus hisce postremis editionibus reformata sunt. *Psalterium* Arabicum a. 1710 impressum, ac Novum Testamentum Arabicum ab Erpenio Lugduni Batavorum a. 1616 evulgatum, Antiochenam versionem continent. Quod codices manuscriptos attinet, Arabici Biblici Vaticani, teste Assemanio (*Catal. Codd. Arabicor.* edit. a Majo *Scriptor. Veter. nova Collect.*, t. V), Alexandrinam versionem offerunt.

(1) De Rossi (*Catal. de' libri stampati*, p. 26) et Fabricy (*Titres primitifs de la Révélat.*, t. II, p. 188) nos monent, quod in Vulgatæ Editionibus, quæ Romæ proximis post 1592 annis prodierunt, quædam sphalmata, typographica saltem, emendata sunt.

(2) Urbani Collegii de Propaganda Fide Bibliotheca Pentateuchi Arabici Saadiæ codicem, ut audio, præstantissimum servat.

(3) *Dizionario degli Autori Ebrei*, art. *Saadia.*

Londinensibus Bibliis polyglottis in novis interserenda est (1).

N. 23, 24. Celebris Sixtina LXX Virorum versionis editio nova in polyglotta Biblia inducatur. In *Daniele* autem præter Theodotionis versionem, quæ Septuagintaviralis, ut ajunt, locum in codicibus ecclesiasticis a tertio usque sæculo occupavit et in Sixtina mox laudata editione tenet, Septuagintaviralis ipsa versio a De Regibus et De Magistris Romæ anno 1772 ex codice Chisiano in lucem restituta peculiari in columna novís polyglottis Bibliis inserenda est, ejusdem latina versione, quam mox laudati viri produxerunt, addita, atque Nobilii versione hic prætermissa. Cæterum cum Nobilii versionem nominamus, quam nempe Nobilius ex SS. Patribus qui latina *Itala* usi sunt colligere studuit, occurrit animo edenda eadem latina Itala versio quam iteratis curis nedum ex SS. Patribus Latinis, sed etiam ex Manuscriptis ipsius codicibus eruere et edere studuerunt Sabbatier, Bianchini, Alter, Munter et Mai. Ast ipsa ex suis documentis tam varia exstat, ut ad unicam lectionem satis adduci nequeat : eaque propter necessario in novis polyglottis Bibliis erit prætermittenda.

N. 25, 26. Tres Copticæ versiones, sive tres variæ unius primævæ versionis Copticæ recensiones, pro trium Ægypti partium, superioris nempe, mediæ, et inferioris, triplici dialectu, exstiterunt, atque ex parte saltem jam editæ sunt. *Sahidica* seu *Thebana* vocatur

(1) Codex Persicus Vaticanæ bibliothecæ perrarus N. LXI exhibet Pentateuchum Persicum literis hebraicis scriptum atque a versione Tawosii edita in pluribus variantem, testibus Assemanio (*Biblioth. Vatican. Catal.*, p. I. t. I., p. 455) et Majo (*Scriptor. Veterum nova Collect.*, t. V, p. 650).

prima, *Memphitica* secunda, *Basmurica*, ut videtur, tertia. Sahidica primum in polyglottis Bibliis locum occupare poterit. Hisce præmissis quæ ex singulis hisce tribus versionibus jam edita novi recenseam. Sahidicæ *Danielis* caput IX editum fuit Romæ a. 1786 a Munter, *Evangeliorum* fragmenta quædam Bononiæ a. 1785 a Mingarellio, alia Romæ a. 1789 a Georgio, alia item Oxonii a. 1799 ex Woidii opere posthumo, plurimæque omnium fere tum veteris tum novi Testamenti librorum partes Romæ a. 1810 a Zoega (1).

N. 27, 28. Secundum inter versiones Copticas locum tenebit Memphitica. Occurrunt autem ex hac versione editæ partes sequentes : *Quinque libri Mosis*, Londini a. 1731 editi a Wilkins; *Psalterium*, Lugduni Batavorum a. 1683 productum a Petræjo, et Romæ a. 1744 a Tukio; *Danielis* c. IX, Romæ, 1786, et I et II *ad Timotheum* fragmenta, Hafniæ a. 1789 prolata a Munter; *Psalmorum*, *Prophetarum majorum*, *et Apocalypseos* partes quædam Romæ a. 1810 luce donatæ a Zoega (2); *Prophetæ minores*, Londini a. 1837. ex Woidii opere posthumo prælo commissi a Tattamo (3); atque universum *novum Testamentum* Oxonii a. 1716 editum a Wilkinsio.

N. 29, 30. Ex tertia demum Copticarum versionum,

(1) *Catal. Codd. Copticor. Musei Borgiani;* Romæ, 1810, in-fol. Animadvertere juvat, quod Codices Coptici illi Musei Borgiani Veliterni, ex quibus partes tantum descripsit Zoega, quidam Romæ in Collegio de Propaganda Fide, quidam vero Neapoli in Bibliotheca regia Borbonica servantur.

(2) *Op. cit.*

(3) *Prophetæ Minores* ex ipsa versione Memphitica servantur in codice Romanæ Bibliothecæ Angelicæ. Woid ipsos ex codice regio Parisiensi descripserat; Cl. Ignatius De Rossi ex dicto Romano codice edendos paraverat. Ast ejusdem opus deperditum est.

Basmurica scilicet, *Isaiæ*, *Evangelii S. Joannis*, *et Epistolarum S. Pauli* partes quædam Romæ a. 1810 editæ a Zoega (1), atque iterum Hafniæ a. 1811 ab Engelbretho, Bibliis polyglottis inserendæ obvenient. Alias autem trium Copticarum versionum partes nondum editas dabunt codices plurimi (2).

N. 31, 32. Recolas quæ jam animadversa sunt ad n. 15, 16.

N, 33, 34. Versionis Æthiopicæ partes editas, quas novi, earumque editores ex ordine designabo, codicesque, ex quibus partes anecdotæ erui queant, innuam. *Genesis* I-IV edidit primum Petræjus, Lugduni Batavorum a. 1660, et postremo Staudcher, Francofurti a. 1707; *Ruth*, Nisselius, Lugd. Batav. a. 1660; *Quinque libros Mosis*, simul et *Josue*, *Judicum*, *et Ruth* ex manuscripto codice Societas Biblica, Londini a. 1828; *Psalmos*, Waltonus a. 1657 in polyglottis Bibliis, Ludulphus et Michaelis Joannes Henricus, Francofurti a. 1701; *Joelem*, Petræjus, Lugduni Batav. a. 1660; *Jonam*, Petræjus, Lugd. Bat., 1661, et Staudcherus, Francofurti a. 1706; *Sophoniam*, Nisselius, Lugd. Bat. a. 1660; *Malachiam*, Petræjus, Lugd. Bat. a. 1661; *Novum Testamentum*, Waltonus in polyglot-

(1) *Op. cit.*

(2) Versionis porro Sahidicæ fragmenta plura ex Manuscriptis codicibus Cayri déscripsit nuperrime Dujardin ac Parisium transmisit. Codices autem trium versionum Copticarum, qui in bibliothecis Vaticana, Medicea Florentina, et Taurinensi servantur, indicantur ab Assemanio (*Catal. Codd. Copticor. Vatic.* edit. a Majo, *Scriptor. Veter. nova Collect.*, t. V;—*Catal. Codd. Biblioth. Medic.*) atque a Peyronio (*Præf. in Lexic. Copt.*). Confer in hanc rem etiam Quatremere (*Mémoires sur la littérature d'Égypte*). Cæterum publice denunciatum est Londini editionem adornari totius veteris Testamenti Sahidici et Memphitici.

tis Bibliis, melius quam alii antea; postea vero Bode, Brunsvigi a. 1753-1757. Cæterum Eduardus Ruppel nuperrime Francofurtum ex Abyssinia manuscripta Sacræ Scripturæ Æthiopica exemplaria transtulit. Transtulerat jam antea alia Londinium Bruce (1), quæ ibidem a. 1827 publicis nundinis divendita sunt (2).

N. 35, 36. Versionis Gothicæ *Evangelia* ex codice Upsalensi a Junio, Marshall, Benzelio, Lye, et Zahn iteratis vicibus edita sunt. Capita XI-XIV *Epistolæ* Pauli *ad Romanos* ex codice Guelpherbytano palimpsesto a Knittel, Ihre, et Zahn prolata sunt. Terdecim *Pauli Epistolæ*, excepta nempe illa quæ ad Hebræos data est, omnes, ast non omnes ipsæ integræ in lucem revocatæ sunt a Maio et Castilionio. Omnia autem hæc, paucis quibusdam aliis veteris aut novi Testamenti fragmentis additis, simul congregata atque Gothice et Latine edita sunt vel mox edentur a Gabelentz et Lœbe, Altenburgi, 1836-184... t. 2 in-4.

N. 37, 38. Armeniacam Haichanam versionem perpluribus manuscriptis codicibus inspectis edidit Venetiis a. 1806 P. Zohrab.

N. 39, 40. Ex versione Syriaca Hexaplari seu Tetraplari Bugattius Danielem Mediolani a. 1786; Cighera *Psalmos* ibidem a. 1820 (3); Norbergius

(1) Confer, si lubet, Bruce, *Travels*, vol. II, p. 416-420.

(2) Alios forsitan versionis Æthiopicæ codices in Europæ Bibliothecis exstantes indicabit Pell Platt, *A catalogue of the Ethiopical mss. in the royal library of Paris, and in the library of the British and foreign Bible society, also some account of those in the Vatican library*; Cambridge, 1823, in-4.

(3) *Psalmos* ex versione Syra Hexaplari jam nimis antea prælo commiserat Bugattius : ast morte præpeditus operi præfationem non præposuerat. Præfatione igitur quadam præmissa opus ipsum in lucem emisit Cighera a. 1820.

Jeremiam et *Ezechielem* Londini Gothorum a. 1787, negligenter tamen vel nimio minus celeriter Ambrosianum exemplar exscribens; Middeldorpius demum *librum IV Regum*, *Isaiam*, *Prophetas Minores*, *Proverbia*, *Job*, *Canticum*, *Threnos* et *Ecclesiasten*, Berolini a. 1830-1835 in lucem revocarunt. Utinam vero Masianus hujus Versionis codex, qui libros veteris Testamenti in Ambrosiano exemplari deficientes continebat, deperditus atque a tot doctis viris frustra usquedum conquæsitus, aliquando detegeretur!

Cæterum in Novo Testamento pro Versione Syriaca Hexaplari, Syra Philoxeniana Heracleensis succedet. Ex hac vero *Evangelia* Oxonii an. 1778, *Acta Apostolorum et Epistolas Catholicas* ibidem a. 1799, atque demum *Pauli Epistolas* ibidem a. 1803 protulit White (1). De ejusdem vero Versionis manuscriptis codicibus inter alios disseruerunt Paulus (2), Adler (3) et Wiseman (4). Versio item Novi Testamenti Syriaca alia, quæ *Hierosolymitana* cognominatur, ex manuscriptis exemplaribus, quæ innuunt Adler (5) et Wiseman (6), eruenda et novis Polyglottis inducenda videtur.

N. 41, 42. Universa Biblia Slavonica edita sunt

(1) Quanam ratione Wite non ediderit et *Apocalypsin*, quæ ipso teste (*Præf. in evang.*, p. XV) in Philoxenianæ-Heracleensis versionis Florentino codice exstat, nescio.

(2) *Accuratior Manuscriptorum, quibus versio novi Testamenti Syra Philoxeniana continetur catalogus;* Helmstadt, 1788, in-8.

(3) *Novi Testamenti Versiones Syriacæ Simplex, Philoxeniana, et Hierosolymitana denuo examinatæ et ad fidem codicum mss. novis observationibus illustratæ;* Koppenhagen, 1794, in-4.

(4) *Horæ Syriacæ;* Romæ, 1828, in-8.

(5) *Op. cit.*

(6) *Op. cit.* In cod. Vaticanum Syrum N. XIX animadvertit Cl. D. Wiseman.

primum Ostrogi a. 1581, et postea Moscoviæ a. 1614 (1).

N. 43, 44. Docti Angli et Versionis Anglo-Saxonicæ, quæ extant partes, nova in polyglotta Biblia inferri peroptabunt. Eaque propter innuam, quod *Heptateuchus*, quem cum aliis Bibliorum partibus decimo sæculo desinente Canturberiensis episcopus Ælfricus ex Latina in Anglo-Saxonicam linguam verterat, edidit Twaites, Oxonii a. 1698; *Psalmos*, sæculo X incipiente versos a rege Alfredo, prælo commisit Joannes Spelman, Londini a. 1640; et *Evangelia*, octavo sæculo versa ab Eadfrido Lindisfarnensi Episcopo (2), post Parker et L'Isle, luci donavit Marshall, Dordrecti a. 1665. Alia Biblica Anglo-Saxonica fragmenta typis dedit L'Isle, Londini a. 1638 (3).

Scribebam Romæ a. MDCCCXXXVIII, mense decemb.

(1) Hujus versionis editiones et manuscripta exemplaria recensuit Dobrowski, *Slavin seu Nuntius Bohemus*, aut documenta pro literatura Slavonica, t. I, n. 4, 6. Confer etiam Holmes, *Præf. in Pentat. Græc.*; Oxonii, 1798, in-fol., et Kohle, *Introd. in hist. et rem litter. Slavor.*

(2) Manuscriptum exemplar hujus versionis exstat in Londinensi Bibliotheca.

(3) Confer, si lubet, Le Long, *Biblioth. sacra*, art. *Versio Anglo-saxonica*, et Hartwell Horne, *An introduction to the critical study*, t. II, p. 77, 78; Londini, 1828, in-8.

NOVORUM BIBLIORUM POLYGLOTTORUM PROSPECTUS

PENTATEUCHUS.

1. — TEXT. HEBR.	23. — GRÆCA LXX.
2. — VERSIO LAT.	24. — VERS. LAT. NOBIL.
3. — TEXT. SAMAR.	25. — COPT. SAHID.
4. — VERSIO LAT.	26. — VERSIO LAT.
5. — VERSIO SAMARIT.	27. — COPT. MEMPH.
6. — VERSIO LAT.	28. — VERSIO LAT.
7. — VERS. ARAB. SAM.	29. — COPT. BASMUR.
8. — VERSIO LAT.	30. — VERSIO LAT.
9. — TARGUM ONK.	31. — ARAB. CHR. ALEX.
10. — VERSIO LAT.	32. — VERSIO LAT.
11. — TARG. PSEUD. ION.	33. — ÆTHIOPICA
12. — VERSIO LAT.	34. — VERSIO LAT.
13. — SYRA PESCITO.	35. — GOTHICA
14. — VERSIO LAT.	36. — VERSIO LAT.
15. — ARAB. CHR. ANTIOC.	37. — ARMENIACA.
16. — VERSIO LAT.	38. — VERSIO LAT.
17. — VULGATA	39. — SYRA HEXAPL.
18. — ARAB. SAADIÆ	40. — VERSIO LAT.
19. — VERSIO LAT.	41. — SLAVONICA.
20. — GRÆCA MARCIANA	42. — VERSIO LAT.
21. — PERSICA TUSII	43. — ANGLO-SAX.
22. — VERSIO LAT.	44. — VERSIO LAT.

N. B. Hujus Prospectus primus ordo veteris Testamenti originalem textum cum suis immediatis versionibus, excepta Septuagintavirali, secundus ordo versionem Septuagintaviralem cum versionibus ex ipsa deductis exhibet. Quisque autem intelliget ad normam paginarum literarum, quæ sequuntur, Prospectus faciem compressam fuisse : secus ipsa pro Bibliorum polyglottorum forma duplo altior fuisset.

TABLE ANALYTIQUE.

(Les principaux renvois sont indiqués entre crochets.)

A

ACADÉMIE ALDINE, [147 à 152]; — [435 à 470].

ACCAIOLUS, ACCIOLO. — *Voy.* ACCIAJUOLI.

ACCENTS (Gravure et fonte des), 550, 551.

ACCIAJUOLI (Alex.), 233.

ACCIAJUOLI (Donato), XXXV.

ACCIAJUOLI (Zanobio), 261.

ACCIAJUOLO (Jean), 39.

ACCURSE MAINER, d'Avignon, 246.

ACHATES (Léonard), de Bâle, 38.

ADAMI (Melch.), 292.

ADDA (le marquis Girolamo d'), 173.

ADELUNG, 564.

ADRACHNÉ, 382.

ADRAMYTTENOS (Emmanuel), 7, 543.

ADRIANI (Marcel-Virgile), 232, 233.

ADRIEN (le cardinal), [279 à 281].

ÆGIDIUS VITERBENSIS. — *Voy.* EGIDIO.

AGAPET, [563].

AGATHÉMÉROS. — *Voy.* BONDINI.

Agronomes latins, [370 à 373].

ALBERTI (G.), 199.

ALCALA. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [601 à 602].

ALCIDAMAS, [334 à 337]; — 367.

ALCIONIO ou ALCYONIO (Pierre), 149, 414; — [441].

ALCIPHRON, 120.

ALCUIN, [XIX à XXI].

ALCYNOÜS, XLIII.

ALDA, fille d'Alde, 394, 398.

ALDE *l'Ancien*. — *Voy.* MANUCE (Alde), *l'Ancien*.

ALDE *le Jeune*. — *Voy.* MANUCE (Alde), *le Jeune*.

ALEANDRO (Gir.), 150, 266, 268, 297, 317, 414; — [441 à 443]; — 591, 597, 600.

ALEXANDRE D'APHRODISIAS, 71, 130; — [260]; — 355; — [367 à 370]; — 463, 579.

ALEXANDRE DE CANDACE, 647.

ALEXANDRE DE VILLEDIEU, en latin *de Villa Dei*, 6, 190, 192.

ALEXANDRE, neveu d'Alde, 395.

ALEXANDRE VI, 112, 114, 166, 235, 281, 333, 337, 355, 361, 363, 389, 404.

ALEXANDRIE (Bibliothèque d'), XV.

ALLANTSEE (les frères Léonard et Lucas), 180.

ALLEMAGNE. Premiers livres imprimés en grec dans ce pays, [588 à 595].

ALOPA (Laur.-Franç. d'), 44, 236, 251, 257, 364, 457, 573.

ALPHONSE LE GRAND, roi de Naples, XXXIII; — [XXXVI-XXXVII]; — 357.

ALPHONSE Ier D'ESTE. — *Voy.* ESTE.

ALVIANO (Barthélemy), en latin *Livianus*, 321.

AMBROISE LE CAMALDULE. — *Voy.* TRAVERSARI.

AMES, 603, 604.

AMMONIOS HERMEIOS, 71; — [95]; — 236; — [244 à 246]; — 359; — [562].

AMORETTI (A.), LVII.

ANASTASE, LE BIBLIOTHÉCAIRE, XXVI.

ANDOCIDE, 313, 336, 367.

ANDRACHNÉ, 382.

ANDRÉ (?), 533.

ANDRELINI (F.), 301.

ANDRIEUX, graveur, 165.
ANDRONICOS, 246.
ANGELO (Jacques d'), XXXIII.
ANGLETERRE. Hellénisme dans ce pays, [XIX-XXI]; — Premiers livres imprimés en grec, [602 à 605].
ANNÉE VÉNITIENNE, mise en rapport avec notre calendrier, 2, 64.
ANSHELM (Th.), 180, 590, 594, 595.
ANTENOREUS (Ch.), de Florence, 81.
Anthologie grecque ou *Florilegium Epigrammatum*, [251 à 253].
Anti-Baillet, 5.
ANTIPHON, 313; — [334 à 336]; — 367.
ANTIQUARIO (Jacques), 318.
ANTIQUARIO, neveu de Jacques, 319.
ANTISTHÈNE, 367.
ANVERS. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [598 à 601].
APHTHONIUS, 94; — [312].
APOLLODORE, 572.
APOLLONIUS DE RHODES, 44, 236, 457.
APOLLONIUS DYSCOLE, [71 à 72]; — 75.
APOSTOLIOS (Aristoboulos), en religion ARSÉNIOS, 57, 83, 150; — [443 à 444]; — 499, 500, 531, 534, 548, 569; — [570 à 573].
APOSTOLIOS (Michel), 56, 246, 443, 444, 575, 576.
APPIEN, XXXVII; — 25.
APPONYI (le comte Alex.), 338, 360.
APULÉE, 130, 134.
ARABES (Hellénisme chez les), XV, XXIII.
ARAGON (César d'), 328.
ARATOR, 190, 235.
ARATUS, [125, 128, 129]; — 190, 236.
ARCO (comte C. d'), LXII, LXIII.
ARÉGON (J.), 99, 529.
ARGYROPULOS (Jean), XXX; — 58, 246.
ARÉTIN (Léonard l'). — *Voy.* BRUNI.
ARIAS MONTANUS, 181.
ARIOSTE, XXXIX, LXV.
ARISI, XXIX.
ARISTIDE, [334 à 336].
ARISTOPHANE, XLI; — 93; — [105 111]; — 236, 412, 461, 594, 600.
ARISTOTE, XIII, XX, XXIII, XXV, XXVII, XXXII, XXXV, XLII à XLIV; — 1, 7, 12, 13, 14, 24, 25, 26, 29, 46; — [Œuvres, t. I; 66 à 71]; — [t. II, III, IV; 78, 86, 87, 93, 94, 96 à 100]; — 101; [t. V; 103, 104]; — 105, 106, 108, 115, 116, 117, 123, 130, 236, 243, 245, 246; — [259, 260]; — [312, 315]; — 355; — [367, 368]; — 412, 446, 453, 459, 561, 599, 605.
ARMÉNIE (Hellénisme en), VII.
ARRIEN, XXXIV, XXXVII; — 452.
ARSÉNIOS. — *Voy.* APOSTOLIOS (Aristoboulos).
ARTHUR, prince de Galles, 129, 131.
ASCALON (J.-B.), 262.
ASCANIUS (le cardinal), 280.
ASCONIUS PEDIANUS, 214.
ASOLA (Torresano d'). — *Voy.* TORRESANO D'ASOLA.
Astronomiques (les), [124 à 131]; — 140, 459.
ATHANASE (saint), 22, 586.
ATHÉNÉE, 370; — [379 à 383]; — 412, 463.
ATTALES (les), rois de Pergame, 70.
AUBÉ (B.), 309.
AUGURELLUS (Aurélius), 272; — [274].
AUGUSTIN (?), 536, 537.
AUGUSTIN (saint), 603.
AULU-GELLE, [406]; — 451.
AURISPA (Jean), XXXIV, XXXVII, XLIII; — [22 à 23]; — 25, 291.
AUSONE, 146, 444, 592.
AVANZIO (Jérôme), 145, 146, 150, 239, 240; — [444]; — 470.
AVERROES, 49, 91.

B

BADE (Josse), 74, 205, 252, 302.
BADOER (Séb.), 85.
BAIF (Antoine de), 462, 581.
BAIF (Lazare de), 462.
BAILLET, 4, 5.
BAJAZET II, 49.

BAKACS (Thomas), 380.
BALBO (Pierre), XLII.
BALDINI (Baccio), 212, 233.
BALE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [593].
BAPTISTE (le prêtre), 515, 516, 528.
BARBARIGO (les), 283.
BARBARO (Fr.), 24.
BARBARO (Hermolaüs), 68, 96, 260.
BARDELLONE (Giacopo), 377, 378.
BARLAAM (Bernard), XXIX; — [18].
BARTHÉLEMY DA ALZANO, 142.
BARTHÉLEMY DE MESSINE, XXVII.
BASCHET (Armand), LVIII, LXII, LXIII; — 78, 113, 117, 133, 144, 152, 172, 173, 187, 189, 226, 249, 262, 277, 287, 322, 361, 362, 363, 388, 392, 467.
BASILE (saint), 22, 120.
BAYARD (le chevalier), 362.
BAYLE, XXXI.
BEAUFORT (André), dit *Andreas Gallicus* ou *de Francia*, XXXIX.
BEAUSSET (le cardinal), 476.
BEBEL (Nicolas), 590.
BECCARI (Bonav. de'), 393.
BECCARI (Gaspard de'), 393.
BÈDE, XVII, XIX.
BEGLER, 219.
BELGIQUE. Premiers livres imprimés en grec dans ce pays, [598 à 601].
BELLINI, graveur, 134.
BEMBO (Bernard), 391, 444.
BEMBO (Jean), 533.
BEMBO (Pierre), 15, 63; — [*Ætna*: 77]; — 84, 137, 139, 148, 149, 155, 164, 169, 170, 197, 198, 210, 223, 264; — [*Asolani*: 273, 274]; — 353, 355, 360, 361, 363, 366, 371, 387, 390, 391; — [405]; — 415, 425, 443; — [444 à 445]; — 454, 465, 520.
BENEDETTI (Alex.), [84 à 86]; — 139.
BENIGNO (Cornelio), 564, 565.
BENOIT (saint), XXIII.
BENOIT (Mlle), XL.
BÉRANGER DE CARPI (J.), 12.
BERGELLANO (A.), 421, 429, 430.
BERGER, 418.
BERGOMAS (Fr.-V.), 368, 369.
BERJEAU (Ph.), 280, 287.
BERNARD DE CHARTRES, 343.
BERNARDI (Jacopo), LIV.
BERNARDO (Jérôme), 85.
BÉROALDE, 338.
BESSARION (le cardinal), [26]; — 58, 150; — [246, 247]; — 272, 291, 317, 421, 456, 468.
BETTINELLI, LXIII.
BÈZE (Th. de), 421, 429, 574.
Bible polyglotte, [180 à 182]; — 602, 606.
BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-MARC, A VENISE, 26, 246.
BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN, 26.
BION, [74]; — 266, 421, 431.
BIRAGO (Lapo), XLII.
BISSOLIUS (J.), 236, 447.
BLANCO, agent d'Alde, 395.
BLASTOS (Nicolas), 221, 520, 521, 522; — [544 à 562].
BOCCACE, XXIX; — 19, 413, 425.
BODONI (Giuseppe), [LIII à LV].
BOËCE, XIII, XXIII, XXVI.
BOECKH, 364.
BOERNER, 246.
BOISSONADE, 121.
BOLOGNI (Girolamo), 153, 427.
BOLZANI (Urbain), 59, 60, 81; — [95 à 96]; — 115, 137, 149, 297, 415; — [445 à 446]; — 470.
BOLZANI (Valer.), 446.
BOMBASIO (Jérôme), 326.
BOMBASIO (Paul), 178, 326, 327.
BONACCORSO de Bologne, XXVI.
BONDINI ou BONDENO (Alexandre), dit *Agathéméros* ou *Evhéméros*, 67, 89, 148, 149, 415, 441; — [446 à 447]; — 516, 517.
BORGIA (César), 10, 159, 361, 363.
BORGIA (Jérôme), 389.
BORGIA (Lucrèce), XXXIX; — 264, 273, 274, 326; — [359 à 363]; — 389, 393, 405, 445.
BOTFIELD, 55.
BOTTICELLO (Sandro), 212.
BRACCIO (Gabriel), en latin *Brasichellensis*, 98, 150; — [447].
BRASICHELLENSIS. — *Voy.* BRACCIO.
BROCARIO (A.-G.), 601.

BROCHURE A LA GRECQUE, 99.
BRODÆUS, 252.
BROGLIE (duc de), 474.
BRUGNOLO ou PRUGNOLO (B.), 222, 450.
BRUNATIUS (Jos.), 182, 606.
BRUNCK, 105, 212.
BRUNI (Leonardo), dit *l'Arétin*, XXXII; — 103.
BUDÉ, 303, 374, 422, 457.
BURGONDIO de Pise, XXVI.
BURKHARD (G.), dit *Spalatinus*, 291 292, 375.

C

CABALLO (Fr.), 96.
Cabinet de l'Amateur, LXIV.
CALCAGNINI (Celio), 358.
CALDERINO (Domizio), 6, 214, 215.
CALLIERGI (Alexis), 544, 545.
CALLIERGI (André), 578.
CALLIERGI (Antoine), 517, 548, 574.
CALLIERGI (Barth.), 574.
CALLIERGI (Georges), 545, 574.
CALLIERGI (Léon), 545.
CALLIERGI (Pierre), 548, 575.
CALLIERGI (Varda), 545.
CALLIERGI (Zacharias), 40, 58, 67, 84, 99, 235, 236, 291, 364, 444, 461, 500; — *Lettres inédites*, 516, 517, 520, 523 à 530, 540; — sa biographie, 544 à 578.
CALLIGRAPHES CRÉTOIS (les), [579 à 586].
CALLIMAQUE, 44; — [364, 365]; — 457.
CALPURNIO (Jean), 217, 218.
CAMBRIDGE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [602 à 603].
CAMERARIUS (Joachim), 421, 429, 430.
CAMERS. — *Voy.* FAVORINO.
CAMPAGNOLA (Giulio), LIX; — 42, 164, 395.
CAMUS, 584.
CANALE (Paul), 150, 151, 438, 440; — [447 à 448].
CANDIDO (Pierre), XXXVII.
CAPILUPI (Benedetto), LXV; — 172.
CAPREOLO ou CAVRIOLO (Élie), 238.
CARACTÈRE CURSIF, dit *chancelleresque*, 51, 160, 164, 189.
CARACTÈRE GREC, 37, 51 à 54, 59, 78, 137, 205, 546, 550, 552.
CARACTÈRE ITALIQUE ou *aldino*, 158 à 164.
CARACTÈRE ROMAIN, 54, 62, 77, 137, 138, 189, 205.
CARACTÈRES (métal et fonte des), 99, 100, 101.
CARIATI (J.-B. SPINELLI, comte), 385, 393.
CARPI (ALBERTO PIO et LEONELLO PIO, princes de), 5, 8, 9, 30, 45, 46, 397, 411. — *Voy.* aussi PIO.
CARTÉROMACHOS. — *Voy.* FORTIGUERRA.
CASSIODORE, XIII, XXVI.
CASTELLANO (Lelio), XXXVII.
CASTIGLIONE (Balth.), LXVI.
CASTROFRANCANO (Alb. di), 446.
CATHERINE DE SIENNE (sainte), [142 à 144].
CATON, 68, 76; — [370 à 373]; — 468.
CATONE, mari de la fille d'Alde, 398.
CATULLE, 74, 146, 147, 156, 237; — [239 à 240]; — 241, 276, 277; — [399]; — 444, 466, 469, 470.
CÉBÈS (*Tableau de*), 330, 591, 601.
CELLINI (Benvenuto), LXVII.
CELSE, XIII; — 451.
CELTÈS PROTUCIUS (Conrad), 118, 119 178, 179, 184, 186, 230.
CENCINI (Bern.), 163.
CERESARA (Fréd. de), 254, 256, 257 284, 285, 289, 290, 327.
CÉSAR (Jules), [332]; — 340, 452, 455.
CHALCONDYLAS (Démétrius), 38, 39, 58, 150, 198, 214, 236; — [257]; — 266; — [328]; — 414; — [448]; — 459, 548.
CHARDON DE LA ROCHETTE, 573.
CHARLEMAGNE, XX, XXI, XXIII, XXVI.
CHARLES VIII, 80, 85, 456, 470.
CHARLES-QUINT, 177, 450, 465, 466.
CHARPENTIER (S.), 322.
CHATEAUBRIAND, 474.
CHEVILLIER, 116, 264, 265.

CHIGI (Augustin), 564.
CHOISEUL (duc de), 474.
Chronique de Bayard, 361 à 363.
CHRYSOLORAS (Emmanuel ou Manuel), XXX à XXXIV, XXXVIII, XLI, XLIII; — [20 à 28]; — 38, 44, 45, 58; — [328]; — 463, 573, 590, 592, 597, 601.
CHRYSOLORAS (Jean), 20, 23.
CIAMPI, 453.
CICÉRON (Marcus-Tullius), 9, 107, 148, 154; — [206 à 208]; — 217, 222, 237, 271, 310, 313; — [330, 331]; — 336; — [337 à 342]; — [370]; — 414, 425, 445, 451, 460, 465, 467.
CIMBRIACUS (Æmilianus), [265].
CLARY (Daniel), 105, 106, 187, 188, 189, 223, 242, 270, 271.
CLAUCO (Roger), 396.
CLAUDE DE FRANCE, 177.
CLÉMENT D'ALEXANDRIE (saint), 572
CLÉMENT D'IRLANDE, XX.
CLONARÈS (Christodoulos), 477.
COCCIO SABELLICO. — *Voy.* SABELLICO.
COLLAURIUS (Jacob), 277.
COLOGNE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [593 à 594].
COLOMBAN (saint), XVIII.
COLONNA (Fr.), [*Hypnerotomachia :* 132 à 141].
COLONNA (Vittoria), 406.
COLUMELLE, [370 à 373].
COLUTHUS, 272.
COMBES, 323.
COMITÉ GREC, [474 à 478].
CONSTANTIN L'AFRICAIN, XXVII.
CONTREFAÇONS des impressions d'Alde, 167, 226, 241, 242.
Conversion des propositions selon les péripatéticiens, 91.
CORAY (Adamantios), 53, 71, 72, 379, 458, 459, 477.
Corne d'Amaltée, 523, 524, 555, 559.
CORNEILLE (Pierre), 202.
CORNELIO, 116.
CORVIN (Mathias), 338.
COULAI MORÉ FÜLÖP. — *Voy.* MORÉ DE COULA.
COUSIN (Jean), 135, 566.
CRACOVIE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [605].
CRASSO (Leonardo), 135, 136, 139, 140, 141, 573.
CRASSO (Lorenzo), 565.
CRASTON (Jean), 38, 63, 92.
CRESCIMBENI, 197.
CRETENSIS (Joannes). — *Voy.* GRÉGOROPOULOS.
CRINITUS, 357.
CROOK (Richard), 592.
CRUSCA (Dictionnaire de l'académie de la), 199, 200.
CURTIUS (Didier), 385.
CUSPINIANUS. — *Voy.* SPIESSHAMMER.
CYDONIE (Académie de), [471 à 473).
CYRILLE, [95].
CYRINOS (Jean), 533.
CYULANUS MORA. — *Voy.* MORE DE COULA.

D

DAMASKINOS (Michel), [580].
DAMILAS (Antoine), [580 à 581].
DANTE, 134, 171, 194, 195, 196; — [210, 211]; — [406]; — 418, 425.
DAREMBERG, XXVII.
DARÈS, XXVII.
DARU, 545.
DAVID (*Psaumes* de). — *Voy.* PSAUTIER.
DAY (John), 604.
DECADYOS (Justin), 3, 59, 60, 98, 150, 177; — [448]; — 456.
DECANALIS. — *Voy.* CANALE.
DELESSERT (B.), 474.
DÉMADE, 336, 367.
DÉMÉTRIOS, dit *le Milanais*, 581.
DÉMÉTRIUS DE CRÈTE, [37 à 44]; — 552, 601. — *Voy.* aussi DOUCAS.
DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, 336.
DÉMOSTHÈNE, XXIX; — 117, 243, 245, 247; — [268 à 271]; — 272, 313, 336, 366, 412, 453, 601, 604.
DENYS D'HALICARNASSE, XLII; — 209, 315.
DENYS *le Périégète*, [364, 365].

DIANE DE POITIERS, 270, 582, 583.
DIBDIN, 55, 270, 603.
Dictionnaire de l'Académie française, 199, 201, 203.
DICTYS DE CRÈTE, XXVII.
DIDIER. — *Voy.* VICTOR III.
DIDOT (Ambroise), 81, 102.
DIDOT (Ambroise-Firmin), LIV, LVIII; — 81, 102; — promoteur de la fondation d'une petite académie au collége de Cydonie en 1818, [471 à 473]; — le Comité philhellénique, [474 à 478]; — son projet de *Bible polyglotte*, [181 à 182 et 606 à 623].
DIDOT (Firmin), 53, 62, 75, 102, 368, 430, 431.
DIDOT (Pierre), 102, 165.
DINARQUE, 313; — [334 à 336]; — 367.
DIODORE DE SICILE, XXXIV; — 25, 409.
DIOGÈNE LAERCE, XXXII; — 222, 351.
DIOGÉNIANUS, 375, 379.
DION CASSIUS, XXXIII; — 23, 409.
DION CHRYSOSTOME, 23.
DIOSCORIDE, XIII; — 117; — [123]; — 233, 236, 412, 540.
DIPHILE, 572.
DIVIZIO (Bern.), 404, 405.
DODESCO (?), 533.
DOGLIONI (L.), 446.
DOMITIEN, 210, 307.
DONATI, de Vérone, 467.
DONATO (Jérôme), 96, 124; — [177].
DONATO (le doge), 516.
DONI (Fr.), 163, 420; — [423 à 426].
DOUCAS ou DUCAS (Démétrius), 44, 150, 180, 181, 314, 315, 317; — [448 à 449]; — 548, 602. — *Voy.* aussi DÉMÉTRIUS DE CRÈTE.
DUNNE, graveur de caractères, 163.
DUODO (Pierre), 190.
DUVET, graveur de caractères, 163.

E

EBERT, 52.
EGGER, XXIV; — 27, 72, 217.
EGIDIO (Ant.), de Viterbe, 258.
EGINHARD, XXI.
EGNAZIO (Jean-Baptiste), 149, 151 — [222]; — 297, 311, 337, 361, 393, 398, 399, 400, 406, 415, 437, 440, 448; — [449 à 452]; — 460, 469.
ELIEN, 53, 580.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 604.
EMMANUEL, roi de Portugal, 347.
ENCRE D'IMPRIMERIE, 101, 102.
EPHREM (saint), 22.
Epistolarum græcarum collectio, ou *Épistolographes grecs*, [119]; — 137, 236, 461.
Épîtres de Sabinus, attribuées à Ovide, 228.
ÉRASME, 1, 121, 122, 149, 154, 192, 244; — [293 à 296]; — [297 à 303]; — 317, 331, 400; — [406]; — 414, 415, 417, 419, 425, 442, 446, 447; — [452 à 453]; — 461, 464, 465, 573, 593, 598, 600.
ERFURT. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [588 à 589].
ESCHINE, XXXII; — [334 à 336]; — 367, 412.
ESCHYLE, 366.
ÉSOPE, XXXII, XXXVII, XLIII; — 38, 45, 264, 272; — [281]; — 417, 599.
ESPAGNE. Premiers livres imprimés en grec dans ce pays, [601 à 602].
ESTE (Alphonse Ier d'), duc de Ferrare, XXXIX, LXVIII; — 274, 358, 362.
ESTE (Borso d'), duc de Ferrare, [XXXIX].
ESTE (Hercule Ier d'), duc de Ferrare, [XXXIX, LXI]; — 6, 90, 274.
ESTE (Hippolyte, cardinal d'), LXV; — 90, 127.
ESTE (Isabelle), marquise de Mantoue, [XXXIX, LXI à LXVIII]; — 103, 152, 169, 172 à 174, 197, 254 à 256, 262 à 264, 275, 276, 324.
ESTE (Lionel d'), marquis de Ferrare, [XXXVIII].
ESTE (Nicolas III d'), marquis de Ferrare, [XXXVIII].
ESTIENNE (les), 48, 75, 102, 421, 430, 598.
ESTIENNE (Ch.), 457.
ESTIENNE (Henri), LVI; — 9, 122, 192,

218, 225, 232, 278, 291, 301 à 303, 323, 421, 427, 430, 431, 454, 464, 581.
ESTIENNE (Robert), 9, 53, 194, 297, 301, 421, 581.
ETERIANO (Leone), XXVI.
ÉTIENNE DE BYZANCE, 29, 93, 206; — [238, 239]; — 412.
ÉTIENNE DE MESSINE, XLII.
Etymologicon magnum, 40, 84, 93, 235, 291, 461, 524; — [546 à 561].
ÉTUDES GRECQUES. — *Voy.* HELLÉNISME.
EUCLIDE, XIII.
EUDOXIE (la princesse), 584.
EUPHRON, 572.
EURIPIDE, 44, 152; — [257]; — [293 à 296]; — 366, 443, 452, 457, 471, 572.
EUSÈBE DE CÉSARÉE, 262, 580.
EUSTATHE, XXVIII, 83.
EUSTRATIOS, 472, 473.
EUTROPE, 451.
EVESPÈRE (Jean), 35, 507, 515.
EVHÉMÉROS. — *Voy.* BONDINI.

F

FARNÈSE (Alex.), 468.
FASEOLO (Fr.), 334, 336, 462.
FAURE (G.), XXVI.
FAVORINO (Guarino), dit aussi *Varinus* et *Camers*, 79, 81, 82, 83; — [573].
FAUSTUS ANDRELINUS. — *Voy.* ANDRELINI.
FAZIO (Barth.), XXXVII.
FERNO (Michel), 280, 281.
FELTRO (Vict. de). — Voy. VICTORIN.
FERRARE (ducs de). — *Voy.* ESTE.
FERRARE. Hellénisme dans cette ville, [XXXVIII-XXXIX]; — 22 à 24.
FESTUS (Sextus-Pompeius), [355 à 357].
FEUILLET DE CONCHES, 133, 361.
FICIN (Marsile), XXXVI; — 92, 343, 344, 349.
FILICE (le P.), 222.
FIRMICUS MATERNUS (Julius), [125 à 128]; — 236.
FLORENCE. Hellénisme dans cette ville, 19, 20, 22 à 24. — Premiers livres imprimés en grec, [38 à 44].
FLORIDUS SABINUS (Fr.), 420.
Florilegium Epigrammatum. — Voy. *Anthologie*.
FLORUS, 356, 469.
FOCCHARII. — *Voy.* FUGGER.
FORTIGUERRA ou FORTIGUERRI (Scipion), dit *Cartéromachos*, 68, 69, 83, 84, 94, 148, 149, 151, 175, 252; — [260]; — 270, 271, 415, 435, 437, 438, 440, 448; — [453, 454]; — 468, 499, 528, 531.
FORTIGUERRA (Michel), 149, 454.
FRANCE. Hellénisme dans ce pays, XX. — Premiers livres imprimés en grec, [596 à 598].
FRANCIA ou FRANZA. — *Voy.* RAIBOLINI.
FRANÇOIS Ier, 139, 266, 267, 442, 450. 451, 457, 466, 581.
FRANÇOIS DE BOLOGNE. — *Voy.* RAIBOLINI.
FRÉDÉRIC LE SAGE, électeur de Saxe, 375, 376.
FROBEN, 252, 302, 303, 593.
FRONTIN, 374.
FUGGER (les), 291, 292, 377.
FULIN (R.), 226, 273, 470.
FUST, 163.

G

GABRIAS, [281]; — 599.
GABRIEL ou GABRIELLI (Angelo), 63, 149, 271, 330; — [454]; — 528.
Galeomyomachia, 53; — [56 à 58]; — 100.
GALIEN, XIII, XXIX, XXXII; — 94, 98, 106, 368, 409, 413, 442, 517, 520; — [561].
GALL (saint), XIX.
GAMBARA, 443.
GAND (J. de), 599, 600.
GAR (le commandeur), 113.
GARAMOND, 53, 581.
GASPAR, de Vérone, 6, 76.
GAZA (Théodore), XLIII; — 2; — [24, 25]; — 58; — [71 à 74]; — 96, 100, 106, 246, 260; — [328]; — 367, 382, 448, 464, 593, 598, 599.

GELENIUS, 252.
GÉMISTE (George), surnommé *Pléthon*, XXXV; — 20, 58; — [247, 251]; — 343, 344.
GEORGES, évêque de Varadin, 207.
GEORGES DE TRÉBIZONDE, XXXVIII, XLIII; — [24, 25]; — 246, 247.
GÉRARD, abbé de Luxeuil, XVIII à XIX.
GERET (S. L.), LVII; — 4, 58, 135.
GERING, 162.
GESNER (Conrad), LVI; — 51, 52, 430.
GIAFFREDO. — *Voy.* JOUFFREY (de).
GILLES DE VITERBE. — *Voy.* EGIDIO.
GINGUENÉ, XL; — 75, 344, 361, 465.
GIOCONDO (Jean), 150, 304 à 306, 311, 321, 332, 355, 365, 372; — [374]; — [454 à 455].
GIOVANNI DA CAMERINO, 265.
GIRALDI, 544, 574.
GIUDECO (Nic.), 149, 455.
Glorie (le) *del Clusentino nella Giunta*, 3.
Gnomæ monostichæ, 44.
GOMEZ (A.-G.), 44.
GONZAGUE (Barbe de), duchesse de Wurtemberg, [XL-XLI].
GONZAGUE (Cécile de), [XL]; — 22.
GONZAGUE (Jean-François Ier), marquis de Mantoue, [XXXIX-XL].
GONZAGUE (Jean-François II de), marquis de Mantoue, [LXII à LXVI]; — 255, 284 à 289, 322.
GONZAGUE (Louis III de), marquis de Mantoue, [XL].
GONZAGUE (Vincent de), duc de Mantoue, 276.
GORGIAS, [334 à 337]; — 367.
GOURMONT (Gilles de), 551; — [596 à 598].
GRADENIGO, XXVI.
GRAVURES SUR BOIS, dans les impressions d'Alde, 54, 61, 128, 134, 135, 211, 212.
GRÈCE (Grande), 17.
GRÈCE (Écrivains de la), depuis le premier siècle avant J.-C., jusqu'à la chute de Constantinople, [VIII à XI, XIV à XVII].
GRÉCITÉ (la). — *Voy.* HELLÉNISME.
GRECQUE (Langue). — *Voy.* HELLÉNISME.
GRÉGOIRE DE NAZIANZE (saint), 120, 186, 190, 236, 237; — [262 à 265]; — 463.
GRÉGOIRE LE GRAND, XIII.
GRÉGOIRE XVI, 181, 183.
GRÉGOROPOULOS (Georges), 455, 499; — [579].
GRÉGOROPOULOS (Jean), 30, 49, 148, 150, 151, 278, 414, 419, 435, 437, 438, 440; — [455 à 456]; — 461, 499, 501, 507, 509, 513, 517, 518, 525, 527, 531, 538, 543, 549, 579, 580.
GRÉGOROPOULOS (Manuel), 455, 499 — [579].
GROCYN (Guillaume), 130, 131, 214, 257, 459.
GROLIER, 91, 173, 253, 254, 300, 407, 422, 423, 449, 450, 463.
GRONENBERG (Jean), en latin *Viridimontanus*, 589.
GRONOVIUS, 219, 230.
GROSSOLANO (Pierre), XXVI.
GRYPHIUS, 420.
GUARINI (Baptiste), 6, 22, 74, 76, 338.
GUARINI, de Vérone, [XXX à XXXI]; XXXVIII-XLIII; — [22]; — 74, 358, 590.
GUARINO FAVORINO. — *Voy.* FAVORINO.
GUIDO DALLA COLONNA, XXVII.
GUILLAUME, cardinal de Cantorbéry, 293, 294.
GUNZO, 17.

H

HAGUENAU. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [594 à 595].
HALLAM, XXXIII.
HAROUN-AL-RASCHID, XV, XXIII.
HARPOCRATION, [247].
HATRI (Jacopo d'), comte de Pianella, LXIII.
HAURÉAU, XVIII; — 343.
HECKELIUS (J.-Fr.), 375.
HEINSIUS, 58, 230.
HELLADIOS (Grégoire), 534, 536.
HELLÉNISME EN OCCIDENT. — *Voy.* Oc-

CIDENT, ROME, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ESPAGNE, FRANCE, IRLANDE, ITALIE, POLOGNE.
HENRI II, 270, 582, 583.
HENRI VIII, 603, 605.
HENRI GERMANUS, ou l'*Allemand*, 88.
HENRI-URBAIN, 440.
HERBERT, 603.
HERCHER, 121.
HERMOGÈNE, 94, 243, 313, 315.
HÉRODE, [334 à 336].
HÉRODIEN, [71]; — [247 à 251]; — 412, 601.
HÉRODOTE, XXXVII; — [216 à 218]; — 236, 412.
HÉSIODE, XXVI, XXXVII, XLII; — 11; — [74]; — 83, 366, 505, 572, 591, 597.
HÉSYCHIUS, [377 à 379]; — 412, 463, 595.
Heures de la Vierge (livre d'), en grec, [92]; — 233; — [277]; — [562 à 563]; — 593, 594, 595, 600.
HIÉROCLÈS, XLIV; — 23, 262, 291, 580.
HIPPOCRATE, XIII, XXIX; — 24, 98, 106.
HIRSCHHORN, 593, 594.
HIS DE LA SALLE, LXIV.
HODIUS, 246.
HOMÈRE, XXI, XXVII, XXIX, XXXVII, XLII, XLIV, XLV; — 13, 17, 19, 20, 25; — [38 à 43]; — 45, 52, 53, 57, 83, 197, 258; — [266 à 268]; — 353, 442, 448, 552, 579, 580, 581, 584, 589, 592, 601.
HORACE, 166; — [167, 168]; — 237, 241, 275, 276; — [321 à 323]; — 418, 466, 470, 561.
HORUS APOLLO, [281].
HROSWITHA, 184.
HUET, 252.
HYBLETUS de Flisco, 91.
HYPÉRIDE, 336.
Hypnerotomachia Poliphili. — *Voy.* COLONNA.

I

IAMBLIQUE, [92].
ILG (Albert), 134.
IMPRESSIONS GRECQUES EN ITALIE (Premières), [36 à 45].
IMPRESSIONS GRECQUES HORS DE L'ITALIE (Premières), [587 à 605].
INTERIANO (Georges), de Gênes, [222 à 224].
IRLANDE (Hellénisme en), [XVII à XXIII].
ISÉE, 313; — [334 à 336]; — 367.
ISOCRATE, XLIII; — 38, 45, 73, 76, 248, 258; — [334 à 337]; — 448, 591.
ITALIE. Hellénisme dans ce pays, [XIII, XXIV à XLIV]; — [16 à 29]. — Premiers livres imprimés en grec, [36 à 45].

J

JACOBO DA VENEZIA, ou JACOBUS CLERICUS, XXVI.
Jardins d'Adonis, 523, 524, 55[illegible], 560.
JEAN (*Évangile* de saint), 63, 236.
JEAN CHRYSOSTOME (saint), 22, 61, 106, 110, 111, 603.
JEAN DAMASCÈNE (saint), [186 à 190].
JEAN DE CRÈTE. — *Voy.* GREGOROPOULOS.
JEAN DE LUCQUES, 150, 459.
JEAN DE NAPLES, XXVI.
JEAN DE SPIRE, 51.
JEAN D'OTRANTE, XXVII.
JENSON (Nicolas), 42, 51, 77, 101, 163, 550.
JÉROME (saint), 261, 311.
JÉROME DE LUCQUES. — *Voy.* MENOCCHIO.
JOCHER, 564.
JODOCUS GAVERUS, 448, 462.
JOHANNES MONACHUS PLACENTINUS. — *Voy.* CRASTON.
JOUFFREY (Charles de), 286, 322, 323.
JOVE (Paul), 246, 258, 463.
JUCUNDUS. — *Voy.* GIOCONDO.
JULES II, 166, 177, 274, 333, 337, 355, 374, 404.
JUNTA (Bernard), 265.
JUNTE (les), 102, 107, 199, 205, 248, 565.
JUNTE (L.-Ant.), 180.
JUNTE (Ph.), 111, 252, 463.

JUSTIN, 356, 469.
JUSTINOPOLITANUS (Barth.), 447.
JUVÉNAL, 167; — [175]; — 237, 241, 276.
JUVENCUS, 189, 235.

K

KAÏRIS (Th.), 472, 473.
KERVER (Jacques), 135.
KNOBLOUCH (Jean), 591, 592.
KORAÏS (Adamantios). — *Voy.* CORAY.

L

LABORDE (comte Alex. de), 474.
LACTANCE, [399 à 403]; — 451.
LAIRE (Fr.-Xav.), LVII.
LAMBRUSCHINI (le cardinal), 181.
LAMETH (comte de), 474.
LANCELOT, 81.
LANFRANDINO, 529, 530.
LANG DE WELLENBOURG (Mathieu), 260.
L'ANGELIER (Ch.), 452.
LAONICOS, de Crète, 647.
LASCARIS (Constantin), 2, 3; — [36, 43]; — [59, 62 à 65]; — 77, 115, 197, 205, 246, 264, 321; — [329, 330]; — 334, 335, 417, 444, 446, 454, 456, 537, 552, 587, 590, 595, 601.
LASCARIS (Jean), dit *Rhyndacenus*, 49, 79, 150, 212, 213, 246, 251, 257, 288, 297, 312, 315, 342, 353, 364, 417; — [456 à 458]; — 460, 461, 563, 573.
LASTEYRIE (comte de), 474.
LATIMER (Guillaume), 459.
LAURENT (maître), de Florence, 580.
LEE (Sam.), 182.
LEIPZIG. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [592 à 593].
LE JAY (le président), 182.
LÉON X, 15, 38, 44, 80, 92, 166, 181, 261, 278, 332, 335, 343, 345, 346, 350, 351, 353, 354, 355, 371, 372, 390, 404, 405, 415, 442, 444, 445, 449, 455, 457, 458, 463, 464, 465, 563, 564, 573.
LÉONARD DE CHIOS, 548.
LEONICENO (Nicolas), XXXII; — *Libellus de epidemia*, 88; — *De Tiro seu Vipera*, 89; — 98, 447, 517, 520, 562.
LEONICENO (Omnibono), XXXII, XLIII.
LEOPARDI, XXXV.
LE ROUX DE LINCY, 422, 423, 449.
LESBONAX, [334]; — 367.
LETRONNE, 73.
LIBANIUS, 120, 243, 269.
LICHTENSTEIN (P.), 180.
LIGATURES, 52, 53, 54, 63.
Ligurinus, 184.
LINACRE (Th.), 98, 129, 130, 131, 150, 214, 257; — [459]; — 602.
LIVIANO ou LIVIANUS. — *Voy.* ALVIANO.
LIVRES GRECS IMPRIMÉS (Premiers), [36 à 45]; — [587 à 605].
LOMÉNIE DE BRIENNE (Ch. de), LVII.
LONDRES. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [603 à 605].
LONGEPIERRE, 266.
LONGINUS ELEUTHERIUS SILESIUS (Vincent), 178, 179.
LONGIUS. — *Voy.* LANG.
LORENZO DE PAVIE, 103, 169, 170, 172.
LOTTER (Melchior), 592.
LOUIS XI, 51.
LOUIS XII, LXVI; — 177, 317, 318, 321, 328, 374, 442, 454, 456, 597.
LOUVAIN. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [598 à 601].
LUBRANSKI (Jean), 219, 220.
LUCAIN, [208, 209]; — 237, 241, 276, 277; — [405]; — 469.
LUCIEN, XXIX, XXXIII, XXXIV, XXXVII, XLII; — [243, 244]; — 366, 591, 601, 602.
LUCQUES (Jean de). — *Voy.* JEAN DE LUCQUES.
LUCQUES (Jérôme de). — *Voy.* MENOCCHIO.
LUCRÈCE, [144 à 147]; — 156, 254; — [409 à 412]; — 444, 465.
LUDBRANCIUS. — *Voy.* LUBRANSKI.
LUPAMBULUS GANIMEDES. — *Voy.* SCHENCK.
LUSCINIUS. — *Voy.* NACHTGALL.
LUXEUIL (l'abbaye de), XVIII.

LYCOPHRON, [364, 365]; — 604.
LYCURGUE, 313; — [334 à 336].
LYSIAS, [334 à 336]; — 367, 412.

M

MACHIAVEL, 199, 232.
MACROBE, 467.
MAGENTINOS, [244 à 246].
MAGGIO, 223.
MAI (Angelo), 181.
MAIOLI (Laurent), [90 à 91]; — 98.
MAIOLI (Th.), 91.
MAIORAGGIO (M.-A.), 4.
MAITTAIRE, LVIII; — 4, 59, 60, 112, 206, 357, 430, 547.
MALATESTA (comte Charles), LXIII à LXIV.
MALCHIAVELLI (les), 327.
MANETTI (Giannozzo), XXXIII, XXXVI; — 25.
MANFRED, roi de Naples, XXVII.
MANGIUS (Ben.), 286, 447.
MANILIUS, [125].
MANNI (D.-M.), LVII; — 46, 135, 148, 200, 220, 414.
MANTEGNA, [LXIII à LXIV]; — 134.
MANTOUE. — Hellénisme dans cette ville, [XXXI à XXL]; — 22.
MANTOUE (marquis et ducs de). — *Voy.* GONZAGUE.
MANTUAN (J.-B.), 180.
MANUCCI (les), famille noble de Florence, 3.
MANUCE (Alde), ou *Alde l'Ancien*. Appréciation générale de ses mérites, XLV à LV; — projet de statue en son honneur, LV à LVI; — ses biographes, LVII à LVIII; — son portrait, LIX; — sa naissance, sa famille, ses prénoms, 1 à 5, — ses études, 6; — son séjour chez Pic de la Mirandole, 7; — il est chargé de l'éducation des princes de Carpi, Alberto et Leonello Pio, 8; — sa pièce de vers (*Musarum panagyris*) à Alberto Pio, 10; — sa pièce de vers (*Paraenesis*) à Leonello Pio, 11; — il conçoit le projet de fonder une imprimerie, 45, 46; — commence à imprimer sans date ni nom, 52; — imprime pour la première fois avec date et nom, 62; — son *Dictionarium græcum*, 92; — fait vœu d'embrasser la prêtrise, s'il parvient à guérir d'une dangereuse maladie, 95; — est relevé de ce vœu par Alexandre VI, 113; — donne le premier catalogue publié en librairie (oct. 1498), 114; — épouse Marie, fille d'André Torresano d'Asola, 142; — fonde son Académie, 147 et suiv.; — ses *Rudimenta Grammatices linguæ latinæ*, 190 à 193, 203 à 205, 297; — son ortografie, 194 à 199; — son *Monitum* contre les contrefacteurs, 240 à 242; — interrompt ses travaux par suite de la guerre, 283; — est arrêté près de Mantoue et emprisonné, 284; — est mis en liberté, 286; — son éloge par Érasme, 299; — son traité *de Metris Horatianis*, 321, 323; — est de nouveau interrompu dans ses travaux par la guerre, 324; — sa traduction latine de la *Grammaire* de Lascaris, 330; — 3e et dernier catalogue de ses éditions, 358; — son testament, 392 à 396; — sa mort, 396; — ses enfants, 397, 398; — sa *Vie d'Ovide*, 403; — sa *Grammaire grecque*, 406 à 409, 463; — ses principaux collaborateurs, 414, 415; — son éloge par Doni, Henri Estienne, G. Bologni, Toscano, Théodore de Bèze, A. Bergell, J. Camerarius, etc., 423 à 430; — sa maison à Venise, 432; — statuts de son académie, 435 à 440; — privilége qui lui fut accordé par le sénat de Venise (texte latin), 479, 480; — son *Monitum* contre les contrefacteurs (texte latin, 482 à 486; — son testament (texte latin), 487 à 490.
MANUCE, MANUTIO ou MANUZIO DE MANUTI, fils aîné d'Alde l'Ancien, 395, 397.
MANUCE (Antoine), second fils d'Alde l'Ancien, 395, 397.
MANUCE (Paul), troisième fils d'Alde l'Ancien, LVII; — 3, 51, 79, 100, 116

162, 178, 199, 208, 211, 223, 303, 328, 395, 397, 421, 451, 466, 467.
MANUCE (Alde), *le Jeune*, fils de Paul, et petit-fils d'Alde l'Ancien, LVII; — 1, 2, 4, 178.
MAPHÆUS VEGIUS, 283.
MAPHEUS (Léon), 268.
MARCELLIN, 313.
MARCOLINI, 140.
MARENGO (Dom.), XXVI.
MARGES, dans les livres d'Alde, 102, 103, 122, 123.
MARINI (Aloysius), 183, 184.
MARINI (Dom.), 190.
MARLIANI (R.), 333.
MARQUE TYPOGRAPHIQUE d'Alde, 210, 211, 298.
MARSCALUS (Nic.), 588, 587.
MARSILIO (Ant.), 406.
MARSUPPINI (Carlo), dit l'*Arétin*, XXXIV.
MARTENS D'ALOST (Thierry), 265, 551; — [598 à 601].
MARTIAL, 123; — [176]; — 237, 241, 276, 307, 466.
MARTIN HERBIPOLENSIS, 219.
MATHIAS CORVIN. — *Voy.* CORVIN.
MAURO (Jacques), 190.
MAUROCENUS. — *Voy.* MOROSINI.
MAUROCORDATO (le prince), 559.
MAXIMILIEN Ier (l'empereur), 3, 147, 152, 178, 185, 186, 219, 260, 265, 277, 278, 324, 333, 350, 469, 537.
MAXIMILIEN II (l'empereur), 111.
MAZZUCHELLI, 148.
MÉDICIS (famille des), 343, 346.
MÉDICIS (Cosme de), XXX, XXXIV, XXXV; — 343, 344, 357.
MÉDICIS (Jean de). — *Voy.* LÉON X.
MÉDICIS (Jules de). — *Voy.* CLÉMENT VII.
MÉDICIS (Julien de), 332.
MÉDICIS (Laurent de), 49, 80, 149, 332, 335, 342 à 346, 349, 351, 374, 456, 468.
MÉDICIS (Pierre de), 39, 84, 344, 456, 457.
MÉNAGE, 176.
MÉNANDRE, 111.
MENOCCHIO (Girolamo), 150, 151, 438, 440, 460.
MÉRULA, 291.
MEZZOFANTI, 181.
MICHAUD (*Biographie*), 564.
MILAN (ducs de). — *Voy.* VISCONTI.
MILAN. — Hellénisme dans cette ville, 20, 23. — Premiers livres imprimés en grec, [36 à 39].
MILIANI (M.), 102.
MILLER, 581.
MIMNERME, 572.
MINUTIANUS (Alex.), 318.
MOCENIGO (Aloïsio), 304, 305, 311, 421.
MOÏSE (*Pentateuque* de), 60, 177.
MOLINO ou MOLINI (Luigi), 460.
MOLINO ou MOLINI (Marc), 150; — [460].
MOMBRIZIO (Bonino), XLII.
MONNAIES VÉNITIENNES, 115.
MONT CASSIN, XXV.
MONTEFELTRO. — *Voy.* URBIN (duc d').
MONTEGNA (Ben.), 134.
MONTFAUCON, 150, 584.
MONTJOYE (Guill.), 297, 301, 303.
MORAVIO (Nic.), 392, 393.
MORÉ DE COULA (Ph.), 337, 338, 380.
MORELLI (J.), LVII; — 9, 10, 51, 150, 284, 396, 448, 468, 573.
MOROSINI (Ant.), en latin *Maurocenus*, 208, 421.
MOSCHOS (Jean), 548.
MOSCHUS, [74]; — 266, 421, 431.
MOSCHUS (Georges), 520.
MOSÈ DI BERGAMO, XXVI.
MUNTANER (Ramon), XVI.
MUSÉE (le poëme de), 7, 42; — [53 à 59]; — 95, 100, 116, 457, 461, 528, 593, 597, 602.
MUSURUS (Georges), père de Marc, 460.
MUSURUS (Marc). Sa lettre sur son séjour à Carpi, 30, 35, 41, 44, 53; — sa traduction latine du poëme de Musée, 54, 58, 67, 84, 94; — sa *Préface* et ses *Scolies* pour l'*Aristophane*, 105, 107; — prépare l'édition des *Épistolographes grecs*, 120, 147, 148, 149, 151, 178, 212 à 214,

221, 224, 297, 314, 315, 316, 329, 334, 337, 341; — prépare les éditions de *Platon*, 342, 345, 350 à 352, 355; — de *Pindare*, 365; — d'*Alexandre d'Aphrodisias*, 369; — d'*Hésychius*, 377, 379; — d'*Athénée*, 380, 381, 383, 384; — publie la *Grammaire grecque* d'Alde, 406, 414, 416, 418, 419, 441, 455, 457; — sa biographie, 460, 464, 465; — son poëme en tête de l'édition de Platon (texte grec), 491 à 498; — ses lettres, 499 à 526, 547 à 549, 551, 553, 556 à 559, 562, 579.

MUTH (Conrad), 290 à 292, 375 à 377.

MUTIANUS RUFUS. — *Voy.* MUTH.

N

NACHTGALL (Oth.), 591.

NAGLER, LXVII.

NAPLES. — Hellénisme dans cette ville, [XXXVI à XXXVIII]; — 23.

NAUDÉ, XXXI.

NAVAGERO (André), 145, 148, 149, 254, 364, 370, 383, 384, 391, 405, 410, 415, 425; — [465 à 466]; — 467.

NAVAGERO (Barth.), 466.

NEBRIJA (Ant.), 180, 181.

NEMESIANUS (Gratius), 223.

NÉOBAR (Conr.), 598.

NERLIUS ou NERILIUS, [38 à 41]; — 552.

NICANDRE, [123]; — 233.

NIÇCOLI (Niccolò), [XXXII].

NICCOLÒ DELLA VALLE, [XXXVII].

NICOLAS V, XXXI, XXXIII, XXXVII, XLI; — [25 à 26]; — 343, 349, 367, 549.

NICOLAS D'OTRANTE, XXVI.

NICOMAQUE, XIII.

NISARD (Désiré), 15, 294.

NONIUS MARCELLUS, [355, 357]; — 455.

NONNOS ou NONNUS, [186, 190]; — 236, 237, 313.

NOTARAS, [547 à 549].

O

OBSEQUENS (Julius), 304, 311, 454.

OCCIDENT (Hellénisme en), [XVII à XLIV]; — 29.

OGNIBUONO DALONIGO. — *Voy.* LEONICENO (Omnibono).

OPPIEN, 367, 463, 582, 583.

Oratores græci, 269; — [333 à 337]; — 458.

ORELLI, 120.

ORIBASE, 530.

ORIENT (Hellénisme en). — *Voy.* ARABES, ARMÉNIE.

ORIGÈNE, [258].

ORLANDI (le P.), 135.

ORSINI, de Foligno, 163.

ORTHOGRAPHIE FRANÇAISE (l'), 201 à 203.

ORTHOGRAPHIE ITALIENNE (l'), [194 à 202].

OUDIN, XXIX.

OVIDE, 55, 166, 171, 185, 215, 220; — [224 à 231]; — 237, 283; — [403 à 405]; — 451, 465, 468, 470.

OZANAM, XVIII.

P

PACOME (le moine). — *Voy.* PALÆOCAPPA.

PALÆOCAPPA (Constantin), dit aussi PACOME, 582, 585.

PALLADIUS, [370 à 373].

PALMARIUS (B.), 117, 123.

PALMER, 604.

PANIZZI (A.), 163.

PANNARTZ. — *Voy.* SWEYNHEYM.

PANZER, 589, 590, 591, 592, 599.

PAPIAS, XXVI.

PAPIER EMPLOYÉ PAR ALDE, 102, 138.

PAPINIUS, 215.

PARAVISINI, 36, 37, 41, 43.

PARIS. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [596 à 598].

PASSAVANT, 164.

PAUL (?), 540.

PAUL Ier (le pape), XXV.

PAUL III (le pape), 442, 445, 450, 457.

PAUL DIACRE, XXVI.
PAUL SILENTIAIRE, 251, 252.
PAUL Vénitien. — *Voy.* CANALE.
PAUSANIAS, 93, 217, 243, 370, 409, 413, 414, 464.
PAVIE. Hellénisme dans cette ville, 20.
PAZZI (Conjuration des), 112.
PÉDIASIME (Jean), 565.
PENCILS (J.), 180.
PÉPIN LE BREF, XXV.
PEREGRINUS, de Bologne, 44.
PÉRICLÈS, 336.
PÉRIER (Casimir), 474.
PEROTTI (Nicolas), XLIII; — [121 à 123]; — 166; — [355].
PERSE, [175]; — 237, 241, 276.
PERSICHELLI (Rinaldo), XXIX.
PESCENNIUS NIGER (Franciscus), 127.
PÉTRARQUE, XXVIII; — 18, 19, 134, 158, 159, 161, 163, 164; — [169 à 173]; — 275, 276; — [385 à 389]; — 413, 425, 444.
PETRI (A.), 180.
PEUTINGER, 184.
PEYPUS (Fr.), 180.
PHALARIS, XLII, XLIII; — 56, 447.
PHERNUS. — *Voy.* FERNO.
PHILÉ, 582, 583.
PHILELPHE (Fr.), XXXIV, XXXVIII, XL, XLII, XLIII; — [23 à 24]; — 295.
PHILÉTAS, 572.
PHILIPPE II, 182.
PHILIPPE, duc de Bavière, 114, 235.
PHILIPPE VENETUS, XLIII.
PHILIPPI (Jean), 297, 301.
PHILOPONUS (Jean), [259].
PHILOSTRATE, XXXV; — 155, — [243]; — [261, 262].
PHOCYLIDE, 63, 76, 204, 590, 591, 595, 596, 601.
PHRANTZÈS, 548.
PHRYNICUS, [569].
PHRYSIUS (Nic.), 324.
PHYLIMNUS, 589.
PIANELLA. *Voy.* HATRI.
PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), 2, 3, 7, 8, 10, 13, 14, 45, 68, 88, 96, 97, 345, 542, 543.
PIC DE LA MIRANDOLE (Jean-Fr.), 77, 88, 95, 137, 139; — [155]; — 287, 288, 289.
PICCOLOMINI (le card.), 143, 144.
PIE II, 143, 246.
PIERIUS VALERIANUS. — *Voy.* BOLZANI.
PIERRE D'ABANO, XXIX.
PIERRE DE PISE, XXVI.
PIERRE DI BRACCO, XXIX.
PILATE (Léonce), XXIX, XXXVII; [19 à 20].
PINDARE, XXIX; — [363 à 367]; — 412, 463; — [563 à 564].
PIO (Alberto), prince de Carpi, 5, 8, 10, 11, 12, 13, 46, 67, 68, 69, 87, 96, 97, 103, 129, 145, 146, 147, 149, 155, 211, 214, 234, 236, 245, 285, 288, 298, 326, 333, 361, 368, 369, 393, 406, 410, 411, 412, 422, 446, 460, 461, 470, 543, 548.
PIO (Leonello), prince de Carpi, 8, 11, 12, 46, 361, 393.
PIRCKHEYMER (B.), 279, 420, 452.
PISISTRATE, 146.
PITRA (Dom), 222, 279.
PIZZAMANO (Dom.), 393.
PLANTIN, 182.
PLANUDE, 44, 76, 457, 468.
PLATINA (Barthélemy DE' SECCHI, dit), XXXVI; — 246.
PLATON, XIII, XVII, XX, XXX, XXXV, XXXVI; — 13, 14, 19, 25, 76, 98, 243, 246, 247, 250, 279; — *Œuvres*, [342 à 355]; — 367, 412, 414, 415, 463, 601.
PLAUTE, LXI; — 156.
PLÉTHON. — *Voy.* GÉMISTE.
PLINE *l'Ancien*, 130.
PLINE *le Jeune*, 146, 147, 299; — [304 à 311]; — 451, 454, 469.
PLOTIN, XXXVI; — 343, 345.
PLOTIUS GALLUS, 313.
PLUTARQUE, XXX, XXXI, XXXIII, XXXV, XLII; — 22, 24, 25, 243, 269; — [317 à 320]; — 336, 409, 412, 442, 445, 574, 597, 601.
Poetæ christiani veteres, [186 à 190]; — 236, 242, 264.
POGGIO, XXXIV.
POLÉMON, 336.
POLITIEN (Ange), 7, 8, 68, 79, 81, 82,

96; — [112, 137]; — 222, 257, 374, 448, 449, 453, 459, 470.
POLLUX (Julius), 93, 206, 235; — [238]; — 248, 291, 412.
POLOGNE. Premiers livres imprimés en grec dans ce pays, [605].
POLYBE, XXXII, XLII; — 25, 409.
POMBA (Giuseppe), LIII, LIV.
POMPÉE (Marc), 572.
POMPONACE (Pierre), 465.
POMPONIUS LÆTUS, 149, 469.
PONCE (Paul), 412.
PONCET-LÉPREUX, 205.
PONTANO ou PONTANUS (Jean), LXIII; — 149, 215, 272, 273; — [277]; — [358]; — 362, 389.
PONTIO (Jacques de), 562.
PONTREMULO (Séb. de), 38.
PORPHYRE, 71; — [92]; — 236, 345, 562, 572.
PORTO (Fr.), 574.
POZZO (Jean-François de), 393.
PRENDILACQUA (Fr.), XL.
Priapées, 146, 147.
PRIOLI (Nic.), 145.
PRISCIEN, 156, 222, 588.
PRIX DES LIVRES PUBLIÉS PAR ALDE, 115 à 117.
PROCLUS, [92]; — [125, 128 à 130]; — 459.
PRODROME (Th.), 57.
PROPAGANDE (Imprimerie de la), 102, 182.
PROPERCE, 237; — [239]; — 241, 276, 277; — [399]; — 470.
PROSPER, [186].
PRUDENCE, [186 à 190]; — 235.
PRUGNOLO ou PRUNULI. — *Voy.* BRUGNOLO.
Psautier en grec, [38]; — [53, 58 à 61]; — 95, 448.
PSELLUS, 246, 572.
PTOCHOPRODROMOS, 572.
PTOLÉMÉE, le géographe, XIII, XXX, XXXIII.
PTOLÉMÉE (Claude), 567.
PTOLÉMÉE (Lactance), 567, 569.
PYTHAGORE, XIII; — 23, 63, 291, 417, 579, 590, 591, 595, 596, 601.

Q

QUADRIO, 148.
QUINTILIEN, 9, 106, 214, 220; — [383 à 384]; — 465, 467.
QUINTUS DE SMYRNE, [272].

R

RACHELI, XL.
RAIBOLINI (Francesco), dit FRANÇOIS DE BOLOGNE, *Francia* ou *Franza*, 42, 77; — [158 à 164].
RAMBALDONI (Victorin). — *Voy.* VICTORIN.
RAMBERTI (Benedetto), 149; — [466 à 467].
RAMUSIO ou RANNUSIO (Giambattista), 150, 384, 393, 465; — [467].
RAMUSIO (Paolo), 467.
RANNUSIO. — *Voy.* RAMUSIO.
RAOUX, 197.
RAPHAEL (?), 533.
RAPHAEL DE VOLTERRE, XLII.
REGIO (Raphaël), 220, 397, 461.
REINECCIUS, 182.
REINERI. — *Voy.* RINIERI.
RELIURES ALDINES, 173.
RENAISSANCE DE L'HELLÉNISME EN ITALIE, [XXIV à XLV; — 16 à 29].
RENÉ (le cardinal Jos.), 195.
RENOUARD (A.-A.), L, LVII, LVIII; — 5, 10, 56, 59, 60, 62, 66, 71, 75, 79, 90, 99, 100, 112, 115, 118, 119, 136, 145, 148, 178, 184, 208, 210, 219, 233, 242, 243, 244, 269, 270, 272, 274, 275, 279, 293, 294, 326, 331, 356, 357, 359, 390, 392, 406, 421, 430, 455, 499.
REUCHLIN (Jean), XLI; — [114]; — 235, 237.
RHALLA (Manilius), 464.
RHENANUS (Beatus), 464, 552.
Rhetores græci, [312 à 316]; — 449, 458.
RHOSOS ou ROSOS (Jean), 150; — [468]; — [580].
RINIERI ou REINERI (Daniel), 149, 209, 261, 393, 421; — [468].
RINUCCI (Fr.), XLII.

RINUCCINI (Alamanno), xxxv.
RITTERSHUSIUS (Conrad), 420.
RITZOS (Pierre), 533.
RIVINUS (Andreas), 419.
ROBERT D'ANJOU, roi de Naples, xxviii.
Roman de la Rose, 134.
ROME. Hellénisme dans l'empire de Rome, [v à xi]. — Renaissance de l'hellénisme dans la ville de Rome, 20, 24.
ROSCIUS (Fr.), 76, 229, 468, 469.
ROSCOE, 345.
ROSETTI (G.), 134.
ROSETTO (Fr.), 150, 151, 438, 440; — [468 à 469].
ROSMINI (C.), XL.
ROSOS. — *Voy.* RHOSOS.
RUBENS, LXVIII.
RUBERTO (Nicolo), XXVIII.
RUFUS, 530.
RUTGERUS RESCIUS, 601.

S

SABELLICO (M.-A. COCCIO), 149, 465; — [469].
SADOLET, 360, 466.
SAGITTARIUS (Casp.), 290.
SAINT-BASILE (Moines de), 17.
SAINT-GALL (Moines de), 17.
SALENGRE, 416.
SALERNE, XXVII.
SALLUSTE, 305; — [321]; — 455.
SALVIATI, 199, 201.
SANNAZAR (Jacques), 223, 224; — [388 à 389].
SANUTO (Leonardo), 469.
SANUTO ou SANUDO (Marino), 112, 149, 168, 225, 228, 229, 239, 240, 396; — [469 à 470].
SANUTO (Marco), 190, 222.
SAPA (M.-A.), 396.
SAPHO, 228.
SATHAS (Const.), 443, 548, 574, 580.
SCALIGER, 274, 374, 415, 419.
SCHADE, en latin *Pierre Mosellanus*, 594.
SCHENCK (Wolfgang), en latin *Lupambulus Ganimedes*, 588.
SCHÆFFER, 550.
SCHOELL, XXVI.
SCHOTT (Jean), 591, 592.
SCHÜCK (J.), LVIII; — 453.
SCHUMAN (V.), 592.
SCHURER (M.), 180, 302, 303, 591.
SCHWEIGHÆUSER, 379.
SCLARICINUS (Th.), 160.
SCOT ÉRIGÈNE (Jean), XXI.
Scriptores historiæ Augustæ, ou *Historiens Augustes*, 449, 451, 452.
SCYTHA (Bapt.), 141.
SECCHI (Barth. de'). — *Voy.* PLATINA.
SEDULIUS, [186, 189]; — 210, 235.
SELEUCUS (Nicanor), 146.
SÉNÈQUE, 414, 444.
SÉRAPHIN, 298.
SERES (William), 604.
SERIPANDO (le card.), 178.
SERVIUS, 74.
SFORTIA (Louis-Marie), 91.
SIBERCH (Jean), 602, 603.
Sibylles (le recueil des), 44.
SIGISMOND (l'empereur), XXXIV.
SILVA (Michel), [568 à 569].
SILVESTRE (Ch.), 579, 582, 586.
SIMLER (Georges), 590.
SIMPLICIUS, 106, 130, 236, 508, 520, 559; — [561].
SISMONDI, XXXIX.
SOARDINUS SOARDUS, de Bergame, 215.
SOCRATE, 126, 352.
SOFFREY DE CALIGNON, 604.
SONCINO (Girolamo), 158 à 160, 167.
SONNIUS (Michel), 303.
SOPATER, [312 à 315].
SOPHIANOS (N.), 574.
SOPHOCLE, [210, 212, 213]; — 236, 366, 412, 458, 604.
SOTADES, 572.
SPALATINUS. — *Voy.* BURKHARD.
SPIESSHAMMER (Jean), en latin *Cuspinianus*, 219, 220, 221.
STACE, 146; — [210 à 216]; — 237, 469.
STAEL (baron de), 474.

STEPHANUS BYZANTINUS. — *Voy.* ÉTIENNE DE BYZANCE.
STÉRÉOTYPAGE, 100, 166.
STOBÉE, 146.
STRABON, XXX; — 22, 23, 25, 70, 74, 370, 409, 422, 470, 530.
STRASBOURG. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [590 à 592].
STROZZI (les), 274, 326.
STROZZI (Hercule), 6; — [358 à 362].
STROZZI (Palla), [XXIX à XXX]; — XXXIV.
STROZZI (Tite-Vesp.), [358].
SUÉTONE, 310, 311, 449, 451, 469.
SUIDAS, 93, 117, 209, 228, 236, 258, 378; — [398]; — 448.
SUPERCHIUS (Val.), 146.
SURIANUS, 537.
SWEYNHEIM et PANNARTZ, 247.
SYLBURGE, 72.
SYLVESTRE II (le pape), XXV.
SYLVIUS. — *Voy.* SILVA.
SYNÉSIUS, [92]; — 313.

T

TABERIO (J.), 238, 239.
TARESSO (Nic.), 540, 541, 543.
TÉLÈS, 572.
TENZEL (W.-Ern.), 290.
TÉRENCE, LXI; — 107, 175, 241, 414, 465.
TERNAUX, 474, 477.
TERTULLIEN, 451.
Testament (Ancien), 60, 131.
THÉMISTIUS, 106.
THÉMISTOCLE, 336.
THÉOCRITE, XLIII; — 2, 38, 45, 63; — [74 à 77]; — 83, 101, 116, 367, 421, 431; — [564, 565]; — 597, 601.
THÉODORE, archevêque de Cantorbéry, XIX.
THÉODORIC, XIII.
THÉOGNIS, [74 à 76]; — 572.
THÉON, [125, 129]; — 236.
THÉOPHILE, patriarche d'Alexandrie, XV.
THÉOPHRASTE, 26, 70; — [87]; — 96, 97; — [260]; — [367]; — 382, 383.
Thesaurus Cornucopiæ, 1, 46; — [79 à 84]; — 115.
Thesaurus græcæ linguæ, 183, 278.
THOMAS MAGISTER, 537; — [565 à 569].
THUCYDIDE, XXXVII; — 25; — [209]; — 235, 248, 251, 366, 412, 468, 580.
THURZO (Sig.), 206, 207, 332, 339.
TIBULLE, 237; — [239 à 240]; — 241, 276, 277; — [399]; — 470.
TIFERNAS ou TIPHERNAS (Grégoire), XXXI, XXXVIII, XLI, XLIII; — [23], — 25.
TILETAN, 598.
TIMOCLÈS, 572.
TIRABOSCHI, XXVII, XXXIII, LVIII, LXVI; — 357.
TIRRENO ou TYRRHENO (Benedetto), 150, 414, 422, 470.
TISSARD (F.), 596.
TITE-LIVE, 305, 306, 356, 357, 466, 467, 469.
TITIEN (le). — *Voy.* VECELLIO.
TOLOMEO (Cl.). — *Voy.* PTOLÉMÉE.
TORRESANO D'ASOLA (Andrea), beau-père d'Alde, 51, 142, 150, 164, 175, 234, 258, 259, 283, 288, 289, 304, 325, 327, 357, 393, 394, 395, 397, 398, 403, 404, 406, 408, 419, 442, 444, 445, 451, 460, 464, 465, 470, 512.
TORRESANO D'ASOLA (Fr.), 114, 150, 205, 248, 301, 413, 416, 422, 451, 463, 466, 467.
TORRESANO D'ASOLA (Fréd.), 150, 327.
TORRESANO D'ASOLA (Marie), épouse d'Alde l'Ancien, 142, 394, 397.
TORTELLI (Jean), d'Arezzo, XXXIII.
TORY (Geoffroy), 161, 452.
TOSCANO (J.-M.), 274, 428.
TRAVERSARI (Ambroise), dit *Ambroise le Camaldule*, XXXII, XL; — [22].
TRÉBIZONDE (Georges de). — *Voy.* GEORGES.
TRIBOLÈS (Doriléos), 538, 543.
TRIBOLÈS (Michel), 540, 543.
TRIDINO DI CERETO, 146.
TRISSINO ou LE TRISSIN, 198.
TRIVULCE (le card. Ant.), 399, 400.

TRIVULCE (le gén. J.-J.), 176.
TROGUE-POMPÉE, 305, 355, 356.
TRYPHIODORE, 272.
TRYPHON, 515.
TUBINGUE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [590].
TYRRHENO. — *Voy.* TIRRENO.
TZETZÈS, 572.

U

ULPIEN, [247].
UNGER, LVII; — 4, 58, 135.
URBAIN (frère), ou FRA URBANO. — *Voy.* BOLZANI.
URBAIN (Henri), 290, 291, 292, 375, 377.
URBIN (Fréd. DE MONTEFELTRO, duc d'), XLI; — 10.
URBIN (Gui-Ubald Ier DE MONTEFELTRO, duc d'), 15, 125, 128, 139, 140, 142, 248.
URCEUS CODRUS, 117, 120, 123, 154, 417.
URSINUS (Nic.), 451.

V

VALÈRE-MAXIME, 214, 215; — [219, 220]; — 237; — [391]; — 452, 469.
VALET (Jean), 265.
VALLA (Georges), [176].
VALLA (Laurent), XXXIII, XXXVI; — 176, 214, 215, 218.
VALLA (J.-P.), 176.
VALLE (Nic. della). — *Voy.* NICCOLÓ.
VAN PRAET, 254.
VARINUS. — *Voy.* GUARINO FAVORINO.
VARRON (M.-T.), 146; — [355, 357]; — [370 à 373].
VASCOSAN, 598.
VATABLE, 597.
VECELLIO (Titien), LXVII; — 133.
VENISE. Hellénisme dans cette ville, 20, 22, 23, 24. — Premiers livres imprimés en grec, [44 à 45].
VENERIO (André), 190.
VERGÈCE (Ange), [581 à 585].
VERGERIO (Pierre-Paul), XXXIII.
VÉRONE. Hellénisme dans cette ville, 22.
VERTESSY (Janus), 380.
VESPASIEN, 210.
VICENCE. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [38].
VICTOR III (le pape), XXV.
VICTORIN RAMBALDONI, dit DE FELTRO, [XXXIX-XL]; — XLI.
VIDOUE (Pierre), 598.
VILLEDIEU (Alexandre de). — *Voy.* ALEXANDRE.
VILLEHARDOUIN (Geoffroy de), 467.
VILLEMAIN, 474.
VILLOISON, 57, 377.
VINCI (Léonard de), LXVII.
VINDELIN, de Spire, 208, 550.
VIRGILE, [sa statue à Mantoue; LXIII à LXIV]; — 63, 74, 75; — [155 à 159]; — 161, 165, 166, 170, 171, 237, 231, 275, 276; — [285, 283]; — 284, 285, 227; — [389 à 391]; — 431, 445, 465.
VIRIDIMONTANUS. — *Voy.* GRONENBERG.
VITERBE (Gilles de). — *Voy.* EGIDIO.
VITRÉ, 182.
VITRUVE, 183, 374.
VOLTAIRE, 202, 203.
VORSTERMAN (Lucas), LXVIII.
VYRTHESIS. — *Voy.* VERTESSY.

W

WALTON, 180, 182.
WALZ (Ch.), 58.
WECHEL, 252, 598.
WESSELING, 218.
WESTERMANN, 121.
WOLF, 419, 430.
WOLF (Reynold), [603, 604].
WITTEMBERG. Premiers livres imprimés en grec dans cette ville, [589].

X

XÉNOPHON, XXXII; — 24, 26; — [247 à

251]; — 291, 310, 357, 379, 412, 601.
XIMÉNÈS (le card.), 44, 180, 181, 601, 602.

Z

ZACCARIA (le Père), 392.
ZANETTI, 452.
ZENO (Apostolo), LVII ; — 4 .

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION (Renaissance des études grecques; — Alde Manuce) I
Bibliographie LVII
Portrait d'Alde Manuce LIX
Isabelle d'Este, marquise de Mantoue LXI

ALDE MANUCE.

I. (Son origine) 1
II. (Ses études) 6
III. (Son professorat) 8
IV. (Ses sentiments religieux) 13
V. (Hellénisme en Italie avant Alde) 16
VI. (Les réfugiés grecs en Italie) 29
VII. (Premiers livres imprimés en grec en Italie) 36
VIII. (Fondation de l'imprimerie aldine) 45
IX. (Son organisation) 48
X. (Premières impressions sans date) 51
Impressions aldines par ordre chronologique (1494-1515) 62
Appréciation des ouvrages d'Alde Manuce et de ses publications; — son caractère; — son éloge 412

APPENDICE.

I. Académie aldine :
1. Statuts 435
2. Notices sur les membres de l'Académie 441
Académie de Cydonie 471
Comité grec 474
II. Privilége accordé à Alde en 1502 (texte latin) 479
III. Avis d'Alde sur ses contrefacteurs (texte latin) 482
IV. Testament d'Alde (texte latin) 487
V. Poëme de Marc Musurus en tête de l'édition originale de Platon (texte grec) 491

VI. Lettres inédites en grec... 499
VII. Zacharias Calliergi et Nicolas Blastos.... 544
VIII. Les calligraphes crétois.......................... 579
IX. Premiers livres grecs imprimés hors de l'Italie.......... . 587
X. Observations de J. Brunatius sur une Bible polyglotte projetée en 1839 par M. Ambroise Firmin-Didot (Réimpression)...... 606
Table analytique. 625

PLACEMENT DES GRAVURES.

Portrait d'ALDE MANUCE, en regard du titre
Portrait d'ISABELLE D'ESTE, en regard de la page LXVIII.
Portrait de MARC MUSUROS, en regard de la page 80.
Tombeau du prince ALBERTO PIO, en regard de la page 412.
Fac-simile de l'écriture de MARC MUSURUS, entre les pages 500 et 501.

CORRECTIONS ET RECTIFICATIONS.

P. 2, lignes 9 et 10, *supprimez les mots :* abrégé de son nom de baptême *Teobaldo*.

P. 20, ligne 26 et p. 23, ligne 20, *au lieu de :* frère, *lisez :* neveu.

P. 22, ligne 5, *au lieu de* : une fille, *lisez :* Cécile de Gonzague, fille.

P. 38, ligne 11, *supprimez toute la phrase commençant par ces mots :* En 1486, deux Crétois.

P. 44, ligne 9, *après les mots :* le premier livre, *ajoutez :* grec.

P. 44, ligne 16, et p. 45, ligne 1 et 2, *supprimez la phrase commençant par ces mots :* Chose étonnante! . . . , *et ajoutez à la fin du même alinéa ce qui suit :* En 1486, deux Crétois, Alexandre de Candace et Laonicos, imprimèrent dans cette ville, le premier un nouveau Psautier grec, le second la Batrachomyomachie d'Homère.

P. 120, ligne 10, *au lieu de :* auxquels, *lisez :* auxquelles.

P. 135, ligne 11, *au lieu de :* Garet, *lisez :* Geret.

P. 146, ligne 14, *au lieu de :* il vante, *lisez :* Avanzio vante.

P. 148, ligne 13, *au lieu de :* frère, *lisez :* beau-frère.

P. 151, ligne 14, *au lieu de :* le doyen, *lisez :* prêtre.

P. 152, ligne 10, *au lieu de :* semblablable, *lisez :* semblable.

P. 208, dernière ligne du texte, *au lieu de :* Antoine Mauroceno, *lisez :* Antoine Morosini (en latin Maurocenus).

P. 224, *supprimez la note* (1) *et son renvoi*.

P. 233, l'avant-dernière ligne du texte, *au lieu de :* qui était restée inconnue à Renouard, *rectifiez :* reproduite par Renouard, p. 395.

P. 252, ligne 10, *au lieu de :* précieuses, *lisez :* gracieuses.

P. 259, ligne 8, *supprimez :* en.

P. 271, ligne 18, *au lieu de :* praticien, *lisez :* patricien.

P. 278, ligne 7, *au lieu de :* Grégoropulos, *lisez :* Grégoire Helladios.

P. 412, ligne 8, *au lieu de :* dit-on, en 1530, *lisez :* en janvier 1531.

P. 442, *rectifiez ainsi le second vers grec à la fin de la page :*

Πολλῶν, ὥνπερ ἰδεῖν ἄλγιον ἦν θανάτου.

P. 481, avant-dernière ligne, *au lieu de :* Ducati, *lisez :* Ducali.

P. 537, ligne 19, *au lieu de :* Surianus, *lisez :* Silianus.

P. 544, ligne 1, *au lieu de :* VI, *lisez :* VII.

P. 549, ligne 2, *au lieu de :* témoigne, *lisez :* témoignent.

P. 565, ligne 17, *au lieu de :* de lui attribuer, *lisez :* d'attribuer à Calliergi.

JH

